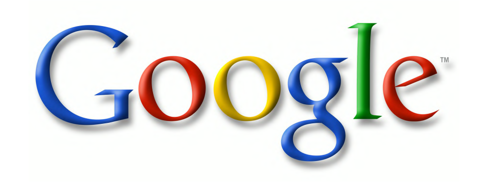
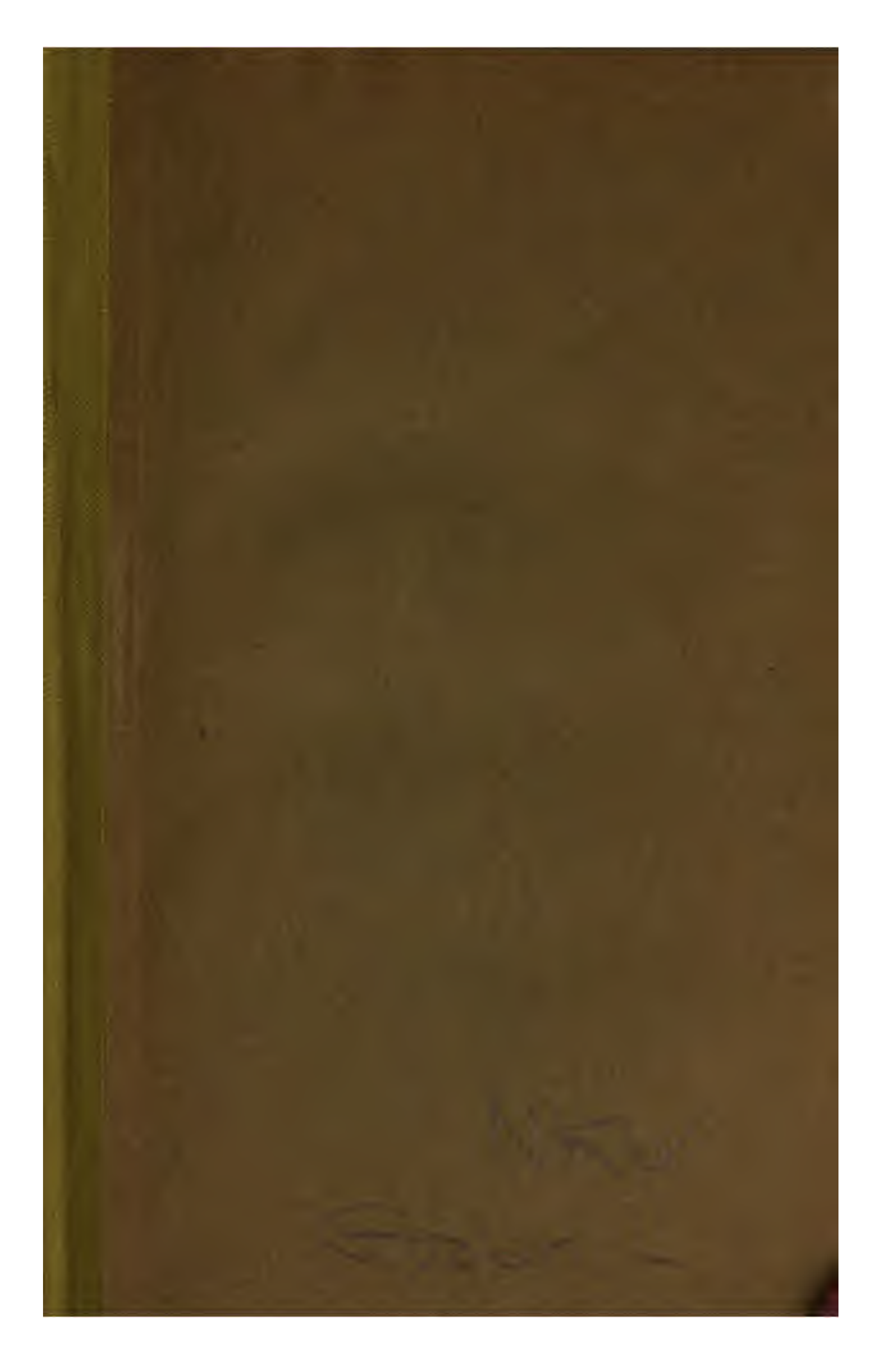




L'AMOUR DES LÈVRES

ET

L'AMOUR DU CŒUR

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

LÉON GOZLAN

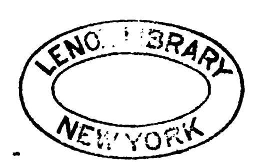
L'AMOUR

DES LÈVRES

ET L'AMOUR DU CŒUR

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

MARTYRS INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE

Un de ces bons types militaires qui diront un jour à nos petits neveux, quand ils les verront reproduits par le pinceau ou par le crayon, les rudes campagnes d'Afrique, comme le long habit blanc aux larges revers, le lampion planté sur l'oreille et la moustache dardant en pointe vers le ciel disent aujourd'hui le garde-française de l'ancien régime, un zouave enfin, était arrêté au milieu d'un riche salon de la rue Blanche, et les yeux tristement fixés sur le cadran d'une antique pendule à gaîne, montait sa montre en soupirant.

— Cinq heures! murmurait-il derrière ses moustaches noires, qu'il mâchonnait tout en faisant pivoter la clef de sa montre dans l'écrou de l'émail; cinq heures! Chaque nuit, le capitaine rentre un peu plus tard; bientôt il ne rentrera plus qu'à midi. Quel malheur! ajouta Gabriel, l'ex-zouave, en fermant avec son large pouce le couvercle de verre, et cela aussi peu délicatement qu'il

eût abattu le chien de sa carabine Minié; quel malheur! car tous ces plaisirs sans fin ne le rendent pas plus content. Au contraire, il était cent fois plus heureux en Afrique, quoique là-bas il ne s'épargnât guère la fatigue non plus. Là-bas, c'était la chasse aux lions et aux panthères qui prenait toutes ses nuits; ici, c'est la chasse aux atouts. C'est plus dangereux.

Après avoir replacé sa montre dans le gousset, Gabriel alla écouter attentivement près d'une porte; au bout de quelques secondes, il releva la tête avec satisfaction et passa sa main sur ses moustaches :

— Dieu soit loué! madame est rentrée dans son appartement. Pauvre jeune femme! Elle est trop souvent de garde dans cette caserne dorée, elle n'est allée se coucher que parce que j'ai promis de lui dire demain, à son réveil, si le capitaine a gagné au jeu cette nuit ou s'il a encore perdu; ce qui n'est pas très-difficile à savoir. Perte ou gain, il n'a pas besoin de parler; rien qu'à sa figure... Vraiment, le capitaine... Je pensais pourtant que ce voyage en Belgique qu'il vient de faire l'aurait calmé; je ne m'en aperçois pas. Voilà à peine trois jours qu'il est revenu, et il a déjà repris son même train de vie.

Ici, Gabriel s'arrêta brusquement comme à un roulement de tambour : sa voix et son esprit se mirent pour ainsi dire au port d'armes.

— Sa voiture, reprit-il d'un ton beaucoup plus bas, entre dans la cour; la portière se referme, il monte l'escalier. Rien qu'à son pas, je devine qu'il est furieux. Il n'aura pas tué le lion.

Gabriel alla se placer près de la porte, où il se fit immobile.

Le capitaine Georges de Blancastel entra précipitamment au salon et jeta à la volée son manteau sur un fauteuil. Il s'assit ensuite près du feu; mais il ne fut pas

plutôt assis qu'il quitta sa place, se promena à grands pas et avec une extrême mauvaise humeur. Il broyait le tapis.

— Pourquoi toutes ces fleurs? demanda-t-il à son zouave. Qui fête-t-on ici? des fleurs! elles arrivent bien. Des fleurs!

— C'est M. de Fabry qui les a envoyées hier au soir à madame.

— M. de Fabry?

Un pli significatif se dessina aux coins de la bouche du capitaine.

— Oui, monsieur...

— Ah! oui! M. de Fabry... J'aurais dû le deviner. C'est bien.

M. de Blancastel alla de nouveau s'asseoir à la cheminée.

Ayant paru un peu plus calme à son valet de chambre Gabriel, celui-ci lui demanda s'il n'avait plus besoin de ses services.

— Attends, lui répondit-il, attends.

Il alla ensuite au secrétaire et y prit des billets de banque.

— Gabriel?

— Monsieur le marquis.

— Voici quatre mille francs que tu porteras dans deux heures à cette adresse.

— Oui, monsieur le marquis.

— En voici encore six mille que tu déposeras à cette autre adresse.

En donnant les billets de banque à Gabriel, il lui remit en même temps deux cartes de visite.

— Ce sera fait, monsieur le marquis, dit le zouave, qui ajouta dans sa pensée : C'est le lion qui l'a touché cette nuit. — Mais que vais-je dire à madame?

— Et sois exact, reprit M. de Blancastel ; ces sortes de dettes...

— Oui, mon capitaine... Gabriel se reprit promptement... monsieur le marquis, veux-je dire.

— Appelle-moi capitaine, repartit le marquis de Blancastel; oui, appelle-moi capitaine, cela ne peut éveiller en moi que des souvenirs heureux.

Il y eut un silence entre le supérieur et le subordonné, que le capitaine des zouaves rompit ainsi le premier :

— Gabriel, voilà huit ans que tu es à mon service.

— Cinq ans en Afrique comme votre maréchal des logis, trois à Paris comme votre valet de chambre.

— Oui, nous avons fait la guerre ensemble. La guerre vaut mieux, Gabriel.

— Elle vaut mieux que quoi, mon capitaine?

— Que tout! quoique j'aie eu deux côtes brisées à Laghouat et que tu aies reçu, en me défendant contre un Kabyle, ce coup de sabre qui a failli te faire sauter le poignet.

— Lequel poignet, ne l'oubliez pas, mon capitaine, dans votre ordre du jour, a fait sautér la tête du Kabyle. Dieu! qu'il était laid sans tête!

Pendant ces dernières paroles du zouave, dont le trait d'esprit final le ravit lui-même si fort, qu'il se mit à le répéter avec bonheur dans ses moustaches toutes ruisselantes de la joie d'un si beau souvenir, Georges était allé au secrétaire et y avait pris un portefeuille. Il s'avança vers son zouave, qu'il regarda entre les deux yeux comme pour le préparer à la confidence qu'il allait lui faire :

— J'ai un service à te demander, Gabriel.

— Voilà, mon capitaine.

— Dans ce portefeuille, il y a quarante-cinq mille francs en billets de banque.

— Oui, mon capitaine, quarante-cinq mille francs.

— Prends-le et enferme-le avec soin.

— Moi?

— Puisque je te le dis. Prends-le et enferme-le avec soin. Chaque premier du mois, tu m'apporteras cinq mille francs.

— Oui, mon capitaine.

— Tu as bien compris?

— Bien compris.

— Quelque prière. quelque supplication que je te fasse pour que tu me donnes plus de cinq mille francs chaque premier du mois, ou pour que tu me livres pareille somme avant le terme, ne m'écoute pas, refuse.

— Mais... se disposait à objecter le zouave tout interdit, en recevant le portefeuille ; mais...

— Obéis, dit Georges d'un ton où le capitaine débordait le marquis.

— J'obéirai. Soyez tranquille, capitaine ; les Kabyles peuvent se présenter, la caisse est fermée. Allons, ajouta mentalement le dépositaire un peu surpris de sa mission, quoiqu'il s'en comprît au fond parfaitement digne ; allons, c'est quarante-cinq mille poires que le capitaine se garde pour la soif.

— Et madame? reprit le marquis de Blancastel quand Gabriel eut fermé le dernier bouton de sa veste sur le portefeuille.

— Madame vient de rentrer dans son appartement.

— Elle m'aurait attendu?

— Jusqu'à cinq heures. Sur ma prière, elle a consenti à se retirer.

— Bien en colère, n'est-ce pas?

— Non, mon capitaine, mais fort triste.

Le front du capitaine se rembrunit.

— Elle a pleuré?

— Non, mon capitaine; mais pour sûr ce serait arrivé si elle n'avait eu de bonnes nouvelles de son filleul, le petit M. Valentin.

— Ah!

— Oui, mon capitaine; dans la soirée, elle m'a envoyé à Neuilly, chez les Camusot, où vous l'avez mis.

— Et Valentin? poursuivit le capitaine, dont la tristesse s'éclaircit à ce nouveau propos qu'ouvrait adroitement le zouave.

— M. Valentin est un enfant qui en sait long pour son âge, allez!

— Comment ça?

— Il m'a dit tout bas, en s'accrochant à mes moustaches : « Gabriel, vois-tu, le jardinier, sa femme et leur enfant, mon petit camarade, sont tous les trois bêtes comme un chou, un navet et une betterave. » — Est-il gentil? — « Si on me laisse toujours ici avec eux, qu'il a dit ensuite, je deviendrai aussi un légume. »

— Cher enfant!

— Mais oui, il a trouvé ça tout seul.

Heureux de la diversion qu'il avait produite dans l'esprit de son capitaine, Gabriel se disposa à sortir du salon. Mais après avoir fait quelques pas vers la porte, il revint en dégageant de sa poche une lettre qu'il tendit à M. de Blancastel.

— On a apporté pour vous cette lettre dans la soirée ; comme vous n'avez pas dîné ici, je n'ai pas pu...

— Donne.

Gabriel remit la lettre et se retira.

Il était à peine dans l'escalier, que le marquis, retombant de tout son poids sur ses pensées, donna un libre cours à la mauvaise humeur qu'il avait apportée chez lui et qu'il n'avait pas quittée avec son manteau.

— Décidément, se dit-il pour soulager sa poitrine de toutes les émotions désagréables d'une nuit accablante, décidément, la fortune est acharnée contre moi. Elle y met de la rage. Encore vingt mille francs perdus cette nuit! Depuis six mois, je perds constamment, c'est trop!

Je suis fatigué de prêter ainsi le collet au hasard. Je ne jouerai plus ; non, je ne jouerai plus. J'ai bien fait, du reste, de me mettre dans l'impossibilité absolue de toucher désormais, quoi qu'il arrive, à ces quarante-cinq mille francs. C'est à peu près tout ce qui me reste de mon revenu pour finir l'année. Il était temps d'aviser. Jamais je n'aurais osé faire un pareil dépôt entre les mains de Valentine. C'eût été lui dire...

En soupirant, le capitaine Blancastel regarda négligemment la suscription de la lettre qu'il tenait. — De Bruxelles, dit-il, de Léopold Overman. Autre sujet de perplexité pour moi. Il y a dans la vie des successions d'ennuis et de déceptions qui s'enroulent autour de vous comme les anneaux d'un serpent, et jusqu'à ce qu'on soit étouffé... Il décacheta la lettre, et, après l'avoir lue, il la déchira et en jeta les morceaux au feu. — Eh bien ! tant mieux, poursuivit-il en respirant avec force, comme si un grand soulagement suivait en lui une forte oppression, mille fois tant mieux ! C'est une affaire rompue : elle me pesait et me brûlait au cœur comme une mauvaise action. Dans ma conscience, je sais que je l'ai toujours repoussée, je sais fermement que je ne cédais qu'à une aveugle nécessité en acceptant une position qui m'eût tiré tout à coup d'embarras. — N'importe ! je suis content que cette affaire n'ait pas réussi. — Je supporterai ces embarras... je m'en dégagerai autrement... comme je pourrai... D'ailleurs, ma situation n'est pas si désespérée que je doive... Encore une fois et mille fois tant mieux ! — Léopold Overman m'apprend dans cette lettre qu'après avoir fait à sa sœur Hélène une confidence qu'il ne pouvait guère lui épargner, elle avait brusquement suspendu ses résolutions de quitter Bruxelles. Il craint, ajoute-t-il, qu'elle n'ait totalement renoncé à ses projets ; — moi, je l'espère. Enfin, me voilà encore tout entier rendu à ma chère Valentine. L'orage aura

passé sur sa tête; elle n'aura rien su. Qu'elle ignore toujours!... Quel chagrin pour elle et pour moi si elle eût appris!... Chère et bonne Valentine!

Le capitaine, dans l'explosion de son épanchement solitaire, s'était laissé aller à prononcer tout haut le nom qu'on vient de lire.

— Vous m'appelez? lui dit la voix de la femme à qui ce doux nom appartenait.

— Valentine! Vous étiez donc là?

— Georges, c'est moi; oui, j'étais...

— Je vous croyais retirée dans votre appartement.

— Je vous ai entendu rentrer, mon ami, et je suis vite accourue: excusez-moi; j'étais un peu inquiète.. Vous revenez tard...

— Merci de cet empressement, chère Valentine.

— Il ne vous est rien arrivé?

— Rien... absolument rien.

— Que je suis heureuse!

— J'ai été forcé de passer la nuit au cercle; il y avait beaucoup d'étrangers... mais nous causerons de cela plus tard. Vous êtes fatiguée: je sais que vous m'avez attendu... Rentrez donc, chère Valentine, prendre quelque repos.

D'un accent plein d'hésitation, Valentine répondit au capitaine:

— J'ai à vous parler.

— Demain, nous aurons bien le temps; remettons donc...

— C'est que nous sommes à demain, mon cher Georges. Voyez, il est grand jour.

— Alors, je vous écoute.

Toujours embarrassée dans ce qu'elle avait à dire, Valentine commença pourtant ainsi:

— Pendant que vous dîniez hier au soir chez la duchesse de Briançay, M. Durosoy, votre homme d'af-

faires, est venu pour vous voir. Il m'a d'abord demandé si vous vous étiez occupé des trente mille francs qu'il vous faudra bientôt payer à M. Burnham, le propriétaire de cet hôtel, pour les trois années de loyer qui lui sont dues.

Cette conversation ne semblait guère du goût du marquis de Blancastel, surtout en un pareil moment, après la nuit orageuse dont il sortait. Valentine venait jeter de l'eau sur un naufragé.

— Mais M. Burnham, répliqua-t-il d'un ton assez aigre, M. Burnham est en Amérique : à son retour en France, on lui payera ses trois années de loyer. Puisqu'il est en Amérique...

— Je sais bien qu'il est en Amérique, mais...

— Pour Dieu! attendons alors qu'il soit revenu; attendons, attendons!

— C'est trente mille francs, mon ami.

— Nous l'avons déjà dit. D'ailleurs, puisque nous sommes sur ce chapitre agréable, il s'en faut de deux ou trois mois que la troisième année soit échue. Attendons, attendons! Laissons donc cela, voulez-vous? — Passons maintenant à un sujet plus présent et plus de mon goût. Chabert et Duportail déjeuneront ce matin avec nous. Depuis trois jours je suis à Paris et je ne leur ai pas encore serré la main. Ah! nous aurons aussi Fabry, que j'ai rencontré au cercle cette nuit. Donnez donc au chef des ordres en conséquence : un déjeuner léger. Nous irons vers deux heures aux dernières courses de Longchamp, où je serai peut-être plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici.

Comme raffermie par le mauvais accueil même fait à ses premières paroles, Valentine reprit, tout à fait décidée à parler :

— M. Durosoy venait principalement pour vous dire...

— Encore M. Durosoy!... encore!

— Il venait pour vous dire que votre situation n'était pas bonne.

L'impatience de Georges se démasqua :

— Si elle n'est pas bonne, qu'il l'améliore! — C'est son affaire!

— Georges, en vérité...

— Ah! je suis contrarié, agacé jusqu'aux dernières fibres... me parler d'affaires en ce moment...

— C'est qu'il y aura bientôt, dit-elle, des jugements pris contre vous.

— Qu'il obtienne de nouveaux délais!

— Vous les avez tous épuisés, prétend M. Durosoy.

— Tous?

— Tous. Il faut que vous ayez trouvé avant deux mois six cent mille francs.

— Six cent mille francs! Eh bien, qu'on les prenne sur ma terre de Valnef, en Anjou.

— J'y ai pensé, mais votre homme d'affaires m'a répondu qu'elle était hypothéquée pour les deux tiers de sa valeur, et qu'on ne trouverait pas à emprunter vingt mille francs sur l'autre tiers.

— Quelle persécution! s'écria le marquis en allongeant ses jambes dans le foyer et en bouleversant les derniers débris du feu de la nuit, quelle persécution!

— Mon ami, si vous ne voulez pas que je continue...

— Maintenant que la blessure est ouverte...

— Du reste, M. Durosoy a ajouté...

— Ce M. Durosoy!... enfin, qu'a-t-il ajouté?

— Qu'il lui était tout à fait impossible de demeurer plus longtemps chargé de vos affaires, si vous persistiez à ne pas lui envoyer les pièces judiciaires qui vous sont adressées par vos créanciers.

Georges se leva et frappa de ses deux poings fermés sur le marbre de la cheminée qu'il faillit desceller.

— Mais ces pièces honteuses...

— Vous savez, mon cher Georges, que vous avez ordonné au concierge de l'hôtel de brûler toutes celles qui lui seraient remises, ne voulant pas, avez-vous dit, que votre porte fût souillée par ces sortes de communications.

Toujours sous la même impression de fierté et sans desserrer les poings, Georges dit à Valentine, décidée à poursuivre jusqu'au bout une confidence devenue indispensable et trop longtemps, peut-être, retardée :

— Et je persiste dans ma défense!

— Cependant, la raison que donne M. Durosoy me semble...

— Allez donc faire savoir aux autres locataires de l'hôtel, qui peuvent en passant jeter les yeux sur ces infâmes papiers timbrés, qu'on a des procès, qu'on a des dettes... qu'on a... Jamais de ces choses-là chez moi!

— Voyant pourtant l'embarras où était M. Durosoy, j'ai cru devoir lui dire que je vous savais en portefeuille quatre cent mille francs d'actions de chemins de fer. Mais nous sommes sauvés, s'est alors écrié M. Durosoy.

— Sauvés!... sauvés!... j'ai cédé quelques-unes de ces actions, j'en ai donné d'autres en payement; il ne m'en reste presque plus.

L'aveu consterna Valentine, qui avait cru tenir jusque-là dans l'ombre une ancre de salut : les quatre cent mille francs d'actions n'existaient plus : l'abîme des dettes les avait attirées et englouties comme tant d'autres ressources.

— Alors, mon ami, reprit-elle avec découragement, alors il faudra que vous cherchiez à emprunter sur votre terre patrimoniale de Blancastel sept ou huit cent mille francs, et puisqu'elle vaut un million...

L'emportement du capitaine des zouaves, un instant apaisé par le charme conciliant de la voix si nette et si douce de Valentine, se ralluma, et cette fois on sentait

qu'il était entré en plein, malgré sa turbulence obstinée, dans le cœur de sa position. Le vrai de cette situation ne le taquinait plus, mais il l'étranglait.

— Blancastel! répéta-t-il à plusieurs reprises, Blancastel! Je ne veux pas qu'on touche à une seule pièce de Blancastel, le manoir de mes aïeux, le berceau de ma race. Emprunter sur Blancastel, cette propriété qui m'est sacrée! Je ne rougirais pas davantage s'il me fallait envoyer au mont-de-piété l'épée et la croix de mon père. Mais pour que j'en sois réduit à entendre parler de cette nécessité, il faut que ma fortune soit dans une situation bien déplorable, Valentine, bien déplorable!

Valentine se tut.

Georges de Blancastel ne recommença pas sa question, et sans attendre la réponse facile à deviner que lui aurait faite Valentine, il continua d'une voix élevée mais coupée par des affaiblissements nerveux, à dire:

— Et vous avez attendu jusqu'ici pour m'instruire de cette situation! Mais si vous ne me parlez pas de mes affaires, si vous ne vous en occupez pas, qui donc ici s'en occupera? Ah! votre négligence... votre indifférence... pour mes intérêts.

Cette accusation si directe alla frapper au cœur de Valentine.

— Mon indifférence pour vos intérêts! Mais vous me grondiez il n'y a qu'un instant parce que je vous en parlais; vous me blâmez maintenant parce que vous prétendez que je ne vous en parle pas. Ah! Georges, vous n'êtes pas juste, vous n'êtes plus le même; votre caractère aigri devient partial, méchant.

L'émotion d'un reproche qu'elle adressait pour la première fois à Georges de Blancastel comprima la fin de la phrase de Valentine; les larmes n'étaient pas encore aux yeux, mais elles se détachaient du cœur et attendrissaient déjà sa voix.

— Voyons, pardon, Valentine, pardon! j'ai tort, c'est ma faute ; vous avez mille fois raison. Ah ! que ne vous ai-je écoutée! Endormi dans le calme, je m'éveille dans la tempête.

La main de Valentine chercha celle de Georges toute frémissante sur le bord du fauteuil.

— Je cours à un naufrage.

— Georges !

— J'ai réalisé tous les héritages qui me revenaient ; les emprunts usuraires sont épuisés. Ah ! s'il était vrai que je fusse aussi près de ma ruine que vous me le faites craindre ! — Heureusement cela n'est pas, cela ne peut pas être. — Que me resterait-il donc? — Les appels à l'amitié ; ceci représente mille écus et beaucoup de honte. La meilleure ressource, en pareil cas, c'est d'aller tout simplement chez Devisme, au coin du boulevard... Celui-là vous tire toujours d'affaire.

Valentine demanda naïvement :

— Monsieur Devisme, est-ce un banquier ?

— Non, ma chère Valentine ; c'est...

— Qu'est-ce donc que ce monsieur Devisme ?

— C'est un armurier.

— Un armurier!... Ah ! Georges ! Georges ! vous ne m'aimez donc plus, dit Valentine en jetant ses bras autour du marquis de Blancastel, que vous avez une pareille pensée ? Otez-la de votre esprit, ne l'exprimez jamais, ou je vous dirai, Georges, ce que je viens de vous dire, que vous ne m'aimez plus.

— Je vous aime plus que jamais, Valentine, et c'est cet amour qui me sauvera.

Un bon et divin sourire courut sur la figure déjà toute pâle et tout effrayée de Valentine.

— Oui, c'est cet amour qui me sauvera. J'ai mal vécu jusqu'ici, ou plutôt je n'ai pas vécu, j'ai brûlé. Sauf cinq belles années données à la guerre, j'ai perdu mon

temps, mes revenus, mon intelligence... à quoi? — Je n'en sais rien; et, faut-il vous l'avouer? ces goûts du monde, d'oisiveté, de bruit, de luxe, de plaisir, que j'estime ce qu'ils valent, sont plus forts, plus impérieux que ma volonté.

— Je ne le sais que trop, pensa Valentine.

— Non, la mienne toute seule ne suffit pas pour me dompter. Mais maintenant, Valentine, que vous allez y joindre la vôtre, je me vaincrai; ah oui! je me vaincrai.

— Il est bien tard, pensa encore Valentine, qui ajouta, penchée sur l'épaule de Blancastel: Bien souvent j'ai essayé de vous la faire entendre cette volonté...

— Et je ne l'ai pas écoutée, c'est vrai; mais vous n'aviez que l'autorité de votre bon cœur pour me l'imposer. Désormais... dans quelques jours, vous allez y joindre un droit, un droit bien fort, incontestable, sacré, dont vous userez, dont je veux que vous usiez, Valentine.

Les regards dignes et charmants de Valentine, se croisant avec ceux de Blancastel, ne repoussaient pas cette soumission de celui qui la faisait si franchement, mais ils ne paraissaient pas tout à fait y croire. Le passé, dans ses archives, contenait beaucoup de ces redditions suivies de fort près par des révoltes. Cependant la nouvelle garantie offerte cette fois par le bouillant capitaine des zouaves pour être cru, présentait quelque vraisemblance, vraisemblance qu'il raffermit lui-même par ces paroles ajoutées aux paroles qu'il venait de dire :

— Vous savez, Valentine, que, sans mon voyage récent en Belgique, ce voyage dont vous avez peut-être oublié le motif...

Ici, Georges de Blancastel ouvrait peut-être imprudemment un chapitre délicat. A la vérité, il ne pouvait guère, — ainsi qu'on se le démontrera plus tard, — se dis-

penser de l'ouvrir ; mais il n'allait pas moins s'exposer beaucoup en y touchant dans un moment où il n'avait pas tout le calme nécessaire à la dissimulation, ou, si l'on aime mieux, à la discrétion.

— Vous ne m'avez jamais complétement dit le motif de ce voyage en Belgique, mon cher Georges, jamais.

Georges de Blancastel sourit doucement ; mais derrière le pâle rayonnement de ce sourire se lisait l'embarras d'une pensée peu disposée à se produire.

Il reprit :

— C'est que l'on me l'a caché aussi un peu à moi-même.

— Comment cela? demanda Valentine, qui se demandait si enfin elle allait savoir le motif de ce mystérieux voyage en Belgique.

— On me ménageait une surprise là-bas.

— Oh ! alors, si c'était une surprise, vous pouviez tout au plus prévoir...

— Je n'avais même rien à prévoir, rien ne m'était un motif de deviner...

— Enfin, c'était une surprise.

— Oui, ma chère Valentine. On m'avait fait venir pour une grande partie de chasse dans la forêt de M. Overman, à Bois-le-Duc. Eh bien, sans ce voyage, nous serions déjà mariés ; mais ma famille a eu autrefois des rapports fort intimes avec les Overman.

— Les Overman ?... Attendez... il me semble...

— Oui... vous savez... Valentine... des banquiers.

— C'est cela, les plus riches banquiers de la Belgique.

— On le dit. Le chef de cette grande maison de banque a rendu autrefois d'importants services à mon père. Léopold, son fils aîné, a été mon camarade à Saumur avec Chabert et Fabry.

Valentine, interrompant de Blancastel, lui dit avec

une impétuosité dont elle parut la première étonnée :

— Ah ! M. de Fabry est connu de M. Overman ?

— Beaucoup. Pourquoi me demandez-vous?...

— Pour rien.

— Vous paraissez étonnée d'une intimité...

— Je ne suis pas du tout surprise... Seulement j'ignorais...

— Oui, ils se connaissent beaucoup. Je ne sais trop comment Léopold Overman est allé se souvenir que je m'entendais quelque peu à organiser des équipages de chasse. Quoi qu'il en soit, Léopold a désiré avoir les conseils de mon expérience. Cela a pris un mois, un grand mois, et ce mois passé loin de vous a complétement dérangé nos projets. Mais, grâce au ciel, me voici revenu. Nous allons achever, chère et bonne Valentine, ce que nous avions si bien commencé. Mon bonheur est là.

— Notre bonheur, vous voulez dire.

— Notre bonheur, chère Valentine.

Tous les petits nuages bleus, gris et même un peu noirs qui avaient traversé la conversation intime de nos deux personnages s'évanouirent au souffle des dernières paroles proférées avec une loyale et pure conviction par Georges de Blancastel. Le visage mélancolique de Valentine s'était épanoui ; la fatigue d'une nuit d'attente et d'insomnie n'y laissa plus voir aucune trace.

— Dans trois semaines, reprit de Blancastel, nos bans, qui ont eu déjà deux publications, seront terminés ; dans trois semaines...

Valentine et celui qu'elle écoutait parler maintenant avec tant de ravissement éprouvèrent au fond de leur âme un sentiment de joie intérieure si parfaitement semblable, que ni elle ni lui n'osèrent, pendant quelques secondes, élever la voix, de peur de briser une es-

pérance dont ils connaissaient l'un et l'autre la fragilité. Tant de fois ils avaient été sur le point d'unir légalement leur existence, et tant de fois des obstacles de famille, venus particulièrement de celle de Georges, avaient éloigné ce moment, qu'ils ne croyaient qu'en tremblant à une réalisation enfin accomplie. Le bonheur, comme la religion, a ses sceptiques et ses athées, et ceux-là ne méritent ni l'anathème ni le feu, car le bonheur n'a pas encore eu sa révélation bien claire et bien visible sur cette terre, qui est peut-être destinée à ne pas le connaître. Et qui sait, qui assure que, s'il y descendait jamais, il ne se rencontrerait pas des gens pour le conduire sur une autre montagne des Oliviers et le crucifier au coucher du soleil?

— Ah! cette bonne pensée, reprit de Blancastel, me calme; elle me fait du moins oublier les contrariétés, les chagrins, les pertes d'argent, les dettes, les procès... Tantôt, je suis rentré le sang calciné par une nuit de fatigues; eh bien! depuis que je vous parle, je suis tout à fait remis, j'éprouve une sérénité d'esprit complète, une joie franche, qui me rafraîchit comme un bain au milieu d'une pesante journée d'été.

— Et que dirai-je, moi, alors, mon ami? reprit Valentine; que me laisserez-vous à dire? Mais vous m'avez prévenue, mon cher Georges, que vos amis doivent venir déjeuner.

— Vous me les aviez fait oublier.— Un simple déjeuner ici, au coin du feu.

— L'heure approche. Quelques ordres à donner; je vous quitte, mon ami.

Georges retint doucement Valentine.

— Vous n'êtes pas raisonnable; rien ne sera prêt pour l'heure que vous avez indiquée à vos amis.

— Rien qu'un instant encore. Puisque nous avons parlé de mon voyage en Belgique, je tiens à vous

prouver que je n'ai pas pensé qu'à la chasse loin de vous.

Georges de Blancastel se leva, alla ouvrir le tiroir d'un meuble en bois de rose placé près de la croisée, et il en sortit un cachemire d'une mollesse de tissu et d'un blanc mélancolique a troubler le calme et le stoïcisme de la femme la plus blasée sur les merveilles de l'Inde.

La femme éclata dans Valentine à la vue du châle blanc que lui posa sur les genoux le marquis de Blancastel ; les larmes de la reconnaissance, de l'orgueil, du plaisir, du bonheur, mouillèrent ses paupières. Et puis les femmes ont cet indiscutable instinct qui leur dit si le cadeau qu'on leur fait a été choisi par le cœur ; il y a là un magnétisme qu'aucune d'elles, grande dame ou paysane, ne contestera. Elles devinent si vous regrettez votre argent ou si vous avez concentré votre félicité généreuse sur l'objet que vous leur offrez. Ce n'est pas du prix qu'elles sont charmées, c'est du regard qui a parcouru l'offrande et l'a aimantée. L'amour fait d'un chiffon une relique.

— Quel beau cachemire ! mon ami, murmurait Valentine sans se lasser d'admirer.

— Vous le mettrez, chère amie, le jour de notre mariage ; c'est le plus beau que j'aie trouvé dans les entrepôts hollandais de la compagnie des Indes à Anvers ; je l'ai admiré et je me suis dit : C'est Valentine qui l'aura.

— Mais c'est un cadeau magnifique, royal.

— Il vous plaît, cela me suffit.

— S'il me plaît ! — Eh bien ! le croiriez-vous, Georges, j'ai un cadeau plus précieux encore à vous faire.

— Vous ?

— Moi-même, qui ai aussi pensé à vous.

Valentine sortit un médaillon qu'elle tenait caché dans son corsage.

— Tenez, dit-elle au marquis, en lui remettant le portrait enfermé dans le cercle d'or du médaillon.

Après avoir examiné affectueusement la miniature :

— Dieu ! quelle ressemblance, dit Blancastel.

— Avec toi, n'est-ce pas, Georges ?

— Avec toi aussi, Valentine.

— Georges !

— Valentine !

— Adieu, Georges, dit Valentine en s'enfuyant sous ses larmes et emportant le châle blanc, j'emporte mon cadeau.

— Et moi je garde le mien, Valentine, il ne me quittera plus.

Le capitaine, resté seul pendant que Valentine allait donner ses soins aux préparatifs du déjeuner, auquel assisterait Chabert, Duportail et Fabry, se dit avec une anxiété d'esprit qu'elle n'était plus là pour modérer : Oui, voilà mon vrai, mon seul bonheur, ma joie la plus réelle. Je crois voir son charmant visage dans ce portrait si admirablement peint par elle. Pourquoi, continua-t-il en descendant la pente de ses idées, pourquoi Valentine a-t-elle paru ressentir une si vive contrariété quand le nom de Fabry est venu se mêler au récit de mon voyage à Bruxelles ? Se douterait-elle ?... c'est impossible ! de toute impossibilité ! Fabry lui-même, Fabry si pénétrant, ne soupçonne pas, derrière le motif apparent qui m'a appelé à Bruxelles, le motif réel qu'avaient ceux qui m'y ont attiré. Valentine partage plutôt mes faibles sympathies pour celui qu'elle croit comme tant d'autres mon meilleur ami, parce qu'elle nous a toujours vus ensemble. Singuliers amis, ceux parmi lesquels il faut ranger Fabry ; on ne sait pas toujours s'ils vous aiment, et l'on sait fort souvent qu'ils vous détestent. De leur côté, ils ne doutent pas du sentiment qu'ils

vous inspirent; c'est un attachement répulsif qui ne s'altère jamais. J'ai connu Fabry au collége, et Fabry m'enlevait déjà tous les premiers prix sans y avoir plus de droit qu'à Saumur, où je le rencontre encore avec ses mêmes instincts de rivalité froide, contenue et toujours triomphante. Au sortir de l'école, on m'envoie en Algérie; en Algérie, je retrouve Fabry capitaine comme moi dans le même régiment. Je donne plus tard ma démission et je viens à Paris; il m'y avait devancé. Comment ne nous croirait-on pas inséparables? Nous le sommes, en effet, mais comme la chaîne est inséparable du galérien : je suis le galérien de cette amitié. J'aimerais mieux dix ennemis que lui; avec un ennemi, on s'explique, on se bat, on se tue; avec lui, je vais jusqu'à la poignée, jamais jusqu'à la lame. Dans l'état sauvage, nous nous serions dévorés au coin du bois; dans notre monde civilisé, où les bois sont remplacés par des appartements tendus de velours, où toutes les antipathies sont apprivoisées, je ne puis qu'aiguiser mes gants blancs et lui serrer cordialement la main quand je voudrais la lui broyer! La société est pleine de ces amis implacables. J'ai le mien dans Fabry; ma dernière et suprême crainte est qu'on ne nous mette un jour dans la même tombe, et qu'on y grave dessus: « Unis dans la vie, ils le sont dans la mort. » Et les honnêtes passants s'attendriront! Mon ami m'a gagné, le mois dernier, au jeu, douze mille francs et cette nuit dix mille; total, vingt-deux mille francs d'amitié; mon Pylade est ruineux!

Au milieu de ses réflexions, Georges de Blancastel fut éveillé par la voix du valet de chambre annonçant : M. de Chabert et M. Duportail.

Les trois amis s'embrassèrent, heureux tous les trois de passer quelques bonnes heures ensemble, après avoir été séparés plus d'un mois.

— Enfin ! dit le colonel Chabert de sa voix de grande revue, qu'il eût difficilement adoucie au ton de la conversation parlée ; enfin te voilà de retour de ta fameuse chasse !

— Oui, mes amis, et pour preuve, vous mangerez à déjeuner des chevreuils et des sangliers que j'ai tués à votre intention.

— Très-bien ! j'en rends grâce au grand saint Hubert ; mais, avant de nous mettre à table, nous te prions de nous dire, Duportail et moi, puisque nous voilà seuls, si tu comptes toujours sur nous pour assister comme témoins à ton mariage.

— Sans doute !

— Je te dirai alors que voilà sept mois que tu nous tiens suspendus sur le cadran de la mairie, et que, dans cinq mois au plus tard, il faut que nous soyons rendus, moi à mon régiment, Duportail à son consulat d'Amérique.

— Chabert a raison, dit à son tour Duportail. Je n'aurais pas osé te parler le premier de cette affaire... c'est chose personnelle... délicate... très-délicate... mais puisque Chabert...

Chabert, donnant un coup de cravache à toutes ces phrases lymphatiques, dit, le verbe haut et le nez au vent, comme il faisait toujours du reste, car il eût plutôt avalé un boulet que de le mâcher :

— Il n'y a pas de choses délicates, diplomate nébuleux, sinueux et tortueux ; il n'y en a que de vraies et de fausses.

— A l'armée peut-être, et encore !

— Partout ! tu as beau siffloter, Machiavel.

— Je ne sifflote pas, colonel.

— Dans quelques jours, reprit Georges, mademoiselle Valentine Bernard sera ma femme.

Chabert prit la main de Georges, et regardant de tra-

vers Duportail, il lui dit : Voilà qui est juste et vrai, homme délicat.

Duportail répondit par un léger haussement d'épaules au colonel, et par ces mots à son ami Blancastel :

— Je te félicite de ce mariage... tu as dû consulter tes intérêts.

— Il a consulté son cœur! dit la bombe qui avait nom Chabert.

— Et je compte toujours sur vous deux pour être mes témoins.

— Je témoignerai, Georges, répondit Chabert, que tu es un galant homme qui fait ce qu'il dit et qui dit ce qu'il fait. Maintenant, vite les carrosses, les rubans, les bouquets...

— Oui, répéta Duportail, et l'on ne savait pas au juste si c'était de la conviction ou de l'ironie; oui, vite les bouquets, les rubans et les carrosses... Il est d'autant plus urgent que ce mariage se fasse vite, qu'il circule déjà des bruits...

— Des bruits?

La figure de Georges se rembrunit.

— Rien... Georges...

— Mais encore?...

— Non; tu sais, on parle toujours... le monde...

— Le monde?... mais le monde...

— Oui, le monde... Paris... c'est un grand village...

— Encore une fois, Duportail, dis-moi...

— Ah oui, dit Chabert... ah! oui, si tu crois qu'il va te le dire! Il t'apportera d'abord une note de son ambassadeur, puis une contre-note, puis un memorandum, puis un conclusum, puis un ultimatum, puis un ultimatissimum. Georges, voilà ce qu'il y a : on dit que ta fortune est dérangée, et l'on a raison; que par conséquent tu ne peux pas épouser une personne qui ne t'apporte en dot aucune dot; et l'on a tort...

Duportail murmura à demi-voix :

— Tort...

La moustache de Chabert tourna ses ardillons du côté de Duportail, qui, sans s'émouvoir le moins du monde, répéta sur un mode mineur des plus variés :

— Tort... tort... tort...

— Oui tort, dit énergiquement Chabert, mille fois tort. Moi, baron de Chabert, descendant de dix-sept Chabert, tous plus braves les uns que les autres, et dont j'ai les dix-sept portraits chez moi, tous plus laids les uns que les autres, si j'avais promis à ma blanchisseuse de l'épouser, j'épouserais ma blanchisseuse. Pardon pour la comparaison, mais tu me comprends, mon cher Georges.

— Je suis aussi de cet avis, balbutia Duportail.

— Eh bien! alors?...

— Seulement...

— Ah! voici le *seulement* qui vient en parlementaire. Seulement?... demanda Chabert.

— Je ne te le dirai pas.

— Eh bien! moi, je te le dirai, Metternich des Metternichs; tu voudrais bien épouser la blanchisseuse, seulement si elle avait quatre cent mille livres de rente. Seulement!

— Ce n'est pas cela, Chabert, ce n'est pas du tout cela!

— Qu'est-ce donc?

— Je voudrais tout simplement qu'on ne promît pas de l'épouser: cela dispenserait plus tard...

Le domestique arrêta la phrase finale de Duportail, en annonçant: Monsieur de Fabry!

On a vu par le caractère des deux premiers personnages intervenus au second plan dans l'action qu'ils tranchaient l'un sur l'autre, comme une épée sur une plume. Chabert, l'épée, homme de quarante-cinq ans

environ, était un de ces bons types militaires forgés et bronzés par le soleil de l'Algérie, où il avait toujours résidé depuis la conquête, à deux ou trois courtes absences près, et encore ces absences n'avaient-elles eu lieu que depuis peu d'années. Il n'appartenait guère plus à la France que par le souvenir et par le cœur. Le climat de l'Afrique, la vie nomade, la vie en plein air, en pleine chaleur, en le fortifiant, l'avaient corrodé et finement tanné comme un Bédouin. Ses épais sourcils qui étaient restés noirs, mais ses moustaches qui avaient grisonné, sa mouche qui n'avait pas blanchi du tout, mais ses cheveux parfaitement argentés aux tempes, bariolaient son visage de teintes qui relevaient de l'histoire naturelle du tigre, et grâce à ses yeux d'une vivacité fébrile, la comparaison n'avait rien de hasardé. Son cou était de fer, ses épaules libres portaient admirablement sa tête carrée, coiffée en brosse, distinguée du reste au possible, quoique laide comme celle de tous les Chabert, dont il venait d'avoir soin lui-même de rayer la beauté de leur généalogie. Grand, mais sans excès, il marchait avec noblesse, quoique l'habitude du cheval eût forcé en lui le compas un peu au delà de son ouverture normale. Il rappelait ces braves enfants de la noblesse française qui suivirent autrefois Philippe-Auguste et saint Louis en Palestine, et qui y étaient demeurés si longtemps, qu'au retour ils avaient du mal à comprendre leurs vassaux et à s'en faire entendre. Chabert parlait l'arabe et tous les dialectes de l'Algérie avec plus de facilité qu'il ne parlait maintenant le français. La réflexion mélancolique des Orientaux, fille de la méditation indienne, la plus longue de toutes, les accès de silence, les attitudes accroupies sur les nattes, la sobriété exaltée jusqu'au jeûne, l'usage de la pipe de cerisier ou de jasmin poussé jusqu'au vertige, la rêverie jaune d'or de l'opium, cultivée et raffinée comme la

suprême volonté des sens, enfin le mahométisme moins Mahomet, s'était introduit tout entier, austérité, abac, opium, accablements et soubresauts qui les suivent, fatalisme, dans les veines du solide et féal colonel : le tout couronné par des principes de morale et d'honnêteté épurés de race en race jusqu'à lui, leur dernier et bien digne descendant.

Quant à Duportail, le dessin et la couleur n'étaient pas les mêmes. D'abord très-fin de visage, très-délié de corps, il avait gagné dans le canonicat et les dîners des ambassades un embonpoint inévitable à ceux de sa condition voués aux banquets officiels. A vingt ans, il avait le tein terne et blanc, les cheveux d'un noir méridional, la bouche fraîche et presque rose comme celle d'une jeune fille, des dents vives éclairant ses paroles au passage, un nez d'une charmante délicatesse de dessin, quoiqu'un peu large à la base, des yeux d'une soyeuse expression mais bien près d'être moqueurs quand on se donnait la maladroite supériorité de vouloir avoir raison contre lui par la violence. Sa taille répondait à la distinction de ses traits, pris dans la galerie du grand monde par sa mère, pris dans la généalogie des Duportail-Carini par son père d'origine italienne et par conséquent politique et subtile ; elle dépassait le niveau banal des hauteurs moyennes, et ici, comme dans les lignes et le caractère de son visage, le père avait donné l'équilibre parfait de la force, la mère celui de la grâce, qui se révélait en lui par ses pieds petits et voûtés, une cheville de cavalier arabe, des genoux secs emboîtant bien la cuisse et la jambe, des hanches fines, trop fines pour résister au développement fatal de l'embonpoint de la poitrine à l'heure où l'homme engraisse au courant de l'âge. L'âge malheureusement travaillait déjà, quoiqu'à petits coups, à cette déformation presque infaillible, et, comme nous l'avons indiqué, les oisivetés d'attaché d'ambassade, non

payé, puis payé, les résidences prolongées de sous-secrétaire, puis de secrétaire, dans quelque bonne capitale bien nourrie, achevaient l'œuvre.

Ainsi Duportail, toujours élégant cavalier à trente-quatre ans, toujours frais, mais bien moins rose, toujours excellemment mis, toujours soigneux en tout dans le monde, était déjà fort loin du Duportail de quatorze ans en arrière, qui dînait au Café de Paris et obtenait un congé pour venir, chaque carnaval, à l'Opéra, où il venait même sans congé, au risque de se faire remercier par son ministre, si son ministre eût osé toucher à cette vieille famille de consuls, de ministres plénipotentiaires et d'ambassadeurs depuis Louis XII et la prise de Gênes par les Français. Duportail avait contracté un triste mariage à vingt-huit ans, avec une Anglaise qu'il croyait devoir l'enrichir; elle l'avait enrichi, c'est vrai, mais c'était tout: elle ne l'avait pas rendu heureux. Ils s'étaient séparés, ils avaient plaidé, ils s'étaient remis, puis encore séparés; au bout du compte, la grande fortune de la femme et le grand nom du mari n'avaient produit que des procès, des dépenses énormes causés par ces procès, du scandale à inquiéter par moments Duportail sur son avenir. Aussi, pour avoir l'esprit tranquille, il suppliait toujours le ministre des affaires étrangères de l'envoyer dans les cours les plus éloignées; mais y en a-t-il d'assez éloignées pour que n'y parvienne pas le bruit du dommage porté à la réputation d'un galant homme par une femme légère? Les malheurs conjugaux de Duportail l'avaient peu à peu enseveli dans un scepticisme du fond duquel il regardait passer la vie, la jugeant froidement, la méprisant sans le dire, n'ayant de respect que pour les surfaces, parce qu'elles sont des miroirs qui vous font roses ou jaunes, selon qu'on sait choisir son verre. Il importe donc de le bien choisir, pour qu'en s'y réfléchissant, on paraisse le moins laid possible. Duportail en

était à ce point de l'existence au moment où son ami Georges de Blancastel allait donner son nom à Mlle Valentine Bernard.

Dès que Fabry fut entré, les domestiques apportèrent une table où le déjeuner était servi.

— En vérité, dit Fabry en échangeant des poignées de main avec Chabert, Blancastel et Duportail, il faut vivre dans ces temps de paix universelle pour voir l'homme qui a gagné dans la nuit dix mille francs à son adversaire, venir déjeuner chez lui.

— Où il est sûr, dit Georges, d'être reçu avec la cordialité de la veille.

Fabry, après avoir serré de nouveau et bien affectueusement la main de Georges, lui répliqua :

— Merci, cher Georges, merci! — Vais-je enfin savoir, pensa-t-il, et il ne pensait qu'à cela, comment s'est terminé l'affaire de Belgique?

— Savez-vous, intervint Chabert, ce qui n'est pas moins édifiant que ce que vous dites là? c'est de voir deux hommes vivre ainsi que vous le faites depuis le berceau, pour ainsi dire, dans une intimité qui n'a jamais été ni obscurcie ni diminuée.

— Voilà, en effet, ce que tout le monde dit avec étonnement, acheva Georges.

— C'est que vous valez mieux, termina à son tour Chabert, que tout le monde qui s'en étonne.

— Monsieur est servi, interrompit le domestique.

En cherchant une place autour de la table, Fabry, toujours suspendu à ses doutes, se disait, le regard imperceptiblement attaché sur Blancastel :

— Rien sur son visage qui me dise... Que je donnerais pour savoir!... mais je ne tarderai pas à savoir.

Il ne se trompait pas.

— Vous excuserez Valentine, dit Georges à ses amis, elle ne déjeune pas avec nous. Elle est retenue chez elle

par les doreurs, par les tapissiers, par les peintres occupés de décorer son salon et son boudoir. Nos appartements, eux aussi, se marient un peu quand nous nous marions.

— Allons! murmura Fabry, dans le trouble d'un dépit dont on ne lut rien sur son visage, allons! le mariage belge est coulé à fond. Nous aurons cependant le bonheur, dit-il en s'adressant à Blancastel, de saluer madame ce matin...

— Valentine descendra prendre le thé avec nous.

— Ne viendra-t-elle pas ensuite assister aussi avec nous à ton triomphe à Longchamp?

— Cher colonel, mon triomphe... mon triomphe... comme tu y vas!

— Ah! tu joues là une grosse partie, Georges, je le sais.

— Très-grosse.

— Quel chiffre?

— Je tiens deux cents louis contre le champ.

— Deux cents louis, diable! dit Duportail.

— Combien de chevaux engagés?

— Six.

— Si tu gagnes, dit le colonel Chabert, c'est douze cents louis : vingt-quatre mille francs; c'est un beau denier.

— Trop beau, si tu perds! dit Duportail, dont le goût pour les courses était plutôt commandé chez lui par sa position qu'il n'était sincère.

— Je ne reculerai pas!

— Pourvu que ton cheval en dise autant, murmura ironiquement Duportail.

— A table, messieurs! à table! cria Georges, qui ne voulait pas que le déjeuner retardât sa présence sur le champ des courses.

Tous les invités du marquis s'assirent autour de la table et le déjeuner commença.

— Fabry, demanda Chabert, que dit-on, que fait-on dans la grande ville?

— La grande ville danse malgré son grand âge. A propos de danse, que je vous dise... j'ai vu hier, chez une dame de mes amies, une lettre d'invitation qui m'a causé un étonnement que vous partagerez à coup sûr, le personnage qui l'adresse à cette dame et probablement à bien d'autres, étant fort connu de vous tous.

— Qu'est-ce donc?

— Chabert est pressé,

— Mais oui, sachons vite!

— Duportail aussi.

— Mais moi aussi.

— Vous aussi, Georges?

— Plus que les autres.

— Soyez donc tous satisfaits dans votre curiosité. Fabry sortit une lettre de sa poche.

— Voici cette invitation.

Fabry lut et l'on écouta.

« Madame, j'invite monsieur votre fils, s'il n'a pas plus de huit ans au bal d'enfants que je donne le mois prochain, samedi 5 décembre, dans mon hôtel de la cité Beaujon. Il s'agit du bonheur de toute sa vie, pourvu qu'il ne vienne pas costumé en Turc. »

— Cette lettre n'est pas signée, dit le colonel Chabert au bruit des éclats de rire qui en salua la lecture.

— C'est une mystification de carnaval, ajouta Duportail.

— Du tout! du tout! c'est signé.

— Signé de qui?

— D'un fou sans doute.

— Signé de moi, dit la voix d'un nouveau venu, Steffanoff-Adrianoff!

— Quoi! c'est vous, comte, qui avez envoyé cette incroyable invitation?

— A trois cents familles, cher colonel.

— Vous voulez donc vous amuser?

— Je ne fus jamais plus sérieux.

— Un bal d'enfants chez vous, qui n'avez ni femme ni enfants! Un bal d'enfants où il s'agit de faire le bonheur de toute leur vie, pourvu qu'ils ne soient pas costumés en Turcs!

— Oui.

— Laissez donc, cher Adrianoff, vous voulez vous amuser aux dépens de Paris, pour en rire plus tard à Saint-Pétersbourg.

— Non, foi de Russe.

— Messieurs, intervint Georges de Blancastel, comme l'étonnement ne supprime pas l'appétit, déjeunons... Vous allez déjeuner avec nous, Adrianoff.

— Merci, j'ai déjeuné.

Et tout en disant qu'il avait déjeuné, le nouveau convive russe prit successivement plusieurs œufs, qu'il cassa et avala debout.

— Maintenant, reprit Fabry, nous ferez-vous l'honneur, noble Russe, de nous donner la clef de cette énigmatique invitation dont vous nous voyez tous bien singulièrement surpris quoique, en notre qualité de Français et de Parisiens, nous soyons habitués aux plus extravagantes drôleries.

— Voici, répondit Adrianoff, Parisien-Russe comme il y en a toujours quatre ou cinq mille à Paris, n'ayant rien dans l'accent ni dans le costume qui le différenciât d'un habitant du faubourg Saint-Honoré ou de la Chaussée d'Antin, portant les modes de nos tailleurs avec l'aisance la plus naturelle, suivant nos théâtres avec l'assiduité d'un homme d'étude et de goût, marchant dans nos salons comme s'il fût né dans la pièce à côté. C'est

à peine si son teint un peu blanc mat, ses yeux légèrement bleus slaves, ses cheveux fins, d'un blond particulier, disaient aux habiles physionomistes qu'il appartenait au soixantième degré de latitude nord.

— Voici, répéta Adrianoff. Il y avait une fois un riche seigneur russe. Ce riche seigneur, par une froide matinée d'hiver, en allant à la chasse, trouva, abandonné et endormi sur la neige, au pied d'un bouleau, un enfant beau comme le jour. Le jour, c'était moi. Le prince, qui n'avait pas d'enfant, me prit, m'emmena à son château, m'aima comme si j'eusse été son fils; il m'éleva, m'entoura de maîtres d'instruction et d'agrément, et quand je fus grand, il me conduisit avec lui à la guerre contre les Circassiens. M'étant distingué, il paraît, dans toutes les affaires où je le suivis, il me donna la liberté au retour, et me recommanda au dernier czar, dont il était fort aimé. Le czar me fit comte. Mettant le comble à sa générosité pour un enfant qui ne lui était rien, mais qui lui avait sauvé la vie dans un combat, mon excellent protecteur me fit en mourant son héritier universel. Dieu ait son âme, je possède aujourd'hui tous ses biens.

— Adrianoff, dit Fabry, c'est fort touchant, ce que vous racontez là, mais quel rapport, je vous prie, cela a-t-il avec le bal d'enfants?

— Non costumés en Turcs, ajouta Duportail.

— Je vais vous le dire.

— Nous sommes tous curieux de savoir...

— Mais vous ne mangez pas, mon cher Adrianoff.

— Merci, cher Georges, j'ai déjeuné, répondait l'excellent Russe en prenant la moitié d'un poulet, qu'il mangea tout en parlant comme il avait déjà mangé les œufs et une foule d'autres hors-d'œuvre. Mon ambition, continua-t-il, reprenant le fil de son histoire, mon unique désir est de rendre à l'humanité tous les biens que j'en ai reçus. Depuis cinq ans, je parcours l'Europe

dans l'intention d'adopter un enfant, un enfant que j'élèverai comme j'ai été élevé, que j'aimerai comme j'ai été aimé, qui héritera de toutes mes richesses comme j'ai hérité de toutes celles de mon bienfaiteur.

A ces dernières phrases d'Adrianoff, Chabert, sincèrement enthousiasmé, se leva et offrit un verre de champagne à l'intéressant narrateur russe.

— Vous êtes un brave cœur, Adrianoff, à votre santé !

— Bien honoré, cher colonel, mais j'ai déjà beaucoup bu ce matin à mon déjeuner.

On sait maintenant ce que valaient les refus d'Adrianoff; aussi ne sera-t-on pas étonné s'il accepta le verre de champagne que lui offrait le colonel et qu'il vida pieusement d'un seul trait; s'il accepta pareillement un second verre que Duportail lui porta à son tour en lui disant du sérieux le plus diplomatique du monde :

— Si jamais vous me trouvez sur la neige au pied d'un bouleau, ô Adrianoff, adoptez-moi !

Ce fut avec le même regret qu'il avait déjà manifesté qu'Adrianoff engloutit le verre de champagne de Duportail.

Fabry, qui voulait savoir la fin de l'histoire, en tendant un troisième verre de vin de Champagne à Adrianoff, impassible comme un fleuve gelé de son pays, Fabry lui dit :

— Mais vous ne nous dites pas, excellent Adrianoff, pourquoi vous n'avez pas encore adopté un enfant, quand la terre en est couverte d'un pôle à l'autre.

— C'est juste, je ne vous l'ai pas dit.

— Nous attendons.

— Jusqu'ici, ceux qu'on m'a offerts ne me plaisaient pas, et ceux qui me plaisaient m'ont été refusés. Certes, j'ai vu de beaux enfants en Allemagne, mais j'ai remar-

qué qu'en grandissant les enfants allemands restaient Allemands. Un grand défaut!

— Oh oui! Adrianoff, un grand défaut! d'autant plus grand qu'il les suit jusqu'à la fin de leur carrière.

— En Italie, j'ai été sur le point d'atteindre mon but. J'avais rencontré un enfant rempli de belles qualités, charmant, accompli, parfait enfin.

— Eh bien! que ne l'avez-vous adopté?

— Il touchait du piano.

— C'est différent... oh! c'est différent!

— Et il en touchait bien peut-être?

— Admirablement! comme tous les enfants.

— Approuvé! Adrianoff, approuvé!

— Mais, poursuivit Adrianoff, Paris, la ville où l'on trouve tout, ne me laissera pas longtemps chercher, et vous comprenez que je serais bien malheureux si, au milieu d'un bal où seront réunis deux ou trois cents enfants, je ne mettais pas la main sur celui que je poursuis pour faire son bonheur.

— Toutefois, dit Duportail, s'il n'est pas costumé en Turc.

— S'il n'est pas costumé en Turc, affirma avec une insistance un peu piquée Adrianoff, oui, s'il n'est pas costumé en Turc; savez-vous pourquoi?

— Du diable si aucun de nous tenterait de le deviner.

— Sachez donc pourquoi. J'ai déjà donné deux bals d'enfants. L'un à Vienne, l'autre à Florence. Eh bien, il me fut impossible de faire un choix parmi tous ces enfants, par la raison qu'il n'y avait aucune différence entre eux. Tous étaient venus costumés en Turcs.

— Ah! délicieux! voilà le mystère expliqué?

— Bravo, Adrianoff!

— Bravo! bonne chance!

— Encore une fois, noble prince Adrianoff, dit Du-

portail, adoptez-moi, et je vous promets de ne pas m'habiller en Turc.

— Les Turcs, intervint Blancastel en riant, me rappellent les Grecs, les Grecs me rappellent le jeu; le jeu, que je vous dois dix mille francs, mon cher Fabry.

Il ouvrit son portefeuille et y prit plusieurs billets de banque, Chabert ouvrit de grands yeux.

— Eh! vous avez assez bien employé votre nuit, capitaine.

— Oh! croyez bien que Blancastel n'a pas perdu qu'avec moi; il a perdu avec Lachesnaye; il a perdu avec Delton; il a perdu avec...

— Eh! mon Dieu, interrompit Georges, blessé de cette insistance de Fabry à publier ses pertes, il est inutile de rappeler mes défaites avec tant de précision, avec tant de plaisir.

Fabry répliqua, ayant l'air d'avouer sa maladresse :

— Ah! je suis si loin, mon cher Georges, de vouloir me réjouir de votre mauvaise étoile, que je vous offre à l'instant même votre revanche en deux parties liées.

— Votre courtoisie de gentilhomme...

— La courtoisie!... quand l'amitié seule... Eh bien! acceptez sur-le-champ votre revanche, ou je brûle tous ces chiffons.

Et Fabry approcha les dix billets de banque de la flamme du foyer. Il se dit mentalement : — A-t-il encore dix mille francs? C'est ce que je vais savoir.

En lui-même, Georges se dit, à son tour :— Son orgueil mérite d'être durement châtié; il le sera! Messieurs, passons au salon, ajouta-t-il.

Tous se levèrent.

Au même instant, Valentine entrait par la porte du fond, suivie de Gabriel, portant un plateau sur lequel étaient des tasses où le thé était déjà versé.

Le mouvement de sortie des convives de Georges fut

naturellement arrêté par la présence de Valentine, qui leur dit :

— Messieurs, vous oubliez le thé.

Georges l'avait déjà prise par la main et en la présentant à ses amis, il leur dit :

— Messieurs, dans quelques jours Mme la marquise de Blancastel.

Les amis de Georges s'inclinèrent avec respect.

Chabert fut le premier à complimenter Blancastel et sa jolie future.

— Nous vous félicitons tous les deux.

— Monsieur de Chabert, je vous remercie pour Georges et pour moi, répondit gracieusement Valentine.

Ce fut le tour de Fabry.

— Nous nous joignons à notre ami Chabert, n'ayant pas de meilleur compliment à vous adresser à l'un et à l'autre.

— Mille grâces, messieurs, mais le thé refroidit.

— Excellent ! fit Chabert en buvant son thé, où il avait versé par pure distraction trois ou quatre petits verres de rhum, habitude du désert.

— Adrianoff, dit Duportail en mêlant beaucoup de lait à son thé, autre manière de dénaturer le thé et de faire qu'il ne deviendra jamais une boisson nationale en France ; Adrianoff ?

— Quoi ? répondit Adrianoff, qui mettait du vin de Champagne dans le sien, troisième manière d'empoisonner le thé.

— Madame connaît-elle votre histoire ?

— Quelle histoire ? demanda Valentine.

— Georges vous la racontera, dit Adrianoff.

Mais Duportail persistant, il dit lui-même :

— Un bal d'enfants que donne le mois prochain notre ami Adrianoff dans son hôtel à Beaujon.

Valentine ne fut pas moins étonnée que ses hôtes.

— Un bal d'enfants! Vous, monsieur Adrianoff, quelle idée !

— Originale ! appuya Fabry, qui, s'approchant le plus qu'il le put de Valentine, lui dit tout bas: — J'ai à vous parler de Georges.

Valentine fit un mouvement.

Fabry ajouta, toujours tout bas :

— Je reviendrai ici, dans cette salle, dans dix minutes; soyez-y. Dans dix minutes, madame, et n'y manquez pas ! En s'éloignant de Valentine, le sourire aux lèvres, il s'écria : — Ah ! oui, l'idée de notre cher Adrianoff est incontestablement des plus originales.

— Ma chère amie, dit Blancastel à celle qu'il venait de faire saluer comme sa très-prochaine épouse, nous serons libres dans une heure; veuillez bien vous tenir prête pour nous accompagner à Longchamp.

— Puisque vous le désirez, mon ami.

— Je vous en prie.

— Je serai prête.

Georges ouvrit ensuite la porte qui donnait dans le salon.

— Maintenant, messieurs...

— Qu'a-t-il à me dire ? pensa Valentine en prolongeant un regard sur Fabry.

Et Fabry, en regardant Valentine, se dit de son côté :

— Pas encore, madame de Blancastel, pas encore ! Hâtons-nous cependant !

Un instant après, tout le monde était sorti de la salle à manger, excepté Valentine et Gabriel. Gabriel s'occupa de faire enlever rapidement la table.

— Malheureux Georges ! pensa Valentine les yeux arrêtés sur la porte du salon ; malheureux Georges ! encore le jeu ! toujours le jeu ! Mais que peut me vouloir M. de Fabry ?

Fabry avait, comme Chabert, servi en Algérie, mais

il ne lui ressemblait guère; à la vérité, l'un pouvait passer pour y avoir toujours vécu, tandis que Fabry n'y était demeuré que le moins de temps possible, détestant ces mœurs sauvages, ces figures bigarrées, ce soleil qui déchire la peau, vieillit avant l'âge, noircit le teint et fait blanchir les cheveux. Quoique brave à l'excès, et il l'avait prouvé dans plus d'une collision avec les naturels de la plaine et de la montagne, c'est la vie élégante et satisfaite qu'il préférait, la vie de Paris l'hiver, la vie des châteaux l'été. Rien ne ressemblait moins au caractère franc et avancé de Chabert que son caractère fin, sinueux, attentif, formé de fierté, de passion et d'une hauteur ardente. Si le but qu'il se proposait de toucher se trouvait placé au sommet d'une montagne, il ne la gravissait pas hardiment : il la creusait horizontalement, puis de bas en haut, et cela sans bruit, sans souffler, sans se décourager ; et quand on ne savait plus s'il avait déserté ses projets, dont personne du reste n'était jamais bien informé, il apparaissait vainqueur, calme et inaccessible. C'est surtout en intrigues d'amour qu'il jouait ce jeu de ruse naturelle, qui lui réussissait presque toujours, mais qu'il secondait, il faut aussi le dire, par des qualités personnelles d'une excessive valeur. Son élégance de formes devait une souplesse remarquable à son passé d'officier de cavalerie; il y avait en lui, si la comparaison est permise, d'une cravache anglaise, dont la pomme d'or fin et ciselé couronne une élasticité agressive qui ne déplaît pas, surtout aux femmes, toujours charmées et dominées par l'impertinente souveraineté d'un despotisme brillant.

Fabry aimait Valentine, il va être à peine besoin de le dire ; l'aimait-il comme tout le monde aime ? Question destinée, je le crois, j'en ai peur, à rester suspendue jusqu'à la fin de cette histoire du grand monde. Mais notre tâche est tout simplement de la raconter.

Dès que les domestiques eurent enlevé la table, Valentine appela Gabriel.

— Gabriel, j'ai à vous parler.

Dans les moustaches du zouave coururent effarées ces paroles : Nous y voici !

— Eh bien ! cette nuit?...

— Eh bien ! madame, cette nuit...

— Comme les autres, n'est-ce pas?

— Euh ! euh !...

— Il a encore perdu?

— Je n'ai pas dit cela. D'ailleurs...

— Explique-toi.

— Ça dépend.

— Que voulez-vous dire, Gabriel ?

— Je n'oserais pas dire oui, je n'oserais pas dire non à madame.

— Voyons, était-il en colère?

— Oh ! non ; de mauvaise humeur seulement.

— Alors, comment douter qu'il a perdu ?

— Mais, madame, ceux qui ont gagné sont souvent de mauvaise humeur aussi.

— Comment ça ?

— Comment ça, demandez-vous ?

— Oui.

Le zouave eût mieux aimé faire face à une attaque de douze Kabyles.

— Eh bien! madame, ils sont souvent de mauvaise humeur parce qu'ils n'ont pas assez gagné.

Valentine fut loin d'être rassurée par cette réponse, qui avait ravi le zouave du contentement de lui-même.

— Georges, demanda encore Valentine, a-t-il ouvert son secrétaire ?

— Il était bien tard, madame...

— Sans doute.

— J'étais presque endormi... Mes yeux... Ma vue...

— Ensuite ?

— Mais je crois que oui, madame ; il l'a ouvert.

— Et il y a mis de l'or, des billets ?...

— Ah ! je n'affirmerais pas à madame que je l'y ai vu mettre des billets.

— Oh ! alors, je ne suis que trop certaine... Et dans ses paroles, vous n'avez rien remarqué ? Rappelez-vous, Gabriel ?...

— Tournons la position, réfléchit lestement le zouave, ou je suis fumé comme dans les grottes de Dahra. — Il ne m'a parlé que de vous, madame ; il était désolé que vous eussiez passé la nuit à l'attendre, et puis, quand je lui ai parlé de votre filleul...

— Ah ! fit Valentine.

— Bien ! pensa le zouave ; elle a dit : Ah ! — Oui, quand je lui ai parlé du petit paysan de Neuilly, il a été si content, mais si content, qu'il m'aurait embrassé sans la discipline militaire.

— Cher Georges !

— La position est tournée, se dit Gabriel ; en avant ! — Ah ! madame, il l'aime bien cet aimable amour d'enfant !

— N'est-ce pas, Gabriel ?

— C'est qu'il est fort gentil aussi, il faut tout dire, le petit bonhomme. Il vient à ravir là-bas dans la campagne où vous l'avez planté. Mais je voulais vous dire, son petit camarade, le fils du jardinier, est bête comme un hanneton... Cette compagnie d'insectes pour un enfant aussi intelligent que votre filleul... Pourquoi ne le faites-vous pas venir quelquefois ici ?

— Dans quelque temps, mon ami, dans quelque temps. Nous le mettrons au collége, et il viendra passer tous ses dimanches et toutes ses vacances avec nous.

— A la bonne heure ! Et je lui donnerai des leçons de fleuret, de sabre, d'espadon, de contre-pointe, dont je

suis prévôt, comme on peut voir par mon brevet entouré de nombreuses devises : « Gloire à Dieu, honneur aux dames! »

— Gabriel?

— Madame.

— J'ai un projet... Voulez-vous que nous procurions une bien grande joie à ce cher enfant?

— Si je le veux!

— Écoutez.

— Me voilà.

Valentine baissa le son de sa voix, et le zouave l'écouta avec la raideur de la sentinelle qui reçoit le mot d'ordre dans la tranchée.

— Je viens d'apprendre, dit Valentine, que M. Adrianoff donne bientôt un bal d'enfants...

— Ah! bon!... vous voulez y aller...

— Tu es fou! un bal d'enfants...

— Ah! bon!

— Faites faire, sans rien dire à personne, deux costumes de petits bergers tyroliens, l'un pour Valentin, l'autre pour son camarade, le fils du jardinier.

— Le hanneton?

— Quand ces costumes seront prêts...

Valentine n'acheva pas sa phrase. Georges de Blancastel entrait furtivement par la porte qu'il avait prise en sortant. Il était pâle et ému. Il alla vers Gabriel en l'appelant : Gabriel! Gabriel! Mais apercevant Valentine, il se retint et dit :

— Ah! vous êtes encore ici... je vous croyais occupée à vous habiller.

Le trouble de Georges provoqua celui de Valentine; elle balbutia :

— Je suis restée un instant... un ordre à donner à Gabriel... ma toilette sera bientôt faite. — Comme il est agité! se dit Valentine.

— Très-bien! C'est que nous partirons bientôt pour Longchamps...

— Quand il vous plaira, mon ami.

— Nous allons partir...

— Oui... partons... Georges...

— Il faudrait vite vous apprêter.

— J'y vais, mon ami.

— Je vous en prie.

— Mais tout de suite! J'y cours!

En s'en allant l'esprit tout remué par cette subite et inquiète apparition du marquis, Valentine murmura : « Qu'a-t-il, mon Dieu! que lui est-il arrivé?... M. de Fabry me dira ce qui s'est passé. » Remarquant que Georges la suivait des yeux, elle lui sourit d'une façon contrainte.

— A bientôt, Georges!

C'est d'une manière tout aussi forcée que Georges, impatient de la voir s'éloigner, lui répondit :

— A bientôt, amie! à bientôt!

Georges de Blancastel et Gabriel furent seuls.

— Cet argent que je t'ai remis tantôt, demanda vivement le capitaine à son zouave, cet argent...

— Il est là, mon capitaine, répondit Gabriel en mettant la main sur sa poitrine.

— Très-bien! très-bien! Voici pourquoi... je...

— Et demain, il sera sous clef, derrière une serrure que le diable lui-même ne forcerait pas.

— Avant de renfermer cet argent... remets-le-moi un instant... J'ai besoin...

La figure du zouave exprima naïvement l'embarras de son esprit.

— Pardon, mon capitaine, mais, si c'était un effet de votre bonté, je désirerais savoir pourquoi vous voulez, dans ce moment, communiquer avec cette somme.

La curiosité du loyal dépositaire augmenta l'impatience de son chef.

— Donne vite! j'ai besoin d'en prendre une partie. Je n'avais pas pensé... je n'avais pas réfléchi tantôt.. enfin remets-moi dix mille francs... Il me faut dix mille francs.

— Encore une fois, pardon, excuse, mon capitaine, mais vous m'avez dit tantôt: « Gabriel, quelque prière que je te fasse pour que tu me donnes plus de cinq mille francs le premier de chaque mois ou pour que tu me livres pareille somme avant le terme, ne m'écoute pas, refuse! » Vous me demandez dix mille francs, c'est-à-dire deux mois d'avance, je refuse.

— Tu refuses! mais...

— Vous voulez éprouver ma fermeté, vous voulez voir si je sais résister. — Vous m'avez vu au feu. Il y a un mur devant votre argent.

— Je ne veux pas éprouver ta fermeté, répliqua le capitaine irrité de toutes ces lenteurs, dont il n'était pas dans une disposition d'esprit à apprécier la loyauté. Je te répète qu'il me faut sur-le-champ dix mille franes.

— Ne m'avez-vous pas dit, capitaine?...

— Passons sur ce que j'ai dit.

— Je ne passe pas, moi!

— Voyons, terminons...

— C'est tout terminé.

— Une dernière fois...

— Non, mon capitaine, vous ne les aurez pas.

Le mur que tâchait d'ébranler Blancastel ne vacillait seulement pas. La sueur coulait de son front, ses yeux étincelaient d'une contrariété mal contenue. Il essaya de tourner l'obstacle qu'il ne pouvait renverser.

— Gabriel, je t'approuve.

— Je le savais bien, mon capitaine.

— Je te remercie même de ton obstination.

— Il n'y a pas de quoi.

— Mais voyons, Gabriel, écoute. Si j'étais condamné à mort, même justement, tu n'hésiterais pas à me faire évader, si la chose était en ton pouvoir. Il s'agit ici pour moi d'un coup de vie ou de mort. Je dois ces dix mille francs à un homme... à un homme à qui je ne veux rien devoir. Sauve-moi de ce supplice !

Le zouave passa sa main sur ses moustaches, son signe aussi à lui de contrariété intérieure, et qui répondait à la patte du chat glissée derrière l'oreille quand il y a de l'électricité dans l'air et de l'orage dans l'atmosphère.

— Ah ! mon capitaine, dit-il ensuite; et il ne dit que cela ; mais quelle expression il mit dans ces simples paroles !

— Gabriel, évite-moi cette honte, et, je te le jure, je te le jure sur l'honneur, sur l'honneur, entends-tu bien ? je ne toucherai pas avant trois mois aux trente-cinq autres mille francs qui vont rester entre tes mains.

Il se joua ici une comédie, ou plutôt un drame vraiment sublime entre cet homme, supérieur à tous les titres par sa position, et celui qui obéissait toujours, à toute heure de la vie, mais qui, cette fois, se débattait sous le poids de la supériorité empiétant sur un autre ordre de sentiments. L'honneur l'emportait ou cherchait à l'emporter en lui sur la soumission ; l'honneur en avait le droit ; mais fallait-il que le devoir fût le plus fort? Il y avait presque des larmes dans les yeux du maître qui parlait et suppliait. L'honnête soldat fut à la hauteur de sa situation, et c'est de cette manière qu'il le prouva.

Ouvrant brusquement son habit, il dit au capitaine :

— Prenez votre argent vous-même; moi, je ne veux pas y toucher.

Georges saisit vivement le portefeuille dans la poche de Gabriel, prit quelques billets qu'il compta, en laissa

quelques autres et remit ensuite le portefeuille où il l'avait trouvé.

— Merci, Gabriel.

Gabriel ne répondit pas à ce remerciement.

— Quelle leçon! quelle leçon! se dit amèrement Georges en s'en allant.

Dès qu'il ne fut plus dans la salle à manger, Gabriel, plus libre d'épancher son mécontentement contre son maître et contre lui-même, grommela en regardant la porte par où le capitaine venait de sortir et en désignant la poche où le portefeuille, plus léger, avait repris sa place : qu'il vienne maintenant chercher le reste! il lui faudra du canon pour le prendre. Mais il aperçut Valentine qui revenait; sa colère se perdit dans la fumée de cette première décharge.

— Laissez-moi, Gabriel, lui dit Valentine, qui avait fait sa toilette pour accompagner Blancastel et ses amis aux courses de Longchamps, laissez-moi, mon ami.

En se retirant, Gabriel se dit, les regards tournés avec intérêt vers Valentine:

— Quand il aurait pu être si heureux avec ce trésor de femme-là!

Les réflexions de Valentine, qui revenait pour attendre M. de Fabry, furent celles-ci pendant le peu de minutes que le vicomte mit à se trouver au rendez-vous auquel il l'avait priée de ne pas manquer :

— Non! Georges était trop ému pour qu'il ne se soit rien passé de grave dans ce salon. Je n'ai pas voulu interroger Gabriel; il craint trop, en me parlant de son maître, de me faire de la peine. M. de Fabry, qui n'a pas les mêmes scrupules, me dira sans doute....

Le vicomte de Fabry entra dans la salle à manger.

— Oui, madame, j'ai à vous parler de Georges, commença-t-il par dire, du ton résolu d'un homme décidé à mettre le pied dans une explication décisive.

— Avant toutes choses, interrompit Valentine, dites-moi, je vous prie, monsieur de Fabry, quel motif l'a fait venir tantôt ici dans une agitation dont il ne m'a pas été possible de deviner la cause.

— Georges nous a quittés, je crois, un instant, pour aller prendre dans son secrétaire quelques milliers de francs qu'il a perdus avec moi.

— Ah! c'est pour cela...

— Oui, madame; mais je n'ai pas remarqué chez lui, quand il est venu nous retrouver, ce trouble si grand qui vous a frappée.

— Tant mieux! mon inquiétude m'aura fait exagérer l'animation que j'ai cru voir sur son visage. C'est que, depuis quelque temps, et vous, son ami, vous ne l'ignorez pas, il vit dans une fièvre continuelle. Georges cherche à s'échapper, à s'étourdir.

— Georges, madame, sans avoir la conscience exacte de sa position, en a le triste pressentiment.

Étonnée de la hardiesse de ces paroles, quoique, comme elle venait de le dire elle-même, Fabry fût un des intimes amis de Blancastel, Valentine fit cette réponse, dont les expressions restaient fort au-dessous de l'accent qui les accompagnait :

— Sa fortune sans doute est un peu aventurée, un peu compromise, mais...

— Ne nous dissimulons pas sa situation, madame, nous qui voudrions l'en arracher : Georges est ruiné.

— Mais, monsieur...

— Georges est perdu. Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire au moment où vous allez lier votre sort au sien.

— Perdu! répéta sourdement Valentine après la consternation d'un intervalle silencieux, que respecta le vicomte de Fabry; perdu! sans nier absolument vos paroles, je crois, monsieur de Fabry, que vous oubliez

trop en ce moment que M. de Blancastel possède encore une grande ressource, — une ressource dernière, il est vrai, — mais plus que suffisante pour le sauver d'un désastre.

— Sa propriété de Blancastel?...

— Oui, monsieur, répondit Valentine.

— Il ne l'a plus.

— Il ne l'a plus!

— Elle est en vente.

— Et qui l'aurait mise en vente? s'écria Valentine avec autant d'effroi que d'incrédulité.

— Ses créanciers.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur de Fabry?

Fabry sortit une affiche de sa poche, la mit sous les yeux de Valentine; et il la lut lui-même :

« Vente par expropriation forcée, à la requête des héritiers Beauvoisin, du château, des bois, de la forêt, des fermes, des prairies et de toutes les autres dépendances de la seigneurie de Blancastel, appartenant à M. le marquis Georges de Blancastel. »

Il fallait bien courber la tête devant l'écrasante réalité de cette affiche.

— Oh! mon Dieu! dit Valentine, les yeux au ciel, ce qu'il redoutait à l'égal du déshonneur, à l'égal de l'infamie!... Mais, se faisant bon courage sur-le-champ, elle s'empara de l'affiche. Donnez, dit-elle à Fabry, donnez! son homme d'affaires connaîtra immédiatement...

Elle sonna, un domestique accourut :

— Ceci, à l'instant, lui dit Valentine, chez M. Durosoy!

Le domestique sortit en emportant l'affiche chez l'homme d'affaires.

— Malheureusement, continua Fabry, cette affiche qu'un de nos amis communs à Georges et à moi m'a fait parvenir ce matin, est déjà collée à la grille de son château; dans huit jours, elle couvrira les murs de Paris.

Valentine retomba sous le même accablement.

— Pauvre Georges! Ce malheur qu'il redoutait tant est donc arrivé! Mais, monsieur de Fabry, n'est-il aucun moyen d'arrêter, de suspendre cette odieuse expropriation forcée? Cherchons!

— Il faudrait payer avant huit jours six cent mille francs ou donner aux créanciers des garanties tellement fortes... six cent mille francs! L'amitié la plus dévouée recule épouvantée devant ce chiffre. Quant aux gens qui prêtent, ils savent, — que ne savent-ils pas? — que Georges n'a plus rien à espérer du côté de sa famille.

— C'est vrai! convint péniblement Valentine.

— Ils savent aussi que ce n'est pas par son industrie qu'il trouvera six cent mille francs.

— Oh! non! mais que faire? Que faire pour l'empêcher de tomber dans l'abîme insondable de cette existence de gêne et de privations qui va s'ouvrir sous lui, et dont la pensée seule lui fait horreur?

La voix de Fabry changea brusquement à cette question de Valentine, et l'on eût dit qu'il avait amené, attiré cette question de bien loin, afin d'y répondre avec la précision qu'il y mit, tout en ayant l'air de continuer un entretien depuis longtemps commencé.

— Cette existence de gêne et de privations, dit-il, fait justement horreur à tous ceux qui vivent largement comme lui depuis leur naissance, et ni lui, ni moi, ni vous-même, madame, ne sommes faits, croyez-le bien, pour la regarder sans effroi. À la rigueur, un homme peut parvenir à se dégager de cette boue de misère, quand il a du courage et de la résolution : il prend du service, il se fait tuer à la tête de son régiment; mais une femme, une femme jeune, belle, belle comme vous, habituée au luxe et à l'élégance, quand le besoin frappe de son doigt maigre à la porte dorée de son boudoir, que devient-elle, grand Dieu!

— Parlons de Georges, je vous prie, monsieur de Fabry.

— Parlons de vous, madame. Vous voyez-vous dans un an, dans six mois peut-être, sans hôtel, sans domestiques, sans chevaux, sans voitures, sans diamants, logée à un sixième étage, sortant à pied par la pluie, par la neige, travaillant sans feu jusqu'à minuit pour vivre?

Un peu étonnée du tour qu'avait pris une conversation d'abord exclusivement consacrée à M. de Blancastel, Valentine pensa à se retirer; mais ne renonçant pas à découvrir un moyen de le tirer d'affaires à l'aide des conseils et des lumières de celui dans lequel elle devait voir encore un ami de la maison; elle resta.

— Georges, répliqua-t-elle, sera là près de moi; et quand on s'est aimé dans la splendeur, on s'aime quelquefois davantage dans la pauvreté.

Un rire accablant partit des lèvres ironiques de Fabry.

— Roman, — romance, — poésie, madame! — Tenez! Duportail, qui joue joyeusement avec Georges en ce moment, a été plus habile que cela. Il vivait, — vous le savez peut-être, — dans une étroite intimité avec la belle Mlle d'Hervilly.

— Oui, il me semble avoir entendu dire ..

— Ils éprouvèrent, il y a un an, le sort qui vous menace.

— Eh bien, que firent-ils?

— Ils voulurent résister d'abord. Leur ménage devint un enfer, si bien qu'un beau jour, Duportail, désespéré, sortit par une porte, Mlle d'Hervilly par l'autre porte... Non! Mlle d'Hervilly ne sortit pas. Bergeval, un ami à eux, très-riche, fort bien venu dans la maison, dit à Mlle d'Hervilly : — « Votre existence était douce, charmante ici, restez donc ici, madame, restez! — Mais?... — Duportail parti, il n'y aura ici qu'un visage de changé, et encore!... Vous avez une si longue habitude de le

voir ! » Mlle d'Hervilly parut d'abord un peu étonnée. Bergeval, homme d'esprit, voulut lui épargner l'embarras d'une réponse immédiate. Il dit à Mlle d'Hervilly que si, par bonheur, sa réponse était favorable, elle accepterait de faire une promenade au Bois avec lui dans sa calèche, un jour très-prochain qu'il viendrait lui demander cette faveur. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la réponse de Mlle d'Hervilly, puisqu'elle n'a pas quitté son joli hôtel de la rue la Bruyère, ni sa délicieuse existence. Et Duportail s'est consolé.

Tout ce long morceau sur Mlle d'Hervilly, à l'adresse transparente de Valentine, donna enfin à celle-ci la mesure des prétentions longtemps souterraines de l'homme. Elle l'écrasa d'un seul regard, regard d'autant plus terrible, qu'il n'était allumé ni par la colère, ni par le mépris, ni par l'indignation, ni par la pitié ; elle regarda tout simplement Fabry ; elle traita la chose comme rien et l'homme comme la chose. — Qu'avait-il dit?

Ce silence si grand dans sa nullité fut couvert par le bruit qui se faisait au dehors : c'étaient les voix de Georges, de Chabert, de Duportail, d'Adrianoff, et l'on distinguait ces mots : — Une heure et demie, messieurs ! — Non ! il est deux heures moins vingt-cinq. — Pardon ! moi, j'ai moins vingt. — Moi, moins le quart seulement.

Puis entrèrent bruyamment, dans la salle à manger où Valentine et Fabry étaient, Georges de Blancastel, Chabert, Duportail et Adrianoff.

Georges dit à Fabry :

— Nous partons pour Longchamps ; c'est l'heure : venez-vous ?

— Je vous suis !

— En voiture ! cria Adrianoff.

Chabert, indiquant le chemin à Valentine pour qu'elle précédât tout le monde :

— Madame...

Tous se rangèrent pour laisser passer Valentine.

Dans ce mouvement, elle se pencha à l'oreille de Georges :

— J'ai deux mots à vous dire.

— Messieurs, à vous dans l'instant.

Et les amis de Blancastel sortirent pour aller attendre dans la cour.

Valentine dit rapidement au marquis :

— Avant de vous rendre à Longchamps, il est indispensable que nous passions chez M. Durosoy.

— Encore M. Durosoy ! Encore !

— Oui.

— C'est impossible !

— Il le faut.

— Mes minutes sont comptées ; demain, il sera bien temps...

— Demain, il sera trop tard. Courons d'abord chez lui.

— Encore une fois !... Valentine, je tiens douze cents louis de paris.

— Et lui tient votre considération, votre honneur dans ses mains. Puisqu'il faut vous le dire, votre château de Blancastel...

Des voix impatientes appelèrent du dehors :

— Georges ! Georges !

— Je suis à vous, messieurs, je suis à vous, me voici ! — Et, se tournant vers Valentine : Venez !

Pour toute réponse, Valentine dénoua les brides de son chapeau.

— Quoi ! que faites-vous ? mais, venez !

— Je reste !

— Mais, Valentine, songez !...

Valentine ôta nerveusement son chapeau, qu'elle lança avec colère sur le divan.

— C'est résolu, je reste, vous dis-je!

— Eh bien! adieu, alors!

— Adieu!

Georges sortit, et Valentine tomba troublée, indignée, émue et désolée dans un fauteuil.

— Décidément, dit-elle baignée dans la douleur et les larmes, le calme est pour lui la vie impossible! Non! jamais les paisibles joies du foyer, les sensations de l'existence intérieure qu'il rêvait tantôt près de moi, à cette même place, n'éteindront la dévorante, l'implacable ardeur de son âme de feu. Les émotions violentes, les plaisirs succédant sans fin aux plaisirs, voilà ce qu'il faut pour la remplir, et c'est avec de l'or, toujours de l'or, qu'on achète ces plaisirs et ces émotions! Trouvera-t-il cet or dans les restes confus d'une fortune tarie, dont les dernières gouttes s'en vont par ses deux mains ouvertes? La misère plane déjà sur lui, elle va le saisir; la misère! la misère! légère pour moi, elle sera un manteau de plomb pour lui. En m'épousant, ah! je le vois, je le comprends maintenant, Georges va écraser son existence du fardeau de la mienne, car je ne puis rien pour son bonheur, rien par mes conseils, rien par ma fortune. Oh! pour une femme, c'est la plus intolérable des souffrances de ne pouvoir rien faire pour l'homme qu'elle aime et qui, par mille belles qualités du cœur, est digne d'être aimé! — Que me voulez-vous? demanda Valentine au domestique dont la présence vint l'interrompre au milieu de ses poignantes lamentations.

— Une jeune dame, qui attend dans le premier salon, demande à madame si elle veut bien la recevoir.

— Faites entrer!

Le domestique sortit.

— C'est le ciel qui m'envoie peut-être une heureuse diversion, se dit Valentine en quittant son fauteuil.

Elle et une dame qu'elle n'avait jamais vue se

trouvèrent en présence. La jeune dame s'assit sur un signe de Valentine, et elle parla ainsi, après avoir lutté pendant quelques secondes avec un embarras visible :

— Je dois, madame, vous remercier d'abord de la bonté toute particulière que vous avez d'admettre chez vous une personne qui vous est probablement inconnue.

— Le but de votre visite, madame, en justifiera sans doute l'apparente étrangeté.

— Je me nomme Hélène Overman.

Valentine eut un léger mouvement, qu'elle réprima.

— Je connais ce nom, et M. de Blancastel bien souvent...

— C'est de lui, de vous et de moi, madame, qu'il sera uniquement question dans notre entretien, si vous m'autorisez...

— Parlez, madame.

— Je vais parler avec franchise, avec une franchise bien cruelle, bien cruelle peut-être pour vous, peut-être pour moi ; mais si vous daignez m'entendre jusqu'au bout, vous reconnaîtrez qu'elle a son excuse dans la noblesse que je prête à vos sentiments et dans celle que vous accorderez peut-être aux miens.

— Que vais-je donc apprendre? pensa Valentine, fort peu rassurée par ce début.

Hélène Overman reprit haleine et continua :

— J'ai été aimée, il y a quelques années, de M. Georges de Blancastel.

— Vous, madame !

Valentine s'était levée à demi.

— Beaucoup aimée.

— Madame, cette confidence...

— La résolution courageuse que j'ai prise en venant ici m'oblige à vous avouer que je l'ai beaucoup aimé aussi.

A travers un sourire triste, Valentine abandonna cette réponse :

— L'aveu est complet maintenant.

— Pas encore, madame.

— Pourtant...

— J'allais l'épouser, il y a huit ans environ.

— Ah !... j'ignorais...

— Mon père voyait ce mariage avec bonheur, moins parce que la position de fortune de M. de Blancastel était grande alors que pour avoir un gendre qui apportât dans notre famille le titre de marquis. Au moment de se conclure, ce mariage fut brusquement renversé par un incident aussi futile qu'orgueilleux. Ma mère voulait qu'il fût célébré à Bruxelles, la mère de M. de Blancastel qu'il fût célébré à Paris. Les paroles s'aigrirent. Cette difficulté devint d'abord un obstacle, enfin une impossibilité. Tout fut rompu entre les deux familles. Je pleurai beaucoup, mais j'avais seize ans ; on crut me consoler en me mariant bien vite à l'un de mes riches cousins ; et ceci vous explique, madame, comment je porte encore, quoique veuve, le nom de mon père. M. de Blancastel, désespéré, dit-on, alla rejoindre son régiment en Afrique.

— C'est ce premier amour, pensa Valentine, dont il n'a jamais voulu m'affliger.

Hélène reprit :

— Quelques mois après mon mariage, je devins veuve. Il me fut permis alors de me souvenir. Je me souvins, et c'est avec une satisfaction qui n'a rien coûté à mes devoirs que j'ai appris récemment, de la bouche de mon frère, que M. de Blancastel devait venir passer quelques jours chez nous. Je l'ai revu.

— Pourquoi vous arrêtez-vous, madame ?

— Il me semble que vous souffrez, répondit Hélène.

— Vous avez revu, disiez-vous, M. de Blancastel ?

— Ces jours derniers.

— Au château du Bois-le-Duc ?

— Oui, madame. Je ne vous dirai point qu'en revoyant M. de Blancastel, j'ai retrouvé les émotions des premières années ; mais lui non plus n'aura sans doute pas retrouvé dans la veuve Overman ses premières illusions. Cependant notre mariage fut convenu.

Cette fois Valentine se leva entièrement. La surprise dépassait sa résignation.

— Votre mariage!... ces jours derniers!...

— Oui, madame.

— Mais ces jours derniers?... j'ai besoin que vous répétiez...

— Ces jours derniers, madame.

Valentine se rassit, et reprenant son calme affecté :

— Pardon, madame, pour vous avoir interrompue.

— Je vous avouerai, madame, reprit Hélène, que la pensée de partager ma fortune avec un homme dont l'avenir peut être si brillant, à la condition qu'aucune des nécessités serviles de la vie ordinaire ne l'entravera, une fortune qui s'élève aujourd'hui à plus de trente millions, a été la principale cause de mon consentement à ce mariage renoué par mon frère.

— Poursuivez, je vous prie, dit Valentine, s'établissant de plus en plus dans sa résolution d'entendre jusqu'au bout, sans mourir, cette révélation, que devait clore l'une des deux femmes par un acte aussi haut, aussi déchirant que le plus beau martyre dans l'histoire des grands dévouements chrétiens.

— Ce mariage allait se conclure, continua Hélène, quand mon frère a su, par des informations prises à Paris, que M. de Blancastel... que M. de Blancastel... n'était pas... aussi libre qu'il l'eût désiré. Sans me consulter, il lui a aussitôt écrit qu'il lui rendait sa parole. J'aurais partagé l'opinion de mon frère, j'aurais approuvé

la vivacité de son refus, si je n'avais pensé qu'il était tout à fait inadmissible que M. de Blancastel, si loyal dans toutes ses actions, eût permis qu'on entamât avec lui la plus délicate des négociations, un mariage, s'il était réellement aussi engagé qu'on l'a écrit à mon frère. Peut-être cependant me suis-je trompée...

Les paroles d'Hélène, à mesure que l'entretien avançait, se faisaient plus lentes et plus rampantes; on eût affirmé qu'elles tendaient vers un point au-dessous duquel se creusait un gouffre inévitable. Il fallait arriver à ce point et tomber; c'était imminent, c'était infaillible; on conçoit que son cœur se contractât et que sa voix devînt hésitante.

— Poursuivez, répéta Valentine, poursuivez, madame.

— J'ai voulu m'assurer par moi-même, continua Hélène, si véritablement mon frère avait raison, si véritablement M. de Blancastel, ainsi que je viens de vous le dire, était aussi engagé... Je suis venue à Paris avec cette intention, et fermement soutenue par la pensée qu'une femme que M. de Blancastel a distinguée serait digne de m'entendre, et que le meilleur intermédiaire entre elle et moi serait la loyauté.

Ce fut avec la même noblesse de sentiments et de paroles que Valentine répondit :

— Elle est assise entre vous et moi, madame, depuis que vous êtes entrée. Parlez donc, madame.

Hélène parla :

— S'il ne restait plus de votre longue intimité avec M. de Blancastel, dit-elle, qu'un lien d'habitude; si, comme cela arrive bien souvent dans une foule d'unions, vous soupiriez l'un et l'autre, sans oser vous le dire, après votre liberté, j'attends, madame, que vous me le disiez avec franchise.

— Achevez, madame.

— Si, au contraire, acheva Hélène, votre attachement pour lui est encore comme aux premiers jours; si vous avez pour lui la même tendresse; si enfin, madame, vous l'aimez, parlez, dites-le-moi loyalement; je me retire en silence : le refus de mon frère sera respecté.

Hélène se leva non-seulement pour faire mieux comprendre à Valentine qu'une réponse de sa part, qu'un mot allait finir ses doutes, mettre un terme à une entrevue qui n'avait pas eu peut-être sa pareille dans les annales du monde officiel, mais encore qu'elle se donnait la douleur de penser, de supposer avec une presque certitude qu'elle, Valentine, allait lui accuser la perpétuité de son amour pour Georges de Blancastel.

Valentine retint Hélène.

— Restez, madame.

Hélène fut surprise ; elle n'osait croire...

— Madame... balbutia Valentine... madame... Trois fois elle commença sa phrase...

— Mon émotion comprend la vôtre, lui dit Hélène.

— Oui, madame, reprit avec effort Valentine, oui... je l'avoue... j'ai beaucoup aimé... autrefois... autrefois M. de Blancastel. Et cette liaison... cette liaison formée loin de la France, à un moment de ma vie où elle me servit de protection contre l'isolement, nous semblait à l'un et à l'autre devoir durer autant que nous-mêmes ; ce n'est pas ma faute s'il n'en a pas été ainsi. Le caractère de M. Blancastel, bon, irréprochable, tant que le devoir l'a contenu dans les conditions rigoureuses de la profession militaire, s'est tout à coup transformé... altéré... dès qu'il a été en contact avec les habitudes de la vie parisienne. Avec les moyens de mener une existence indépendante, M. de Blancastel en a pris tous les caprices ; alors, ses entraînements trop exclusifs pour des plaisirs que je n'approuvais pas... son horreur pour des conseils que je me suis permis quelquefois de lui don-

ner... l'ont détaché... éloigné... peu à peu de moi... J'ai fait entendre des reproches... des plaintes... je suis devenue importune... mon abandon s'en est suivi, j'ai pleuré... puis je me suis résignée... puis je n'ai plus aimé que dans le souvenir; et enfin... enfin de la femme bien éprise... bien dévouée... il n'est plus restée que l'amie.

— Que l'amie? demanda Hélène, le regard plongé dans les yeux de Valentine.

— Que l'amie, répéta celle-ci, laissant tomber la voix.

— Ainsi, demanda encore Hélène sans faire dévier son regard, ce regard qui interrogeait l'âme de son interlocutrice; ainsi vous verriez sans désespoir, sans douleur, une rupture devenue si facile?

— Sans douleur, sans désespoir, madame.

— Et sans regrets?

Se contraignant de plus en plus, Valentine répondit :

— Sans regrets... pourvu qu'il fût heureux.

— Il sera heureux, madame! s'écria Hélène avec passion, convaincue qu'elle avait recueilli la vérité des lèvres de Valentine; oui, il sera heureux! Car, maintenant je puis vous le dire, — vous m'en avez donné le droit, — lorsque j'ai revu à Bois-le-Duc, M. de Blancastel, j'ai senti renaître en mon cœur des sentiments que je croyais éteints, que je croyais morts; ils n'étaient qu'endormis! Oh! oui, il sera heureux! Car si son nom le fait l'égal des plus grands noms, ma fortune le mettra au-dessus des plus grandes fortunes; et avec mes immenses revenus, il pourra... Mais vous pâlissez, vous souffrez, vous pleurez! Ah! ce n'est pas bien, madame, vous m'avez trompée. — Vous l'aimez encore!

— Je me suis trahie, dit, dans le creux de sa pensée, Valentine, et reprenant son énergique hypocrisie, comme une épée qui lui serait tombée un instant des

mains, elle dit à Hélène : — Non ! je ne vous ai pas trompée... Mais l'habitude des années écoulées sous le même toit... Mais le cri de la jalousie... même quand on n'aime plus... le regret sans doute aussi de ne pouvoir plus aimer comme vous aimez, madame... Voilà la seule... l'unique cause de mes larmes. Oh ! croyez-moi bien, je ne l'aime plus !

Hélène ne se laissa pas entraîner :

— Je ne vous crois pas, madame ; oh ! non, je ne vous crois pas ! Et je remercie le ciel de m'avoir montré à temps l'erreur où j'allais tomber ; car vous ne savez pas, madame, le malheur qui en fût résulté pour ma vie, si, après avoir été confiante dans vos paroles, j'avais découvert plus tard, quand j'aurais été mariée, que vous aimiez encore M. de Blancastel. Il se fût élevé des pensées, des résolutions folles, désespérées, dans mon âme froissée...

Valentine, persistant dans l'opinion qu'elle voulait à tout prix enfoncer dans l'esprit d'Hélène, répliqua :

— Oh ! madame ! madame ! croyez-moi !

— Je crois vos larmes. Je viens de vous dire, dans une minute d'oubli, l'étendue de mon amour pour lui ; à cet amour mesurez les peines, les supplices de la jalousie, si vous l'eussiez allumée en venant me reprendre un bien que je croyais avoir légitimement acquis sur votre indifférence. La femme qui a osé venir chez vous, qui a osé affronter un entretien comme celui que nous venons d'avoir, n'aime pas à demi. Ah ! oui, mieux vaut cent fois la douleur que vous me faites, en m'obligeant à revenir sur l'espoir que j'avais conçu d'abord, que la grande douleur que j'eusse ressentie en apprenant que vous n'aviez pas cessé d'aimer celui que je veux aimer seule ou ne plus revoir jamais !

— Vous vous êtes méprise, redit Valentine, qui avait rentré ses larmes au fond de ses yeux et les retenait par

la puissance de sa volonté, vous vous êtes méprise sur la cause de ces larmes.

Le parti d'Hélène Overman était pris. elle se leva pour s'en aller.

— Je ne le verrai plus : adieu, madame.

Valentine la retint.

— Mais encore une fois, je vous proteste, je vous assure que vous vous êtes méprise.

— Non ! oh ! non, madame !

Hélène fit un mouvement encore plus prononcé pour sortir.

Elle marchait résolument vers la porte; un domestique annonça :

Monsieur le vicomte de Fabry !

— Qu'il entre ! mais qu'il entre ! dit avec empressement Valentine, dont la voix, le visage, l'allure et l'expression de tous les traits accusèrent un changement si brusque dans toute l'organisation, un changement si complet, qu'elle n'avait plus rien de la personne qui, il y avait à peine quelques instants, avait tremblé, pâli, souffert, pleuré et traversé les zones les plus tourmentées de la douleur.

Le vicomte de Fabry entra : il parut frappé du changement survenu dans Valentine; mais, sans faire semblant de le remarquer, il dit avec une légèreté des plus naturelles :

— Le beau temps, madame, m'a inspiré l'idée de venir vous proposer une promenade au Bois.

— Et vous avez été fort bien inspiré, cher monsieur de Fabry, répondit Valentine, dont les paroles vibrèrent au courant d'une joie excessive. Je vous présente Mme Hélène Overman.

Fabry salua.

— La sœur de mon excellent ami Léopold, mon camarade à Saumur. Madame !

En rendant le salut à Fabry, Hélène remarqua que le vicomte était un fort galant cavalier, et qu'il était accueilli avec une faveur bien particulière.

— Je suis donc assez heureux, madame, reprit Fabry, pour que vous acceptiez une place dans ma calèche ?

— Je mets mon chapeau, cher monsieur de Fabry, et suis toute à vous.

— Admirable ! pensa Fabry, et il pouvait le penser sans fatuité sur de telles avances et après les conditions qu'il avait posées dans sa visite du matin à Valentine, quand il lui avait dit d'une manière indirecte et sous forme allégorique : « Si vous acceptez de faire une promenade au Bois avec moi, vous acceptez d'être ma maîtresse. »

Hélène, de son côté, s'arrêtait sur une pensée qui se formulait ainsi : Puisque c'est ainsi, c'est alors autre chose.

— Nous aurons, reprit Fabry, une délicieuse fin du jour... assez de clarté encore pour voir les magnifiques embellissements du Bois. Nous parcourrons les nouvelles allées.

Hélène observait toujours; une révolution totale s'opérait dans son esprit. Comment cela n'eût-il pas été, à voir ce qu'elle voyait, à entendre ce qu'elle entendait.

— Oui, dit Valentine au vicomte, vous me ferez voir tout cela.

— Avec bonheur, madame ! La saison est déjà trop froide pour qu'il y ait foule de promeneurs.

— Eh ! tant mieux ! monsieur de Fabry, tant mieux !

— Comme je m'étais trompée ! se disait Hélène ; tout va très-bien ! Cette jeune femme n'aime plus M. de Blancastel, mais, en revanche, elle aime beaucoup M. de Fabry. Je n'en demandais pas tant, oh ! non !

— Je vous préviens même, ajouta l'heureux Fabry en aidant Valentine à placer son chapeau, qu'aux yeux de

quelques cavaliers indiscrets, nous aurons tout à fait l'air de deux amants qui cherchent, loin de la Chaussée-d'Antin, l'ombre et la solitude.

Valentine, dans un jeune et charmant éclat de rire :

— Eh bien! nous laisserons dire les indiscrets.

— Nous les laisserons dire, madame.

— Mais vraiment, cher monsieur de Fabry, il faut que vous ayez lu dans ma pensée pour avoir conçu le délicieux projet de venir me prendre.

— Je m'appliquerai à ce qu'il en soit toujours ainsi, madame. Allons! c'est fait, ajouta-t-il mentalement ; il aurait pu même ajouter : Je ne croyais pas que cela eût été si facile.

Quant à Hélène, elle se dit avec autant de joie et non moins de conviction : Je pars tout à fait rassurée. S'adressant à Valentine :

— Madame, il ne me reste plus qu'à vous prier une dernière fois d'excuser l'importunité de ma visite. En prenant fraternellement les deux mains d'Hélène, Valentine lui dit, les yeux étincelants d'une joie étrange et qui ne ressemblait pas à celle d'Hélène :

— Je pense toujours, madame, qu'elle aura répondu à l'espoir que vous aviez en venant chez moi.

— Complétement, madame, complétement! Adieu, madame.

— Adieu, madame, dit Valentine.

Hélène sortit, ivre du bonheur de sa victoire.

Immédiatement après le départ d'Hélène, Valentine sonna ; elle dit d'un ton grave et des plus sérieux au domestique qui accourut :

— Faites avancer la voiture de M. de Fabry. Le domestique obéi.

Valentine se tourna aussitôt du côté de M. de Fabry, et lui montrant la porte restée ouverte derrière le domestique, elle lui dit :

— J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

Après quelques secondes d'étonnement, d'un étonnement formidable et qui, pour ainsi dire, n'était pas de ce monde, Fabry murmura entre ses lèvres : La comédie est des mieux jouées; mais c'est le dénoûment qui fait le succès. Nous verrons. Il salua et sortit.

Seule, Valentine jeta tout à fait le masque étouffant qu'elle avait collé à son visage et à son cœur pendant l'horrible quart-d'heure qu'elle venait de traverser.

— Et maintenant, dit-elle en prenant une plume qu'elle fit courir comme un éclair sur une feuille de papier; maintenant, deux mots à Georges et cent lieues avant demain entre lui et moi. Il épousera Hélène Overman; il sera riche, il sera heureux.

DEUXIÈME PARTIE

Trois mois après ces événements, le colonel Chabert entrait dans le même hôtel où nous l'avons déjà aperçu, c'est-à-dire chez son ami Georges de Blancastel, mais non pas dans le même appartement. Gabriel, l'ex-zouave, l'introduisit dans celui de Valentine, placé à l'étage supérieur. Une douce chaleur rayonnait du fond de la cheminée à travers les losanges en cuivre doré d'un garde-feu Louis XV, appartement élégant, mais bien loin d'égaler la somptuosité de celui qu'occupait le marquis Georges de Blancastel. A demi ouvert, un paravent chi-

nois cachait la moitié de cette riche cheminée, destinée à jouer un rôle important dans cette seconde partie de notre histoire.

— Tu n'as donc pas suivi le capitaine? demanda le colonel à l'ancien soldat d'Afrique.

— Non, mon colonel; je l'aime bien, vous savez, mais il m'a laissé le choix de le suivre ou de rester ici. Je suis resté ici. Madame est si bonne ! Son père, le brave lieutenant Bernard, m'a si souvent donné là-bas des rafraîchissements dans le désert... du tabac et de l'absynthe! Et puis, j'ai vu que ça faisait plaisir au capitaine que je demeurasse à l'ancien quartier général. Mais voilà bien trois mois, mon colonel, que vous vous amusez à passer des lapins par les armes.

— Oui, mon ami, voilà juste trois mois aujourd'hui que j'ai quitté Paris.

Et le colonel promenait avec un étonnement curieux et inquiet ses regards autour de lui ; il aurait voulu que ces meubles lui expliquassent un changement d'existence impossible à se faire dire sans une grave indiscrétion par un serviteur.

— C'est précisément, mon colonel, ce que madame disait encore hier au soir. Le colonel, qu'elle disait, se plaît beaucoup cette année-ci à la chasse. Il nous oublie.

— Comment va-t-elle, madame?

— Tantôt je répondrais très-bien! tantôt rien du tout; car elle s'enferme dans sa chambre, et on ne la revoit pas de deux ou trois jours.

Avec une indifférence affectée, le colonel demanda de son ton le plus léger :

— Et qui reçoit-elle maintenant?

— Oh! mon Dieu! tous ceux qu'elle voyait avant le mariage du capitaine.

— Tous?

— Ma foi, autant dire, mon colonel.

Le colonel, en regardant un paysage auquel il semblait donner toute son attention :

— Qui encore?

— M. Duportail, d'abord.

— Oh! lui... pensa le colonel Chabert, il est comme les Américains, il reconnaît tous les gouvernements, pourvu qu'ils aient vingt-quatre heures d'existence.

— Elle reçoit encore... Gabriel s'arrêta pour dire : Justement! voici M. Duportail qui vient, selon son habitude, lire les journaux de madame.

En effet, Duportail entrait en demandant à Gabriel :

— Les journaux sont-ils venus?

— Monsieur Duportail, il en est arrivé quatorze sans compter les petits.

— Donne-moi d'abord les petits; ce sont les plus amusants. — Ah! je vais donc m'en donner! — Tiens! Chabert!

— Qui attend que tu daignes le remarquer.

— J'aurais dû deviner que tu étais à Paris.

— Pourquoi cela?

— Parce que la chasse est fermée depuis quarante-huit heures. As-tu lu le *Moniteur*? Sais-tu la grande nouvelle?

— Ah! fais-moi grâce, Duportail, de toutes les nouvelles politiques, et dis-moi tout de suite, puisque son domestique n'est plus là, si Georges m'en a beaucoup voulu de ce que j'ai refusé de servir de témoin à cette fameuse union, qui nous a tant surpris, quand nous nous attendions à un tout autre mariage?

Duportail ouvrit un journal et lut tout haut :

« Nouvelles étrangères. — Vingt-troisième révolution au Mexique depuis le mois de novembre dernier. »

Chabert arracha le journal des mains de Duportail.

— Je te demande si Georges, qui m'a écrit dans le

Berry, où je fus forcé de me rendre le jour même, tu le sais bien, de sa déplorable course à Longchamp, m'en a beaucoup voulu de ce que...

— Non... il ne t'en a pas voulu; il a trouvé, je crois, cela fort naturel.

— Tant mieux! Comme il ne m'a plus écrit, je craignais...

Duportail ouvrit un autre journal et le déploya devant lui.

— Je craignais... Soyons juste, un mariage comme celui qu'il a fait jette si brusquement un homme hors de voie... il doit nager dans la prospérité?

Voyant que Duportail ne l'écoutait pas, le colonel, en lui enlevant le journal, répéta de sa voix du désert :

— Il doit nager dans la prospérité?

— Oui, il nage, il fait la coupe dans la prospérité, répliqua Duportail qui étala devant lui un troisième journal.

— Voyons, Duportail, est-il vrai, comme on le disait hier au cercle, qu'après leur mariage, qui aurait été célébré à Bruxelles, les nouveaux mariés seraient revenus immédiatement à Paris, où ils habiteront le magnifique hôtel Beauménil, acheté par eux onze cent mille francs.

Duportail se mit à lire tout haut : « Saint-Domingue. — L'empereur Soulouque vient de faire couper la tête à son pédicure parce que celui-ci n'aurait pas répondu poliment à une invitation à dîner qu'il lui aurait adressée. »

Chabert, impatienté, fit voler le journal au loin.

— Est-il vrai?

Sans sortir de son calme angélique :

— Oui, cela est vrai, dit Duportail; ils habitent un hôtel magnifique, ducal, royal, avec jardin anglais, jardin français, parc, serre, faisanderie, écuries de marbre,

où Georges a déjà installé quarante chevaux. Es-tu content du logement?

— Après tout, dit Chabert, quand on épouse une fortune de plus de trente millions... Ah çà! et comment va-t-on de ce côté-ci de la séparation?

Duportail s'était déjà penché sur la table pour chercher un nouveau journal; d'un accent distrait, il balbutia :

— Assez bien, je crois, assez bien! Mais je te dirai qu'au fond cela m'est parfaitement indifférent. Du temps de Georges, je venais chaque matin lire ici les journaux, je continue à trouver ici tous les journaux : pourquoi me mettrais-je en peine de savoir le nom de celui qui paye les quittances d'abonnement?

— Évidemment, ajouta Chabert, celui qui les paye, c'est celui qui vient le plus fréquemment.

« République dominicaine, continua Duportail lisant à haute voix. La grande armée dominicaine, composée de dix-sept hommes, a fait défection. Un des chefs s'est vendu à l'ennemi pour quinze cents francs et une barrique de rhum. »

Une troisième ou une quatrième fois, le journal s'envola des mains de Duportail.

— N'est-ce pas, Duportail?

— Mais nous venons tous très-fréquemment ici, à commencer par Adrianoff, par Fabry, répondit Duportail sans sortir de son calme.

— Fabry! s'écria Chabert, Fabry, dis-tu?

— Mais ce n'est presque plus un mystère pour personne, mon adorable colonel!

— Fabry!

— Ah! tu ignores donc tout, mon pauvre Chabert? Tu ignores que le jour où Georges perdit ces vingt-quatre mille francs aux dernières courses de Longchamp, ce jour-là il apprit, au retour, que Valentine était partie.

— Partie !

— Oui, partie après avoir écrit à Georges qu'elle lui laissait le droit de disposer de sa liberté, comme elle, de son côté, reprenait le droit de disposer de la sienne.

— Ça paraît impossible.

— Voilà pourquoi cela est arrivé.

— Et partie avec Fabry ?

— Non... non... mais vingt-quatre heures après, Fabry disparaissait aussi. Leur absence fut de deux mois.

— C'est sans doute pendant ces deux mois que Georges épousait à Bruxelles Mlle Overman ?

— Parfaitement ! Mais que je t'achève vite, puisqu'il faut que je t'apprenne tout. Quand Valentine reparut, le beau Fabry ne tarda pas non plus à reparaître. Vas-tu maintenant me laisser lire tranquillement mes journaux ?

— Comme tout finit dans ce monde !

— Voyons, est-ce que cela t'affecte vraiment à ce point d'apprendre que c'est Fabry qui paye les quittances d'abonnement aux journaux que voilà ? Qu'est-ce que cela te fait ?

— Qu'est-ce que cela me fait ? Mais je m'intéresse beaucoup à cette jeune femme dont nous aimions tant le père, ce brave officier d'artillerie mort à mes côtés.

— Comme je ne suis pas mort à ses côtés, dit Duportail en cherchant au bout de la table un autre journal, mais comiquement empêché dans ce mouvement par Chabert. Tiens ! veux-tu lire un nouveau journal ? *le Constitutionnel*.

— Ton égoïsme m'indigne !

— Bah ! ne veux-tu pas que je pleure amèrement sur le sort d'une Ariane abandonnée, qui occupe cet appartement dans l'un des plus élégants hôtels de la rue Blanche, et qui promène son désespoir dans l'île de Naxos, traînée par deux chevaux anglais ?

Chabert soupira ; sa rude loyauté n'était pas à l'aise dans cette morale élastique de Duportail. Heureusement pour celui-ci, sur le point de s'attirer quelque remarque sanglante de son peu endurant interlocuteur, austère comme Bayard sur plus d'un point, l'excellent Adrianoff fit entendre sa franche et bonne voix dans l'antichambre.

— Si vous voulez attendre madame en compagnie de ces messieurs, lui disait Gabriel.

— Quels messieurs ? Ah ! c'est vous Duportail ! Vous ici, colonel ? Que je vous embrasse et que je vous remercie, mon cher Chabert, de l'excellent gibier que vous m'avez envoyé du Berry.

— Charmé qu'il vous ait plu, Adrianoff.

— Si mes propriétés n'étaient pas si éloignées, je vous aurais fait expédier un ours blanc en reconnaissance de vos perdrix rouges.

— Et ce fameux bal d'enfants, aimable Russe, a-t-il eu lieu ?

— S'il a eu lieu ! dit Duportail ; tout Paris en parle encore, quoiqu'il ait déjà deux mois de date. Pour gagner la prime promise, figure-toi, Chabert, qu'il s'est présenté des enfants depuis l'âge de deux ans jusqu'à trente-cinq.

— Plaisanterie à part, avez-vous trouvé votre héritier, Adrianoff ?

— Je l'ai trouvé.

— Et comme vous le vouliez ?

— Mieux que je ne l'espérais. Il est venu à mon bal accompagné de son frère, tous deux pittoresquement costumés en bergers tyroliens.

— Bon ! je vois d'ici votre embarras. Vous cherchiez un enfant, et il s'en est présenté deux.

— Erreur ! ce jeune frère était laid, chétif, grossier, grande bouche, teint blafard et cheveux rouges.

— Tuons-le tout de suite ; mais l'autre ?

— Ah ! l'autre ! un enfant charmant, brun comme un Espagnol, résolu comme un démon ; dans ses yeux tous les signes de l'intelligence et du commandement.

— Le fils sans doute de quelque prince qui veut garder l'anonyme ?

— Du tout ! le fils d'un fermier ou de quelque chose d'approchant. Ce qui m'a ravi le plus en lui, ce sont ses réponses pleines de cœur quand je lui ai demandé s'il voudrait venir avec moi bien loin, bien loin de son pays ! Il m'a répondu sur-le-champ : — Pourvu que vous me donniez un beau cheval et un grand sabre pour me défendre contre ceux qui tenteraient de me l'enlever. — Mais votre papa et votre maman, les quitteriez-vous sans regret ? Il a gardé un instant le silence ; il réfléchissait sous ses longues paupières... Puis il m'a dit, en laissant tomber une larme sur mes mains : — Ils ne m'aiment pas, pourquoi craindrais-je de les quitter ?

— Brave enfant ! dit Chabert.

Et Duportail :

— Bien digne d'être habillé en Turc.

— Tais-toi, Duportail ! Et vous avez fait aussitôt votre proposition au père ?

— Je l'ai fait venir chez moi et je lui ai demandé s'il voulait me confier son fils.

— Et il a refusé.

— Pas le moins du monde ! Il s'est informé seulement si c'était pour quelque temps ou pour toujours. Je lui ai répondu : « Pour toujours. — Alors on peut s'entendre, » m'a-t-il dit.

— Cœur simple, homme de la nature !

— Il ne s'est fait à lui-même qu'une seule objection, qu'il a eu bientôt levée. Il craignait que sa femme, la mère de l'enfant, n'opposât quelques entraves au marché : « Mais, s'est-il écrié au bout de deux minutes de réflexion, il se perd tous les jours tant d'enfants dans

Paris !... Un de plus, un de moins, l'enfant se sera perdu ! »

— Très-bien ! fit Chabert, et le marché s'est trouvé conclu ?

— Pas encore. Il fallait arrêter la somme que je lui donnerais.

— C'est trop juste. Il vous a demandé ?...

— Vingt mille francs comptant !

— Pas d'autres conditions ?

— Non ! Ah ! si, il a voulu être payé en or espagnol.

— Quel gredin ! Mais continuez.

— C'est fini. Par une nuit bien sombre, il y a trois jours, l'enfant, enveloppé d'un manteau, a été remis à mon intendant Michaïloff qui l'attendait à l'embarcadère du Nord. Ils sont montés ensemble dans un wagon, et la vapeur les a emportés. Maintenant, mon futur héritier est en Allemagne, sur la route de Russie. Dans quinze jours, il sera à Smolensk, installé dans mes propriétés, entouré de professeurs, obéi et servi par mille à douze cents esclaves.

— En voilà un, dit Chabert qui pourra se vanter d'être né sous une heureuse étoile.

— Sous l'étoile Adrianoff ! ajouta Duportail.

— J'attends d'un instant à l'autre, reprit Adrianoff, une lettre de mon intendant Michaïloff à qui j'ai ordonné de m'écrire pour m'apprendre de Cologne ou de Berlin comment l'enfant aura supporté les premières fatigues du voyage.

Cette conversation des trois amis réunis dans l'appartement de Valentine, fut traversée par la voix de Gabriel qui, en ouvrant la porte du salon, dit à deux commissionnaires : « Au reste, voyez vous mêmes. Comment voulez-vous qu'un objet comme celui que vous apportez puisse tenir dans cette pièce déjà tout encombrée de meubles ? Pardon, messieurs, ajouta Gabriel ; c'est M. de

Fabry qui envoie à madame, pour sa fête, un piano grand comme une maison. »

— La fête de Valentine! dit Chabert avec réflexion.

Gabriel, continuant de s'adresser aux commissionnaires :

— Vous êtes bien convaincus, maintenant, que ce piano est trois fois trop grand pour être placé ici. Nous allons le monter dans les appartements du troisième, et madame le mettra ensuite où il lui plaira.

Suivi des deux commissionnaires, qui se disposèrent à porter le piano ailleurs, Gabriel disparut.

Chabert reprit :

— La fête de madame! a dit Gabriel; avez-vous entendu, Adrianoff?

— Diable, oui! me voilà pris. Aussi ce calendrier russe, qui est de douze jours en retard sur le vôtre!... Je laisse passer toutes les fêtes quand je suis à Paris.

— Ne disons pas de mal de ce calendrier, ajouta Duportail.

— Voyons, releva Chabert, ce n'en est pas moins aujourd'hui, messieurs, la Saint-Valentin, par conséquent la fête de la maîtresse de la maison. Notre devoir...

Il prit son chapeau pour sortir.

— Il ne sera pas dit que je ne lui aurai pas souhaité sa fête. Allons!

Duportail, après une grimace de contrariété :

— Bon! me voilà obligé d'en faire autant!

Il mit la main sur son chapeau, tandis qu'Adrianoff, de son côté, exécutait le même mouvement, et ajoutait avec sa courtoisie plus franche :

— Mais quelles fleurs lui offrir ?... Elles sont rares en ce moment. Une branche de roses...

— Opéra-comique! dit Duportail.

— Alors des camélias?

— Ah! non, par exemple...

— Je cours lui acheter un bracelet de perles. Il sonna. Gabriel parut, et il lui dit : — Gabriel, nous reviendrons; mais ne dites pas à madame que nous sommes déjà venus.

— Tu entends?

— Oui, mon colonel.

Les trois amis de Valentine sortirent pour aller lui acheter son bouquet de fête.

Un instant seul, Gabriel se dit : — Eh bien! ça me fait quelque chose de les voir tous ici et de ne pas voir mon capitaine; ça me fait même beaucoup. Est-ce un rêve? Ce doit être un rêve; il me semble que tous les soirs, en fermant les jalousies de cet appartement, je vois glisser hors du jardin, le long du mur extérieur, une ombre, et que cette ombre est celle... Mais ce n'est pas possible! Si je ne couchais pas du côté de la rue, je passerais volontiers une nuit entière à m'assurer... Mais voici madame, chut!

— Je suis inquiète, Gabriel, fort inquiète! Je voulais partir sur-le-champ pour Neuilly...

— Oui, pour souhaiter la fête à votre charmant filleul, le petit Valentin; car c'est aujourd'hui...

— Peut-être ne serais-je allée la lui souhaiter que demain, mais je reçois à l'instant une lettre...

— Une lettre des Camusot ?

— Ils me disent dans cette lettre, qu'ils ont quelque chose de pressant à me communiquer; de ne pas m'effrayer... qu'il n'y a rien à craindre... Valentin serait-il malade?

— Pourquoi, madame, aller ainsi vous figurer?

— Ces gens-là s'expriment toujours d'une façon si obscure.

— Et avec une encre si blanche!

— Impossible de me rendre immédiatement à Neuilly.

— Si j'y allais, madame?

— C'est à moi seule qu'ils veulent parler.

— Eh bien! madame, avec une voiture, en dix minutes, vous pouvez...

— C'est que j'attends quelqu'un. Mais faites toujours avancer un fiacre... Dès que cette personne sera venue... dès que je serai libre... Oui, allez, Gabriel.

— Georges, pensa Valentine, les regards tantôt sur la pendule, tantôt vers la porte, me demande une entrevue. Que me veut-il? Pourquoi cette entrevue? Pouvais-je refuser? Mais le revoir! lui parler! me retrouver encore ici avec lui! Il a plus de courage que moi. Il me semble entendre... Ah! mon cœur bat trop fort! Je sens que ma respiration s'arrête; je vais mourir... J'aurais dû refuser... Non, je n'aurai jamais la force...

Georges de Blancastel parut.

Lui et Valentine demeurèrent quelques minutes sans se parler. Enfin Georges, après quelques difficultés mal domptées, dit :

— J'ai pensé que vous pourriez me dire... que vous seule pourriez me dire... ce que signifie ce billet que j'ai reçu d'un monsieur... (Il sortit de sa poche un portefeuille, y prit un billet et alla à la signature.) — d'un M. Roland, notaire, qui me prie de passer chez lui pour une affaire importante.

La contrainte de Valentine à répondre ne fut pas moins suffocante.

— Je ne connais pas ce notaire, et je ne devine pas pour quel motif il vous appelle chez lui. Ce billet n'indique rien?...

— Absolument rien. Voilà pourquoi, avant d'aller chez lui prendre connaissance d'une affaire... d'une affaire importante... Les affaires et moi, vous savez...

Au sourire pénible de Blancastel, le sourire embarrassant de Valentine répondit :

— Oui, je sais.

— Eh bien! avant d'aller chez ce notaire, j'ai cru indispensable... Vous avez eu si longtemps la direction... l'embarras de mes intérêts... Ainsi, vous ne connaissez pas ce M. Roland?

— Non... je regrette...

— C'est moi qui dois regretter... Adieu, madame, alors.

— Adieu, monsieur.

Tout paraissait fini entre Valentine et Georges, qui avait fait déjà plusieurs pas pour se retirer. Sans que sa volonté parût avoir contribué au mouvement de retour qu'il opéra brusquement, Georges se retrouva à la place qu'il avait quittée, et demanda :

— Êtes-vous heureuse, Valentine?

— Parfaitement heureuse.

Le ton de Valentine fut bref; celui de Georges d'une légèreté des plus fausses, quand, après avoir surmonté un sentiment visiblement des plus pénibles, il reprit :

— Eh bien, moi aussi je suis heureux. J'ai largement profité de cette liberté dont vous jugiez, avec raison, que nous avions besoin tous les deux, pour m'éloigner de Paris avec joie. J'ai voyagé, j'ai parcouru les magnifiques bords du Rhin; j'ai visité Cologne, Mayence, vingt autres cités fameuses dont je ne savais pas même les noms. Et c'est merveilleux de voir comme le cœur se laisse prendre vite à d'autres séductions, lorsqu'il croyait ne pouvoir jamais aimer que les mêmes choses. Il s'étonne lui-même de ces attachements si nouveaux. Les chemins de fer ont pour jamais rendu impossibles les douleurs immuables et les désespoirs éternels. — Avez-voyagé, vous aussi?

— Oui, mais vers le Midi, tandis que vous alliez vers le Nord; et sans chercher, comme vous, à satisfaire une curiosité que je n'avais pas, je me suis abandonnée à la vapeur; elle m'a emportée de Paris à Bordeaux, de

Bordeaux à Nîmes, de Nîmes à Marseille, de Marseille à Lyon, et de Lyon elle m'a ramenée à Paris. Ce mouvement, cette rapidité, cette agitation, m'ont fait un bien infini. Je n'ai rien vu, j'ai voyagé comme certains oiseaux, — les yeux fermés; mais j'ai respiré pour tout le temps que j'avais vécu sans air à Paris, et après avoir parcouru sept ou huit cents lieues, je me suis dit en rentrant dans Paris, en revoyant cet appartement, en retombant après deux mois d'absence dans mon fauteuil : Déjà ! déjà !

Georges eut, on le voit, la contre-partie exacte du tableau si heureux qu'il avait tracé de sa vie errante depuis sa séparation d'avec Valentine. C'était, de part et d'autre, la même sincérité navrante.

Il continua sur la modulation de frivolité qu'il avait affectée en commençant :

— Et aussitôt de retour à Paris, vous avez rouvert vos salons, m'a-t-on dit?

— Oui... je crois... Gabriel, qui m'a accompagnée dans mon voyage, Gabriel, qui a pensé pour moi... aura sans doute fait savoir à mes amis que j'étais de retour... On sera venu...

— Cependant, vous n'aimiez pas beaucoup le monde; c'est uniquement pour moi que vous receviez autrefois.

— Les goûts changent... les circonstances les modifient.

— Je suis content, du reste, qu'il en soit ainsi; l'essentiel est que vous soyez heureuse.

— Je vous l'ai dit : très-heureuse!

— Nous n'avons alors qu'à nous souhaiter réciproquement la continuation d'un pareil bonheur.

— Sans doute, ajouta Valentine.

Et Georges répéta :

— Sans doute.

Après une minute de recueillement accordée à ce contentement sans exemple, Georges, rentrant dans le sillon de cette conversation finie depuis longtemps, mais qu'il recommençait sans cesse, dit encore :

— Sans doute, nous sommes aussi contents l'un que l'autre... Seulement, le hasard d'une fortune mieux assise aujourd'hui me permet, à moi, de compter longtemps sur une existence aussi facile, aussi belle ; tandis que d'autres, pour maintenir leur position à un niveau brillant, ne sauraient pouvoir justifier des mêmes moyens que moi. On a des ressources pour aller deux ans ainsi... quelquefois n'en a-t-on que pour aller à peine quelques mois. Le ciel de Paris est plein de ces météores énigmatiques. Je vous ai dit le secret de mon bonheur en vous disant que je le devais au hasard de ma fortune ; mais le secret...

— Le secret du mien... de mon bonheur ?...

— Vous allez me répondre qu'il est aussi dans votre fortune, car tout ici est absolument comme au temps où une main qui aurait voulu être plus prodigue répandait l'or autour de vous. Je ne parle pas de ce beau mobilier... il vous a toujours appartenu... Mais ces valets... ces femmes de chambre... ce cocher... toute cette domesticité dispendieuse...

Valentine épanouit sa réponse au milieu d'un étonnement qui fut comme la rupture d'un vase dans lequel elle aurait été enfermée depuis trois mois.

— C'est vrai, dit-elle, tout est ici comme au temps...

— Oui... Valentine...

— Vous me le faites remarquer.

— Ah ! je suis le premier qui...

— Oui, c'est la première fois que j'y pense.

— La première fois ! Pourtant... je croyais que la continuation d'une vie satisfaite, brillante comme était... comme est encore la vôtre, ne pouvait guère se soutenir

qu'à l'aide d'une dépense... d'une dépense difficile à ignorer. Je crois donc, je pense qu'en interrogeant sincèrement votre existence.

Valentine répliqua sans audace, sans colère, toujours dans le brouillard de surprise répandu autour d'elle et dont elle ne se dégageait que peu à peu :

— Je l'interrogerai devant vous. En voici l'emploi fort simple de chaque jour. Je me lève, mes femmes m'habillent; je descends au salon, le piano est ouvert devant moi. Est-ce l'heure de sortir? la voiture m'attend au perron; elle me promène aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, où il plaît au cocher de me conduire; puis elle me ramène ici; ici, le domestique me prévient à six heures que le dîner est servi, et je me mets à table. La nuit vient; les bougies s'allument; on annonce mes amis; on cause, on discute, on fait du bruit autour de moi. A minuit, tout rentre dans l'obscurité et le silence, pour recommencer le lendemain avec la même fidélité monotone.

Pendant cette confession à demi-voix de son temps et de ses actions, Valentine sortait de ce sommeil de l'esprit où elle semblait avoir été si longtemps plongée; ses regards s'agrandissaient, sa parole avait la conscience de ses idées; enfin, de réalités en réalités acquises, elle parvint à cette explosion éclatante : « Depuis mon retour, depuis un mois, j'ai donc vécu dans le sommeil! Ah! vous venez de m'éveiller! »

La joie de Georges fut à la hauteur de cette révélation.

— Mais, si c'était la vérité ce que vous venez de me dire là, savez-vous ce que je penserais, malgré l'opinion du monde, sur vous, malgré mes doutes, malgré mes craintes, malgré...

Gabriel annonça au même instant : — M. de Fabry!

— Lui! dit Valentine, lui!

— Allons! ce n'était pas la vérité, se dit de son côté M. de Blancastel. Devais-je en douter?

Fabry avait à peine salué Valentine, qu'il aperçut Georges de Blancastel. « Ah! il est revenu, dit-il entre ses dents; très-bien! » — Vraiment, cher Georges, il faut vous prendre où l'on vous trouve. Puisque je vous trouve ici, que je vous félicite donc ici sur le goût exquis, miraculeux de votre soirée d'hier.

— Votre indulgence! — Parler ici de ma soirée!

— De l'indulgence! vous ne méritez que des éloges. Quel choix dans vos invités! quel ordre dans cette foule! quelles toilettes! quelle délicieuse musique! quel magnifique hôtel surtout, celui qui réunit tous ces enchantements! Vous savez sans doute, madame, que c'est l'ancien hôtel Beauménil. Georges l'a acheté. Bien des gens ont traité cela de folie; il a laissé dire. Sous ses inspirations ingénieuses, l'hôtel est devenu un palais. Il a fait percer des galeries qu'il a entourées de la ceinture transparente d'une serre à l'italienne. On peut, en dansant, voir éclore aux lumières les fleurs fantastiques de la Chine et du Japon. Si bien que ses salons sont déjà les plus courus du faubourg Saint-Germain. Non! votre bal de la nuit dernière, Georges, a ravi les plus difficiles, et, comme tout le monde, j'ai été ravi, moi qui suis assez difficile. Sans parler de l'honneur particulier que j'ai eu de faire danser une dame d'âge respectable portant sur elle des diamants pour un million; — votre belle-mère, je crois?

La rage avait amassé son écume sur les lèvres de Georges; il répondit pourtant avec une tranquillité hypocrite :

— Oui, ma belle-mère.

L'impitoyable Fabry, après s'être dit plusieurs fois à lui-même, et ceci signifiait de terribles menaces

de vengeance : « Ah ! il est revenu ! » reprit tranquillement :

— Et, à ce sujet, j'ai entendu faire autour de moi, pendant que je la faisais danser, ce mot... ce mot dont je vous garantis l'exactitude et non l'esprit : « M. de Fabry fait danser les millions presque aussi légèrement que le gendre de madame. » — Enfin, Georges, votre soirée était superbe ! je me croyais au bal d'un ambassadeur. Une critique, pourtant, mon cher Georges.

— Laquelle ?

— Une bien grave critique : on ne vous a pas vu à votre fête. Vous n'êtes donc pas chez vous quand vous recevez ?

Georges pouvait à peine se contenir devant cette persistance de Fabry à ne pas sortir d'un sujet de conversation dont chaque mot le raillait, le piquait au visage, le blessait au vif, le bafouait.

— Je suis chez moi quand je reçois ; vous m'aurez mal cherché.

— Je vous ai très-bien cherché, au contraire. D'ailleurs, je n'ai pas été seul à remarquer votre absence. Votre femme paraissait fort inquiète.

— Ah ! madame de Blancastel a daigné... dit Georges, pour dire quelque chose.

— Oui. — Une troisième fois M. de Fabry murmura : « Il n'y reviendra plus. » Sa gaieté, continua-t-il sur la ligne de fer qu'il poursuivait, s'est visiblement ressentie toute la soirée de cette contrariété, contrariété bien naturelle, convenez-en ; une jeune mariée !...

Il n'est pas besoin d'insister sur la situation d'esprit où se trouvait Valentine au milieu de ces deux hommes dont la haine voilée cherchait à chaque instant à déchirer la gaze transparente derrière laquelle ils se mesuraient des yeux. Elle souffrait de cette lutte dont elle était la cause réelle, la seule cause ; elle était, il est vrai

aussi la seule digue placée entre eux ; l'un et l'autre orage s'amassaient, grondaient et écumaient à ses pieds. Qu'elle se fût éloignée, et la tempête éclatait sans obstacle. Ce tiraillement, cette peur de rester, ce désir de ne pas les laisser ensemble l'étouffaient de leur double pression. Quel dénoûment ne se peignait-elle pas ensuite? Quel serait ce dénoûment ?

— J'ai fini, continua l'imperturbable Fabry, par penser, ne vous voyant pas à votre soirée, que vous étiez indisposé.

— Si je pouvais détourner la conversation! se dit Valentine.

— Plusieurs personnes — c'est toujours Fabry qui parlait — que j'ai déjà vues ce matin au Tattersall, et qui figuraient à votre belle soirée, ont fait la même réflexion que moi.

Valentine crut avoir découvert ce moyen de courber la conversation et de la lancer dans un autre rayon.

— Ah! dit-elle, vous venez du Tattersall, monsieur de Fabry ?

— Oui, madame.

— C'est très-curieux à visiter?

— Mais oui, madame.

— Très-original à connaître, n'est-ce pas, monsieur de Fabry?

— Sans doute.

— Tout le monde en parle ; je voudrais bien savoir...

— Je vous dirai ce que j'en sais.

— Vous serez bien bon.

— C'est le rendez-vous officiel des célébrités du sport; le marché aux chevaux élevé à la hauteur du siècle ; c'est là que les nouveaux riches vont acheter les équipages des nouveaux ruinés, ou bien vendre ceux qu'ils avaient la veille parce qu'ils se trouvent tout à coup plus riches encore le lendemain. C'est la bourse des fortunes qui

montent au grand trot, et le mont-de-piété de celles qui descendent à fond de train ; le thermomètre des positions sociales qui sont à zéro à pied ou à vingt degrés en voiture. Voilà, madame, ce que c'est que le Tattersall.

— C'est une création fort originale dans les mœurs parisiennes.

— Fort utile surtout, ajouta Blancastel après Valentine, pour ne pas se laisser découvrir dans une conversation qui était un duel : où se taire, c'était rompre ; où répondre, au contraire, c'était croiser le fer ; et Fabry avait la pointe sur lui. — Et quels chevaux a-t-on vendus ce matin au Tattersall ?

— Quels chevaux ?

— Je vous le demande.

— J'entends bien. Mais décidément, cher Georges, vous avez l'air de ne plus être de ce monde : vous demandez quels chevaux on a vendus ?

— Oui.

— Parbleu ! les vôtres.

— Pardon ! En effet, j'ai donné ordre hier qu'on vendît mes anciens équipages.

— Oui, tout cela, quoique fort beau encore, ne pouvait guère plus vous convenir. Votre maison est aujourd'hui sur un tel pied de magnificence...

— Et savez-vous qui a acheté mes voitures et mes chevaux ? Je n'aurais pas été fâché de les voir passer à des personnes de ma connaissance.

— Rassurez-vous alors.

— Vous savez donc qui les a achetés ?

— Sans doute.

— C'est ?...

— C'est moi.

— Vous, Fabry ?

— Oui.

— Résolûment, mon cher Fabry, vous avez un pen-

chant pour tout ce qui m'a appartenu ; vous recueillez tous mes débris.

La phrase était acérée ; non-seulement elle toucha Fabry qui fut presque renversé du coup, mais elle pénétra jusqu'au fond du cœur de Valentine. On voit jusqu'à quel point elle avait à se féliciter du changement de conversation provoqué par elle. C'est qu'il y a des positions qu'on appellerait à bon droit fatales, dont aucune puissance ne remuerait les assises ; elles sont comme ce fameux ciment créé et employé par les Romains : l'eau, qui amollit et détruit les compositions les plus dures, le durcit.

Fabry pourtant n'était que désarçonné : il remonta vite sur sa superbe personnalité.

— Beaux débris, répliqua-t-il à Blancastel, très-beaux débris ! Six chevaux, les plus fins, les plus purs de nos écuries parisiennes ; trois voitures, au nombre desquelles ce joli coupé qui vous plaît tant, madame, pour les promenades au Bois.

Au tour de Georges à être pressé par la lame de Fabry redressée.

— Madame, balbutia-t-il, vous sera sans doute bien reconnaissante...

— Je n'attends de madame, cher Georges, que mon pardon pour avoir pris la liberté de régler mes goûts sur les siens. C'est vous, Georges, qui me devez des remercîments pour le service que je vous ai rendu.

— Quel service, s'il vous plaît ?

— Vous désiriez que vos équipages passassent aux mains d'un ami ; je les ai.

— C'est juste, c'est un service.

— N'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Avec celui d'avoir fait danser votre belle-mère, ça fait deux services.

— Cela fait deux, répéta Blancastel.

On commence à voir comment les gens du monde, et du très-grand monde, s'y prennent pour se dévorer.

« Je ne sais plus comment, se disait Valentine, empêcher ce froissement aigre et sourd de se renouveler à chaque minute. »

— Quant au dernier événement de ces vingt-quatre heures... « Ah ! cette fois, pensa-t-elle résolûment, c'est moi qui conduirai l'entretien et qui le fermerai. »

Elle interrompit Fabry.

— Quant à ce dernier événement, monsieur de Fabry, vous me permettrez de le dire moi-même.

— Madame...

— Vous le connaissez donc? demanda Georges.

— J'en suis le principal personnage et le seul témoin. Cette nuit je ne dormais pas; je lisais près de mon feu: vers minuit et demi, j'entends un bruit dans le jardin, un bruit qui m'avait frappée les nuits précédentes. Je vais doucement à la croisée, j'écarte avec soin les rideaux, et j'aperçois un homme.

— Un homme!

— Oui, monsieur de Fabry, un homme qui avait déjà franchi le mur; ce ne pouvait être qu'un voleur.

Valentine ne remarqua pas l'embarras où tombait Georges en l'écoutant; mais Fabry sembla le remarquer.

— Quelle histoire! dit Georges.

— Assurément, ce ne pouvait être qu'un voleur.

— Et un voleur, ajoutez, monsieur de Fabry, bien au courant de certaines particularités de l'hôtel. Je l'observe et je vois qu'il applique avec beaucoup de précaution sous mes fenêtres une échelle de jardinier.

— Comme vous dites, appuya Fabry, en examinant toujours Georges du coin de l'œil; comme vous dites, madame, ce voleur connaissait quelques particularités. . mais continuez, je vous prie.

— Ne voulant pas répandre l'alarme dans la maison, je cours à une boîte où je savais qu'étaient deux pistolets; j'en prends un et je vais de nouveau à la croisée.

— Et il n'était pas à sa soirée, pensa Fabry, examinant plus attentivement encore Blancastel.

— Parvenu au dernier échelon, dit Valentine, le voleur, dont je ne distinguais que les yeux, s'arrêta immobile; son regard ne quitta plus l'intérieur de ma chambre. Que cherchait-il? que voulait-il? Comme il n'était pas douteux qu'il allait finir par briser un carreau et s'introduire chez moi, j'aime mieux le prévenir. J'ouvre doucement la croisée, j'abaisse l'arme, je fais feu, et sans savoir le résultat, je referme aussitôt la croisée.

— Georges ne respire pas!

L'observation était faite par Fabry, qui porta toute son attention sur ce qui restait à dire à Valentine de cette aventure nocturne.

— Un instant après, poursuivit-elle, l'échelle se renversait avec bruit, l'homme regagnait le mur, et il n'y avait de blessée que moi; blessée à la main pour m'être maladroitement servie d'une arme qui n'était pas même chargée.

— N'est-ce pas un rêve que vous avez fait tout éveillée?

En faisant cette question, M. de Blancastel n'éloigna aucun soupçon de la pensée de Fabry qui laissa courir un sourire à travers ses fines moustaches ironiques.

« Je vous jure bien, » allait affirmer Valentine, quand Fabry lui-même reprit ainsi le propos:

— C'est si peu un rêve, que je vais vous dire, mon cher Georges, la fin de cet événement auquel vous avez tort de ne pas croire. Madame, ce voleur, ce brigand, cet assassin nocturne, c'était moi.

— Vous! c'est faux!

Georges s'était si ouvertement trahi par ce cri soudain, qu'un silence significatif régna immédiatement parmi les trois personnages de cette scène qui touchait à son dernier terme.

Fabry fut le premier à rompre ce silence après lequel il n'avait plus à se demander quel était l'homme aperçu la nuit dans le jardin par Valentine.

— Vous avez raison, Georges, c'est faux, dit-il, rentrant par un coude moqueur dans la ligne brisée un instant de la conversation, vous avez raison, ce n'est pas moi. En faisant ce mensonge, je voulais rassurer madame sur le retour d'un pareil accident; mais le mensonge est invraisemblable. Comment supposer que je m'introduirais ainsi dans une maison où, grâce à madame, j'ai la liberté d'entrer quand je veux; c'est donc un voleur qui a tenté la nuit dernière de s'introduire chez madame. Êtes-vous satisfait maintenant, mon cher Georges?

Du coin des lèvres, Georges lança cette réponse :

— On ne peut plus satisfait.

— Vous m'avez annoncé, il me semble, qu'une affaire importante, dit Valentine à Georges de Blancastel, vous appelait au faubourg Saint-German?

— Oui, madame, je vous remercie de m'en faire souvenir... Et se tournant vers Fabry :

— Ne m'accompagnerez-vous pas, Fabry?

— Désolé.

— Vous restez donc?

— Mais oui : j'arrive à peine.

Après avoir fait quelques pas pour sortir, Georges revint, et se penchant à l'oreille de Fabry, mouvement dont le caractère en pareille circonstance s'entendait assez de lui-même, il lui dit :

— Vous n'avez plus de service à me rendre?

— Non.

— Croyez-vous, Fabry?

— Non.

— Cherchez bien.

— J'ai beau chercher... non. Ah! si!...

— Allons donc!

Fabry se fit une figure mystérieuse :

— Prenez cet escalier dérobé que vous connaissez comme moi.

— Comme lui! pensa Blancastel ; puis du même son de voix qui ne parvenait pas jusqu'à Valentine, — quoique Valentine, pâle et tremblante, comprît tout : Je prendrai cet escalier dérobé; après?

— Traversez le jardin.

— Continuez.

— Sortez du jardin ; suivez le mur extérieur jusqu'à la rue qui fait l'angle.

— Ensuite? ensuite?

— Ensuite?

— Oui, ensuite.

— Eh bien, ensuite, allez où il vous plaira.

— Et vous, Fabry?

— Moi, je vous l'ai dit, je reste.

— Vous restez? Mais alors pourquoi tous ces conseils mystérieux?

— Pourquoi? parce que vous avez été suivi par un domestique de votre femme.

La chute de cette fin de dialogue, pour être d'une brûlante raillerie, ne jetait pas moins un coup de lumière au front soucieux de Blancastel; tandis qu'une de ses mains étouffait sa colère contre Fabry, l'autre se crispait à la pensée des mille persécutions dont une femme jalouse le menaçait.

— Elle m'a suivi, dites-vous, suivi jusqu'ici?

— Oui.

— Au revoir, cher et officieux Fabry, au revoir! dit Georges entre ses dents.

— Adieu!... Ah! n'oubliez pas, Georges, si je ne dois plus vous revoir, que les régates sont pour le mois prochain, et que nous comptons vous nommer vice-président du club naval d'Asnières. Au revoir, cher!

Georges salua Valentine dont la pâleur s'étendait de plus en plus sur les joues; en passant près d'elle, il lui dit avec les battements de son cœur bien plutôt qu'avec sa voix, sans être entendu de Fabry :

— C'est aujourd'hui la fête de mon fils, faites-lui parvenir ceci de ma part : — une petite montre d'or bien simple. Qu'il soit aussi heureux de l'avoir que je suis heureux de la lui donner.

La petite montre d'or fut remise dans la main émue de Valentine. Blancastel s'éloigna ensuite, alla, chancelant comme un homme troublé par l'ivresse, à la porte du milieu; arrivé au seuil, s'apercevant qu'il se trompait, il courut à une porte latérale dérobée, et il sortit par cette porte en disant, les regards pleins de sang et de larmes :

— Je les laisse ensemble! ensemble! Ah! c'est affreux!

— Monsieur de Fabry, dit Valentine dès que Blancastel fut parti, une explication claire et loyale est devenue indispensable entre nous.

— Madame...

— J'aurais dû vous la demander plus tôt, mais depuis trois mois je n'ai pas vécu. La cause de cette inertie vous est connue : passons! Une secousse inattendue, violente, vient de me rendre à moi-même. Je puis maintenant penser, agir, parler, comprendre. Je parlerais sur-le-champ si un devoir sacré me permettait de disposer d'une minute de plus. Revenez avant la fin du jour.

— Madame...

— C'est une prière que je vous adresse.

— Un ordre, madame.

— Et cette explication que je vous demande aura lieu ici. Vous m'attendrez ou je vous attendrai.

Ensuite Valentine sonna, et Gabriel parut.

— Je sors, Gabriel.

— Oui, madame.

— Votre coupé, revenu du Tattersall, est en bas, madame, dit Fabry avec une courtoisie dont il attendait sans doute un meilleur résultat.

— Je vous remercie, monsieur : — un fiacre m'attend.

Valentine courut à Neuilly.

— Une explication avec moi, dit Fabry sans crainte d'être entendu et comme un homme se montrant en maître chez lui ; je sais ce qu'elle veut, votre explication. Vous avez prétendu jouer une comédie avec moi ; vous servir de mon désir d'être votre amant pour vous compromettre un instant auprès d'Hélène Overman, pour qu'elle épousât Georges dont les engagements l'effrayaient. Et maintenant que Georges est marié, que son avenir est scellé sur une base d'or, que vous pouvez vous aimer sans crainte, vous voudriez redevenir pour lui ce que vous étiez auparavant, et me jeter au loin comme un plastron dont on n'a plus besoin. Il est trop tard : la comédie de salon est devenue une réalité publique. Pour le monde vous allez être, vous êtes déjà, quoi que vous fassiez, ma maîtresse, la maîtresse de M. de Fabry. Où êtes-vous en ce moment? Dans les appartements de M. de Fabry. De qui seriez-vous donc la maîtresse ? — Ah! à propos d'appartements, il faut que je sache si Gabriel a rempli la commission dont je l'avais chargé.

M. de Fabry sonna.

— Comme je n'ai pris aucun air mystérieux en lui commandant de la faire, Gabriel s'en sera acquitté, j'en suis sûr, avec la même indifférence. Du reste, l'habitude de l'obéissance passive fait d'un soldat le meilleur émissaire qu'on puisse choisir.

Gabriel avait répondu au coup de sonnette.

— Es-tu allé hier où je t'avais dit?

— Oui, mon capitaine.

— As-tu remis?

— J'ai remis.

— A-t-on fait quelque observation?

— Aucune.

— C'est bien.

— Mon capitaine n'a plus rien à me dire?

— Non. Dès que madame sera rentrée, tu viendras m'en prévenir.

Fabry sortit après avoir donné cet ordre.

— Au régiment, dit Gabriel quand Fabry ne fut plus là, tu me fis manger un mois de salle de police, pour rien, pour une bêtise. Pour lors, je me dis: Si jamais je deviens capitaine... Je ne suis pas devenu capitaine, mais nous sommes devenus tous les deux bourgeois. C'est la même chose. Sentinelle! prenez garde à vous! Mais voici l'état-major de madame qui revient.

En effet, Gabriel se croisa, en quittant le salon, avec Chabert qui portait à la main un petit bouquet de violettes, et avec Duportail qui portait un coffret enveloppé de papier de soie.

— Chabert?

— Quoi donc?

— Sérieusement, c'est ça ton cadeau pour Valentine?

— C'est ça.

— Un bouquet de violettes!

— Mais offert de bon cœur, et que je lui donnerai en l'embrassant sur les deux joues. Crois-tu qui si

ces fleurs étaient en diamants, Valentine serait plus flattée?

— Mais...

— Tu ne la connais pas. Et toi, d'ailleurs, que lui portes-tu?

— Oh! moi, regarde.

Duportail sortit le coffret de son enveloppe.

— Ah! mais c'est vraiment très-beau, s'écria Chabert; de l'or, des perles, de la ciselure, des incrustations, un riche travail.

— Sais-tu le nom particulier de ce coffret?

— Ma foi... non.

— Cela s'appelle un coffret diplomatique.

— Drôle de nom! Mais voyons, voyons l'intérieur de ce coffret diplomatique... Où donc est la serrure?

— Cherche!

Après avoir examiné de nouveau dans tous les sens :

— Mais par où s'ouvre-t-il? Rien de ce côté-ci, rien de ce côté-là. Uni partout comme une glace.

— Cherche, Chabert, cherche!

— Cherche... cherche! Je n'aperçois rien qui indique... mais enfin, sacrebleu! comment l'ouvre-t-on?

— Il ne s'ouvre pas.

— Comment, il ne s'ouvre pas!

— Non! Et voilà l'original de la chose. En voyant ce coffret, on s'écrie comme toi : « Ah! que c'est beau! il est impossible qu'une enveloppe aussi brillante ne cache pas une surprise merveilleuse. » Erreur! Il ne renferme rien, puisqu'il ne s'ouvre pas. C'est donc à juste titre, tu vois bien, qu'on le nomme un coffret diplomatique.

— Voilà une idée! Et qui a inventé cela?

— Un diplomate qui ne s'ouvrait jamais.

— Et qui ne renfermait rien, sans doute?

— Tout juste!

— J'aime mieux mon bouquet de violettes.

— Ah! voici Adrianoff, s'écria Duportail, qui apporte aussi son cadeau.

Adrianoff se joignit à ses deux amis, une lettre à la main et dans une très-grande agitation.

— Oui, dit-il, un cadeau! J'ai un cadeau, mais c'est moi qui l'ai reçu, ce cadeau.

— Qu'avez-vous donc, Adrianoff?

— J'ai... Il froissa la lettre avec colère... J'ai... ceci est une lettre de mon intendant Michaïloff. Il m'écrit de Cologne. C'était convenu entre lui et moi, vous savez?

— Oui, pour vous donner des nouvelles de l'enfant que vous avez acheté vingt mille francs.

— Vingt mille déceptions!

— Comme vous voilà furieux! Michaïloff aurait-il mangé l'enfant en route.

— Plût au ciel!

— Nous ne devinons pas.

— Et qui donc devinerait ce qui m'arrive? Je vous ai dit que j'avais acheté de ce cupide fermier, paysan ou jardinier, un enfant beau comme le ciel.

— Brun comme un Espagnol.

— Intelligent, cher Duportail, et affectueux autant que fier et résolu.

— Oui, oui.

— Voici ce que m'écrit Michaïloff. — Adrianoff lut la lettre de son intendant : — « Il est impossible que je vous taise plus longtemps le découragement où me jettent la conduite et le caractère de l'enfant que vous m'avez confié. Depuis Paris il ne cesse de me dire des grossièretés de sa voix désagréable. Il est le fléau des voyageurs, qui m'ont forcé déjà plusieurs fois de changer de wagon. »

— Que veut dire? — Un enfant que vous disiez si aimable!

— Attendez. — Adrianoff lut encore: « Comme vous n'ignorez pas que cet enfant est bossu. »

— Un enfant beau comme le soleil et qui est bossu : bossu comme le soleil, s'écria Duportail.

— Mais il n'était pas bossu quand je l'ai acheté.

— Mon pauvre Adrianoff, il y a là-dessous...

— Il y a... J'achève. Adrianoff reprit ainsi la lecture de la lettre de son intendant : — « A cette infirmité, qui n'a rien de bien intéressant en elle-même, votre jeune protégé joignant encore celle d'avoir les cheveux rouges, on l'appelle le fils du diable dans toutes les rues de Cologne que nous traversons. Comme on me prend pour son père, vous sentez combien il est pénible pour moi... » Les cheveux rouges! s'interrompant lui-même Adrianoff, quand j'ai acheté un enfant avec des cheveux noirs, des cils noirs, le teint noir, des yeux noirs!

— Parbleu! interrompit à son tour Duportail : — ce n'est pas le même enfant.

— Non, ce n'est pas le même! Comme il était nuit, comme l'enfant était caché dans un manteau quand on l'a conduit au chemin de fer, où, d'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'ai reçu, mais Michaïloff, qui ne l'avait jamais vu, le brigand de père m'a joué ce tour infâme. De ses deux enfants, il m'a vendu le plus beau, mais c'est le plus laid qu'il m'a livré. J'ai acheté un ange et j'ai emporté un singe. Vingt mille francs pour avoir un héritier bossu et qui a les cheveux rouges! — Oh!

— Qu'allez-vous faire maintenant? demanda Chabert.

— C'est déjà fait. Le télégraphe a joué. J'ordonne à Michaïloff de revenir tout de suite à Paris et de ramener le jeune monstre au sein de sa famille. Ils seront ici l'un et l'autre demain, ou après-demain au plus tard.

— C'est bien; mais plus d'héritier, mon pauvre Adrianoff; c'est encore à recommencer.

— Du tout! j'exigerai l'autre enfant.

— Et si le père ne veut pas vous le donner ?

— Il rendra les vingt mille francs.

— Et s'il ne veut pas vous les rendre?

— Nous irons en justice.

— Vous serez condamné.

— A garder un enfant rouge?

— Non, mais...

Chabert aperçut Valentine traversant l'antichambre :

— Accourez, madame, mettre la paix chez vous.

Valentine disait tout bas à Gabriel en lui remettant sa pelisse :

— J'ai vu Valentin : ce n'était rien. Il est triste d'avoir perdu son petit camarade. C'est toute une histoire; je vous dirai cela.

Gabriel, en recevant la pelisse d'une main, remettait de l'autre, à Valentine, une carte de visite.

— Cette dame attend dans la bibliothèque.

— Une dame... Valentine jeta les yeux sur la carte... Elle! elle, ici!

Chabert, qui avait remarqué les paroles échangées à voix basse entre la maîtresse et le valet de chambre, dit à Valentine :

— Vous êtes attendue, madame, nous craindrions...

— Je suis fâchée de ne pouvoir vous retenir, messieurs, mais une visite imprévue... extraordinaire...

— Nous nous retirons. Agréez seulement les vœux bien sincères que nous formons tous à l'occasion de votre fête, que nous étions venus vous souhaiter.

L'esprit tout entier à la visite qu'elle n'attendait pas, Valentine reçut d'une manière distraite et troublée le bouquet de Chabert, le coffret de Duportail et un écrin de fort bon goût que lui remit Adrianoff.

— Mes bons amis, mes chers amis, je vous remercie... Mais, dans un autre moment, je vous exprimerai mieux... Vous reviendrez, n'est-ce pas? — Le thé nous réu-

nira ce soir... A ce soir donc!... Je vous attendrai...

— A ce soir! madame, à ce soir! répétèrent les trois amis en se retirant.

— Gabriel!

— Madame?

— Introduisez cette dame.

Hélène Overman, la femme de Georges de Blancastel, fut introduite au salon.

— Madame, dit Hélène sans préambule, j'osai faire auprès de vous, il y a peu de temps, une démarche bien hasardée pour une personne habituée comme moi à vivre dans un monde de convenances et d'étiquette. Dans cette entrevue, que vous n'avez sans doute pas oubliée...

— Non, madame.

— Je vous déclarai que j'aimais M. de Blancastel, mais que, malgré cet amour commencé aux premières heures de la jeunesse, retrouvé dans mon cœur après des années d'un mariage qui ne me l'avait pas fait oublier, je ne consentirais à épouser M. de Blancastel qu'à une condition immuablement arrêtée dans mon esprit, condition entière, absolue.

— Je n'ai pas oublié non plus cette condition.

Hélène reprit:

— J'eus l'aveu formel de votre bouche que tout attachement sérieux était rompu entre vous et lui. J'eus mieux que cet aveu: j'eus la conviction éclatante, j'eus la preuve, presque publique, que vous accueilliez avec une faveur marquée les attentions peu déguisées de M. de Fabry. Je n'avais plus rien à savoir. Les conditions délicates que ma conscience avait mises à mon mariage avec M. de Blancastel étaient remplies; j'épousai M. de Blancastel. Ce que je viens de dire, est-ce la vérité?

— C'est la vérité, madame.

— Est-ce la vérité aussi, madame, que je pouvais par-

faitement me dispenser d'avoir tous ces scrupules et me marier avec M. de Blancastel sans m'inquiéter le moins du monde de savoir si je vous froissais ou non en l'épousant?

— C'est encore la vérité, madame.

Hélène continua :

— Alors, c'est la vérité que la confiance, la franchise, la délicatesse, l'honnêteté se trouvent aujourd'hui de mon côté, et que du vôtre, au contraire, se trouvent...

— Madame!

Sans s'arrêter à l'interruption de Valentine, Hélène dit avec fermeté :

— M. de Blancastel est venu ici ce matin.

— Oui, madame... pour la première fois depuis son mariage : ce sera la dernière.

Hélène répéta avec cette douce ironie de la grande dame dont les soies sont des piquants :

— Pour la première fois! — Ce sera la dernière! Ne m'avez-vous pas dit pourtant... ne m'avez-vous pas protesté, assuré, juré que jamais M. de Blancastel...

— J'ai tenu ma parole, madame, et je continue à la tenir.

— Oui, en ne changeant rien à votre passé, en aimant toujours celui que vous m'aviez solennellement dit ne plus aimer.

— Eh! madame, que vous importait, après tout, puisque vous l'épousiez, que je l'aimasse encore ou que je ne l'aimasse plus?

— Vous l'aimiez donc toujours?

— Vous demandez cela!

Hélène fit un retour silencieux sur elle-même, sur elle-même qui n'avait jamais détruit le souvenir de Blancastel dans son cœur, avant de dire à Valentine d'un accent moins décidé :

— Ah! oui, vos larmes qui me disaient... j'aurais dû...

— Ces larmes auxquelles vous avez cru d'abord et auxquelles vous auriez pu croire toujours, ces larmes étaient vraies comme la passion, comme la douleur, comme les regrets qui les faisaient monter malgré moi de mon cœur à mes yeux et couler devant vous.

— Mais alors, demanda Hélène, pourquoi les avoir si énergiquement démenties?

— Pourquoi?

Valentine devint rêveuse et ses lèvres palpitèrent.

— Oui, pourquoi, puisque vous l'aimiez à ce point, vous l'êtes-vous laissé enlever par une rivale? pourquoi l'avez-vous livré si facilement à qui vous le demandait?

— Pourquoi? répéta Valentine de plus en plus agitée.

— Pourquoi, enfin, m'avoir laissé épouser M. de Blancastel, quand vous pouviez d'un mot empêcher...

L'explosion se fit dans l'âme de Valentine :

— Parce que vous êtes riche, madame, et que je ne le suis pas.

Le même éclat livra passage à ce cri d'Hélène :

— Parce que je suis riche, dites-vous? Il m'aurait donc épousée pour... pour ma fortune, lui! — Oh!

— Non, madame, c'est moi qui ai voulu qu'il vous épousât pour votre fortune, ce n'est pas lui. Il succombait sous le poids des dettes; ses capitaux étaient dévorés par les emprunts; son château patrimonial allait être ignominieusement vendu à la criée; il fallait le sauver de la misère, de la prison, de la honte. Ce n'est pas tout, il fallait...

— Achevez, madame; ne me laissez rien ignorer.

— Il fallait lui trouver de nouvelles ressources pour qu'il pût faire face aux formidables exigences de luxe dans lequel il a toujours vécu, sans lequel il ne saurait vivre. Eh bien! madame, je vous vis, je vous écoutai, et

je m'écriai dans la joie de ma découverte : « Voilà une femme qui a de l'or... moi, je n'ai que mon amour; je vais lui vendre mon amour pour Georges, et Georges sera heureux. » — Et je vous ai vendu tout ce qui faisait ma joie, mon orgueil, mon espérance, mon repos, mon bonheur, ma vie dans ce monde.

— Vous avez fait cela ?

— Je vous ai laissé épouser M. de Blancastel, que j'allais épouser moi-même dans quelques jours, dans quelques heures.

— Ah! tenez, madame, s'écria Hélène hors d'elle-même, exaltée de toute l'exaltation de Valentine, qu'elle admirait maintenant, c'est sublime ce que vous avez fait là! c'est touchant! vous m'avez brisé le cœur. Ah! que n'ai-je su tout ce que je viens d'apprendre! — Je n'aurais pas souffert un pareil sacrifice ; je vous aurais serrée en frémissant contre mon cœur; je vous aurais dit : « C'est votre bien, vous l'aimez, soyez heureuse avec lui. Ni mon or, ni ma présence ne viendront plus vous troubler. » J'aurais fait comme vous, j'aurais répandu quelques larmes, et je vous aurais dit : « Ne faites pas attention, madame, c'est mon orgueil qui souffre ; une soirée de bal séchera tout cela. » — Non! je n'eusse pas agi ainsi ; j'aurais manqué de cœur. Il fallait le vôtre pour tant d'héroïsme et tant d'abnégation. J'ai l'âme assez grande pour admirer votre dévouement, mais je n'ai pas assez de force pour l'imiter. C'est pur, votre action ; c'est radieux comme le martyre. Mettez dans un plateau de la balance tout l'or qui est sous la terre, tout l'or qui est dessus, tous nos titres de noblesse dont nous sommes si fiers; jetez dans l'autre plateau la plume de l'ange, votre action belle, simple et divine, et c'est votre action, c'est la plume de l'ange, madame, qui l'emportera. Votre main, madame ; je vous aime!

Valentine joignit sa main à celle d'Hélène.

— La voilà! comme deux amies qui souffrent.

— Non! dit Hélène, comme deux sœurs qui se consolent. On ne cache rien à une sœur, poursuivit-elle sous l'impulsion d'une pensée qui lui vint aussitôt et comme pour chasser le dernier nuage du passé nébuleux interposé entre elles deux: Valentine, si vous m'avez fait un sublime mensonge le jour où vous m'avez dit que vous n'aimiez plus M. de Blancastel, quel nom donnerai-je à l'aveu de cette autre intimité, fait pareillement par vous à la même heure; cette intimité dont je fus témoin... dont j'emportai l'impression comme une victoire, croyant, avec ce trophée, n'avoir plus à craindre de rivalité. Valentine, achevez votre courageuse confession... Je vous parle de M. de Fabry.

— Ah! oui... dit Valentine en souriant derrière un embarras qu'elle paraissait vouloir vaincre, mais qu'elle semblait, au même degré, ne pas pouvoir dominer...

— Vous voulez savoir à quel titre, accueilli si favorablement par moi, le jour où vous vous rencontrâtes avec lui, M. de Fabry est aujourd'hui reçu chez moi; vous voulez enfin savoir...

— Madame! madame! accourut dire Gabriel à demi-voix à Valentine d'un air inquiet, M. de Blancastel traverse la cour... il monte chez vous...

— Lui! dirent avec le même effroi Hélène et Valentine.

— Où me cacher! ajouta Hélène la tête perdue, cherchant partout une issue, communiquant sa terreur à Valentine; où me cacher?... Je ne veux pas qu'il me voie ici!... S'il me voyait!... oh!

Gabriel, resté à la porte, et reportant son attention de l'extérieur à l'intérieur, répéta :

— Le voici!

Sans cesser de regarder autour d'elle avec égarement pour découvrir un endroit où se cacher, Hélène lança ces mots à Valentine, qui les reçut comme dans un com-

bat on reçoit de l'ennemi qui bat en retraite une poignée de mitraille :

— Vous ne deviez plus le revoir !

Elle passa ensuite, avec une rapidité de panthère, entre le paravent chinois et la cheminée. Elle disparut.

Georges entra. Il aurait pu voir le volant de la robe d'Hélène courir autour du paravent chinois si ses yeux se fussent par hasard portés de ce côté. Il avança jusqu'au milieu du salon d'un pas impatient, fébrile, la colère à la bouche.

— Savez-vous, dit-il à Valentine, savez-vous ce que me voulait ce notaire... ce M. Roland, de chez qui je sors ?

Toute troublée, Valentine répondit :

— Non... non...

— Ah ! vous ne le savez pas ! vous ne le savez pas ?

— Encore une fois, non. Comment saurais-je?...

— C'est bien étrange ! si étrange, que c'en est impossible.

— Je vous assure...

— Il avait à m'apprendre que le propriétaire de cet hôtel, M. Burnham, était mort le mois dernier à New-York, et que ses héritiers, qui sont venus à Paris pour toucher la succession, s'étaient présentés à son étude afin de le charger, comme notaire de leur oncle, de réclamer de moi trois années de loyer, trente mille francs.

— S'il vous souvient, je vous parlai, il y a quelque temps, de cette dette.

— Oui, je m'en souviens... Vous la connaissiez, cette dette, et voilà pourquoi je m'étonne que vous ignoriez... Enfin, vous ignorez, soit. J'ai répondu à ce M. Roland que j'étais prêt à verser ces trente mille francs... Je lui demandai seulement vingt-quatre heures pour

réaliser la somme et la lui faire parvenir... quand il m'a interrompu pour me dire que cela n'était nullement nécessaire; qu'il était même fort surpris de me voir dans son étude; que depuis le jour où il m'avait écrit, c'est-à-dire depuis trois jours, — il m'avait été impossible d'aller plus tôt chez lui, — on s'était présenté et qu'on avait payé les trente mille francs de loyer. « Vous ne me devez donc plus rien, m'a-t-il dit en me congédiant; les quittances sont remises. » Et je suis sorti, et me voilà, et je vous demande qui a pu payer ces trois années de loyer, ces trente mille francs ?

— Je l'ignore! répondit Valentine avec autant de dignité qu'il y avait de brutalité dans l'interrogation du marquis de Blancastel.

— Vous le savez !

— Je vous atteste...

— Vous le savez! vous le savez !

— Je vous jure!

— Vous mentez !

— Monsieur de Blancastel! si vous vous croyez encore chez vous, vous manquez d'égards envers moi; si vous admettez que vous êtes chez moi, vous manquez d'égards envers vous.

— Vous n'êtes ni chez vous ni chez moi, madame, vous êtes chez... Mais comme vous n'êtes chez lui que depuis que vous n'êtes plus chez moi, il ne me convient pas qu'il prenne à sa charge un passé que je crois encore avoir eu la faveur de posséder seul et sans partage. Ses trente mille francs vont lui être remis sur-le-champ et par vous. Me permettez-vous, madame, de sonner?

Georges de Blancastel s'élança vers la cheminée pour saisir le cordon de la sonnette; Valentine se jeta sur son passage pour l'en empêcher. Sa femme était là, il l'eût infailliblement vue... Il interpréta d'une tout autre manière le geste précipité qui l'arrêta.

— C'est juste, dit-il, je ne suis plus chez moi... on a de ces oublis!... oublis étranges... bien naturels au fond... Non, je ne suis plus chez moi !

Valentine avait vivement sonné, et Gabriel avait paru.

Georges l'interpella aussitôt de cette manière :

— Sur la somme que je te remis, il y a quelques mois, je te pris dix mille francs ; il doit te rester trente-cinq mille francs, remets-les-moi.

Le zouave fut si interdit de cette demande, à laquelle il s'attendait si peu, qu'il ne sut s'il prendrait le pas ordinaire ou le pas gymnastique pour répondre. Il se lissa la moustache.

— Tu m'entends, Gabriel?

— Comme si nous étions en rase campagne, mon capitaine.

— Eh bien alors... remets-moi vite!...

— Oui, en effet.... il me restait trente-cinq mille francs.

— Donne ! donne !

— C'est que, mon capitaine...

L'impatience de Georges montait et bouillonnait jusqu'aux bords.

— Donne vite! donne vite !

Gabriel ne répondait guère à cette impatience fougueuse.

— Je ne croyais pas... je ne m'attendais pas... je ne prévoyais pas, mon capitaine...

— Mais... allons, voyons... donne! Et Blancastel ajouta tout bas pour décider le zouave à vaincre des hésitations qu'il se croyait avoir le droit de prolonger : il ne s'agit plus, cette fois, de sauver cet argent des chances du jeu. J'ai à payer une dette ici... dans cette maison...

Sur le même ton confidentiel, Gabriel répondit :

— L'autre fois aussi, c'était pour payer une dette.

— Encore une fois, dit à haute voix Blancastel, encore une fois, donne-moi cet argent ! finissons-en !

— Cet argent, mon capitaine... cet argent...

Le zouave recula de quelques pas.

— Eh bien ?

— Je ne l'ai plus.

— Tu ne l'as plus ! Joué ?

— Oh ! non : je n'ai pas ce goût-là.

— L'as-tu prêté ?

— Votre argent ! mon capitaine, ah ! prêter votre argent !

— L'as-tu donné ? dis !

— Sans votre permission...

— Te l'a-t-on volé ? car enfin...

— On ne m'a pas volé.

— Qu'en as-tu fait alors, qu'est-il devenu, réponds ? mais le temps s'écoule !... Je cours chez moi... je trouverai... il faut que je trouve !... Mais qu'en as-tu donc fait, misérable ?

Gabriel ouvrit le portefeuille, qui ne le quittait pas, et il y prit un papier qu'il remit à Georges.

Georges lut sur ce papier : « Avoir reçu de M. Georges Blancastel la somme de trente mille francs pour trois années de loyer du logement qu'il occupe dans notre hôtel de la rue Blanche. — *Les héritiers* BURNHAM. »

— Faites-moi fusiller maintenant, mon capitaine.

— Gabriel, dans les défilés de la Kabylie, tu m'as sauvé la vie une fois... Ce que tu viens de faire là !...

Georges serra Gabriel dans ses bras.

— Mon capitaine, je ne sais pas... mais il m'a semblé que l'argent de l'autre, à qui je le rendrai... ça ne m'a pas paru bien clair... j'ai risqué le ballot.

— Bien ! très-bien, mon soldat !

Gabriel en se retirant renvoya vers la porte ces mots, impossibles à retenir dans sa loyale poitrine :

— J'ai fait du plaisir à un capitaine, de la peine à l'autre ; je suis heureux comme un adjudant-major.

Le front haut, les lèvres fières, comme un Castillan qui vient de laver son honneur un instant compromis, Georges dit à Valentine :

— Ce serviteur a plus de cœur que vous. Il a deviné que je ne devais pas souffrir qu'un autre touchât à un passé... Il a sauvé ma dignité... Que maintenant celui qui a été si impudemment généreux avant l'heure agisse comme il vient de le faire, je n'aurai rien à dire... Désormais votre présent et votre avenir sont à lui... Aussi je me retire, et je vous jure que jamais...

Il s'approcha de Valentine, dont le visage, depuis quelques minutes, était caché par ses mains éplorées.

— Est-ce, lui dit-il, de la rougeur ou des larmes que vous me cachez en m'empêchant de voir une dernière fois votre visage? — Valentine, je ne rétracte rien, je ne démens rien; mais je ne veux pas vous laisser sous l'impression, trop humiliante pour moi, que je ne sais pas comprendre en homme d'honneur la position délicate, difficile, où vous êtes. —Non! je n'ai plus aucun pouvoir sur vous! non! je n'ai plus le droit de troubler votre nouvelle existence.—Allez! la mienne n'a ce privilége sur aucune; la mienne, que vous vous figurez si belle, si satisfaite...

— Taisez-vous! interrompit Valentine effrayée. — Sa femme qui est là! pensa-t-elle.

— Ah! reprit Georges, j'ai menti ce matin, quand je vous la peignais comme une succession sans fin de joies et de délices. J'ai menti par orgueil : vous vous disiez heureuse, je me suis dit heureux. Je ne le suis pas! je ne le suis pas!

— Taisez-vous! lui dit terrifiée Valentine, qui savait qu'Hélène était là, derrière le paravent, qu'elle les écoutait : taisez-vous!

Mais Georges poursuivit :

— Ces profondes richesses auxquelles je puise sans compter peuvent calmer de loin en loin la fièvre de dépenses qui me dévore, mais elles ne comblent pas le vide toujours plus sombre que creuse dans mon âme le poids de votre absence.

L'effarement de Valentine faisait de la peine à voir.

— Mais taisez-vous ! taisez-vous ! je vous en supplie.

— Hélène est bonne, sans doute, continua Georges; elle est belle, elle est digne ; je lui rends justice, mais je ne puis l'aimer, ni comme autrefois, ni comme je vous ai aimée, ni comme je vous aime encore.

— Georges ! Georges !

— Je me blâme, je me condamne , mais c'est malgré moi que j'agis. Une impulsion irrésistible m'entraîne. La nuit, je quitte furtivement mon hôtel, mes salons, le monde que je reçois, et je viens sans avoir la conscience de mes pas, je viens comme un somnambule, — tenez, ainsi que vous m'avez peint vous-même ce matin l'état de votre esprit, — je viens me placer sous vos croisées.

Les lèvres de Valentine balbutièrent convulsivement :

— Georges ! par grâce ! par grâce !

— L'homme qui a escaladé le mur, la nuit dernière, c'est moi.

Valentine se rapprocha de Georges, les mains suppliantes.

— Georges ! par pitié ! par pitié ! plus un mot !

— Depuis un mois, c'est là ma vie. Chaque nuit, je viens épier derrière vos rideaux le passage adoré de votre ombre. Ah ! comme je t'aime, toi qui ne m'aimes plus !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il ne veut pas se taire !

— Eh bien ! continua Georges de plus en plus exalté, eh bien, ne m'aime plus ! sois à un autre ! mais laisse-moi quelquefois venir me plaindre ici. J'ai vingt-quatre

heures par jour pour être riche; puisque je suis condamné à l'être, que j'aie du moins un coin d'ombre, une minute de recueillement près de toi.

Il saisit frénétiquement les deux mains de Valentine, dont on devine le trouble si près du délire, sachant toujours Hélène à un demi-pas d'elle, et forcée d'entendre toutes les protestations d'amour de Blancastel. Quelle femme fut jamais dans une situation pareille! Elle fut entraînée à dire tout haut, bien haut, à crier:

— Georges! Georges! vous m'exaspérez... vous me rendez folle.

— N'est-ce pas, tu me l'accordes, tu me le permets... ce droit de venir encore chez toi, Valentine! Valentine!

— Je ne sais pas ce que vous me dites... vos mains tremblent... je ne sens pas les miennes... je vois vos larmes... Vous m'attendrissez... vous m'effrayez... vous me tuez! ah! vous me tuez!

— Je viendrai, n'est-ce pas?

Valentine, complétement fascinée, oubliant un instant qu'Hélène était là, répondit:

— Oui, vous viendrez, vous viendrez... vous viendrez...

— Tu m'écouteras?

— Je t'écouterai.

— Tu me plaindras?

— Oui... oh! oui!

— Nous parlerons de lui!

— Oui, Georges! oui! de lui!

— A nous trois nous formerons une famille de bonheur inconnue du monde entier. Et personne jamais ne saura...

— Personne!

— Hélène surtout ignorera toujours...

— Hélène! Ah! je me suis oubliée! se dit Valentine, sortant enfin de l'ivresse magnétique que lui avait com-

muniquée Blancastel : elle est là, elle écoute, elle pleure! Puis élevant la voix : — Georges! ne parlez pas ainsi! ne me faites pas parler ainsi. C'est mal, oh! oh! c'est très-mal! de grâce, contenez-vous!

— Puis-je me contenir? répliqua Georges si loin de se douter quelle autre femme recueillait ses paroles comme autant de gouttes de poison. Eh! puis-je me contenir? Ma douleur est si violente qu'elle me rend insensible aux reproches de ma conscience, aux railleries de mon esprit. Moi, homme d'un monde blasé, qu'on croirait à l'épreuve de toutes les faiblesses du cœur, j'ai des illusions d'enfant. Tiens! Valentine, je vais jusqu'à croire, malgré la réalité qui m'oppresse, qui m'aveugle, que tu ne seras jamais, que tu n'es pas... sa maîtresse!

Georges reprit violemment les mains de Valentine :

— Ah! laisse-moi poser mes lèvres sur ton front, sur tes mains; regarde-moi, Valentine! regarde-moi; et je saurai bien deviner... je lirai la vérité dans ton âme.

Valentine s'éloigna subitement, et avec l'énergie d'une personne dont la flamme va saisir les vêtements :

— Arrêtez!

— Non!

— Arrêtez! fuyez! laissez-moi!

— Non! tu es mon bien! tu es à moi!

Valentine allait tomber dans les bras de Georges.

— Georges! éloignez-vous! ce front, ces mains sont à *lui*.

— A lui! avez-vous dit?

— A lui.

— Eh bien, je le tuerai!

— Vous!

— Moi-même... je le tuerai, vous dis-je!

— Et de quel droit?

— Du droit... du droit du désespoir. — Ah! tenez, vous avez raison, je ne suis qu'un homme grossier, sans

usage, sans résignation. Je me fais pitié. — Il prit son chapeau pour sortir. — Allons! que tout soit fini comme par la mort, entre vous et moi. Pourquoi suis-je encore ici? Qu'ai-je à savoir de plus?... Je suis depuis une heure chez M. de Fabry, dans l'appartement de M. de Fabry; je parle insolemment d'amour à la maîtresse de M. de Fabry. Mais faites-moi donc chasser par ses gens!

Épouvantée des paroles décousues de Georges, Valentine dont la tête n'était pas moins perdue, entre cet homme rempli de paroles déchirantes et une femme qu'allaient trahir ses pleurs et ses gémissements mal étouffés, Valentine retint Georges prêt à sortir de cet appartement de douleur. Quelle femme n'eût eu ce mouvement instinctif, involontaire, de crainte mêlée de pitié, à l'aspect de tant de désolations d'amour?

Georges s'arrêta sur le seuil : sa figure était pâle, ses yeux hagards, ses paroles brèves, sèches, tranchantes.

— Que me voulez-vous? — N'êtes-vous pas la maîtresse de M. de Fabry?

Valentine s'affaissa au bord d'un divan; elle descendit sur ses genoux comme si la vie se fût retirée de son corps. Elle vivait, elle ne bougeait plus.

Une femme écarta le paravent, et répondit à la face pâle et défaite de Blancastel :

— Non, monsieur, elle n'est pas sa maîtresse.

— Hélène!

Hélène avait parlé.

Le silence qui suivit cette apparition d'affliction, de mélancolie et de larmes, fut long; il fut poignant, il fut effrayant, il fut terrible. Jamais le drame domestique, le plus vrai, le plus saisissant, n'avait étonné le cœur d'une scène semblable à cette scène. La vie était suspendue chez ces trois personnages qui n'avaient plus qu'une même vie.

Ce fut Georges dont la voix s'éleva la première.

— Vous venez d'entendre, madame, des paroles pour lesquelles il n'y a pas de pardon.

Valentine répondit comme un écho lamentable :

— Oh ! non.

— Les démentir ou les atténuer, continua Georges d'une voix brisée et éteinte, serait indigne de tous les trois. Vous connaissez maintenant, dans toute son étendue, la vive affection qui nous a unis Valentine et moi.

— Oui, monsieur, répondit faiblement Hélène.

— Vous connaissez aussi, maintenant, le motif qui nous a violemment séparés.

— Oui, monsieur.

— Vous connaissez enfin les regrets qui ont survécu à cette rupture, dans mon cœur... dans mon cœur qui n'a pas eu, je le confesse, la générosité de répondre à tout l'intérêt que vous m'avez montré en acceptant mon nom, et en me livrant votre fortune.

— Je vous ai donné davantage, monsieur de Blancastel.

— Je n'en suis que plus ingrat. Aussi, je le répète, il n'y a pas de pardon pour les paroles que vous avez entendues.

Valentine acheva la pensée de Georges.

— Il n'y a, madame, que la pitié d'une âme grande et douce, indulgente et bonne comme la vôtre, qui puisse...

Hélène interrompit la double prière qui montait de ses pieds à son cœur dévasté.

— Ah ! croyez-vous donc l'un et l'autre que le pardon ou la pitié arrêterait la douleur du coup que je viens de recevoir ; il a été terrible. J'ai éprouvé là, à cette place, derrière ce paravent, une angoisse comme doivent en éprouver ceux qu'on descend, par erreur, tout vivants

dans la tombe. Ils crient, ils se rongent le cœur : — on ne les entend pas!

Valentine se traîna aux pieds d'Hélène.

— Ah! madame, accablez-moi de votre haine, de votre mépris, de votre colère, moi qui ai fait tout votre malheur.

En relevant Valentine, Hélène lui dit avec une bonté suave, angélique :

— N'est-ce pas moi, au contraire, qui suis venue pour faire le vôtre?

— Et moi, murmura Georges, pour faire celui de toutes les deux?

Un domestique étant entré pour dire que MM. Duportail, Fabry, Chabert et Adrianoff demandaient la faveur de se présenter:

— C'est bien! lui dit de Blancastel en le chassant d'un geste; c'est bien! que ces messieurs attendent!... quand je sonnerai!...

— Valentine, reprit Hélène avec la même douceur dans le regard et dans la voix, Valentine, je vous ai appelée ma sœur, faites que je sois l'aînée. Prenez de moi le courage et la force, ne pleurez pas ainsi.

— Mais vous êtes vous-même inondée de larmes, madame, vous qui m'engagez...

— Parce que vous souffrez.

— Oh! emmenez-la, dit tout bas Valentine à Georges, emmenez-la.

Georges alors à Hélène :

— Voulez-vous permettre que je vous reconduise chez vous?

— Pas encore, répondit Hélène.

Valentine redit à Georges :

— Emmenez-la, elle se meurt! — ne le voyez-vous pas ?

— Venez, recommença Georges, venez, je vous en

prie, Hélène ; venez : à force de dévouement, à force d'amitié — il y en a de rares et de persuasives, — je parviendrai peut-être, non à faire pardonner, mais à vous faire oublier la douleur que votre dignité de femme et d'épouse vient de ressentir.

— Laissons ma dignité! la douleur, mes amis, se renouvellera sans cesse, parce que la cause se renouvellera toujours.

— Jamais! dit Valentine.

Et Georges dut répéter :

— Jamais!

— Demain, dit aussitôt Hélène.

— Non, affirma encore Georges ; nous n'aurons jamais existé l'un pour l'autre ; je vous en fais le serment...

Hélène l'arrêta :

— Pas de parjure! Dieu nous voit, puisque nous souffrons.

— Eh bien, alors, reprit Georges, il doit voir que tout est désormais brisé, fini, entre Valentine et moi.

Hélène releva ironiquement le mot.

— Brisé !

— Oh ! oui, appuya Valentine, brisé : et c'est là notre seul titre à votre clémence.

— Oui, dit aussi Georges, croyez un peu, madame, à ce qui est notre foi, notre honnêteté, notre repentir.

— Quoi ! vous voulez, monsieur de Blancastel, que je croie sérieusement que tout est fini, brisé entre vous deux ? — Mais Valentine ne fût-elle pas pure comme elle l'est, et comme votre aveugle jalousie vous a empêché de le voir ; fût-elle à M. de Fabry, fût-elle coupable, avilie, votre amour, — je le connais maintenant, — se traînerait suppliant à ses pieds, et se contenterait des restes de son indignité. Non, tout n'est pas fini, non, tout n'est pas brisé entre vous !

— Tout, madame, je vous le jure !

— Vous aussi, Valentine... des serments...

— Ne me croyez-vous pas, moi non plus ?

— Vous non plus : — Vous serez entraînée par lui, vous serez subjuguée.

— Oh ! madame !

— Vous faut-il des preuves, vous qui ne donnez que des serments?

— Oui, des preuves.

— Soit! vous et lui, qui avez brisé, dites-vous, tout rapport, tout nœud, tout souvenir, avez-vous brisé ceci ?

Hélène montra à Valentine et à Georges le portrait de leur enfant.

Georges et Valentine se turent.

— Ce n'est donc pas de vous deux que viendra le dénoùment de cette lutte où trois cœurs aimants, bons, frappés du même coup, où trois existences sont douloureusement engagées. Il faut qu'une autre la dénoue, dût-elle s'ensanglanter la main, dût-elle laisser la vie dans ce cruel effort.

Hélène sonna aux deux côtés de la cheminée. Fabry, Duportail, Chabert et Adrianoff se montrèrent.

— Messieurs, leur dit Hélène d'une voix claire et solennelle, soyez tous témoins que j'ai trouvé M. le marquis de Blancastel, mon mari, chez sa maîtresse. Vous l'affirmerez devant la justice.

TROISIEME PARTIE

Un mois après la rencontre violente de Georges, d'Hélène et de Valentine, dans les appartements de la rue Blanche, les beaux jours du printemps commençaient à nuancer le ciel de bleu et de rose le matin, et à purifier les eaux des fleuves et des rivières, des boues jaunes produites par les colères de l'hiver. Parmi les localités rurales semées aux environs de Paris, une des plus gracieuses et malheureusement une des plus connues, c'est Asnières. Ses beautés pittoresques, mais faciles, ont causé sa vulgarité. La Seine y est là d'une belle bourgeoisie, et pourtant le courant s'y dévide comme une riche pièce de soie argentée sur le métier d'un tisserand indien. Que de barques élégantes au bec d'oiseau vont d'une rive à l'autre, le soir, au murmure de la musique de Strauss, cachée dans les feuilles! que de propriétés étendent leur fin tapis de gazon jusque sous la gaze écumeuse du fleuve royal! quel éternel spectacle que ces lignes de wagons se précipitant, ailes déployées, naseaux en feu, sur l'abîme liquide creusé sous leurs roues, que ces convois de voyageurs venant de quatre points à la fois pour se mêler effroyablement sur ce point unique; puis tout à coup, au moment où l'on croit qu'ils vont se broyer, quel tableau palpitant, de les voir s'élancer chacun sur sa voie et se perdre avec leur collier de lanternes dans les brumes rougeâtres de quatre horizons!

A peu de distance du pont, dans les méandres de

Neuilly, un joli chalet sort de la verdure et de l'eau comme s'il était lui-même une production spontanée de cette vivace nature qui fait de tout à cet endroit : des joncs, des tilleuls, des saules, des îles, des presqu'îles, des lacs, des étangs, des jardins, des bois, des parcs, des prairies.

Notre vieille connaissance, Gabriel, le zouave, passait rapidement, aux premières heures de la matinée, devant le perron du chalet, taillé en arc courbe, à la manière chinoise, et, s'adressant au fils de Valentine, après lequel il courait, il disait avec animation :

— Mais non! mais non, monsieur Valentin, vous n'irez pas voir partir les embarcations sans la permission de madame. Voyez-vous ça! — Voulez-vous bien, petit monsieur, m'écouter et m'obéir! Ma parole d'honneur! ces régates font perdre la tête à tout le monde à Asnières; à moi tout le premier. — Ah! vous ne voulez pas m'obéir...

Et Gabriel disparut dans le massif d'arbres plantés à l'un des abords du chalet, poursuivant de ses pas et de ses remontrances l'espiègle révolté.

A ce moment, Valentine, en peignoir rose, un châle blanc jeté sur les épaules, en cheveux, sortit par la porte cintrée du chalet et dit à Gabriel :

— Que voulez-vous, mon pauvre Gabriel, puisqu'il tient absolument à voir les régates, accompagnez-le.

— Du moment où madame le permet...

— Mais ne le quittez pas!

— Du moment où madame veut tout ce qu'il veut...

— Ne le quittez pas un instant. — Ne courez donc pas si fort, Valentin!

— C'est cela, dites-lui de ne pas courir...

— Vous allez vous fatiguer, Valentin.

— Belle recommandation!

— Prenez-lui la main, Gabriel.

— Si vous croyez, madame, que c'est facile...

— Ne le laissez pas marcher ainsi au bord de la berge. Ah mon Dieu! il va glisser... — Vous allez rentrer tout de suite! — Eh bien non! Valentin, mais je vous en prie, mon chéri, ne me faites pas toutes ces frayeurs-là. Oui, envoyez-moi beaucoup de baisers!

— Câlin! murmura Gabriel.

— Voilà ce que vous méritez.

Valentine envoyait aussi à l'enfant, pour le punir de ces imprudences et de ces désobéissances, des poignées de baisers.

Elle s'arrêta ensuite à quelques pas du chalet, pour prêter l'oreille à un chant qui passait par-dessus les arbres en venant du côté de la rivière, et dont voici à peu près les paroles :

Vierge des eaux, entends notre prière,
Conduis nos bras, bénis nos avirons;
Si notre barque arrive la première,
C'est nous qui te bénirons.

— Les régates vont commencer, pensa Valentine ; et voilà pourquoi mon cher ange était si pressé... Elle s'appuya mélancoliquement sur la basse branche d'un acacia pour mieux écouter les paroles qui suivirent le morceau d'ensemble qu'elle venait d'entendre :

Maintenant, sur la Seine!
En avant nos canots!
Prudence au capitaine,
Courage aux matelots!
La rive s'est peuplée;
On sent battre son cœur
La coupe ciselée
S'emplit pour le vainqueur.
C'est lui, faites passage!
Commencez le festin;
Et là, s'il fait naufrage,
Que ce soit dans le vin!

Vierge des eaux, entends notre prière,
Conduis nos bras, bénis nos avirons;
Si notre barque arrive la première,
C'est nous qui te bénirons.

— Oui, continua à se dire Valentine quand les chants eurent cessé, c'est aujourd'hui grande fête à Asnières. Georges, qui ne tient pas à se montrer ici, au milieu de tant de gens dont il est connu, ne viendra pas. D'ailleurs, il m'a assuré qu'il resterait à Paris. Je suis heureuse quand il vient, mais bien plus calme quand il ne vient pas. Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas oubliée dans l'obscurité de cette retraite? Chaque fois qu'il vient, je le supplie de renoncer à me voir; je lui montre tous les dangers de ces visites que sa femme ne doit pas ignorer. Le silence profond qu'elle garde depuis un mois qu'elle est à Bruxelles est plein d'orages. Il se médite contre Georges des résolutions qu'il aurait empêché de prendre, s'il eût voulu m'écouter. Mais Georges...

Valentine crut avoir entendu retentir la sonnette de la petite barrière de bois placée au bord de l'eau.

— Je n'attends personne... est-ce que Georges, malgré sa promesse?... Qui peut donc venir? — M. de Fabry!

Pendant quelques secondes, Valentine resta muette devant la présence du visiteur qu'elle était si loin d'attendre.

Il ne lui vint aucune parole, même de politesse banale.

Fabry mit un terme à cet embarras où dominait la crainte la plus accusée :

— Enfin, madame, je vous trouve, dit M. de Fabry. Les régates m'ont attiré aujourd'hui à Asnières, et le hasard vient de me montrer Gabriel qui sortait de ce jardin. J'ai aussitôt supposé que vous n'étiez pas loin. J'ai supposé juste.

— Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous recevoir. Je me suis imposé de ne recevoir personne.

— Aussi, madame, n'abuserai-je pas de la générosité du hasard. Permettez-moi seulement de vous dire que Paris a été fort surpris de votre disparition si subite, et que, pour ma part, j'ai été affligé d'une fuite...

— S'installer à cinq minutes de Paris, ce n'est pas fuir, monsieur de Fabry, c'est tout au plus se retirer du monde.

— Ce sera, madame, tout ce qu'il vous plaira ; personne n'a le droit... ai-je même celui de vous rappeler qu'il y a un mois environ, — c'était juste au moment de votre départ, — vous désirâtes avoir avec moi une explication ?... Elle n'eut pas lieu...

— Les circonstances...

— Elle n'eut pas lieu.

— Non, parce que...

— Le même jour vous quittiez Paris.

— Oui, monsieur, le même jour.

— Cette explication qui n'eut pas lieu alors...

— Est devenue désormais inutile, monsieur de Fabry.

— Oserai-je vous demander pourquoi, madame ?

— Quand je sollicitai de vous cette entrevue, je venais d'être avertie d'un danger...

— D'un danger ?... achevez, madame.

— D'un danger qui a cessé d'exister pour moi.

— Peut-être le courez-vous encore.

— Oh ! non.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui, monsieur, répondit plus ferme et plus rassurée Valentine. Je m'étais compromise pour avoir subi à mon insu l'appui d'une générosité...

— Elle n'avait rien que de très-noble.

— Le ciel m'a inspiré l'idée... il m'a donné la force de me passer de l'appui de... tout le monde.

— Vous habitez un pavillon bien modeste.

— Je l'ai voulu ainsi.

— J'admets cependant, madame, que vous résisterez toujours à ces privations forcées, vous habituée...

— Ces privations sont volontaires.

— Tant mieux alors. Car, malgré son grand cœur, ce n'est pas M. de Blancastel qui pourrait maintenant...

Le front de Valentine s'éclaira d'un rayon de noblesse.

— Je ne demande rien à M. de Blancastel; et je ne sais pourquoi, monsieur de Fabry...

Fabry, qui ne voulait pas laisser sortir l'entretien de l'étroite voie où il l'avait encaissé, le continua brusquement ainsi:

— Au retour de sa femme, dont le voyage à Bruxelles n'aura aucun résultat sérieux, car elle lui est tendrement attachée, il se remettra avec elle. Le monde leur impose d'ailleurs cette réconciliation. Il n'y aura plus d'amour, plus d'intimité entre eux, c'est vrai; mais c'est à cause de cela même, c'est parce que Georges vivra comme un étranger auprès d'elle, qu'il ne se sentira plus le droit, par délicatesse, de distraire, fût-ce la plus faible partie de ses revenus, en faveur de...

— Je vous répète, monsieur de Fabry, que je n'attends rien de lui ni de personne...

— Ni de personne?

— Il ne me faut rien.

— Pardon, madame, il vous faut beaucoup.

— Je ne vous comprends pas, monsieur de Fabry.

— Il vous faudra dépenser dix mille francs par an pour son entretien et pour son éducation jusqu'à ce qu'il ait vingt ans.

— De qui parlez-vous?

Fabry, après un sourire d'assurance souveraine:

— A vingt ans, il faudra que vous lui achetiez une charge d'agent de change ou d'avoué. Aujourd'hui, ce n'est pas moins de cinq cent mille francs.

— Mais, monsieur, de qui parlez-vous?

Le même superbe sourire ne quitta pas les lèvres de Fabry.

— A vingt-cinq ans, quand vous le marierez, il faudra qu'il reconnaisse quatre cent mille francs à sa femme.

— Une dernière fois, monsieur de Fabry!...

Fabry salua Valentine et lui laissa ces paroles en la quittant avec la même courtoisie de glace qu'il avait eue dans sa voix et dans ses manières pendant tout l'entretien:

— Je reviendrai, madame, dans quelques instants, chercher votre réponse.

Fabry s'éloigna.

— Ah! s'écria Valentine quand il fut parti, ah! cet homme est terrible! Il sait que j'ai un fils; il le sait! Oui... se reprit-elle après avoir parcouru un cercle d'idées dont son cœur était le centre, oui, je t'aime bien, mon fils; oui, je veux, je dois faire pour toi tout ce qu'une mère... Mais croire que je pourrais jamais...

— Qui donc a sauté par-dessus la haie?

— Quoi! Georges, c'est vous!

— Mais qui donc a sauté par-dessus la haie?...

— Je ne sais... je n'ai rien vu...

— C'est bien singulier: un homme qui, pour éviter de se rencontrer avec moi au moment où j'approchais de la grille, a franchi la haie.

— Un homme...

— Personne n'est venu?

— Mais... non... à moins... personne...

— Pourtant...

— Quelque curieux peut-être qui aura voulu voir le jardin; il y a aujourd'hui tant de monde à Asnières.

Georges devint triste et distrait au sortir de la préoccupation d'avoir vu un homme franchir la haie du jardin.

— Vous ne deviez pas venir.

— C'est vrai, je vous l'avais dit.

— Vous me l'aviez promis, Georges.

— Seriez-vous fâchée que...

— Georges! — Quelle contrariété a-t-il éprouvée ? se demanda Valentine; comme il est sombre!

— Je comptais, en effet, rester à Paris, mais un motif...

— Un motif?

— Un motif que je vous dirai m'a fait changer de résolution. Où est Valentin?

— Il est resté à Neuilly.

— Vous souriez.

— Eh bien?

— Eh bien! il est ici.

— Il est ici. Mais, vous le savez, s'il vous voit, lorsqu'il faudra le renvoyer à Neuilly, il sera triste, il pleurera, il ne voudra plus partir.

— Eh bien! ne le renvoyez pas à Neuilly.

— Et comment?

— Qu'il reste toujours avec vous.

— Le cher enfant ne sera pas moins affligé quand il vous verra partir ce soir.

— Je ne m'en irai pas. Restons toujours tous les trois ensemble.

Valentine soupira de toutes les fibres de son cœur.

— Tous les trois ensemble! Toujours tous les trois!

— Oui.

— Allons, pensa avec découragement Valentine, il a quelque nouveau chagrin. — Vous savez bien que ce que vous dites là est impossible.

— Impossible... pour qui?

— Pour vous, mon ami.

— Quoi! il m'est impossible d'élever mon fils sous mes yeux, d'habiter avec lui, de le voir, de l'aimer, de le chérir, de vivre enfin pour lui et pour vous.

La main de Valentine chercha celle de Georges.

— Georges, votre femme a raison : tant qu'il y aura entre vous et moi ce lien d'amour et de tendresse, cette chaîne des temps, ce nœud formé de votre vie et de la mienne, cet enfant... nous n'aurons jamais le courage de rompre avec un passé...

— Mais je ne prétends pas imposer ce passé à Mme de Blancastel?

— Non, mais vous lui donnez sans cesse le pénible spectacle de votre retour vers ce passé, puisque vous en faites l'occupation, le charme et le bonheur de votre existence. Elle en souffre pour elle, pour les siens, pour le monde, pour ses droits, pour son orgueil, pour son amour aussi, pour son amour surtout! C'est pour faire cesser ce perpétuel outrage qu'elle a couru raffermir ses droits auprès de sa famille.

— Un outrage! Vous êtes bien sévère pour vous et pour moi, Valentine.

— Je ne l'ai pas encore été assez, mon ami. Je vais l'être aujourd'hui. Georges, il le faut, vous allez me promettre, vous allez me jurer de ne plus venir ici qu'à de longs intervalles, — quand vous voudrez voir votre fils, quand vous voudrez l'embrasser, — ou bien, je le jure à mon tour, vous ne me verrez plus.

La résolution si nettement exprimée de Valentine rendit plus aisée à déclarer celle que Georges apportait

avec lui à Asnières, et dont l'aveu causait à son esprit la gêne et l'anxiété remarquées par Valentine elle-même, depuis le début de leur entretien.

— Je n'ai pas besoin de vous faire un pareil serment, car j'accourais vous dire que mon projet était de m'éloigner pour toujours avec vous de la France, et de ne plus donner ainsi à ma femme et au monde ce spectacle affligeant dont vous venez de parler, lequel, j'en conviens, se renouvellerait sans cesse.

— Quitter la France !

— Et pour ne plus la revoir, je vous l'ai dit.

— Vous, Georges ?

— Qui m'en empêcherait ?

— Qui, demandez-vous ?

— Sans doute...

— Vous-même. Mais les grands revenus, les mille avantages, les inépuisables ressources que vous assure la fortune de votre femme, ne vous suivraient pas, mon ami.

— Je le sais.

— Vous le savez, et vous voulez...

— Je le veux malgré cela, malgré tout...

— Mais les funestes embarras d'argent dont vous souffriez avant votre mariage renaîtraient à l'instant.

— Plus grands encore !

Valentine fut renversée par cette franchise.

— Mais alors ?

— Plus grands encore ! répéta Georges ; car, pour en finir avec les débris épars de mon patrimoine dévasté, j'ai fondu mes biens avec ceux d'Hélène ; la goutte d'eau est tombée dans l'Océan. Je ne possède plus rien.

— Mais alors cette fuite, cette rupture, c'est insensé. Georges, vous ne pourrez jamais — la réalisation en a été cent fois rêvée par vous, — vous ne pourrez jamais

supporter, je ne dis pas la gêne, — et c'est pourtant ce qui vous attendrait si vous quittiez la France, — mais la plus simple médiocrité d'existence. Ah! Georges, vous me faites trembler, vous me désespérez avec votre projet.

— Je vais vous rassurer tout de suite.

— Je vous en supplie.

— A Paris, non! je ne veux pas être placé une ligne au-dessous des gens de grande naissance et des gens de grande fortune. A Paris, non! je ne veux pas que leur bruit m'éteigne, que leur éclat m'éclipse; non! je ne veux pas surtout appeler un seul instant sur moi leur blessante protection: plutôt la mort! plutôt une mort violente que cela! Mais, en quittant Paris et la France, nous allons en Amérique. Qui m'y connaît? Personne. D'ailleurs, je prendrai un autre nom: et là, je travaillerai et je ferai fortune.

— Vous travaillerez, vous!

— Qu'a cela de prodigieux?

— Vous, Georges de Blancastel?

— Qu'a cela d'impossible?

— Vous gentilhomme! vous marquis!

— Je ne serai pas le premier qui...

— Mais regardez vos mains, mon ami. D'ailleurs, quel état savez-vous?

— Aucun.

— Vous voyez donc?

— Mais j'en apprendrai un, j'en apprendrai plusieurs, mais j'essayerai, mais je ferai quelque chose.

— Peut-on si peu se connaître! Pouvez-vous vous tromper ainsi, Georges?

— Oh! tenez, Valentine, ne me découragez pas! ne me découragez pas! ne me prouvez pas que le plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver, c'est celui

d'avoir été riche. Eh quoi! il ne pourrait plus désapprendre à l'être. Il voudrait être homme, il voudrait être père, il voudrait être quelque chose par lui-même, et une voix ironique lui dirait : — Non! mange ton ennui dans ton or!

— Je suis allée trop loin, se dit Valentine, peinée douloureusement des paroles de Georges.

— Valentine, reprit celui-ci, hâtez-vous d'être de mon avis : je ne sais pas ce que la minute peut amener aujourd'hui d'imprévu, de formidable, dans ma vie, dans la vôtre...

— De formidable, dites-vous?

— L'expression est peut-être allée au delà de ma pensée...

— Non, Georges, vous n'avez pas l'esprit tranquille... Que va-t-il arriver?

— Rien... peut-être aussi... je prévois seulement que cette journée...

— Ah! oui, s'avoua encore mentalement Valentine, je suis allée trop loin... mais lui, que me cache-t-il? — Georges, mon ami, vous m'avez parlé de voyage, de fuite, de départ, d'exil éternel avec vous, eh bien! Georges, s'il faut cela pour vous rendre heureux, nous partirons.

— Ah! voilà le bonheur qui me revient!

— Nous partirons quand il vous plaira.

— Merci, Valentine, merci!

— Vous savez bien que je ferai toujours toutes vos volontés.

— Bonne Valentine!

Dans l'effusion de tout son être, épanoui par cet air de bonheur répandu à travers ses pensées, comme la brise du soir courant autour de tiges dans les champs brûlés des Antilles, épanouit, dilate et fait frémir de

fraîcheur les arbustes et les plantes, Georges se pencha et entoura délicatement de ses bras les épaules de Valentine.

— Que tu es belle et blanche ainsi ! c'est la première fois, je crois, que tu mets ce cachemire que je t'ai rapporté de Belgique.

— Oui, mon ami, c'est la première fois.

— Il relève ta beauté d'une teinte de douce mélancolie qui me charme et m'attriste à la fois.

— Georges, je devais le mettre le jour de notre mariage.

— Oui, de notre mariage.

— Laissons ! — mais vous voilà plus calme, mon ami, n'est-ce pas ?

— Pour un instant. Il faut que je le sois toujours ! Loin de la France, je n'aurai plus d'ombrage, plus de jalousie...

— De jalousie ?

— Non... ce mot rend mal ma pensés... je n'ai pas de jalousie...

— Ici, je suis votre amie... là-bas, je serai votre esclave.

— Mon esclave ! — tu seras ma femme.

— Ah ! ne profanez pas ce titre ! il est porté par une autre, et dignement porté, mon ami. Hélène est une noble, une belle et une irréprochable personne ; si vous pouviez l'aimer, vous connaîtriez tout le prix...

Le terrain, trop brûlant, frémissait et s'ouvrait sous les pieds de Georges.

— Oh ! s'écria-t-il, je sais maintenant celui qui l'a tramé, ce mariage, celui qui m'a fait adroitement appeler à Bruxelles... mais quel reproche lui faire ? — Sa figure de marbre me répondrait : De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai rendu trente fois millionnaire ; remer-

ciez-moi. — Oui, mon meilleur ami, je vous remercie. — Ah ! tenez, Valentine, le sang me monte aux yeux, au cœur, au cerveau, quand je pense à cet homme. — Où est mon fils? il faut que j'embrasse mon fils !

— Je vais l'envoyer chercher tout de suite, il doit être sur la grève.

— Non, je vais moi-même... je le trouverai...

Valentine retint Georges qui s'était déjà levé.

— Vous ne voulez donc pas que nous l'embrassions ensemble?

— Non!

— Votre esprit inquiet et votre parole colère m'alarment. Pourquoi ne voulez-vous pas que Valentin vienne ici ?

— J'ai mes raisons...

— Que je ne soupçonne pas... quelles raisons?

— Quelqu'un pourrait nous surprendre.

— Quelqu'un?

— Vous devinez...

— Quelqu'un... je ne vois que...

— Elle va venir.

— Votre femme ?

— Oui.

— Hélène ! ici?

— Je l'ai précédée d'un convoi.

— Elle est donc revenue de Bruxelles ?

— Hier dans la soirée. Dès son arrivée, elle m'a fait demander l'endroit que vous habitiez, et elle m'a immédiatement donné rendez-vous ici pour quatre heures; il est quatre heures cinq minutes, elle est arrivée. Adrianoff l'accompagne : ce brave garçon m'a dit qu'il serait bien heureux de vous serrer la main avant son départ pour la Russie. Oui, il accompagne ma femme.

— Que vient-elle nous apprendre ?

— Je l'ignore comme vous.

— Vous le savez...

— Je vous assure, Valentine...

— Vous le savez, mais vous voulez me le cacher.

— Je vous jure...

— Voilà la cause de la sombre anxiété que vous avez apportée en venant ici.

— Je ne sais rien, mais je prévois beaucoup. Je prévois, d'après le silence qu'elle a gardé tout le temps qu'elle est demeurée à Bruxelles, et le style mesuré de la lettre qu'elle m'a fait parvenir hier, qu'elle s'est sans doute décidée à ne rien changer à nos rapports; les choses se remettraient dans leur état primitif. Au lieu d'une jalousie hostile et brûlante, j'aurais autour de moi une jalousie sombre et froide. J'aurais enfin échangé un enfer contre un tombeau. Et vous ne comprenez pas je sois impatient d'aller vivre au delà des mers avec vous d'une vie de jeunesse, d'enthousiasme, d'indépendance !

— Et de misère, murmura pour elle Valentine... Chut ! dit-elle à Georges qui avait déjà entendu quelque bruit, chut ! on ouvre la grille... C'est elle, c'est votre femme ! Elle n'est donc pas seule ? — J'entends une autre voix.

— Je vous l'ai dit, Adrianoff est avec elle.

— La voici ! dit Valentine en quittant sa place pour recevoir Mme de Blancastel qu'accompagnait le digne Russe, ami de leur maison.

Ce fut lui qui dit le premier :

— J'ai accepté avec bonheur d'accompagner ici madame. C'était pour moi un motif de vous faire, sans trop d'importunité, ma visite d'adieu.

— Vous nous quittez bientôt, monsieur Andrianoff ?

— Dans quelques heures. Mais vous avez les uns et les autres des choses graves à vous dire. Je reviendrai tantôt pour vous serrer la main.. A tantôt !

ni bruit ni procès, ni
et moi, mon-
. Le

qui se
le liberté

réveiller une
e, et ce fut
'elle prononça

ne opposition. Je
, vous avoir fourni
peu contenue, aussi
ile... Jamais, que je
age à votre nom. Vous
ir cru, avec trop de naï-
ois garantissaient la fidé-

t où l'avait emporté un élan
la blessure brutale qu'il avait
cet emportement.
i, dit-il, un mouvement échappé
al, je me désavoue...
t par ces mots d'une indulgence

, pourtant.
it Georges, je me blâme.
, vous triomphez; sans doute, vous de-
ne bien grande joie, puisque là où vous
au plus une séparation, je vo
nais retenez, cachez cette joie,

Georges de lui accorder quelques instants de suspension.

Quand elle se sentit assez forte pour reprendre, elle s'exprima ainsi :

— J'ai présenté à la cour suprême de la Belgique une demande en divorce.

Ce cri intérieur éclata dans la poitrine haletante de Valentine :

— Que dit-elle?... mais que dit-elle ?

— La cour a écouté ma plainte; elle a accueilli ma demande. Mais, comme elle n'y fera droit qu'après avoir entendu les objections que peut y opposer M. de Blancastel, elle attend, dans un délai déterminé, que M. de Blancastel les ait faites, pour prononcer son jugement, pour déclarer solennellement notre divorce. Je ne vous cacherai pas qu'il dépend beaucoup de vous, monsieur, que ma demande soit ou ne soit pas accueillie favorablement. Notre sort, monsieur, est entre vos mains...

Encore une fois, Hélène fut forcée de solliciter quelques secondes de repos pour permettre à ses émotions de ne pas la dominer. Georges lui dit alors, dans un trouble au moins égal au sien et trahi par sa pâleur excessive :

— Je vous en prie, attendez d'être plus calme...

— Je suis plus calme. La loi belge, comme l'ancienne loi française sur le divorce, veut, pour que la séparation absolue soit proclamée... soit proclamée... que l'époux qui se plaint ait reçu l'injure au domicile conjugal. Comme c'est chez vous, madame, que j'ai reçu l'affront qui fait la base de ma plainte, et que chez vous n'est pas encore le domicile conjugal, M. de Blancastel a le droit de s'opposer à ma demande. Dans ce cas, il y aura contestation, lutte, procès, et le divorce peut même n'être pas accordé. Si, au contraire, M. de Blancastel ne forme aucune opposition, si, pendant un temps indiqué par la

loi, il garde le silence, il n'y aura ni bruit ni procès, ni scandale, et, avant la fin de l'année, vous et moi, monsieur, vous et moi... nous serons entièrement libres. Le divorce nous aura séparés pour jamais.

Ce double cri échappa à Georges :

— Libre ! libre !

— Insensé ! dit Valentine dans un autre cri qui se perdit dans celui de Georges. Insensé! quelle liberté pour lui !

La joie du marquis de Blancastel alla réveiller une profonde tristesse dans le cœur d'Hélène, et ce fut comme un soupir d'agonie ces paroles qu'elle prononça avec une lenteur poignante :

— Je vois que vous ne ferez aucune opposition. Je ne croyais pas, monsieur de Blancastel, vous avoir fourni le motif d'accueillir, avec une joie si peu contenue, aussi peu modérée, une pareille nouvelle... Jamais, que je sache, je n'ai causé honte et dommage à votre nom. Vous n'avez à me reprocher que d'avoir cru, avec trop de naïveté, que les serments d'autrefois garantissaient la fidélité d'aujourd'hui.

Georges de Blancastel sentit où l'avait emporté un élan de joie irréfléchie, et vit la blessure brutale qu'il avait faite en s'abandonnant à cet emportement.

— Ah ! pardonnez-moi, dit-il, un mouvement échappé à la surprise... C'est mal, je me désavoue...

Hélène l'interrompit par ces mots d'une indulgence vraie, mais cruelle :

— Vous êtes bon, pourtant.

— Hélène ! reprit Georges, je me blâme.

— Sans doute, vous triomphez ; sans doute, vous devez éprouver une bien grande joie, puisque là où vous attendiez tout au plus une séparation, je vous apporte un divorce ; mais retenez, cachez cette joie, je vous en

prie, jusqu'à ce que j'aie franchi le seuil de cette porte. Ce n'est pas qu'elle m'humilie, mais elle me froisse, elle me torture le cœur. Je suis femme, mon ami...

Valentine murmura, touchée de la parole si douce et si résignée d'Hélène : — Oh ! mon Dieu !

Georges avait pris les mains d'Hélène et lui disait :

— Hélène ! pardon ! pardon ! pardon !

— Je vous pardonne, mais vous ne me haïrez ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?

— Nous, vous haïr !

Puis, Hélène, à Georges brisé de repentir :

— J'aurais voulu vous rendre heureux.

— Comme elle souffre ! observait Valentine, désolée de l'attitude poignante d'Hélène.

— Oui, Georges, j'aurais voulu vous rendre heureux. Le ciel ne l'a pas voulu. Cela ne devait pas être.

— Qu'elle est digne dans sa douleur !

Cette remarque de Valentine annonça chez elle la détermination qui allait signaler, d'une manière inouïe, cet instant de sa vie.

Ses regards extatiques, sous le feu de cette résolution, ne quittaient pas Hélène, et lorsqu'elle eut entendu les paroles suprêmes que celle-ci laissait tomber de ses lèvres décolorées, elle l'arrêta.

Mais voici les paroles d'Hélène :

— Adieu, monsieur de Blancastel... Permettez-moi... madame... qu'une dernière fois... je lui dise... que je lui dise... — Adieu, Georges !

— Oh ! ce n'est pas possible ! s'écria Valentine ; ce n'est pas possible ! Vous ne méritez pas... je n'ai pas le droit, moi !... Mais vous êtes témoin, mon Dieu ! que j'ai fait tout ce que j'ai pu... Valentine se frappa le front : — Je n'ai pas assez fait encore !...

— Laissez, dit Hélène avec douceur, laissez, acceptez un bonheur...

Ainsi qu'un penseur qui a fatigué son esprit à découvrir la solution d'un problème longtemps interrogé, Valentine se dit avec une explosion de joie intérieure :

— Oui, il est ici.

— Acceptez, ajouta Hélène, acceptez un bonheur que vous avez mérité dans les décrets mystérieux de celui qu'il faut toujours bénir, soit qu'il vous frappe, soit qu'il vous relève.

— Je Le verrai, je vais Le voir, continua mentalement Valentine, tandis qu'Hélène lui adressait ces mots :

— Je me retire.

Valentine la retint.

— Encore un instant, madame. Vous allez rompre irrévocablement avec M. de Blancastel. Ce divorce, M. de Blancastel ne le veut, ne l'accepte — c'est notre pensée, c'est notre conviction à tous trois — que pour lier sa vie à la mienne. Alors, à moi aussi revient en ce moment un devoir, une tâche à remplir ! Alors, à moi aussi appartient le droit, que je réclame, de dire une parole à ce tribunal secret où chacun de nous a mis à nu sa conscience. Voici cette parole : le moyen que vous avez choisi, madame ; ce moyen que vous avez accepté, monsieur de Blancastel, pour briser d'un commun accord la chaîne qui vous lie l'un à l'autre, moi je ne l'accepte pas.

— Valentine !

— Non, monsieur, je ne l'accepte pas.

— En savez-vous un autre ?

— Oui, madame, j'en sais un autre, un autre plus sûr, meilleur, qui dépend de moi seule.

— Vous hésitez donc à fuir avec moi ?

Valentine ne fit aucune réponse à cette question adressée à voix basse par Georges.

Hélène, du reste, la pressait de dire quel était le

moyen de défaire ce nœud où ils se trouvaient pris tous les trois.

— Avant de vous le faire connaître, acheva Valentine, j'ai à prendre une résolution solennelle. Accordez-moi quelques minutes de recueillement.

Après s'être consultés du regard, Georges et Hélène se disposèrent à s'éloigner, chacun d'un côté différent. A ce moment, Fabry parut du côté par où Georges allait sortir, et Adrianoff par le côté que prenait Hélène pour s'éloigner.

— Lui ici! Ah! voilà ce qui a fait hésiter Valentine.

Telle fut la terrible pensée de Blancastel.

— Adrianoff!

Ce nom partit avec joie des lèvres de Valentine. Une scène d'un étrange caractère se joua aussitôt entre Fabry, si loin de s'attendre à rencontrer Blancastel, et Blancastel, plus loin encore de compter sur la surprise de la présence de Fabry, à Asnières, chez Valentine! Les dents, pour ainsi dire, déchirèrent la peau dans ce dialogue modulé sur le ton de la plus exquise courtoisie. La rage, la frénésie et la mort étaient pourtant derrière cette gaze parfumée dont s'enveloppait chaque mot.

— Ravi de vous rencontrer ici, cher Georges.

— Enchanté, cher Fabry.

— Vous veniez sans doute pour les régates. Trop tard!

— Oui, je venais pour les régates, mais, comme vous dites, trop tard! Que voulez-vous!

— Elles finissent à l'instant. Les embarcations vont rentrer.

— Dédommagez-moi de ce contre-temps, cher Fabry.

— De grand cœur!

— Vous êtes charmant, Fabry.

— Pour vous, que ne ferais-je pas? Que désirez-vous?

— J'ai quelques minutes à moi.

— Eh bien?

— Allons-les passer ensemble au tir aux pigeons dans le parc d'Asnières ; voulez-vous ?

Fabry ne comprit pas tout de suite.

— Au tir aux pigeons ?....

— Oui... Vous savez ? Il faut être deux pour que la partie soit intéressante.

— Deux ?... Ah ! oui !

Il avait compris.

— Je vous en prie, Fabry.

— Je n'ai rien à vous refuser.

— Merci !

— De rien !

— Nous ne serons pas dérangés, je pense ?

— Nullement. Tout le monde est aux régates.

— Nous prendrons en passant Chabert et Duportail, qui m'ont accompagné tantôt, et qui doivent flâner dans les environs.

— Délicieux, mon cher Georges.

— Ils seront témoins... de notre adresse.

— Je les accepte.

— Parfait !

— Parfait ! cher Georges.

— Les carabines du tir sont bonnes, je crois ?

— Excellentes !

— Ah tant mieux ! J'ai besoin de me refaire un peu la main. Quel agréable quart d'heure à passer !

— Des plus agréables que je connaisse à la campagne.

— Malheureux pigeons !

— Malheureux pigeons ! répéta joyeusement Fabry.

— A vos ordres, cher Fabry.

— Aux vôtres, cher Georges.

— Adrianoff, dit Georges en partant pour ce duel, si bien voilé aux yeux de ceux devant lesquels il passait sans laisser voir ni un grain de poudre ni une goutte de sang ; Adrianoff, êtes-vous des nôtres ?

Valentine dit tout bas à Adrianoff :

— Restez! restez!

— Mille grâces! messieurs, je ne puis...

Fabry offrit le bras à Hélène, comme s'il avait eu l'intention de la faire témoin de la lutte innocente d'un tir aux pigeons.

— Jusqu'à la grille seulement, dit Hélène en acceptant le bras de Fabry; je ne sors pas du jardin.

Et tous s'éloignèrent, laissant seuls Valentine et Adrianoff.

— Puisque vous daignez me retenir, débuta le plus tranquillement du monde l'excellent Adrianoff, puisque vous daignez me retenir, madame, pour me permettre de vous faire mes adieux...

Valentine, qui avait été occupée à regarder au fond de l'allée pour s'assurer que tout le monde s'éloignait, coupa vivement la parole aux compliments d'Adrianoff, et elle lui dit d'une voix que l'émotion, mille émotions, la crainte, l'amour maternel, le regret, le désespoir, allaient tordre jusqu'à l'étouffement :

— Vous retournez en Russie, monsieur Adrianoff?

— Oui, madame, ce soir à neuf heures, et avec le regret de ne pouvoir rester plus longtemps en France.

— Et aussi avec la contrariété, je crois, de n'avoir pas tout à fait réussi dans le projet qui vous y a amené.

— Je n'ai pas réussi du tout.

— Oui, j'ai su... on m'a dit... Vous avez même perdu un procès.

— Complétement perdu. J'ai été condamné à garder un enfant hideux ou à renoncer aux vingt mille francs que j'avais donnés à un paysan déloyal, pour avoir le frère de cet enfant. J'ai mieux aimé tout perdre.

— Cet autre enfant que vous désiriez, n'était pas à lui, je crois?

— Malheureusement. Ah! madame, qu'il était intelligent et beau, celui-là!

— Et vous l'auriez rendu heureux?

— Si je l'aurais rendu heureux! Vous allez voir si je l'aurais rendu heureux.

Adrianoff chercha son portefeuille, dans lequel il prit un papier.

— Tenez, madame, jetez les yeux sur cet engagement que j'avais contracté avec celui que je croyais le père. Adrianoff déploya la feuille. Mais c'est un enfant de l'amour; ces enfants-là n'ont pas de père; ce qui explique pourquoi ils sont toujours si beaux. Lisez, madame, et persuadez-vous...

Valentine alors lut des yeux l'engagement passé entre Adrianoff et le rusé villageois qui l'avait, ainsi qu'on l'a vu, si comiquement joué, tandis qu'Adrianoff lisait lui-même à haute voix :

— « Éducation de prince, maîtres en tout genre. »

— Oui, monsieur Adrianoff, oui!

— « Instruction religieuse. »

— Oui... vous vous engagez à donner à l'enfant une éducation de prince, une instruction religieuse... tout cela est écrit là.

Adrianoff continua à lire sous le regard inquiet et avide de Valentine :

— « Dix domestiques pour le servir. »

— Oui...

— « Aimé, soigné, traité comme un fils. »

— Oui... cela y est bien. Vous êtes admirablement généreux, monsieur Adrianoff.

— « A sa majorité, la moitié de mes revenus. »

— Oui, oui, oui!

Le feu et les larmes petillaient dans les yeux de Valentine.

— « A ma mort, tout ce que je possède. »

— Et ce traité, demanda Valentine haletante, et ce traité, vous le rempliriez fidèlement?

— Ah! madame!

— Vous aimeriez bien cet enfant qu'on vous confierait?...

— En doutez-vous? — Mais cette grande émotion?... pensa tout surpris Adrianoff. — Et qui me forcerait, madame, à faire un pareil traité, si mon intention n'était pas de l'exécuter franchement, si je ne me sentais pas le désir sincère d'aimer cet enfant adoptif comme le mien?

— C'est vrai. Et puis, vous êtes un honnête homme...

Le regard de Valentine plongeait et fouillait dans l'âme d'Adrianoff.

— Je le crois, madame.

— Un très-honnête homme, Adrianoff.

— Je le crois toujours, madame.

— Qu'a-t-elle, pensait Adrianoff, pour m'interroger, pour m'examiner ainsi?

— Cela se voit dans tous vos traits...

— En vérité, madame... votre bonne opinion...

— Une âme loyale et droite.

— Ah! par exemple! trop droite; vous voyez comme j'ai été récompensé de ma droiture.

— Et ce traité est en règle, continua à s'informer Valentine avec la même soif ardente de curiosité; bien en règle?... rien n'y manque?...

— Absolument rien; mais quel intérêt peut-elle prendre?...

— Si ce n'est...

— Si ce n'est?... dites vite, Adrianoff; qu'y manque-t-il?

— Si ce n'est qu'on y lit — vous voyez, madame, — le nom de l'enfant laid, abominablement laid, au lieu du nom de l'enfant charmant, gracieux, accompli, que cet

agriculteur hypocrite s'est borné à me faire voir. Le fourbe était trop habile pour faire un faux.

— Oui... vous avez raison... l'enfant que vous vouliez adopter s'appelle Valentin.

L'étonnement d'Adrianoff fut vraiment superbe.

— Comment le savez-vous, madame? qui vous a dit?...

— Qu'importe, qu'importe; nous disons qu'il s'appelle Valentin.

— Ce trouble, madame... ce bouleversement de tous vos traits...

— A quelle heure partez-vous aujourd'hui, Adrianoff? A quelle heure quitterez-vous Paris?

— Je croyais vous l'avoir dit... à neuf heures, ce soir; tous mes bagages sont déjà au chemin de fer.

Valentine, après avoir regardé à sa montre:

— A neuf heures... il en est bientôt sept et demie.

— Oui, madame.

— Mais alors il faut que vous preniez le convoi qui part dans cinq minutes, ou, au plus tard, celui qui ne quittera Asnières que dans un quart d'heure.

— Je comptais prendre celui qui partira dans un quart d'heure, afin...

— Non, prenez l'autre, prenez le premier.

La stupéfaction d'Adrianoff montait à son comble.

— Pourquoi, madame?...

La réponse de Valentine fut :

— Donnez-moi ce traité.

Valentine avait déjà pris des mains d'Adrianoff le papier qu'il venait de lire. Elle ajouta avec la même promptitude de gestes et de voix :

— Remettez-moi le double; il doit y avoir un double...

— Sans doute, madame; mais je désirerais savoir...

— Hâtons-nous!... on peut venir... hâtons-nous!

— Quelle est son intention ?... mais quelle est son intention ?

— Il va faire nuit ! Oh ! de grâce, vite ! vite ! vite !

— Quel trouble dans ses idées ! Pourquoi veut-elle ce traité, ce double du traité ? que veut-elle en faire ?

Adrianoff, pour contenter Valentine et satisfaire sa propre curiosité jusqu'au bout, sortit de sa poche une feuille de papier semblable à celle du traité.

— Voilà, madame, le double du traité que vous avez lu.

Valentine le prit, s'élança d'un bond dans la pièce basse du chalet :

— Que fait-elle ? que va-t-elle faire ?

Adrianoff se perdait dans un abîme de suppositions.

Valentine était déjà revenue.

— Voilà ! dit-elle livide et triomphante, voilà ! Un nom a pris la place de l'autre... et j'ai signé... C'est fait !

Elle remit toute tremblante à Adrianoff les deux traités remplis et signés par elle.

— Mais, madame, qu'avez-vous fait ?... pourquoi ?...

— Adrianoff, l'enfant que vous vouliez adopter est désormais à vous, à vous seul !

— Mon Dieu ! madame, que voulez-vous dire ? Est-ce que votre raison ?...

Valentine sonna.

— Maintenant... poursuivit-elle, maintenant... Valentine sonna de nouveau, plus rapidement et plus fort.

Gabriel accourut à ces coups de sonnette précipités.

— Où est Valentin ? demanda-t-elle au zouave, où est-il ?

— Je l'ai ramené des régates ; il joue en ce moment sur la pelouse. Madame peut le voir d'ici... quoiqu'il ne fasse plus très-clair.

— C'est bien, Gabriel, c'est bien ! laissez-nous.

— Je ne l'ai jamais vue si pâle et si troublée, dit Gabriel en se retirant : je ne m'éloignerai pas.

Valentine, dès que Gabriel fut à quelques pas de distance, reprit rapidement :

— Adrianoff?

— Madame...

— L'enfant qui joue sur la pelouse, c'est l'enfant que vous désirez, c'est l'enfant que je vous confiie ; cet enfant est mon fils.

Sa poitrine se déchira.

— Votre fils ! répéta Adrianoff, votre fils, madame !

— Le voilà, répliqua Valentine en prenant la main d'Adrianoff et en lui montrant l'enfant qui jouait sur la pelouse aux dernières lueurs du jour.

— Votre fils !

— Oui, ce secret, ce grand secret... mourra entre nous deux, n'est-ce pas? Georges ne saura jamais que c'est vous qui avez emmené cet enfant; vous me jurez?...

— Ce serment? — Pourquoi, madame, ne dirais-je pas à Georges ? — Non ! madame, non !

— Allons! tout est perdu !... il refuse !

— Ah ! je devine ! s'écria Adrianoff, — comment n'ai-je pas deviné tout de suite ! Oh pardon, madame !... oui, cet enfant, c'est un enfant à vous... un enfant que Georges ignore...

— Que dit-il? pensa Valentine, se jetant avec avidité sur cette erreur d'Adrianoff. Oui, c'est cela, qu'il ignore.

— Et Georges a des soupçons, poursuivit l'excellent Adrianoff, heureux de sa perspicacité.

— Oui... des soupçons... répéta Valentine... Mais le convoi va partir.

— Il faut que cet enfant disparaisse !

— Oui, oui!... vous avez tout deviné... mais le convoi! — S'ils allaient revenir! ajouta-t-elle en prenant le bras d'Adrianoff.

— Oui, vous seriez perdue si Georges apprenait.. Pauvre femme!

— Complétement perdue. Mais le convoi...

— Je vous sauverai!...

— Vous seul pouvez...

— Mais j'y pense, un de ces deux traités vous revient.

— Gardez-les tous les deux!

— C'est impossible, madame.

— Eh bien! Adrianoff, l'un à vous...

— Et l'autre?

— L'autre à Dieu... Mais, au nom du ciel, partez! La cloche a sonné le troisième coup. Valentin est là.. Emmenez-le... moi jamais!... Trompez-le!... dites-lui que nous allons partir tous les trois.., dites-lui que je vais vous retrouver au chemin de fer dans un instant... dites-lui... allez! mais allez! non, restez! je veux l'embrasser encore une fois. — Non! je ne le laisserais plus partir... partez!

Valentine, noyée au milieu de toutes ces irrésolutions, se cacha le visage dans ses deux mains crispées, après avoir poussé devant elle Adrianoff pour qu'il partît. Sa bouche, remplie de sanglots et de pleurs, n'avait qu'un mot, et ce mot revenait avec ses pleurs et ses sanglots sur ses lèvres: — Georges! Georges! Georges! — Mais elle ne resta pas longtemps en place quand Adrianoff eut exécuté sa volonté si combattue. Elle s'élança dans la direction qu'il avait prise, en criant: — Mon fils! mon fils! ma vie! Ah! c'est impossible! je ne veux pas, je ne veux plus! — Elle était folle.

Elle courut après Adrianoff.

A ce moment, le chant entendu dans la matinée se fit

encore entendre, dans la brume du soir, doucement propagé par les échos de la campagne :

Vierge des eaux, entends notre prière,
Conduis nos bras, bénis nos avirons;
Si notre barque arrive la première,
C'est nous qui te bénirons.

Le chœur finissait quand Hélène revint, ainsi qu'elle l'avait promis, pour connaître la décision suprême de Valentine, celle qui devait tout dénouer, tout conclure dans ce drame si fatalement enchaîné.

— Quel silence ! dit-elle en marchant dans la demi-obscurité du bosquet de verdure où elle avait laissé Valentine et Adrianoff; personne! quel silence! quelle solitude ! j'ai peur! Valentine nous a bien dit pourtant que c'est ici que nous la retrouverions... Ah ! l'on vient.

Georges et Fabry, Fabry le bras en écharpe, tous deux excessivement agités, se présentèrent à Hélène dans un désordre d'esprit peu fait pour calmer le sien.

Georges disait :

— Je vous assure que ces cris que nous entendons d'ici ne partent pas de la fête.

— D'où viendraient-ils?

— Je ne sais, mais on dirait plutôt des cris d'alarme.

Il courut vers un endroit plus clair du massif d'où l'on découvrait Asnières, et il ajouta : — Tenez ! Fabry, voyez, regardez ! Regardez là-bas, au bas du pont... le rivage est couvert de gens qui sondent la rivière avec inquiétude. — Où est Valentine?

— En effet, on dirait que l'on retire quelqu'un du fond de l'eau.

— Un grand malheur vient d'arriver à cet endroit. Mais où est donc Valentine? Pourquoi n'est-elle pas là ?

— Je la cherche aussi, répondit Hélène, je la de-

mande comme vous: je n'ai trouvé personne pour me dire...

Pendant cinq minutes, un désespoir confus plana sur ce point où n'osaient se dire toute leur pensée Georges, Fabry et Hélène.

— Ah! voici Gabriel! Peut-être saura-t-il!... s'écria Georges.

Gabriel, pâle, en sueur, les vêtements ruisselants d'eau, remit à Georges, sans prononcer une seule parole, le cachemire blanc de Valentine.

— Morte! morte! s'écria Georges. Ah! perdue pour toujours!

C'est tout ce qu'il eut la force de dire en tombant dans les bras de sa femme.

Et dans l'éloignement, les voix des joyeux vainqueurs des régates répéta leur chœur favori:

Vierge des eaux, entends notre prière,
Conduis nos bras, bénis nos avirons;
Si notre barque arrive la première,
C'est nous qui te bénirons.

LA

CLEF DE CRISTAL

Quelques bons vieillards, mais bien vieux, par exemple, se souviennent encore de l'aspect riche et solennel qu'offrait Versailles, le dimanche, après les vêpres, au commencement du règne de Louis XVI. La dignité un peu froide de cette cité royale, que Paris n'était pas encore parvenu à éclipser, s'augmentait de la gravité du saint jour consacré à l'universel repos. Silence dans les rues, sur les places, boutiques fermées; mais, en revanche, foule parée le long des boulevards, boulevards du Roi et boulevards de la Reine, multitude soyeuse, chamarrée et dorée dans le parc, autour du Tapis vert, au pied de l'Orangerie, parmi les charmilles et sur tous les degrés qui se déroulent jusqu'aux bords de la superbe pièce d'eau des Suisses. Trente mille oisifs, les yeux tournés vers le château, s'occupaient de ce qui se disait et se faisait à la cour. Ceux-ci parlaient des charges et des honneurs qu'ils en avaient reçus ; ceux-là, des honneurs et des charges qu'ils en attendaient ; car si Versailles était, par excellence, la ville des gens satisfaits, Versailles était aussi la ville des gens qui espéraient l'être, soit grâce à leur mérite, soit grâce à leur importunité. La foule était donc immense, bruyante, intarissable, autour de la ruche royale. De tous les points de

la monarchie, on accourait pour remercier et pour solliciter, pour solliciter surtout. Tout partait en France de ce foyer, comme toute lumière part du soleil.

Eh bien, sous le règne de Louis XV, où se place l'histoire que nous allons raconter, le calme et la solennité de Versailles étaient encore plus saisissants que sous Louis XVI, le dernier roi de France qui ait habité Versailles.

Dans la grande allée qui va du château à Trianon, parallèlement au canal, allée de sablon doux, de gazon tendre, de fraîcheur embaumée, peuplée de statues rêveuses ou souriantes, se promenait, les mains dans les goussets de sa culotte chamois, un jeune officier de marine, qu'on distinguait facilement pour appartenir au corps royal des enseignes à son habit bleu sombre, aux larges revers jaunes semés d'ancres marines d'argent. Sous son petit tricorne posé mélancoliquement brillaient deux yeux vifs et inquiets qui disaient assez haut que l'âme dont ils étaient l'expression vraie, mais affaiblie, brûlait d'ambition. Et, en effet, notre jeune marin se sentait de force à posséder, comme tous ces promeneurs qu'il semblait fuir, une belle voiture à la grille, une chaise armoriée à son service, des valets galonnés derrière lui, une jeune et jolie femme de naissance à son bras. Pourquoi ne les aurait-il pas? disait sa démarche, tantôt rapide, comme s'il eût voulu pénétrer de vive force dans le château, malgré les murs et les sentinelles, tantôt lente et mesurée, comme la résignation. Quand c'était la résignation qui l'emportait, il se repliait sur sa taille élancée et souple de marin, il enfonçait son bras droit dans la grande ouverture de son habit déboutonné à demi, se prenait le cœur, froissait et pétrissait son linge, et des soupirs à effrayer les oiseaux aristocratiques du parc, perchés sur les épaules des statues, s'exhalaient de sa poitrine haletante.

Roland de Fonteuil, c'est le nom de notre jeune promeneur, attendait l'heure où il lui serait permis de se présenter à M. le comte de Villegrain, secrétaire intime du ministre de la marine, qui lui avait donné rendez-vous dans le château, galerie d'Apollon, entre la fin des vêpres et le dîner de Sa Majesté. Les jours précédents, il n'avait jamais pu parvenir à être reçu chez M. de Villegrain, bien qu'il eût pour ce grand personnage les meilleures lettres de recommandation, bien qu'il fût excellent gentilhomme de la vieille roche du Poitou, cette province où l'on est si noble qu'il était dit autrefois, en manière de proverbe, que les souris et les araignées de certaines maisons de cette province ne quittaient jamais ces maisons de peur de se mésallier.

Quand notre jeune officier de marine crut le moment arrivé de se présenter à son audience, il raffermit son chapeau sur son front, boutonna son habit, secoua ses souliers à boucles d'acier et marcha vers le château en se dirigeant par l'allée du Tapis vert et le parterre d'eau émaillés en ce moment de promeneurs et de belles paresseuses à demi étendues sur le gazon.

Ce n'était pas chose aisée de rencontrer M. de Villegrain dans cette interminable galerie d'Apollon encombrée de marquis et de marquises, de comtes et de comtesses, de ducs et de duchesses, attendant la minute suprême où le roi et la reine sortiraient de la chapelle pour se rendre dans leurs appartements. Comme il était marin, par conséquent très-peu enclin à la patience, il retenait un mot vif, quelquefois même il né le retenait pas, quand il lui arrivait de recevoir un coup d'éventail sur l'épaule ou une bourrade dans le dos.

Après une heure d'attente, on lui dit enfin que M. et Mme de Villegrain entraient dans la galerie pour aller, selon leur usage, se placer le plus près possible de la chapelle. On ne tarda pas à les lui désigner. M. de Ville-

grain, qu'il avait déjà entrevu depuis son arrivée à Versailles, était un homme jeune encore, très-grand, très-brun, très-sec, aux regards sinistres, aux traits durs, modifiés plutôt qu'adoucis par ce sourire presque de naissance qui flottait sur tous les visages des gens de cour sous le règne de Louis XV, ainsi qu'en font foi leurs nombreux portraits. Quant à Mme de Villegrain, notre marin allait la connaître et la voir pour la première fois.

Ce ne fut pas l'affaire d'un instant d'attendre la fin des vêpres, la fin du sermon, la fin de toutes ces choses pieuses qui semblent ne jamais devoir finir, surtout lorsqu'on attend avec impatience qu'elles finissent.

Pourtant, au bout d'une heure et demie de station au pied d'une colonne azurée et dorée, il aperçut une ondulation de têtes et d'épaules du côté par où devait déboucher le cortége royal au sortir de la chapelle. Son espoir ne fut pas trompé : les vêpres étaient terminées. Il fit alors quelques pas vers ce point plus agité ; mais dans ce même mouvement qu'opérèrent deux ou trois cents courtisans aussi empressés que lui, il cessa tout à fait de distinguer le groupe de M. le comte de Villegrain et de la comtesse sa femme. Il se sentit comme envahi, soulevé par les flots de cette marée montante ; il fut ensuite emporté, ballotté d'angle d'encoignure en angle d'encoignure, jeté de banquette de velours en banquette de velours ; il eut beau porter ses bras en avant pour se maintenir au-dessus de la foule bouillonnante, il eut beau se raidir sur la pointe des pieds afin de retrouver à l'extrémité de son regard la personne pour laquelle il subissait cet ouragan, l'ouragan fut le plus fort ; le jeune officier de marine cessa, après quelques minutes de lutte contre ces écueils et cette écume, de voir M. de Villegrain. La tempête les avait séparés. Dire s'il fut contrarié, dire s'il fut vexé, dire s'il se monta la tête, s'il maudit Versailles et ses salons, s'il fut sur le point de passer

sur le corps de toute cette multitude bigarrée, dorée et poudrée pour gagner les portes de sortie, ce serait écrire ce que chacun suppose, le caractère de notre gentilhomme naval étant connu maintenant. Il eut un autre mouvement, et celui-là fut beaucoup plus raisonnable.

— Monsieur, demanda-t-il au premier visage flottant qu'il avisa dans les plis de la vague qui le roulait avec deux ou trois autres victimes de ce naufrage de salon ; monsieur, pourriez-vous me dire si vous voyez M. de Villegrain ?

Cette réponse s'éleva au-dessus des vagues :

— Monsieur qui ?...

— M. le comte de Villegrain.

— Je ne le connais pas.

— Le secrétaire du ministre de la marine ?

Cette seconde réponse sortit des flots :

— Le ministre de la marine est à la gauche du roi en ce moment ; après lui est Mgr l'archevêque de Paris ; tenez ! ce gros, ce grand, ce rouge...

— Je ne vous parle pas du ministre de la marine, je vous demande simplement...

— Que demandez-vous alors ?

— Si son secrétaire, M. le comte de Villegrain...

Le visage où s'était ouvert la bouche qui avait parlé, n'était plus à la même place ; un autre visage se rencontra, dans la mêlée, joue à joue avec celui de M. de Fonteuil. Il reprit sa question :

— Pourriez-vous me dire si vous voyez M. de Villegrain ?

— Je connais M. de Villegrain, *monsieur*.

— Très-bien !... le secrétaire du ministre de la marine...

— Le secrétaire du ministre de la marine, *monsieur*.

— Le voyez-vous ? Où est-il ? Indiquez-moi...

— Je le vois, je sais où il est, *monsieur*.

— Dites-moi vite, en ce cas...

— Si *monsieur* était de Versailles, *monsieur* serait

instruit aux manières de Versailles, et *monsieur* n'ignorerait pas que lorsqu'on prend une information auprès de quelqu'un, on ne mange pas en lui parlant le mot de monsieur, *monsieur !*

Le marin ne lança que cette réponse dans les yeux et dans le nez de son puriste de cour :

— Et moi, si nous étions à la mer, je vous ferais manger à l'instant même par les poissons, *mossieu !*

Il regarda le second visage... Ce n'était déjà plus le même, c'était un troisième, ou un quatrième, ou un cinquième visage; mais celui-là lui épargna la peine de recommencer sa demande déjà si souvent renouvelée.

— Voilà M. le comte et Mme la comtesse de Villegrain, dit-il à M. de Fonteuil, qui respira, si toutefois il se donna même le temps de respirer. Il s'élança comme une flèche...

— Monsieur le comte, dit-il aussitôt en se plaçant le chapeau à la main devant le secrétaire du ministre de la marine, vous avez eu la bonté extrême de me faire dire que vous me permettriez de vous voir aujourd'hui dans la galerie d'Apollon, entre les vêpres et le dîner de Sa Majesté, et je viens...

La première réponse faite à ces premières paroles de M. de Fonteuil, un peu ému de son prologue, fut, de la part de Mme la comtesse de Villegrain, un mouvement de sourcils qui trahit sa profonde contrariété de se voir ainsi arrêtée au passage par un simple petit officier de marine; et de la part du comte, au contraire, un sourire encourageant et qui semblait dire : « Oui, je me souviens de vous avoir autorisé à me parler de l'objet pour lequel vous venez à ma rencontre. » Malheureusement, ces bonnes dispositions ne se trouvèrent pas précisément en harmonie avec les paroles dont se servit le secrétaire du ministre de la marine après le courtois épanouissement

de ce beau sourire large et blanc, clair de lune des grands seigneurs à toutes les époques.

— Ah! oui, c'est vous, monsieur de Mérouanne, dit M. de Villegrain, qui m'avez écrit pour obtenir la sous-direction de l'arsenal de Rochefort?

— Pardon, monseigneur, je ne suis pàs M. de Mérouanne je me nomme...

Les sourcils de la comtesse de Villegrain continuèrent à se rapprocher dans une double courbe circonflexe toujours bien peu favorable au petit officier de marine. Ce point d'arrêt placé sur son chemin la contrecarrait horriblement. Son bras s'appuya même avec force sur celui de son mari, et dans tous les pays du monde cela veut dire : « Voyons, terminez, finissez au plus vite. »

Que le comte de Villegrain eût compris ou non le sens de cette pression, il dit à M. de Fonteuil, qui n'eut pas le temps d'achever sa phrase :

— J'estime beaucoup votre famille, cher monsieur de Mérouanne, — toujours de Mérouanne! — et vous ne doutez pas que je mettrai tout mon zèle à appuyer auprès de Son Excellence votre demande de sous-directeur de l'arsenal de Rochefort.

Une seconde fois M. de Fonteuil se préparait à dire : « Pardon, monseigneur, je ne suis pas M. de Mérouanne; je me nomme... » la comtesse sut l'en empêcher : elle adressa à M. de Fonteuil, déjà fort décontenancé de l'obstiné quiproquo du comte, un regard où elle ne le priait pas absolument de persister dans l'éclaircissement qu'il tenait à fournir sur sa propre individualité, trop confondue avec celle de M. de Mérouanne.

« Mais que me veut la comtesse? pensa-t-il. Quel ordre prétend-elle m'enjoindre en m'examinant avec cette autorité?... Ah bath! se reprit-il, il ne s'agit pas de tout cela : le comte de Villegrain commet une erreur, il s'agit

de le faire revenir de son erreur. S'il m'échappe, qui sait quand je pourrai le rattraper! »

Immédiatement le jeune officier s'exprima ainsi :

— Monseigneur, je suis le chevalier Roland de Fonteuil, officier, comme je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, dans la marine du roi ; j'ai déjà fait sur la frégate *la Coquille* plusieurs stations navales pour le service de Sa Majesté ; mais ces stations, monseigneur, ont toujours eu lieu dans les parages des Iles sous le Vent. Ce service, monseigneur, est fort honorable sans doute, et je suis loin de m'en plaindre, mais il n'offre, permettez-moi de le dire, aucune chance sérieuse d'avancement.

Le visage du comte, quoique toujours bienveillant, paraissait exprimer quelque embarras : trouvait-il le discours trop long?... La comtesse lui pressait-elle plus fort le bras pour s'en aller?...

Roland de Fonteuil poursuivit :

— Monseigneur, en ce moment nos escadres se battent dans l'Inde avec les flottes anglaises pour la possession de nos colonies ; je vous demande la faveur de quitter *la Coquille*, qui va de nouveau se rendre aux Iles sous le Vent, et d'être embarqué avec mon grade d'enseigne sur la frégate *le Météore*, qui achève à Brest ses préparatifs de départ pour Madras. Je vous devrais une grande reconnaissance, monseigneur, si vous m'accordiez cette faveur, qui est peut-être celle, et je ne la sollicite pas moins, de me faire tuer dans les eaux du Bengale pour le pavillon de Sa Majesté.

Ce ne fut pas sans une forte émotion que M. de Fonteuil put dérouler ses idées sous les regards fixes et de moins en moins miséricordieux de Mme de Villegrain, plus impatiente à chaque minute de s'éloigner, de suivre le cortége se rendant dans les appartements où allait dîner le roi.

Après l'explosion silencieuse d'un nouveau sourire, mais infiniment moins lunaire que les précédents, M. de Villegrain répondit à M. de Fonteuil :

— Je suis forcé, mon cher monsieur de Mérouanne, de vous répéter ce que je vous ai déjà dit : « Je ne puis personnellement vous accorder ce que vous désirez, mais je puis... »

Cette fois, ce fut le chevalier Roland de Fonteuil qui, à bout de patience, interrompit sèchement le comte par ces mots clairs et brusques :

— Et moi, je suis forcé de vous dire, monsieur le comte, que je tiens de mes aïeux le nom de Fonteuil, et que je n'ai aucune raison pour autoriser qui que ce soit au monde à y substituer, quand on me parle, un nom qui n'est pas le mien.

Chose bizarre, le comte laissa répondre pour lui la comtesse de Villegrain, dont la réponse ne fut ni embarrassée ni en retard.

— Monsieur, dit-elle à l'officier de marine, que vous soyez de Fonteuil ou de Mérouanne, ici peu importe, car la faveur que vous sollicitez d'aller dans l'Inde sur la frégate *le Météore* ne vous est pas accordée. Si M. le comte n'a pas osé vous le dire, je vous le dis. Maintenant j'ajouterai qu'il n'est pas d'usage, monsieur de Fonteuil, de retenir si obstinément les gens au passage, quand on a l'honneur de les rencontrer dans les salons de la cour.

Puis, la comtesse de Villegrain entraîna son mari et passa, les narines pâles et courroucées, devant Roland de Fonteuil, en lui jetant un salut comme on jette une aumône à un importun.

Roland de Fonteuil resta confondu à la place où il venait de recevoir ce magnifique camouflet, ne rencontrant pas sur ses lèvres tirées par la colère un seul mot à répondre à la superbe comtesse de Villegrain.

Superbe, en effet : c'était une des beautés de la cour de Louis XV, où, à cause de son teint éclatant, de son grand front de déesse, fait de grâce et de majesté, de ses yeux bleus hautains, agressifs comme s'ils eussent été noirs, de ses cheveux blonds sous la rosée cendrée derrière laquelle ils ondoyaient, on la désignait par le surnom flatteur de Junon. Elle justifiait encore ce baptême mythologique, tout à fait dans les mœurs littéraires du temps, par ses épaules de statue, des bras de baigneuse antique, une taille imposante et une démarche souple et altière.

Sur le moment, Roland de Fonteuil fut moins frappé de tous ces charmes particuliers et de toutes ces beautés réunies, que par un incident bien léger en apparence, mais dont les conséquences ne furent pas légères, il s'en faut. Dans le mouvement trop peu mesuré qu'elle fit pour s'éloigner, son bracelet s'accrocha à la chaîne d'or qu'elle portait passée à son cou. Cette chaîne se brisa sans doute, ou quelques-uns des anneaux se défirent, car il s'en détacha une clef qui tomba sur le tapis. La chute de cette clef ne produisit aucun bruit. La comtesse ne s'aperçut de rien ; du reste, personne ne s'aperçut de rien. Roland de Fonteuil, après avoir ramassé cette clef, eut la pensée naturelle de courir après la comtesse pour la lui rendre. Un sentiment de colère, le souvenir de la scène qui venait d'avoir lieu le retint cloué au tapis · il se borna à appeler de sa place le comte de Villegrain. A plusieurs reprises il appela donc : — Monsieur le comte ! monsieur le comte ! monsieur le comte !

Un valet du château qui entendit cet appel beaucoup trop familier dans un tel endroit, — élever si fort la voix dans le palais de Versailles ! — courut scandalisé vers le chevalier de Fonteuil et lui dit : — Mais, monsieur l'officier ! monsieur l'officier ! que faites-vous?... vous n'y songez pas !... Versailles !... la cour !... le roi !... D'ail-

leurs, M. le comte de Villegrain ne vous répondra pas : inutile.

— Pourquoi est-ce inutile? Pourquoi, s'il vous plaît, ne me répondra-t-il pas?

— Parce qu'il est sourd.

— Sourd?

— Oui, monsieur, sourd à ne pas entendre le bruit du canon; il ne répond que lorsqu'il a son cornet, qu'il ne met guère que chez lui... comment voulez-vous qu'il vous entende?

Après cet éclaircissement, le valet de chambre se retira, tout en murmurant contre ces jeunes officiers de marine, si peu au courant des usages de la cour.

— Je comprends, ah! je comprends à merveille maintenant, se dit le chevalier de Fonteuil, pourquoi le comte m'a si singulièrement accueilli tantôt, et je m'explique parfaitement le langage qu'il m'a tenu; il m'a pris pour M. de Mérouanne et il n'a jamais pu revenir de son erreur, étant dans l'impossibilité d'entendre ce que je lui disais, dans l'impossibilité absolue, le malheureux! d'entendre mon véritable nom. La confusion est des plus naturelles... oui, des plus simples à comprendre sans doute... Mais la comtesse de Villegrain n'est pas sourde, elle! — Pourquoi m'a-t-elle reçu aussi impoliment?... pourquoi m'a-t-elle déclaré avec un ton si aigre et si cassant que je n'avais rien à espérer? que la permission ne me serait pas accordée d'aller dans l'Inde? Pourquoi m'a-t-elle pour ainsi dire chassé de sa présence? Je la gênais donc bien?... Elle était donc bien pressée d'aller faire sa cour au roi? Ces grandes dames!... Je saurai le motif... oh! oui, je le saurai!...

Roland de Fonteuil faillit se briser une dent en mordant avec rage la clef perdue par la ravissante et impérieuse comtesse de Villegrain.

En exhalant ainsi sa colère par petites phrases sacca-

dées, comme on avale par petites gorgées quand la boisson est trop chaude, Roland de Fonteuil aperçut au loin le comte et la comtesse entourés d'une douzaine d'officiers supérieurs de marine et de quelques jeunes enseignes de son âge empressés de faire leur cour. Parmi ces derniers il distingua, avec ses bons yeux de vingt ans, quelques connaissances de l'École navale et il les félicita en lui-même d'approcher plus facilement que lui les dispensateurs des places et des grades. Il s'occupait de cette scène où il ne jouait le rôle que d'observateur triste et résigné, quand il vit revenir vivement sur ses pas la comtesse de Villegrain : elle s'était dégagée un instant du bras de son mari pour prendre celui d'un lieutenant de frégate. Elle avait l'air de parler avec beaucoup d'animation en désignant à trente ou quarante pas devant elle, c'est-à-dire à la distance où se trouvait le chevalier Roland de Fonteuil, un point particulier du riche et long tapis étendu d'un bout à l'autre de la galerie. Comme elle accompagnait ce signe d'indication d'un autre signe par lequel elle montrait la chaîne passée autour de son cou, il fut aisé au marin, attentif à la suivre dans sa pantomime, il lui fut aisé de comprendre qu'il s'agissait de la clef. Au bout de quelques minutes, la comtesse quitta le bras du lieutenant de frégate, et lui et tous les officiers dont il était entouré se dirigèrent du côté de M. de Fonteuil : mais, en retournant vers son mari, la comtesse, après s'être assurée que personne ne la voyait, s'arrêta, et, d'un mouvement de tête combiné avec un mouvement d'éventail, elle salua le lieutenant dont elle avait pris le bras. Pour rapide que fut le double mouvement, il n'échappa pas à M. de Fonteuil qui, à tort ou à raison, crut voir la comtesse poser un baiser sur le faîte de l'éventail et l'envoyer ensuite à M. de Rétigny : c'était le nom du lieutenant de frégate.

Dès que M. de Fonteuil fut convaincu que les officiers

de marine s'approchaient du point qu'il occupait dans la galerie, dans le but de chercher la clef perdue par la comtesse, il résolut, puisqu'elle tenait tant à cette clef, de s'en servir comme moyen de la punir de sa manière d'agir envers lui. « Il sera toujours temps de la lui rendre, se dit-il. Oui, cherchez ! mes bons camarades, cherchez ! ajouta-t-il en les voyant déjà inclinés vers le tapis afin de découvrir la clef de la belle impertinente ; cherchez et vous ne trouverez pas. »

Il sortit ensuite de la galerie, descendit, plein de colère, de dépit et d'indignation, le grand escalier de marbre et regagna, une fois dans le jardin, l'allée où il s'était déjà tant et tant promené les mains fourrées dans les poches de sa culotte chamois, à l'heure des vêpres. Le grand air aurait dû le calmer : il n'en fut pas du tout ainsi ; il agit sur son cerveau absolument comme il agit sur le cerveau des personnes prises d'ivresse, il augmenta l'inflammation mentale au lieu de l'abattre. Il se mit à parler seul, il s'adressa, avec d'étranges vivacités de regard, de paroles et d'attitudes, aux bancs de gazon, aux statues, aux poissons du canal, aux oiseaux, aux passants, et il y en avait beaucoup en ce moment-là dans le parc, et quoiqu'il fût dans un grand accès de colère et de rage, il ne pouvait s'empêcher en même temps, par un travail d'esprit dont nous ne nous rendons pas bien compte, de s'extasier sur la rare beauté de Mme de Villegrain.

— Vous l'aurez, votre clef !... disait-il en marchant à grands pas ; nous verrons, nous verrons cela !... Parce que cette auguste dame avait donné rendez-vous à ce beau lieutenant de marine, était-ce une raison pour me traiter de cette manière ?... elle l'aurait vu cinq minutes plus tard !... Mais non, son amour la pressait, l'étranglait... Jeune et belle, sans doute... Parbleu ! qui le nie ? Quelle ravissante coupe de visage !... Méchante créature !...

J'ai vu les plus belles créoles de la Martinique et de Saint-Domingue, aucune d'elles n'approche de cette abominable femme ! et quels bras ! quelles épaules... Et son mari est sourd ! oui, mais il n'est pas aveugle... mais si ! il l'est, puisqu'il ne voit pas... Je voudrais que quelqu'un le lui dît, et qu'il vous enfermât, madame, dans quelque bon couvent bien noir pendant quelques années... je serais charmé de l'apprendre. Cette femme est l'impudence même, l'orgueil, la cruauté... Qu'est-ce que je lui demandais ? d'aller mourir dans l'Inde de la fièvre jaune, d'une hépatite aiguë ou d'une balle anglaise dans le ventre... Et elle me bafoue... elle m'expulse... Non ! non ! vous n'aurez pas cette clef... Mais que je suis sot ! se reprit Roland de Fonteuil en palpant la clef au fond de son gousset; que je suis un bien grand sot ! Parbleu ! si je ne lui rends pas sa clef, elle en fera faire une autre demain, et j'aurai gardé là un beau moyen de vengeance par devers moi... Si ce canal avait plus de profondeur, dit-il ensuite en s'approchant du bord de la large pièce d'eau, je m'y jetterais, je m'y noierais, et tout serait dit; mais il serait ridicule de mourir là où les poissons rouges ont à peine assez de place pour se retourner... Se suicider dans un bocal !

— Hé ! que fais-tu donc là, Fonteuil ? lui crièrent les camarades qu'il avait laissés dans la galerie d'Apollon, occupés à chercher la clef de Mme de Villegrain : vas-tu t'embarquer pour Pondichéry ?

Fonteuil, en levant soucieusement la tête :

— Ah ! oui, vous sortez de ce beau palais enchanté, vous aussi, répondit-il, je vous ai aperçus. Vous faisiez votre cour au soleil.

— Tu y étais donc ?

— Pour mes péchés ! et ils doivent être bien gros !

— Que t'est-il donc arrivé ? tu nous parles d'un ton...

— Rien de fort agréable, mes chers camarades. J'ai été éclaboussé des pieds à la tête par la disgrâce.

— Que veux-tu, on n'a pas toujours vent arrière sur fond de sable d'or quand on navigue sur ces mers-là.

— Ah! certes non! Je viens d'essuyer un grain des mieux conditionnés, puisque nous parlons en marins.

— Eh bien, cher, nous avons été plus heureux que toi : M. de Villegrain nous a présentés au ministre de la marine, monseigneur nous a présentés au roi, le roi à la reine; nous sommes ravis de l'accueil.

— Ravis probablement aussi de Mme de Villegrain?

— D'elle surtout, mon ami! N'est-ce pas qu'elle est la reine de beauté de Versailles?

Roland de Fonteuil fit une horrible grimace.

— Son caractère est peut-être moins accompli que sa beauté, ajouta-t-il ironiquement; mais on n'est pas parfait, même à la cour de Versailles.

— Son caractère est vraiment délicieux. Comme tu es maussade aujourd'hui! — Que t'a-t-elle donc fait? Ah! diable! tu l'as peut-être rencontrée au moment où elle venait d'éprouver une grande contrariété... c'est cela! Elle a perdu une clef à laquelle elle tenait beaucoup... Je ne sais pas à ce sujet tout ce qu'elle ne nous a pas dit: une clef en acier, en or et en cristal, la clef d'un coffre pareillement en cristal... Enfin, quoi qu'il en soit, la perte de cette clef la vexait beaucoup, énormément; et, sans doute, c'est là, je le répète, la cause de cette mauvaise humeur dont tu as reçu les éclats.

— Oui, c'est sans doute là la cause de sa mauvaise humeur contre moi, acheva de Fonteuil en cherchant ensuite à s'éloigner dans les massifs qui bordent le canal.

Ses camarades le retinrent.

— Que veut dire... nous quitter ainsi! mais non! mais non!

— Laissez-moi, je vous prie; je pars à l'instant même

en poste pour Toulon où je vais me rembarquer sur ma frégate *la Coquille*, et je retourne aux Antilles pour la troisième fois. Une belle expédition, ma foi! Je tuerai des albatros le matin et je pêcherai des requins le soir. Tandis que vous autres... Mais laissez-moi partir.

— Oh! nous autres! nous autres! D'abord, nous ne savons pas encore où nous irons... Ah! mais si, nous le savons! ce soir nous allons au bal; là, mon ami, au bal de la cour... entends-tu? au bal de la cour! Ouvre la bouche! il paraît qu'il sera étourdissant. Tu verras, de Fonteuil! tu verras!

— Comment, je verrai? Je ne verrai rien du tout.

— Allons donc! tu viendras avec nous à ce bal.

— Moi!... ah çà! quand je vous dis que je vais partir pour Toulon.

— Tu partiras pour Toulon demain, après-demain, dans trois jours.

— C'est cela, je retarderai mon voyage exprès pour avoir le bonheur incomparable de revoir Mme de Villegrain!

— Mais on en a retardé pour de moins beaux motifs.

— Je ne dis pas le contraire... Mais adieu, messieurs!

Ses jeunes camarades empêchèrent de nouveau Roland de Fonteuil de s'esquiver.

— On assure qu'à la dernière fête de la cour, lui dit l'un d'eux avec enthousiasme, Mme de Villegrain s'est présentée avec une robe de gaze si fine, si claire, si transparente, que M. de Choiseul lui a dit tout bas: « Ah! madame c'est trop! » Et elle de répondre à M. de Choiseul: « Au prochain bal, rassurez-vous, je serai un peu plus vêtue. — Mais ce n'est pas comme cela que je l'entends, quand je vous dis, madame, que c'est trop, » a objecté en souriant M. de Choiseul.

— Il ne la trouvait donc pas assez nue?

Tous les jeunes officiers se mirent à rire.

Nous verrons au bal de ce soir comment elle aura compris la chose. Est-ce que cela ne te tente pas, voyons, de Fonteuil ?

— Quand cela me tenterait, est-ce que j'ai une lettre d'invitation pour me présenter au bal de la cour?

— Tu n'as pas de lettre d'invitation ! Si ce n'est que cela, la difficulté est levée. Béric de Saint-Maur est malade ; voici sa lettre, dont il nous a priés de disposer ; disposes-en pour toi.

— Mais...

— Tu hésites encore, loup de mer ! Mais voilà Marcelino, voilà Spiriadec, voilà moi, voilà nous tous qui y allons : la compagnie ne te semble-t elle pas assez choisie ? Songe ! qui sait si nous reverrons jamais Versailles ?

Tous les jeunes officiers de marine soupirèrent. Clermont, celui qui parlait, continua ainsi :

— La guerre avec l'Angleterre est une guerre acharnée. Un boulet peut nous mutiler, nous emporter...

— Un bras ! dit l'un.

— Un nez ! ajouta l'autre.

— Une jambe !

— Deux jambes !

— Eh bien ! reprit Clermont, dansons, tandis que nous avons encore notre nez et nos deux jambes.

La lettre fut enfoncée avec violence dans la poche de Fonteuil.

Tous les jeunes officiers de marine crièrent ensuite en s'éloignant :

— Au revoir ! à neuf heures !

— A neuf heures, quoi? demanda Fonteuil.

— Eh bien, à neuf heures, trouve-toi là; sous la voûte : nous nous réunirons tous pour faire notre entrée ensemble. Ce sera superbe !

— Solennel ! ajoutèrent d'autres jeunes voix qui se joignirent à celle de Clermont.

— Majestueux !

— Et présomptueux !

— Ah ! encore un mot ! cria plus fort, pour être entendu, Clermont, déjà hors de la portée de la voix. Tu trouveras des chaises à porteurs sur la place Dauphine. Au revoir ! au revoir !

Peu décidé à céder à ses camarades, mais à demi entraîné par leur soif de plaisir, et d'ailleurs jeune comme eux, c'est-à-dire vite oublieux des contrariétés de la vie à l'idée d'une joie promise, Roland de Fonteuil regagna son hôtel, où, après avoir légèrement dîné, il songea à sa toilette de bal. C'est en vidant les poches de la culotte chamois qu'il quittait pour en mettre une plus officielle que la clef de Mme la comtesse de Villegrain vint de nouveau sous ses doigts. Il éprouva à ce contact une sensation désagréable. L'entrevue de la galerie d'Apollon se retraça à sa mémoire avec tous ses détails déplaisants ; il fut sur le point de lancer la clef dans le jardin placé sous les croisées de l'hôtel. Ce mouvement nerveux, par l'effet d'une réaction aussi prompte, la lui fit regarder avec quelque attention ; un instant après, ses yeux et sa réflexion s'y attachèrent fixement. L'anneau auquel s'adaptait fortement la tige de la clef était en or ouvré et ciselé, mais ouvré et ciselé à jour, en forme d'étoile rayonnante comme l'orfévrerie des Etats romains et particulièrement l'orfévrerie filigrane d'Ancône, merveilleuse, on le sait, de finesse et de légèreté ; quant à la tige elle-même, elle était formée de plusieurs morceaux cylindriques alternativement d'argent mat et de cristal de roche jusqu'aux deux tiers ; le dernier tiers de la tige, celui qui se continuait avec le pavillon de la clef, était d'acier, mais du plus pur acier anglais, jetant des reflets sombres et bleus comme certains diamants noirs du

Thibet. Ce pavillon, partie dentée, celle qui sert à ouvrir la serrure, méritait qu'on s'y arrêtât autant que sur le reste de la clef, à cause de l'originalité de sa forme. Sa figure offrait les contours d'un trèfle allongé, et les deux morceaux de cette fleur se repliaient au besoin sur le troisième, qui était fixe, au moyen d'une charnière tout à fait invisible pratiquée dans les bords adhérents. Et quand ces deux morceaux se déployaient et venaient de nouveau former le trèfle ou le pavillon de la clef, ce mouvement d'éventail poussait à l'extrémité même de la tige une olive en diamant façonnée à angles correspondants d'une précision inouïe. Enfin cette clef, faite de plusieurs métaux mariés au cristal, présentait un modèle de mécanique savante, de serrurerie secrète, de bijouterie précieuse; enfin, c'était un vrai chef-d'œuvre.

Si la clef était si extraordinairement remarquable, que devait être la serrure? que devait être le coffre? que pouvait contenir ce coffre?

Roland de Fonteuil comprit alors que Mme de Villegrain devait être très-contrariée et fort inquiète de l'avoir perdue, et il s'en voulut sincèrement de n'avoir pas apporté plus de bonne volonté à la lui rendre. En la glissant dans sa poche, il se promit de la remettre le soir même à quelque garde, valet de chambre, concierge ou hallebardier du château, qui la remettrait à son tour, mais sans dire de quelle part, à cette belle et si peu indulgente dame de Villegrain.

Roland de Fonteuil, sa toilette achevée, se rendit ensuite à la place Dauphine en marchant avec le plus de précaution possible, sur la pointe du pied, afin de ne pas ternir le beau cirage à l'œuf de sa chaussure. Là, comme les jeunes officiers ses camarades le lui avaient dit, il trouva des chaises à porteurs. Il en choisit une des plus élégantes et se fit conduire par ses porteurs sous la

voûte du château, où ses camarades lui avaient donné rendez-vous ; ils l'attendaient déjà.

Ils partirent ensuite ensemble pour le bal, à travers des nuées d'invités plus occupés les uns que les autres de la fragilité de leurs toilettes, dont nos costumes d'aujourd'hui ne peuvent donner la plus faible idée, sous le rapport de la composition, de la grâce, de la fraîcheur, de la variété, de la fantaisie, de la richesse, du pimpant, de l'esprit, de la splendeur. La poudre faisait un nuage, une auréole de vapeur à toutes ces femmes au pastel. Nous avons la liberté du costume aujourd'hui, dira-t-on, et la simplicité de l'indépendance. Merci! la liberté des singes et la simplicité de la misère..

Si nos jeunes gens ne produisirent pas la sensation dont ils s'étaient flattés, ils furent eux-mêmes éblouis de l'aspect magnifique de la salle de bal au moment où ils y entrèrent. L'Orient, ce fabuleux Orient si vanté, eût semblé une boutique de verroterie à quatre sous à côté de ce fleuve qui charriait des diamants; c'était des coiffures où serpentaient des émeraudes, des oreilles où se balançaient des perles dont une seule eût donné une indigestion à Cléopâtre, des épaules auxquelles s'attachaient des torsades de toutes sortes de pierreries, des robes qui criaient elles-mêmes de se voir si riches, et des lumières ajoutant leur pluie de feu à ce fourmillement. Enfin, c'était un bal de la cour.

Il n'y avait pas dix minutes que Roland de Fonteuil se promenait à travers ces merveilles, dont il évoquerait peut-être un jour le souvenir brillant sur le *banc de quart*, que sa bonne ou mauvaise étoile (la suite de l'histoire vous dira laquelle des deux) lui fit rencontrer Mme de Villegrain et les mit brusquement face à face. Elle était au bras du jeune prince de Conti, qu'on disait singulièrement épris d'elle... mais qui n'était pas épris d'elle à la cour? Le premier mouvement de Roland de

Fonteuil fut de s'incliner; quand il releva la tête, il entendit un éclat de rire qui lui fit monter le sang du cœur à la gorge. Cet éclair de dédain était donc pour lui! il en fut comme aveuglé. — Bon! après tout, se dit-il, si c'est la guerre qu'elle me déclare, je n'aurai pas longtemps à la soutenir: je partirai demain pour Toulon où m'attend la *Coquille;* Oh! la *Coquille!* la *Coquille!* ne pourra-t-elle donc pas sombrer sur place!

La même et double impression que Roland de Fonteuil avait éprouvée dans la matinée à la vue de Mme de Villegrain, il la ressentit de nouveau à cette soirée du bal de la cour, mais dans des proportions plus fortes encore. Plus sa haine pour elle augmentait, plus il la trouvait belle; il ressemblait à ces gens qui, à force de goûter à un vin pour se convaincre qu'il est mauvais, finissent par se griser. Elle n'avait jamais été, il est vrai, plus séduisante; mais on murmurait autour d'elle qu'elle avait suivi de trop près le conseil à double entente de M. de Choiseul... On va voir si elle était peu habillée. Derrière elle, deux vieux gentilshommes échangeaient entre eux ce dialogue. L'un disait :

— Je vous assure qu'à travers sa robe, *on les voit.*

— Parions *qu'on ne ne les voit pas!*

— Cent louis, *qu'on les voit!*

— Cent louis, *qu'on ne les voit pas!*

— Pardon, dit Roland de Fonteuil en s'adressant à une dame d'âge qui souriait, et à qui l'on pouvait tout demander à cause même de son âge; pardon, madame, seriez-vous assez obligeante pour me dire ce que prétendent voir ces messieurs à travers la robe de Mme de Villegrain?

— Oh! c'est bien simple, monsieur... ses jarretières.

La musique se fit entendre, et les quadrilles se formèrent. A ces sons délicieux l'âme du chevalier se détendit; elle se laissa aller au courant de la joie générale. Il vit

ses camarades inviter autour de lui de jolies danseuses empressées d'accepter; l'envie de les imiter l'entraîna; il alla aussitôt proposer à une jeune dame d'être son cavalier. On sourit, on lui tendit la main; le voilà en place pour danser la *royale-polonaise*, danse apportée de Varsovie par la charmante Marie Leckzinska à l'époque de son mariage avec Louis XV. Il y a dans cette danse nationale une figure où tous les quadrilles se réunissent, et où les danseurs des groupes les plus éloignés les uns des autres se joignent entre eux et forment une mêlée générale. Dans cette confusion universelle, il arriva que Roland de Fonteuil et la comtesse se trouvèrent en présence. Quelle rencontre! ou plutôt quel choc! Ils eurent la même pensée: ils allaient se voir obligés de danser ensemble! Danser ensemble! comment échapper à cette incroyable, à cette impossible, à cette monstrueuse nécessité?

La sueur perla au front courroucé de Mme de Villegrain. Cruelle minute d'indicible angoisse! Et l'hésitation n'était pas même possible! On meurt à la cour, mais on n'y donne pas de scandale, on n'y est pas ridicule! Le péril inspira la belle implacable; elle se souvint de la plus profonde maxime des grands : dissimuler. Elle accepta en souriant — quel sourire! — la main gauche de Fonteuil, et se laissa conduire à la place exigée par la figure. Mais le jeune marin, prévoyant le moment où, dans une ronde générale, il allait avoir à lui offrir la main droite, prit lestement au fond de sa poche, avec cette main restée libre, la fameuse clef de cristal. Un moment se préparait, il arrive: alors la main droite du chevalier presse celle de la comtesse, et la comtesse pousse un cri. Elle a déjà senti dans cette rapide étreinte le contact de la clef, de sa précieuse clef, de cette clef pour laquelle elle eût peut-être donné tous les diamants dont elle était parée. Après avoir jeté ce cri d'étonnnement

et de bonheur, qui se perd dans les bruits de la danse, elle veut prendre la clef dans la main de Roland de Fonteuil. La main résiste doucement; Mme de Villegrain s'étonne de cette résistance; elle ne peut y croire, elle s'impatiente. De nouveau elle tente, mais avec plus de volonté et de force, de s'emparer de la clef de cristal : la résistance qu'on lui oppose est plus énergique. Une troisième fois elle cherche avec violence à l'arracher : même obstacle invincible. Alors, la colère dans les yeux, elle veut parler, elle veut réclamer... elle n'ose pas... Comment oserait-elle? Le monde! la cour! son nom! son mari! sa dignité! Ah! c'est une lutte superbe, mais une lutte muette, acharnée, sourde, impitoyable, couverte par les sons de la *royale-polonaise*. Il faut qu'elle enrage, qu'elle souffre, mais qu'elle se taise; il faut plus, il faut qu'elle sourie, la danse l'exige. Elle sourit; ses ongles sont ensanglantés. Bref! Roland de Fonteuil ne céda ni aux doux regards, car on y eut recours, ni aux regards irrités, ni à la main qui avait supplié, ni à la main qui avait rugi, qui avait déchiré; il ne céda pas. La danse finie, il reconduisit à sa place la comtesse qui souriait encore, qui souriait toujours sous sa rage et sa férocité, et il remit froidement la clef de cristal dans sa poche; puis il se mêla à la foule en disant : « Je me suis fait une furieuse, une impitoyable ennemie; mais, Dieu merci! je me suis vengé, bien vengé, délicieusement vengé, et je sens que j'avais besoin de cela. — D'ailleurs, se dit-il encore, comme il s'était déjà dit le matin, j'ai un moyen bien simple de l'apaiser : après le bal, je remettrai cette clef à un valet de chambre du château, qui la lui rendra. Je ferai mieux, se reprit-il, je la déposerai en sortant d'ici au suisse de son hôtel. » Il achevait à peine son monologue, que ses camarades, les jeunes officiers de marine venus avec lui au bal, accoururent, tout haletants de joie, lui dire :

— Tu ne sais pas, Fonteuil? tu ne sais pas?

— Quoi?

— Ah! mon ami!

— Parlez... vous m'effrayez.

— Tu ne vas plus à Toulon.

— M'enverrait-on à la Bastille?

— Comment, à la Bastille! Tu pars pour Brest.

— On me conduit au bagne?...

— Tu te rends dans l'Inde!

— Allons donc! messieurs, la plaisanterie...

— C'est très-sérieux, tu vas dans l'Inde sur *le Météore*.

— Voyons, ne vous moquez pas de moi.

— Ta demande est accordée.

— Ma demande est accordée... mais enfin comment le savez-vous? qui vous l'a dit?

— M. de Rétigny.

— M. de Rétigny?... Roland de Fonteuil chercha dans sa mémoire, il réfléchit; il se dit : — Mais c'est celui à qui Mme de Villegrain a envoyé un baiser ce matin... Voilà qui est étrange...

— Et M. de Rétigny le tient de M. Villegrain, continuèrent les jeunes amis de notre de plus en plus ébahi Roland de Fonteuil.

— M. de Villegrain!... murmura l'enseigne; quand je quitte à l'instant Mme de Villegrain, et dans quelles dispositions pour moi!

— Tu n'y crois pas encore?

— Que voulez-vous!

— Enfin, cela est, rien n'est plus vrai, rien n'est plus réel.

— Nous te le jurons tous.

— Alors, je veux croire... je dois croire...

— Tu ne sais donc pas, reprit Clermont, l'orateur de la troupe, que M. de Rétigny est très-bien accueilli, mais très-bien, à l'hôtel de M. de Villegrain?

— Ah ! je ne veux rien savoir. Laissez-moi tout entier à mes rêves, à mes étonnements, tout entier à mon bonheur, à ce bonheur qui me tombe des nues.

— Pas tout à fait des nues, se dit de Fonteuil quand ses amis l'eurent laissé un instant seul. C'est la clef de cristal que je dois remercier, ma bonne petite clef enchantée. Allons, Mme de Villegrain me paye d'avance ; elle veut racheter sa clef de cristal. Comme elle y tient !... Est-ce au point de vue de l'art seulement ?... Mais qu'ouvre donc cette clef ?... Peu importe ! comme je ne le saurai jamais, inutile de se casser la tête à cette borne ; mais puisqu'elle y tient tant que ça, elle l'aura cette nuit même, après le bal ; c'est trop juste ; elle s'est trop généreusement conduite pour que je reste en arrière... oui, elle va avoir sa clef.

Roland de Fonteuil aurait pu même ajouter que Mme de Villegrain aurait sa clef dans quelques minutes, car le bal allait finir... il finissait... il était fini : le roi était rentré dans ses appartements ; les princes quittaient leurs places.

On sortait.

Les voitures s'ébranlaient hors des grilles.

Coup d'œil majestueux : tous les hommes se rangeaient pour laisser passer les grands dignitaires et les grandes dames attachés au château, et regagnant leurs équipages pressés sur six rangs dans la cour royale, dans la cour d'honneur et sur la vaste place d'Armes.

C'est dans la cour d'honneur même qu'un officier de marine, M. de Rétigny, aborda le chevalier Roland de Fonteuil et lui dit :

— Pardon, monsieur de Fonteuil, vous étiez aujourd'hui, cette après-midi, pendant les vêpres, dans la galerie d'Apollon ?

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Roland de Fonteuil, un peu étonné de la rencontre.

— Mon nom importe peu ici, répliqua sèchement le lieutenant de frégate, qui oubliait qu'à terre les différences de grade ne signifient pas grand'chose, et qu'il n'y en a point en France qui dispense d'être poli, surtout quand on interroge.

Quoi qu'il en soit, M. de Rétigny froissa de prime abord le jeune enseigne, qui lui répondit :

— Soit! ne me dites pas votre nom, mais dites-moi du moins...

— Vous avez trouvé une clef; veuillez me la rendre.

Le ton gâtait déjà singulièrement la chanson; et l'on sentait que le ton et la chanson venaient d'être communiqués à l'instant même par Mme de Villegrain au beau lieutenant de frégate.

— Oui, j'ai trouvé une clef dans la galerie d'Apollon, répondit de Fonteuil, oui, je veux la rendre; mais au nom de qui, monsieur, la réclamez-vous?

— Encore une fois, que vous importe ?

— Ni votre nom, ni celui de la personne qui vous envoie... j'aurais trop l'air de céder à une menace... Est-ce une prière ou une menace ?

— Ce sera ce que vous voudrez, monsieur.

— Pardon, monsieur, mais maintenant il importe à mon honneur de savoir positivement si c'est l'un ou l'autre.

— Ce ne sera pas une prière, monsieur.

— Alors, monsieur, vous n'aurez pas cette clef.

— Ce soir, c'est possible.

— Et demain ?...

— Demain, j'irai la chercher.

— Où, je vous prie ? je ne serai peut-être pas chez moi...

— A l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses.

— A l'entrée du bois de Satory ?

— A l'entrée du bois de Satory, comme vous dites.

— J'y serai, monsieur.

— A sept heures, n'est-ce pas?

— A sept heures.

— Puis-je maintenant demander à votre discrétion et à votre délicatesse, dit le lieutenant de frégate, sur le point de se retirer, qu'aucun nom de femme ne sera prononcé à propos de ce duel, dont la véritable cause doit rester entre nous? Vous m'aurez salué, je n'aurai pas répondu à votre courtoisie : cela doit suffire...

Après une seconde de réflexion, Fonteuil fit un signe affirmatif.

M. de Rétigny salua, et franchissant la grille dorée, passa de la cour d'honneur à la place d'Armes, où sa voiture probablement l'attendait.

— Allons! j'ai mon duel, dit Roland de Fonteuil en cherchant à retrouver ses jeunes compagnons parmi la foule, mais Mme de Villegrain n'a pas encore sa clef; oh non! oh non!

— Monsieur! monsieur! appela le jeune enseigne, qui venait d'être subitement frappé d'une idée.

M. de Rétigny se rapprocha de la grille.

— Vous avez quelque chose à me dire?

— Le bois de Satory est une terre du roi.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'est pas permis de se battre sur es terres du roi.

— Aussi ce n'est pas pour nous battre que nous nous rencontrerons demain.

— Ah!...

— C'est pour nous tuer.

M. de Rétigny ayant pris rendez-vous pour le lendemain matin même, afin de vider son duel avec son adversaire, il passa le reste de la nuit à se procurer deux témoins. Ce n'était pas pour lui une besogne aussi facile qu'elle le paraît au premier abord, au milieu d'une

ville où il ne venait guère que pour des motifs sérieux, de loin en loin, et uniquement pour les besoins du service. A cette difficulté, il convient de joindre aussi une condition qui n'était pas moins embarrassante, mais à laquelle il a été dérogé depuis en matière de duel, et qui consistait à ne prendre ses témoins que parmi des gens de sa profession. Les gens de la profession de M. de Rétigny n'abondaient pas à Versailles, comme dans un port de mer.

Tandis que M. de Rétigny se livrait à cette recherche avec toutes les précautions possibles et à travers tous les obstacles imaginables, car ne consentant pas à dire à ceux dont il demandait l'assistance comme témoins la véritable cause de son duel, beaucoup reculaient devant ce mystère, Roland de Fonteuil, rendu à ses camarades, choisissait avec infiniment moins de peine deux témoins parmi une dizaine de jeunes enseignes et aspirants de première classe. Ses deux témoins furent deux enseignes comme lui : Clermont et Spiriadec, que nous avons déjà vus l'un et l'autre dans le parc de Versailles et au bal de la cour. Ceux-là se contentèrent de faciles raisons pour accepter d'être les témoins de leur ami ; au besoin, ils n'en auraient exigé aucune ; c'eût été bien plus original ! Ils crurent à cet égard tout ce qu'il plut à Roland de Fonteuil de leur dire : il s'était croisé avec le beau lieutenant de frégate sur le grand escalier de marbre, à la sortie du bal ; il l'avait salué et celui-ci n'aurait pas daigné répondre ou aurait répondu si faiblement, que cela équivalait à un déni de salut. Explications immédiates, mots aigres échangés, reparties dures, et enfin rencontre à l'épée pour le lendemain. De la clef de cristal, il n'en fut pas question; Fonteuil avait promis sur ce point à son adversaire la plus complète discrétion.

Cette discrétion fut, à vrai dire, la seule qui fut obser-

vée dans cette affaire, car l'affaire elle-même fut, avant le jour, connue de bien des personnes dans Versailles. Comment en eût-il été autrement? c'est dans un cabaret ouvert à tous venants que nos jeunes officiers, réunis pour souper ensemble après le bal de la cour, connurent le duel de leur camarade et en devisèrent jusqu'au matin. Et puis, un duel est-il une chose dont on parle à mi-lèvres, à vingt ans? C'est beau comme une intrigue d'amour; c'est plus beau peut-être, par la raison qu'on peut en parler. Et puis, un duel entre un simple enseigne et un lieutenant de frégate, cela est grave; il en sera question pendant toute la campagne prochaine. Qu'on ajoute les liqueurs bues à l'heureuse issue du duel, l'exaltation de jeunes têtes qui toutes épousent la querelle de leur ami, quelle qu'elle soit, et l'on admettra sans peine que, entre deux heures du matin et le jour, le bruit de ce duel dut un peu filtrer à travers les planches toujours si mal jointes d'un cabaret.

La nuit ne tarda pas à pâlir; une lueur tendre et violette venue de l'horizon éclaira peu à peu le beau parc de Lenôtre et les bois nombreux qui le pressent de tous côtés, depuis Saint-Cloud jusqu'à Rambouillet, depuis Saint-Germain jusqu'à Meudon. Un air frais prenait en passant l'amertume forte des chênes et des mélèzes et s'en imprégnait. La clarté des eaux, les senteurs sauvages de mille plantes cachées sous ces amas d'arbres annonçaient une de ces belles matinées dont Versailles a la faveur, et il n'y en a pas de plus belles, de plus roses, de plus parfumées au monde, même sous l'équateur. Les matinées de Versailles sont un bouquet de roses le printemps, et une branche de pêches l'été. Trois personnes ne tardèrent pas à sortir par une des sombres allées du bois de Satory qui viennent côtoyer l'ancienne route de Chartres, et regardèrent à droite et à gauche avec l'inquiétude mystérieuse des gens en attente. Elles n'eu-

rent pas à subir un long retard. Presque en même temps, trois autres personnes débouchèrent un peu plus bas par une autre ouverture de la forêt. Les deux groupes, après s'être arrêtés un instant sur le même point, rentrèrent ensemble sous les arbres et se dirigèrent vers le carrefour de *la Pyramide*. Ils cachaient des épées sous des manteaux.

Les deux témoins de M. de Rétigny étaient, l'un un capitaine de corvette, l'autre un employé supérieur dans l'administration de la marine. Ceux de Roland de Fonteuil, beaucoup plus jeunes que les témoins de son adversaire, étaient Clermont et Spiriadec, les deux enseignes du parc et du bal de la cour.

Le plus grave des trois seconds, par son âge et par son grade, le capitaine de corvette, demanda à Clermont, le moins jeune des deux témoins de Roland de Fonteuil, s'il ne conviendrait pas d'essayer d'empêcher une rencontre qu'on n'avait pas été assez heureux, faute de temps, de mieux régler ailleurs. Le terrain était sans doute un fort mauvais cabinet de conciliation. Mais, au fond, de quoi s'agissait-il? d'un salut auquel on n'avait pas répondu. Eh bien, M. de Rétigny conviendrait que c'était uniquemcnt par distraction qu'il aurait failli à cette forme essentielle de courtoisie; de son côté, M. de Fonteuil avouerait que rien n'était plus naturel qu'une pareille distraction, la nuit, à la sortie confuse d'un bal. Les deux adversaires, réciproquement édifiés sur leurs intentions, s'aborderaïent en se saluant, pour se serrer ensuite la main, comme deux braves et loyaux marins qu'ils étaient, l'un et l'autre.

Clermont et Spiriadec ne goûtèrent que médiocrement la proposition du capitaine de corvette. Ne voulant pas cependant prendre en entier sur eux la responsabilité d'un refus, ils dirent qu'ils allaient la communiquer à leur ami; mais il restait bien convenu que, s'il ne l'ap-

prouvait pas, il n'en serait pas formulé de nouvelle, et que les deux adversaires n'en référeraient plus qu'à leurs épées.

Deux minutes après cette convention, M. de Rétigny et Roland de Fonteuil venaient l'un vers l'autre, l'épée nue, la poitrine découverte.

Une voix s'écria au même instant : — Arrêtez ! arrêtez !

Les deux épées s'éloignèrent l'une de l'autre.

C'était M. de Villegrain qui entrait dans le carrefour de *la Pyramide*.

— Lui ! dit M. de Rétigny, qui parut tout bouleversé en le voyant. — Allons, pensa-t-il, tout est découvert !

— Le mari ! dit de son côté Roland de Fonteuil. Qu'est-ce donc ? Pourquoi vient-il ?

— Messieurs, dit M. de Villegrain à Fonteuil et à son adversaire, je connais la cause de votre rencontre. Eh bien, on ne se bat pas pour des raisons aussi futiles.

— Monsieur le comte, répondit M. de Fonteuil, songez que le combat a déjà commencé, que nos épées se sont touchées, que toute explication arrive trop tard.

— Ces raisons sont des plus futiles, répéta M. de Villegrain, qui ne répliqua à peu près juste que par hasard — et l'on sait pourquoi — à l'objection de Roland de Fonteuil. Sa formidable surdité avait rencontré par miracle cet à-peu-près. — Voici ce qui prouve, reprit-il, combien j'ai raison. Il déploya une feuille de papier. — C'est le rapport, dit-il du chef de la police du château. Il y est constaté que la querelle est née entre vous d'une simple question de bienséance dans la cour d'honneur, et qu'elle n'a pas même été aggravée, comme il arrive souvent en pareil cas, par des paroles grossières.

Ainsi, messieurs, je vous invite à remettre vos épées au fourreau, à cesser sur-le-champ ce duel.

Le haut rang de M. de Villegrain donnait sans doute à ses paroles une grande autorité, surtout aux yeux des témoins, qui n'avaient pas la plus légère raison pour croire que le rapport de police ne dît pas exactement la vérité sur l'origine de la rencontre; mais aux yeux de Roland de Fonteuil, qui savait le contraire, qui savait que la véritable cause était la clef de cristal dont il n'avait pas voulu se dessaisir; mais aux yeux de M. de Rétigny, venu sur le terrain pour le même motif, qui avait peut-être dit en outre à Mme de Villegrain : « J'aurai votre clef, je vous le jure, ou j'aurai la vie de ce jeune insolent qui vous a jouée, torturée, désespérée, toute la nuit au bal de la cour! » les paroles de M. de Villegrain, le poids de son intervention, son rapport de police, n'avaient pas la même portée. D'un autre côté, comment M. de Rétigny pouvait-il dire à M. de Villegrain : « Vous avez raison. Je ne me bats pas pour une question de courtoisie. Je me bats pour une clef dérobée à votre femme; en d'autres termes, je me bats pour Mme de Villegrain, qui est ma maîtresse ? »

— Allons, messieurs, qu'il soit fait, je vous prie, comme j'ai eu l'honneur de vous le proposer, dit M. de Villegrain, dont le ton fut beaucoup moins mesuré que la première fois.

Les deux adversaires ne quittèrent pas davantage leur position agressive.

— Messieurs, dit alors M. de Villegrain, après avoir prié en mon nom, j'ordonne, au nom de M. le ministre de la marine, que je représente partout où la marine est en cause, que ce duel n'ait pas lieu. Monsieur de Fonteuil, vous partirez dans une demi-heure pour Brest, où vous avez obtenu d'aller et où vous vous embarquerez sur le *Météore* pour les Indes. Monsieur de Rétigny, vous

vous tiendrez prêt à quitter pareillement Versailles dans une demi-heure, pour aller occuper votre poste. Obéissez tous les deux, messieurs,

— Sur mon honneur, sur celui de M. de Fonteuil, dit alors M. de Rétigny, ce rapport de police est inexact.

— Inexact! dirent tous les témoins.

M. de Villegrain écoutait ou faisait plutôt semblant d'écouter, comptant toujours sur la logique de ses yeux, qui jusqu'ici ne l'avait pas trompé, pour suppléer à la logique murée de ses deux oreilles.

— Ce rapport est faux, ajouta d'un ton encore plus affirmatif le lieutenant de frégate. Nous nous battons, M. de Fonteuil et moi, pour un motif beaucoup plus sérieux que celui qui est consigné dans ce rapport.

M. de Villegrain avait vu remuer des lèvres; mais il n'avait rien entendu. Que lui avait-on dit pour se permettre de ne pas lui obéir?

Le capitaine de corvette, témoin de M. de Rétigny, voulant terminer une scène qui n'aurait jamais eu d'issue, devant la surdité du comte de Villegrain, sans l'intervention d'un tiers, — intervention délicate, difficile et même dangereuse, ainsi qu'on va le voir, — prit doucement M. de Villegrain par le bras et l'entraîna à une cinquantaine de pas environ dans le plus épais du bois, loin de tous les autres personnages.

Là, il lui cria dans l'oreille avec le plus de force qu'il le put :

— Ces messieurs se battent pour un motif beaucoup plus sérieux, monseigneur, que celui que vous supposez.

M. de Villegrain, après avoir reculé d'un bond à trois pas de son trop officieux interlocuteur :

— Ah çà! me prenez-vous, par hasard, pour un sourd, demanda-t-il tout pourpre, tout violet de colère et en saisissant le capitaine par ses broderies, que vous criez

ainsi à mes oreilles? A-t-on jamais vu! a-t-on jamais vu!

Le malheureux capitaine de corvette qui ne savait pas que l'horreur de passer pour sourd était si profonde chez M. de Villegrain, s'abîma dans sa honte et dans sa confusion à cette violente prise à partie. Il rougit, il pâlit, il bégaya des excuses qu'on n'entendit pas naturellement; il ne sut que dire, que devenir. « Il ne peut pas entendre, pensa-t-il, si l'on ne crie pas à tue-tête à ses oreilles, ainsi que je viens de le faire; et si je crie, il entre en fureur, il se croit insulté. Que faire alors? que lui dire maintenant? »

Impérieux de geste, stupide de colère, exigeant qu'on parlât, le comte continuait à regarder avec rage le capitaine de corvette.

C'était véritablement à se pendre à la première branche venue. Le capitaine eut plus d'esprit que ça. M. de Villegrain lui ayant dit sèchement:

— Eh bien, monsieur, quelle est cette cause si sérieuse, cette cause beaucoup plus sérieuse que celle que j'ai supposée? Je veux la savoir... parlez!

Bien embarrassé de la produire, cette cause, puisqu'il ne la connaissait pas, le capitaine de corvette dit aussi bas que possible la première chose qui lui passa par la tête, supposant... Mais on va voir s'il supposait juste et s'il se tira en homme miraculeusement habile de l'horrible guêpier où il avait aventuré sa personne.

— Figurez-vous, monseigneur, dit-il à demi-voix, que j'étais l'an dernier à la même époque avec mon vaisseau par le travers des Açores.

M. de Villegrain, ayant vu remuer des lèvres, pensa que le capitaine de corvette venait de lui dire la cause qu'il voulait savoir, la cause enfin du duel.

— Très-bien, répondit-il, à merveille! je comprends maintenant, ces messieurs aiment la même femme; elle aura montré une préférence trop marquée pour l'un des

deux, la nuit dernière au bal de la cour; et la jalousie aura éclaté. Vous voyez que vous n'aviez pas besoin de hurler pour me communiquer cela.

Le capitaine de corvette, voyant sa ruse réussir, fit de la tête un signe d'affirmation et poursuivit :

— Comme nous étions, disais-je à monseigneur, par le travers des Açores, nous reçûmes entre minuit et trois heures du matin un grain terrible : — pluie, grêle, vent, — la foudre tomba à bord.

Ayant encore vu remuer les lèvres du capitaine de corvette, M. de Villegrain reprit avec la même confiance :

— Allez toujours, je comprends de mieux en mieux : oui, c'est parce que la belle a dansé une fois de plus avec l'un qu'avec l'autre, ainsi que vous le dites, capitaine, que la querelle aura eu lieu.

Ainsi que vous le dites était colossal de surdité non résignée!

L'illustre sourd, de plus en plus convaincu de sa perspicacité, reprit : — Tous les duels viennent maintenant de là, capitaine. Mais arrêtons-nous au nôtre. Des injures on sera peut-être allé plus loin... plus loin...

M. de Villegrain attendit encore d'avoir vu remuer les lèvres du capitaine pour achever avec plus de certitude ce qu'il avait à dire.

Le capitaine de corvette, devinant de son côté l'intention de M. de Villegrain, reprit aussitôt après avoir fait un nouveau signe de tête affirmatif :

— La foudre étant tombée à bord, comme je vous le disais, nous fûmes témoins des singuliers effets des ravages électriques. Elle mit d'abord le grand mât à la place du mât de misaine; ensuite, elle prit mes épaulettes de capitaine et alla les placer sur les épaules du mousse; enfin, elle enleva l'ancre qui pèse deux mille, et alla l'accrocher à la girouette.

— Puisqu'il en est ainsi, acheva M. de Villegrain après avoir suivi le va-et-vient des lèvres du capitaine jusqu'à ce qu'elles devinssent immobiles, puisque des injures on est passé aux voies de fait, c'est différent, oh! c'est bien différent, capitaine. Rien alors n'est plus sérieux... l'honneur du corps... je n'empêche plus rien, je ne m'oppose plus à rien. Allez dire cela de ma part à ces messieurs ; allez! Je me rends au château, où je suis attendu.

M. de Villegrain s'éloigna aussitôt; et prenant une étroite allée du bois de Satory, il regagna sa voiture, qui l'attendait sur l'ancienne route de Chartres.

Heureux de s'être si bien tiré de sa lutte corps à corps avec la redoutable et malfaisante surdité de M. de Villegrain, le capitaine de corvette courut tout d'une haleine vers l'endroit du combat : — Messieurs, cria-t-il en se découvrant, l'épée à la main, et faites en gens de cœur que vous êtes!...

Trois minutes après ce signal, M. de Rétigny recevait un coup d'épée si ferme et si droit dans la poitrine, que la moitié du fer sortit par le dos. Il tomba contre terre avec la lourdeur mate d'un cadavre. Pourtant il n'était pas mort, car par le mouvement de sa respiration le sang sortait comme un jet d'eau du trou de la blessure. Mais, s'il n'était pas mort, on voit qu'il y avait fort peu de chances d'espoir pour qu'il vécût longtemps encore.

Ses témoins l'entourèrent, et après lui avoir donné les premiers soins exigés en pareil cas, ils se disposèrent à l'emporter.

Les témoins de Roland de Fonteuil lui disaient tous deux avec le même effroi, en l'entraînant loin du carrefour ensanglanté : — Pas d'illusion, tu as tué l'amant d'une femme vindicative, puissante, très-courtisée du roi, d'une femme qui te hait ; va-t'en vite, très-vite! Tu n'es pas du tout en sûreté ici, quelque loyal que tu

aies été dans ce malheureux duel. Tu disparaîtrais dans quelque trou de bastille... on n'entendrait plus parler de toi... Pars donc! Va à Brest, va aux Indes, va aux Iles sous le Vent, va où tu voudras, mais ne rentre plus dans Versailles! Tiens! prends, voilà notre bourse, prends encore cet or... Du reste, nous t'enverrons tes malles, tes papiers... Tu nous feras savoir secrètement... Maintenant, prends des chevaux de poste à Viroflay, et cours... et ne t'arrête pas!... ne t'arrête jamais!

— Merci, mes bons amis, dit Fonteuil, qui avait de la peine à suivre ces conseils d'une extrême prudence, qu'il fallait violenter pour l'éloigner de Versailles et lui faire gagner par les méandres du bois le village de Viroflay, où se trouvait alors et où exista encore longtemps après une célèbre poste aux chevaux. Merci, mes bons camarades, merci! Mais avant de quitter Versailles, pour toujours, j'aurais bien voulu...

— Qu'aurais-tu voulu?... Hâte-toi, parle!

— J'aurais voulu la voir encore une fois.

— La voir?... demanda l'un des témoins.

— Mais qui?... demanda l'autre.

— Elle! elle!

— Elle?... Nous ne savons pas de qui tu veux parler... mais n'importe! En ce moment, tous ces regrets... Tu la reverras plus tard.

— Oh! non, je ne la reverrai plus... Ce cadavre que je viens de mettre entre elle et moi...

— Ah! mon Dieu! mais de qui parlerais-tu?... De Mme de Villegrain, par hasard?

— Oui...

— Tu l'aimes donc, toi?

— Vous ne l'avez donc pas vue, pour en douter?

— Non, ce n'est pas possible!... tu n'as pas toute ta raison.

— Je vous dis que je l'aime en désespéré!

— Ah! malheureux! malheureux! Mais elle aura bien plus de plaisir alors à t'envoyer pourrir dans quelque cachot... Ah! toutes ces raisons... toutes ces paroles dévorent le temps! Tu devrais être déjà à trois lieues d'ici... Prends cette longue allée... au bout, c'est Viroflay... A cheval et au galop!

— Vous la reverrez, vous autres!

— Fou, va-t'en et sois heureux!

— Celui qui est heureux, dit Roland de Fonteuil en se décidant enfin à s'éloigner, c'est celui qui est mort pour elle!

Quelques jours se sont écoulés depuis ces graves événements.

M. de Rétigny est étendu sur son lit de douleur, en proie à son mal et aux médecins d'une époque bien peu éclairée encore sur le traitement à employer dans ces sortes de blessures violentes et considérées alors comme désespérées. Roland de Fonteuil court, de toute la vitesse de trois chevaux de poste, du côté de Brest, le nom de Mme de Villegrain toujours sur les lèvres, se souvenant des moindres beautés de son visage, des sons les plus fugitifs de sa voix, se souvenant de tout ce qui se rattachait à cette méchante et délicieuse femme, excepté pourtant de la clef de cristal qu'il emportait avec lui à travers villes, villages, hameaux, forêts, campagnes, routes poudreuses.

Il est temps de dire que cette clef qu'elle regrettait tant d'avoir perdue, ou plutôt de n'avoir plus entre les mains, car elle savait maintenant en possession de qui

elle était, que cette clef, déjà tachée du sang d'un duel funeste, ouvrait un coffret de cristal haut d'un pied environ, cerclé de lames d'or sur ses six faces, et hérissé alternativement de topazes, d'émeraudes et de grenats ; un coffret à renfermer le soleil la nuit. Le comte de Villegrain l'avait offert à sa femme, la veille de leur mariage, pour qu'elle y mît ses bijoux les plus fins, ses tissus les plus rares, ses parures en diamants, enfin tout ce que possède de précieux une femme de son rang, jeune, belle, souverainement coquette, immensément riche, allant à la cour. Le chagrin qu'elle ressentait de la privation de cette clef était aussi grand que celui qu'elle aurait éprouvé à la perte d'un parent, à la perte d'un amant. La comparaison ne choquera personne, car personne ne se demandera si elle avait un amant, après la scène tragique du bois de Satory, et si cet amant était M. de Rétigny, lieutenant de frégate, un des plus beaux officiers de la marine française sous Louis XV. Au premier abord, il semble que rien n'était plus facile, au lieu de tant se tourmenter de la perte de cette clef, que d'envoyer chercher un serrurier et de faire ouvrir le coffret ; et il semble que cela était d'autant plus facile que la serrure, or et acier, aurait dû être fabriquée par un de ces habiles artistes, moitié orfévres, moitié serruriers, qu'une célèbre manufacture d'armes entretenait à grands frais, depuis Louis XV, au centre même de Versailles, et entretient encore aujourd'hui pour ne pas laisser déchoir l'incontestable supériorité de notre main-d'œuvre française.

Cette facilité d'envoyer chercher un serrurier n'était qu'apparente. D'abord ce coffret à ravir un roi de Perse ou un empereur du Mogol, ne contenait pas que les écrins de Mme la comtesse Hélène de Villegrain, ni que l'or destiné à ses dépenses du mois ; il contenait aussi des lettres, et ces lettres ne traitaient pas que des affaires

d'intérêt ; beaucoup de ces lettres commençaient — c'est plus que probable — par ces mots : *Ame de ma vie !* et finissaient par ceux-ci : *Vie de mon âme !* Je crois que cela s'appelle des lettres d'amour.

Or quel danger n'y avait-il pas à faire ouvrir ce coffret devant M. de Villegrain, veuf deux fois — notez ceci — marié en troisièmes noces à la belle comtesse et passant pour n'avoir jamais ramené de son château de Villegrain — notez encore cela — ses deux premières femmes dont il avait eu quelque raison de soupçonner la fidélité, quand il leur proposa cette retraite sentimentale. C'était une espèce de Barbe-Bleue sans barbe. Il y en avait beaucoup de ce temps-là ; il y en a encore aujourd'hui ; méfiez-vous, mesdames, Perrault ne les a pas tous racontés dans ses *Contes de fées*. M. de Villegrain n'eût donc pas accepté la découverte de ces lettres, à l'ouverture du coffret, avec l'impassibilité du serrurier.

Puis, sans trop s'avancer, on peut supposer et dire qu'avec ces lettres se trouvaient, sans doute, des bouquets fanés, des cheveux blonds ou noirs — la couleur n'y fait rien, — des portraits ; mettez un seul portrait un seul est aussi compromettant que plusieurs, plus compromettant peut-être, n'est-ce pas?

Mais quel besoin, objectera l'inflexible logique du lecteur, quel besoin, dira-t-il, avait la comtesse de Villegrain de faire ouvrir ce coffret devant son mari ? Pourquoi ne pas choisir le moment où il serait absent? La femme la plus naïve, l'ingénue la plus rosière, la rosière la plus ingénue, aurait attendu ce moment, et... pardon, voici pourquoi Mme de Villegrain ne pouvait pas faire appeler un serrurier pendant l'absence de son mari. Elle avait déjà consulté sans affectation l'horloger de l'hôtel, le jour où il était venu monter les pendules, et celui-ci qui, en sa qualité de mécanicien, avait eu plusieurs fois occasion d'admirer le coffret, lui avait dit :

« Madame, votre clef était une énigme d'or, d'acier et de cristal; il n'y a guère que le serrurier prodigieusement habile, merveilleusement inventif qui l'a imaginée, qui pourrait en faire une pareille. »

C'était donc le même serrurier qu'il importait de trouver, et M. de Villegrain seul le connaissait, si toutefois il le connaissait encore, car il n'avait attaché qu'une importance bien secondaire, lui, un grand seigneur, à l'accessoire d'une serrure et d'une clef, quand il avait offert le coffret en cristal en cadeau de noces à sa femme. Lorsqu'il les avait commandés à l'ouvrier, il n'avait eu dans la pensée que le désir de compléter par un chef-d'œuvre de serrurerie un chef-d'œuvre d'orfévrerie. L'artiste s'était piqué d'honneur, et, comme tous les vrais artistes, il était allé plus loin que les indications fournies; il était allé très-loin dans la complication de son travail, si loin que... Mais continuons à peindre les tortures d'esprit de Mme Hélène de Villegrain, réduite enfin à dire à son mari, à qui elle n'avait pas encore parlé de la perte de la clef de cristal, de peur de se jeter dans cet océan sans fond de difficultés où elle avait prévu qu'elle se noierait:

— Mon cher comte...

Le comte s'était hâté de coller son magnifique cornet acoustique à son oreille. Chez lui il consentait à être sourd.

— Vous m'avez dit: Mon cher comte?

— Mais vous entendez comme un rossignol.

— Trop bonne, en vérité.

— Mon cher comte, le prince de Conti, en venant l'autre jour m'apporter un joli bouquet de tulipes de ses parterres de Chantilly, a beaucoup admiré ce coffret en cristal.

— Le prince a du goût.

— Vous dites bien, car il a désiré en avoir un tout pareil.

— Voudriez-vous lui donner le vôtre?

— Donner ce qui vient de vous!... non, mais je prévois qu'il me demandera à sa prochaine visite...

— A propos, il vous fait souvent des visites.

— Allons, voyons, êtes-vous jaloux maintenant du prince de Conti?

— Mais...

— Nous ne parlons jamais que du roi quand nous sommes ensemble.

Le comte s'inclina en disant: — On n'est pas jaloux du roi.

La comtesse regarda son mari jusqu'au fond des yeux, en entendant proclamer cette exception, qui pouvait, à bon droit, être prise pour une superbe ironie, car le roi de France régnant n'avait pas attendu M. de Villegrain pour rendre plus d'un mari jaloux.

Mais le comte ne laissa rien voir.

— Je prévois, reprit la comtesse, qu'à sa prochaine visite, le prince de Conti s'informera auprès de moi du marchand qui vous a vendu le coffret, dans l'intention d'en faire faire un tout pareil.

— Eh bien, chère comtesse, vous direz au prince de Conti que je l'ai acheté à Vienne en Autriche, chez un brocanteur juif qui l'avait acheté lui-même à Bude en Hongrie, il y avait soixante ans, dans la boutique d'un antiquaire persan. Sérieusement, est-ce que ces choses-là se font faire? Il y a au monde de plus belles pièces peut-être, mais de pareille à votre coffret, non! oh non!

La comtesse se pinça les lèvres de contrariété. Elle reprit:

— Cependant ne m'avez-vous pas parlé quelquefois d'un mécanicien de Versailles qui avait travaillé à ce coffret. Si fait! vous m'en avez parlé, et à tel point

que vous m'avez dit le nom de ce serrurier; vous le nommez?... vous le nommez?... Je ne connais que ce nom-là.

— Je vous ai parlé du serrurier qui a fait la serrure et la clef, oui, mais non pas le coffret. Oh! le coffret! Quant à son nom...

L'âme de la comtesse courut au bord de ses oreilles pour recueillir ce nom.

— Ma foi! je ne me souviens plus de son nom; et franchement...

Le second geste de contrariété de la comtesse n'échappa pas à son mari.

— Comment me souviendrais-je, au bout de dix ans, du nom obscur d'un serrurier, car il y a bien dix ans que je lui fis faire cette clef? D'ailleurs, quand je le saurais, vous ne voudriez pas, je présume, lui commander une serrure et une clef pour un coffret qui n'existe pas.

— Vous avez raison, dit en souriant la comtesse, qui avait intérêt à ne pas démentir trop ouvertement le signe de dépit aperçu par le comte. Vous avez raison, mais vous savez, mon ami, quand j'ai une idée, c'est une folie. D'ailleurs, puisque vous ne connaissez ni le nom ni la demeure de ce serrurier, si le prince de Conti me parle encore...

— Pardon, pardon... Je n'ai pas dit que je ne connaissais pas la demeure de ce mécanicien, j'ai dit seulement...

— Il y vient! il connaît sa demeure! pensa la comtesse, qu'un rayon de joie illumina intérieurement, mais qui n'en laissa passer qu'une faible lueur par ses yeux. — Oh! interrompit-elle, vous comprenez que ni le nom ni la demeure de cet ouvrier ne m'intéressent plus, du moment où il est impossible de se procurer un coffret pareil au nôtre; n'en parlons plus.

La conversation, en effet, en resta là, mais elle convainquit la comtesse et de la difficulté d'agir seule dans les démarches à tenter pour ouvrir le coffret ou pour avoir une clef pareille à la clef perdue, et de la possibilité pourtant d'avoir cette clef, puisque celui qui l'avait faite existait et habitait Versailles.

Une heure après cette tentative, risquée auprès de son mari avec une prudence dont elle ne devait jamais se départir à l'encontre de ce terrible et sinistre sourd, Mme de Villegrain, en petit costume de ville, voilée de noir, sortit de chez elle, à pas de loup, à la nuit tombante, et alla, par les ruelles désertes, par les clos à demi ouverts, par les jardins, frapper à une toute petite porte, cachée dans un mur, voilée elle aussi par des brassées de lierre, — une porte adultère.

M. de Rétigny avait été blessé grièvement, mais non d'une façon mortelle, du moins jusqu'ici espérait-on qu'elle n'était pas mortelle ; et cela très-heureusement, car c'était un officier de marine des plus distingués : dans l'Inde, il avait été cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée par le brave Dupleix, Dupleix qui n'a pas encore sa statue en France, et il faut s'en étonner, surtout à notre époque où le marbre va bientôt manquer à nos grands hommes. Dupleix en mériterait une dans chaque ville maritime de l'empire.

— Toute la question, lui dit le malade, est de n'avoir pas votre mari pour témoin quand vous ferez ouvrir ce meuble ?

— Oui, et je ne sais comment sortir de là.

— Eh bien, employez une ruse fort naturelle : arrangez-vous si bien qu'on vienne chercher votre mari de la part du ministre de la marine *pour les besoins du service*, au moment même où le serrurier sera sur le point de commencer sa besogne. Vous saurez que cette phrase : *pour les besoins du service*, dit tout. Il partira aussitôt.

Pendant son absence l'ouvrier opérera. Il y a loin de la rue Saint-Louis au château ; le temps de voir le ministre, le temps de revenir chez vous, c'est au moins une heure. Pendant cette heure vous aurez tout le loisir de vous emparer de vos lettres ou plutôt des miennes, et tout sera sauvé. — Qu'avez-vous à sourire du conseil que je vous donne ?

— Mais je souris, parce que vous me conseillez, pour éloigner M. de Villegrain, un moyen...

— Un moyen qui n'est peut-être pas très-subtil ; mais quelquefois les plus simples... C'est que vous n'avez pas le choix des moyens... D'ailleurs, pourvu qu'il réussisse...

— Il peut réussir et ne pas être bon.

— Comment cela ?

— Vous savez, mon cher malade, que je suis la troisième femme de mon mari, que les deux premières ont disparu on ne sait trop comment. La facilité avec laquelle il se laisse tromper, — il est vrai que je ne l'ai jamais trompé que pour vous, — cette facilité n'est peut-être que superficielle. Tâchons qu'il ne se marie pas une quatrième fois.

— Mais enfin, le moyen que je vous propose ?...

— Est bon, mais il est mortel. Mon mari s'éloignera, sans doute, si je le fais soudainement appeler par le ministre; mais je n'irai pas mettre M. de Praslin dans la confidence; mon mari apprendra au ministère de la marine qu'il n'a été nullement demandé, et alors au retour que pensera-t-il? que soupçonnera-t-il en se disant avec raison que j'ai voulu être seule à l'ouverture du coffret ?...

— C'est vrai, c'est dangereux, très-dangereux.

— Ah! ce maudit petit officier de marine; lui seul est cause !...

— N'en dites pas de mal, c'est un noble adversaire... tous les torts étaient de mon côté...

— Avait-il besoin, après s'être battu avec vous, d'emporter encore cette clef, qui ne lui servira à rien du tout ?

— Savez-vous une chose? puisque vous me parlez de lui en ce moment...

— Quelle chose? dites!

— Il est mon rival.

— Votre rival!... Et auprès de quelle femme, monsieur?

— Vous êtes charmante de le demander.

— Quoi! il m'aimerait!

— Comme un fou. Ses amis n'en font pas un mystère. Ils ont eu toutes les peines du monde à l'éloigner d'ici après son duel. Il voulait vous voir, il voulait mourir à vos pieds.

— Ah! ceci l'achève. Et il espérait sans doute qu'il obtiendrait pour récompense honnête, en me rapportant ma clef... Est-ce que vous êtes tous aussi fats dans le noble corps de la marine royale?

— Vous me faites peur; ne le haïssez pas tant que ça! vous finiriez par...

— Par l'aimer? Tenez! plutôt que de l'aimer, j'aimerais mieux aimer... Qu'est-ce que je pourrais bien aimer que je déteste?... Mme de Villegrain se pencha sur les lèvres du malade, et lui dit aussi près que possible : — J'aimerais mieux aimer mon mari! — Mais vous êtes toujours bien pensif?

— C'est que...

— C'est que?... voyons vite!

— C'est que je crois avoir trouvé... oui, j'ai trouvé le moyen d'éloigner votre mari pendant que vous ferez ouvrir le coffret! C'est à peu près celui que je vous ai déjà proposé; mais le côté faible et périlleux est évité. Voici : écoutez-moi bien.

Mme de Villegrain se rapprocha du lit et appuya sur elle la tête pâle du blessé.

— Je vous écoute.

— Eh bien, dès que M. de Villegrain aura fait venir chez vous le serrurier et que vous serez tous les trois en présence, envoyez immédiatement chez moi un de vos valets ou Nanine, votre femme de chambre, avec le dernier roman de Voltaire. Je comprendrai ce que cela veut dire.

— Oui, mais moi, je ne comprends pas, mon cher logogriphe.

— L'envoi du livre sera pour moi un avertissement. Aussitôt j'enverrai mon domestique à votre hôtel pour prier M. de Villegrain de se rendre chez moi. Ma position, position dans laquelle je ne puis ni lui écrire ni aller chez lui, rendra bien naturel et bien excusable le dérangement que j'oserai lui causer.

— Et que lui direz-vous quand il sera rendu chez vous? car enfin...

— Que je sollicite de sa justice le commandement de la corvette *la Diane*, qui doit appareiller de Brest pour aller rejoindre l'escadre destinée à brûler les établissements anglais dans l'Inde. Cela m'a été promis... cela m'est dû...

— Mais s'il vous l'accordait, vous partiriez donc?... vous me quitteriez? — Quel moyen vous avez encore trouvé là?

— Rassurez-vous, je lui adresserai ma demande d'un ton qui lui fera penser que je suis plus propre à aller dans l'autre monde qu'aux grandes Indes. Je n'aurai plus que le souffle en lui parlant. Il s'en ira convaincu que je ne passerai pas la soirée.

— Je ne veux pas de ce moyen-là, dit la comtesse effrayée, je n'en veux pas! Votre santé mêlée à cette comédie... Non! non! non!

— La comédie réussira.

— Sans doute, mais...

— Faites, je vous en conjure, comme je vous le dis. Dès que vous aurez pu décider votre mari à aller chercher dans Versailles ce serrurier dont lui seul connaît la demeure, expédiez à la minute même chez moi votre cameriste Nanine; et de mon côté, comme je vous l'ai encore dit, je vous débarrasserai sur-le-champ de M. de Villegrain. Une fois chez moi, je le retiendrai, je vous l'assure, au moins une grande heure.

Il ne s'agissait plus maintenant pour Mme de Villegrain que de décider adroitement son mari à aller chercher le serrurier. Quelques jours s'écoulèrent avant le moment opportun. Ce moment arrivé, elle vint vers le comte avec des mines charmantes; elle passa son bras voluptueux autour du cou de son mari, et elle lui dit, avec ses beaux yeux bleus tirant sur l'enfer, avec son doux sourire, avec toute sa grâce de couleuvre bien plus encore qu'avec sa bouche, connaissant l'inutilité de cet intermédiaire : — J'ai une confidence à vous faire.

Habitué à ces préliminaires, et devinant qu'il était appelé à prêter une grande attention à l'entretien si affectueusement commencé, il fit signe à la comtesse d'attendre qu'il eût pris son cornet acoustique.

Pendant qu'il allait chercher sur son secrétaire le précieux instrument, — précieux à tous les titres, car, fabriqué en Angleterre, il était d'une rare perfection mécanique dans le travail, et quand le comte ne l'avait pas, sa surdité l'isolait complétement du monde réel pour le reléguer dans le monde fermé de la matière, — la comtesse se sentit pâlir sous le nuage de son rouge. Elle suivit le comte d'un regard qui ne rayonnait pas d'une conscience azurée. Il y avait autour de ses traits des ombres et des plissements d'inquiétude; elle éprouva que sa respiration se retirait... Mais le comte, tout joyeux, revenait prendre sa place en essuyant avec le coin de son mouchoir la petite ouverture du cornet acoustique,

afin de faire arriver avec toute leur pureté, à son tympan, les rayons sonores. Il la plaça ensuite dans le pavillon de son oreille, et, cette opération achevée, il exhala avec satisfaction un *Ah !* qui voulait dire : « Maintenant, je puis entendre voler une mouche : parlez. »

Ici commença une scène qui fut la contre-partie exacte de la scène du capitaine de corvette dans le bois de Satory ; seulement celle-ci, comme on le verra plus loin, combinée à loisir par une femme, avait un caractère infernal de supériorité sur l'autre.

— Mon cher époux, commença-t-elle par dire à haute voix, vous n'êtes pas beau, vous n'êtes plus jeune, mais vous êtes sourd ; avec cela vous êtes jaloux comme un poignard empoisonné que vous m'enfonceriez volontiers dans la poitrine, si vous saviez... je veux que vous sachiez quelque chose.

— Que veut dire? s'écria le comte après cette première phrase de sa femme; vous m'avez parlé et parlé d'un ton assez élevé, j'ai pu en juger par le mouvement accentué de vos joues, et pourtant je n'ai pas entendu un seul mot. Serais-je plus sourd que je ne l'étais déjà? que m'est-il arrivé? que m'arrive-t-il? mon Dieu ! que m'arrive-t-il?

Le trouble du comte agitait tous ses membres.

— Calmez-vous, mon cher comte, — écrivit la comtesse sur une feuille de papier qu'elle mit sous les yeux de son mari, moyen qu'elle employait quelquefois quand il n'avait pas le cornet acoustique sous la main; — ne vous démoralisez pas ainsi tout de suite. C'est sans doute ma faute si vous n'avez pas entendu; je n'aurai pas parlé assez haut. Je vais recommencer.

— Je vous en prie, chère comtesse... Ah ! mais c'est bien extraordinaire! bien affligeant!

D'un air désolé, le comte plaça une seconde fois le cornet acoustique à son oreille.

Doublant le volume de sa voix, la comtesse, après avoir rapproché ses lèvres de la conque du cornet, dit de façon à être entendue à cinquante pas :

— En honnête femme, je dois vous prévenir que le roi Louis XV, me trouvant fort à son goût, m'adresse depuis deux mois une cour assidue. D'abord, il m'a envoyé son portrait, puis un magnifique diamant, pareil à celui qu'avait au front Mme du Barry le jour de sa présentation. Il est de mon devoir de vous inquiéter de toutes ces confidences, afin que vous ne me reprochiez pas un jour de ne vous avoir pas prévenu.

Le comte, après s'être pris la tête à deux mains, ce qui l'obligea à lâcher le cornet, qui alla rouler sur le tapis, s'écria : — Décidément, je suis sourd comme une pierre, sourd comme une huître, sourd comme on n'a jamais été sourd ! Vous avez crié comme une véritable éperdue; vos joues sont en sueur, les veines de votre cou sont gonflées; et pas un son n'est arrivé à mon cerveau. Ah! mon Dieu! quel malheur! ma carrière est perdue! J'avais déjà bien du mal à me maintenir à mon poste avec mon infirmité; si je n'entends plus du tout, que vais-je devenir? Je suis un homme perdu! je suis un homme mort!

Le comte était désespéré. C'est là que sa femme l'attendait.

— Voyons, — écrivit-elle encore sur la feuille de papier, qu'il reçut en tremblant, — ce n'est peut-être pas vous qui ne recevez plus les sons qu'on vous transmet.

— Qui serait-ce donc?

— C'est peut-être...

— Quoi?... parlez!

— C'est peut-être le cornet qui s'est dérangé, qui ne va plus... que sais-je?

Sur cette vague mais adroite indication, le comte ra-

massa bien vite le cornet acoustique, et se mit, le malheureux, à souffler dedans avec une exaspération des plus folles, mais, hélas! des plus comiques aussi. Manquant de sang-froid, il soufflait à côté, il rugissait au lieu d'envoyer de l'air; enfin, en nage, violet comme un sonneur de trompe, l'été, au moment de l'hallali, il dit :

—Oui, comtesse, il me semble que ce cornet est engorgé; l'air ne circule plus. Je crois que vous avez raison... Ah! si vous aviez raison!

— Il est un moyen bien simple de vous en assurer, écrivit la comtesse.

— Lequel?

— Envoyez chercher sur-le-champ, écrivit-elle encore, celui qui vous a fabriqué ce cornet acoustique.

— Il est à Londres!

La comtesse, qui savait bien qu'il était à Londres, continua à écrire :

— Ah! si à Versailles on savait qu'il y eût quel qu'un...

— A Versailles, je ne connais aucun mécanicien... Mais, oui, j'en connais un!... oh! oui, j'en connais un!

— Ah bah! dit le visage de la comtesse.

L'espoir et la joie avaient élargi celui du comte.

—Parbleu! s'écria-t-il, celui qui a fait la clef du coffret de cristal; — un habile homme, ma foi! Quelle idée! j'y cours! Ma voiture! ma voiture!

La comtesse sonna.

— Adieu, comtesse, je vais chercher cet ouvrier; lui seul peut me rendre la vie.

— Et à moi donc! pensa la comtesse.

Un valet vint dire :

— La voiture de monseigneur est prête!

Le comte le suivit en courant.

— Enfin, j'ai réussi! dit la comtesse en tombant dans un fauteuil; dans une heure ce coffret sera ouvert.

Elle sonna de nouveau; mais cette fois d'un autre côté de la cheminée.

Nanine, la jeune camériste, parut.

— Nanine!

— Madame la comtesse?

— Prenez le volume qui est sur ma toilette; dès que vous aurez vu rentrer M. le comte avec une personne qu'il est allé chercher, vous porterez ce volume... où vous savez.

— Oui, madame la comtesse.

En se retirant, Nanine ouvrit curieusement le petit volume.

— Tiens! dit-elle, c'est le dernier volume de contes de M. de Voltaire : *Ce qui plaît aux dames!* Ce doit être illisible...

— Allez donc, petite sotte; ces livres ne sont pas faits pour vous.

— Oh! pardon, madame, et la preuve, c'est que je sais déjà celui-ci par cœur.

— Sortez!

Qu'y avait-il de vrai dans cette histoire débitée par Mme de Villegrain à son mari, pendant qu'elle le persuadait de la recrudescence de sa surdité? quelle part fallait-il faire au roman dans ce qu'elle lui avait raconté des galanteries du roi pour elle? Était-elle impertinemment sérieuse dans cette confession qu'elle était seule à entendre, ou bien tout cela était-il invention, fantaisie de son esprit? C'est là, sans doute, ce que l'ouverture du coffret de cristal nous apprendra dans quelques instants, à l'arrivée de l'ouvrier à la recherche duquel M. de Villegrain est allé.

Lui et l'ouvrier ne tardèrent pas à se montrer dans l'appartement où la comtesse les attendait avec impatience; impatience qu'elle n'eut pas besoin de dissimuler, car on pouvait la mettre sur le compte de son extrême

désir de voir le mécanicien décider si le cornet acoustique était ou non dérangé.

Celui-ci, après l'avoir examiné avec soin, prit une baleine dans sa trousse et essaya de l'y introduire. Il éprouva une résistance, la baleine se courba; il tenta ensuite avec une tige moins flexible, et le même obstacle l'arrêta.

— Ce cornet est complétement bouché, dit-il à Mme de Villegrain.

La comtesse se hâta d'écrire ce que venait de dire l'ouvrier, et elle le montra au comte.

Une jubilation immense, radieuse, éclata dans ses regards, qui articulèrent immédiatement ce cri interrogatif :

— Eh bien?

— Eh bien, dit l'ouvrier, pour aller plus avant, je suis obligé de briser cet obstacle; mais je ne vous cacherai pas que s'il est trop tenace et que je force, je puis fausser le cornet. Que faut-il faire?

— Faites! dit la comtesse.

— Faites! dit en même temps le comte.

L'ouvrier enfonça aussitôt une branche d'acier terminée par un foret dans les circonvolutions du cornet acoustique, et, après deux vigoureux coups de poignet, suivis d'un craquement dans l'intérieur de l'instrument, on vit deux moitiés de perles tomber sur le tapis.

— Voilà ce qui bouchait le cornet, dit l'ouvrier.

Le comte avait déjà saisi le cornet avec frénésie, et, se l'appliquant à l'oreille, il disait à sa femme :

— Parlez! que je sache vite si j'entends... parlez!

La comtesse lui dit:

— Mais comment, cher comte, cette perle s'est-elle introduite dans le cornet?

— J'entends! interrompit d'abord le comte, en mettant une bourse pleine d'or dans la main de l'ouvrier;

j'entends! j'entends! — Puis se frappant le front : — Cette perle, s'écria-t-il, est une des perles de votre collier, qui se brisa l'autre soir, — vous devez vous en souvenir, — au bal de la cour. Je les ramassai, je les mis dans ma poche où était le cornet; une des perles se sera introduite dans l'instrument : et voilà! Quelle fatalité!

Le collier s'était en effet brisé, mais la perle ne s'était pas placée là si profondément toute seule. C'est la comtesse qui avait été à loisir la fatalité.

Au milieu des flammes, des embrasements, des pétillements de sa joie, le comte de Villegrain reçut un billet de M. de Rétigny. Il décacheta, et, après avoir lu, il dit :

— M. de Rétigny me prie instamment de passer au plus vite chez lui, de ne pas perdre une minute. Eh mon Dieu! il est peut-être plus mal... oui, il doit être plus mal, car ce billet n'est pas de sa main. Il a une volonté dernière à me confier... Je cours chez lui.

— Allez, mon ami; allez, dit la comtesse; c'est un devoir.

— Oui, j'y cours à l'instant... Pauvre jeune homme!

Et il partit.

La comtesse et le serrurier restèrent donc seuls dans l'appartement.

Sans perdre le temps au vagabondage des hésitations, dès que la comtesse eut entendu rouler la voiture du comte et s'éloigner, elle dit au serrurier, en lui montrant le coffret de cristal : — J'ai perdu la clef de ce meuble, ouvrez-le moi tout de suite avec vos instruments; vous vous chargerez ensuite de me faire une autre clef.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le coffret, l'ouvrier, ébloui comme par un éclat du soleil sur un mur blanc, s'arrêta, et son regard ne vit plus rien autour de lui. Il contempla, il rêva, il demeura en extase. Cette adoration se prolongeant un peu trop pour l'impatience de

la comtesse, elle dit au serrurier enthousiaste : — Je vous ai prié d'ouvrir ce coffret, qu'attendez-vous donc? Est-ce que vous adorez votre propre ouvrage, votre serrure?

— Ce n'est pas moi que j'adore, madame la comtesse.

— Et qui donc?

— Celui qui a fait cette serrure.

— Comment? ce n'est pas vous qui l'avez faite?

— Non, madame, oh! non.

— Mais alors...

— C'est défunt mon père, le plus savant serrurier de Versailles, celui qui eut l'honneur de donner au petit-fils de Sa Majesté Louis XV les premières leçons de serrurerie.

— Eh bien! que ce soit ou non votre père, ouvrez-moi sans plus tarder ce coffret.

L'ouvrier hocha la tête.

— Exécutez donc mes ordres!

Il s'approcha du coffret, mais sa main trembla en introduisant à regret un de ses crochets dans la serrure paternelle. Il n'eut pas fait faire un demi-tour au crochet, qu'il s'arrêta avec une espèce de scrupule mêlé de terreur.

— Eh bien, continuez! continuez donc!

— Madame la comtesse, dit l'ouvrier d'une voix émue, non-seulement je ne puis pas, mais encore je ne veux pas pousser plus loin la tentative de forcer cette serrure.

— Et pourquoi cela?

— D'abord, je croirais insulter à la mémoire de mon père, l'homme de génie qui en a créé et forgé les mystérieux ressorts ; ensuite, je suis convaincu que si je faisais faire un tiers de tour de plus à mon crochet, je ferais éclater votre coffret de cristal. Je doutais d'un pareil malheur pour le cornet acoustique, mais ici je ne doute plus. Le désastre est certain.

— Qu'est-ce que cela vous fait? dit impérieusement la comtesse ; je veux, j'exige que vous ouvriez sur-le-champ! — A la fin!

— Vous voulez briser votre coffret! faites, madame ; vous êtes la maîtresse ; mais vous n'avez pas besoin de moi pour un pareil crime. Appelez un de vos domestiques, et avec un marteau....

— Mais voyons, dit la comtesse, dont la contrariété prenait un caractère de rage verte devant cette difficulté si inattendue pour elle ; voyons, est-ce qu'on ne force pas toutes les serrures à l'aide de vos instruments?

— Presque toutes, mais toutes, non! surtout celles qu'a créées mon illustre père.

— Que le diable l'emporte, ton père! dit la comtesse entre ses dents.

— C'est que mon père, madame, n'était pas, il s'en faut, un ouvrier ordinaire.

— Vous l'avez déjà dit!

— Il savait à fond les mathématiques, la géométrie, la physique.

— Que n'en savait-il un peu moins, et que n'a-t-il fait des serrures qu'on pût ouvrir!

— Il a inventé là une serrure — il désignait celle du coffret — qui ne peut s'ouvrir qu'avec une clef exactement forgée et outillée pour cette serrure.

La comtesse frappa violemment du pied.

— Eh bien! faites-en une à l'instant!

— A l'instant... à l'instant... Oh! non, madame.

— Prenez un jour.

— Je ne le ferais ni en un jour, ni en dix, ni en vingt. Du reste, je ne veux pas me charger d'un pareil travail.

— Vous ne voulez pas! et pourquoi ne voulez-vous pas, si je vous paye le prix que vous demanderez?

— Je ne veux aucun prix, parce qu'à aucun prix il ne m'est possible de m'en charger. Il n'y a d'ailleurs personne, à Versailles, assez fort, assez versé dans la haute serrurerie pour fabriquer une clef aussi difficile.

— Personne, dites-vous?

— Personne. A Paris seulement, vous trouverez un ouvrier assez habile pour s'en tirer.

— C'est bien heureux! dit la comtesse en poussant du pied la trousse du trop modeste ouvrier.

— Madame la comtesse n'a plus besoin de mes services? demanda-t-il.

— Non, répondit sèchement Mme de Villegrain, hébétée du coup que lui donnait dans la poitrine cette barrière qui était venue la frapper quand elle croyait toucher au but.

L'ouvrier s'en alla, laissant la comtesse de Villegrain dans la plus noire anxiété.

A quoi avait servi, en effet, la ruse combinée par elle et son amant? A rien. Et encore si elle n'eût servi qu'à rien! mais elle tourna contre eux d'une manière bien perfide, et l'on saura comment, si l'on veut prendre la peine de poursuivre.

Au bout de deux heures, quand le comte fut revenu chez lui, il dit à sa femme :

— M. de Rétigny est perdu; je l'ai trouvé dans un accès de délire des plus alarmants. Le croiriez-vous? il veut aller aux Indes, et il n'a pas vingt-quatre heures à vivre; il n'a pas même douze heures devant lui, et il m'a demandé le commandement de la corvette *la Diane*.

— Et naturellement, vous avez refusé?

— Du tout! à quoi bon refuser? c'était un désir de mourant. J'ai fait plus; pour le convaincre de la certitude où j'étais qu'il se rétablirait en quelques jours, je lui ai signifié un ordre de départ immédiatement pour

Madras, parfaitement convaincu cependant que le pauvre garçon ne sera plus de ce monde bien avant le jour indiqué sur sa feuille.

Maintenant, voici le danger auquel s'était exposé M. de Rétigny en feignant le délire et l'agonie pour attirer le comte chez lui, tandis que sa femme espérait, à l'aide du serrurier, ouvrir sans témoin le maudit coffret de cristal. Ce danger, le voici :

Nous allons dire maintenant le danger auquel s'était exposé M. de Rétigny en demandant à M. de Villegrain le commandement d'une corvette destinée à aller dans l'Inde, et en comptant que le comte lui refuserait cette faveur qui, on l'a vu, et l'on a vu pourquoi, ne lui avait pas été refusée.

Le jeune lieutenant de frégate n'avait pas cru devoir mettre ses amis dans la confidence de cette comédie, parce qu'il eût fallu aussi leur en donner les motifs suivis d'explications, le tout aux dépens de la réputation d'une femme. Mais ce qu'il ne put leur cacher, c'est l'amélioration survenue dans son état. Plus forte que les médecins, la nature l'avait tiré de danger. Aucun organe essentiel à la vie n'ayant souffert, il fut presque rétabli en quelques heures. Les épanchements cessèrent, la fièvre disparut, l'appétit revint ; et quand ses camarades se présentèrent le lendemain pour savoir s'il fallait tout à fait désespérer de lui, ils le trouvèrent levé. Le mort déjeunait.

Maintenant, arrivons aux conséquences de ce bonheur. Quelques jours après, quand le gouverneur des Indes demanda de prompts secours, et qu'il fut décidé en conseil du roi que l'escadre mouillée à Brest ferait voile sans perte d'une heure de retard pour Madras, avec ordre de réduire en cendres cette ville, cette reine de l'Asie, M. de Rétigny, qui avait sollicité avec instance un commandement, fut forcé de se joindre aux jeunes of-

ficiers de marine, ses amis, demandant à grands cris de faire partie de l'expédition, expédition formidable dont le comte d'Aché reçut le commandement en chef. Ainsi, d'un côté, il avait prié avec chaleur M. de Villegrain de le comprendre dans cette campagne; de l'autre côté, ses amis déclaraient qu'il était assez valide pour affronter la mer. Quel moyen lui restait-il donc pour reculer? aucun. Lui avait compté sur la maladie et la convalescence pour ne pas quitter Versailles, M. de Villegrain sur la mort pour le dégager de la promesse d'un commandement qu'il lui aurait faite. Ni la convalescence, ni la maladie, ni la mort n'avaient tenu à ratifier les espérances de celui-ci et les craintes de celui-là. Il fallut donc livrer le commandement, il fallut le prendre, il fallut partir.

La douleur de la comtesse et celle du lieutenant de frégate était d'autant plus poignante, qu'ils l'avaient créée eux-mêmes, cette douleur, au milieu d'une béatitude amoureuse qu'un peu d'habileté eût indéfiniment prolongée. On eût trouvé à M. de Rétigny, après sa convalescence, une place dans le conseil d'amirauté; il n'aurait pas quitté Versailles. Tout cela, par leur faute, n'était plus possible. On se désola beaucoup, on pleura beaucoup; la destinée des choses ne bougea pas. Il fut accordé vingt-quatre heures à M. de Rétigny pour faire ses préparatifs de départ.

C'est dans sa dernière entrevue avec la comtesse que celle-ci lui dit:

— Il faut pourtant que nous prenions un parti relativement à ce coffret qui ne peut décidément être ouvert, vous le savez, qu'avec une clef exécutée par un ouvrier de Paris, sans parler de bien d'autres difficultés; car, vous absent, vous parti, par exemple, quel moyen d'éloigner M. de Villegrain? Je commence à perdre la tête; il me semble que ce coffret sera la

cause de quelque grand malheur auquel je cours sans pouvoir l'éviter, quoi que je fasse, quoi que vous fassiez. Par moments, je le croirais animé ; il me regarde, il me raille, il m'exaspère.

— Parbleu ! brisons-le et que tout soit fini ! Vous prendrez mes lettres, mon portrait, tous mes souvenirs ; vous me les donnerez et je vous promets de jeter tout cela en pleine mer en me rendant aux Indes.

— Le briser ! vous ne savez pas, grand Dieu ! quelle rude besogne nous entreprendrions là ! c'est un rocher de cristal. Et les débris répandus partout, sans pouvoir dire qu'il s'est brisé en tombant ! Comment parvenir à faire admettre à mon mari que quelque cause que ce soit ait déplacé cette masse et l'ait jetée à terre ?

— Alors...

— Alors vous ne trouvez rien, vous êtes comme moi, dit la comtesse à bout de voie.

— Pas tout à fait !

— Ah ! auriez-vous une idée ! entrevoyez-vous ?...

— Pour vous voir délivrée de l'inquiétude où vous plonge la présence de tous ces objets renfermés dans le coffret de cristal, consentiriez-vous à en faire le sacrifice ?

— Oui.

— Eh bien, alors... Cependant s'il contient, comme je le suppose, se reprit le lieutenant de marine, des choses de prix, de grande valeur...

— Certainement il en contient ! Des colliers de diamants, des parures de perles... mais qu'importe ! qu'importe ! au prix de leur perte, je consentirais...

— Consentiriez-vous à ce qu'il fût perdu pour vous avec toutes ces richesses ?

— Sans doute !... Pourtant dites-moi par quel moyen ?...

— Il vous aura été volé.

— Volé ?

— Oui.

— Mais qui donc me l'aura pris?

— Des voleurs. On vole assez à Versailles depuis quelque temps, pour que l'événement ne dépasse pas toute croyance.

— Non. Mais ce n'est là qu'un moyen fictif: en réalité qui l'aura emporté?

— Moi.

— Vous? mais...

— Je quitte Versailles demain, après l'audience du ministre. Cette nuit, vous laisserez vos croisées ouvertes, celles qui donnent sur la rue de la *Chancellerie*, toujours déserte; la saison est assez avancée pour que cette particularité ne soit pas plus tard expliquée naturellement. A l'aide d'une échelle, moi et quelques amis sur la discrétion et la résolution desquels j'ai le droit de compter, nous nous introduirons dans votre chambre, tandis que d'autres veilleront au pied de l'échelle, et nous enlèverons, en dix minutes, ce redoutable embarras dont vous n'entendrez plus parler.

La comtesse réfléchissait beaucoup, et ce n'était pas peut-être le danger d'être mêlée à cette expédition nocturne qui la rendait en ce moment si soucieuse et si lente à se décider.

Le lieutenant de frégate s'étant aperçu de cette hésitation :

— Si ce sont vos parures de prix que vous craignez de perdre dans ce coup de main, dit-il, oh! rassurez-vous, vous ne les perdrez pas. Elles vous seront rendues plus tard, à mon retour. Je ne vous ai pas dit ce qui suivrait l'enlèvement du coffret, si rien ne met obstacle à notre expédition. Je l'emporterai avec moi à Brest, je l'embarquerai sur ma corvette, et quand la *Diane* sera en plein Océan, je le ferai ouvrir à coups de ciseau ou

de marteau. Je prends alors mes lettres, que je brûle ou que je noie, je retire ensuite vos bijoux, et...

— Qui vous parle de mes bijoux? En vérité, je croyais, mon ami, que vous me supposiez assez délicate, assez désintéressée pour les placer infiniment au-dessous du prix inestimable que j'attache à votre correspondance.

— Mais alors?...

— Voilà ce qui me rend si pensive en ce moment: c'est tout le contraire de ce que vous avez imaginé, mon ami; c'est de penser qu'un jour, hélas! ces cinq ou six cent mille francs de diamants peuvent bêtement me revenir et que je ne reverrai plus les lignes charmantes, délicieuses, divines, où vous avez si tendrement exprimé, jour par jour, votre amour pour moi.

L'amant de Mme de Villegrain demeura confondu en recevant cette explication si vraie et si simple, si flatteuse à la fois pour sa passion et pour son amour-propre.

— Voulez-vous m'ôter tout chagrin de l'esprit et toute inquiétude du cœur? reprit-elle, ne faites qu'un seul sacrifice de tout ce que renferme le coffret. Écoutez-moi: quand vous serez en pleine mer, ainsi que vous venez de le dire, au lieu de le briser, précipitez-le dans l'Océan. Ah! ce sera une grande belle tombe pour de si doux souvenirs! Ils vivront toujours dans cette enveloppe solide que le temps ne pourra jamais détruire ni entamer. Me le promettez-vous, mon ami?

— Noyer tant de précieuses choses!

— Je le veux! je le veux!

— Cependant...

— Non! je ne consens à entrer dans votre idée que si vous acceptez la mienne.

— Puisqu'il en est ainsi...

— Vous me promettez donc?...

— Je vous promets...

— Ce n'est pas assez : jurez-moi, sur votre épée et sur votre honneur de précipiter dans l'Océan mon coffret de cristal avec tout ce qu'il renferme et sans avoir fait auparavant la moindre tentative pour l'ouvrir. Jurez-le moi.

— Je vous le jure, madame, sur mon épée et sur mon honneur.

Un jeune homme moins naïf qu'un marin aurait eu l'attention singulièrement éveillée par la précision bien détaillée, bien rigoureuse apportée par Mme de Villegrain à la formule du serment exigé. La comtesse savait à qui elle parlait.

Après tout, c'est nous seul qui allons peut-être trop loin en soupçonnant derrière ses paroles des idées qu'elle n'avait pas.

Elle était jeune, elle était femme, elle aimait, pourquoi n'eût-elle pas été romanesque? Et puis J. J. Rousseau avait publié *la Nouvelle Héloïse*, il n'y avait pas bien longtemps; son influence durait encore. Son héros, Saint-Preux, aussi allait aux Indes; Saint-Preux jetait aussi nous ne savons plus quoi à la mer. La vraisemblance était donc en faveur de la sincérité de la comtesse. Cependant... Quoi qu'il en soit, le serment avait été prêté, il n'y avait plus à y revenir. Le coffret serait lancé, lettres et bijoux, dans les profondeurs insondables de l'océan Atlantique ou Indien.

Quelques heures après cette entrevue, dont nous n'avons indiqué que les détails essentiels à l'histoire du coffret, laissant dans l'ombre les cris d'adieu, les mouchoirs baignés de larmes, les promesses de ne pas permettre à une minute, à une seconde, de s'écouler sans penser ardemment l'une à l'autre, les serments les plus terribles d'une fidélité mise à l'épreuve de toutes les séductions, la nuit était venue ; le lieutenant de frégate et ses amis se rendirent deux à deux, à ras des murs, avec

une échelle, à la rue de la *Chancellerie*, aussi silencieuse aujourd'hui que sous Louis XV ; une rue où il est toujours minuit, même à midi. Il est vrai qu'au moment de l'escalade, il n'était guère loin de minuit, ce qui représentait deux ou trois minuit pour la rue de la *Chancellerie*. M. le comte dormait dans ses appartements, ou du moins tout porte à croire qu'il dormait; Mme de Villegrain ne dormait pas dans le sien, dont les six croisées entre-bâillées pouvaient s'ouvrir au moindre effort de la main. Nos jeunes marins, heureux de l'aventure, comme s'il se fût agi d'aller rosser les Anglais, ce qui leur arrivait souvent, mais jamais assez selon nous, placèrent l'échelle en parfait aplomb sous les fenêtres, et grimpèrent comme à l'abordage, leur chef en tête.

En un clin d'œil ils furent dans les appartements de la comtesse. Elle avait croisé les rideaux de son lit, et elle regardait par l'ouverture, à la lueur d'une bougie, se consommer le vol nocturne pratiqué chez elle, avec le sang-froid qu'elle eût apporté à une action complétement étrangère à sa personne et à sa maison. Nos marins savaient leur métier. Avec les cordes minces et fortes dont ils s'étaient munis, ils lièrent le coffret, puis le soulevèrent et le posèrent sur l'appui de la croisée.

Il ne s'agissait plus que de le faire couler le long de l'échelle, de le poser à terre, et de l'emporter ensuite jusqu'au bout de la rue. Au coin de la rue de la *Chancellerie*, qui n'avait pas sourcillé pendant toute l'opération, une chaise de poste recevrait le précieux fardeau et son gardien, M. de Rétigny; puis, fouette cocher!

Les complices du lieutenant de marine quittèrent les premiers l'appartement et se placèrent l'un sous l'autre à chaque échelon pour accompagner le coffret de cristal, tandis que le lieutenant lui-même restait chargé de le pousser doucement sur leurs bras, tendus pour le recevoir. C'était le moment suprême.

De l'intérieur on frappe à la porte de la chambre de la comtesse, qui écarte, effrayée, les rideaux de son lit.

— Qui est là? demande-t-elle après avoir laissé frapper plusieurs fois sans répondre.

— Moi!

— Grand Dieu! mon mari! dit-elle à demi-voix au jeune lieutenant, pétrifié à sa place.

— Qui, vous?

— Votre charmant, ma charmante.

— Son charmant, murmura le lieutenant; le misérable! il y a donc des maris qui osent s'appeler: charmant!

— Vous ne reconnaissez donc pas ma voix, mon cœur?

— Ah! oui! Mais je dors, dit la comtesse.

— Que faire? balbutia l'amant à cette voix qui venait empoisonner la dernière minute d'amour qu'il avait encore espéré goûter auprès de la comtesse.

— Chut! lui fit la comtesse, il peut vous entendre, il a son cornet. Poussez vite le coffret au dehors, et allez-vous-en par cette échelle, ou nous sommes perdus.

— Si je l'attachais sur le coffret, et si je l'emportais avec moi?

— Pour le jeter dans l'Océan?

— Mais sans doute!

— Ouvrez donc! cria le comte, ouvrez donc!

— Mais vous êtes bien impatient...

— Oh! très-impatient!...

— Permettez du moins que je m'habille... Allez-vous-en donc, mon ami, je vous en conjure, disait tout bas la comtesse à M. de Rétigny, allez-vous-en, je vous en supplie; je suis forcée de lui ouvrir, il vous verrait... partez! partez!

— Non, je ne veux pas!...

— Hélène! Hélène! criait le comte de sa voix la plus impérieuse, ouvrez, ou bien je brise cette porte.

— Vous l'entendez! — Me voilà, me voilà, mon ami!

— Tout de suite!

La comtesse sauta en bas du lit.

M. de Rétigny courut comme pour l'empêcher d'aller ouvrir; dans ce mouvement, le coffret, qu'il ne retenait plus, fut enlevé par ses amis.

La comtesse avait soufflé la bougie.

C'est dans l'obscurité qu'elle alla ouvrir à son mari.

— Allons! dit le beau lieutenant, les mains, les dents, le cœur serrés, il faut partir.

Il passa par-dessus la croisée et posa les pieds sur les premiers échelons; puis il ferma derrière lui les deux côtés de la fenêtre. Mais pour cela, il ne s'en alla pas encore. Appliquant son oreille à l'ouverture formée par les deux bords de la croisée, il entendit s'échanger ces paroles entre le comte et sa femme.

— J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah!

— Je vous croyais couché depuis longtemps, cher comte.

— Je reviens à l'instant du château. Ah! si vous saviez!

— Voyons, quelle est cette grande nouvelle?

— Le roi, en récompense d'un grand service que je lui ai rendu, m'a nommé grand-croix de Saint-Louis.

— Grand-croix!

— Grand-croix; oui, comme les ducs! comme les princes! Jugez de ma joie! J'ai tenu à vous la faire partager.

Le lieutenant se calma un peu, mais il ne fut pas moins étonné que le comte de cette distinction inouïe.

— Grand-croix! répéta pour la vingtième fois le comte; mais dites-moi, ma chère Hélène, quel grand service je puis avoir rendu au roi? moi, je l'ignore. Le soupçonnez-vous? le devinez-vous?

— Non! dit bravement la comtesse.

— Nous y penserons demain, dit le comte en entraî-

nant sa femme dans la galerie qui menait à ses appartements.

— En effet, dit le lieutenant de frégate en descendant l'échelle et en allant rejoindre ses amis impatientés, pourquoi le roi l'a-t-il fait grand-croix de Saint-Louis? Il ne peut y en avoir que huit en France...

Maintenant, les événements vont nous transporter bien loin de la France, en Asie, sur la plage de Madras. Les Anglais occupaient alors cette grande cité, chef-lieu de leur commerce dans l'Inde, et les Français, qui ne possédaient que Pondichéry, voulaient s'emparer de Madras.

Le fameux Lally, roué plus tard en place de Grève, conçut cette expédition plus que téméraire et la dirigea.

Au nombre des bâtiments de guerre chargés de surveiller la plage de Madras en attendant l'arrivée de la flotte du comte d'Aché, étaient *le Météore* où se trouvait M. de Fonteuil, et la corvette *la Diane*, commandée par M. de Rétigny.

La fortune avait donc protégé M. de Fonteuil, puisque nous le voyons parvenu au comble de ses désirs : officier dans l'Inde et mêlé aux incidents d'une guerre d'extermination avec les Anglais. La peur de ses amis, après un duel dont les suites avaient été moins graves qu'ils ne le supposaient, leur en avaient fait exagérer les conséquences. Fonteuil n'avait pas été poursuivi. Arrivé à Brest, il s'était embarqué sans obstacle sur *le Météore*, et c'est de là qu'il écrivit à Mme de Villegrain, au moment de mettre sous voile, le billet suivant, qui parvint à la comtesse juste le lendemain du départ de M. de Rétigny. Ce billet disait :

« Madame la comtesse,

» Je n'ai aucun moyen de vous adresser directement
» votre clef. Dans la confusion de ma fuite, je n'ai pas

» eu la pensée de vous la renvoyer avant de quitter Ver-
» sailles. Maintenant il est trop tard, et c'est impossible.
» Mais au bas de ce billet, j'ai dessiné avec autant de fi-
» délité que je l'ai pu la forme de cette clef. Je pense,
» madame, qu'à l'aide de mon dessin, il n'est pas d'ou-
» vrier un peu habile qui ne parvienne à en forger une
» en tout semblable à la vôtre. C'est la seule réparation
» qui me soit permise envers vous.

» Vous promettre, madame la comtesse, que je vous
» rapporterai un jour votre clef, ce serait me donner à
» moi-même l'espoir que je reviendrai un jour des Indes,
» et je ne veux pas avoir cet espoir.

» Si quelqu'un jamais la retrouve, ce sera dans mon
» sang, près de mon cœur, et l'on ne saura pas plus à
» qui elle appartient, que vous n'aurez su vous-même
» ce qu'il y avait dans ce cœur qui ne battra plus. »

— C'est bien singulier, dit la comtesse, après la lecture du billet : quand j'ai encore le coffret, la clef est partie; quand la clef revient, le coffret s'en va. Il y a de la féerie dans tous ces événements. Et ce jeune homme qui m'aime, — je n'en puis plus douter! — qui m'aime tant et que je déteste... Est-ce que je le déteste?... Pourquoi le détesterai-je? Maintenant, le mal qu'il m'a fait n'existe plus : le coffret vogue ou ne tardera pas à voguer sur l'Océan; dans quelques jours, il sera au fin fond de la mer, et ces lettres ne m'épouvanteront plus. Mon Dieu! acheva la comtesse en brûlant le billet, quelle charmante écriture il a!

On commit une faute qui nous coûta cher, en commençant le siége de Madras avant que nos flottes fussent entièrement ralliées. Voici, du reste, comment les choses sont racontées par le meilleur historien de nos gloires et de nos défaites dans l'Inde. Voltaire a écrit ceci :

» Malgré l'éloignement de la flotte française, le géné-

» ral Lally reprit son projet favori d'assiéger Madras.

» Madras, comme on sait, est partagé en deux parties » fort différentes l'une de l'autre : la première, où est » le fort Saint-Georges, était très-bien fortifiée; la se» conde, beaucoup plus grande, est peuplée de négo» ciants de toutes les nations. On l'appelle la *Ville noire*. » Cette grande ville très-riche fut surprise et pillée par » les Français.

» On imagine assez toutes les barbaries où s'emportè» rent alors les soldats. Les officiers les continrent autant » qu'ils le purent; mais ce qui les arrêta le plus, c'est qu'à » peine ils furent entrés dans la ville basse, qu'il fallut » s'y défendre. On se battit de rue en rue; maisons, » jardins, temples chrétiens, indiens et maures, furent » autant de batailles. Le comte d'Estaing accourut le pre» mier contre une troupe anglaise qui marchait dans la » grande rue. Son bataillon de Lorraine n'était pas encore » rassemblé ; il combattait presque seul et fut fait pri» sonnier.

» L'espérance de prendre bientôt le fort Saint-Georges, » ainsi que l'avait pris Labourdonnaye, anima tous les » officiers français. Mais ils furent repoussés vigoureu» sement. Leur général, le comte Lally, n'eut d'autres » ressources que de tenter un assaut. Malheureusement, » dans le temps même qu'on se préparait à une action » si audacieuse, il parut dans le port de Madras six » vaisseaux de guerre détachés de la flotte anglaise, qui » était alors vers Bombay. »

Mais, avant que cette fatale diversion vint troubler les opérations du siége, les français vainqueurs de la *Ville noire* célébrèrent leur conquête dans une grande réunion. Là, après avoir rendu une justice éclatante à la bravoure du comte d'Estaing, à un Crillon, arrière-petit-fils de ce Crillon surnommé *le Brave* par Henri IV, à un Montmorency, à un Conflans, à un la Fare, qui, tous,

avaient voulu se mesurer avec nos éternels ennemis les Anglais, il n'y eut qu'une voix pour louer Roland de Fonteuil. Entre la *Ville noire* et le fort Saint-Georges, on l'avait vu se défendre contre quatre dragons anglais, les tuer tous les quatre, et quoique blessé à la main et au visagé, chercher à arracher le comte d'Estaing au bataillon qui venait de le faire prisonnier.

A cette réunion, le lieutenant de frégate Rétigny, devenu capitaine de corvette, alla, la main amicalement tendue, vers Roland de Fonteuil, et lui dit : — Monsieur, j'ai plus de droits que personue à vous féliciter de votre bravoure; non seulement je l'ai vue deux fois à l'œuvre, mais je suis chargé par notre général de vous annoncer qu'il vous destine à aller, sous peu de jours, en France, avec une mission particulière auprès de Sa Majesté. Cette précieuse marque de confiance est la juste récompense bien due à votre dévouement, dont nous avons tous été témoins à l'assaut du fort Saint-Georges.

Roland de Fonteuil remercia avec effusion et modestie; et, comme il arrive toujours en pareil cas, les deux adversaires étaient déjà plus liés au bout d'une heure que s'ils se fussent connus depuis dix ans.

Une fois l'intimité établie, les deux officiers de marine en vinrent peu à peu à parler presque gaiement, et avec la légèreté de leur âge et de leur époque, qui eut toujours vingt ans, des mêmes objets dont ils avaient si résolûment pris le côté sérieux à Versailles. De cascade en cascade de conversation, M. de Rétigny dit à Roland de Fonteuil :

— Et vous avez bravement emporté la clef dans votre poche ?

— Oui, et c'est de quoi je me suis blâmé plus d'une fois, quoique ma mémoire, je vous le jure, ait seule été coupable.

— Vous auriez eu une occasion superbe d'amoindrir encore cette faute involontaire, quand vous auriez été dans trois mois de retour à Versailles, si le coffret...

— Oui, si le coffret n'avait été ouvert pendant mon absence, acheva Roland de Fonteuil.

— Oh! ce n'est pas précisément là ce que j'ai voulu dire; je veux dire qu'on vous eût été bien reconnaissant de la restitution de cette clef, si l'on eût encore possédé le coffret.

— Ah! il n'existe donc plus?

— En France, à Versaille, non. J'avais promis de le jeter à la mer, et...

— Alors cette clef, dit de Fonteuil en prenant la clef qu'il avait toujours sur lui pour n'en être séparé que par la mort, cette clef ira retrouver le coffret : je la jetterai ce soir à la mer en regagnant mon vaisseau.

— Ne faites pas cela! s'écria M. de Rétigny; ce coffret...

— Eh bien ?

— Je n'ai pas eu le courage de le lancer dans l'Océan. Je ne m'en suis jamais séparé. Noyer les trésors de pierreries qu'il renferme, c'eût été de la barbarie, de l'extravagance, de la folie; et puis... Vous retournez en France, vous remettrez tous ces riches écrins à celle qui les regrette beaucoup plus peut-être que certains témoignages d'amour... Du reste, comme ce sont là mes trésors à moi, je commencerai par les retirer...

Fonteuil sortit une seconde fois la clef de sa poche, et l'offrit à M. de Rétigny, qui l'écarta avec beaucoup de noblesse.

— J'aurai l'honneur, dit-il à Roland de Fonteuil, de vous recevoir demain à bord de ma corvette *la Diane*; pendant votre visite, nous ouvrirons le coffret, et nous procéderons ensemble à la séparation et au partage. Je prendrai mes lettres, et vous laisserai les perles et les diamants. En lui remettant ces magnifiques parures,

vous lui direz que je me suis fait la part la plus large ; vous lui direz que si je n'ai pas rempli ma promesse de jeter tout cela à la mer, c'est que... Mais, pardon!... je vais un peu trop loin... Je ne suis pas seul à l'aimer... Il est même cruel à moi de vous charger d'une mission... mais à quel autre?... Demain une balle anglaise peut me tuer... demain...

— Demain, interrompit Roland de Fonteuil, je serai à bord de votre corvette, et, puisque vous le voulez, nous ouvrirons ensemble le coffret.

Pourquoi une épaisse amertume avait-elle trempé toutes les paroles de M. de Rétigny dans cet entretien sur M[me] de Villegrain? Que savait-il? que prévoyait-il? Certains amants sont-ils comme certains oiseaux : pressentent-ils l'orage à deux mille lieues de distance? — Qui sait!

Le lendemain, dans la matinée, Fonteuil, ainsi qu'il l'avait promis la veille à M. de Rétigny, se disposait à se rendre à bord de la *Diane*, quand la sentinelle lui apprit que la *Diane* avait levé l'ancre avant le jour et quitté la rade. Fonteuil sut en effet, quand il fut descendu à terre, que le général en chef, M. de Lally, effrayé de la vue d'une flotte anglaise qui portait des secours importants aux assiégés, avait donné l'ordre à la plupart des navires de l'expédition de quitter immédiatement Madras et de se rendre en toute hâte à Pondichéry, qu'il s'agissait de mettre à couvert d'un coup de main des Anglais. D'assiégeants, on devenait assiégés.

Les événements de cette grande guerre appartenant à l'histoire, et ne nous intéressant ici que par le rôle qu'y jouèrent un instant nos deux principaux personnages, nous les laisserons se mouvoir dans leur cadre, et nous nous attacherons à Roland de Fonteuil, qui se rend à Versailles — on le sait — avec une mission auprès de la cour.

Voici ce qui s'est passé à Versailles après l'enlèvement du coffret. Mme de Villegrain se plaignit tant et avec de si lamentables cris de ce vol, que M. de Villegrain fut réduit au rôle de consolateur.

— C'est votre faute, lui répétait-elle ; si vous n'étiez pas venu chez moi cette nuit-là pour m'emmener dans vos appartements, je serais restée dans les miens, et les voleurs ne s'y seraient pas introduits...

A cela le comte répondait :

— Calmez-vous ; je vous donnerai des diamants autant et plus qu'il s'en trouvait dans le coffret. Seulement je vous ferai observer, charmante, que c'est vous, le soir du vol, qui ne voulûtes pas rester dans vos appartements, sous prétexte que la chaleur y était intolérable...

La comtesse couvrait d'ordinaire cette phrase de ses profonds gémissements.

L'arrivée à Versailles du jeune enseigne, qui allait bientôt échanger ce titre honorable mais modeste contre les plus glorieux, fut saluée avec enthousiasme. Présenté au roi, à la reine, il fut, comme d'usage, applaudi en plein théâtre. Comme il était d'usage aussi qu'il fût invité à dîner par les hauts fonctionnaires de la marine, il ne manqua pas de l'être par M. de Villegrain dès le troisième jour de son arrivée à Versailles.

Il se trouva assis à table à côté de la comtesse.

— Madame, lui dit-il à demi-voix, et à un moment où la précaution est presque inutile, tant il y a de mouvement et de bruit autour du dessert ; madame, j'ai à vous donner des nouvelles d'un objet qui vous est sans doute resté cher...

Roland de Fonteuil arrêta la demi-pâleur qui allait s'étendre sur les joues de la comtesse en se hâtant d'ajouter :

— Des nouvelles de votre coffret.

La comtesse devint pourpre, de pâle qu'elle était ; un

faible intérêt venait d'être remplacé par la plus ardente des contrariétés.

— Ah! M. de Rétigny..,

— N'a pas eu le courage de le jeter à la mer.

— Il m'avait pourtant promis, juré, juré sur son épée.. sur son honneur...

— Si son amour était plus fort, plus impérieux...

— Non, monsieur! dit la comtesse qui brisait et broyait sa colère entre les dents pour que les éclats ne se répandissent pas autour d'elle; non, monsieur, je n'admets pas cette raison, elle est mauvaise, elle est détestable, elle est flétrissante pour celui qui l'emploie; et je gage que si vous m'eussiez juré sur l'honneur de précipiter dans la mer...

— Ne me mettez pas en cause, madame, je vous prie, car je ne sais ce que j'aurais fait moi-même à la place de M. de Rétigny, si c'est par excès d'amour pour vous qu'il s'est conduit de cette manière.

— Vous le défendez, vous!

— Oui, parce que je crois... parce qu'il me semble...

— Achevez, dit Mme de Villegrain en tendant son verre à M. de Fonteuil, pour que celui-ci, en versant à boire, pût parler de plus près et par conséquent plus bas.

— Parce qu'il me semble, répéta alors de Fonteuil, que vous l'aimez encore.

En portant le verre à ses lèvres, la comtesse y laissa tomber ces paroles :

— Je ne l'aime plus.

Ce premier entretien avec la comtesse ne fut pas immédiatement suivi d'un autre plus intime, comme on serait en droi de l'attendre de la marche ascensionnelle de la passion de Fonteuil venant prendre la place de celle de M. de Rétigny. Il y eut une bonne raison pour cela. Quelques jours après le dîner officiel auquel nous ve-

nons d'assister, M. de Villegrain emmena brusquement sa femme à son château. Elle disparut. Quelques-uns tremblèrent; ils craignirent pour elle le sort des deux premières femmes du comte. Avait-il découvert l'intrigue avec M. de Rétigny ? ce qui n'avait jamais été plus probable, car c'est ordinairement lorsque ces sortes de liaisons se rompent ou sont tout à fait rompues, que les maris enfin s'en aperçoivent, Avait-il soupçonné l'amour de M. de Fonteuil et compris que sa femme y répondrait ou y avait même déjà répondu ?

Pendant un mois, les propos furent fort animés à la cour. Par moments, on assurait que la comtesse avait déjà été enterrée dans son parc par les mains pieuses de son excellent époux, qui l'aurait étranglée.

Laissons mûrir ces événements et retournons une dernière fois dans l'Inde. M. de Rétigny n'arriva devant Pondichéry que pour voir la ville tomber au pouvoir des Anglais et être fait prisonnier lui-même, ainsi que M. de Lally. La *Diane* fut capturée.

« Accablé de chagrins, dit Voltaire, et de maladies, » Lally demanda vainement qu'on différât son trans- » port en Angleterre ; il ne put obtenir cette grâce. On » le mena de force à bord d'un vaisseau marchand, dont » le capitaine le traita inhumainement pendant toute la » traversée. Bientôt les officiers, le conseil de Pondi- » chéry et les principaux employés furent obligés de le » suivre. »

Au nombre de ces officiers était M. de Rétigny, qui fut enfermé avec le général Lally, en arrivant en Angleterre, dans une affreuse prison de Portsmouth. Il est juste d'ajouter qu'ils n'y restèrent pas longtemps. Ils furent relâchés sur parole, et obtinrent de l'Amirauté d'Angleterre de repasser en France. M. de Lally eut la permission d'emporter les objets auxquels il attachait quelque prix, ainsi que tous les papiers nécessaires à sa

défense, car il était accusé d'avoir vendu Pondichéry aux Anglais.

A l'occasion de ce procès, M. de Villegrain fut obligé de quitter son château pour revenir à Versailles. Au grand contentement de toute la jeune noblesse, il ramena saine et sauve sa jeune femme, sur le sort de laquelle il avait couru tant de sinistres bruits. « C'est remis à plus tard, disait-on. — Il attend le jour de sa fête ! » disaient d'autres.

Sa haute position au ministère de la marine lui imposa en grande partie le débrouillement de cet horrible procès de M. de Lally. Il voyait souvent ce malheureux général, fou mais non coupable, fou à coup sûr puisqu'il était Irlandais, et qu'il n'a jamais existé un Irlandais qui ne fût un peu fou. Il voyait pareillement M. de Rétigny qui, pour le monde, avait été forcé de reprendre ses assiduités auprès de la comtesse. Les deux officiers de marine, les deux rivaux se voyaient chez elle, se promenaient chaque jour avec elle au parc ou se rencontraient fréquemment à sa table. Ils s'observaient avec un sentiment de défiance hostile que ne contribuait pas peu à augmenter Mme de Villegrain, en évitant de rompre la glace avec M. de Rétigny, dont elle sentait bien être encore passionnément aimée. Elle aigrissait à plaisir sa jalousie par les attentions qu'elle avait pour M. de Fonteuil, qu'au fond elle préférait, mais qu'elle rendait malheureux autant que son rival en ne congédiant pas celui-ci ouvertement.

M. de Villegrain, comme tous les maris, marchait avec tranquillité sous ces nuages qui se formaient autour de lui ; il ne voyait rien, il ne soupçonnait encore rien ; mais toutefois c'était lui qui était destiné à soutirer l'électricité qui s'amassait dans les flancs de ces orages balancés sur sa tête.

Un jour, au sortir du conseil, il accourut tout joyeux

vers sa femme, et, en lui prenant les mains et en les lui baisant, il lui dit :

— J'ai passé deux heures avec M. de Lally, l'ex-gouverneur des Indes.

— Ah!... A-t-on quelque espoir qu'il sera acquitté?

— Il s'agit bien de cela!

— Et de quoi s'agirait-il?

— De vous, mes délices!

— Vous avez l'humeur gaie aujourd'hui, monsieur le comte.

— Je ne ris pas. Au surplus, je m'explique. Il ne s'est pas précisément agi de vous dans l'entretien que je viens d'avoir avec M. de Lally; mais dans cet entretien j'ai recueilli pour vous une joie... une joie bien grande... bien extraordinaire... bien inattendue... et je vous l'apporte.

— Voyons-la tout de suite, cette joie?

— Non... patientez, mon adorée.

— Alors, je n'y crois pas.

— Vous y croirez plus tard...

— Plus tard, c'est jamais.

— Aujourd'hui même.

— A l'instant!

— Dans deux heures.

— Pourquoi ces deux heures? Sommes-nous au théâtre, où l'on remet à l'acte suivant ce qui pourrait si facilement être dit au premier?

— Nous ne sommes pas au théâtre; mais j'ai affaire à un public incrédule, sceptique, fantasque, qui ne croit que sur bonnes preuves. Ce public, c'est vous, et mes preuves ne seront ici qu'à six heures. Il en est quatre, vous n'avez donc que deux heures à languir; et encore! peut-on appeler languir, attendre à table, car c'est bientôt l'heure de notre dîner, auprès d'un mari qui vous idolâtre et...

— M. de Fonteuil et M. de Rétigny ! — annonça le valet.

« La phrase a été singulièrement terminée, » pensa Mme de Villegrain en saluant ces deux messieurs qui venaient, invités de la veille, s'asseoir à la table du secrétaire intime de leur ministre.

Après qu'on eut beaucoup parlé à ce dîner du procès de M. de Lally, que ses ennemis osaient traiter de voleur, lui qui avait laissé dans l'Inde sa fortune, son sang et presque sa raison, la conversation, de voleur en voleur, passa tout naturellement aux vols commis dans Paris, malgré toute la vigilance du lieutenant de police.

— Eh ! mon Dieu ! dit la comtesse, qui avait jugé favorable le moment de lâcher sa vengeance, comme à la chasse au faucon on lâche l'oiseau en l'air pour qu'il tue en descendant ; eh ! mon Dieu ! bien souvent on met sur le compte banal du vol des disparitions d'objets qui n'ont pas été pris.

— Que vous avez raison ! dit M. de Villegrain, dont l'approbation parut au premier abord une déférence habituelle pour les opinions de sa femme, qui reprit :

— Un beau jour, l'objet perdu se retrouve, et l'on est alors tout honteux d'avoir soupçonné et accusé au hasard.

— Que vous avez raison ! répéta M. de Villegrain.

— Ainsi, moi, continua la comtesse, j'ai perdu une clef d'un prix inestimable puisque mes efforts pour la remplacer ont été vains ; j'ai pu croire qu'elle m'avait été volée, arrachée dans la foule, à l'une des cérémonies de la cour. Quelle erreur n'était pas la mienne ! Cette clef m'a été rapportée fidèlement par une main loyale, digne, pure, irréprochable, que je ne récompenserai jamais assez.

— Pas possible ! s'écria M. de Villegrain. Votre clef...

— La voici ! dit la comtesse en montrant la clef à son

mari, et en la mettant sous les yeux pétrifiés de M. de Rétigny.

Le capitaine recevait en plein le châtiment que lui tenait en réserve la comtesse de Villegrain, qui continua ainsi à l'écraser sous son talon :

— Vous savez tous, messieurs, que cette clef ouvrait un coffret auquel j'attachais pareillement un grand prix, et que je dirais m'avoir été volé, si je n'étais pas destinée peut-être à le voir reparaître un jour rapporté par les oiseaux du ciel ou par les poissons de l'Océan.

— Et qui sait? vous avez peut-être encore raison, reprit le comte en souriant et en regardant M. de Fonteuil et M. de Rétigny, fort loin l'un et l'autre d'avoir envie de rire en ce moment.

— Cette clef, continua la comtesse en l'élevant toujours à la hauteur du regard de M. de Rétigny, pâle comme si cette clef eût été celle de son tombeau, m'est plus chère maintenant cent fois que ce coffret dont je ne veux plus entendre parler.

— Vous n'êtes pas sérieuse, dit le comte. Pourquoi mépriseriez-vous tant ce coffret, que vous teniez de moi?...

La comtesse comprit alors combien elle était allée trop loin.

— Un coffret qui renferme, après tout, vos parures de noces et de bal.

— Cher comte, interrompit-elle, j'ai voulu dire que je n'attachais aucun prix, non pas au coffret en lui-même, puisque c'est de vous que je le tiens, mais à ce qu'il renfermait. Je ne tendrais pas seulement la main pour reprendre ces parures dont vous parlez. — (Elle fit un geste imperceptible de dédain du côté de M. de Rétigny), — et je me jetterais au feu pour celui qui m'a rendu cette clef et mise par conséquent dans la possibilité de rouvrir mon coffret, si jamais il m'était rendu.

Vous voyez, cher comte, que vous m'avez mal comprise et mal jugée.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le comte, passez-moi cette clef, je vous prie.

— Que voulez-vous en faire ?

— Ce qu'on fait d'une clef.

Le comte se leva.

La comtesse, M. de Rétigny et M. de Fonteuil se levèrent aussi, et se regardèrent avec étonnement ; cet étonnement devint une inquiétude fort agitée lorsque le comte, d'une voix sombre, eut ajouté : — Il y avait dans ce coffret, je le suppose, des trésors que je ne me figurais pas. Il est vrai qu'il revient des Indes, où se font de grosses fortunes.

Ces mots seuls : *Il revient des Indes*, suffisaient pour annoncer aux trois personnes qui écoutaient le comte la terrible surprise qu'il leur réservait.

— Passons dans mon cabinet, ajouta-t-il.

Sur le seuil de son cabinet, M. de Villegrain s'arrêta pour dire :

— Ce matin, en déjeunant à la Bastille avec M. de Lally, qui n'en sortira plus, je crois, que pour aller à l'échafaud, le général m'a dit : « Parmi les objets qui m'ont été rendus par les Anglais, beaucoup ne m'appartiennent pas, entre autres, une espèce de meuble rare, — vous verrez, — un coffret en cristal. Il a dû appartenir, je présume, à quelque officier tué ou fait prisonnier dans l'Inde, à Madras ou à Pondichéry. Je vous le confie avec prière de le restituer aux parents de celui à qui il appartient, si le hasard vous les fait jamais rencontrer. Cet objet est à l'hôtel où je suis descendu ; prenez-le et emportez-le chez vous. »

— J'ai vu ce coffret, continua M. de Villegrain en poussant devant lui la porte de son cabinet ; je n'ai pas

besoin d'ajouter que je l'ai reconnu pour être celui de ma femme; d'ailleurs, jugez vous-même, madame.

Posé sur un marbre, le coffret vint glacer les regards des trois assistants. M. de Villegrain ne doutait plus, après les paroles imprudentes de sa femme, qu'il n'allait y trouver des preuves de ses relations peu légitimes avec l'un ou l'autre des deux jeunes officiers de marine, peut-être avec tous les deux; M. de Rétigny ne doutait pas, lui non plus, de la présence de ses lettres au fond de ce coffret, qu'il s'en voulait à la mort de n'avoir pas laissé couler au fond de l'Océan; de Fonteuil tremblait pour la comtesse à cause de ces mêmes lettres; et la comtesse avait bien d'autres motifs peut-être pour avoir d'autres pensées et d'autres craintes.

Le sourire aux lèvres, le comte examina ensuite la clef comme s'il la voyait pour la première fois, et il se mit à la polir avec un coin de son mouchoir brodé, afin de mieux admirer, eût-on dit, la finesse et la beauté du travail. Dans cet exercice où il se complaisait, il semblait aiguiser la lame d'un poignard oriental et s'assurer d'avance de la certitude du coup qu'il allait porter. Chacun des trois spectateurs de cette scène muette paraissait, en effet, sentir la clef de cristal s'approcher de son cœur, y pénétrer, y fouiller et l'ouvrir.

Le comte ouvrit le coffret.

Sur un lit de perles et de diamants se trouvait une seule lettre, une seule. — Que voulait dire ? — une seule lettre, quand Fonteuil et de Rétigny s'attendaient à en voir des monceaux !

M. de Villegrain ouvrit cette lettre et la lut pour lui devant les trois visages décomposés qui l'entouraient.

— Messieurs, dit-il ensuite après avoir lu, rentrons au salon, le café refroidit.

. . . .

. . . .

Le lendemain, M. de Villegrain envoya sa démission au roi.

Le surlendemain, il quittait Versailles et il courait se renfermer dans son château, où avaient disparu ses deux premières femmes.

Vous croyez peut-être que, plus tard, il en sortit seul... Du tout! il en sortit, le mois suivant, ambassadeur... avec sa femme.

Il avait dit autrefois ces belles paroles que nous avons transcrites : ***On n'est pas jaloux du roi!***

NE PAS CONFONDRE

AVEC LA PORTE A COTÉ

— Madame la comtesse fait dire qu'elle va descendre.

— C'est très-bien, Frédéric. Et mon neveu?

— Il est prêt aussi; M. le comte met ses gants.

— Je suis sûre qu'il en a déchiré au moins trois paires.

— Une demi-douzaine, madame la baronne.

— Que disais-je?

— M. le comte est si vif!

— Quels volcans que ces deux étourdis! Frédéric, avez-vous fait atteler?

— Depuis dix heures, madame.

— Quelle heure est-il donc?

— Onze heures bientôt.

— Déjà! Mais quand partiront-ils? Je ne connais rien de plus lent que ces gens pleins de vivacité. Ils défont ce qu'ils font. Allez encore un peu presser mon neveu; dites-lui...

— Le voici... Madame la baronne n'a plus rien à m'ordonner?

— Non.

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

Le jeune comte de Monval venait d'entrer.

— Arrivez, mon cher neveu, arrivez, s'écria la baronne de Fontades en tendant affectueusement la main à un jeune homme tout paré pour le bal, et asseyez-vous près de moi, si vous ne craignez pas de vous casser.

— Ma chère tante, vous m'accueillez toujours à la pointe d'une épigramme! je suis donc bien raide dans mes habits! Je ne me corrigerai donc jamais! Vous me chagrinez, vous me désespérez.

— Si fait! si fait! vous vous corrigerez. Mais vous êtes encore bien gêné, bien torturé dans vos mouvements, mon cher Auguste.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! comment faire? J'ai suivi vos conseils pourtant; j'ai répété pendant deux heures aujourd'hui devant la glace les leçons que vous m'avez données. Vous m'avez dit que, pour avoir une tenue toujours convenable, je ne devais penser ni à ma cravate, ni à mon gilet, ni à mes manchettes, ni à ma chaussure, mais me croire vêtu simplement de ma robe de chambre. Eh bien?

— Eh bien, mon jeune provincial, vous avez réussi... si vous le voulez.

— Comment, si je veux?

— Oui, vous êtes dans une robe de chambre... mais en fer.

— Cruelle tante! vous êtes d'une sévérité...

— Aimez-vous mieux que je vous loue et passer pour ridicule

— Non... mais à vous je puis le dire.

— Vous me l'avez déjà dit?

— Que vous ai-je dit?

— Qu'à Soissons on ne mettait rien au-dessus de votre élégance et de votre bon goût.

— C'est peu modeste de ma part, mais c'est vrai.

— Contentez-vous alors des suffrages de Soissons, et ne cherchez pas à briller à Paris.

— Ah! voilà où vous vouliez en venir! à nous faire renoncer, ma femme et moi, à nos projets de vivre ici, pour retourner à Soissons. Quitter Paris maintenant que nous le connaissons! jamais! Est-ce que Gabrielle y consentirait? Oh! Paris! Je n'ai pas vu l'Italie, je n'ai pas vu l'Espagne, je n'ai pas vu l'Orient; mais je n'hésiterais pas à les donner tous ensemble et sans regret, à l'instant même, pour la rue d'Anjou-Saint-Honoré, qui n'est que la millième partie de Paris; la rue d'Anjou où se trouve l'hôtel qui nous a si bien reçus, et la gracieuse tante qui me raille si finement depuis deux mois. Paris me charme à la fois les yeux, le cœur, l'esprit, la pensée. Que de choses à voir à Paris qu'on ne suppose pas à Soissons! La vie est si facile à Paris! on a toujours l'air d'aller au spectacle ou d'en sortir. C'est toujours dimanche. Comme les hommes y sont polis, affectueux, dévoués à la première vue! Et les femmes! je ne vous parle pas de leurs grâces, de leur esprit, de leur élégance : c'est connu comme le calendrier. Ah! ma tante, ce qui me ravit en elles, c'est la liberté dont elles jouissent sans en abuser. Elle sourient toujours, ce qui prouve qu'elle sont heureuses; du reste, qui n'est pas heureux à Paris? Gabrielle et moi nous disions l'autre jour en nous promenant que tout le monde à Paris semble vivre de ses rentes.

— Même les mendiants, continua Mme de Fontades sans interrompre le joli babil de son neveu, qui continua:

— Et j'ajoutai, moi, pour compléter le tableau, que toutes les personnes avaient l'air jeune à Paris.

— Quel prestige! dit tout haut la baronne, quel enchantement ! quelle heureuse illusion!

— Ce n'est point une illusion, ma tante; je puis même

vous assurer que nous n'avons pas rencontré un seul vieillard dans les rues de Paris.

— Je le crois bien, nous les envoyons tous à Soissons, dit la baronne d'un ton fort sérieux.

— C'est que nous observons profondément, Gabrielle et moi, poursuivit le jeune neveu de la baronne sans s'arrêter à la réflexion moqueuse de sa tante, — très-profondément.

— Je m'en aperçois, mon cher neveu, oh! je m'en aperçois.

— Nous tâcherons de réparer le temps que nous avons perdu à Soissons et si sottement.

— A Soissons, où vous nous envoyez le baron et moi, en notre qualité de vieillards. Nous avons fait notre temps de Paris, n'est-ce pas?

— Vous vieille, ma tante! vous n'avez pas quarante ans.

— Je vous demande pardon, je les eus il y a cinq ans.

— Mais belle, très-belle, ma tante.

— Non, agréable seulement.

— Dites adorable.

— Mon neveu, en ce moment, avec toutes vos câlineries, vous me rappelez les jolies choses que disent les grands parents aux petits enfants quand ils veulent les envoyer au lit: Beau front... beaux yeux... menton d'argent... Soyez sincère: vous ne pouviez plus vous souffrir à Soissons, et vous vous êtes dit, vous et votre femme: « Échangeons notre séjour pour celui de M. et de Mme de Fontades; prenons leur hôtel, et donnons-leur notre vieux manoir, où ils finiront en paix leurs jours. » Et M. de Fontades et moi avons été assez oncle et assez tante pour souscrire à ce bel arrangement. Dans un mois, puisque nous avons pris trois mois pour consommer l'échange, nous serons installés au château de

Monval; nous surveillerons vos fermiers, nous aménagerons vos bois, nous rentrerons vos foins, nous soignerons votre basse-cour...

— Voyons, railleuse tante, n'y avez-vous pas consenti?

— Il le fallait bien, vos beaux revenus s'en allaient en fumée; on vous pillait; on vous égorgeait comme en pays conquis ; et puis, vous mouriez d'envie de venir à Paris où il y a tant d'honnêtes gens.

— La santé de mon oncle gagnera à ce changement de résidence; l'air si pur des champs...

— Ah! vous êtes charmant, mon très-hypocrite neveu. Mais M. de Fontades n'a nul désir d'aller s'enterrer à Soissons, et, quant à moi...

— Vous, vous le voulez.

— Tenez, Auguste, ce qu'il y aurait de plus raisonnable à faire, ce serait d'aller demeurer tous ensemble à Soissons, vous et votre femme, moi et M. de Fontades.

— Sans doute... sans doute... mais un peu plus tard.

— Et quand donc?

— Dans trente... ou quarante ans.

— Vous appelez cela un peu plus tard! mais nous serons morts, votre oncle et moi.

— Vous, mourir! Ah! vous ne mourrez jamais, dit Auguste en s'asseyant sur les genoux de la baronne, et vous partirez pour Soissons dans un mois.

— Comme vous êtes pressé de nous voir partis pour occuper souverainement cet hôtel que vous ferez aussitôt démolir.

— Oh non! seulement un peu réparer.

— C'est la même chose : les maçons vous le prouveront. Mon pauvre hôtel! ce salon est si beau!

— Il sera si joli, ma tante, si joli!

— Comme il est admirablement disposé pour la conversation !

— Vous verrez la magnifique salle de bal que nous en ferons.

— Vous donnerez donc des bals ?

— Tous les hivers, ma tante. Gabrielle y consent.

— Et sans peine, je gage.

— Nous commencerons dès l'hiver prochain à recevoir.

— Ce sera un peu tôt, vous ne connaissez encore personne à Paris.

— Dans un an on se fait beaucoup d'amis.

— C'est juste, c'est juste. Diable ! Dans un an...

— Nous comptons en avoir beaucoup, immensément.

— Auguste ?

— Ma tante.

— Reprenez votre place et écoutez-moi.

— Je vous écoute.

— Vous n'avez que vingt-cinq ans.

— C'est vrai, ma tante.

— Gabrielle, votre femme, n'en a pas encore vingt.

— Eh bien ?

— Eh bien, prenez garde !

— A quoi ?

— A tout.

— Vous êtes d'une obscurité, ma chère tante.

— Rien n'est plus clair que ce que je veux vous dire. Votre femme a une imagination si vive, si folle, que je ne puis la comparer... qu'à la vôtre. Vous l'aimez beaucoup, elle ne vous aime pas moins ; cette affection mutuelle a été jusqu'ici tout votre bonheur. Elle vous a tenu lieu, à l'un et à l'autre, des joies stériles et souvent dangereuses que donne le monde, si l'on peut appeler cela donner. Aucun plaisir étranger n'entrait en partage avec celui que vous goûtiez dans votre cher isolement.

La variété ne vous tourmentait pas de sa mobilité inconstante, aucun terme de comparaison ne venait vous déprécier et jeter sourdement dans votre cœur le germe mortel de la satiété. Paris ne se contente pas de ces existences tranquilles : vous l'avez dit vous-même. Paris est un spectacle continuel, un bal qui ne finit jamais, pas même avec le jour comme celui des willis; il repousse tout ce qui est triste; il veut qu'on s'oublie, qu'on devienne acteur dans la fête. On ne s'appartient plus; on est à tous, excepté à soi-même. Me comprenez-vous?

— Parfaitement, parfaitement.

— Et vous en concluez, mon neveu?

— J'en conclus que je ferai ponctuellement ce que vous me conseillez dans votre joli sermon. Je ne lésinerai pas avec le plaisir, je ne ferai pas les choses à demi; je m'oublierai comme les autres, je jouerai, je danserai, comme les autres. Et puisqu'il faut choisir, puisqu'il faut être maussadement heureux comme à Soissons ou fou comme à Paris, mon parti est pris, je serai fou comme à Paris. N'est-ce pas là entrer en plein dans vos intentions?

— Mon pauvre Auguste!

La baronne se disposait à répéter sous une autre forme la très-sage leçon qu'elle venait de faire entendre à son écervelé de neveu puisqu'il avait paru ne pas en saisir le sens, pourtant fort clair, lorsque sa nièce, la comtesse Gabrielle de Monval, parut au salon. La baronne de Fontades fit aussitôt une corne à son traité de morale et se hâta de le fermer. C'eût été de la raison tirée en l'air.

Pareillement parée pour le bal comme son jeune et charmant mari, la jeune comtesse n'était pas non plus sans quelque raideur dans sa tenue, quoique la grâce mutuelle des femmes rendît moins sensibles chez elle les défauts apportés de la province. L'excellente baronne,

tout en donnant de l'air à la coiffure de la jolie Soissonnaise, de la légèreté aux dentelles dont elle s'était trop chargée, en touchant à ses girandoles et à son collier, lui dit avec une certaine précision sérieuse afin d'être écoutée autant d'elle que de son mari dont les pieds brûlaient de l'impatience de partir :

— Ma chère enfant, la santé du baron me fait vivement regretter de ne pouvoir vous accompagner au bal. Vous irez donc sans moi à la soirée de Mme de Valbonnat. Je vous sais trop convenables l'un et l'autre pour ne pas rendre mes regrets inutiles.

— Ma tante, nous serons rentrés dans une heure . est-ce là ce que vous désirez?

— Une heure, c'est trop tôt, mon enfant. Vous serez à peine arrivés. Je vous prie seulement de quitter le bal un peu avant la fin, un peu avant le jour s'il doit se prolonger jusque-là.

— Ma bonne tante, dit Gabrielle, indiquez-nous vous-même l'heure.

— Je me fie à vous. On n'est pas exact parce qu'on regarde à sa montre, mais parce qu'on a de la déférence pour les avis de ceux qu'on aime.

Gabrielle embrassa Mme de Fontades.

— Ma chère petite, permets encore à mon radotage de t'engager à ne pas te rendre trop facile aux conversations qui naissent au milieu d'une contredanse.

— Oh ! jamais!... je ne dirai pas un mot.

— Alors tu seras ridicule. Je n'en demande pas tant à ta dignité, mon enfant. Réponds à ton danseur, mais ne cause pas avec lui comme si vous vous connaissiez depuis l'enfance.

— Soyez tranquille.

— Enfin, danse quelquefois avec ton mari.

— Ah ! ceci dépend...

— Ceci dépend de lui, vas-tu me répondre.

— Je la ferai danser, ma tante, je la ferai danser... pourvu toutefois que nous arrivions assez à temps pour danser... car voilà qu'il se fait tard, bien tard.

— Ah! maudit impatient!

— Mais, ma tante...

— Vous ne tenez pas en place...

— C'est qu'il sera bientôt minuit...

— Il est minuit moins un baiser et un soufflet, repartit Mme de Fontades en embrassant Gabrielle et en touchant du bout de sa main la joue du jeune comte. Partez, maintenant, mes jolis colibris, la cage vous est ouverte.

En se rapprochant de la cheminée, Mme de Fontades se dit: « J'attendrai mes beaux amoureux à cette place; je suis avec eux au bal de mon excellente amie Mme de Valbonnat. Elle m'excusera de ne pas les avoir accompagnés; je lui envoie ce que j'ai de mieux; mon neveu et ma nièce, dont je lui ai si souvent parlé, et qu'elle sera enchantée de connaître. »

Mme de Fontades se mit à lire, décidée à assister au retour du jeune comte et de sa femme, afin de jouir du récit qu'ils seraient ravis l'un et l'autre de lui faire après avoir traversé les merveilles d'un bal du grand monde parisien. L'attente fut si longue que le jour commençait à souffler sur sa lampe et à refroidir ses paupières, quand un grand bruit de pas dans l'antichambre vint la réveiller.

— Ma tante! ah! ma tante, je suis brisé... s'écria le jeune comte en entrant au salon.

— Brisé de fatigue... je le conçois.

— Brisé de bonheur.

— Cela ne sera rien, vous vous y ferez.

— J'y suis tout fait. Que je vous remercie de m'avoir fait inviter à cette soirée! Que de grâces ne vous dois-je pas!

— Mais où est donc votre femme?

— Elle aussi n'a plus sa raison.

— Comme elle n'a pas supposé que je vous avais patiemment attendus dans ce salon, à cette place, elle sera montée tout droit dans son appartement. Ah! elle aussi...

— Ravie comme moi. Quelle existence que celle de Paris! Quand on songe qu'il y a encore des gens qui naissent à Soissons!

— Ainsi cette soirée, mon cher neveu...

— Indescriptible! Je ne vous parlerai pas de la somptuosité des salons. Vous les connaissez. Mais, moi, qui ne les connaissais pas, j'ai admiré la riche tenture de velours rouge...

— Comment! la riche tenture de velours rouge? Les appartements de Mme de Valbonnat sont tendus de vert.

— De rouge.

— Vous aurez mal vu.

— J'ai si peu mal vu, que j'ai fait remarquer la splendeur de cette nuance à Gabrielle. Tout est rouge.

— C'est qu'alors mon amie aura changé les tentures de ses salons... Cependant, il n'y a pas quinze jours... Mais, enfin, puisque vous les avez vues rouges... Laissons cela.

— Laissons cela! j'ai tant d'autres choses à vous raconter. Des femmes... ah! des femmes!... mais des femmes!...

— Très-distinguées. Mme de Valbonnat ne reçoit chez elle que des personnes de naissance.

— C'est ce que j'allais vous dire, ma tante. J'ai d'abord causé avec la comtesse de Sainte-Assise.

— La comtesse de Sainte-Assise?... je ne la connais pas.

— Si vous la connaissiez!... Des perles dans la bouche... et que d'esprit!... Son mari est un général nicaraguien, m'a-t-elle dit, compromis dans les dernières

affaires de l'Amérique centrale. Un fort bel homme, dont elle porte le portrait au cou dans un médaillon en diamants.

— Non, je ne la connais pas... Depuis cinq ans que je ne vais plus dans le monde...

— C'est elle qui m'a présenté à la jeune marquise Fleurange du Puy-de-Dôme. Moins d'esprit, mais plus de poésie que Mme de Sainte-Assise. Je soupçonne chez cette jeune femme une passion mal éteinte au fond du cœur.

— Qu'est-ce donc que cette marquise Fleurange du Puy-de-Dôme? Mes souvenirs ne me disent pas... Dieu! comme on devient momie au bout de quatre ou cinq années seulement passées loin du monde des salons. Mais, avec tout ça, mon cher neveu, je ne vous vois pas danser.

— M'y voici, chère tante. Ma première redowa a été avec la duchesse italienne Maraschini de Marischina... une femme superbe... entre nous, ma tante, un peu trop décolletée... mais elle est veuve...

— Voyons, mon cher neveu, vous me jetez dans un jeu de cartes dont je ne connais pas une seule figure... Vous me parlez de salon rouge, de comtesse de Sainte-Assise, de marquise du Puy-de-Dôme, de duchesse veuve et décolletée...

— Puisque vous parlez de cartes... laissez-moi vous faire part des impressions que j'ai ressenties quand Mme de Valbonnat m'a présenté aux nobles joueurs de la maison, tous décorés, mais en général d'ordres dont je n'ai pu définir l'origine. Il y avait des étoiles en topazes, des croissants en émeraudes, des soleils tournants en rubis.

— Des ordres étrangers, sans doute... Pourtant, ma chère Valbonnat ne reçoit guère que d'anciens noms du faubourg Saint-Germain dans son hôtel de la rue Jou-

bert, et ils n'ont pas à la boutonnière tous ces feux d'artifice... Mais vous alliez me dire que vous aviez joué... Avez-vous été favorisé?

— Oui, sous le rapport de la grande distinction de mon adversaire...

— Ce qui veut dire que, sous d'autres rapports, vous avez perdu.

— Mille louis.

— Mille louis! mille louis!

— Le chevalier Stéphanie, qui pariait pour moi, m'a fait délicatement comprendre qu'à Paris on ne quittait pas le tapis avant d'avoir gagné ou perdu mille louis.

— Mille louis! ce chevalier... Mais il y en a partout, même dans les meilleures maisons.

— Ah! ma tante! ma tante! vous oseriez penser...

— Je ne sais plus que penser... Enfin, vous avez perdu mille louis, et vous dites que c'est avec un étranger de distinction...

— De très-grande distinction. Mon Dieu! c'est presque le hasard, — mais un très-heureux hasard, — qui m'a appris son nom. Comme je m'éloignais de la table de jeu, un monsieur est venu vers moi et m'a dit à demi-voix et presque en fuyant: « Vous avez donc eu, jeune homme, la témérité de jouer avec le duc Agamemnon! »

— Agamemnon! le duc Agamemnon! s'écria madame de Fontades. Ah! mon pauvre neveu!... Enfin, vous avez compris!...

— J'ai compris qu'au milieu de tous ces nobles étrangers réunis chez Mme de Valbonnat, Mexicains, Nicaraguiens, Péruviens, il n'était pas impossible qu'un Hellène moderne se donnât comme descendant de l'ancienne famille du roi des rois. Alors je me suis empressé d'aller me féliciter auprès de mon adversaire d'avoir eu affaire

à un Grec aussi élevé que lui. Pour toute réponse, il m'a remis sa carte.

— C'est un duel! Allons, un duel maintenant!

— Un duel! que dites-vous, ma tante? un duel!

— Vous avez traité cet homme de grec, c'est-à-dire de voleur; il vous a remis sa carte.

— Comment! de voleur?...

— Auguste, tirez-moi vite d'un doute cruel. Chez qui êtes-vous allé au bal?

— Quelle question! c'est vous qui nous avez fait inviter.

— Chez qui êtes-vous allé au bal? répondez-moi.

— Chez Mme de Valbonnat.

— Quelle rue? dites-moi quelle rue?

— Voyons, ma tante... votre plaisanterie...

— Quelle rue? quelle rue?

— Rue Joubert, comme si vous ne le saviez pas!

— Quel numéro?

— Cent dix-sept. En vérité, ma tante...

— C'est bien cela. Je m'y perds.

— Comment! vous douteriez?...

— Et vous avez vu Mme de Valbonnat? vous avez parlé à Mme de Valbonnat?

— Oui, sans doute, une grosse femme brune.

— Comment! une grosse femme brune! Que dites-vous?

— Je dis ce qui est...

— Mais non, une femme maigre et blonde.

— Grosse et brune, ma tante!

— Maigre et blonde, mon neveu!

— Ma tante, allons-nous maintenant nous disputer comme tantôt sur la couleur des tentures?

— Je vous affirme, Auguste, que Mme de Valbonnat, à qui vous avez parlé... Voyons, à qui vous a-t-on présenté quand vous êtes arrivés au bal, chez elle?

— On nous a annoncés d'abord.

— Bien.

— Une dame est venue vers nous.

— Ensuite?

— Ensuite elle a pris Gabrielle par la main, elle l'a fait asseoir... Après avoir causé quelques instants avec elle, elle a repris ses fonctions de maîtresse de maison qui reçoit, c'est-à-dire qu'elle est allée de l'un à l'autre, causant, souriant, se prodiguant à tous et ne s'attachant à personne.

— C'est bien elle.

— Parfaitement elle.

— Et vous l'avez trouvée grasse?

— Énorme, s'il faut vous le dire.

— Brune?

— Comme une Andalouse.

— Qu'y a-t-il donc là-dessous? qu'y a-t-il donc? Tenez, je cours m'informer auprès de votre femme... elle ne doit pas être encore endormie... elle me dira... elle éclaircira... car tout ce que vous m'apprenez...

Mme de Fontades courait vers la porte du salon pour se rendre à la chambre de sa nièce, quand Frédéric, le valet de chambre, reparut.

— Monsieur le comte, demanda-t-il, pourrait-il me dire si madame la comtesse doit être encore longtemps à rentrer?

— Que dites-vous donc là, Frédéric?

— Je dis, madame la baronne...

Mme de Fontades s'était déjà retournée vers son neveu et lui disait avec un étonnement des plus expressifs :

— Que signifie? Est-ce que votre femme n'est pas là-haut?

— Il paraît que non, ma tante. Pourtant j'avais lieu de croire qu'elle était revenue avant moi.

— Elle n'est pas là-haut! où donc est-elle?

— Je ne sais... je ne saurais vous dire...

— Comment! vous ne sauriez me dire? Est-ce qu'elle n'est pas rentrée avec vous à l'hôtel?

— Non... j'avais oublié de vous dire... voici pourquoi... Quand le bal de Mme de Valbonnat touchait à sa fin, quand j'ai eu cessé de jouer, qu'il allait être jour, j'ai cherché Gabrielle afin de la ramener ici avec moi. Je ne l'ai pas retrouvée.

— Vous ne l'avez pas retrouvée!

— Mais non, ma tante. J'ai parcouru toutes les parties de l'appartement, salons, petits salons, cabinets de repos : nulle part Gabrielle.

— Ah! mon Dieu!

— Fatigué d'attendre et de chercher, j'ai quitté le bal, et je l'ai quitté avec la pensée qu'elle était partie la première après m'avoir cherché comme je l'avais cherchée, et qu'elle était rentrée à l'hôtel où elle m'attendait.

— Mais comment serait-elle rentrée, puisque vous êtes revenu dans votre voiture? Elle serait donc revenue toute seule et à pied?

— Je me suis bien dit tout cela; mais, puisqu'elle n'était plus au bal, qu'avais-je besoin de savoir comment elle en était partie? Il s'agissait de venir ici, où, je vous le répète, je croyais la retrouver.

— Et vous le prenez avec ce calme!...

— Je ne vois pas pourquoi je m'inquiéterais d'un événement...

— D'un événement peut-être très-grave...

— Très-grave?

— Excessivement grave, mon neveu... pas à Soissons, mais à Paris. Et vous voulez venir habiter Paris, vous et Gabrielle?

— Sans doute, et plus que jamais.

— Taisez-vous... — Frédéric?

— Madame la baronne.

— Dites sur-le-champ au cocher que j'ai à lui parler. Il y a là-dessous...

— Le voici, madame. Il attendait dans l'antichambre pour savoir s'il devait aller se coucher ou aller prendre madame la comtesse.

— Jean, dit Mme de Fontades très-émue, très-agitée de la naïve inexpérience de son neveu, au cocher à moitié endormi, — Jean, vous avez conduit cette nuit M. le comte et Mme la comtesse chez Mme de Valbonnat?

— Oui, m'ame la baronne.

— Vous voyez bien, ma tante.

— Laissez!... Vous les avez conduits chez Mme de Valbonnat même? chez Mme de Valbonnat où vous m'avez conduite encore il y a quinze jours?

— Oui, m'ame la baronne.

— Et vous êtes entré dans l'hôtel?

— Oui, m'ame la baronne; *j'ai entré* dans la cour, et j'ai arrêté où j'ai pu. Il y avait déjà tant de voitures dans cette cour!

— Dans la cour de Mme de Valbonnat, dans la cour de cet hôtel où s'est donné cette nuit un bal?

— Par exemple, il y en avait plus d'un dans l'hôtel!

— Plus d'un?... plus d'un quoi?...

— Plus d'un bal.

— Plus d'un bal?

— Mais dame! oui, m'ame la baronne.

— Jean, expliquez-vous.

— Je dis qu'il y avait plus d'un bal chez Mme de Valbonnat. Je ne sais pas s'il y en avait trois; mais je réponds, m'ame la baronne, qu'il y en avait deux.

— Deux bals... Continuez, Jean, continuez.

— Un chez m'ame de Valbonnat au fond de la cour, l'autre dans la même cour, mais dans le corps de logis à droite, du côté du jardin... les voisins de m'ame Valbonnat.

— Je ne connais pas ses voisins.

— Ou une voisine, c'est tout comme.

— Mais chez qui ?...

— Chez une Mme Carré de Marigny.

— Mme Carré de Marigny ?...

Le cocher se mit à rire dans son gros menton ponceau.

— Sauf votre respect, m'ame la baronne, m'ame Carré de Marigny, c'est comme qui dirait une Pigalle.

— Une Pigalle !...

— Autrement dit une fontaine Saint-Georges.

— Une Pigalle ! une fontaine Saint-Georges !...

Le cocher fit un effort au bout duquel ces mots tombèrent de ses lèvres :

— C'est une lorette, quoi !

— Une lorette ! Tout est expliqué, s'écria Mme de Valbonnat contenant à peine sa poignante contrariété. — Jean ?

— M'ame la baronne.

— Descendez bien vite ! je vous suis : nous partons. Frédéric, laissez-nous.

Le cocher et le valet de chambre se retirèrent.

En mettant son chapeau, en croisant son châle, et jetant une mante sur ses épaules, et tout cela avec une rapidité d'incendie, Mme de Fontades dit à son neveu :

— Voilà donc, voilà où vous êtes allé au bal !... Chez Mme Carré de Marigny ! une lorette ! Vous avez pris un côté de l'hôtel pour l'autre, un escalier pour l'autre, une société pour l'autre, enfin un bal pour l'autre.

— Et ma femme ! ma femme !

— C'est à moi que vous la demandez ?

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Venez, Auguste, allons !

— Où ? ma tante.

— Est-ce que je le sais? Venez toujours!

— Oh! Paris! Paris! murmurait le jeune Soissonnais en suivant Mme de Fontades. Tous les salons se ressemblent à Paris, toutes les manières de recevoir se ressemblent, toutes les toilettes se ressemblent, toutes les femmes se ressemblent, tout le monde ressemble à tout le monde à Paris!

La voiture dans laquelle Mme de Fontades était montée avec son neveu franchissait la porte de l'hôtel, quand une autre voiture de superbe apparence, grands chevaux mecklembourgeois, panneaux armoriés, cocher galonné, s'arrêtait pour entrer par la même porte. Au même instant une tête paraissait à la portière de cette seconde voiture et appelait d'une voix fraîche :

— Ma tante! ma tante!

— Gabrielle!

C'était Gabrielle, en effet, qui avait aperçu son mari et Mme de Fontades. Les deux voitures entrèrent dans la cour de l'hôtel, et bientôt les deux jeunes gens et leur tante furent réunis dans le salon que nous venons de quitter.

— D'où venez-vous?... Que vous est-il arrivé?... Dites-nous... Parlez... Si vous saviez... ah! si vous saviez...

— Ah! ma bonne tante! ah! mon cher Auguste! c'est toute une aventure!

— Une aventure... voilà!

— Mais comme vous êtes pâles tous les deux : auriez-vous eu aussi votre aventure?

— Oui... oui... mais sachons la vôtre.

— D'abord, on vous a joué, mon cher Auguste ; mais c'est charmant!

— Charmant! charmant!... murmurait derrière son anxiété Mme de Fontades, qui regardait sa nièce de

tous ses yeux pour voir si on ne l'avait pas en partie dévorée.

— Charmant! vous dis-je. On était convenu en secret qu'après le bal — et quel bal, ma tante! — il y aurait un souper dans la serre, un souper où n'assisteraient que les dames. Il fallait vous éloigner : on vous a dit que j'étais partie. Vous l'avez cru. Aussitôt votre départ et celui de tous ces messieurs, on s'est mis à table.

— Vous me faites trembler, Gabrielle.

— Comment, trembler!... Mais le souper était délicieux, ma tante.

— Vous avez osé manger!

— Puisque les autres dames l'osaient, pourquoi?...

— Poursuivez... je frémis!

— Ah çà, vous croyez donc que ce repas était empoisonné?

— Oui!

— Comment, oui!

— Non... Mais achevez, achevez, Gabrielle.

— On a bu du vin de Champagne et du vin du Rhin. Je ne connaissais pas le vin du Rhin.

— Et vous avez bu!

— Est-ce qu'à Paris on ne boit pas en mangeant? On a chanté ensuite.

— Chanté! chanté!

— Sans doute, ma tante.

— Et quelles choses a-t-on chantées?

— Des choses fort gaies.

— Mais vous ne voyiez donc pas, malheureuse enfant, où vous étiez!

— Ce n'est qu'à ce moment-là, au moment du champagne, — et voilà le piquant de l'aventure, — que j'ai su où je me trouvais.

— Et vous vous êtes évanouie?

— Pourquoi évanouie ? Au contraire, j'ai pris la chose en plaisantant.

— En plaisantant ! Vous avez vu matière à plaisanterie dans la fatale révélation qui vous apprenait...

— Voici comment j'ai appris où j'étais. Dans une folle expansion de bonheur, une de ces dames, une duchesse adorable, mais un peu vulgaire, s'est écriée : « Ah ! fichtre ! je suis bien sûre qu'on ne s'est pas amusé cette nuit chez Mme de Valbonnat, ta voisine, comme chez toi, ma chère Carré de Marigny. — Comment ! que voulez-vous dire ? ai-je aussitôt demandé en quittant ma place. Où suis-je donc ? — Il n'est plus possible de vous le cacher, madame, m'a répondu la noble maîtresse de la maison. Vous êtes chez la vicomtesse Carré de Marigny. — Mais je pensais être... — Chez Mme de Valbonnat, n'est-ce pas ? — Oui, madame. — Vous vous êtes trompée de porte : vous repentez-vous beaucoup de l'erreur ? — Non, madame... ai-je répondu en balbutiant, en rougissant... Mais n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous... — Ah ! c'eût été impoli de ma part de vous renvoyer, et c'eût été vous renvoyer que de vous faire connaître immédiatement votre méprise, » m'a interrompue avec une courtoisie exquise Mme Carré de Marigny, en me reconduisant vers la porte, car je m'étais levée pour sortir.

A la porte de son salon, cette excellente vicomtesse m'a encore dit : « Voyons, vous êtes vous bien amusée, madame ? — Oui. — Avez-vous bien dansé ? — Oh ! oui. — Êtes-vous enfin contente de votre soirée ? — Oui, oui, mille fois oui. — Eh bien alors, a-t-elle ajouté (et voilà ce que je n'ai pas compris), ne revenez plus, madame. »

Et je suis sortie. Sa voiture m'attendait au perron. C'est sa voiture qui m'a ramenée ici. Tout en venant, je me disais : « En vérité, Mme de Marigny est beau-

coup trop modeste ; je me promets bien au contraire de retourner chez elle. »

— Nous retournerons d'abord à Soissons avec notre oncle et notre tante Fontades, dit le jeune comte de Monval, plus grave de dix ans depuis cette nuit d'expérience.

— Non, mes enfants, nous resterons tous les quatre à Paris ; mais pendant deux années encore, vous n'irez pas au bal sans moi : vous pourriez encore confondre avec la porte à côté.

UN

CONFESSIONNAL DE PARIS

L'abbé Makis est un des cinq ou six cents prêtres corses qui sortent chaque année de leur île sauvage pour aller dire la messe quelque part, et qui, si le hasard le voulait, seraient tout aussi bien braves soldats que vigoureux marins. La Corse n'a guère que ces trois professions à offrir à ses rudes et pauvres enfants, et ces trois professions, à la rigueur, n'en font qu'une pour eux, celle de soldat. La misère seule les oblige à diversifier la livrée qu'ils adoptent pour vivre hors de leur patrie; car ils sont, avant tout, hommes de fer, de résolution, de promptitude, de patience, de résignation et de courage. Mais les familles qui peuplent ce rocher couvert de pins et bercé par la mer tonsurent le plus tôt possible leurs enfants, parce qu'ils espèrent toujours voir pousser un évêque là où ils ont semé un petit abbé, et que d'ailleurs, une fois prêtres, on n'a plus à s'occuper d'eux; c'est l'affaire du ciel et le soin du gouvernement. A notre avis, c'est fort mal raisonner : la plupart des prêtres corses, jetés loin de leur pays, meurent littéralement de faim avec leur petit traitement, et ils n'ont pas du tout le tempérament nécessaire pour être ecclésiastiques, pas plus que les Italiens et les Espagnols, leurs voisins. Leur

sang est trop vif, trop chaud pour la froide raison qui forme le caractère du prêtre. De nos jours, les prêtres devraient, à notre avis, être Allemands ou Russes : nous avons beaucoup de motifs pour être si tranchant dans nos conclusions.

J'ai beaucoup connu l'abbé Makis, né en Corse de parents qui avaient, aux siècles précédents, égorgé beaucoup de Génois et pas mal de Français, ajoutait-il lui-même en souriant. L'aîné de cinq ou six frères, il avait été voué à l'Église avant de naître. On l'avait envoyé en France et mis dans un collége d'Avignon pour faire ses études classiques; de là il était allé en Italie pour les achever et les perfectionner au fond d'un séminaire, sous les yeux d'un parent employé à Ravennes auprès d'un légat du saint-siége. S'il avait eu la patience de courtiser les manies de ce vieux parent et de conserver l'emploi d'aumônier qu'il lui avait procuré auprès d'une baronne autrichienne fort pieuse, très-âgée aussi, il eût eu, au bout d'un peu de temps, de l'avancement, et peut-être un jour un bel héritage à recueillir. Mais la furie de l'indépendance, si violente chez le Corse, lui avait fait renoncer à ces beaux avantages, et, de coups de tête en coups de tête méridionaux, il avait fini par devenir prêtre obscur dans une paroisse de Paris.

En le voyant, on n'eût pas dit un prêtre : il portait les cheveux assez longs sous un chapeau bourgeois. Ses habits sombres, sans être noirs, et sa taille élancée, busquée et hardie comme celle d'un sous-lieutenant de lanciers, étaient loin de révéler son caractère tout pacifique.

Du reste, le jour où il se présenta chez moi pour la première fois, je ne sus qu'il était prêtre et attaché à une des plus populeuses paroisses de Paris qu'après qu'il m'eut fait cette confidence. Il était entré avec un manuscrit sous le bras, et s'était assis sans façon près

de moi. Je fumais à ce moment-là. Avant d'entrer en conversation, je lui demandai s'il lui serait agréable de fumer aussi un cigare. Il accepta et je l'écoutai. Il voulait faire imprimer, me dit-il avec un certain effort qu'il domina sur-le-champ, le manuscrit qu'il portait. Mais, avant de le livrer à la publicité, il désirait me le soumettre et avoir mon avis sur plusieurs points ; d'abord, sur le mérite de l'ouvrage, le succès probable qu'il aurait dans le monde. Il m'interrogea ensuite sur la dépense, les frais d'annonce. Je remis toutes mes réponses après la lecture du manuscrit, qu'il me laissa en me priant de lui permettre de passer au bout de quelques jours pour connaître mon opinion. Ce fut convenu ; il se leva, salua et prit congé de moi ; cependant, il revint presque aussitôt sur ses pas pour me dire : — Si le livre ne doit produire que du scandale, concluez hardiment pour sa destruction ; mais si, au prix d'un grand scandale, il peut amener quelque bien, conseillez-moi de le faire paraître, ne vous arrêtez pas surtout au danger personnel auquel je m'expose. A mon visage bronzé et à mon accent, vous devinez aisément, vous, du Midi comme moi, monsieur, que je suis Corse. — Oui, lui répondis-je, je ne suis qu'à quarante lieues du département de la vengeance. Il sourit en me montrant ses magnifiques dents, et nous nous serrâmes cordialement la main.

Nous étions alors en hiver ; le soir même, j'approchai ma table du feu, me préparant à lire le manuscrit de l'abbé Makis : il était fort net et fort lisible, un peu trop chargé à la ligne seulement. Je le dépliai avec la défiance que doit inspirer tout manuscrit, et je lus :

Vers six heures du soir, au moment où j'allais sortir de l'église de Saint-...., ma paroisse, pour aller dîner, je fus furtivement abordé au bout d'une des nefs laté-

rales par une jeune femme que j'avais déjà vue et remarquée plusieurs fois. Elle était presque toujours aux messes que je célébrais, et toujours seule. Depuis deux mois, elle avait eu divers prétextes pour m'adresser la parole quand je passais près d'elle : tantôt c'était pour s'informer de la santé du curé, tantôt du retour du premier vicaire, qui était en effet en voyage ; et je lui avais répondu avec la réserve et la bienveillance qu'il est de notre devoir de montrer à chacun.

La grande beauté de son visage et de son corps m'avait pourtant frappé, et je n'avais pas moins admiré en elle un air de modestie touchante et presque virginale. Comme je ne veux rien cacher dans cet écrit, dont l'utilité ressortira bientôt à vos yeux, je l'espère du moins, je ne tairai pas les noms des personnes à l'histoire desquelles le mien se trouve lié. Cette jeune personne se nommait Virginie Morneval, ce que je ne sus que plus tard, par malheur pour moi et pour elle.

Mlle Morneval vint donc à moi, et me dit qu'elle désirait être entendue sur-le-champ au tribunal de la confession. Elle me parut fort émue en me parlant. Les brides de son chapeau de paille étaient dénouées; tout son visage marquait la plus vive agitation. Elle tremblait en me parlant, et plusieurs fois ses mains égarées, convulsives, se portèrent sur les manches de ma robe. J'aurais bien voulu remettre au lendemain l'acte qu'elle désirait accomplir; mais je ne trouvai aucun prétexte raisonnable pour l'éloigner, quoique j'en eusse un assez réel, je vous l'avoue : celui d'aller dîner avec des compatriotes qui m'attendaient. Ce qu'elle remarqua en moi, ce fut un irrésistible mouvement d'indécision qu'elle neutralisa à l'instant même en redoublant de protestations. Il fallut céder. « Puisque vous le souhaitez si résolûment, lui dis-je, allons, mademoiselle, suivez-moi, je vous attendrai. »

Nous nous dirigeâmes tous les deux vers le confessionnal, elle contente de son succès, moi un peu dépité de manquer à la parole que j'avais donnée aux amis qui m'attendaient. Si vous ou ceux qui daigneront me lire s'écriaient que je me montre déjà comme un mauvais prêtre, je commencerais d'abord par en convenir, et je demanderais ensuite où sont les parfaits, c'est-à-dire ceux qui répondent comme on le voudrait aux exigences de leur ministère dans le cas particulier de la confession.

Ma pénitente était, je vous l'ai dit, adorablement belle de taille et de figure; ses cheveux, d'un blond onctueux et pleins de charmants reflets, couraient, défaits, bouclés, humides de sueur, sur ses deux joues enflammées. Ses pétulantes narines, ses lèvres, ses doigts étaient roses, et ses yeux d'un bleu doux, archangélique et tendre. Elle s'agenouilla; moi je m'assis, et je l'écoutai. Elle commença ainsi :

— J'aime, j'aime ardemment un jeune homme.

Elle s'arrêta.

— Mais, mademoiselle, lui dis-je à mon tour, si cet amour est pur, comme je le suppose, et si le mariage doit le sanctionner, j'y vois un sentiment fort naturel.

— Le mariage le sanctionnera... c'est possible..., dit-elle, mais d'un ton faux qui me fit mal. Oui, je l'aime avec une obstination, un aveuglement qui me rend folle, extravagante.

Je me tus pour lui donner le temps de se calmer.

— Mes parents, reprit-elle, s'opposent à mon mariage avec ce jeune homme, avec M. Gustave Lusson, parce qu'il n'est pas dans le commerce, disent-ils, parce qu'il peut perdre un jour ou l'autre sa fortune, et demeurer sans moyen de la recouvrer.

— Alors, mademoiselle, il faut renoncer à ce mariage, combattre énergiquement cet amour...

— Combattre mon amour! Je ne le vaincrai jamais, me dit-elle en collant ses lèvres frémissantes contre la grille du confessionnal. Jamais! jamais!

— Cela est mal, lui dis-je avec autant de calme que je pus en mettre devant ce visage qui jettait une chaleur de jeunesse et comme des flammes dans mon étroit réduit; il faut pourtant, mademoiselle...

— Quoi? que faire? me demanda-t-elle avec une impétuosité qui me fit l'effet d'un coup dans la poitrine.

— D'abord ne plus revoir ce jeune homme, éviter les occasions...

— Plutôt mourir.

— Mais vous faillirez!

— Je le sais.

— Malheureuse!

— Oh! oui... mais bien heureuse aussi, reprit-elle en pétrissant avec sa main droite un mouchoir doucement parfumé à l'ambre et au jasmin, ce qui me causa malgré moi une défaillance inconnue.

— Écoutez encore, poursuivit-elle quand son haleine moins saccadée le lui permit, résolue à tout, j'ai consenti à me laisser enlever par ce jeune homme, demain soir à neuf heures, et à me laisser conduire au château d'une de mes tantes. J'ai la clef de ce château, la voici, et ma tante est trop sourde et trop vieille pour m'entendre même entrer. C'est absolument comme si elle n'y était pas. Là... eh bien oui, là, dit-elle en pleurant et en baissant la tête sur ses mains tremblantes, ma destinée s'accomplira.

— Prenez garde! m'écriai-je; vous voulez de ce château écrire à votre père qu'ayant été enlevée par M. Lusson, il n'a plus, pour son honneur et pour le vôtre, qu'à consentir à votre mariage, devenu indispensable. Non-seulement le moyen est abominable! m'écriai-je, oui,

abominable! mais il peut aussi ne pas réussir; cela ne serait pas sans exemple. Si M. votre père ne se laissait pas toucher par votre téméraire résolution, s'il ne cédait pas cette à violence, s'il... vous maudissait...

— Sa malédiction ne m'ôterait pas mon amour, et je préfère mon amour à ma vie éternelle.

Je commençais à être très-embarrassé de ma position, je vous l'avoue, moi qui connais l'impétuosité, le despotisme des passions et de toutes les passions.

— Et quand, continuai-je froidement, doit se faire cet enlèvement?

— Demain soir à neuf heures, je vous l'ai dit. La voiture de M. Lusson m'attendra à la barrière d'Italie, où je dois me rendre. De là nous irons à Thomery, près de Fontainebleau, où est le château de ma tante.

— Encore une fois, m'écriai-je avec le plus d'onction qu'il m'est donné d'en mettre dans mes paroles, abandonnez, mademoiselle, ce coupable projet; les suites en seraient déplorables, funestes, incalculables en malheur pour vous, pour votre famille, pour votre avenir, dût-il même un jour être excusé aux yeux du monde par la grave réhabilitation du mariage.

— Ma destinée s'accomplira, reprit-elle en se levant, ferme et résolue!

— La volonté du ciel aussi, m'écriai-je, et vous serez damnée.

A ces mots, qui s'échappèrent de mes lèvres comme la foudre, elle quitta son prie-Dieu, fit un pas, ouvrit violemment la porte du confessionnal, se précipita à mes pieds, et me dit d'une voix étouffée en me prenant les mains : — Mais vous n'avez donc jamais aimé, pour être si impitoyable et si dur; vous ne savez pas qu'il n'est rien qui puisse tuer dans le cœur une passion comme celle dont je vous parle, dont mes yeux qui pleurent, dont mes mains qui tremblent et ma bouche suppliante

vous contient le martyre? Un bruit de pas qui se fit près de nous me donna soudainement la force de me dégager, et je laissai tomber la pénitente sur les carreaux de l'église.

Je m'enfuis, je marchai au hasard, je sortis enfin, je me trouvai dans la rue. Bouleversé par cette scène, j'allai trouver mes amis, avec lesquels j'étais déjà en retard de plus d'une heure.

Je demeurai profondément triste, malgré tout ce qu'ils firent d'aimable et de bon pour m'égayer. Le sort de cette jeune femme dont la honte allait ouvrir la carrière, et le suicide, peut-être, la terminer, me préoccupait et me navrait; je fus heureux de sortir quand la nuit fut tout à fait venue pour aller prendre l'air du soir, car nous étions en été et la journée avait été extrêmement chaude.

— Que faire? murmurais-je en marchant sans trop savoir où j'allais, quel moyen énergique, infaillible, la religion m'a-t-elle remis entre les mains pour empêcher une faute pareille? La religion me défend de parler sur ce que j'ai entendu, elle me défend d'aller trouver le père de cette jeune femme, sa mère, si elle en a une, son amant. — La plus rigide discrétion, le plus impénétrable silence me sont imposés. J'ai conseillé à ma pénitente le repentir, et elle a ri de la damnation éternelle, et je l'ai irritée sans l'effrayer. Il faut donc l'abandonner à elle-même : nous autres prêtres, me dis-je avec amertume, nous sommes un peu, j'en ai peur, comme les médecins : nous ne guérissons guère que ceux qui guériraient sans nous. Nous pourrions être plus forts qu'eux cependant, car nous savons où est le mal, on nous le dit, on nous l'indique; seulement, si nous en parlons, on nous condamne, on nous punit. Du reste, quand bien même je voudrais parler, je ne le pourrais guère, car je ne connais ni la famille ni la demeure de cette jeune femme.

Tout se réduirait donc pour nous à une curiosité le plus souvent sans but comme sans utilité? Non, cela ne peut pas être...

J'ai déjà dit avec la naïveté dont je ne veux jamais me départir en écrivant ces espèces de mémoires, que je suis né avec toutes les passions, mais surtout avec la passion de l'honneur, que j'ai développée en flattant en moi l'instinct militaire. En regrettant beaucoup de n'être pas entré dans la carrière des armes, j'ai acquis comme par la puissance du regret quelque chose d'absolu sur mes actions, sur mes faiblesses, comme mon capitaine aurait eu, je le sens, quelque chose d'absolu sur moi.

Je ne rentrai chez moi que fort tard, ne sachant à quel parti m'arrêter pour empêcher une fille de perdre peut-être sa réputation, une honnête famille l'honneur. D'un côté mon devoir, de l'autre celui de la société; d'un côté le prêtre, de l'autre l'homme, et l'homme qui, en prenant l'habit de prêtre, n'avait pas renoncé à la vie active en ce qu'elle offre d'occasion d'être utile.

Ma nuit fut fort agitée de cet événement qui marquait à peu près mon entrée dans le sacerdoce; depuis j'ai eu d'autres surprises de ce genre, mais elles m'ont trouvé plus aguerri, sans toutefois me laisser ni moins soucieux ni moins affligé. Le prêtre s'est blasé en moi, voilà tout, comme du reste se blase le juge à force de condamner, et comme se blase le soldat à force de tuer. L'humanité a peut-être besoin, pour se conserver longtemps, de cette écorce qui s'étend peu à peu sur le cœur. Toujours eussé-je mieux aimé être soldat. — Que faire après tout, même avec l'intention de manquer à mon caractère, pour que ce que je savais devoir arriver n'arrivât pas? Je l'ai dit, je ne connaissais pas la famille de cette jeune fille exaltée, j'ignorais le nom de son père. Le seul nom qu'elle eût prononcé au milieu de sa confession délirante était celui du jeune homme avec le-

quel elle se disposait à si gravement se compromettre...

Après bien des assauts livrés aux prescriptions sévères de ma profession, je me décidai à écrire à ce jeune homme une lettre anonyme pour lui dire que son projet d'enlèvement était connu, qu'il s'exposait non-seulement à la vengeance du père de Mlle Morneval, mais encore à la poursuite des tribunaux, fort peu indulgents en pareil cas. Je lui dis tout ce que m'inspira la gravité d'une action si condamnable, l'engageant de toutes mes forces à y renoncer. Pour lui prouver combien j'étais au courant de ses projets, je lui dis encore que je savais qu'une voiture l'attendrait le jour même (ma lettre, écrite dans la nuit, ne pouvait lui parvenir que le lendemain), à la barrière d'Italie ; que de là il partirait avec Mlle Morneval, pour se rendre à Thomery, près de Fontainebleau, au château d'une vieille tante infirme, incapable de s'opposer à toute action déshonorante pour sa nièce. — Quand ma lettre anonyme fut écrite et cachetée, mes scrupules recommencèrent. Ai-je bien le droit de prendre sur la confession qui m'a été faite, me dis-je, la part d'indiscrétion dont je vais me servir, même pour empêcher un crime aux yeux de la loi, de la famille et surtout de la religion ? Ce droit, je ne l'ai pas, me répondis-je avec conviction, mais, si je ne le prends pas, qu'arrivera-t-il?... Si je le prends, je m'expose d'un autre côté à une punition céleste, immanquable... Attendons jusqu'au jour, le sommeil m'enverra peut-être la meilleure solution.

Le sommeil ne m'envoya rien ; mais, quand je m'éveillai, je ne trouvai plus la lettre sur la table de nuit où je l'avais laissée en m'endormant. Un fait bien petit en apparence avait terminé d'une façon tout à l'avantage de mes désirs une lutte morale qui n'aurait jamais fini sans cela. J'ai l'habitude, chaque soir, de déposer sur ma table de nuit, ainsi que beaucoup de personnes le

pratiquent, les lettres que ma vieille domestique doit le matin, sans permission préalable, mettre à la poste. Madeleine était, comme de coutume, entrée ce matin-là dans ma chambre pendant que je dormais ; elle avait aperçu la lettre, l'avait prise, et était allée bien vite la mettre à la poste. A mon réveil, le fait providentiel avait eu lieu depuis une grande heure au moins. Gronder Madeleine eût été souverainement injuste au fond, puisqu'elle n'avait fait que remplir un devoir habituel, et cela eût été aussi tout à fait hypocrite, car je n'étais pas fâché que la chose se fût ainsi accomplie sans le concours de mon assentiment.

Et voyez combien j'avais de raisons pour rassurer ma conscience, s'il était resté encore par hasard quelque nuage sur sa glace : l'adresse que j'avais écrite sur la lettre anonyme ne portait que ces simples mots : *A Monsieur Gustave Lusson, Paris.* Il était peu probable que ma lettre, dont la suscription ne portait ni la profession de celui à qui elle était écrite, ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison, parvînt à destination, et surtout y parvînt à temps. De toutes ces mesures incomplètes il résultait que la Providence, prévenue par moi et mise en demeure par mes fluctuations, semblait rester seule chargée de la moralité des événements, lesquels ne me regardaient plus.

Je m'efforçai ensuite de ne plus penser à Mlle Morneval, ni à M. Lusson, de prendre ma pleine revanche sur l'ennui et la contrariété de la veille par une saine et large promenade hors barrière, après mon dîner.

Nous étions en été ; on irait au bout du monde quand, une fois dehors, on voit l'horizon s'ouvrir devant soi en éventail d'azur. Parti de la barrière de Sèvres, où j'avais fait un joli petit dîner très-peu frugal, je l'avoue, car je ne les aime pas, je m'acheminai à travers champs du côté du Mont-Parnasse, ne sachant pas au juste où j'al-

lais. Si un prêtre n'a pas les douceurs de la famille, il est bon d'ajouter bien vite qu'il n'en connaît pas les charges non plus; derrière le talon de ses souliers, il ne laisse ni la femme coquette ou ruineuse, ni l'enfant malade, ni la promesse de rentrer avant six heures pour dîner, ou avant huit heures pour mener la famille à la promenade, ou avant dix heures, pour lui donner l'exemple d'une séquestration honnête et bourgeoise. J'aime la belle liberté et j'en profite en profond égoïste que je suis. L'égoïsme se transforme en volupté de premier ordre dans l'âme du prêtre, même le plus honnête homme ; pour lui, le fruit a plus de saveur, le café plus d'arome, l'air plus de molécules vitales, de ce qu'il est seul, constamment seul. Or, ce soir-là ma rêverie me conduisit de méandre en méandre jusqu'à la barrière d'Italie, et comme si ma distraction devait effacer jusqu'au bout le caractère d'une volonté ferme et d'une intention réfléchie, j'y arrivai à neuf heures. C'était l'heure, on s'en souvient peut-être, où Mlle Morneval m'avait dit, dans son étrange confession, que M. Lusson devait venir la joindre et monter avec elle en voiture pour consommer son enlèvement. Justement, une voiture était arrêtée à deux cents pas environ de la barrière d'Italie, la tête des chevaux tournée vers la route de Fontainebleau ; je veux l'éviter, et malgré moi je m'en approche toujours. J'avoue franchement ici et avec toute la noblesse de sentiment innée chez un Corse, que je n'avais pas cessé un seul instant de m'occuper de Mlle Morneval, dans l'intérêt de son honneur, de sa réputation et de sa famille. Mon dîner, ma promenade champêtre, mes aspirations rurales à travers les foins et les blés avaient été troublés par la pensée de la fatale inconduite où allait la jeter sa passion. Et c'est pour l'empêcher de s'abandonner à la main qui l'attirait vers l'abîme que je venais m'interposer d'un pas lent, mais

d'une âme ardente, en homme du monde qui affecte de prendre en patience ce qu'il ne peut empêcher, mais au fond en prêtre qui veut à tout prix racheter un corps et sauver une âme.

Il faisait excessivement chaud depuis le coucher du soleil ; Mlle Morneval, afin d'avoir un peu d'air, avait ouvert les portières de la voiture, dans laquelle je supposais qu'elle était. Je ne me trouvais pas encore assez près pour être sûr que c'était bien elle qui attendait quelqu'un dans cette voiture élégante, mais évidemment de louage. J'avance un peu plus ; je distingue alors, dans la position oblique où j'étais, la pointe d'un pied gracieusement chaussé, posé sur le bord de la voiture et battant cette mesure si connue des gens nerveux et des gens impatients. Arrivé à quatre pas de l'équipage, j'en fais le tour par derrière, et je reviens sur mes pas en doublant la tête des deux forts chevaux normands qui en composaient l'attelage. De cette manière, je ne pouvais manquer de voir la personne qui était en attente... C'était bien Mlle Morneval.

— C'est vous, monsieur l'abbé, s'écria-t-elle en se rejetant au fond de la voiture ; qui peut donc vous amener ici ?...

— Vous-même, lui répondis-je assez bas pour n'être pas entendu du cocher et du domestique.

— Moi, et dans quel but, monsieur ?...

— Celui de vous rappeler une dernière fois vos grands devoirs envers votre père, votre mère, vos amis, qui vont cesser les uns de vous aimer, les autres de vous estimer. Votre chute commence ; ne repoussez pas la main amie qui vient vous retenir et dont vous avez vous-même hier sollicité l'appui dans un instant de sage inspiration...

— Il est trop tard, me dit Mlle de Morneval en portant ses mains sur son visage éploré, comme pour cacher,

pour étouffer le témoignage du combat qui se livrait dans son âme. Il est trop tard... il est neuf heures... il va venir... il devrait même déjà être arrivé...

— Non, il n'est pas trop tard, m'écriai-je ; partez d'ici à l'instant même... fuyez! Cette minute est décisive, suprême, donnez-la à votre honneur... Fuyez! mais fuyez!

— Mais s'il vient?...

— Eh bien?...

— Et qu'il ne me trouve pas?...

— C'est votre intention.

— Que pensera-t-il?

— Pensez à vous.

— Que je l'ai trompé...

— Que la raison vous a éclairée à temps.

— Que je ne l'aime plus?

— Fuyez!

— Oh! ne plus l'aimer... lui laisser croire cela, quand cela est faux, s'écria Mlle Morneval en se levant brusquement, car tous ses mouvements étaient désordonnés; et, en se penchant à mi-corps hors de la voiture, afin de voir si M. Lusson n'arrivait pas... sa main s'était, dans cette attitude, posée sur mon épaule, de sorte que je portais tout le poids de son joli corps...

Deux choses me frappèrent en ce moment : la première, c'est que sa main ne tremblait pas autant que la mienne, posée sur mon genou ; car, pour lui parler, j'avais appuyé ma jambe sur le marchepied ; la seconde, c'est qu'elle avait fait une toilette bien séduisante, bien étudiée dans son désordre : elle était entièrement vêtue de blanc des pieds à la tête ; souliers de satin blanc, robe de mousseline blanche, mantille blanche, gants blancs. Cette uniformité eût été téméraire pour toute autre femme dont la jeunesse, le teint, l'éclat n'auraient pas été d'une beauté aussi incontestable. Je puis assurer que

Mlle Morneval se parait sans désavantage de cette enveloppe de candeur, plus magnifique et plus tendre encore à la lumière de la lune, qui se levait du fond de l'horizon et venait à travers les bois et la campagne endormie mêler sa blancheur morte à cette blancheur vivante.

— Mais il ne vient pas! dit-elle en se laissant retomber au fond de la voiture... que vais-je devenir?

— Ce que vous étiez avant la fatale pensée qui vous a conduite ici... une jeune fille placée sous la protection sainte de la famille...

— Que lui est-il donc arrivé? ajouta-t-elle.

— Est-ce qu'il aurait reçu ma lettre, pensais-je de mon côté, et aurais-je été assez heureux pour le faire renoncer à son projet?

— M'aurait-il jouée?... m'aurait-il oubliée?...

— Qui sait, mademoiselle?

— Oh! c'est impossible, monsieur!

— Tout est possible aux mauvaises passions.

La croyant un instant ébranlée, j'appuyai sur le doute, et lui dis: — A vos torts n'ajoutez pas, mademoiselle, la confusion mondaine d'avoir attendu vainement un jeune homme oublieux, léger... indifférent...

— Si je le pensais!... Mais, jamais... oh! non, jamais je n'oserais prendre sur moi de m'en aller d'ici...

Je crus entendre un avertissement d'en haut dans ces paroles; je m'élance tout à coup dans la voiture, j'en tire à moi les portières, je les ferme, et je crie d'autorité au cocher: — Partez!

A l'instant même la voiture part au galop, et je me trouve assis près de Mlle Morneval que, dans ma pensée, je venais de sauver du plus grand péril qu'une femme puisse courir. — Je l'arrachais à un amour dangereux, je la rendais à sa famille... Pas de fausseté, j'eus de l'orgueil pour mon œuvre; mon cœur battait au moins aussi énergiquement que devait battre celui de Mlle Mor-

neval, penchée mollement, appuyée sur moi de toute sa faiblesse, soupirant, gémissant, froissant son mouchoir sur ses yeux, sur ses lèvres, et regardant le ciel par la portière opposée.

Je ne cessais de me dire : — Que je suis heureux de n'avoir rien oublié pour arracher cette jeune fille au piége ouvert sous ses pas !

Je n'avais rien oublié, rien... si ce n'est de dire au cocher le côté où je voulais aller quand je lui avais dit : — Partez !...

J'avais pensé qu'il nous ramènerait à la maison de Mlle Morneval ; qu'il ne pouvait nous ramener que là...

Comme je m'étais trompé !

Comment me serais-je aperçu de mon erreur ? la lune, d'abord brillante et claire, s'était cachée derrière de gros nuages, la nuit était venue et je réfléchissais profondément dans mon coin à ce que je dirais de sensé, de persuasif au père de Mlle Morneval en lui rendant sa fille.

La voiture s'arrêta : nous changions de chevaux !

— Où allons-nous donc ? demandai-je à Mlle Morneval, qui n'avait pas encore parlé depuis notre départ de la barrière d'Italie. Au nom du ciel, où allons-nous ?

Elle se retourna en souriant et me répondit :

— A Thomery, au château de ma tante. Nous sommes arrivés à la *Cour de France*.

— A Thomery ! m'écriai-je... je me croyais à Paris... Nous n'allons donc pas à Paris ?... Pourquoi ?.... Mais...

— Je vous l'ai dit, c'est à Thomery que nous allons...

— Mais que signifie ?... Pourquoi m'emmenez-vous ?... Cette violence !...

— Oui, c'est une violence, répliqua Mlle Morneval, car vous n'eussiez jamais consenti à m'accompagner...

Elle souriait encore ; mais sa pâleur était celle de l'ef-

froi, quoiqu'il y eût un intérêt extraordinaire dans les traits de son visage.

— Mais, encore une fois, pour quel motif m'obligez-vous à vous accompagner si loin de Paris pendant la nuit?

— Est-ce que je le sais? fut sa réponse.

Une idée me vint aussitôt; Mlle Morneval était peut-être atteinte de folie. Une pareille conduite ne prouvait-elle pas quelque dérangement au cerveau? Dans ce cas, il n'y avait de vrai que mon inexplicable enlèvement: son amour pour M. Lusson, l'opposition apportée à son mariage avec ce jeune homme, son projet de fuir avec lui, étaient autant d'erreurs que j'avais partagées. Un moyen facile me restait de m'assurer immédiatement si elle était réellement folle : c'était de questionner le cocher et le domestique... Je me penche à la portière... mais, à l'instant même, les deux chevaux fraîchement sortis de l'écurie partent au galop et descendent comme l'éclair et avec le bruit du tonnerre la pente rapide qui va de la Cour de France à Riz. Impossible de me faire entendre.

Quand, deux lieues plus loin, la voiture prit une allure moins violente, j'avais fait d'autres réflexions... je pouvais m'éclairer moi-même sur l'état mental de Mlle Morneval, sans entrer avec ses domestiques dans une explication fort difficile, presque impossible en sa présence.

— Mademoiselle, lui dis-je avec l'accent le plus naturel que je pus trouver, vous attendez sans doute de moi quelque service dont vous n'avez pas jugé à propos de me faire la confidence, dans la crainte que je ne voulusse pas vous le rendre.

Elle ne me répondit pas.

— Que dois-je supposer? repris-je après quelques minutes de silence...

— Tout ce que vous voudrez, se décida-t-elle enfin

à me répondre; et sa réponse ne détruisit pas les soupçons que j'avais conçus de la lucidité de son intelligence.

— Mais encore? lui dis-je... vous avez eu un but, une intention bonne ou mauvaise pour m'entraîner ainsi avec vous?

— Ne m'interrogez pas... Ah! ne m'interrogez pas, me dit-elle en appuyant fortement sa main sur la mienne. Là-bas... là-bas, je vous dirai tout...

— Nous serons bien loin de Paris quand nous serons arrivés au château de Thomery, où vous dites que nous allons...

— Auriez-vous peur?... Craindriez-vous quelque chose pour votre vie, monsieur?

J'avoue que la remarque fort ironique de M[lle] Morneval me piqua; cet épiderme militaire que nous autres Corses nous possédons tous fut égratigné jusqu'au sang.

— Moi, craindre?... je n'ai jamais eu peur... répliquai-je; mais mon étonnement est bien juste, et j'ai raison de vous dire, mademoiselle, qu'il sera bien tard pour avoir une explication quand nous serons rendus à Thomery. Au reste, mademoiselle, je puis à l'instant même vous prouver deux choses, la première, que, si je voulais m'échapper, triompher de la violence que vous me faites, rien ne me serait plus facile, en appelant par la portière le premier roulier qui passe...

— Ah! je le sais, monsieur!... Mais vous ne le ferez pas...

— La seconde, repris-je, que je n'ai pas la moindre peur, puisque je consens à rester avec vous pour voir jusqu'où ira l'aventure. J'aime les aventures...

Je me rejetai ensuite dans mon coin en homme parfaitement décidé à remplir l'engagement qu'il prend de se laisser couler au fil de l'événement, dût-il le mener fort loin, dût-il lui être fatal.

— Il ne sera fatal que pour moi, sembla me dire Mlle Morneval en tournant mélancoliquement son visage de mon côté, son visage d'une blancheur de marbre sous les rayons de la lune qui argentait la campagne.

— Voyons, mademoiselle, lui dis-je pour savoir définitivement ce que je devais penser de sa raison... qu'y a-t-il de vrai dans ce que vous m'avez dit hier?...

— Que vous ai je dit hier ?

— Vous aimez un jeune homme?

— Si je l'aime!

— Vous voulez l'épouser?...

Mlle Morneval se tut... J'attribuai son silence à sa pudeur, et je n'insistai pas...

— Vos parents ont connaissance de votre volonté?...

— Sans doute, me répondit-elle soudainement et comme une personne qui trouve la question trop nettement posée pour attendre qu'elle se présente une seconde fois d'une manière moins favorable.

— Et ils s'opposent formellement à ce mariage que vous souhaitez de toutes les forces de votre esprit. Voilà le sens de la confession que vous m'avez faite hier.

Mlle Morneval se tut de nouveau. Était-ce ma faute? je ne le supposais pas. Toutefois, rien dans ses réponses n'indiquait jusqu'ici que sa raison fût dérangée.

— Et à quoi attribuez-vous l'absence de M. Lusson du rendez-vous que vous lui avez donné à la barrière d'Italie?

— Je ne sais...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas attendu davantage?

— Je ne le pouvais pas...

— Il se trouvera néanmoins cette nuit au château de votre tante, n'est-ce pas? Il y viendra un peu plus tard... s'il ne vous y a pas déjà devancée?...

— Je le pense, me répondit Mlle Morneval très-indécise, très-embarrassée dans ses paroles, et horriblement fatiguée surtout de ma curiosité...

— En tout ceci je ne devine pas l'utilité de ma présence, ajoutai-je; la même obscurité m'enveloppe toujours, quand il dépend de vous de m'en tirer...

— Vous ne devinez pas encore ! me dit-elle. Ah ! tant mieux !...

— Non, mademoiselle, je ne devine pas...

Mlle Morneval fixa encore davantage ses grands yeux bleus sur moi.

Et pourtant elle n'est pas folle, me dis-je une centième fois, en étudiant dans ses traits, en cherchant à y découvrir ce que sa bouche n'osait révéler; car une révélation, cela devenait évident pour moi, voulait partir de son cœur qui la retenait.

— Dieu ne m'épargnera donc aucune honte, aucune douleur? s'écria-t-elle tandis que nous gravissions la rude côte d'Essonne.

— Dieu! lui répondis-je avec quelque sévérité, n'a rien à voir en tout ceci. Il n'est pas bien de le mêler à des choses ténébreuses...

— Pardon! me dit-elle avec une douceur que je n'avais pas encore remarquée dans son accent, Dieu est pour beaucoup dans les événements de cette nuit...

Et, après avoir achevé sa phrase, elle me prit la main qu'elle couvrit de larmes brûlantes en y collant sa bouche.

Ces démonstrations m'étonnèrent moins qu'on ne l'imagine; dans notre pays de la Corse, la prière est souvent un embrassement longtemps comprimé qui éclate; le prêtre y est un ami encore plus qu'un simple confident; les formes de l'Orient y sont reçues, comprises et tout à fait en harmonie avec le climat. Je troublai donc à peine l'étreinte de Mlle Morneval, qui me toucha d'abord et m'effraya ensuite; car cette explosion fut pour moi un coup de lumière instantané.

— Oh! mademoiselle! m'écriai-je, quel projet est le vôtre?

— Vous savez donc tout?... Tuez-moi!

— Quoi! vous avez cru que, complice docile de votre passion pour M. Lusson, je bénirais un mariage maudit par vos parents?...

J'achevais à peine ma phrase, que Mlle Morneval se leva et alla brusquement s'asseoir sur la banquette opposée; ses deux mains crispées saisirent les pans de son châle étendu sur ses genoux et les chiffonnèrent, tandis que ses regards couraient désespérément avec ses soupirs vers un ciel noyé dans le calme de minuit à trois heures du matin.

— Non, répétai-je, ce rôle ne me convient pas, et je ne le remplirai point... Si vous avez compté là-dessus, vous n'avez qu'à faire arrêter la voiture et à me laisser sur la grande route... Je n'ai pas besoin de jurer; mais, s'il en était besoin, j'attesterais ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans le ciel que je ne vous marierai jamais à des conditions aussi criminelles. Le lecture des romans vous a perdue, continuai-je; vous croyez, abusée comme tant d'autres jeunes filles, au prêtre qui marie à minuit, malgré les parents, dans la chapelle solitaire de la vallée ou du château. Nous sommes en France et au dix-neuvième siècle, mademoiselle; le mariage civil précède et commande le mariage religieux, dont on se passe fort bien quelquefois, à tort sans doute, mais dont on se passe. Sachez bien qu'il n'y a pas de prêtre si rustique, si éloigné qu'il soit des grands centres de lumière qui consentît à faire ce que vous avez osé si faussement espérer de moi... Est-ce sur l'or que vous pourriez me donner que vous avez compté pour m'arracher l'acte religieux dont vous avez besoin pour sanctionner votre union?

Ici Mlle Morneval exprima par un geste si ferme et si noble à la fois qu'elle était incapable de recourir à un

pareil moyen, que je pris sur-le-champ meilleure opinion d'elle. Je me crus obligé, par reconnaissance, à user d'un peu moins de cette supériorité que ma position et mon caractère me prêtaient dans la circonstance.

— Je suppose, repris-je d'une voix beaucoup moins véhémente, que ces gens, ce domestique et ce cocher vous sont dévoués; il n'y a donc aucun danger à vous laisser seule avec eux et sous leur garde. Vous allez retourner à Paris ou aller à Thomery... A cet égard, je n'ai plus rien à vous dire. Quant à moi, je descends ici; le curé du Coudray est un de mes amis; il me donnera l'hospitalité jusqu'à demain.

J'avais déjà baissé la glace du fond pour dire au cocher d'arrêter... Mlle Morneval me retint par le bras.

— Monsieur, me dit-elle avec un accent de franchise qui ne permit pas un seul instant de doute, vous m'avez prêté un projet auquel, je vous jure, je n'ai pas songé. C'est une erreur de votre part d'avoir cru que je voulais vous employer à bénir secrètement mon mariage avec M. Lusson...

J'avais repris ma place sur la banquette.

— Je sais parfaitement que de pareils mariages sont nuls, et exposeraient celui qui les bénirait à la peine des travaux forcés...

— Mais alors, mademoiselle, que fais-je ici? qu'attendez-vous de moi?...

Je n'allai pas plus loin dans mes questions déjà si inutilement employées d'ailleurs; à quoi cela m'eût servi? Mlle Morneval était tombée dans une rêverie si sombre, que sa figure se ferma pour ainsi dire, et qu'elle passa à l'état de ces fleurs dont la corolle se plisse peu à peu la nuit pour se clore tout à fait. Sa main sortait par la croisée de la voiture et flottait au mouvement qui nous emportait vers Thomery; penchée sur son épaule, sa tête pensive n'avait de regards que pour le ciel, dont le bleu com-

mençait à s'éteindre devant les premiers feux d'une journée qui promettait d'être ardente, et pour moi, occupé à lire dans mon bréviaire à la lueur que jetaient les deux lanternes dans l'intérieur de la voiture.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure environ et lorsque j'estimai que nous ne devions pas être très-loin de Thomery que, rompant le silence la première, Mlle Morneval me dit du ton d'une personne qui veut forcer à la familiarité :

— Était-il de votre goût, monsieur, le tableau de fleurs que vous reçûtes il y a un an pour le jour de votre fête?

Je fermai mon bréviaire à cette singulière question.

— Comment savez-vous, mademoiselle, que j'ai reçu ce tableau qui me fut envoyé, en effet, le jour de ma fête par des personnes inconnues ?

Mlle Morneval sourit...

— Je n'ai jamais pu savoir, repris-je, qui me fit ce riche cadeau, trop riche pour un pauvre prêtre comme moi... un tableau de trois mille francs au moins... D'où vient que vous m'en parlez dans ce moment ?... vous sauriez qui?... serait-ce vous, par hasard?... Vous vous taisez!... c'est donc vous?

— M'en voudriez-vous beaucoup si c'était moi?

— Mais sans doute... Oh! que ne l'ai-je encore! mais je l'ai envoyé en Corse, à ma mère... Quel service vous aurais-je rendu, ponr mériter un présent d'une si grande valeur?... Une jeune personne dépenser tant d'argent!... Mais, encore une fois, mademoiselle, que récompensiez-vous en moi?... je tiens singulièrement à le savoir... je veux le savoir... et si vous ne me le dites pas, j'écrirai en Corse, à ma mère, et je me ferai renvoyer ce tableau, que je vous rendrai... je vous le jure.

—Je vais vous dire pourquoi, me répondit Mlle Morneval en ouvrant la portière et en sautant à terre. La voiture s'arrêtait, nous étions arrivés à Thomery. La porte du

château s'ouvrit; nous traversâmes plusieurs vastes pièces que le jour naissant commençait à éclairer, et nous nous trouvâmes dans un salon d'où l'on découvrait une vaste pelouse entourée, comme toutes les grandes propriétés, par un parc.

— Voici ma réponse à. toutes vos questions, monsieur...

Mlle Morneval allait parler, elle allait enfin me dire le mot de cette énigme de plomb que je portais depuis tant d'heures sur la poitrine, quand tout à coup elle s'arrêta pour écouter d'abord avec curiosité, puis avec effroi, puis avec terreur le bruit d'une voiture qui venait d'entrer dans la cour : elle avait constamment dû suivre de près la nôtre.

— Serait-ce lui?... me dit-elle d'une voix timorée, en fermant au verrou la porte du salon ; oh! non, c'est impossible!

— Qui, mademoiselle ?

— Lui... M. Lusson...

— Qu'aurait cela d'étonnant, mademoiselle?

— Ce que cela aurait d'étonnant !...

Mlle Morneval recula.

— Sans doute, puisque vous lui aviez donné rendez-vous ici, chez votre tante...

— Je ne lui ai donné aucun rendez-vous, sachez-le bien... aucun !... aucun !...

Pour le coup, je revins avec plus de force à ma première opinion : Mlle Morneval était décidément folle... Sa figure avait, du reste, en ce moment, une expression qui me confirmait dans cette triste pensée.

— Vous ne lui avez donné, dites-vous, aucun rendez-vous? et depuis hier vous ne me parlez que de lui; vous l'attendiez à la barrière d'Italie; malgré vos parents, vous voulez l'épouser; vous l'aimez et vous dites...

— Lui!... je le hais!... Mais on approche... on cher-

che; entendez-vous? des portes s'ouvrent... Mais qui donc lui a appris, oh mon Dieu! oh mon Dieu! que je devais venir ici chez ma tante?... Ce n'est pas ma tante... elle est en Normandie depuis trois mois...

— Votre tante, dites-vous, n'est pas ici?

— Nous sommes seuls, me répondit Mlle Morneval, du moins je croyais que nous serions seuls... Oh! qui donc a pu lui dire que je viendrais ici cette nuit?

Le bruit si redouté par Mlle Morneval se rapprochait toujours de nous.

— Mais vous ne l'aimez donc pas?...

— Je le hais! vous dis-je, je le hais!

Ma raison était totalement confondue.

On frappa violemment à la porte du salon.

— Sauvez-moi! me dit avec une terreur étouffée Mlle Morneval, au nom du ciel! sauvez-moi!

Je retirai brusquement le verrou... j'ouvris. Un jeune homme, suivi d'une autre personne plus âgée, se précipita dans le salon, un pistolet à la main.

Mlle Morneval s'était écriée en se cachant le visage :

— Mon père!

Ma contenance et mon regard empêchèrent le jeune homme de faire feu immédiatement sur moi.

Ses premières paroles furent :

— Oh! c'est infâme! c'est infâme! N'est-ce pas, monsieur Morneval?

Il ne savait sur qui jeter le poids de sa colère.

— Je sais tout! put-il dire enfin, je sais tout!... Cette lettre...

Il sortit, en frémissant, la lettre sans signature que je lui avais écrite la veille, et que je pensais ne devoir jamais arriver à destination...

— Cette lettre, reprit-il, qui n'est qu'un long roman, car on m'y accuse d'avoir eu l'intention de vous enlever, a du moins servi à m'éclairer sur votre conduite...

Ce n'est pas par moi que vous deviez vous faire enlever, mais par monsieur...

— Monsieur!... m'écriai-je, sachez...

— Dans un instant, nous nous expliquerons, me répliqua-t-il, sans deviner qu'il avait affaire à un prêtre, car mon costune, tout à fait bourgeois, ne pouvait guère lė lui apprendre.

— Soit! répondis-je à cette provocation, oubliant moi-même de mon côté que je n'étais pas ce que je paraissais être. Mais dans quel funeste embarras étais-je tombé pour éviter un malheur que le secret de la confession m'avait empêché de révéler ouvertement!

Le père de Mlle Morneval gardait le silence, en jetant de temps en temps les yeux sur moi. Il cherchait à me reconnaître à travers ses souvenirs confus... C'était, du reste, un homme froid, à la figure belle, mais nulle, le type du négociant enrichi.

M. Lusson poursuivit :

— Et c'est au moment où j'allais vous donner mon nom que vous me trompez ainsi!... Non!... on ne se joue pas d'un homme à ce point... quand depuis deux mois j'avais la promesse de votre père... Mais c'est épouvantable de mensonge, d'hypocrisie, de perfidie...

— Vous aviez la promesse de mon père, murmura Mlle Morneval, mais vous n'aviez pas la mienne.

— Il suffisait de la mienne, mademoiselle, dit M. Morneval, pour que ce mariage se fît...

Quoiqu'il y eût de la fermeté dans ces premières paroles du père de la jeune fille, je n'y trouvai pas une conviction réelle; la tristesse en diminuait considérablement l'énergie.

— Vous savez bien, mon père, qu'il ne suffit pas toujours de la volonté d'un seul pour être heureux dans le mariage. J'aurais pu en douter si je n'avais pas eu sous les yeux deux exemples...

— Vous vous trompez, mademoiselle, interrompit M. Morneval, emporté par le besoin de rompre la voie dans laquelle sa fille se précipitait.

— Je voudrais me tromper, reprit-elle, mais je ne le puis, témoin de la douloureuse existence qu'ont menée les deux femmes auxquelles vous avez successivement donné votre nom. L'une, la première, est ma mère : vous l'aviez épousée parce qu'elle était riche ; mais le prix de sa résignation ne lui fut accordé que dans le ciel. Avant de vous connaître, elle avait aimé un de ses cousins. Cette affection d'enfance sacrifiée à l'ambition de sa famille la poursuivit en silence, la mina sourdement et finit par la tuer.

— Qui vous a dit cela, mademoiselle ? répliqua avec un frémissement universel M. Morneval.

— Sa vie entière, ses papiers, sa correspondance qui m'a été remise après sa mort. J'ai vu dans ce passé une leçon...

— Vous l'avez singulièrement interprétée, dit ironiquement M. Lusson, qui n'avait pas quitté l'arme dont il m'avait menacé en entrant.

Sans remarquer cette interruption, Mlle Morneval continua ainsi :

— Pour second exemple, j'ai celui de la jeune femme qui a remplacé ma mère auprès de vous et que vous avez épousée, celle-là, non parce qu'elle était riche, mais parce que vous l'étiez...

— Ma fille !

— Je n'achèverai pas si vous me l'ordonnez, dit Mlle Morneval.

— Je vous l'ordonne.

La jeune fille se tut.

— Toutes ces raisons auraient peut-être de quelque valeur, dit à son tour M. Lusson, si elles se produisaient dans des circonstances ordinaires ; mais dans le lieu où

nous sommes, devant un tiers dont la présence parle assez haut, elles ne sont qu'une défaite misérable, honteuse aux yeux de votre père, comme elles sont une injure de plus pour moi. — Il est trop tard pour que je les accepte sans en demander une explication plus nette à monsieur qui vous les a si bien inspirées.

— Monsieur, me dit-il ensuite, je vous tiens pour le dernier des hommes, si, bonnes ou mauvaises, vous ne soutenez pas les armes à la main les raisons, insultantes pour moi, de Mlle Morneval. Le monde sait tout. En apprenant le refus de mademoiselle de se marier avec moi, il saura aussi de quelle façon j'ai puni celui dans l'amour duquel elle l'a puisé. Mon honneur réclame et il obtiendra cette satisfaction.

Il tira un second pistolet de sa poche, et il me le tendit en me disant : — Le parc n'est qu'à deux pas d'ici.

Je demeurai immobile.

— Ne m'entendez-vous pas, monsieur ?

Je ne changeai pas d'attitude à ce nouvel appel de M. Lusson; mais, à franchement parler, le sang corse fermentait dans mes veines comme du vitriol en ébullition, devant ce jeune homme qui était tout mépris, menace et provocation des pieds à la tête. Je me sentais innocent, je me sentais plus que cela, je me sentais l'homme qui s'est conduit avec générosité en prévenant un autre homme d'une faute qu'il allait commettre, et je me sentais aussi trois fois plus fort que celui dont les outrages cinglaient à mes oreilles. Je l'eusse écrasé du premier coup. Quelle force d'âme pour se taire! Je continuai pourtant à me taire. — Évidemment il prit mon silence pour de la peur, car en marchant presque sur mes pieds, il me dit : — Décidez-vous, monsieur, à me répondre, ou le plus sanglant affront...

— Malheur à vous! m'écriai-je, malheur à vous si vous l'osez !...

Mon cœur se gonflait et mes yeux dardaient des pleurs et des flammes.

— Vous êtes donc un lâche!...

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang, espérant que la douleur me tiendrait lieu de raison...

— Puisque vous êtes un lâche... et sa main tomba sur ma joue...

Je lui arrachai un des deux pistolets qu'il avait dans l'autre main... Il m'ajusta...

— Qu'allez-vous faire! s'écria Mlle Morneval en se jetant entre nous deux, c'est un prêtre!

Je laissai tomber mon pistolet sur le tapis.

M. Lusson lança le sien avec dédain dans le foyer de la cheminée et courut s'asseoir, accablé, sur le divan qui régnait dans toute la longueur du salon.

M. Morneval s'était levé à ce cri de sa fille : C'est un prêtre!

— Voilà pourquoi, dit-il avec un accent moqueur, j'ai cru reconnaître monsieur... Je vous ai vu quelque part, non pas à l'église, car, grâce au ciel, je n'y vais jamais, mais à quelque enterrement... Ah! vous êtes un prêtre... très-bien... *Vous n'êtes pas ce qu'un vain peuple pense...* Voltaire avait raison... vous n'êtes pas au-dessus des faiblesses des autres hommes que vous prétendez gouverner... Il vous connaissait bien, lui!... Ce grand philosophe ne serait pas étonné de ce qui arrive... Mais nous ne sommes plus dans son temps, monsieur; vous ne jouissez plus de l'impunité... L'inquisition est abolie même en Espagne... il y a une raison publique... des lois... on a envoyé le curé Maingrat et Contrefatto aux galères...

On voit que ma position ne devenait pas meilleure. J'avais échappé au coup de pistolet de M. Lusson; mais, au nom de Voltaire, M. Morneval, dont j'avais voulu

sauver la fille du déshonneur, me menaçait des galères... Il ne se borna pas à de simples menaces.

— Monsieur, me dit-il, vous allez me suivre à Fontainebleau, chez M. le procureur du roi... c'est lui que cette affaire regarde... Je n'ai pas peur du scandale, moi... Il faut que la morale publique soit vengée...

Le moment de la résignation était venu; je me mis en marche vers la porte du salon pour suivre M. Morneval.

— Arrêtez! s'écria sa fille... Arrêtez! écoutez-moi... car voici ce que je dirai moi-même à la justice, si vous y conduisez monsieur...

Avant-hier, dans l'après-midi, je suis allée me jeter aux pieds de monsieur pour qu'il m'entendît en confession... Après bien des instances, il y consentit... Je lui dis que j'aimais d'un amour sans bornes un jeune homme avec lequel vous ne vouliez pas me marier; c'était un mensonge, mais il n'avait aucune raison de ne pas me croire, et il m'engagea à renoncer à cet amour coupable. Je lui dis que j'y renonçais si peu que le lendemain, à neuf heures du soir, j'attendais M. Lusson à la barrière d'Italie, pour qu'il vînt m'y enlever et me conduire ici, à Thomery. Monsieur me rejeta du confessionnal en me maudissant... Oh! ceci est la vérité... mon père!...

— Continuez, dit M. Morneval à sa fille.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle reprit :

— Le soir, à neuf heures, je ne pouvais guère m'attendre à voir paraître M. Lusson, puisque je ne lui avais pas fait part de ce projet... Ce fut monsieur qui vint à la barrière d'Italie...

— Mais qui attendiez-vous alors?... et comment et pourquoi monsieur y vint-il?

Mlle Morneval ne répondit pas à cette question de son père; mais elle ajouta :

— Une dernière fois, monsieur me supplia de retourner chez moi, de renoncer à mon projet, et il croyait avoir obtenu cette faveur, quand les chevaux partirent... Il ne reconnut son erreur qu'à la *Cour de France*. Je l'avais trompé... au lieu de retourner à Paris, nous venions ici...

A cet endroit du récit de Mlle Morneval, si obscur pour son père, M. Lusson sortit une seconde fois de sa poche la lettre anonyme que je lui avais écrite, et, en la consultant, il me regarda avec une pénétration extraordinaire.

— Mais pourquoi l'aviez-vous trompé? demanda M. Morneval... pour l'amener ici?

Mlle Morneval ne répondit pas davantage à cette seconde question de son père...

Elle acheva ainsi :

— J'allais tout lui dire, quand vous et M. Lusson, qui probablement nous aviez suivis, êtes entrés au château...

— Mon intelligence, je l'avoue, dit M. Morneval, ne comprend rien...

— La mienne a tout deviné, intervint M. Lusson. Une seule question, me dit-il d'un ton calme et presque bas: Êtes-vous, monsieur, l'auteur de cette lettre?...

Je ne répondis pas.

— Parfaitement, me dit-il ; ce silence auquel je m'attendais me suffit. Votre conduite est sage, elle est belle, monsieur... elle est digne et noble... Je vous dois des excuses. Il me tendit la main...

— Mais que signifie cela? demanda M. Morneval, de plus en plus confus de l'inutilité de ses efforts pour comprendre.

— Que nous étions dans une erreur complète tous les deux, lui répondit M. Lusson : je ne connais rien d'honorable comme la conduite de monsieur...

— Cependant...

— Je vous l'assure... monsieur Morneval. Quant à vous, mademoiselle, je vous dégage de la promesse de M. votre père...

Mlle Morneval baissa les yeux.

— Mais que dira le monde? demanda M. Morneval; car enfin...

— Rien... répliqua M. Lusson. Vous avez encore une fille moins jeune, moins jolie... mais un peu moins romanesque que mademoiselle... je vous la demande... le monde n'aura plus rien à dire...

— A cette condition...

— Et maintenant partons, ajouta M. Lusson en me serrant encore la main.

— Mon père, dit Mlle Morneval en s'appuyant sur le bras de son père pour quitter le château... mon oncle part dans huit jours pour le Chili, je m'en irai avec lui...

— Y songes-tu? c'est un voyage de cinq ans.

— Au retour, j'aurai vingt-huit ans... Vous y consentez?

J'ajoutai : — Il le faut.

M. Lusson dit aussi : — Il le faut.

M. Morneval nous regardait tous les trois sans parvenir à trouver le moindre rayon de clarté dans ce chaos au milieu duquel il flottait... Ah! il le faut... Puisqu'il le faut : soit!

Au moment de nous séparer pour retourner à Paris, eux avec leur voiture, moi par le bateau à vapeur dont la cloche annonçait le départ, Mlle Morneval se pencha sur moi et me dit tout bas : — Vous garderez le tableau de fleurs que je vous ai donné, n'est-ce pas?

LA

CARTE DE VISITE DU DIABLE

L'époque est favorable, le moment des plus opportuns pour raconter l'histoire qui va se dérouler pli à pli sous vos yeux, et passer de ma mémoire dans la vôtre.

Dans les premiers jours du mois de janvier de l'année 1851, il y avait fête à Paris, à l'ambassade de Naples, renommée comme toujours pour la richesse de ses salons. M. Malthé de Condrieux, jeune diplomate d'une distinction et d'une intelligence fort appréciées dans le monde politique, n'avait pas eu besoin de solliciter une invitation. Cette faveur était allée le trouver à son charmant hôtel de la rue Saint-Georges, délicieuse retraite où il venait régulièrement se délasser, à l'époque des soirées, de ses travaux de chancellerie et de ses ennuis de représentation à l'étranger. Il appelait cela, mais tout bas, se rendre aux *eaux de la civilisation*, comme on dit se rendre aux eaux de Bade et de Hombourg, où du reste l'on prend les cartes et jamais les eaux.

Les bals costumés et masqués des ambassades diffèrent des bals de l'Opéra en ceci, qu'à l'Opéra dames et cavaliers peuvent entrer masqués dans la salle, tandis que dans les grands bals officiels on entre à visage découvert et le masque à la main, sauf à le rattacher plus tard dans

la soirée, quand le mystère n'en est plus un pour personne. Cette précaution a plus d'une raison d'être ; seulement elle se maintient rarement au delà du second tiers du bal, quand les domestiques fatigués n'annoncent plus. Alors la discipline se relâche, la foule brise les digues, pénètre à visage masqué ou à visage découvert et fait irruption. Attila a envahi l'Italie.

Cette confusion sans désordre régnait dans les salons de l'ambassade quand M. Malthé de Condrieux y pénétra avec l'espoir bien naturel chez un jeune homme de vingt-cinq ans d'y goûter quelques bonnes heures de plaisir. Gens masqués et gens démasqués se frôlaient en formant des tourbillons de velours, de plumes, de fleurs, de satins brochés d'or, qui allaient se confondre dans d'autres tourbillons pareillement riches en éclat, en bruits et en reflets ondoyants, et tous, et ceux du milieu, et ceux du fond, et ceux des angles, tournoyaient aux rayonnements solaires des grands lustres de cristal suspendus au plafond, aux oscillations douces des bougies portées par des rameaux de vermeil ciselés aux siècles passés. M. de Condrieux avait déjà vendu sans remords son âme au démon de la soirée afin d'être tout à lui, quand un domino vert et un domino rose, détachés de mille autres dominos, passèrent si près de lui que le domino rose put lui dire sans être entendu de l'autre, sur le bras duquel il s'appuyait : *Ne me perdez pas de vue !* Le jeune homme recula de quelques pas : était-ce bien à lui que ces paroles lancées avec la rapidité d'une balle s'adressaient ? — paroles bien étranges, dites surtout avec l'accent qui les accompagnait. Le doute les aurait bientôt effacées de l'esprit de M. Malthé de Condrieux, qui avait sans peine reconnu une femme dans la voix et les modulations douces du domino rose, si celui-ci, ou, pour s'exprimer plus exactement, si celle-ci ne se fût retournée quelques pas plus loin, comme pour lui dire :

C'est à vous que j'ai voulu parler. A moi! se demanda alors avec réflexion M. de Condrieux; c'est à moi que cette jeune femme masquée, car elle est jeune, sa taille, ses pieds, sa légèreté, sa voix, le prouvent autant que ces signes peuvent le prouver; c'est à moi qu'elle a dit avec tant d'émotion : *Ne me perdez pas de vue.* Mais pourquoi, se demanda-t-il encore mentalement, pourquoi cette recommandation ? pourquoi cette prière ?

Attiré par l'aimant de ce mystère, il avait suivi et il suivait toujours le domino vert et le domino rose; il marchait à quelques pas d'eux; il suivait attentivement leur sillon, de peur de les perdre et de ne plus les retrouver dans ce labyrinthe auprès duquel celui de Crète aurait paru avoir la rectitude d'un chemin de fer. Sa première pensée fut naturellement que les deux dominos se disposaient à quitter les salons de l'ambassade, et que le rôle de défenseur que le domino rose lui destinait lui serait révélé ailleurs : peut-être dans la rue, peut-être dans quelque maison marquée pour servir de théâtre à un drame terrible, si, au fond, tout ceci était sérieux. Que ceci fût ou non sérieux, M. Malthé de Condrieux se trompa dans cette première conjecture; les deux dominos passèrent devant toutes les issues et n'en prirent aucune. Une autre opinion remplaça immédiatement chez lui la supposition écroulée. Il se dit que pendant le carnaval et au milieu d'un bal masqué, les plaisanteries les plus extraordinaires étant permises, le domino rose avait voulu se moquer de lui. Pourtant, il suivit ses traces pendant près d'une demi-heure encore; mais lorsque la grande pendule du salon sonna deux heures, il jugea la mystification assez prolongée, et sans être tout à fait décidé à s'en aller, il fit semblant de quitter le bal. Son affectation bien marquée de gagner la porte fut aussitôt aperçue par le domino rose, dont les yeux effrayés lui adressèrent aussitôt deux regards

expressifs partis du fond ténébreux du masque de velours, tandis que la voix pleine de palpitation qu'il avait déjà entendue lui dit, toute tremblante cette fois encore : *Ne vous en allez pas !* — Mais, mon Dieu ! qu'est-ce donc encore ? se demanda alors avec autant d'inquiétude que de curiosité M. Malthé de Condrieux... *Ne me perdez pas de vue, ne vous en allez pas !...* Ce n'est plus une moquerie !... Ce n'est plus un jeu... Non ! oh non ! Une femme ne persiste pas ainsi à mettre l'esprit d'un jeune homme à la torture ; d'un jeune homme qu'elle ne connaît pas, — je le suppose du moins, — qu'elle n'a jamais vu, — et cela uniquement pour rire de son embarras, — pour absorber sa soirée, — uniquement pour le bafouer.

Comme tous les jeunes gens lancés dans l'ivresse d'une aventure de bal, M. de Condrieux ne s'inquiéta pas le moins du monde de savoir si, tandis que le domino rose osait à deux fois s'adresser à lui, le regarder avec une fixité de statue et enfin lui parler deux fois, — sans doute à voix couverte, mais enfin lui parler, le domino vert ne s'était aperçu de rien, n'avait rien soupçonné. Il était douteux qu'il en fût tout à fait ainsi ; d'autant plus douteux, que les allures du domino vert, qui n'avaient été que brusques et agitées jusqu'au second appel envoyé par le domino rose à M. de Condrieux, devinrent, à partir de ce moment, très-vacillantes, et dénotèrent une nouvelle situation d'esprit dans le personnage.

C'est alors seulement que M. Malthé de Condrieux fut convaincu que ses poursuites silencieuses n'avaient pas échappé au domino vert. La remarque était un peu tardive, mais elle portait en elle un conseil digne d'être accueilli. Ce conseil disait à l'oreille de notre jeune invité de profiter précisément de ce qu'il était découvert pour abandonner une pareille aventure. Quand cette

jeune dame au domino rose eût été exposée à quelque péril, était-ce à lui à la défendre ? Au fond de tout ceci, où était la raison, — une raison un peu solide, — pour se déclarer son Don Quichotte ? pour se proclamer le champion d'une inconnue dont la défense pouvait le compromettre aux yeux du monde ?

Décidément il quittait la partie. Poussé par cette sage résolution, il se dirigeait déjà vers les cabinets de jeu, lorsque des portes s'ouvrirent à sa droite et des domestiques crièrent : « Le souper est servi ! » Sur-le-champ, l'invasion des amateurs du souper le refoula contre une longue table couverte de mets et de vins et devant un siége qu'il se hâta d'éloigner un peu de la table, afin de le tenir à la disposition de la femme destinée par le hasard à l'occuper autour du banquet. Une dame ne tarda pas en effet à s'y asseoir, et cette dame dit en s'asseyant à M. Malthé de Condrieux : *Restez ! oh ! restez, je vous en supplie*. Cette fois, la fatalité s'en mêlait ; elle imposait de son doigt de fer à M. de Condrieux l'obligation de plus en plus énigmatique de ne plus se séparer du domino rose, car c'était encore le domino rose.

Après avoir soulevé les barbes de dentelle noire de son masque pour effleurer du bout des lèvres quelques fruits glacés, le domino rose tendit son verre ; la plus simple prudence voulait que M. de Condrieux ne fît aucune attention à ce geste et laissât à son voisin silencieux, le domino vert, le soin de verser. Mais la courtoisie l'emportant sur la prudence, il prit vivement sur la table une bouteille de vin de Bordeaux, et se mit en devoir de remplir le verre du domino rose. Ce mouvement irréfléchi s'achevait à peine, que le domino vert saisissait le verre dans la main tremblante de la jeune dame terrifiée, et en lançait le contenu en plein visage de M. de Condrieux. Le plus violent soufflet répondit coup pour coup à cette grossièreté sans exemple en

pareil lieu; un soufflet dont les échos auraient retenti à toutes les distances, si, en ce moment, la foule réunie et pressée dans les salons aristocratiques de l'ambassade eût été moins compacte et moins bruyante. Mais l'étouffement n'alla pas pourtant au point d'empêcher les gens les plus rapprochés de cette scène de violence d'en voir et d'en entendre les agitations, les tiraillements et les éclats. Dix ou douze personnes se précipitèrent presque toutes à la fois entre le domino vert et M. Malthé de Condrieux, les séparèrent, les tinrent à distance ; mais pas assez à temps pour arrêter un échange significatif. Le domino vert avait donné sa carte à M. de Condrieux, et celui-ci avait lancé la sienne au visage du domino vert.

M. de Condrieux, dont la toilette était souillée par le liquide répandu sur tous ses vêtements, se retira du bal de l'ambassade pour gagner son hôtel où il arriva, la rage dans le cœur et l'esprit tout préoccupé de ses moyens de vengeance. Son premier soin fut de connaître le nom de son adversaire; il jeta les yeux sur la carte qu'il avait reçue, et il lut ce nom: *Frédérick Muller, hôtel des Princes*.. Eh bien! monsieur Frédérick Muller, vous aurez de mes nouvelles dans quelques heures; vous avez droit d'y compter!

Après s'être promis de tirer une vengeance aussi juste que complète de son grossier adversaire, et avoir choisi avec réflexion les deux témoins destinés à aller demander satisfaction à M. Frédérick Muller, puisque Frédérick Muller il s'appelait, M. de Condrieux s'endormit en se recommandant à Dieu et en pensant à sa mère, ce qui porte toujours bonheur dans les grandes occasions de la vie. La religion et le devoir! Il est rare qu'un coin d'épée arrive au cœur quand il est protégé par ce double bouclier.

Le lendemain vers onze heures, MM. de Gerlio et

de Finbrett, deux amis de M. de Condrieux, se présentèrent à l'*Hôtel des Princes*, qui est, comme on le sait, rue de Richelieu, et ils demandèrent à être introduits sur-le-champ auprès de M. Frédérick Muller. La femme de chambre à qui ces messieurs s'adressèrent d'abord leur répondit qu'elle ne connaissait pas M. Frédérick Muller. MM. de Gerlio et de Finbrett insistèrent: M. Frédérick Muller, dont ils avaient la carte à la main, et qu'ils firent passer à la femme de chambre, devait infailliblement y être; il devait les attendre ; l'erreur était impossible de leur part. Les voyant si convaincus, la femme de chambre leur dit: — Je vais présenter ces messieurs à M. Privat, le maître de cet hôtel, sans doute il saura mieux que personne vous dire... Tenez! précisément, le voici !

— Non-seulement, dit le maître de l'établissement à MM. de Gerlio et de Finbrett, M. Frédérick Muller n'est pas à l'hôtel, mais il n'y a jamais été logé. Attendez! pourtant, se reprit-il... oui, je me souviens, maintenant!... M. Frédérick Muller?... une façon d'étranger... il est venu ici l'an passé... il n'est demeuré du reste qu'un seul jour à l'hôtel. J'affirme à ces messieurs qu'il n'y a pas paru cette année.

— Cependant, il était à Paris, hier au soir, cette nuit même encore...

— C'est possible, messieurs, mais il ne sera pas descendu à mon hôtel.

— Mais alors?...

— Peut être, messieurs, continua le maître de l'hôtel des Princes, M. Frédérick Muller n'est-il arrivé que d'hier: nous le verrons aujourd'hui,

— Voilà! repartit M. de Gerlio, il n'est arrivé que d'hier: il sera descendu chez un ami, vous le verrez ici dans la matinée. C'est hors de doute.

— Puisque ces messieurs le pensent...

— Dès qu'il sera venu, veuillez lui dire que MM. de

Gerlio et de Finbrett, après l'avoir attendu une demi-heure ici, où ils ont paru fort contrariés de ne pas le voir, auront l'honneur de l'attendre chez M. Malthé de Condrieux jusqu'à deux heures. Il saura ce que cela veut dire.

Quoique surpris à l'excès et horriblement dépité de la réponse que lui apportèrent ses deux intimes amis, M. de Condrieux se résigna à la patience ; il attendrait jusqu'à deux heures ce M. Frédérick Muller.

Deux heures sonnèrent et M. Frédérick Muller ne parut pas à l'hôtel de la rue Saint-Georges; le quart d'heure de grâce fut prolongé jusqu'à trois heures ; il ne se montra pas davantage. A quatre heures, une lettre déposée chez le concierge de l'hôtel des Princes exprimait en bons termes à M. Frédérick Muller la haute opinion qu'on avait conçue de sa dignité. Cette lettre serait peut-être suivie d'une réponse dans la soirée. Il fallait l'espérer. Pas de réponse dans la soirée.

Si l'affaire d'honneur entre M. Frédérick Muller et M. de Condrieux eût été légère, ses amis auraient pris assez d'autorité sur lui pour l'engager à laisser tomber dans l'oubli la nécessité toujours discutable d'une réparation à main armée; mais il avait été insulté le premier, l'oubli n'était ni à conseiller ni à admettre. Il fallait se battre. Oui, mais comment se battre? Avec qui se battre? De quel buisson, de quel souterrain, de quel nuage faire sortir ce M. Frédérick Muller?

Par où commencer les recherches?

C'est ici où les errements diplomatiques vinrent en aide à M. Malthé de Condrieux.

Tandis que ses deux amis couraient s'informer auprès des personnes de l'ambassade quel pouvait être ce Frédérick Muller, si insolent et si invisible, lui se rendit à la Préfecture de police, où toutes les personnes qui

viennent à Paris laissent une trace de leur passage ou de leur séjour.

Si à l'ambassade on ne trouva aucun Muller, à la Préfecture de police M. Malthé de Condrieux ne trouva, de son côté, que des Muller, et même des Frédérick Muller, mais des Muller impossibles, des Muller alsaciens et bottiers, ce qui est être deux fois bottier, des Muller hanovriens et chapeliers, des Frédérick Muller, tailleurs et westphaliens. Tous ces gens-là, d'ailleurs fort honorables, n'avaient pu figurer en domino vert au bal de l'ambassade de Naples.

Le découragement s'empara un instant de M. de Condrieux, devant l'inutilité de ses premières investigations; mais, de même que le grand Newton découvrit les lois de l'attraction « en y pensant toujours, » M. de Condrieux eut un trait de lumière en pensant toujours à son ennemi, en examinant surtout sans relâche la carte de Frédérick Muller. Si cette carte a été faite à Paris, se dit-il, je puis remonter jusqu'au graveur qui l'a faite, le graveur c'est infaillible, aura été en relation avec celui qui la lui a commandée... Me voilà sur la voie... oui, sur la voie de la réussite!

Il courut montrer sa carte à un célèbre graveur du passage des Panoramas.

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, lui dit celui-ci; cette carte sort de mes ateliers.

— Et vous connaissez M. Frédérick Muller?

— Autant que mes courtes relations avec lui peuvent vous le faire supposer.

— Vous savez sa demeure à Paris?

— Il n'est plus à Paris.

— Parti!

— Pour Berlin, — il est Prussien, — avec une jeune dame que je crois sa femme.

— Une jeune dame ! s'écria M. de Condrieux ; c'est cela !

— Fort jolie et fort intéressante.

— Et logé à l'hôtel des Princes?

— J'ai gravé « hôtel des Princes » sur sa carte.

— Et pourtant, reprit M. de Condrieux, le maître de cet hôtel m'assure n'avoir pas vu cette année ce M. Frédérick Muller. Comment concilier?...

— Rien n'est plus facile : les étrangers ne vont pas toujours loger au même hôtel dans leurs voyages à Paris ; et ils ne continuent pas moins à se servir de leur ancienne carte de visite, sur laquelle ils se bornent quelquefois, quand ils y pensent, à écrire à la main leur nouveau domicile.

Après avoir pris congé de ses amis, M. de Condrieux quitta la France.

M. Malthé de Condrieux part pour Berlin, partons avec lui; il est arrivé à Berlin, cherchons avec lui, dans cette charmante ville presque française depuis la révocation de l'édit de Nantes, la retraite où est allé se cacher son indigne adversaire. Se cacher est une façon de dire; il se cachait si peu, qu'après quelques heures seulement de séjour à Berlin, M. de Condrieux se présentait dans une maison de riche apparence et se faisait annoncer à M. Frédérick Muller lui-même.

— Vous êtes monsieur Frédérick Muller? demanda-t-il avec autant de courtoisie qu'il put, en un pareil moment, en rencontrer sur ses lèvres.

— Oui, monsieur.

— Vous étiez à Paris cet hiver?

— Oui, monsieur, cet hiver.

— Avec une jeune dame?

— Ma femme, monsieur.

M. de Condrieux s'inclina, — C'est lui! se dit-il tout bas... je le tiens ! il est mort !

— Vous étiez tous les deux; vous et votre femme, au premier bal masqué donné par l'ambassade de Naples?

— Non, monsieur.

— Vous n'étiez pas à ce bal!... Quoi! vous n'étiez pas...

— Il était tout à fait impossible, monsieur, que nous y fussions : ma femme a perdu sa mère il y a à peine sept mois, et j'ai eu un frère tué il y a à peu près le même temps dans le soulèvement de la Hongrie. Notre double deuil était, je pense, une raison suffisante pour que nous évitassions, elle et moi, de paraître à une fête presque publique.

— Mais vous étiez pourtant logé à l'hôtel des Princes?...

— Oui, monsieur, mais à l'hôtel des Princes, à Lyon.

— Allons! se dit avec désespoir M. de Condrieux, ce Frédérick Muller, de Berlin, n'est pas celui que je cherche.

Maintenant, reprit-il en s'adressant à son grave interlocuteur, je vous dois compte, monsieur, de l'excentricité de ma démarche.

— Je le pense, monsieur.

M. de Condrieux raconta alors dans tous ses détails l'histoire du bal masqué de l'ambassade.

Après quelques minutes de réflexion, M. Frédérick Muller, de Berlin, lui dit :

— Le malheur a voulu que vous soyez tombé sur le nom le plus commun qui existe au monde : Muller!! — Muller est d'abord un nom français depuis l'annexion de la Lorraine à la France ; ensuite et avant tout, Muller est un nom allemand, et par conséquent un nom prussien, un nom autrichien, un nom saxon, un nom westphalien,

un nom hongrois, etc...; c'est même, par les alliances du Nord avec le Nord, un nom danois, un nom suédois, un nom russe; en outre, Muller est un nom anglais. Si vous voulez m'en croire, c'est en Angleterre que vous irez chercher votre Muller.

— En Angleterre... et pourquoi ?

— Les Anglais, qui n'ont pas moins de courage et de dignité personnelle que les autres nations, il s'en faut, entendent le point d'honneur d'une façon toute particulière. Deux Anglais qui ont échangé une série de coups sur la tête et sur la poitrine se croient souvent quittes envers eux et le point d'honneur, tandis que parmi vous et parmi nous cette rencontre brutale est tout simplement un motif de plus pour saisir l'épée ou le pistolet. De là, chez eux, une certaine lenteur à y recourir après une rixe; de là je conclus aussi que votre adversaire, un peu trop négligent à vous donner satisfaction, est presque à coup sûr un Anglais. C'est donc en Angleterre que vous le déterrerez, s'il est quelque part.

Ces raisons parurent si péremptoires à M. de Condrieux, qu'il quitta Berlin le soir même pour aller s'embarquer en Hollande, d'où il fit voile pour la Tamise.

Londres est une ville merveilleuse pour y trouver les gens de quelque valeur personnelle, les gens tenant un rang quelconque dans la société. On se rend au club qu'on présume devoir être fréquenté par la personne qu'on désire voir, et là, un vaste registre vous est ouvert, où on lit non-seulement les nom, prénoms, conditions, dignités de chaque affilié, mais où sont encore constatés ses absences de Londres et ses retours. Deux jours de recherches suffirent pour confirmer à M. de Condrieux la haute perspicacité de son faux adversaire de Berlin. Le registre du club militaire de Waterloo parla. Un M. Frédérick Muller, jeune officier dans les

horse-guards, était venu à Paris précisément à l'époque où s'était donné, à l'ambassade de Naples, le fameux bal masqué ; il avait passé six mois à Paris, et il était rentré en Angleterre depuis quelques semaines. Dès son arrivée à Londres, constatait encore cet utile registre, il était reparti pour aller chasser dans ses terres, à son château de Saint-Albans, dans le comté d'Hertford, à vingt et un milles de Londres.

— Cette fois, je ne me trompe pas, s'écria M. de Condrieux en fermant victorieusement le registre, je tiens le véritable Muller !

Prendre le chemin de fer le plus voisin de Saint-Albans, se jeter ensuite dans une voiture de place pour se faire conduire du débarcadère au château du jeune officier dans les horse-guards, fut pour M. de Condrieux l'affaire de quelques heures.

Il était six heures du soir quand il pénétra dans l'antique demeure seigneuriale. Un domestique en livrée sévère vint lui dire que M. Frédérick Muller arrivait à l'instant même, avec plusieurs lords de ses amis, de la chasse au renard. Il voudrait bien l'excuser s'il était forcé, pour ne pas le remettre au lendemain, de le recevoir dans le négligé d'un chasseur couvert de boue.

— Qu'il me reçoive comme il lui plaira, mais qu'il me reçoive, c'est tout ce que je veux, répondit sèchement M. de Condrieux.

Il fut reçu par M. Frédérick Muller dans une très-vaste pièce en boiserie, sculptée autrefois par le fameux Gibbon. Ses nobles amis et lui, encore émus d'une longue course à travers bois et marais, vidaient de longs verres de vin de Bordeaux en dénouant leurs ceinturons de cuir et en défaisant leurs guêtres.

— Vous êtes M. Frédérick Muller?

— Lui-même. Seulement, je vous ferai observer,

monsieur, que mon père porte le même prénom que moi.

— Ce n'est pas monsieur votre père, je pense, qui était à Paris l'hiver qui vient de s'écouler?

— Non, monsieur; c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Vous allez le savoir tout de suite, monsieur.

Les amis du jeune horse-guards avaient posé sur une table du *Chêne blanc* leurs verres encore pleins, afin de mieux écouter ce dialogue qui paraissait devoir les intéresser beaucoup. M. de Condrieux reprit :

— Vous étiez au bal masqué de l'ambassade de Naples?

— Oui, monsieur; au premier seulement, fit observer le horse-guards.

— Au premier: c'est précisément du premier qu'il s'agit, appuya M. de Condrieux, dont le visage se couvrait d'une pâleur mate, tandis que ses yeux se remplissaient de lignes de sang. Vous portiez un domino vert.

— Oui, monsieur, répondit le jeune officier, mais fatigué à la fin de toutes ces questions, et ne les recevant que pour les renvoyer avec furie.

— Vous accompagniez, à ce bal, une jeune dame?

— Oui, monsieur, répondit le jeune horse-guards, mais cette fois en cassant, en broyant le pied de son verre contre la table.

— Cette dame portait un domino rose?

— Oui, monsieur! oui, monsieur! oui, monsieur!

M. de Condrieux saisit un des verres placés sur la table, et lança tout le vin qu'il contenait au visage enflammé de colère du jeune officier.

Celui-ci dégagea brusquement son couteau de chasse du ceinturon, et se précipita sur M. de Condrieux, qui ne bougea pas.

Les amis de M. Frédérick Muller s'interposèrent. Ils

s'emparèrent de M. de Condrieux comme ils l'eussent fait d'un possédé ou d'un fou.

Quand tout le monde fut un peu plus calme, témoins et parties, M. de Condrieux déclina son nom, ses titres, ses qualités, et s'exprima en si bons termes, sans revenir toutefois avec trop de complaisance sur l'histoire du bal masqué, qu'il croyait devoir être assez connue de son adversaire, que les jeunes lords en conclurent qu'il s'agissait entre leur ami, M. Frédérick Muller, et M. de Condrieux, d'une affaire dont il ne leur était pas tout à fait permis de connaître le secret. Mais, appréciateurs de la forme violente qu'elle venait de prendre, ils décidèrent ceci : Ces deux messieurs se battraient le lendemain à l'épée dans le parc même du château.

Au moment où, tout étant réglé, M. de Condrieux allait se retirer pour revenir le lendemain au rendez-vous convenu, un formidable orage creva sur Saint-Albans. Impossible de laisser partir M. de Condrieux. Il fut prié de passer la nuit au château. L'hospitalité pouvait s'offrir et s'accepter entre de pareils adversaires.

La cloche sonna le souper.

Ces messieurs précédèrent M. de Condrieux à la salle à manger, et ce fut M. Frédérick Muller lui-même qui le présenta à sa sœur, mademoiselle Édith, jeune personne d'une beauté dont le caractère se composait de majesté, de grâce et de modestie, ayant dans toute sa personne cette aisance noble et naturelle qui rend les Anglaises de ce rang prêtes à tout, à être, s'il le faut, ou d'excellentes mères de famille, ou des ouvrières résignées, ou des reines commandant sur toutes les îles de l'Océan. Un autre sentiment succéda à l'admiration chez M. de Condrieux après avoir vu cette perle du château de Saint-Albans, et cette pensée de feu le préoccupa pendant tout le dîner, au point qu'il eût quitté immédia-

tement le château, renoncé à son duel, regagné Londres malgré le déluge d'eau vomi par le ciel, s'il n'eût pas dit en arrivant son nom à son adversaire. La femme du bal masqué, — voilà sa désolante pensée, — avait les cheveux noirs, et mademoiselle Édith Muller les avait d'un blond céleste, d'un blond formé de rayons du soleil; elle avait enfin des cheveux comme Philippe de Champaigne, ce Raphaël de l'air, en a peint quelquefois dans ses miraculeuses Assomptions. Mais peut-être, se dit-il, n'était-ce pas Mlle Édith Muller qui accompagnait son frère au voyage de Paris, l'hiver dernier.

Il murmurait à peine ce doute, que mademoiselle Muller lui dit :

— J'ai assisté, monsieur, l'hiver dernier, à Paris, à un bal charmant, délicieux, c'était à l'ambassade de Naples.

— Où vous étiez avec l'une de vos sœurs, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Non, monsieur, j'étais seule avec mon frère que voilà. D'ailleurs, je n'ai pas de sœur.

— Ah! vous étiez avec votre frère... aucune autre dame?...

— Aucune, monsieur. Je regrette que mon frère ait voulu quitter cet admirable bal avant le souper. On a dû encore beaucoup danser après le souper?

— Elle n'était pas au souper de l'ambassade, se dit intérieurement M. Malthé de Condrieux. Ce n'était pas elle! — Ce n'était donc pas lui! C'est alors un second faux Muller que je viens d'outrager tantôt, chez lui, dans son château? Ah! cette funeste équivoque me portera malheur!

Elle lui porta malheur en effet.

Le lendemain vers midi, quatre personnes silencieuses

portaient dans un lit du château M. de Condrieux, blessé d'un coup d'épée au-dessous du cœur, à deux lignes du cœur !

Le médecin déclara la blessure infiniment grave. Un miracle sauverait M. de Condrieux.

Ce miracle s'opérerait-il? Pendant un mois, respirant à peine, la poitrine constamment inondée d'eau glacée, le malade eut le corps immobile, les yeux fermés. Quand il les rouvrit, il vit près de lui deux personnes pieusement attentives, lui serrant affectueusement les mains. D'un côté, c'était son loyal adversaire; de l'autre, sa sœur, la belle et bonne Édith.

Le médecin entra. Après avoir étudié le pouls du malade, il leva les yeux au ciel et dit :

— Seigneur, je l'ai soigné, mais vous l'avez guéri. Il est sauvé.

Alors seulement M. de Condrieux osa avouer son erreur ; il dit comment, entraîné à poursuivre un homme du nom de Muller, qui avait osé le souiller d'un ignominieux affront, il s'était rendu lui-même coupable d'un affront pareil envers son hôte. Il était bien puni !

— Et c'est en cherchant à protéger une femme qu'il a été poussé à risquer sa vie, une femme qui pouvait être moi, se dit Mlle Muller émue, attendrie, mais bien heureuse aussi de voir que le cher malade était sauvé.

— C'est moi, moi seul qui me charge maintenant de découvrir votre ennemi, s'écria le bouillant horse-guards, devenu le meilleur ami de M. de Condrieux. Je vous dois bien ce service et cette réparation.

Tandis qu'il laissait aux bons soins de sa famille, et particulièrement à ceux de sa sœur, la garde de son précieux convalescent, M. Frédérick Muller se rendait à Londres, et faisait insérer dans le journal *le Times*, —

ce qui était tout à fait dans les usages anglais, — la lettre ou plutôt la circulaire suivante :

« A tous ceux qui liront,

» Moi, comte Malthé de Condrieux, je fais savoir à qui » il appartiendra, par la voie de ce journal, que, le » 10 janvier 1851, j'ai été insulté, à Paris, au bal de » l'ambassade de Naples, par un homme du nom de Fré- » dérick Muller, par un homme qui, assurément, n'est » pas un Anglais, car, après l'insulte éprouvée, lui ayant » donné ma carte, et ayant reçu la sienne, je ne l'ai plus » revu ni retrouvé. Je déclare donc qu'il n'est pas An- » glais ; mais, qu'il le soit ou non, je lui apprends que » je le tiens pour un lâche s'il n'a pas répondu d'ici à six » mois, — temps nécessaire pour lire cet article du » *Times* et y répondre, fût-on au bout du monde. — » Envoyer sa réponse au *Times*, qui l'insérera. »

Cinq mois après l'insertion de cette lettre, qui ne produisit à Londres aucune sensation extraordinaire, car, nous le répétons, les usages anglais admettent ces confidences faites par la presse, aucune réponse n'avait été envoyée au *Times*.

Mais les usages français étant malheureusement un peu moins excentriques, M. de Condrieux fut blâmé par le grand monde de Paris.

En lieux plus élevés encore, on parla de le rayer du cadre diplomatique ; on n'oserait plus l'envoyer en mission.

Bref, à Paris sa réputation fut compromise, sa carrière menacée.

M. Frédérick Muller n'ignorait pas toutes ces rumeurs.

La veille du jour où M. de Condrieux, complétement guéri, se disposait à quitter le château, le jeune horse-

guards entra dans sa chambre et en le serrant contre lui, il lui dit :

— Vous savez, vous ne partez pas.

— Comment ?

— Vous épousez ma sœur, ma sœur qui est très-belle, fort riche, qui vous aime et que vous aimez beaucoup.

— Excellent, généreux ami, je ne puis accepter votre offre qui m'honore tant et qui me rendrait si heureux si j'avais le droit de l'accepter. Mais tant que je ne serai pas vengé...

— Eh bien! nous attendrons encore un mois, cela fera juste les six mois que vous avez accordés à votre fantastique Muller, pour vous faire parvenir sa réponse. Raisonnablement, vous ne pouvez pas passer votre vie à l'attendre.

On lisait dix jours après dans *le Times :*

« Possessions anglaises dans l'Inde. — MADRAS.

» Monsieur le rédacteur,

» Selon toute probabilité, c'est à moi qu'est adressée
» la lettre qui a paru dans votre estimable journal, et
» signée : « Comte Malthé de Condrieux. » J'ai recueilli
» de bien loin mes impressions passées. D'abord, je me
» suis souvenu très-nettement d'une soirée passée à
» l'ambassade de Naples, il y a déjà quelque temps ; je
» me suis souvenu d'avoir conduit à ce bal une femme
» déguisée en domino rose; moi étant déguisé en do-
» mino vert ; je me suis souvenu, toutefois beaucoup
» plus vaguement, d'avoir jeté un verre de vin à la figure
» d'un jeune homme qui s'obstinait à suivre ma fille ;
» je me suis souvenu aussi de lui avoir remis ma carte
» en échange de la sienne ; mais là se sont arrêtés mes
» souvenirs ; là, le trouble a commencé pour moi. Je ne
» me m'appelle pas Frédérick Muller, mais bien Daniel

» Norval. C'était donc moi et ce n'était pas moi. Enfin, » à force de tourmenter ma mémoire, j'ai découvert une » erreur, une immense erreur, mais pourtant des plus » naturelles. Je me suis souvenu que le jour où je suis » allé à ce bal, afin de ne pas oublier en passant par » Brighton pour me rendre à Londres où je devais » m'embarquer pour Madras, afin de ne pas oublier, » dis-je, en passant par Brighton, de voir un dentiste du » nom de Frédérick Muller qui vient quelquefois à Paris, » j'ai pris sa carte sur ma cheminée. C'est donc sa » carte que j'aurai donnée pour une des miennes à » M. de Condrieux! Dieu confonde ce dentiste et me » pardonne!

» Mais si l'on m'a beaucoup cherché à Paris, je pré- » sume que, de mon côté, je n'ai pas moins cherché » celui qui m'avait aussi insulté, car sa main s'est levée » sur moi... Sa carte ne porte pas le nom de Malthé de » Condrieux, ce nom signé au bas de la lettre du *Times*. » J'ai lu sur sa carte : « Théodule Préempaille. » J'ai » cherché ce M. Préempaille le lendemain et pendant » trois jours dans tout Paris, et je ne l'ai pas trouvé. » Enfin, après trois jours d'inutiles recherches, j'ai quitté » Paris, j'ai traversé Brigthon où je me suis fait arracher » deux dents par M. Frédérick Muller et je suis ensuite » parti pour les Indes, d'où je vous réponds. Or, main- » tenant je me demande ce que me veut M. Malthé de » Condrieux, quand je ne dois avoir affaire qu'à » M. Théodule Préempaille. Du reste, Condrieux ou » Préempaille, j'avoue ici en toute humilité que j'étais » fou à mon voyage à Paris; que ma fille, à qui le mé- » décin avait fortement conseillé de me distraire, avait » tenté de me conduire au bal de l'ambassade; mais là, » il paraît que, me croyant sur le point de tomber dans » un accès de folie furieuse, elle avait eu peur de moi. » Elle s'était recommandée au premier venu.

» Aujourd'hui que je suis guéri, j'ai pour obligation » de faire et je fais de loyales excuses à M. Théodule de » Préempaille ou à M. de Condrieux, à la disposition » duquel je me mets toutefois, si ces raisons ne le satis- » font pas.

» DANIEL NORVAL. »

— Préempaille ! s'écria M. de Condrieux après avoir lu cette étrange lettre : Préempaille !!! quand je lui ai remis mon nom.

— Lui avez-vous remis votre nom? lui demanda l'hôte de Saint-Albans, son futur beau-frère.

— Comment me serais-je trompé ?

— Il s'est bien trompé, lui.

— C'est inadmissible.

— Croyez-moi, vite le télégraphe électrique ? Écrivez à votre homme d'affaires à Paris, et sachez s'il connaît ce Préempaille. D'ailleurs, tout ceci maintenant n'a plus au fond aucune valeur sérieuse. Vous avez été insulté par un homme qui était fou, qui vous a donné un autre nom que le sien ; il vous fait de loyales excuses ; vous vous êtes battu avec moi : que voulez-vous de plus ?

— Votre sœur.

— La voici.

— Ma sœur, dit le jeune officier, mon père veut que vous épousiez demain, dans la chapelle du château, M. le comte Malthé de Condrieux.

— Je veux avec plaisir tout ce que veut mon père.

Le lendemain le mariage avait lieu dans la chapelle du château.

Au repas de noces, le soir même, un valet vient remettre avec empressement à M. de Condrieux la note suivante que lui faisait parvenir le bureau de télégraphie électrique.

L'homme d'affaires de Paris lui répondait :

« Monsieur le comte,

» Votre ancien valet de chambre, que j'ai dû interroger le premier au sujet des renseignements que vous désiriez avoir, m'a avoué en pleurant que, pour donner de la vogue à son gendre, qui est frotteur de son état, il avait, à l'époque par vous désignée, monsieur le comte, glissé la carte de ce pauvre diable dans votre portefeuille. Ce frotteur se nomme en effet Théobule Préempaille.

» Votre dévoué, etc. »

Ainsi, pour terminer l'histoire, M. Daniel Norval, résidant à Madras, avait remis la carte d'un dentiste à M. Malthé de Condrieux, qui lui avait remis en échange celle d'un frotteur.

Vous avez vu ce que peut amener une erreur produite par une carte de visite donnée à la place d'une autre : — un bon mariage, — ne pas y compter ; — un bon coup d'épée.

LES

MARIAGES AU PASTEL

André entra au salon en portant une robe de chambre sur le bras gauche et en tenant une paire de pantoufles dans la main droite. Perrine, la femme de chambre, était occupée à arranger le feu et à placer une bouilloire sur les cendres. Son attention fut éveillée par ces premières paroles d'André :

— Quand on songe que c'est aujourd'hui le dernier jour de carnaval !

A quoi Perrine ne mit aucun temps pour répondre au valet de chambre.

— Et que nous ne danserons pas plus aujourd'hui que le premier jour !

— Quand on songe, mademoiselle Perrine, qu'on danse ce soir à tous les étages de cet hôtel, au-dessus de nous, au-dessous de nous, partout ! et qu'on ne danse pas ici ! Quand on songe enfin que, logés comme nous le sommes, en face de l'Opéra, nous n'aurions que deux pas à faire, crac ! pour nous trouver à minuit au milieu du bal le plus échevelé !

— Échevelé ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est un mot qu'employait quelquefois le jeune maître que je servais avant d'entrer ici, chez Mme Brunoy.

Il faisait beaucoup de mots. Lorsqu'il était sorti, je mettais ses pantalons et ses mots. Échevelé veut dire désordonné, et désordonné veut dire charmant.

— Qu'ils sont heureux, s'écria Perrine, les domestiques dont les maîtres sortent quelquefois !

— Il est vrai que nous étouffons dans cette atmosphère.

Nouvel ébahissement de Perrine à ce mot tombé des lèvres trop grammaticales du valet de chambre.

— Atmosphère !

— C'est un appartement qui est bas de plafond.

Sans avoir trop compris, Perrine poursuivit :

— Sans doute, nous donnons bien par-ci par-là quelques soirées ; mais cela ne s'appelle pas recevoir. Mais non, non, madame ne va pas assez dans le monde.

— Tiens ! c'est justement ce que lui disait l'autre jour, en la quittant, ce monsieur dont j'ai fini par savoir le nom.

Aussitôt Perrine se leva avec curiosité.

— Quel monsieur ?

André, s'étant débarrassé de la robe de chambre et des pantoufles, se hâta de répondre :

— Celui qui vient ici comme s'il était chez lui, qui arrange le feu, qui dérange les tableaux de place, accorde le piano, et qui est resté une fois avec madame jusqu'à minuit. Il s'appelle M. de Maillembert. Eh bien, ce monsieur lui disait...

— Ce monsieur, interrompit Perrine, je l'ai remarqué, moi aussi ; ce monsieur...

— Je vois que nous avons eu la même pensée.

Les deux honnêtes domestiques se regardèrent.

— Un ancien ami de cœur... acheva de dire le valet de chambre.

— Oui ; mais pourtant...

— Une facture acquittée... reprit de nouveau avec son importance néologique M. André.

— Comment dites-vous?

— Une facture acquittée ; oui, un amour fini, payé ; dans la haute société, on appelle cela une facture acquittée. Eh bien! ce M. de Maillembert disait l'autre jour à Mme Brunoy en la quittant: « Non, vous n'allez pas assez dans le monde. »

— Il avait raison.

— Sans doute ; car voilà tout simplement ce qui nous empêche aussi d'aller dans le monde. Mais, puisque Mme Brunoy est veuve, pourquoi tous ces ménagements?

Perrine, après avoir souri :

— Madame est-elle veuve ?

— Elle paraît si heureuse!

— Si heureuse, si heureuse! devant le docteur Oberthal, oui ; mais quand elle est seule, ses yeux se mouillent quelquefois de larmes.

Le valet de chambre, qui se faisait en ce moment plus ignorant qu'il ne l'était, se rapprocha de Perrine pour lui dire à demi-voix :

— Entre nous, je ne crois pas que ce docteur Oberthal lui soit tout à fait indifférent.

— Entre nous, monsieur André, je ne le crois pas non plus. Le dîner a été aujourd'hui beaucoup plus long que d'habitude.

— Oui, mademoiselle Perrine, oui, la conversation était fort animée entre eux.

Feignant le plus profond désintéressement dans la question, Perrine, en disposant sur une table tout ce qu'il fallait pour le thé, continua :

— Ils ont sans doute le projet de la reprendre et de la prolonger fort avant dans la nuit, car je vois que vous apportez ici les pantoufles du docteur Oberthal.

— Et sa robe de chambre, s'il vous plaît.

— Sa robe de chambre! grand Dieu! quelle familiarité!

— Elle est grande, j'en conviens; mais il faut dire aussi que c'est madame qui a absolument exigé qu'elle fût descendue afin que le docteur la mît s'il avait trop froid pendant la soirée. Il est un peu indisposé, il tousse; et, d'ailleurs, elle est en damas magnifique. Regardez, mademoiselle Perrine, regardez! On irait volontiers se promener sur les boulevards dans une pareille robe de chambre.

— Voilà trois ans, dit-on, que madame et le docteur ne se quittent pas.

— Trois ans! trois ans! s'il se fait payer cent sous par visite...

— Mme Brunoy va-t-elle en Allemagne, il la suit en Allemagne; revient-elle à Paris, il revient aussitôt s'installer à l'entre-sol de cet hôtel.

— Mais quelle est donc la maladie de madame?

— Ah! pour cela, je l'ignore, n'étant comme vous au service de Mme Brunoy que depuis quinze jours, que depuis qu'elle est revenue de voyage. Mais madame est assez riche pour avoir choisi la maladie qui lui plaît le plus. Quelque névralgie...

Le mot fit chanceler Perrine.

— Vous appelez cela?

— Une névralgie. C'est la migraine des millionnaires.

Perrine alla ensuite tirer le coin du rideau d'une des croisées qui donnaient sur la rue Lepelletier, et dit en soupirant :

— Si j'étais riche, ce n'est pas moi qui aurais des névralgies. Ah! si j'avais la fortune de madame, comme j'irais ce soir dans cette belle salle de l'Opéra qui va s'allumer dans quelques heures!

— Et moi, chère mademoiselle Perrine, comme je

donnerais à la Maison-d'Or, à partir de ce soir, des soupers de Sardanapale !

Nouvelle stupéfaction de Perrine.

— Sardana ?...

— Sardanapale. Un agent de change de l'antiquité.

— Mais ce que je comprends encore moins, poursuivit Perrine, c'est que Mme Brunoy, étant si riche et libre comme elle l'est, — car, veuve ou non, madame est visiblement libre de ses actions, — pourquoi, dis-je, elle ne se marie pas.

— Pourquoi... pourquoi... c'est peut-être...

— Chut ! fit Perrine, c'est elle. Ayons l'air d'avoir horriblement travaillé.

Perrine s'assit comme brisée dans un fauteuil, tandis qu'André feignit la même lassitude en s'essuyant le front.

— C'est bien, dit en entrant, des papiers à la main, Mme Brunoy. Si vous n'avez plus rien à faire ici... Ah ! se reprit-elle, André, allez dire au docteur Oberthal que je suis redescendue au salon. Perrine, si j'ai besoin de vous dans la soirée, je vous appellerai.

Les deux domestiques se retirèrent.

— Allons, puisque le docteur veut être convaincu, eh bien, il le sera. Ces papiers ne lui laisseront plus rien à désirer. Ces Allemands sont d'une obstination... d'une obstination d'Allemand...

Mme Brunoy se rapprocha de la cheminée.

— Ah ! mon Dieu ! continua-t-elle en levant les yeux au ciel, croire que j'aurais encore la sottise, l'impardonnable sottise... Allons donc !

Elle posa les papiers sur le marbre de la cheminée, croyant avoir entendu des pas mesurés dans l'antichambre.

Elle ne se trompait pas.

— C'est le docteur, dit-elle. Excellente nature ! je lui

devais bien cette explication... Oh! oui... il va l'avoir.

Le jeune et beau docteur allemand entra au salon.

— Quoi! s'écria-t-il, autant toutefois qu'un Allemand peut s'écrier, quoi! il n'est pas encore arrivé?

Après avoir invité d'un geste amical le docteur à s'asseoir près d'elle et près du feu, Mme Brunoy lui répondit:

— Non, il n'est pas encore arrivé. Il est dix heures moins un quart, le convoi de Rouen arrive à neuf heures, — trois quarts d'heure de retard. Ah! mais j'y pense, c'est aujourd'hui le dernier bal masqué. Voilà ce qui aura sans doute empêché M. de Maillembert de venir à Paris, ainsi qu'il me l'avait promis à sa dernière visite. Il sera resté à Rouen pour y passer le dernier jour de carnaval. Allons, il ne viendra pas ce soir?

— Et cela vous contrarie beaucoup, avouez-le, madame?

— Je ne l'avoue pas. Décidément, docteur, vous devenez fou.

— C'est qu'en vérité, madame, c'est à le devenir. Vous n'aimez pas M. de Maillembert, dites-vous; il ne vous aime plus, dites-vous aussi, et vous n'en continuez pas moins l'un et l'autre...

— Précisément, docteur, j'ai ici de quoi vous convaincre ; j'ai apporté ce soir...

L'interruption de Mme Brunoy fut, coup pour coup, arrêtée par celle du docteur.

— Qu'ai-je besoin de preuves quand je vois...

— Que voyez-vous?

— Ces fleurs que vous n'aviez pas avant le dîner, et que vous venez de placer dans vos cheveux, dans l'intention... dans l'espoir...

— Est-ce que j'ai mis des fleurs dans mes cheveux?

Pour mieux confondre Mme Brunoy, le docteur s'avança vers elle en disant:

— Est-ce que mes yeux ?...

Et il reprit aussitôt :

— Des myosotis ! des myosotis ! ma fleur chérie ! Oh ! madame, que je suis coupable !...

— Docteur !

— Ah ! laissez-moi vous dire...

— Pardon, docteur, c'est moi maintenant qui ai à vous dire et surtout à vous rappeler. Rapprochés, il y a trois ans, par le hasard des voyages, quand nous eûmes bien reconnu, vous et moi, cher docteur, que nos caractères sympathisaient, que votre érudition aimait mes goûts studieux, nous arrêtâmes, comme deux sages États arrêtent leurs frontières, le programme d'une existence qui parut devoir être charmante.

— Délicieuse, madame. Ai-je manqué aux conditions de ce programme ?

Poursuivant l'exposé d'un passé qu'elle tenait beaucoup à remettre sous les yeux du jeune docteur allemand, Mme Brunoy continua ainsi :

— Il fut arrêté et convenu entre nous que vous auriez toutes vos matinées libres, moi les miennes.

— Oui, madame.

— Que, d'une heure à deux, vous me parleriez jurisprudence, droit public et législation.

— Depuis trois ans ai-je négligé ?...

— Jamais. A ce point que, nous trouvant au sommet du Vésuve l'année dernière à cette heure-là, vous m'expliquâtes, sur le bord fumant du cratère, tout l'esprit du Code Justinien. Poursuivons. Il fut ensuite convenu que, de deux à trois heures, vous traiteriez chaque jour de la politique.

— Et chaque jour, il en a été ainsi ; j'en atteste votre sommeil de chaque jour.

— Que, de trois heures à quatre heures, nous nous occuperions de littérature.

— Je vous ai lu aujourd'hui huit feuilletons, le commencement de cinq nouvelles et la fin de trois romans.

— Oui, docteur. De quatre à cinq, il fut encore convenu dans notre programme que nous parlerions physique et mathématiques ; de cinq à six, botanique ; et que, de six à sept, nous dînerions.

A quoi le docteur se hâta d'ajouter :

— Et nous avons, madame, toujours fidèlement dîné.

— Oui, docteur. Enfin, de sept heures à huit heures du soir, il fut réglé que nous parlerions métaphysique.

— Pour digérer, dit gravement le docteur.

— De huit heures à neuf heures, peinture.

— Oui, madame. Aujourd'hui nous avons passé en revue toute l'école italienne.

— De neuf heures à dix heures, histoire ancienne.

— Oui, madame. Et, de dix heures à onze heures, poésie, musique, et, par conséquent, expansion de l'âme, admiration, sympathie, ravissement, amour ; et, comme il est dix heures...

Le docteur allait se disposer à mettre à exécution cet article du programme, c'est-à-dire à parler à Mme Brunoy de sa sympathie et de son ravissement au point de vue général de l'univers et à son propre point de vue particulier, quand son aimable interlocutrice l'arrêta.

— Et, enfin, il a été convenu et réglé entre nous, docteur, que, de onze heures à minuit, pour terminer invariablement la journée, nous causerions philosophie, ou, si vous aimez mieux cette autre définition, sagesse et résignation.

— Oui, madame, oui, madame... Mais, comme il est dix heures, disais-je, j'ai le droit de vous rappeler, madame, que nous devons exécuter ensemble aujourd'hui cette romance dont j'ai osé composer à votre intention les paroles et la musique. Voulez-vous m'accompagner?

Mme Brunoy interrompit une seconde fois le docteur.

— C'est moi qui ai le droit de vous dire, cher docteur, et voilà ce que j'avais à vous dire, que, depuis trois mois que nous sommes à Paris, vous violez notre programme, raccourcissant les heures des choses sérieuses, pour prolonger les heures des choses qui le sont beaucoup moins. Voyez : vous alliez vous livrer à la poésie, à la musique et à l'amour, tandis que nous avons encore dix minutes d'histoire ancienne à traiter ; ces dix minutes une fois passées, vous aurez le droit... mais jusque-là...

Un grand effort de résignation ouvrit un passage à ces paroles du docteur Oberthal :

— Causons donc histoire ancienne.

— Je vais donc vous parler de mon mariage.

La figure du docteur s'éclaircit tout à coup.

— Admirable! Alors, madame, reprenant où j'avais laissé, je vous dirai qu'il est bien surprenant, votre mariage ayant été un mariage tout de passion et d'amour, vous me l'avez dit du moins...

— Et je vous le redis encore, docteur ; un mariage du plus grand amour, tout d'amour, et rien que d'amour. Vous allez en avoir la preuve... Mais continuez, docteur, à m'exprimer pour la millième fois votre surprise.

— Eh bien! je vous dirai, madame, avec un étonnement que je vous permets d'interpréter comme vous l'entendrez, qu'il est bien surprenant que, ne vivant plus ensemble depuis plus de dix ans, vous et votre mari, ce mari que vous avez tant aimé...

— Idolâtré! docteur.

— Idolâtré. Il est bien étonnant que, vivant ainsi séparés, vous n'ayez jamais cessé de vous écrire, de vous voir, de vous intéresser l'un à l'autre, de vous consulter dans vos moindres affaires, de vous conseiller mutuellement, de causer ensemble des heures entières, quand

il vient vous voir, absolument comme le feraient deux amis. Oh! c'est bien surprenant!

— C'est bien surprenant en Prusse, docteur; mais à Paris...

— Paris, tant qu'il vous plaira, madame; mais je n'en persiste pas moins à croire...

— Ah! vous persistez à croire...

— Plus que jamais, madame.

— Puisqu'il en est ainsi...

Mme Brunoy alla décrocher un petit tableau appendu au mur, et revint le placer dans les mains du docteur.

— Qu'est-ce que cela, docteur?

— Attendez, madame, car on ne distingue plus rien sur ce pastel.

— C'est un paysage : le château de Saint-Gil-sous-Termonde, où je me suis mariée.

— Oui... un paysage, et qui même a dû être fort beau quand on y découvrait quelque chose; mais on ne voit plus guère que le papier.

— Eh bien, docteur, je vous dirai que, de même qu'il y a des paysages à l'huile, à la mine de plomb, au pastel, il y a pareillement des mariages à l'huile, des mariages à l'aquarelle, des mariages à la mine de plomb, des mariages au pastel. Les mariages à l'huile sont les plus beaux, les plus durables, mais ce sont aussi les plus rares. Viennent ensuite les mariages à l'aquarelle : très-jolis, fort gracieux, mais très-froids; ils occupent le rang de la miniature. Après, nous avons les mariages à la mine de plomb, mariages tristes, gris, maussades, mais résistant assez bien; enfin, nous avons les mariages au pastel : ceux-là sont très-vifs, colorés, éblouissants, passionnés, si séduisants, que de loin on les croirait à l'huile; mais ils ont un grand défaut, ils se décolorent, ils pâlissent d'année en année, et ils finissent, comme ce paysage que vous tenez, docteur, par ne laisser voir que

le papier. Malheureusement, ce papier, seul témoignage qui reste, est l'acte même du mariage. Docteur, je me suis mariée au pastel, et, comme ce paysage, mon mariage est désormais une chose effacée, éteinte, une chose morte.

— Eh bien ! madame, je me servirai de votre comparaison même pour vous répondre et vous combattre. En regardant plus attentivement ce pastel, qui, au premier abord, je l'avoue, m'a semblé effacé, éteint, anéanti, on découvre peu à peu un dessin entièrement conservé, facile à rétablir à l'aide de deux ou trois coups de crayon, un coloris qu'on raviverait sans peine en quelques séances.

Le docteur Oberthal ajouta en allant accrocher le tableau à sa place :

— Non, oh ! non, ce pastel n'est pas encore une chose morte.

— Décidément, docteur, je vois qu'il vous faut, non pas des comparaisons, mais des preuves. J'en ai apporté, je les tiens, les voici...

Mme Brunoy alla reprendre sur la cheminée les papiers qu'elle y avait déposés en entrant ; elle en déploya un, et elle lut :

« Ma chère Delphine... »

Le docteur posa avec un étonnement naïf sa main émue sur la lettre, car c'était une lettre que tenait Mme Brunoy, et il lui demanda :

— C'est votre mari qui vous écrit ?

— Et qui donc ?

— Avant le mariage ?

— Avant le pastel. Je lis donc :

« Ma chère Delphine,

» Le comte de Saint-Remy, votre oncle, est, en

vérité, d'une dureté excessive à mon égard. Après m'avoir refusé votre main, il consent enfin à me l'accorder, mais à des conditions, quelques-unes si humiliantes pour moi, qu'il faut tout l'amour que vous m'avez inspiré pour les accepter. Mais nous nous aimons tant, ma chère Delphine, mais je vous ai vue si fermement décidée à quitter la vie avec moi... »

— A quitter la vie! s'écria le docteur.

« A vous précipiter avec moi dans le lac même du château de Saint-Gil-sous-Termonde... »

— Est-il possible?

— Docteur, si vous m'interrompez toujours.... Je poursuis: « A vous précipiter avec moi dans le lac même du château de Saint-Gil-sous-Termonde, si votre oncle persistait à ne pas nous unir, que votre beau dévouement l'emporte sur toute autre considération. Oui, mon adorable bien-aimée, quoiqu'on m'ait dépeint à M. de Saint-Remy comme ne pouvant vivre qu'au milieu de l'enfer de Paris, où je passe le temps, lui a-t-on dit, à courir de fête en fête et de plaisir en plaisir, je consens pour vous à vivre toujours à Saint-Gil-sous-Termonde. Vous serez mon unique plaisir, mon éternelle fête. A bientôt! Je quitte Paris, je pars dans quelques heures pour être votre époux. Mon Dieu! faites que je vive jusque-là.

» Comte BRUNOY DE MAILLEMBERT. »

— Le pastel est fini, docteur.

Et le docteur, en ouvrant les mains comme s'il eût voulu contenir sa surprise :

— C'est donc ainsi que vous vous aimiez?

— C'est toujours ainsi qu'on s'aime, docteur.

— Vous avez raison, madame. Et vous vous mariâtes?

— Hélas!

— Et votre mari, fidèle à ses promesses, alla vivre

obscurément avec vous à Saint-Gil-sous-Termonde ?

— Pendant trois mois. Mais mon oncle, M. de Saint-Remy, étant mort, M. de Maillembert, mon mari, vint aussitôt à Paris, où il m'emmena, et où il reprit sa vie de jeune homme au point où il l'avait laissée en m'épousant.

— Oui, les maîtresses, le jeu, les petits soupers...

— Dispensez-vous, docteur, de faire une peinture de son existence. C'est un soin qu'il a pris lui-même dans cet ultimatum, qu'il m'envoya à Saint-Gil-sous-Termonde, où je m'étais réfugiée pour pleurer sur la sottise amère de l'avoir épousé.

Et Mme Brunoy commença la lecture de l'ultimatum conjugal :

« Madame... »

— Madame ! Il y a « Madame ? » demanda, scandalisé, le docteur.

— Il y a « Madame » et ce qui suit : « L'expérience de six mois de mariage nous a démontré que feu M. le comte de Saint-Remy, votre oncle, nous connaissait mieux que nous ne nous connaissions nous-mêmes. Que ne l'avons-nous écouté ! Car aujourd'hui j'ai le courage d'avouer, madame, qu'il m'est tout à fait impossible de modérer mes fantaisies, mes élans, mes passions de jeune homme. La vie intérieure m'est un fardeau intolérable, la tranquillité domestique me pèse comme un manteau de plomb ; je sens que je ne serai jamais que ce que j'ai été. Mais comme le monde où je vais ne saurait être le vôtre, je le comprends, madame ; comme je ne puis vous mener ni dans le tourbillon des théâtres, ni dans les cercles, ni même dans certaines sociétés où vous pourriez vous montrer sans vous compromettre, mais où vous n'avez mis deux ou trois fois les pieds que pour vous abandonner ensuite à la plus inconvenante

jalousie, il faut ou bien que je quitte Paris, où il m'est impossible d'y vivre différemment, ou bien que nous nous séparions. »

— Et six mois auparavant, s'écria le docteur, il voulait se précipiter dans la rivière !

— Dans un lac, docteur, dans un lac! ce qui est bien plus froid. Je continue :

« Certes, je ne vous force point à rester au triste château de Termonde. Venez à Paris. Vivez-y comme vous l'entendrez, mais vivez-y sans moi, comme je suis forcé désormais d'y vivre sans vous. Croyez-moi, c'est le parti le plus sage. Nous sommes mariés, c'est vrai ; mais nous le sommes bien peu. Pourtant nous le sommes par un acte indissoluble. Faisons, madame, que cet acte soit tout ce qui reste d'une union irréfléchie. Je vous engage donc, madame, quand vous reviendrez à Paris, d'occuper tel hôtel qu'il vous plaira dans la Chaussée d'Antin ou dans le faubourg Saint-Honoré, tandis que je continuerai à habiter le mien au faubourg Saint-Germain. Si cet état de choses ne vous convenait pas, nos juges s'entendraient peut-être mieux que nous. Si, au contraire, ma proposition vous convient, ne m'adressez aucune réponse, les choses iront toutes seules. Vous aurez accepté.

» Je suis, madame, avec la plus haute expression d'estime et de respect, votre dévoué serviteur.

» Comte DE MAILLEMBERT. »

Voilà la dernière lettre du mari qui m'adorait.

— Et votre réponse?

— Ma réponse, docteur, fut d'abord une colère épouvantable ; je voulus aller à Paris, renouveler la scène que je lui avais faite une fois chez l'une de ses maîtresses où j'avais tout brisé ; je voulus, sa lettre à la main, lui

intenter un procès scandaleux; je voulus aller reprendre d'autorité ma place dans son hôtel; je voulus le tuer d'un coup de poignard; puis, ma colère se tournant contre moi, qui avais eu le stupide aveuglement de croire à sa constance d'amant, à sa loyauté d'époux, je voulus incendier le château de Termonde où j'avais eu la faiblesse de l'aimer, de l'épouser...

— Comme vous l'aimiez encore !

— Je ne fis rien de tout cela. A quoi cela eût-il abouti? A une séparation? Il me la proposait lui-même. Nous nous séparâmes, non pas légalement: l'éclat d'une rupture devant les tribunaux n'eût profité qu'à la médisance, et elle est assez riche de son propre fonds; mais sans bruit, sans procès. Il resta dans son hôtel; moi, je vins habiter cette maison. Plus tard, je voyageai, lui voyagea aussi. A notre retour à Paris, une affaire d'intérêt nous ayant rapprochés dans l'étude de l'avoué de la famille, nous ne nous trouvâmes plus ennemis. L'homme du monde et la femme résignée se tendirent instinctivement la main; et le mari, dont il ne fut pas plus question que s'il n'eût jamais existé, l'amant, qui était mort depuis bien des années, firent place à l'ami et à l'amie. Je fus pour lui ce que je suis depuis dix ans : l'excellente Mme Brunoy; il fut pour moi ce qu'il est aussi depuis dix ans: le charmant comte de Maillembert. Puis il monta dans sa voiture, moi dans la mienne, et chacun regagna son hôtel. Voilà dix ans que je vis comme je veux, qu'il vit comme il l'entend. Je m'absente chaque année pour rentrer l'hiver à Paris; lui, en ce moment, est près de Rouen, dans l'un de ses châteaux où il se livre au plaisir de la chasse, sans négliger celui de courtiser toutes les châtelaines ses voisines et particulièrement une Mme Olympe de Villeneuve, jeune veuve fort belle, m'a-t-il dit, et fort éprise de lui. Il ne me restait plus que son nom; j'ai trouvé que

c'était encore trop. Je n'en ai gardé que la moitié, la moitié la plus obscure : Mme Brunoy ; lui, en a conservé la moitié la plus brillante : M. le comte de Maillembert. Il n'y a donc plus guère que lui et moi qui sachions que nous avons été mariés. Et, maintenant, je vous le demande, cher docteur, les tribunaux nous auraient-ils mieux séparés que nous nous sommes séparés nous-mêmes ?

— Non sans doute, madame ; mais...

— Mais ? Trouveriez-vous que la rupture n'est pas assez complète ?

— Je ne dis pas cela...

— Mais dites ! dites, docteur.

— Eh bien, madame, je dirai que si, depuis dix ans, vous avez rompu avec votre mari, vous n'en avez pas moins conservé précieusement ces deux lettres.

— Pour les brûler devant vous.

Mme Brunoy jeta les deux lettres au feu. Alors l'enthousiasme du jeune docteur sembla monter avec la flamme.

— Ah ! madame, madame ! ce sacrifice veut-il dire ?...

— Docteur !

— Dix heures, madame, je suis dans le programme : l'heure consacrée aux élans de l'âme, à l'union enthousiaste des sensations sympathiques, à l'harmonie, à la musique enfin, qui les confond toutes dans une seule et même extase. Nous allons donc chanter ma romance : *la Fleur portée.*

Un signe d'assentiment gracieux précéda ces paroles de Mme Brunoy.

— Allez au piano, je vous suis ; je vais verser le thé, nous le prendrons après la romance.

Le docteur était déjà au piano, et, promenant ses mains sur les touches, il murmurait :

— L'âme est un clavier harmonieux comme ce piano,

et, comme ce piano, elle a des touches d'ivoire dont chaque son...

— Chantez, docteur, chantez.

Mme Brunoy s'assit ensuite auprès du docteur et joua quelques mesures pour préluder à l'accompagnement.

Le docteur ouvrait la bouche pour chanter !

André, le valet de chambre, vint se jeter au milieu de la première phrase musicale et la coupa par ces mots :

— Madame veut-elle recevoir M. le comte de Maillembert ?

Une mine éclatait sous le piano.

— Lui ! murmura le docteur horriblement contrarié. Lui !

— Introduisez, dit Mme Brunoy.

Et le comte entra presque aussitôt.

— Vous ne m'attendiez plus ?... dit-il en souriant, et il salua le docteur : — Monsieur !

— M. le docteur Oberthal, dont je vous ai souvent parlé.

Mme Brunoy présenta ensuite son mari : — M. le comte de Maillembert. Approchez-vous donc du feu, cher comte, car le froid est, dit-on, bien vif ce soir.

— Oui, madame, très-vif.

Et le comte ajouta en enfonçant ses pieds dans les pantoufles fourrées du docteur :

— Charmante attention de votre part !

— Il met mes pantoufles ! dit tout bas, entre les dents, et toujours très-vexé, le docteur Oberthal.

— Je devine, reprit le comte, ce sont mes étrennes du nouvel an. Vous ne m'attendiez plus, disais-je.

— Oui et non.

— Avec moi c'était *non* tout à fait, murmura le docteur.

— La pendule me disait non ; les bals masqués de

l'Opéra, dont vous avez toujours été si friand, me disaient oui.

— Oh ! les bals ! il me semble qu'ils ne sont plus ni aussi brillants, ni aussi gais qu'autrefois.

— Prenez garde ! critiquer c'est vieillir.

— Tant qu'il vous plaira, chère dame ; mais enfin convenez qu'on ne danse plus dans ces bals.

— Y êtes-vous jamais allé pour danser ?

— Non... Et vous, chère dame, avez-vous beaucoup dansé cette année ?

— Un peu, cet été, à Bade, avec le docteur.

— Ah ! monsieur le docteur danse ?

— Comme un docteur, répondit lui-même le docteur.

— Mais comme le froid, dit encore le comte changeant de propos, comme le froid m'a gagné la tête et la poitrine depuis que je sens aux pieds cette bonne et douce chaleur !

Et remarquant près de lui la tasse de thé du docteur :

— Ah ! parbleu ! voilà qui va tout à fait me remettre.

Et le comte se mit à boire le thé du docteur.

— Il met mes pantoufles et boit mon thé !

— Eh bien ! docteur, dit le comte en continuant à savourer sa tasse de thé, vous avez raison de danser. — Excellent exercice. — Et je vous remercie particulièrement d'avoir été à l'étranger le cavalier de madame, dans les salons de Bade surtout, où la société est toujours fort mêlée. Comme Delphine danse bien ! n'est-ce pas, docteur ? quelle grâce ! quel entrain !

— Oui, monsieur le comte ! oui, monsieur le comte !

— C'est singulier ! s'écria celui-ci, maintenant que j'ai chaud aux pieds et à la poitrine, j'ai froid dans le dos... mais un froid glacial.

Ici le comte se leva et alla passer la robe de chambre du docteur, qui le regarda faire avec un étonnement des plus comiques.

— Ah! dit le comte une fois dans sa robe de chambre, me voilà on ne peut mieux!

Le docteur le prenant doucement par le bras :

— Pardon, monsieur le comte, quand je passe cette robe de chambre...

— Ah! elle est à vous, docteur?

— Oui, monsieur le comte.

— Et moi qui croyais qu'elle était le complément de mes étrennes! Mille pardons! mille pardons! je vais vous la rendre.

Le comte se mit aussitôt en devoir de retirer la robe de chambre.

De nouveau le docteur l'arrêta :

— Gardez-la, je vous en prie. Seulement, je voulais vous dire, monsieur le comte, que le collet de cette robe de chambre étant un peu bas, j'ai pour habitude, afin de mieux me garantir du froid quand je la mets, de mettre aussi un bonnet d'astracan qui complète le costume.

— Eh bien?

— Voulez-vous, monsieur le comte, que j'aille vous le chercher?

— Trop bon, en vérité!... Mais oui... oui, j'ai quelques minutes à passer ici... le bonnet d'astracan...

— Je vais vous chercher le bonnet d'astracan.

Témoin de cette scène, Mme Brunoy se dit : « Un Allemand qui a de l'esprit... il doit être furieusement en colère. »

Et le docteur courut chercher le bonnet d'astracan.

— Qu'est-ce donc que ce bizarre docteur que vous avez ramené des eaux? demanda le comte quand le docteur ne fut plus là. Pourtant, s'il y avait quelque indiscrétion de ma part...

— Pas la moindre, cher comte.

— Est-ce un docteur en médecine?

— Non.

— Est-ce un docteur en droit?

— Non.

— En théologie?

— Oh! non.

— Docteur en quoi?

— En tout et en rien.

— Et que fait-il ici?

— Il exerce, il m'aime.

— Ah! charmant! charmant!

— Et vous, l'aimez-vous, chère dame?

— Je l'écoute. Il est très-savant. Il me tient lieu du monde que je ne vois guère plus. C'est un livre : je le lis à telle heure et je le ferme à telle autre.

— Mais c'est un Allemand à ressorts que vous avez là.

— Et à musique.

— Ah! le docteur est musicien aussi?

— Musicien et poëte : la romance qui est sur le pupitre est de lui.

— En vérité?

Et le comte s'approcha du piano : il lut le titre d'une romance placée en regard, celle enfin qu'allait chanter le docteur une minute auparavant : « *La Fleur portée*, romance dédiée à Mme Delphine Brunoy. »

— Ah! mais c'est tout à fait galant! s'écria-t-il; voyons.

Le comte parcourut ensuite rapidement la romance...

— Très-bien! très-bien! dit-il en marquant la mesure avec son sourire et un mouvement de sa main droite. Parfaitement bien! passionné, original, délicieux!...

Il s'interrompit dans ses éloges pour s'adresser ainsi à Mme Brunoy :

— J'ai une idée! Voudriez-vous m'accompagner?

— Quoi! vraiment, vous voudriez?

— Mais sans doute!

— Sans plaisanterie ?

— Rien n'est plus sérieux, chère dame, et j'ajoute : Rien n'est plus agréable pour moi.

— Puisque vous le voulez...

Mme Brunoy s'assit devant le piano.

Le comte de Maillembert, ayant pris la place qu'occupait le docteur, commença, sans hésitation et avec l'aplomb d'un musicien consommé, la romance dédiée à sa femme, composée pour sa femme, inspirée par sa femme.

ROMANCE

Donne-moi cette fleur meurtrie
Entre ta ceinture et ton cœur ;
Je la veux triste et sans couleur,
Donne-la-moi pâle et flétrie.

Ni la rose, éternelle fée,
Ni le lis qui vient de s'ouvrir,
Ne valent le dernier soupir
De la pauvre fleur étouffée.

Doux échange qui ravit l'âme,
La femme a gardé dans son cœur
Le plus doux parfum de la fleur,
La fleur, le parfum de la femme.

— Quelle charmante voix il a toujours ! pensa Mme Brunoy en laissant échapper de ses doigts les dernières notes de l'accompagnement.

— Décidément, s'écria le comte enthousiasmé des paroles et de la musique, décidément la romance du docteur est parfaite. Priez-le, en mon nom, de m'en adresser un exemplaire ; je serais flatté...

— Comptez-y, cher comte ; mais...

La phrase de Mme Brunoy fut arrêtée sur ses lèvres par l'entrée du valet de chambre qui portait avec beaucoup de soin et un certain mystère un grand carton à

robe délicatement enveloppé dans une étoffe de soie grise.

— Pardon, monsieur le comte, dit André, votre cocher a craint que vous n'ayez oublié de monter ce carton avec vous, et il m'a chargé de...

— Ce carton! ce carton! dit le comte fort contrarié... c'était inutile!... vous n'aviez qu'à le laisser où il était... qui vous priait? redescendez ce paquet!...

— Oui, monsieur le comte.

— Et dites au cocher...

— Oui, monsieur le comte, continuait à balbutier le valet, honteux de son zèle et de son ouvrage.

— Et dites-lui...

— Mais prenez donc garde, intervint Mme Brunoy en s'emparant du paquet qu'elle souffrait de voir ainsi tiraillé entre les mains du comte et celles du valet de chambre; prenez donc garde! Cet objet paraît fort délicat, ajouta-t-elle en le posant sur un guéridon au grand ébahissement de celui que cette courtoisie ne satisfaisait guère. Quand vous vous en irez, cher comte, ma femme de chambre portera ce carton dans votre voiture.

— Maladroit! murmura le comte en regardant de travers le valet de chambre.

André se retira confus des pieds à la tête; il se dit à lui-même dans l'antichambre : — Si j'avais eu le projet de faire une bêtise, je crois que je n'aurais pas mieux réussi.

— Vraiment! reprit le comte avec un demi-sourire, je suis fâché de tout le dérangement que vous cause ce soir ma présence.

— Elle ne m'en cause pas, cher comte.

— Il était bien nécessaire, je vous le demande, de venir nous embarrasser de ce carton!

— Embarrasser!...

— Mais sans doute... nous causions... ce valet importun vient se jeter au milieu de la conversation, la troubler, et pourquoi ?... pour un carton qui... pour un carton que... pour un carton, enfin...

— Laissez, laissez, une robe de plus ou de moins dans la maison.

— Oh ! une robe ! une robe !

— Quand ce serait une robe, cher comte ?

— C'est que ce n'est pas...

Le comte perdait les étriers.

— Oh ! croyez, poursuivit Mme Brunoy, que je n'ai pas l'indiscrétion de chercher à savoir... Non, je serais désolée...

— Mon Dieu ! c'est... c'est... c'est un domino.

— Ah ! c'est...

— Oui... une fantaisie.

— Ah ! c'est un domino.

— Un domino... rien de plus. Oui ! un domino que j'ai apporté avec moi de Rouen, précisément pour... de Rouen, dis-je, oui, dans le but... dans le but de le mettre.

Le comte n'était plus du tout en selle.

— Je vais vous dire... hésita-t-il beaucoup à dire.

— Vous allez donc cette nuit au bal de l'Opéra ?

— Oui... répondit d'un ton pénible le comte, le regard au plafond.

— Comme vous dites cela en soupirant !

— Ma chère Delphine, avez-vous lu l'*Histoire des Indes ?*

— J'ai tout lu.

— Alors vous connaissez ces dévots personnages de l'Inde, ces fanatiques enragés qu'on nomme des fakirs, et qui, le front nu en plein soleil, passent toute leur vie debout, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre pied.

— Mais c'est un affreux supplice.

— Eh bien, vivre pour le monde, aller un jour dans une soirée, dans deux soirées, souvent dans trois soirées; aller le lendemain à un rendez-vous d'amour, le surlendemain à un bal, le surlendemain à un dîner qui ne se termine qu'à minuit; une intrigue de cœur à peine finie, en nouer une nouvelle; cacher péniblement une infidélité; séduire une femme, mentir à toutes : c'est être toujours debout, c'est être un fakir, c'est vivre sur un seul pied. A Paris, nous sommes dix ou douze mille qui vivons ainsi sur un seul pied. Plaignez-nous, plaignez-moi : car le plaisir à perpétuité, c'est absolument les galères à perpétuité.

— Alors, n'allez pas ce soir à ce dernier bal masqué de l'Opéra.

— Impossible! impossible!

— Je comprends, vous n'y allez pas seul?

— Nous n'y allons pas seul.

Le comte soupira une seconde fois.

— Est-ce avec cette belle veuve, cette Mme Olympe de Villeneuve, que vous y allez?

— Pas précisément.

— Vous l'adorez cependant?

— Entre nous, ma chère Delphine...

— Ne le niez pas, et ce domino mystérieux est pour elle.

Le comte s'écria :

— Eh bien, non!

— Comment, non! Il n'est donc ni pour elle, ni pour vous?

— Grâce au ciel, mon capitaine de frégate est resté à Rouen.

— Votre capitaine de frégate, dites-vous!

— J'appelle ainsi Mme de Villeneuve, veuve, en effet, du capitaine de la frégate *la Néréide*, de soixante

canons, veuve d'un brave marin dont elle a gardé l'emportement et la violence.

— Est-ce qu'elle jure?

— Non! elle a un bien plus grand défaut.

— Est-ce qu'elle fume?

— Un défaut bien plus grand encore : elle est jalouse, et je n'aime pas longtemps les femmes jalouses.

— Je le sais.

— Et sa jalousie me poursuit partout. Je ne puis aller deux fois de suite dans une maison sans qu'elle cherche à s'y introduire pour me faire quelque scène de fureur jalouse. C'est une Hermione normande.

— Comme moi autrefois.

— Exactement! Vous vous rappelez donc?...

— Si je me rappelle! Et vous, comte, vous rappelez-vous le jour où j'allai vous faire cette horrible algarade chez Mme de Grandpré?

— Oui! — vous prîtes les pincettes, et, n'écoutant que votre colère, vous brisâtes un superbe service de porcelaine de Saxe.

— Deux pendules!

— Et la grande glace de la cheminée!

— Tandis que vous, monstre, vous riiez dans un fauteuil. Quel fut le beau résultat de ce drame? Que vous me détestâtes un peu plus qu'auparavant? Ainsi vous n'avez pas amené de Rouen cette charmante Furie, cette jalouse Mme de Villeneuve?

— Non.

— Mais alors pourquoi ce domino?

— Voilà... cherchez!

Mme Brunoy courut au paquet, le défit, et après avoir vu le domino, elle s'écria :

— Ravissant! Vous avez raison, ce n'est pas pour une veuve, il est trop rose.

— Quelle pénétration! quelle pénétration! dit le comte.

Et Mme Brunoy ne cessait de s'extasier.

— Oh! mais c'est d'un gracieux! d'un joli!

— Essayez-le!

— Quelle folie! En vérité...

— Essayez-le... Voyons...

— Mais...

— Je vous en prie, Delphine, essayez-le. Je suis sûr qu'il n'ira à personne comme à vous.

Cédant aux prières du comte, Mme Brunoy essaya le domino rose; elle dit tout bas en le passant :

— Après tout!...

— Délicieux! c'est le petit Chaperon rouge! s'écria le comte quand il vit Mme Brunoy revêtue du pimpant domino.

— Oui, et vous êtes l'ogre, car ceci sent diablement la chair fraîche. Ce domino rose est pour une jeune fille.

— Si jeune, si jeune, mais si jeune, ma chère Delphine...

— Qu'elle est encore en nourrice, n'est-ce pas?

— Non, mais qu'elle est encore avec sa gouvernante. C'est une belle et sentimentale Bretonne venue à Paris, ainsi que ses trois sœurs, pour terminer ses études musicales.

— Ah! comte! comte! dit Mme Brunoy d'un ton de reproche et sans avoir encore quitté le domino rose; comte, prenez garde! A la rigueur, je comprends la veuve du capitaine de frégate. — Ce n'est que mal. — D'ailleurs, elle a peut-être fait plus d'une fois le tour du monde... Mais une jeune fille avec sa gouvernante!

— Je vais vous rassurer.

— Je vous en prie.

— Un train de plaisir, le mois de septembre dernier, la conduisit à Rouen.

— Avec sa gouvernante, je suppose?

— Avec sa gouvernante et ses trois autres sœurs. La joyeuse volée s'était répandue dans nos belles prairies. Mon château se trouva sur le passage des charmantes voyageuses. Je leur en fis ouvrir la grille. La gouvernante fut ravie de mon hospitalité.

— Désintéressée?

— Pas tout à fait. Quand elle quitta le château, une de ces demoiselles y avait laissé son cœur.

— Vous ne courûtes pas après elle pour le lui rendre. Et la suite de l'intrigue?

— Comme dans tous les romans. Mlle Hermance m'écrivit... Je la vis par-dessus le mur du jardin de son hôtel. — Tenez! tout près d'ici, à la barrière Blanche.

— J'attends que vous me rassuriez.

— Attendez!

— J'attends. Mais permettez-moi de vous dire que, dans tous les romans, il y a un père ou une mère...

— Je sais... du moins...

— Eh bien, alors, cher comte, qu'attendez-vous à votre tour pour m'en parler?...

— C'est que nous n'avons qu'un oncle... absent mais terrible, ou terrible mais absent, comme vous voudrez. Il est commandant des zouaves en Algérie.

A cet endroit de la conversation entre le comte de Maillembert et Mme Brunoy, des airs de danse se firent entendre. Ces airs arrivaient à eux affaiblis par l'éloignement.

— Ainsi, aucun obstacle ne vous arrête? continua Mme de Brunoy.

— Aucun entre la naïve Hermance et moi, répondit le comte. Bref, cette nuit...

— Cette nuit! Ah ça! mais vous ne me rassurez pas du tout!

— Je vous en prie...

Les airs de danse devenaient plus distincts.

— Cette nuit, dis-je, je la conduis au bal masqué de l'Opéra, dont elle rêve depuis qu'elle est au monde.

— Est-ce donc ainsi que vous me rassurez? A l'Opéra!

— A l'Opéra. Je la conduis à l'Opéra!

— Au bal masqué?

— Au bal masqué.

— Mais sa gouvernante, ses sœurs?

— Avec ses sœurs, avec sa gouvernante... Je ne m'y oppose pas... Mais, encore une fois... patience!

— Patience! patience! — Et vous la faites danser toute la nuit?

— Je vous l'ai dit, je ne danse plus. On danse maintenant à la hongroise, à l'allemande... Ce sont des danses que je ne parle pas...

Les airs de danse, entendus depuis quelques instants, devenaient de plus en plus vifs et clairs au-dessus de la tête. Le comte désigna le plafond et reprit:

— Mais ces airs sont charmants. Quelle verve! quel entrain! cela vous fait danser malgré vous. Est-ce que cela ne vous donne pas aussi envie de danser?

La question fut suivie, chez le comte, d'un mouvement et d'un geste auxquels Mme Brunoy était loin de s'attendre au milieu de son cours de morale. Il la prit galamment par la taille et la força à danser.

— Mais, comte! comte! comte!

— On ne peut laisser passer d'aussi jolis airs, d'aussi gracieux motifs, sans les saluer d'un pas.

— Je ne veux pas danser, moi!

— Voyons, vous dansez pourtant...

— Malgré moi... bien malgré moi...

— Soit!...

— Je vous dis, comte...

— A quoi bon?...

— Je veux savoir...

— Vous allez perdre la mesure.

— Je veux savoir... Après le bal?... Cette jeune fille?...

— Ah! vous voulez...

— Sans doute!

— Eh bien, je l'enlève.

— Vous l'enlevez, grand Dieu!

— Grand Dieu! je l'enlève : je ne dis cela qu'à vous.

— Enfin me voilà rassurée. Sérieusement, mon ami?...

— Sérieusement, le bal fini, je lui dis : Mademoiselle...

Ici les airs de danse devinrent tout à coup si gais, si entraînants, que le comte, qui avait consenti à se reposer un instant, reprit de plus belle Mme Brunoy autour de la taille et la força à polker.

Tout en se défendant, elle disait d'une voix heurtée et haletante :

— Vous lui dites?... vous lui dites?...

— Vous dansez comme une willis.

— Il ne s'agit pas de moi! Vous dites à cette jeune fille?...

Sans s'arrêter une seconde au milieu de son pas, le comte répondit :

— Je lui dis : « Comme la plus éclatante conquête de ma vie, je voulais savoir si, à trente ans, je pourrais être aimé d'une fille de dix-sept ans. C'était mon orgueil. J'ai été aimé. La conquête est certaine, mais je ne la ternirai pas par l'abus de la victoire. »

Mme Brunoy respira et dit :

— Comte, vous me jurez...

— Quand monsieur le comte voudra monter en voiture... accourut dire le valet de chambre.

Toujours en dansant, le comte de Maillembert tira sa montre et dit :

— Diable! en effet, il n'est que temps, quoique la maison d'Hermance soit près d'ici. Adieu, madame.

— Vous partez?

Notez que Mme Brunoy et le comte dansaient encore à ce moment des adieux.

— Je pars. Que voulez-vous?... le devoir.

— Quand reviendrez-vous? Nous sommes en février, vous reverra-t-on aux vendanges?

En polkant avec toute la fureur de la musique et en conduisant Mme Brunoy vers la porte de sortie, le comte lui dit :

— Méchante! dans la première quinzaine de mars.

— Alors, ce sera dans un mois. Mais pas plus tard!

Toujours en allant vers la porte avec Mme Brunoy, le comte lui répondit :

— Pourquoi? Serais-je assez heureux pour que ce fût de l'impatience?

— Oh! non.

— Ah!

— C'est que, plus tard, je serai partie pour les eaux.

— Avec le docteur?

— Naturellement.

Le comte répétait ce mot « naturellement, » et il allait passer, toujours en polkant, sous la porte de sortie avec Mme Brunoy, quand le docteur reparut, le bonnet d'astracan à la main.

— Enfin, j'ai trouvé ce fameux bonnet!... Que vois-je? s'interrompit-il pour dire, que vois-je? Je ne me trompe pas! C'est elle! Elle, en domino rose! elle danse avec son

mari! elle va au bal avec son mari! avec son propre mari!... Ah! ah! ah! ah!

Il leva les yeux au ciel, enfonça le bonnet sur sa tête, et il suivit à distance le comte et Mme Brunoy, qui ne se doutaient ni l'un ni l'autre de la scène comique, bouffonne, grotesque, jouée derrière eux.

Et le comte de Maillembert dit, en sortant du salon, à Mme Brunoy, tenue si amicalement sous son bras :

— Dites-lui bien, je vous prie, à ce cher docteur, tous les regrets que j'ai eus de n'avoir pu le saluer avant mon départ. Car, véritablement, ce cher docteur...

Le comte et Mme Brunoy sortirent, toujours suivis du docteur, dont la surprise bouffonne ne cessait pas.

André, le valet de chambre, courut aussitôt vers la porte d'un cabinet contigu au salon et il appela :

— Perrine! mademoiselle Perrine! accourez! accourez donc!

— Qu'y a-t-il, monsieur André? demanda Perrine. Comme vous êtes impatient!

— Il y a... qu'il n'y a plus madame. Elle vient d'aller au bal.

— Au bal!

— A l'Opéra. C'est délirant.

— Dé...

— Délirant. Puisque nous voilà seuls, je vous propose une fugue.

— Une fugue?... Je ne comprends pas.

— C'est une manière de vous demander si vous voulez venir au bal avec moi, mademoiselle Perrine.

— Mais la maison, qui la gardera?

— Nous serons rentrés avant madame.

— Mais si elle revient avant nous?

— Elle ne reviendra pas avant nous. Venez-vous, oui ou non? C'est mon ultimatum.

— Ultima?...

— Ton. C'est un mot politique qui veut dire : Dépêchons, le bal va commencer.

Et prenant Perrine par la taille, il ajouta :

— Venez, sylphide.

— Je m'appelle Perrine; pourquoi m'appelez-vous sylphide?

— C'est le nom de la première danseuse de l'Opéra, que vous allez totalement éclipser... Voilà pourquoi...

— Eh bien! dit Mme Brunoy, d'un ton sévère, en rentrant au salon suivie du docteur. Eh bien!...

— Madame! s'écria Perrine effrayée en se retirant, madame!

André se retira aussi, et, cette fois, sans faire aucun néologisme.

— Voyons, dit Mme Brunoy revenue au salon avec le docteur, dont la figure était des plus vexées; voyons, ce n'était qu'un oubli, qu'une simple distraction de ma part.

— Avouez, madame, que l'oubli est bien grand, et la distraction fort étrange.

— Eh! mon Dieu!... oui... Mais ce joli costume de bal que ne touche jamais impunément la peau d'une femme... et puis le comte était, ce soir, si amusant, si amusant!

— Si aimable. Dites-le tout de suite.

— Ne croyez-vous pas que je vais me remettre à l'aimer?

— Mais...

— Un homme qui ne m'a parlé ce soir que de ses maîtresses.

— C'est quelquefois un moyen...

— Il est vrai qu'il paraît en être aussi fatigué qu'il l'était autrefois de sa femme.

— Ne vous a-t-il pas baisé la main en partant?

— Eh bien?

— C'est ainsi que commencent toutes les amours.

— Et qu'elles finissent aussi.

— Et s'il eût voulu étendre ses priviléges ?

— On aurait vu, docteur, ou aurait vu.

— Et s'il eût voulu... car enfin il a des droits.

— Des droits ! des droits !

— Que vous ne paraissez guère d'humeur de lui contester.

— D'abord, il n'a aucun droit.

— Ah ! permettez, madame...

— Je vous dis qu'il n'a aucun droit.

— Mais, pourtant, un mari... même en France...

— Aucun, je vous le répète.

— Ces choses-là se disent, mais...

— Mais on peut les prouver, affirma avec force Mme Brunoy, en posant la main sur les papiers placés par elle sur la cheminée.

— Si elles se prouvent, c'est que...

— C'est que...

— Eh bien ! madame, c'est que vous n'êtes pas mariés, vous et M. le comte.

— Ah ! ceci...

— C'est ma pensée, c'est ma conviction.

— Que ne dites-vous vrai !

— Voyez-vous, madame, vos paroles, vos actions, malgré vos lettres, tout me prouve que la présence de M. de Maillembert chez vous n'a pas absolument pour origine le mariage, mais...

Mme Brunoy prit alors un des papiers.

— Soyez confondu : voilà mon contrat de mariage.

Elle remit le papier au docteur.

Le valet de chambre vint interrompre le dialogue entre le docteur et Mme Brunoy :

— Une jeune dame, dit-il, désire instamment parler en secret à madame.

— A cette heure-ci?
— Elle est très-émue; je crains même qu'elle n'attende pas la permission...
— Que veut dire?... Enfin, qu'elle entre!
Le valet se retira.
— Docteur, voulez-vous un instant?...
— Madame...
Le docteur se dit en lui-même en se retirant :
— Son contrat de mariage! Allons lire attentivement... Je n'y crois pas encore.
La personne annoncée entra aussitôt, et avec tant de précipitation, qu'elle fut soudainement en présence de Mme Brunoy, à qui elle dit avec une colère mal contenue et qui devait l'être fort peu de temps :
— M. de Maillembert sort d'ici, je le sais, je l'ai vu!
— Oui, madame. — L'entrée est originale, pensa Mme Brunoy.
— Vous devinez alors le motif qui m'amène?
— Pas encore, madame.
— Son portrait pourtant est dans votre antichambre.
— Le portrait de qui, madame?
— De M. de Maillembert.
— Allons! se dit mentalement Mme Brunoy, c'est Mme Olympe de Villeneuve.
Et elle répondit tout haut :
— Peut-être.
— Le vôtre aussi y est.
— Oui, madame.
— Deux portraits! — Vous l'aimez donc?
— Deux portraits, madame, ne prouvent pas absolument...
— Deux portraits couronnés par l'Amour.
— Oh! alors, madame!...
— Ceci constaté, madame, je dois vous dire tout de suite, pour bien arrêter nos positions respectives, que

M. de Maillembert s'est formellement engagé à épouser Mme Olympe de Villeneuve, veuve d'un capitaine de frégate de soixante canons. Cette veuve, c'est moi.

Mme Brunoy en éclatant de rire :

— A vous épouser? Ah! ah! ah!...

— Mais, madame... ce rire...

— C'est que... épouser!... lui!... Ah! ah! ah!

— Madame, encore une fois...

— Don Juan aussi promettait à toutes les femmes de les épouser. Ah! ah! ah!...

— Don Juan était marié, madame.

— Sans cela où eût été l'esprit?

— Je vous dis, madame, que don Juan était marié, et que M. de Maillembert ne l'est pas.

Mme Brunoy, en riant encore plus fort devant Mme de Villeneuve, qui rageait aussi plus fort, lui répondit :

— Ah! ah! ah! M. de Maillembert n'est pas marié?

— Non, madame, ou, ce qui revient au même, il ne l'est plus, puisqu'il est veuf.

Et Mme Brunoy se dit intérieurement avec grande réflexion :

— C'est mieux! Ah! il ne veut pas être marié! Très-bien!

— Et la preuve, madame, qu'il n'est pas marié, c'est qu'il m'a juré que nous en finirions tous les deux avec la vie plutôt que de ne pas nous unir.

— Il vous a juré cela? grand Dieu!

— Oui, madame... Vous voyez donc...

— Y a-t-il un lac dans votre propriété, madame?

— Une rivière la traverse.

— Elle peut remplir le même objet.

— Vos railleries, madame... — Prenez garde! La veuve d'un capitaine de frégate de soixante canons.

— Enfin, madame, qu'attendez-vous, que voulez-vous de moi?

— D'abord, que vous renonciez à recevoir chez vous M. de Maillembert.

— Eh! madame! si vous n'avez pas vous-même le pouvoir de l'empêcher de venir chez moi, qui oserait se croire le droit de l'obtenir de lui?

— Eh bien, je l'aurai ce pouvoir!

— Employez-le, madame; employez-le donc!

— Ne me défiez pas!

— Oh! madame, qui voudrait?...

— Je ne réponds plus de moi quand on me brave.

— Mais, qui prétend?...

— Vous me bravez! Ah! vous me bravez!

Mme Brunoy alla à la cheminée prendre les pincettes, et en les offrant à Mme de Villeneuve, elle lui dit :

— Les porcelaines sont là... Voyez.

Et elle lui indiqua un magnifique service de Saxe.

— Voilà les deux pendules.

Puis, faisant tourner sur elle-même Mme de Villeneuve, elle lui dit encore :

— La glace est de ce côté-ci.

Mme de Villeneuve, après un moment de surprise, lança au loin les pincettes en s'écriant :

— Eh! madame, est-ce qu'une femme comme moi a recours à de pareils moyens de vengeance? Il en est d'autres...

— Auriez-vous des armes?

— Comptez-vous, madame, aller ce soir au bal de l'Opéra avec M. de Maillembert, qui, sans doute, vous y attend?

— Je veux bien vous rassurer : non, madame, je ne vais pas au bal.

— Pourtant, ce domino rose qu'il a apporté avec lui de Rouen...

— J'ai cru d'abord qu'il était pour vous.

— Il serait donc pour une autre? pour une troisième?

— Peut-être même pour une quatrième, madame.

— Et vous dites cela avec ce calme profond? Vous ne l'aimez donc pas? Moi, je cours à l'Opéra, je vais nous venger!

— Oh! ne me vengez pas, madame, je vous prie.

— Ah! je le connais maintenant! Il me connaîtra aussi. Je vais lui faire une scène!

— Croyez-moi, madame, ne lui faites aucune scène.

— Et à elle! Je suis lasse à la fin de tant de légèreté. Madame, sachez donc, puisqu'il nous trompe toutes les deux, sachez donc qu'il me parle sans cesse d'une Delphine qu'il a aimée...

— Que dit-elle? pensa Mme Brunoy.

— D'une Delphine qu'il a adorée autrefois.

— Vraiment!

— Il ne fait que répéter: « Ah! si Delphine était là! Ah! ce n'est pas ainsi que Delphine m'eût répondu! » Mais quelle est donc cette Delphine?

— Tenez! je gage que cette Delphine n'a jamais existé. Allez! c'est uniquement pour vous faire enrager. Tous les hommes ont une Delphine en réserve.

— Vous vous trompez: je suis sûre maintenant que c'est avec cette Delphine qu'il est allé à l'Opéra. Celle-là payera pour toutes, madame. Il m'a dit qu'elle était fort belle; qu'elle avait des yeux superbes. Je cours m'en assurer; je vais lui arracher son masque.

— Une pareille insulte en public!

— Quant à lui, je ne l'insulterai pas, je le tuerai. — Adieu, madame; voilà comme on aime quand on est veuve d'un capitaine de frégate.

Entrée comme un orage, Mme Olympe de Villeneuve sortit comme une tempête du salon de Mme Brunoy.

Mme Brunoy, qui avait plaisanté jusque-là, fut effrayée des dernières paroles de Mme de Villeneuve, qui disparut après les avoir jetées comme adieu.

— C'est une folle, se dit-elle... Oui, mais une folle comme je l'ai été autrefois. Elle est capable de faire ce qu'elle dit; je l'eusse fait! Oui, elle est capable de se porter contre M. de Maillembert et contre la jeune fille, qu'elle va infailliblement lui trouver au bras, à quelque acte terrible de vengeance. Elle est femme, elle aime, elle est jalouse: tout est à craindre. Je dois empêcher un tel malheur; et puis, le nom de M. de Maillembert mêlé à un procès...

Elle sonna, André parut.

— Dites au docteur de venir au salon.

Le valet de chambre courut exécuter l'ordre de Mme Brunoy.

— Oui, reprit-elle, en allant, l'esprit exalté, de la cheminée à la croisée, par où elle pouvait facilement voir les croisées illuminées de l'Opéra ; oui, ce moyen peut réussir : il est de mon devoir de le tenter quand personne n'est là pour défendre cette jeune fille. Ah! M. de Maillembert! M. de Maillembert! murmurait-elle en jouant avec ses doigts sur les carreaux, M. de Maillembert! vous êtes bien coupable. Encore, si votre légèreté ne faisait tort qu'à vous seul! Mais la beauté, la vie d'une jeune femme, d'une enfant, exposées, à cause de vous, aux plus graves dangers!

Le docteur entra.

— Me voici, madame.

— Ah! venez, écoutez!

Le docteur n'écoutait pas.

— Ah! madame, dit-il plein d'émotion, j'ai lu votre contrat de mariage, et j'accourais...

— Plus tard nous causerons...

— Pourtant, madame...

— Plus tard, vous dis-je. Je vous ai fait appeler pour...

— Je sais pourquoi : pour m'accorder mon pardon.

Oui, tantôt, j'ai eu tort, gravement tort de vous dire... Mais la jalousie... ma franchise... Ah! si j'avais lu ce contrat de mariage! — L'avez-vous lu?

— Que trop! mais il ne s'agit pas de cela.

— Je devine alors : troublés l'un et l'autre ce soir par l'arrivée de M. de Maillembert, au moment où j'allais vous faire entendre ma romance...

Le docteur Oberthal courut au piano.

Mme Brunoy, l'interrompant encore plus vivement :

— Il ne s'agit pas non plus...

Le docteur, qui continuait à ne pas l'entendre :

— *La Fleur portée!* s'écria-t-il.

Le malheureux allait chanter!

La romance fut jetée au loin par Mme Brunoy.

— Il s'agit bien de romance! Allez vite à l'Opéra!

— Moi?

— Vous-même.

— Pour chanter ma romance?

— Allez à l'Opéra; mettez un masque.

— Un masque... l'Opéra... Mais, madame!...

— Vous irez au foyer. Vous y rencontrerez infailliblement mon mari avec un domino rose à son bras.

— En vérité, madame...

— Dites tout bas à l'oreille de ce domino rose, de cette femme, qu'il y a danger, immense danger pour elle, à rester plus longtemps au bal. Prenez-la ensuite sous le bras et engagez-la à vous suivre...

— Mais si elle ne veut pas?...

— Vous lui direz que vous êtes son oncle.

— Son oncle?

— Oui, son oncle, le commandant des zouaves.

— Moi, commandant des zouaves!

— Vous vous perdrez ensuite dans la foule avec elle, vous quitterez le bal et la ramènerez...

— Où?

— Elle vous le dira, Mais partez, partez!

— J'obéis... Mais, madame, je vous en supplie, relisez ce contrat.

— Oui... Mais allez, allez! dit Mme Brunoy, impatientée, émue, troublée.

Elle prit indifféremment des mains du docteur le contrat qu'il lui tendait.

— Vous vous êtes mariée à Termonde?

— Oui, à Termonde; mais je vous en conjure...

— En Belgique?

— Oui, en Belgique... c'est possible... Mais partez, au nom du ciel, partez!

— Eh bien! madame, votre mariage...

Au comble de l'impatience, Mme Brunoy cria une dernière fois au docteur:

— Partez!

— Je pars, dit enfin le docteur.

Mais, en s'en allant, il murmura jusque dans la rue:

— Un masque! l'Opéra!... commandant des zouaves!...

Froissant dans ses mains le contrat que lui avait laissé le docteur, Mme Brunoy disait, quoique son esprit fût ailleurs: — Il m'aime bien, ce cher docteur, quel dévouement! Mais que me veut-il, avec ce contrat que je ne lui avais montré que pour lui prouver mon mariage, que parce qu'il avait fini, comme tout le monde, par en douter, par le nier même? Pourquoi cette obstination de sa part à vouloir me faire relire ce contrat, comme si je ne le savais pas par cœur? En ce moment il doit être à l'Opéra, puisse-t-il arriver à temps! Cette Mme Olympe de Villeneuve m'a fait peur; mais j'espère que le docteur pourra conjurer l'orage. J'ai été dure avec lui... mais il est si bon! Aussi, me parler en un pareil moment de ce contrat!...

Mme Brunoy, toujours l'esprit préoccupé, déplia le contrat et se mit à le parcourir.

— Mon Dieu! dit-elle, comme un contrat de mariage ressemble à un testament.

Elle lut :

« Aujourd'hui, trois mai mil huit cent, etc., se sont présentés devant nous, maire de la commune de Termonde... » Le docteur m'a demandé si Termonde n'était pas en Belgique. Cette question!... Sans doute, puisque Termonde est près d'Anvers... Ah! s'interrompit par un cri Mme Brunoy... ah! je comprends! je devine maintenant! Il a raison: quel trait de lumière! Un homme qui ne m'eût pas aimée ne l'eût jamais eu! Et moi qui n'y avais jamais pensé!... Des pas dans l'antichambre... quelqu'un!

Mme Brunoy repoussa le contrat sur la cheminée.

Le comte ouvrait brusquement la porte du salon et éclatait ainsi avec la plus grande véhémence :

— Voilà un carnaval dont je me souviendrai toute la vie!

— Vous sortez de l'Opéra ?

— Je sors de l'enfer!

— Mais que vous arrive-t-il?

— Une aventure... Ah! une aventure...

— Il vous en est déjà tant arrivé!...

— Pas comme celle-ci! oh non!

— Mais encore ?...

— C'est la dernière de ma vie.

— Permettez-moi d'en douter... mais enfin ?...

— Vous ne sauriez imaginer...

— Vous aurez été sans doute dérangé dans cet enlèvement.

— Du tout.

— Ah! mon Dieu! murmura entre ses lèvres Mme Brunoy, il a eu lieu?

— Il a parfaitement réussi : ma jolie Bretonne a été aussi exacte au rendez-vous qu'une femme mariée. Aus-

sitôt nous sommes montés en voiture; elle a passé son domino rose : nous étions enfin à l'Opéra.

Le comte s'interrompit pour jeter ces mots brisés :

— Qui pouvait prévoir? — Mais qui donc lui aura dit? — Enfin nous sommes à l'Opéra; ma ravissante novice est enchantée de tout ce qu'elle voit, de tout ce qu'elle entend; elle n'avait rien vu d'aussi splendide, me disait-elle, dans les descriptions de Télémaque, fils d'Ulysse. Tout allait donc à merveille. Je me sens frapper à l'épaule.

— Comme vous êtes ému!

— On le serait à moins.

Le comte s'interrompit encore pour lancer au plafond cette réflexion :

— Mais elle est donc venue par le télégraphe électrique?

— Ah! je prévois, se dit mentalement Mme Brunoy; et, s'adressant au comte : — Vous vous retourniez, disiez-vous...

— Ce coup à l'épaule, c'était Mme Olympe de Villeneuve!

— La veuve du capitaine de frégate?

— Et ses soixante canons. Ses regards me disent tout de suite l'accueil gracieux qu'elle me prépare. Je vais m'expliquer, me justifier... au même instant, je sens que Mlle Hermance est presque arrachée de mon bras.

— Par Mme de Villeneuve?

— Du tout! par un monsieur qui avait mis, pour tout déguisement, un horrible nez de carton.

— Était-ce le docteur? se demanda Mme Brunoy.

— Je veux faire face à ce nouvel assaillant, je demande hautement de quel droit... Bon! Mme de Villeneuve me fait violemment tourner de son côté, et c'est à elle qu'il faut que je réponde. — Que répondre à une Furie vengeresse qui m'accable à haute voix des plus

cruels reproches? Je m'emporte à la fin... je vais riposter... mais l'homme à l'affreux nez de carton qui entraîne toujours Hermance m'oblige à m'adresser à lui et à lui demander impérieusement une seconde fois : — De quel droit?... — Commandant des zouaves, me répond-il, cette jeune fille est ma nièce.

— Mais était-ce le docteur ? se demanda encore Mme Brunoy.

— Commandant des zouaves ou des spahis, je lui réponds, vous n'enlèverez pas ainsi une femme que mon bras protége. — Oui, mais l'autre femme, celle qui se protégeait toute seule, l'autre zouave, Mme de Villeneuve, lève le bras et me donne au même instant...

Ce cri échappa à Mme Brunoy :

— Grand Dieu !

— Le plus beau soufflet qu'on ait jamais reçu.

— Je respire !

— Je ne sais pourquoi vous respirez, mais moi je n'y ai plus vu.

— Non, je veux dire... Continuez.

— J'allais chercher à dompter cette lionne, mais je sens que Hermance n'est plus à mon bras. Le commandant des zouaves l'entraînait. Alors, c'est sur lui que ma rage va tomber... Je m'élance, j'ai déjà renversé son chapeau... Olympe, l'impitoyable Olympe, s'attache à moi, et, avec ses mains irritées, véritables grappins d'abordage, elle met ma toilette dans le beau désordre que vous voyez... Je veux me dégager, impossible; courir, encore plus impossible !... Olympe ne me lâche pas... Pendant ce temps, ma jeune Bretonne et son protecteur au nez odieux se perdent dans la foule, dans la foule qui rit, qui raille, qui hurle de joie devant ce spectacle dans le spectacle; enfin, laissant ma cravate en lambeaux dans les mains de Mme Olympe, je me précipite dans la mêlée pour rattraper mon féroce zouave; mais tout avait

disparu. Je sors, je descends en courant dans la rue... Personne! — Je ne sais où me diriger. — De rage, de lassitude, de désespoir, je reviens ici, et me voilà. — Ah! ma chère Delphine, quelle nuit! quelle nuit! Non, je ne veux plus entendre parler de bals masqués, d'enlèvements, de bonnes fortunes... Assez!

— Serment de buveur, mon cher comte.

— Vous verrez; et, pour commencer saintement le carême, permettez-moi de passer la nuit auprès de ce bon feu, dans cette bonne robe de chambre.

Le comte passa aussitôt la robe de chambre du docteur.

Et il reprit :

— Et coiffé de ce chaud bonnet d'astracan... Ah! qu'on est bien.

Le comte mit également le bonnet du docteur.

— Delphine, croyez-moi, dit-il ensuite, après s'être assis à côté de la cheminée, il n'y a de sage que votre docteur.

— Ne vous moquez pas de lui.

— Je l'adore!

— Cessez donc...

— Si j'avais à renaître, je me ferais Allemand.

— Encore une fois...

— Ils aiment bien, ceux-là!... ils ne changent pas tous les jours; ils n'enlèvent pas les femmes... ils aiment à domicile.

Ici Mme Brunoy crut entendre quelque rumeur dont elle ne s'expliquait pas bien la cause.

— Quel est, à cette heure, ce bruit dans la maison? se demanda-t-elle.

Le comte continuait ses lamentations, les pieds sur les chenets, le dos tourné au salon.

— Ils ne vont pas, du moins, se faire enlever leur maîtresse et leur cravate dans un bal masqué.

— Oui, dit Mme Brunoy, le bruit vient de ma chambre, et je ne devine pas...

Et le comte d'ajouter :

— Je suis sûr que le docteur est couché depuis dix heures.

C'est sur ces paroles que le docteur, sans apercevoir le comte, qui gardait toujours sa place auprès de la cheminée, et sans être vu de lui, entra au salon. Quel aspect il offrait! ses habits n'étaient pas moins en désordre que ceux du comte; son chapeau, écrasé sur sa tête, lui descendait jusqu'aux yeux; et, pour compléter le tableau, il n'avait pas retiré son monstrueux nez de carton.

— Ah! madame! madame! s'écria-t-il dans une agitation où jamais Mme Brunoy ne l'avait vu; ah! madame! madame! quelle mission vous m'avez donnée!

— Je crois reconnaître cette voix, murmura le comte, la tête cachée sous le manteau de la cheminée.

— Je sais... je sais tout! interrompit Mme Brunoy, s'efforçant de faire comprendre au docteur que le comte était à la cheminée; mais le docteur ne fit aucune attention à ce signe.

— Vous ne savez rien... reprit-il, rien... Elle s'est évanouie; moi-même je ne savais que devenir... Que faire?... Où la conduire? Je l'ai conduite ici.

— Elle est ici!

— Mais de quoi parlent-ils? se demanda une seconde fois le comte.

— Elle est dans votre chambre. Elle commence à revenir à elle, à se reconnaître. Ah! madame, quelle charmante enfant! quelle naïveté d'ange! On l'avait trompée, indignement trompée.

Mme Brunoy, hors d'elle-même, s'efforçait toujours de montrer au docteur la cheminée.

— Plus bas!

Et le docteur d'ajouter.

— On l'avait entraînée dans un piége.

— Mais plus bas! plus bas!

— Le croirez-vous? son séducteur avait juré qu'au sortir du bal de l'Opéra, il la conduirait en Algérie pour demander sa main à son oncle, le commandant des zouaves.

Ici le comte se leva impétueusement.

— Qu'est-ce donc que j'entends?... Ah! c'est donc lui qui... C'est vous! Otez ce nez fastueux, que je voie...

Le docteur, en même temps qu'il faisait un grand salut, ôtait son chapeau et son nez de carton.

— Maintenant, monsieur, reprit le comte, vous allez sur-le-champ me faire connaître le motif de votre intervention si déplacée dans mes plaisirs, le motif pour lequel vous avez osé enlever à mon bras...

Mme Brunoy se jeta au milieu du conflit.

— C'est à moi de vous le dire, car c'est moi qui ai prié le docteur d'agir comme il l'a fait.

L'aveu ne laissa pas de causer un immense étonnement à M. de Maillembert.

— Vous, madame?

— Moi-même, monsieur le comte.

Un instant ébranlé, M. de Maillembert releva le front et répliqua ainsi:

— Je vous demanderai alors, madame, ce que vous diriez, si, de mon côté, j'allais troubler l'ordre de votre existence, quand il est passé en habitude, chez vous comme chez moi, que nous respecterions toutes les fantaisies, vous de la mienne, moi de la vôtre. En disposant de ma liberté, j'ai compris que je ne devais pas toucher à votre indépendance. Vous ai-je jamais demandé compte de vos voyages, de vos fréquentations, de vos intimités? — Non.

— Vous le pouviez, répondit Mme Brunoy.

— Non, madame, non! le monde, qui ferme les yeux sur certaines séparations nécessaires, trouve de fort mauvais goût qu'on les viole après cinq ans d'une réserve mutuelle. Permettez-moi d'être de l'avis du monde, dont je suis. Il n'y avait donc pas de motif convenable, je le répète, pour...

Cette interruption partit des lèvres de Mme Brunoy:

— Pardon, monsieur le comte, il y avait un motif très-sérieux, très-grave, pour que ce qui est arrivé ce soir eût lieu: il y allait peut-être de votre vie... oui!

— De ma vie! dans un bal?

— Gustave III fut frappé au milieu d'un bal, monsieur le comte.

— Mais, madame, je ne suis pas roi de Suède; je ne suis pas Gustave III.

— Vous êtes aussi léger que lui. Il y allait donc de votre vie et de l'honneur de la jeune personne que vous accompagniez à l'Opéra. Je vous remercie, docteur, d'avoir suivi mes ordres; oh! oui, je vous remercie.

Mme Brunoy tendit loyalement la main au docteur, qui, prenant à son tour la parole, lui dit avec effusion:

— Ne me remerciez pas, madame: n'est-ce pas un bonheur pour moi d'avoir sauvé plus que la vie, la réputation d'une jeune fille dont le repentir et les larmes m'ont déjà récompensé?

— Toutes ces raisons, repartit le comte de Maillembert avec impatience demandent un prompt éclaircissement, et je veux enfin savoir, sans plus de paroles, quel danger...

Ce fut Mme Olympe de Villeneuve, cette fois, qui répondit au comte:

— Vous n'en courez plus aucun, monsieur, pas même celui de m'épouser.

— Mme de Villeneuve! la déroute est complète, pensa le comte de Maillembert.

— Oui, monsieur... Une nuit comme celle qui vient de s'écouler donne beaucoup à réfléchir. J'ai beaucoup réfléchi, monsieur le comte.

— Comme elle est calme! se dit le comte.

Mme Brunoy, après avoir eu la même pensée, se dit: Ma frégate a désarmé.

Mme Olympe de Villeneuve reprit sur le même ton de réserve et de dignité:

— On peut aimer un homme jusqu'à la folie, jusqu'à vouloir le poignarder.

— Ah! voilà le danger, se dit le comte.

— Jusqu'à vouloir insulter une rivale.

— C'est cela, se dit encore M. de Maillembert.

— Mais pour s'abandonner ainsi à la colère, poursuivit Mme Olympe de Villeneuve, il faut croire qu'on est seule à être aimée, il faut croire surtout qu'on sera épousée. Vous ne m'aimez pas. Ce soir, au bal, j'ai entendu que vous disiez tout bas votre amour à une autre femme.

A demi-voix, le comte dit à Mme de Villeneuve:

— Madame, le carnaval...

— Vous juriez de l'épouser.

Avec le même accent, le comte dit encore:

— Madame, le carême...

— Vous qui, veuf pour moi, célibataire pour une jeune fille crédule, êtes marié avec madame; oui, marié. C'est ce que j'ai su ce soir par monsieur (Mme de Villeneuve désignait le docteur), lorsque, dans le trouble et l'honnêteté de ses paroles, il faisait cette confidence à la jeune fille si cruellement, mais si heureusement désabusée. Je me retire; mais avant de me retirer, permettez-moi, madame de Maillembert, de vous faire des excuses pour mon étrange conduite de ce soir. La passion fait tout pardonner, oui, mais à la condition que, lorsque la raison en prendra la place, la passion recon-

naîtra ses erreurs. Je vous devais, madame, l'hommage de mon humiliation.

Mme de Villeneuve voulut ensuite s'en aller; mais Mme Brunoy la retint par ces mots qui jetèrent tous ceux qui les entendirent dans un étonnement qu'on va comprendre :

— Et moi, madame, je vous dois l'hommage de la vérité. Ne renoncez pas si vite à épouser M. le comte de Maillembert. M. de Maillembert, qui n'a pas donné peut-être autant que vous le croyez son amour à cette jeune fille, peut encore vous donner son nom et sa main.

A cette déclaration, faite d'un ton aussi convaincu que ferme, le comte dit :

— Qu'entends-je? Je ne comprends pas...

— Que dites-vous? demanda directement Mme de Villeneuve, non moins surprise.

Et Mme Brunoy, répétant sa phrase un peu modifiée, augmenta ainsi l'étonnement général :

— M. de Maillembert est libre.

— Mais, madame !... dirent à la fois le comte et Mme de Villeneuve.

— Libre, vous dis-je.

— Mais, encore une fois, madame, notre mariage...

— Notre mariage?...

— Sans doute, notre mariage... convenu à Termonde, conclu à Termonde... Mais je suis bien bon... vous vous raillez de moi... comme s'il était besoin de vous rappeler... Termonde!

— Eh bien oui, à Termonde, monsieur le comte.

— Alors, que prétendez-vous que nous ne sommes pas mariés?

— C'est à Termonde en effet, monsieur le comte, que M. de Saint-Rémy, mon oncle, voulut que notre mariage fût célébré.

— Quelle autre preuve?...

— M. de Saint-Rémy savait ce qu'il faisait, monsieur le comte, en exigeant que ce fût à Termonde et non à Paris.

— C'est possible, madame ; mais toujours est-il que nous sommes parfaitement...

— Termonde est en Belgique, monsieur le comte.

— Sans doute, sans doute; mais je ne vois pas...

— Qu'entends-je? pensa le docteur; est-ce que...

Mme Brunoy poursuivit :

— En Belgique, monsieur le comte, le divorce n'a jamais cessé d'exister.

— Le divorce !

Ici commença le réveil du comte. Il comprenait enfin.

— Elle a lu! dit dans un cri de joie étouffé le docteur; elle a lu!

— Dites un mot, continua Mme Brunoy, — car il faut notre consentement mutuel, — et dans trois mois, — le temps voulu pour les formalités exigées par la loi, — notre divorce sera solennellement prononcé.

Le comte se mit à réfléchir; et ces mots coururent entre ses lèvres et ses dents :

— Trois mois...

— Vous aimez la jeune fille qui est dans mes appartements, acheva avec le même calme magistral Mme Brunoy ; vous aimez madame; vous avez aimé cent autres femmes : faites un choix, et épousez ensuite qui vous voudrez.

— Un choix? dit le comte, un pied dans son passé, un pied dans l'avenir, et très-chancelant sur cette double base. Un choix?...

Le docteur disait tout bas à Mme Brunoy, tandis que le comte réfléchissait si profondément :

— S'il allait choisir cette pauvre jeune fille que j'ai ramenée, que j'ai sauvée...

Quant à Mme de Villeneuve, elle avait gagné peu à

peu la porte et elle attendait sur le seuil que le comte se prononçât.

— Mon choix est fait, dit-il à haute voix : je divorce!

— Il divorce! répéta Mme Olympe de Villeneuve avec joie et sur le point de rentrer triomphalement dans le salon.

— Je divorce... avec mon passé, dit M. de Maillembert, et j'épouse... ma femme.

Mme de Villeneuve avait disparu ou plutôt sombré.

— Docteur, reprit ensuite le comte, vous serez témoin... de mon bonheur.

Et Mme Brunoy ajouta :

— A charge de revanche peut-être.

— Le docteur se marierait!

Mme Brunoy regarda la pendule, prit deux flambeaux allumés et en donna un au comte; puis, se tournant vers le docteur, elle lui dit :

— Demain, docteur, nous ramènerons provisoirement Mlle Hermance chez sa gouvernante.

S'adressant ensuite à son mari tout en lui montrant la porte du fond, tandis que le docteur se disposait à sortir par une autre porte :

— C'est au premier qu'est la chambre d'ami, monsieur le comte. Bonsoir!

Après avoir regardé le comte et Mme Brunoy, qui allaient sortir chacun par une porte différente, le docteur se dit :

— Est-ce à l'huile ou au pastel, cette fois? J'attendrai.

FIN.

TABLE

UN FOU COURONNÉ.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

UN FOU
COURONNÉ

PAR

LÉON GOZLAN



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, rue de Rivoli.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

UN FOU COURONNÉ.

I

L'OURS NOIR.

C'est le jour de Noël 1697. On peut voir sortir par un des faubourgs de Stockholm, donnant sur la campagne, une longue file de traîneaux attelés à de petits chevaux vifs et barbus comme des chèvres, et à des rennes dont les cornes agitent joyeusement des rameaux de sonnettes d'argent. Ces traîneaux ont des formes différentes. Les uns imitent le corps élégant d'un cygne; les autres celui d'un cerf; beaucoup ressemblent à un bateau ; tous déploïent sous un ciel gris de perle, légèrement rosé à l'horizon, et sur une terre unie et glissante comme un miroir, les plus riches couleurs. On en compte au moins cinquante dans lesquels se trouvent de jeunes seigneurs et de jeunes dames de la cour, et plus de cent autres chargés de domestiques portant avec eux des instruments de chasse, des pieux, des flèches, des fusils, des filets, des massues, des haches et des coutelas. Dans le premier traîneau, façonné en forme de chimère jetant des flammes par les naseaux, et incrusté d'or, d'écaille et d'ivoire, sont assis le roi Charles XII, qui a maintenant dix-sept ans, et le compagnon fidèle dont il ne veut jamais se séparer, l'ami qu'il a toujours près de lui, à table pour lui tenir tête quand il boit dans des proportions surhumaines, au conseil quand il daigne y paraître pour se moquer des vénérables sénateurs, à la chasse s'il faut poursuivre avec acharnement pendant vingt lieues quelque bête fauve ou

la terrasser. Réginald est le nom de cet ami du jeune roi. Sa destinée sera des plus extraordinaires si elle est appelée à ressembler à ce qu'on en sait déjà.

Après le traîneau du roi on distingue celui de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, jeune demoiselle d'origine suédoise, mais élevée en Allemagne, au milieu des cours les plus brillantes. Elle est venue présenter ses hommages, car elle a déjà l'humeur fort aventureuse, à la sœur du jeune roi, qui l'a reçue avec les honneurs dus à sa haute naissance et l'intérêt qu'elle inspire à tout le monde, et à la première vue, par sa beauté qui ne sera pas surpassée, par ses grâces toutes françaises, par son esprit dont le souvenir restera comme celui des Sévigné, des Mortemart et des Geoffrin. L'histoire ne l'appellera jamais que la belle comtesse Aurore de Kœnigsmarck. Son corps de fée est enveloppé dans une pelisse de martre si fine, qu'elle semble entourée d'un vêtement de mousseline, et si chaude, que son admirable visage rayonne de la douce animation du printemps. Un bonnet bleu, fabriqué en Perse, élégant et chiffonné, posé coquettement sur sa tête, se termine par un épi d'argent. On dirait une brune Napolitaine peinte par Rubens. Sa fraîcheur rappelle les plus suaves nuances des fruits et des fleurs, sans tomber dans la froideur qu'entraîne le beau absolu. La bonté, la noblesse, la fierté de caractère, l'usage, l'esprit, la volupté, la grâce, la mélancolie sont chez elle dans une mesure si exacte, qu'on ne lui souhaiterait pas de les posséder à un degré de plus, de peur d'altérer l'adorable équilibre d'un ensemble achevé.

Pourtant cette femme, d'une beauté si accomplie, ne se montre jamais sans la personne assise près d'elle dans le traîneau qui l'emporte à travers l'espace ; et cela prouve toute la confiance qu'elle a dans la perfection de ses charmes, car sa demoiselle de compagnie ou sa demoi-

belle d'honneur, qu'elle appelle du reste son amie, est une jeune fille non moins belle qu'elle. Elle a même plus d'un trait de ressemblance avec la comtesse. Ce voisinage n'effraie ni l'une ni l'autre. Georgina, l'amie de la célèbre comtesse Aurore de Kœnigsmarck, a même parfois des triomphes plus vifs par leur soudaineté sur les esprits et sur les cœurs; mais soit qu'il lui convienne de les réprimer, soit qu'ils relèvent moins d'un mérite plus grand que d'une circonstance fortuite, passagère, toute inégalité disparaît bien vite, et l'on ne sait plus à laquelle donner le prix. D'ailleurs, le parallèle ne se fait jamais que dans la pensée, car le rang élevé, le nom presque souverain de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck éloignent toute comparaison ouverte. On les compare involontairement, parce qu'elles sont presque toujours ensemble, et que l'admiration réelle, comme l'amour vrai, passe souvent par-dessus la barrière de l'étiquette. Georgina porte le même costume que la comtesse, moins l'épi d'argent balancé au bonnet persan de celle-ci.

A la suite de ce brillant traîneau, que précède toujours celui du roi de Suède, qui tourne bien souvent la tête pour voir la comtesse, glissent les traîneaux où sont les officiers de terre et de mer en grande faveur à la cour : Eric, Milius, Olof, Renschild, Piper, Herman, Christian, Andréas, Ferdinand, Ulric. Ils sont en faveur jusqu'ici, non à cause des éminents services qu'ils ont rendus à la Suède, mais à cause de l'art qu'ils apportent à flatter les goûts du jeune maître. Ils mangent et boivent les revenus du pays en parties de plaisir qui ne finissent pas. Hier, c'était le bal; aujourd'hui, c'est une chasse à l'ours; demain, ce sera une autre jouissance. Le vieux roi était avare, le jeune roi est prodigue : c'est l'usage.

Le dernier des traîneaux entre ceux de la cour et ceux de la domesticité qui semblent le garder à vue, est non-

seulement deux ou trois fois plus vaste que les uns et que les autres, mais il est entièrement couvert, en sorte que l'on ne sait pas et que l'on ne devine pas qui peut y être caché. C'est Charles XII lui-même qui l'a fait préparer en secret, et lui seul a connaissance de ce qu'il contient. Vainement les courtisans, si curieux de leur naturel, s'épuisent-ils en conjectures, ils ne pénètrent pas dans la pensée qu'a eue le roi en dérobant ainsi à leurs yeux la charge mystérieuse de ce traîneau vaste et silencieux.

Mais, allez, jeunes gens, allez, jeunes courtisans d'un jeune roi, prenez beaucoup d'exercice pour les plaisirs qui vous ont énervés, pour ceux qui vous attendent. Ce froid glacial avec lequel vous luttez va vous rendre des forces nouvelles ! Et comme les rapides animaux qui les entraînent semblent comprendre ce besoin d'activité violente dont leurs maîtres ont soif ! Les voilà déjà en pleine campagne. L'horizon s'élargit, et alors les traîneaux, au lieu de suivre une seule et même ligne, s'épanouissent en éventail, et chacun, comme au milieu d'un lac ou de la mer, cherche à devancer l'autre sur un plateau immense, brillant comme un seul diamant qu'enchâssent des forêts cristallisées, dont les branches étincelantes remplacent la lumière du soleil; car ce n'est ni le jour ni la nuit qui plane dans le ciel, c'est une aube qui dure déjà depuis quatre mois, une lueur plus douce et moins brillante que celle de la lune, coupée par des magnificences secrètes que Dieu laisse tomber de temps en temps de son écrin.

Cette étrange clarté va jusqu'au pôle. Elle suffit pour éclairer le vol de l'oiseau, les pas de l'homme, si elle est trop faible pour faire germer la plante qui veut le grand soleil.

Rien ne ressemble autant à cette lumière silencieuse

que nous voyons dans les rêves. Aussi, trompé par cette clarté somnolente, l'habitant des campagnes de la Suède éprouve, pendant ces six ou huit mois de demi-obscurité, un demi-sommeil qui un jour exalta jusqu'à la puissance de la divination l'immortel Swedenborg.

La campagne se peuple alors de rêveurs qui parlent en dormant, et ce fut un de ceux-là qui, se jetant tout à coup devant le traîneau du jeune roi, fit un signe de la main pour l'avertir qu'il voulait lui parler.

Le roi eut la fantaisie de savoir ce que désirait de lui cet homme endormi, il s'arrêta. S'apercevant de l'immobilité subite du traîneau royal, tous les autres se hâtèrent de se rapprocher du même point ; et bientôt il y eut autour du mineur endormi, car c'était un mineur dont l'histoire a même retenu le nom, Ekérot, un amphithéâtre composé de loges formées par des traîneaux.

— C'est peut-être là, se dirent les courtisans, la surprise que nous a promise le roi.

Le roi, il importe de le dire ici, gardait toujours pour ses compagnons quelque plaisir qu'il avait soin de ne pas écrire sur le programme de la journée.

— Non, ce n'est pas là, messieurs, cette surprise, répondit le roi qui avait entendu ses courtisans, elle viendra en son temps; celle-ci en est une pour moi comme pour vous. Mais faisons silence pour écouter cet homme, puisqu'il veut me parler.

Ce qui vint donner tout à coup à cet épisode une physionomie inconnue, c'est l'explosion magnifique et silencieuse d'une aurore boréale. Le ciel s'empourpra, mais avec de tels accidents de lumière, que la nature entière changea d'aspect. Plusieurs cercles d'un rouge violent cernèrent l'horizon, d'où partirent des arceaux d'une hardiesse de jet incroyable. Ils formèrent le dôme, et entre ces milliers d'ogives se croisaient, ici des ceps de vigne

vaporeux, là des fusées, là des lianes d'un rose tendre. Un brouillard de la même couleur enflamma chaque objet, et les chasseurs et les dames, et les rennes et les traîneaux, et les glaces et les forêts de bouleaux perdues aux limites des lacs, et les lacs, se teignirent de ce fard vif, éblouissant, céleste, poussière tombée des ailes des anges.

Et le rêveur ouvrit la bouche :

— Sire, dit-il, tu possèdes dans le faubourg du Nord, à Stockholm, un château magnifique, la perle de la Suède.

— Je le sais de reste, répondit le roi au rêveur, puisque je l'habite et que mes aïeux l'ont toujours habité. Si c'est pour cela que tu nous fais retarder la chasse...

— Sire, ce beau palais et la riche citadelle qui se confond avec ce palais font l'orgueil de ton peuple et l'admiration des étrangers.

— Passons, dit le roi avec son impatience naturelle et sa brusquerie ordinaire, passons.

— Ce château a quatre ailes, comme celui de Salomon, et les toits sont en cuivre.

— Bonhomme! dit Milius, un jeune dragon favori du roi, tu ferais mieux de nous apprendre combien pèse l'ours que nous allons tuer.

— Et l'endroit où nous le trouverons.

— Et la couleur de son poil.

— Et si nous pouvons le vendre avant de l'avoir couché par terre.

Cette dernière plaisanterie était faite par un aventurier français venu depuis peu à la cour de Suède, et invité à toutes les parties de chasse et de plaisir du roi.

Olof entendant cette plaisanterie, qui n'avait pourtant rien de bien neuf, s'écria :

— Ah! Français! aimable Français! Français trop aimable!...

Mais Olof était un géant.

Insensible aux questions indirectes, comme le sont de leur nature ces sortes de rêveurs, véritables somnambules, Ekérot continua ainsi :

— Ton château, Sire, est plein de statues de marbre, d'argent et d'or, que la reine Christine fit venir autrefois de Rome, où elle est à cette heure.

— Et qu'y fait-elle ? interrompit la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, curieuse de savoir à quoi passait son temps la fameuse reine Christine, qui avait abdiqué au grand étonnement du monde entier.

Et Georgina, la suivante, de compléter ainsi la question de la comtesse :

— Regrette-t-elle, comme on le dit, de n'être plus reine, et cherche-t-elle à remonter sur son trône ?

— Sur le trône de Suède ! s'écria Réginold avec énergie, quand il est occupé par un roi qu'il ne serait pas facile de déposséder !

La comtesse Aurore de Kœnigsmarck ne fut pas la dernière à remarquer ce loyal mouvement de Réginold, qui ajouta :

— La reine aurait beau revenir sur son abdication, et pour remonter sur le trône de Suède, se faire aider du Danemark et de la Russie, qu'elle ne réussirait qu'à prouver qu'on ne ramène pas aussi facilement un peuple qu'un amant quand on a eu la ridicule originalité d'abdiquer.

Charles XII était trop plongé dans la contemplation de la comtesse de Kœnigsmarck, pour adresser même un sourire de remerciement à celui qui le défendait si bien.

— Ils n'ont des yeux que pour s'aimer ! murmura avec un déchirement dans la poitrine le brave et jeune Réginold ; mais l'indifférence du roi à l'endroit de son trône

n'était pas la seule chose qui le désolait en ce moment. Si le roi ne voyait que la comtesse de Kœnigsmarck, la comtesse de Kœnigsmarck ne voyait que Charles XII. Il est permis de croire que la Suède ne venait aussi qu'en second dans le cœur du jeune homme blessé.

— Oui, que fait la reine Christine? demanda pourtant la belle comtesse Aurore.

Le rêveur se passa la main sur le front et soupira sans répondre à la comtesse.

— Dites-nous donc ce que fait la reine Christine? répéta le roi.

Le jeune courtisan Eric ajouta, en frappant sur l'épaule du mineur endormi :

— Fait-elle l'amour avec quelque nouveau Monaldeschi?

Megret, l'aventurier français, laissa entendre alors cette exclamation :

— Si cela est, je plains celui-là. J'aimerais beaucoup mieux être dans la peau de l'ours que nous allons chercher. La reine Christine a découragé pour toujours ceux qui seraient tentés de filer l'aventure galante avec la royauté. Pour moi, si une reine me disait : je vous aime, je prendrais à l'instant même le poste.

Le géant Olof adressa aussitôt à Megret le compliment qu'il lui avait déjà fait :

— Ah! Français! aimable Français! Français trop aimable!

—Les rois sont beaucoup moins à craindre dans leurs amours, dit à son tour la belle Georgina, la divine suivante de la comtesse de Kœnigsmarck.

— Qu'en sait-on? dit la comtesse elle-même; mais cette fois en regardant Réginold dont la blessure devint tout à coup moins douloureuse.

— Moins à craindre... moins à craindre... murmura

l'aventurier Megret... c'est à démontrer. Et Henri VIII?... vous oubliez Henri VIII.

— Monsieur Megret, interrompit le roi, il n'y a pas encore eu de roi de Suède qui ait fait trancher la tête à la femme qu'il aimait.

— Y a-t-il eu des rois de Suède, répliqua Megret, qui aient assez aimé pour étrangler l'objet de leur amour?

— Il y en a eu, répliqua inconsidérément le roi en jetant un long regard de tendresse sur la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, et sans s'apercevoir que sa réponse, aussi comique que la question de l'ingénieur français, avait soulevé le rire autour de lui.

Seul, le jeune Réginold ne riait pas : il ne cessait d'observer le roi et la comtesse de Kœnigsmarck, dont la suivante releva ainsi le gant de la conversation :

— Je suis sûre pourtant que la reine Christine de Suède n'est pas méchante, et qu'en ce moment elle se dit à Rome : Si je n'avais pas fait massacrer Mònaldeschi dans les galeries de Fontainebleau, j'aurais fini par lui pardonner, et nous nous aimerions encore.

— Comment! s'écria Megret, vous appelez cela ne pas être méchante! Avoir soixante ans passés, et prétendre encore être aimée de Monaldeschi!...

Avec un sourire fin et un clignement d'yeux tout à fait dignes d'un géant, Olof ne manqua pas de dire :

— Ah! Français! aimable Français! Français trop aimable!

— Sire, reprit le rêveur sans avoir perdu ni accroché au milieu de ce dédale de propos le fil de sa révélation, ce château qui a coûté des millions à vos aïeux...

— Insipide bavard! interrompit brusquement le roi, entre dans ta mine ou dans ta caverne. Ce château dont tu nous ennuies, je le connais mieux que toi; je sais mieux que toi ce qu'il a coûté, puisque mes prédéces-

seurs l'ont payé ; tu n'y as jamais mis les pieds, et un souper splendide nous y attend ce soir après la chasse.

Le rêveur poursuivit imperturbablement :

— Sire...

— Tu me lasses, à la fin...

— Sire...

Olof s'écria :

— Jetons-lui un verre d'eau sur la tête pour le punir de son bavardage.

Herman, jeune officier de marine, ajouta :

— Et donnons-lui quelques coups de bâton sur les épaules, afin qu'il ait de quoi boire et manger !

Le rêveur ne se rebuta pas.

— Sire, dit-il, ce superbe château n'existera plus dans trois jours, et vous serez obligés, vous, Sire, votre auguste aïeule et votre royale sœur, d'aller demander l'hospitalité a quelque seigneur de votre cour.

Des éclats de rire répondirent à cette sinistre prédiction.

— Allons donc !

— Il est fou !

— Voyez-vous le prophète !

— Et qu'arrivera-t-il donc à mon château de si terrible ?

— Sire, il sera brûlé en une heure.

— Brûlé !

— Ah ! bah ! murmurèrent les jeunes chasseurs impatients de reprendre leur course émouvante sur la glace.

— Il sera brûlé, Sire, et je le vois en ce moment tel qu'il sera dans trois jours, à deux heures de l'après-midi. Les toits s'écroulent ! voyez-vous la fumée ? elle couvre Stockholm.—Voyez-vous les flammes? elles sortent en rugissant par les croisées ; les poutres embrasées se déta-

chent, les statues éclatent et se brisent; l'or et l'argent, fondus par la chaleur, coulent le long des murs; les murs lézardés penchent, s'affaissent. Quel bruit !... Puis rien.

— Rien, répéta Charles XII d'un accent incrédule et effrayé à la fois.

— Rien que le corps de votre père, Charles XI, ajouta le mineur endormi ; rien que le corps de votre père qui repose dans la chapelle du château au fond d'un catafalque.

Et le rêveur, devant lequel les traîneaux s'ouvrirent, regagnait déjà lentement les landes glacées, lorsque le roi, courant après lui, lui cria : Tu ne me dis pas, sorcier, mon sujet, quelle sera la cause ou qui sera l'auteur de cet épouvantable incendie.

— Venez, Sire, je vous le dirai.

Et le rêveur colla sa lèvre endormie contre l'oreille du roi.

Que lui dit-il ?... mais le roi était pâle comme la glace, comme le ciel dont le carmin boréal s'était évanoui, quand il remonta dans son traîneau, ce qui ne l'empêcha pas de dire en riant :

— Vous avez bien raison, ma foi ! ce rêveur est un fou qui mériterait une correction pour toutes les fantaisies burlesques qu'il nous a débitées. C'est trop de retard : en avant ! en avant !

On allait partir: un messager d'État suspendit ce mouvement général. Il accourait pour remettre au roi un pli scellé du sceau de son gouverneur en Livonie, la plus belle et la plus riche province de son royaume. Sans même daigner jeter les yeux sur la suscription, sans briser le cachet, il passa le pli à Réginold, chargé de lire toute la correspondance. A peine Réginold eut-il parcouru les premières lignes qu'il voulut s'entretenir avec

le roi; mais Charles XII l'éloignant d'un geste brusque, lui dit avec sévérité :

— Maître Réginold, vous connaissez nos conventions que vous avez tort d'oublier : « Ne pas mêler les affaires au plaisir, quelque léger que soit le plaisir, quelque graves que soient les affaires. » Réginold mit tristement le pli dans la poche de sa tunique.

En remettant cette dépêche officielle à Charles XII, le messager d'État avait, par la même occasion, apporté une lettre à la comtesse de Kœnigsmarck. Celle-ci, en la lisant, ou plutôt en faisant semblant de la lire, l'avait placée sous les yeux de sa demoiselle d'honneur, qui en dévora d'un regard rapide les lignes évidemment de la plus grande importance, car son radieux visage s'épanouit un instant et devint ensuite, — mais ce ne fut aussi qu'un instant, — d'une gravité sombre.

Les rennes et les chevaux avaient repris leur course furibonde. Mais au moment de l'ébranlement général, la suivante de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck envoya à celle-ci un regard tellement impérieux, tellement expressif, qu'il appela le rouge sur son visage et une larme au bord de ses paupières. Il était à présumer que le commandement muet que lançait ainsi Georgina à la comtesse de Kœnigsmarck était motivé par les nouvelles qu'elle venait d'apprendre. Ces nouvelles et celles que le roi avait reçues sans prendre la peine de les lire, étaient-ce les mêmes? C'est ce que la suite de l'histoire nous dévoilera.

L'énigmatique chariot couvert se mit aussi en marche.

Dans cette reprise de la course en traîneau à travers les steppes, le jeune roi se rapprocha de la comtesse, tandis que le chevalier Megret se plaça de l'autre côté auprès de Georgina, la suivante de la comtesse Aurore. La demoiselle d'honneur commençait à s'alarmer de

l'obstination du chevalier à la poursuivre, à se placer constamment près d'elle, à l'observer... Elle eut des doutes sur lui. Que savait-il? que soupçonnait-il? que voulait-il? Elle ne laissa pourtant pas transpirer ses craintes; au contraire, elle fut plus aimable pour lui qu'auparavant. Et les trois traîneaux, maintenant entre eux la même rapidité, coururent sur une même ligne vers un lac d'une grande étendue, au bout duquel on devait commencer la sauvage chasse à l'ours.

On n'a pas oublié peut-être que Réginold était dans le traîneau royal. Il put donc entendre la conversation qui eut lieu entre le roi et la comtesse Aurore de Kœnigsmarck.

— Avouez, dit le roi à la belle comtesse, que mon royaume est fait pour surprendre celui qui n'y est jamais venu. Ce rêveur qui prophétise ainsi au milieu des glaces...

— Votre royaume me plaît beaucoup, répondit la comtesse. Il ne ressemble à aucun autre, et son originalité n'est pas son moindre mérite à mes yeux.

— Vous êtes indulgente, madame.

— C'est la vérité, Sire.

— On ne la dit jamais aux rois, répliqua brusquement Charles XII.

— C'est qu'ils n'aiment pas toujours à l'entendre.

— Ils ont tort, ils devraient la payer. Mais le pli est pris et malheureusement on ne le changera pas. Il faut que les rois devinent.

— Ce serait un métier facile s'il n'y avait pas de préjugés.

— Facile! pas auprès des femmes.

— Et pourquoi, Sire?

— Parce que... parce que Dieu ou le diable l'a voulu ainsi...

—Les avez-vous éprouvées, Sire?...

— Je les éprouve en ce moment-ci.

Sur cette dernière phrase de Charles XII, la suivante Georgina se détournant à peine de sa conversation avec l'aventurier Megret, dit tout bas à la comtesse : — « Songez que c'est le roi qui vous parle et non Réginold. » Puis elle reprit avec la même sérénité dans la voix :

— Chevalier Megret, vous dites donc qu'il y a dans ce traîneau couvert dont le mystère vous inquiète beaucoup depuis notre sortie de Stockholm...

— Je dis, mademoiselle, que nous en verrons sortir la surprise que le roi nous garde.

— Et cette surprise, que sera-t-elle?

— Nous allons chasser l'ours, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Je le présume, chevalier.

— Il est d'usage qu'on aille le chercher vivant pour le rapporter mort.

— Mais sans doute! répondit en riant la belle Georgina.

— Eh bien! notre roi est si orignal, qu'il est capable d'avoir fait mettre dans ce chariot l'ours que nous tuerons pendant cette chasse.

— Un ours dans un traîneau!

— Il y en a bien sur le trône... mais on les apprivoise, dit un peu plus bas le léger chevalier à la charmante Georgina qui feignit de n'avoir pas entendu...

Ceci se disait à droite du traîneau qui renfermait la comtesse Aurore et Georgina, tandis qu'à gauche ces propos s'échangeaient.

Charles XII disait à la comtesse de Kœnigsmarck :

— Oui, je m'étudie en ce moment à connaître les femmes... et le premier résultat est...

— Quel est-il, Sire?

— Qu'elles sauvent les hommes qui n'ont pas de pas-

sions et qu'elles perdent ceux qui en ont. Elles allument ou consument, elles fertilisent ou dévorent. Je pense ainsi, c'est ce que j'éprouve, moi qui aime...

Réginold s'était tout à coup penché en avant avec des yeux hagards de jalousie pour écouter les paroles du roi, et Georgina, dans le traîneau opposé, écoutait avec la même avidité ce que disait Charles XII à la comtesse Aurore.

— Oui, j'aime... reprit le roi.

La comtesse affecta d'être distraite.

— Et je sens que l'amour me ferait faire cent fois plus de folies que le jeu, la chasse et toutes les passions de l'homme. C'est que je ne comprends pas qu'on ne s'abandonne pas de cœur et d'esprit, des sens et de l'âme, à ce qui plaît, à ce qui charme, à ce qui ravit, à ce qui tient la place de tout. Quand je chasse, je tue; quand je bois, je cours à l'ivresse; quand j'aime, autre ivresse; j'aime enfin, s'écria le jeune roi en cinglant ses rennes de toute la violence de l'émotion qui courait dans ses nerfs et bouillonnait dans son sang.

Mais, si vite qu'il allât, le traîneau de la comtesse allait aussi vite, et celui où était l'inévitable Megret ne restait pas en arrière.

— Si le roi vous dit un mot de plus de son amour, souffla Réginold à l'oreille de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, profitant du vent de la rapidité pour n'être entendu que d'elle, je me précipite devant votre traîneau et je me fais broyer.

Saisissant la même occasion du vent, Georgina murmura près de la comtesse :

— Obtenez du roi, par un regard, qu'il vous dise le mot qu'il brûle de vous dire.

La comtesse Aurore, entre ces deux recommandations, devint pâle comme la neige perdue au sommet des

montagnes qui entouraient le lac : elle allait s'évanouir.

Heureusement on était arrivé à l'extrémité de ce lac désigné pour la chasse à l'ours. Le roi s'arrêta et tous les traîneaux s'arrêtèrent en même temps.

Les préparatifs commencèrent. Ils étaient bien simples, il faut pourtant les dire. Entre deux rochers fermant une gorge reconnue pour servir de rendez-vous aux ours de la contrée, on plantait, de distance en distance, des pieux d'une certaine hauteur. On fixait ensuite à ces pieux, et d'un rocher à l'autre, un ample filet devant lequel on provoquait l'ours en lui tirant des flèches ou des coups de fusil si l'on voulait plus tôt en finir. Il va sans dire que l'ours était chassé par derrière par des domestiques chargés de l'irriter.

Cette manière de prendre l'ours n'était pas sans danger, si elle en offrait moins que le combat corps à corps. L'ours s'élançait quelquefois avec tant de rage contre le filet, qu'il le déchirait; ou avec tant de promptitude, que ses griffes allaient au delà des mailles saisir, pour le déchiqueter, le chasseur trop lent à se retirer. Les dames restèrent spectatrices dans leurs traîneaux, tandis que les nobles chasseurs visitèrent leurs armes et que les domestiques, se divisant la besogne, allèrent, les uns tendre le filet, les autres relancer l'ours dans sa tanière. Chaque disposition fut bientôt achevée. Les filets séparèrent en peu de temps une vallée de l'endroit où se trouvaient nos chasseurs, le cœur plein d'émotion, et l'on entendit le grognement lointain d'un ours, et d'un ours formidable à en juger par le retentissement prolongé des échos.

Quand le moment décisif approcha, Charles XII ordonna à ses gens de faire avancer le traîneau couvert, celui qui, depuis le départ de Stockholm, exerçait la pénétration de ses compagnons de chasse. Les valets obéi-

rent : le traîneau fut découvert sur de nouveaux ordres du jeune roi, et l'on vit alors ce qu'il renfermait, et ce que nul au monde n'aurait osé soupçonner.

L'ours était en vue ; et comme il n'était guère plus qu'à cent cinquante pas du filet, on distinguait facilement son énorme encolure, sa taille monstrueuse, enfin tout son effrayant individu caché sous un poil d'un noir fauve et luisant au dos, et blanc comme la neige au ventre, contraste qui le rendait plus redoutable encore à contempler.

Du traîneau que le roi venait de faire découvrir, descendirent l'un après l'autre douze sénateurs en robes rouges doublées d'hermine, les plus vénérables parmi le sénat suédois. Sur leur front sacré par la science et la sagesse, se lisait la honte que le roi leur faisait subir devant toute la cour, à la face du ciel, en les exposant ainsi à la risée de ces jeunes gens et de ces jeunes femmes. Il fut aisé de reconnaître en eux ceux des nobles sénateurs qui avaient osé adresser quelquefois des remontrances au jeune souverain sur ses écarts et ses caprices sauvages. Charles XII se vengeait d'eux à sa manière, manière bizarre, sans exemple, extravagante, odieuse, et qui n'était pas exempte de cruauté. Il mit ensuite un bâton ferré dans la main de chacun des douze sénateurs, et il leur dit, en dirigeant la rage de l'ours noir de leur côté : « Messieurs, essayez donc maintenant de lui faire comme à moi des remontrances. »

Au même instant, l'ours, blessé par derrière d'une pierre qui l'avait frappé à la tête, bondit ivre de colère contre le filet, s'y accrocha en hurlant, et alla, dans un balancement épouvantable, se ruer contre les sénateurs, qui ne bougèrent pas.

Sauf quelques rares courtisans, toute la cour garda le silence ; Réginold se cacha la figure dans les mains. Une colère froide, une malice glacée, un dépit sinistre, con-

tractaient le visage blafard du jeune roi, plus terrible à voir en ce moment que l'ours même. S'apercevant que cette farce, un peu à la Tibère, ne réussissait pas autant qu'il se l'était promis, il saisit une hache, souleva le bas du filet, et se glissa dans le champ même où l'animal furieux rugissait, déchirait l'air de ses cris, et le rayait de ses griffes teintes du sang des sénateurs.

Charles XII alla droit à l'animal, l'attendit, le provoqua, l'évita trois fois avant de l'attaquer; il leva ensuite sa hache.

Il ne fut pas assez adroit, s'il fut assez leste dans cette minute suprême. Le tranchant de la hache ne frappa en plein que sur la glace en coupant la moitié d'une patte de derrière de l'ours. La patte de devant, large et hérissée, s'agrafa à l'épaule du roi, qui accablé de ce poids énorme, s'affaissa pâle et tremblant sur ses genoux. On court à lui; il s'est déjà relevé. Après avoir rejeté en arrière le fer ébréché de sa hache, il le ramène en avant et l'enfonce au milieu du crâne épais et sombre de l'ours, qui à son tour tombe aveuglé par le sang et la mort.

Tandis que toute la cour admirait ce courage vraiment héroïque du jeune roi, la demoiselle d'honneur de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck murmurait : « Que ce jeu« ne homme serait redoutable s'il appliquait cette sau« vage énergie à faire la guerre aux rois ses voisins! On « l'en empêchera. » Et puis, se tournant vers la comtesse Aurore, elle lui dit tout bas quelques paroles qui parurent lui causer une joie aussi vive que les paroles précédentes, dites avec le même mystère, lui avaient causé de contrariété et de peine.

Charles XII, pendant ce temps, avait coupé une patte l'ours et l'avait offerte en trophée à la comtesse Aurore, qui n'eut pas assez de ses deux charmantes mains pour l'accepter et la faire passer ensuite à ses domestiques.

— A Stockholm ! s'écria ensuite le roi ; à Stockholm, où nous souperons de bon appétit, j'espère !

Les douze sénateurs humiliés reprirent leur place au milieu des deux convois de traîneaux qui roulèrent vers la capitale de la Suède.

Réginold, qui en allant avait été si malheureux de la conversation intime du roi avec la comtesse de Kœnigsmarck, parut devoir être beaucoup plus heureux au retour. Le roi, épuisé par le combat qu'il venait de soutenir avec l'ours, s'était assoupi, et le favori pouvait causer tout à son aise avec la belle comtesse. Comme tous ceux qui aiment, il débuta, avant même de savoir s'il était aimé, par les salves ordinaires de reproches.

— La conversation du roi, lui dit-il, paraissait avoir tantôt beaucoup de charme pour vous ?

— Je ne le cacherai pas.

— Vous l'essayeriez inutilement.

— Je ne veux pas l'essayer.

— Un roi a tant de moyens de se faire écouter... aimer...

— Sans doute, répliqua la comtesse ; mais il a aussi tant de raisons pour douter qu'on l'aime pour lui-même.

— Les autres hommes sont-ils plus sûrs de cet avantage ?

— Du moins doivent-ils être convaincus que ce n'est pas pour leur couronne qu'on dit les aimer.

— Quand on le leur dit, ajouta Réginold...

— Mais de qui parlons-nous ? demanda la comtesse avec plus de coquetterie dans sa question que dans ses yeux charmants, pleins d'un tendre intérêt.

— Je ne sais... balbutia Réginold... mais je crois qu'il s'agissait du roi...

— Et vous disiez ?.. je crois...

— Je disais, repartit Réginold avec humeur, s'apercevant des détours sans nombre que prenait la comtesse pour éviter d'entrer dans la voie passionnée où il voulait doucement l'introduire, afin de lui dire tout l'amour qu'il ressentait; grande imprudence, car le roi pouvait ne pas dormir et la demoiselle d'honneur, de son côté, ne perdait pas un mot de la conversation ; je disais, répéta-t-il, que le roi n'aurait pas des loisirs bien grands s'il s'avisait d'aimer quelqu'un en ce moment-ci : autant vaudrait remettre à plus tard ou ne jamais commencer.

— Et pourquoi cela ? demanda la comtesse dont le bras venait d'être insensiblement touché par la suivante Georgina.

— Pourquoi ?.. Oh ! mon Dieu !.. je pourrais bien vous le dire..... Ici, les secrets d'État sont à tout le monde, excepté au roi .. D'ailleurs, ajouta avec dépit le jeune Réginold, vous prenez trop d'intérêt à Sa Majesté pour n'avoir pas des droits à connaître tout ce qui la touche. Eh bien ! nous sommes à la veille d'avoir la guerre avec les Saxons.

— La guerre ! s'écria la comtesse.

La demoiselle d'honneur se dit : « Le message que « j'ai reçu est exactement conforme à celui qu'a reçu le « roi. C'est à merveille. Voyons comme notre comtesse « va jouer sa scène avec le jeune homme dont elle vient « d'arracher le secret. »

— Oui, mademoiselle, la guerre. Les Saxons sont entrés les armes à la main, dans une province du roi ; ils occupent une partie de la Livonie. Je pense que le roi n'hésitera pas à recourir, lui aussi, à la force des armes, pour maintenir son bon droit.

— Sans doute, répliqua la comtesse avec le même enthousiasme juvénile.

— Comment, sans doute ! lui reprocha entre les dents la suivante Georgina. Observez-vous donc un peu plus, ma chère enfant ; vous passez au camp ennemi.

La comtesse chercha en rougissant à réparer la sottise de sa trop grande sincérité.

— Sans doute, répéta-t-elle; mais il faudra alors, s'il fait la guerre, qu'il quitte son royaume... sa cour... ses plaisirs...

A quoi Réginold répliqua :

— Il y a des généraux..... des officiers.....

— Vous les suivrez, n'est-ce pas?

— Autrefois, j'aurais dit mille fois oui !... et j'aurais été offensé qu'on eût pu douter de ma réponse ; maintenant...

— Maintenant ?..

— Je n'aurais pas la force maintenant de quitter la Suède, Stockholm... la cour.....

— Vous aimez beaucoup, il paraît, votre patrie?

Après un temps de silence assez long Réginold reprit :

— Et vous, mademoiselle, voudriez-vous qu'il y eût la guerre !

— Oh ! moi, je suis franche, je vous dirai non ; parce que si les Suédois vont se battre contre les Saxons, moi qui suis, quoique Suédoise, attachée à la cour de Saxe et de Danemark, je serais forcée de quitter Stockholm, et de n'y rentrer qu'à la paix.

— Vous quitteriez Stockholm si nous avions la guerre! s'écria Réginold qui n'aurait pas eu le visage plus bouleversé, la glace se fût-elle ouverte sous son traîneau pour l'engloutir.

— Cela est certain, répondit la comtesse.

— Après tout, poursuivit Réginold d'une voix tremblante, cette guerre n'est pas encore déclarée... elle n'aura peut-être jamais lieu... il faut l'espérer...

La suivante de la comtesse avait toutes les forces de son attention portées du côté de Réginold, et toute la puissance de son regard attachée sur les yeux de la comtesse.

— Et alors, reprit Réginold, si elle n'avait pas lieu, vous ne quitteriez pas la Suède, vous demeureriez à Stockholm, à la cour?...

— Je le pense, répondit la comtesse; mais cela est un rêve, seigneur Réginold, un pur rêve, car qui empêcherait le roi de porter la guerre en Livonie?...

— Le roi Charles XII n'a jamais fait la guerre... on pourrait lui en dépeindre les malheurs, les dangers... Ensuite Charles XII est plongé dans les plaisirs; il n'y a qu'à l'y engager davantage...

On voyait bien que Réginold, en parlant ainsi, faisait violence et horriblement violence à son caractère, à ses goûts chevaleresques, à sa loyauté, à son amitié pour Charles XII; mais il aimait la comtesse!... et l'amour a bien d'autres crimes à se reprocher... La comtesse rougissait elle-même d'entendre parler ainsi Réginold, qu'elle savait noble, loyal et brave, mais elle le forçait à exprimer de pareilles pensées, forcée elle-même d'obéir à Georgina, qui la fascinait impérieusement de sa présence, de son regard, de sa volonté.

— Je sens, reprit Réginold s'enfonçant de plus en plus dans sa lâche complaisance pour son amour, que cette guerre ne doit pas se réaliser... elle ne se réalisera pas... On négociera, la paix sera rétablie et vous nous resterez... Oh! oui, vous nous resterez toujours... toujours!

La suivante fit un clignement d'yeux à la comtesse qui voulait dire : Fort bien, je suis contente de vous; mais achevez votre ouvrage.

La comtesse dit :

— Ainsi vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour que Charles XII ne fasse pas la guerre?

— Je vous le jure, répondit avec ardeur Réginold en saisissant, malgré la rapidité des deux traîneaux, la main de la belle comtesse Aurore de Kœnigsmarck et la portant à ses lèvres. Il crut qu'elle ne désirait tant éloigner la guerre que pour ne pas se séparer de lui...

On était enfin arrivé aux portes du palais du roi; les traîneaux s'arrêtèrent; Charles XII dormait si profondément, que Réginold fut obligé de l'éveiller.

— Quel rêve affreux je faisais, dit-il à Réginold, en ouvrant les yeux et en mettant pied à terre, tu me tuais!

Megret eut un mot beaucoup plus heureux, en offrant la main à la comtesse Aurore de Kœnigsmarck pour l'aider à franchir le bord étroit de son traîneau.

— Madame, lui dit-il, nous avons eu aujourd'hui deux aurores : la meilleure nous reste.

Olof fut ravi, comme un géant qu'il était, de pouvoir encore s'écrier :

— Ah! Français! aimable Français! Français trop aimable!...

— A table! dit le roi à ses jeunes et nobles compagnons, en prenant congé des dames qui l'avaient suivi à la chasse; — à table! Et en s'adressant particulièrement à la comtesse de Kœningsmarck, il ajouta : « Je n'ai jamais éte plus heureux qu'aujourd'hui, madame. »

Dès que la comtesse de Kœningsmarck se trouva seule avec sa demoiselle d'honneur, elle lui dit : Madame, le rôle que vous me faites jouer, me fait peur... le roi m'aime.....

— N'êtes-vous pas aimée de Réginold et ne l'aimez-vous pas? lui répondit Georgina en souriant.

— Oh! madame, que faisons-nous?

— Nous ne faisons pas, nous défaisons, répliqua

Georgina ou plutôt la véritable comtesse ; nous défaisons un royaume...

On a déjà deviné que Georgina était la véritable comtesse de Kœnigsmarck, cachée sous les habits et la condition de demoiselle d'honneur, et conséquemment que celle qui passait pour la comtesse de Kœnigsmarck n'était, en réalité, que la demoiselle d'honneur Georgina. A la faveur de ce déguisement, la comtesse savait, comme suivante, tout ce qui échappait à la suivante comme comtesse. Et, comme d'usage, elle en apprenait cent fois plus placée au second plan qu'au premier. Jusqu'ici tout allait à ravir... sauf ce chevalier Megret qui l'inquiétait... qui l'inquiétait beaucoup.

Les résultats de cette intrigue, mêlée à des aventures d'amour et de guerre, devaient être incalculables, *infinis*, terribles, amusants, prodigieux, et c'est ce qu'ils furent.

II

A TABLE ET SOUS LA TABLE.

Dans une vaste salle décorée comme les grands appartements de Versailles, dorée de haut en bas, remplie de portraits qu'éclairent solennellement des centaines de bougies, s'allonge une table autour de laquelle sont assis quarante convives, les nobles chasseurs qui ont suivi le roi dans ses excursions. Ils sont tous jeunes, et dans leurs yeux bleus, qui décèlent leur origine profondément septentrionale, brillent le courage, la résolution, la fermeté, l'audace et l'amour effréné des plaisirs violents. Des vestes en peau de daim, bordées de fourrures élégantes, dessinent leurs formes souples et vigoureuses ; et leurs jambes,

serrées dans leurs culottes de drap sombre, se perdent au fond de l'évasement de leurs bottes. Aucune des peines de la vie n'a encore laissé sa trace sur leur front blanc, ombragé de cheveux blonds. C'est à peine si quelques-uns d'entre eux peuvent montrer avec orgueil, au-dessus de leurs lèvres fraîches et roses, l'ombre dorée d'une moustache. Derrière leurs fauteuils circulent des domestiques en grande livrée, alourdis dans leurs mouvements par le poids des galons, des rubans, des boucles, prodigalités sans goût, imitation exagérée du luxe français.

Le souper dure depuis plusieurs heures, et la conversation déjà commencée se poursuit et reprend en ces termes :

— Avant-hier, nous avons chassé le renard; et Charles en a tué trois.

— C'est vrai, Renschild; et je bois à vous de ce bourgogne, en priant ces messieurs de m'imiter.

Quarante gobelets d'argent furent remplis jusqu'au bord de la main des domestiques, et vidés d'un seul trait par la main de leurs jeunes maîtres.

— Hier, dit une autre voix, nous avons chassé le loup, et Charles en a tué dix. Je bois à Charles.

— C'est encore vrai, Liéven; et je bois à vous de ce vin muscat qui arrive du pays du soleil, qui vient du midi de la France. Que mes francs compagnons de chasse me fassent raison avec ce gentil petit vin. La boisson dorée, faite avec la poudre du soleil, tomba en pétillant dans les vastes gobelets où venait de mousser le vin de Bourgogne.

— Redoublons ! cria Charles.

— Redoublons !

Et les serviteurs, qui savaient ce que signifiait ce mot *redoublons*, versèrent trois fois de suite du muscat dans les gobelets d'argent.

—Aujourd'hui, reprit une troisième voix aussi jeune que les deux premières, mais tout aussi échauffée, nous avons chassé l'ours, et Charles en a tué un qui était énorme, le plus monstrueux peut-être qu'on ait jamais vu en Suède. Je bois à Charles !

—Parfaitement vrai, mon cher Olof; et je bois à vous de cette eau-de-vie de Hollande, dont je voudrais que la Baltique fût formée pour m'y noyer un jour. Vos gobelets à la main, compagnons de mes exploits à la chasse !

— A Charles !

— A Charles !

— Redoublons, messieurs.

Et trois fois après cette rasade universelle, les gobelets s'emplirent d'eau-de-vie de Hollande et se désemplirent sur les quatre côtés de la longue table occupée par les quarante chasseurs.

Un seul pourtant avait encore son premier gobelet de vin devant lui, et cela paraissait d'autant plus surprenant que, par une exception bizarre, son gobelet taillé et ciselé en forme de tour, était deux fois plus haut que celui de ses camarades : c'était Réginold, l'amoureux passionné de la fausse comtesse de Kœnigsmarck, vêtu autrement qu'eux, quoiqu'il eût comme eux le regard bleu et profond, la bouche fine et hardie. Son costume entièrement noir, ample aux manches, dont les extrémités laissaient voir ses mains qu'il avait fort belles, étroit à la taille et plus long que celui porté par ses compagnons, annonçait quelque dignitaire d'une classe qui n'était ni militaire ni civile. Du reste, il avait comme les autres jeunes chasseurs attablés, des bottes, des éperons droits, et même de plus que les autres un léger bouquet de barbe blonde au menton. Il était sévère et beau, et d'un calme dans tous ses traits à confirmer dans l'opinion qu'il n'appartenait pas précisément à la profession des armes, malgré une

certaine analogie qu'on remarquait entre ses camarades et lui.

Sa sobriété, sans doute inusitée, à en juger par le gobelet monumental placé devant son couvert, lui attira ces divers reproches partis de plusieurs points de la table :

— Réginold ne boit pas aujourd'hui, c'est un traître.

— Réginold ne boit pas, c'est un fou.

— Réginold ne boit pas, c'est...

— Qui donc a prétendu que Réginold ne buvait pas ? demanda d'un ton d'incrédulité blessée celui qui avait été désigné jusqu'ici sous le nom de Charles, et qui n'était autre que le roi.

— Voyez si l'on a menti, répliqua un des jeunes chasseurs en vidant d'une seule haleine le gobelet de Réginold.

— Il est donc vrai, ajouta Charles, que mon favori nous joue aujourd'hui ce mauvais tour de ne pas boire, et me fait personnellement cet affront ?

Le jeune homme habillé de noir, aux traits si doux et si fiers à la fois, était, ainsi que nous l'avons déjà dit, le meilleur ami du jeune roi de Suède, qui venait de lui parler avec une sorte d'autorité tempérée par l'accent d'une affection profonde. Il reprit :

— Qu'a donc enfin mon Réginold ?

Réginold sourit gravement et répondit :

— Majesté, j'ai mes raisons.

— Il n'y a ici ni majesté, ni raison pour ne pas boire : tu boiras !

Réginold fit alors semblant de boire, mais il ne porta en réalité que le bout de ses lèvres au bord du gobelet, qu'un valet officieux avait rempli de nouveau d'eau-de-vie de Hollande.

Une protestation générale s'éleva.

— Il n'a pas bu !

— Il se joue de nous !

Le jeune roi reprit :

— Quoi ! Réginold, toi qui seul m'égales aux fatigues de la chasse, toi qui veilles comme moi quatre nuits entières sans fléchir la paupière, tu m'abandonnes aujourd'hui ?.. Par mes aïeux, dont les portraits nous entourent, tu vas boire avec nous jusqu'à la dernière goutte ce dé d'eau-de-vie.

— Dieu ! qu'ils sont laids vos aïeux, dit Renschild, en désignant avec la pointe d'un couteau un des austères portraits placés autour de la salle. Celui-ci a l'air d'un vrai diable couronné.

— C'est le père de mon grand-père, qui fit voir ses cornes aux Norwégiens.

— Celui-ci a l'air d'un vieux loup dans sa vieille pelisse.

— C'est son frère ; et ce loup a mangé plus d'un chien danois.

— Celui-là, s'écria un troisième, ressemble trait pour trait à un ours.

— C'est mon grand-père. Les Russes n'ont jamais eu sa peau.

— Celui-là ?...

Charles interrompit cette flatteuse énumération de tous ses aïeux, pour dire en élevant son gobelet, mouvement qu'imitèrent les autres jeunes seigneurs : Eh bien ! par l'ombre de tous ces vieux rois de Suède qui buvaient bien, s'ils sont fort laids sur leurs portraits, j'ordonne à Réginold de faire comme nous.

Tous les gobelets furent vidés à l'instant, excepté celui du jeune Réginold. S'étant aussitôt aperçu de ce refus, de cet acte de désobéissance, Charles XII lança avec violence son gobelet contre le mur, et l'aplatit comme une balle sortie du canon.

— Qu'est-ce à dire?

Tous les jeunes chasseurs, aussi montés que le jeune roi, regardaient avec le courroux de l'ivresse l'intrépide et rebelle Réginold, qui dit avec tranquillité :

— Sire, derrière ces portraits de vos aïeux, il y a un mur.

— Qui en doute? Vas-tu faire aussi le rêveur, toi?

— Derrière ces murs, une autre salle...

— Je connais mon palais, Dieu merci!

— Allons, bon! c'est la répétition de la scène que nous avons déjà eue à la chasse.

— Dans cette salle se trouvent des gens qui écoutent, ajouta Réginold.

— Qu'est-ce que cela nous fait? s'écria Charles impatienté, le front marbré de rouge, les lèvres sèches par l'ivresse, les mains tremblantes; s'ils écoutent, qu'ils entendent! Que veux-tu dire enfin, Réginold? parle!

— Que vous auriez peut-être mieux fait d'agir ainsi que moi, cette nuit, que de me forcer à faire comme vous.

— Bois!

— J'obéis, Sire.

Réginold, sans perdre sa quiétude, but tout ce que son gobelet contenait d'eau-de-vie après avoir murmuré avec respect : A votre santé, Sire.

— Voilà qui est bien, voilà comme je veux te voir, voilà comme je t'aime, ajouta Charles XII en tendant d'un côté de la table à l'autre sa main à son jeune confident Réginold.

Autant l'air du dehors était froid et dur en ce moment, car on était au mois de décembre, autant l'air du dedans était chaud et étouffant par cette quantité de personnes amassées dans la même salle, par cette prodigalité de bougies en combustion, et surtout par cette variété inta-

rissable de vins, de liqueurs, de boissons de toutes sortes répandues dans des gosiers enflammés.

— Que chacun, reprit le jeune Charles XII, qui déjà ne pensait pas plus que ses compagnons aux paroles demi-prophétiques prononcées par Réginold; que chacun, selon son invariable habitude, raconte maintenant une histoire qui ait trait ou au vin, ou au jeu, ou aux femmes.

— Rien que cela! interrompit une voix.

— Je gage que c'est le capitaine Megret qui vient de parler.

— Oui, dit le Français.

On entendit une autre voix qui disait :

— Ah! Français! aimable Français! Français *trop* aimable!

— Je ne me cache pas, répliqua celui qu'on avait désigné comme le capitaine français, et que le roi avait appelé Megret.

— Eh bien! c'est toi, Megret, qui nous diras une histoire de jeu.

— Rien qu'une, Sire?

— Vive le Parisien!

— En attendant, qu'Olof, et c'est un grand honneur que je lui accorde, dit encore le jeune roi de Suède, qu'Olof nous raconte, sur un pied seulement, une histoire qui n'ait rapport qu'au vin...

— Rien que sur un pied? demanda Olof en se levant et pouvant à peine se soutenir sur ses deux talons.

— Rien que sur un pied, répéta d'un ton sévère le roi de Suède.

— Autant dire sur rien du tout, n'est-ce pas? ajouta le capitaine Megret, en regardant d'un air de compassion le pauvre Olof qui cherchait à se mettre en équilibre et n'y parvenait pas encore.

— Voyons ton histoire, dit impétueusement Charles XII en frappant du poing sur la table,

Le jeune seigneur Olof, véritable géant par la taille et la force, dépassait de toute la tête les plus grands de ses camarades. Comme tous les géants, il portait sur sa physionomie ouverte un grand air d'innocence et de bénignité. Il aurait brisé les côtes à son meilleur ami sans rien déranger à l'ordre de ses traits roses, aimables et juvéniles. Ses mains, larges comme des épaules de mouton, auraient pu servir de siége à deux hommes.

Il les passa gauchement sur son front en sueur du travail qu'il était obligé de faire pour se tenir sur un seul pied, et il dit en se balançant :

— Il y avait une fois une bouteille de rhum qui en contenait cent cinquante.

Un foudroyant éclat de rire accueillit ce début du pauvre Olof, qui croyait être entré en matière très-sérieusement. Du reste, tombé sur le capitaine Megret qui le repoussa, il alla s'abattre de tout son poids sur Renschild, qui le rejeta à son tour sur le capitaine Megret.

Remis, après des efforts inouïs, en équilibre sur sa jambe, Olof reprit :

— Il y avait une fois une bouteille de rhum qui en contenait cent cinquante.

— Ah ! c'est trop fort !

— Voilà qu'il recommence !

— Allons donc ! c'est impossible !

— Il se moque de nous.

— Te moques-tu véritablement de nous, Olof, de prétendre qu'une bouteille en contient cent cinquante ?

— A bas, Olof !

— Silence ! qu'il continue.

— Non !

— Ici on le veut,

— Ici on ne le veut pas.

— Messieurs, dit au-dessus du tumulte le capitaine Megret, notre camarade Olof consent à faire quelques concessions... sa bouteille n'en contenait que cent...

Mais les couteaux de chasse étaient déjà tirés. Le brave Olof, à qui cette hostile et sanglante diversion souriait beaucoup, saisit aussitôt, lui aussi, son large couteau de chasse, et sans plus de façon, s'emparant de la tête du capitaine Megret, il se disposa froidement à la lui couper, comme un ornement inutile.

— Ah! ma bouteille n'en contenait que cent! Français, aimable Français, Français trop aimable...

— Il va m'égorger! criait Megret.

— Sa cravate me gêne... dit le géant en cherchant le cou du capitaine.

— A mon aide!

Il était temps d'arrêter l'honnête Olof dans l'exécution de son projet. Le roi pétrit une grosse boulette avec de la mie de pain, et la lança sur le jeune géant à qui elle alla frapper en plein l'œil droit.

— Assez! cria ensuite le roi, assez!

A cette voix dont on ne méconnaissait jamais l'autorité, même au milieu des excès les plus grands, Olof, malgré sa sauvage ivresse, se rassit aussi paisiblement que s'il eût renoncé à couper une tranche de jambon.

Quand tous les couteaux de chasse furent rentrés dans leur gaîne, le jeune Charles XII, dont les yeux flamboyaient d'un feu sombre, caractère particulier de sa royale intempérance, reprit d'un accent saccadé, nerveux et convulsif : Megret, c'est ton tour. Nous écoutons ton histoire.

L'aventurier français débuta ainsi :

— Il y avait une fois à la cour de Louis XIV, d'où je viens, un ingénieur français qui perdit au jeu tout ce

qu'il possédait, ses capitaux, ses revenus, sa tête, et ne parvint à sauver que sa perruque.

— Comment, sa perruque!... Il sauva sa perruque après avoir perdu sa tête!...

— Français !... ta plaisanterie...

— Voilà pour sa plaisanterie, dit un convive placé à l'extrémité de la table, en envoyant une bouteille de vin de Champagne à la tête de l'aventurier Megret. Heureusement celui-ci la saisit au vol et la passa à Olof qui la but d'un trait; l'incident fut à peine remarqué.

— Oui, messieurs, il perdit sa tête et sauva sa perruque ; je vous l'affirme...

— Sur quoi?

— Sur ma tête que j'ai perdue et sur ma perruque que j'ai encore. Cette histoire est la mienne, et ce joueur c'est moi.

On se disposa à écouter avec plus d'attention le capitaine Megret; malheureusement il ajouta :

— Je jouais au piquet.

— Un jeu charmant, interrompit un des jeunes chasseurs.

— Un jeu sublime!

— Des cartes!

— Valets, des cartes!

Le narrateur, qui n'avait pas trop de tout le reste de sa raison pour ne pas perdre le fil de son récit, fut soudainement arrêté par cette tempête de cris : Des cartes! des cartes! des cartes!

Les cartes furent apportées au milieu des bouteilles de vin; elles furent battues et le jeu commença.

— Continue, dit le roi en mettant une de ses jambes bottées sur la table; continue, Megret.

Alors on vit des gens qui, tout à la fois buvaient, criaient, juraient, jouaient... et écoutaient...

Megret reprit :

— Je jouais au piquet, cette nuit-là, avec un baron danois...

— Chiens de Danois !

— Mort aux Danois !

— Paix ! fit Charles XII en donnant un si grand coup sur la table avec sa botte, qu'une bouteille de Tokai fut renversée et roula vers Olof qui la saisit, la déboucha, et la but avec la même sérénité qu'il venait de boire la bouteille de vin de Champagne. Il s'agit d'une partie de piquet et non de nos voisins les Danois. Dis toujours, Megret. Comment s'appelait ton baron ?

— Sandel ; je vous l'ai dit, il me gagnait successivement tout ce que je possédais : mon argent de poche, mon argent placé, mes domaines, et, ce qu'il y a d'affreux, c'est que je ne pouvais pas m'emporter contre mon adversaire qui jouait avec une parfaite loyauté. J'aurais voulu qu'il me friponnât, afin d'avoir un prétexte pour l'outrager, pour lui jeter les cartes au visage. Oh bonheur ! je m'aperçois tout à coup qu'il a le visage fort laid et un nez singulier, disgracieux, énorme, baroque, un bec de bécasse : je fus soulagé ; j'avais mon prétexte : un prétexte superbe. — Baron, lui dis-je, quel nez vous avez ! C'est là ce qui vous porte bonheur... Votre père en avait-il un semblable ? Et le baron de me répondre froidement : — Capitaine, je vous gagne encore mille louis... — Mais quel ignoble, quel maussade nez vous montrez aux gens, baron !... — Lui de répliquer : Je vous gagne encore mille louis, capitaine. La colère m'étouffait ; ce sang-froid me désolait ; ajoutez mes pertes, et vous comprendrez mon exaspération. Baron, m'écriai-je, j'aurai votre nez ! — Comment vous aurez mon nez ? — J'aurai votre nez. — Vous ne l'aurez pas ! — Je l'aurai ! — Eh bien ! moi, j'aurai votre perruque, qui est bien la plus

sotte, la plus ridicule, la plus étonnamment bouffonne perruque que j'aie jamais vue. — Mais en attendant, payez encore mille louis que vous venez de perdre, capitaine Megret. On voit que le baron danois ne manquait pas plus de courage que de bonheur.

Quand il m'eût ruiné jusqu'au dernier louis, il me dit : Voulez-vous que nous causions un peu de mon nez maintenant? Cette ironie produit sur moi l'effet d'un soufflet, et aussitôt je lui prends, avec une impertinence des plus comiques, son nez que je serre à le lui arracher. Lui, d'un revers de sa main, fait sauter ma perruque au plafond. Vous prévoyez les suites. Nous allons sur le pré à l'instant même; c'était le petit jour. Nous dégaînons. Le baron Sandel était un beau tireur, ma foi! Il m'allonge un coup terrible dans la poitrine; je l'évite, je rabats son fer, et avant qu'il soit venu à la parade, je me fends en tierce et je le perce de part en part. Il tombe, il était mort. Je n'étais guère mieux portant, à vrai dire; car le duel est toujours puni de mort en France, et l'on ne fait grâce à personne, surtout après un duel qui finit comme le mien avec le baron Sandel. Je n'eus que le temps de gagner bien vite la Lorraine, où un de mes parents me prêta cent louis pour continuer mon voyage. Je gagnai l'Allemagne et m'embarquai à Hambourg pour Stockholm, où je remercie Dieu de m'avoir conduit, puisque j'y ai rencontré un roi qui m'a si bien accueilli...

Le jeune roi ronflait...

— Mais toujours vous n'avez pas eu son nez, dit Olof; vous ne l'avez pas eu, Français trop aimable.

Olof éveilla des échos moqueurs qui répétèrent :

— Vous n'avez pas eu son nez!

— Il n'a pas eu son nez!

— Il n'a pas eu le nez du baron Sandel!

— Fallait-il le lui couper?

— Oui!

— Allons donc!

— Il vous a gagné votre argent, vous avez beau dire, et vous n'avez pas eu son nez! Vous en avez été pour votre gasconnade.

— Mais je l'ai tué.

— Vous n'avez pas eu son nez!

— Il n'a pas eu son nez!

— Sacrebleu! cria le capitaine Megret en sautant sur la table et en plaçant sa perruque sur la pointe de son épée; si je n'ai pas eu son nez, il n'a pas eu ma perruque non plus, et personne jamais ne l'aura. Je vous défie tous d'y toucher, tas de géants!...

Olof voulut se lever et tenter l'aventure.

Mais cette fois le capitaine Megret, à l'abri de toute surprise de la part de son voisin, plaça sa jambe contre le dos du jeune géant, le poussa ensuite par la tête, le renversa et le laissa tomber de tout son long. Chacun de rire et d'applaudir, ce qui éveilla le roi, qui dit comme si l'histoire du capitaine Megret n'avait pas eu lieu, et, de fait, il en avait tout au plus entendu le commencement :

— Je parie cent louis pour Réginold.

— Mais, lui fit-on observer, Réginold ne joue pas, il pense, il rêve.

— Est-il possible, mon fidèle Réginold n'a pas les cartes à la main?

— Non, Sire.

— Que fais-tu donc, Réginold? qu'as-tu donc? Je ne te reconnais plus. Si tu n'as pas d'argent sur toi, voici ma bourse, prends!

Et Charles XII envoya une bourse pleine d'or au jeune Réginold qui n'y toucha pas. Tous les courtisans furent extraordinairement surpris de cette conduite du fa-

vori du roi : il avait déjà manqué à l'ordre, ou plutôt au désordre de la soirée, en refusant de boire ; il mettait le comble à son inconduite en dédaignant de jouer, surtout après l'injonction du prince.

Charles XII, pour lequel tout devenait dans le festin un sujet de colère et d'emportement, posa son autre jambe bottée sur la table, et, renversé ainsi contre le dos de son fauteuil, il roula des yeux irrités en s'écriant :

— Réginold ! dis-moi la cause de ce mystère, ou je t'exile cette nuit même au fond de la Norwége.

— Cette nuit, répondit Réginold, on pourra voir des choses plus surprenantes que mon exil.

— Et qu'arrivera-t-il cette nuit, prophète ?

— La Baltique engloutira-t-elle Stockholm ?

Ces questions ironiques se croisaient avec les cris des joueurs, les hoquets des buveurs, les toasts qu'Olof se portait à lui-même, car il buvait toujours, et les reproches que Charles adressait à Réginold.

— Il arrivera, répliqua Réginold, que je pourrais bien ne pas aller tout seul en exil au fond de la Norwége.

— Que dit-il ?

— J'ai dit.

— Quel autre que moi, par exemple ! dit le roi, oserait exiler quelqu'un ? Mon pauvre Réginold, je crois que tu perds la raison à mesure que les autres boivent.

— C'est possible.

— Je ne te condamne plus qu'à jouer avec moi. Des cartes à Réginold.

Réginold inclina la tête en signe d'obéissance, et reçut des mains d'un valet le nombre de cartes nécessaires au jeu auquel le roi le conviait.

Sans se déranger de son attitude, Charles XII lançait les cartes à la volée par-dessus ses jambes, les yeux à de-

mi fermés, le menton enfoncé dans son ample cravate de soie noire chiffonnée.

— Avant la fin de la nuit, je demande que Renschild, murmura-t-il, nous dise l'histoire amoureuse dont il a promis de nous régaler.

— Volontiers, Sire ; je vais payer mon écot.

— Messieurs, un peu de silence.

Renschild commença.

— Il y avait une fois un voyageur qui dit à un autre voyageur qu'il devançait sur sa route : Dans toutes le maisons de Stockholm où je trouverai une femme légère, je tracerai une croix blanche...

— Charmant ! interrompit le capitaine Megret ; une histoire galante sur Paris ne commencerait pas autrement.

Renschild continua :

— L'autre voyageur arriva à son tour à Stockholm ; mais à peine entré dans la ville, il s'enfuit avec terreur.

— Avec terreur, et pourquoi cela ?

— Oui, pourquoi cela ? demanda-t-on au conteur.

— Parce qu'il avait pris la ville pour un cimetière. Il n'avait vu que des croix.

On rit beaucoup de cette réponse à la Bussy-Rabutin, ainsi que la qualifia l'ingénieur Megret, mais d'un rire blessé et gros de colère.

— Votre voyageur qui traçait si bien les croix blanches ne fit-il aucune exception ? demanda au conteur le fils d'un conseiller qui allait se marier avec une jeune veuve.

— Pardon ! répondit froidement Renschild, il en fit une, mais une seule, ce fut pour le palais du roi, à cause de sa sœur.

— Il en fit au moins deux, et je le soutiens contre l'impertinent qui osera dire le contraire, s'écria Réginold en promenant des regards de fureur et de provocation autour de la table.

— Je le veux bien, dit Renschild plus directement atteint que tout autre par le défi de Réginold. Mais enfin quelle est l'autre exception qu'il fit?

— Oui, connaissons cette exception.

— Nous serions heureux de la savoir.

— Et nous ne l'oublierons jamais.

Réginold les regarda tous et répondit :

— S'il ne fit pas cette seconde exception, il aurait dû la faire.

— Mais enfin, pour qui?

— Pour le palais de la comtesse de Kœnigsmarck.

Des murmures universels d'incrédulité coururent le long des fauteuils, et finirent par éclater bientôt en plaisanteries plus ou moins offensantes pour la comtesse et son officieux chevalier.

— Dieu me damne! nous sommes presque à Paris, pensa Megret.

— Oh! la comtesse de Kœnigsmarck! disait ironiquement celui-ci en cachant son visage avec le coin de sa serviette.

— La comtesse Aurore! messieurs, elle s'appelle Aurore.

— Elle est céleste comme son nom!

Réginold s'écria :

— N'est-elle pas, messieurs les railleurs, la plus jolie femme d'Europe?

— Sans doute! sans doute!... répondit-on au chevaleresque Réginold.

Charles XII gardait le silence, mais une vive tache de rougeur qui s'étendit sur l'une de ses joues si pâles depuis le commencement de son ivresse, indiquait qu'il n'était pas aussi indifférent à la conversation que ce silence obstiné aurait pu le faire supposer.

— La plus jolie femme d'Europe, murmura le capi-

taine Megret, qui fit cette remarque pour lui seul... il faut s'entendre... la plus jolie après sa demoiselle d'honneur, mademoiselle Georgina.

— N'est-elle pas la plus belle personne de l'Allemagne ? demanda encore le fougueux Réginold.

— Très-certainement, noble Réginold.

— Entendons-nous encore, pensa de nouveau le capitaine Megret... la plus belle après mademoiselle Georgina.

— Ne passe-t-elle pas, ajouta Réginold, pour la femme la plus aimable qui ait jamais brillé dans les cours du Nord ?

— Nul ne dit le contraire.

— Toujours après Georgina, ajouta mentalement l'ingénieur français.

— Ne la considère-t-on pas comme la personne la plus spirituelle de son sexe ?

— Oui... mille fois oui... mais...

— Toujours après sa demoiselle d'honneur, continua à se dire Megret.

— Eh bien ! alors, reprit Réginold avec une véhémence dont on sentait que le foyer était au cœur ! eh bien ! alors, qu'y a-t-il à dire contre elle, si belle, si charmante, si noble et si pure ?

Les rires moqueurs retentirent de nouveau sous les plafonds dorés de la salle où s'achevait, avec la nuit, ce monstrueux souper.

— Mon pauvre Réginold, lui répondit le jeune dragon Milius, oui, elle est noble, charmante, oui, elle est spirituelle, la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, mais elle joue la pureté, comme elle joue son rôle de femme politique à la cour de Suède.

Réginold, le jeune et beau courtisan, ne se contenait plus en entendant cette accusation portée contre la com-

tesse de Kœnigsmarck. Il ne cessait pas non plus d'examiner le visage du roi en prenant la défense de la femme qui passait en effet pour la plus belle, la plus spirituelle personne de son temps ; de celle qui passait aussi à Stockholm pour une merveille de finesse, et dont on n'avait aucune raison de soupçonner les mœurs.

Charles XII continuait à garder le silence.

— Ses dehors si doux, si modestes, si pleins de grâce, reprit le dragon Milius, sont une comédie parfaitement apprise.

— Des preuves? demanda Réginold, toujours les regards fixés sur le roi, des preuves?

— En voici. La comtesse de Kœnigsmarck observe tout ici pour tout rapporter aux cours étrangères, qui ne nous aiment pas beaucoup, comme vous savez. Elle nous espionne au profit du roi de Danemark...

— Mensonge ! s'écria Réginold.

— Et du roi de Pologne, ajouta Milius, dont elle a été, si elle n'est encore la maîtresse.

— Défendez-vous, cria Réginold à Milius, après avoir entendu les dernières paroles de celui-ci ; défendez-vous ! Et il se précipita l'épée à la main sur le dragon, qui était déjà armé.

Charles XII fit un mouvement qui consista à se lever à demi sur la table, où il avait fini par être couché tout à fait, et il dit, en jetant sa serviette entre les deux combattants :

— Vos épées dans le fourreau, messieurs. Je pourrais vous envoyer tous les deux dans une forteresse pour avoir osé tirer vos épées dans mon palais.

— C'est juste, dit Réginold en saisissant à sa ceinture une paire de pistolets. Il en donna un au dragon, et, s'éloignant de quelques pas, il fit feu avec l'autre. Le dragon eut une mèche de cheveux coupée par la balle.

Le tumulte fut horrible alors... On marcha sur la table; les fauteuils furent brisés; les bouteilles volèrent en éclats; les épées brillèrent...

— Sire, vint dire tout bas à l'oreille un officier de la cour, les conseillers de Votre Majesté vont se réunir dans ce salon pour délibérer sur une grande mesure qu'il importe de prendre tout de suite, disent-ils.

— Qu'ils viennent.

— Mais, Sire, tous ces jeunes seigneurs... ce souper... ce désordre ?...

— Qu'à cela ne tienne ! Messieurs, dit le roi en saisissant la nappe et en la tirant à lui avec tout ce qui la couvrait, lampes, plats d'argent, bouteilles, et de manière à ce que tout fût bouleversé; messieurs, mes conseillers réclament cette pièce : faites place nette pour quelques heures... retirez-vous... je vous ferai appeler dès qu'ils seront partis... Quant à moi, je vais les présider.

Charles XII fut obéi sur-le-champ : officiers, compagnons de plaisir, courtisans, se retirèrent dans la salle voisine, et lui, le roi, comme il venait de l'annoncer, prit de nouveau, pour présider son conseil, l'attitude qu'il avait quelques minutes auparavant : on se souvient qu'il était couché sur la table.

Le conseil des ministres fut introduit.

III

LE CONSEIL.

Quand les sénateurs dont se composait ordinairement le conseil entrèrent, le front soucieux, dans le salon que venaient de quitter les courtisans, le premier objet qui

frappa leurs yeux ce fut le jeune roi, couché sur la table pêle-mêle avec des verres, des bouteilles, des serviettes tachées de vin, des flacons d'où ruisselaient l'eau-de-vie et le genièvre. Malgré l'impression douloureuse qu'ils éprouvèrent à l'aspect de ce désordre et à la vue de leur souverain plongé dans l'abrutissement de l'ivresse, ils firent le tour de la table en s'inclinant avec respect; puis ils se retirèrent dans une pièce voisine pour attendre que le sommeil léthargique du roi fût passé.

La salle du festin était retombée dans le silence, et le grand lustre à girandoles de Venise n'éclairait plus d'autre convive que Charles XII dans ce long parallélogramme doré et chamarré d'arabesques, lorsqu'une des portes qui s'ouvraient derrière la place où il était tourna sur ses gonds silencieux; un domestique l'avait discrètement poussée; une femme entra sur la pointe des pieds et la porte fut refermée aussitôt. Cette femme, dont les formes annonçaient la jeunesse, et la tournure la plus exquise distinction, avait le visage à demi caché par un masque de velours. Elle s'approcha du roi endormi, le regarda avec une pitié que les mouvements de sa bouche indiquèrent assez, puis elle lui donna un léger coup sur l'épaule avec l'éventail qu'elle tenait à la main. Le roi demeurant insensible, elle recommença avec plus de force; à la troisième tentative il se souleva en sursaut, et regarda dans l'hébêtement d'un sommeil d'ivresse la personne qui osait ainsi l'éveiller.

— Mon arme n'est qu'un éventail, et je ne suis qu'une femme.

— Cette voix? je la connais, bégaya le roi en s'appuyant sur son bras gauche pour soutenir son corps détendu... oui... je la connais... vous êtes...

— La demoiselle d'honneur de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck.

— La belle Georgina?...

— Oh ! belle...

— La plus belle quand on n'a pas vu votre maîtresse... Mais pourquoi ce masque?... cette visite à cette heure?... cette surprise?...

— Pour arriver jusqu'à vous sans être reconnue...

— Mais...

— Pour vous voir.

— Vous voulez donc me parler?

— En secret, et vous parler de ma maîtresse, la comtesse de Kœnigsmarck...

— Qu'elle est belle! murmura le roi dans l'épanchement que produit d'ordinaire le vin, quelle divine personne que la comtesse de Kœnigsmarck... que de fraîcheur sur son beau visage!.. que d'expression dans son regard!.. Oh! qu'elle inspire de la tendresse!... de la sympathie!... de l'amour !... Oh! oui, de l'amour, répéta le jeune roi dans le murmure confus et passionné de sa parole épaisse, embarrassée, noyée dans les vapeurs de l'ivresse... Il prit la main de celle qu'il croyait être Georgina et qui était la comtesse de Kœnigsmarck elle-même, et il ajouta : Voyez-vous, je l'aime comme j'aime en ce moment le sommeil qui pèse sur mes yeux, qui m'accable, qui fait doucement tout onduler et trembler autour de moi; je l'aime comme cette table dont je me détacherais pas pour le meilleur lit de monde... et pour être aimé d'elle je donnerais tout mon royaume et les deux mers qui le baignent... Oui, je les donnerais pour être aimé d'elle... Que ne donnerais-je pas?

— Eh bien! vous en êtes aimé, lui dit la femme au masque de velours.

Le roi prit avec une telle force, en entendant cet aveu, le bras de comtesse, qu'elle poussa un cri...

— Je suis aimé de la comtesse! dit-il dans un rire

frénétique auquel il était sujet quand ses nerfs étaient fortement agités, je suis aimé de la comtesse !

Et il ne lâchait pas le bras de la comtesse Aurore, qui lui dit ensuite :

— Mais, Sire, votre bonheur, comme tous les bonheurs de ce monde, n'est pas sans mélange...

— Que voulez-vous dire ?...

— Je n'ose... cependant ma conscience... ma franchise...

— Parlez ! insista le roi à qui l'excès de la passion prêtait un rayon de lucidité... parlez !

— D'autres que vous n'ont pu voir la comtesse de Kœnigsmarck sans éprouver le même sentiment de tendre intérêt...

— Est-ce possible ?...

— Sire...

— Eh bien ?

— Vous avez un rival...

— Un rival ! s'écria Charles XII, despote effréné en toutes choses ; un rival ! Cette nouvelle produisit sur lui un effet auquel la comtesse s'attendait, quoiqu'elle fût bien loin de le croire si violent. Il abandonna le bras qu'il serrait avec force, et se rejetant en arrière pour se soulever et s'appuyer sur ses deux poignets, il répéta, les yeux hors de la tête, l'écume au bord des lèvres, la poitrine en convulsion : Ah ! j'ai un rival, et quel est-il ? est-ce celui qui est là-bas ?... est-ce celui qui est plus loin ? est-ce celui qui est entre ces deux colonnes ? Le roi désignait, en parlant ainsi, les statues de marbre placées à diverses distances dans la salle où il se trouvait. Qu'on imagine si l'eau-de-vie et le vin travaillaient dans son estomac...

— Ce rival est un de vos courtisans, lui dit tout bas en tremblant la femme masquée...

— Un de mes amis ?...

— Un de vos meilleurs...

— Tu mens ! dit le roi en portant la main au masque de velours de la comtesse pour l'arracher.

Celle-ci se crut perdue... elle allait être vue par le roi.

Trop faible heureusement pour se soutenir sur un seul bras, Charles XII en tombant sur le côté, fut obligé d'abandonner le masque de velours, afin de se retenir. Le masque fut dérangé seulement ; mais la comtesse le remit bien vite.

— Le nom de ce rival qui ose aspirer au bien du roi ? dit Charles XII..... son nom ?

Placée plus loin du roi, dont elle venait d'éprouver les griffes, la fausse Georgina répondit :

— Pourquoi chercher à le savoir ?

— Pourquoi le taire ? répliqua le roi en grinçant des dents comme s'il eût été saisi par un grand froid. Est-ce Renschild ?

— Oh !...

— Est-ce Olof ?

La fausse Georgina rit si fort à cette seconde question du roi, qu'il demanda rapidement :

— Est-ce Milius ? Eric ?

— Non... non... murmura faiblement la comtesse.

— Est-ce Megret ?... Est-ce...

La comtesse de Kœnigsmarck se tut entièrement, en sorte que Charles XII s'imagina un moment que son rival ne pouvait être que l'aventurier français ; ce qui était l'étonnement dans l'étonnement pour lui, car Megret était fort laid, s'il était spirituel comme tous les joueurs.

Ce n'était pas absolument le fait de la comtesse de laisser se changer en certitude chez le roi la supposition, née de sa jalousie, que son rival était le chevalier Megret ; elle ajouta :

— Non, je ne vous dirai pas son nom...

— Ce n'est pas lui?

— Vous êtes terrible, Sire...

— Mais qui donc alors? demanda le roi, à l'esprit duquel un nom dut venir, qu'il chassa aussitôt comme une mauvaise pensée, et qu'il ne prononça pas.

— Vous croirez tout quand vous aurez tout découvert vous-même, reprit la fine comtesse de Kœnigsmarck en plongeant de nouveau le jeune roi dans les ténèbres du doute.

— Malheur!... si je trouve!... s'écria le roi... Oh! la trahison!... la trahison si près de moi! dans mon palais! à ma table!... Il mourra, celui qui m'a ainsi trompé... je vous le jure!... fût-ce Renschild! fût-ce Olof... fût-ce Herman! fût-ce ce chevalier Megret...

Le roi s'était arrêté à ce nom de Megret, auquel il revenait au grand plaisir de la comtesse. L'aventurier français, plus subtil, plus pénétrant de beaucoup que tous les officiers suédois, causait une espèce de frayeur à la comtesse, depuis qu'elle l'avait vu attaché si obstinément à ses pas, surtout pendant la dernière chasse. En le mettant mal avec le roi, dont elle venait d'exciter la jalousie, elle remplissait un double but. Cependant il lui importait de tenir toujours cette rivalité, ainsi qu'on l'a vu, dans les régions vagues du doute.

L'effort que venait de faire Charles XII en s'exaltant, l'alourdit encore davantage, et il retomba sur la table comme si la fée du sommeil, après l'avoir éveillé un instant, le replongeait avec plus de force dans l'abîme des rêves.

— Il aimait déjà avec fureur Georgina, sous le nom de la comtesse de Kœnigsmarck, dit la comtesse en ôtant son masque de velours pour respirer; je l'ai rendu ja-

loux, il va l'aimer cent fois davantage. Ma conquête était commencée, je viens de l'assurer pour toujours. Le lion était déjà enchaîné ; je l'ai muselé ; on va lui couper les griffes et lui limer les dents. En vérité, se reprit-elle en promenant un long regard de pitié dédaigneuse sur le roi qui dormait d'un sommeil pesant et agité, valait-il bien la peine qu'on m'employât pour venir à bout d'un tel enfant? Il est bien mort, et son royaume est à qui le prendra... Qu'on le prenne donc !

La comtesse de Kœnigsmarck reprit ensuite le chemin qu'elle avait suivi en venant. Elle donna deux petits coups avec le manche de son éventail à la porte par où elle était passée : la porte s'ouvrit ; le même domestique parut. Ils s'éloignèrent tous les deux à travers les détours du palais que la comtesse de Kœnigsmarck avait le privilége de parcourir à toute heure comme amie de la sœur du roi, et de faire ouvrir à la demoiselle d'honneur, titre qu'elle avait pris auprès des domestiques, qui l'avaient laissée passer.

Un quart d'heure après cette scène, dont le roi ne devait plus se souvenir que comme on se souvient d'un rêve, les conseillers rentrèrent dans la salle du banquet, afin de savoir s'il était un peu plus en état de les recevoir. Le roi dormait encore. Mais leur résolution était prise.

Ils s'assirent tous en silence aux mêmes places qu'occupaient il n'y avait que peu d'instants les compagnons de Charles XII. Pendant une demi-heure ils attendirent qu'il daignât leur demander le motif de leur présence; car il n'était pas d'usage qu'ils vinssent ainsi l'entretenir des affaires de l'État au milieu de l'orgie. Il persista dans son immobilité horizontale. Parmi ces graves sénateurs siégeant sur les débris d'un banquet monstrueux dont les chaudes vapeurs obscurcissaient encore les flambeaux et les dorures des lambris, on voyait les douze membres que

le roi avait humiliés dans la journée, ceux qu'il avait indignement traînés à la chasse pour les faire lutter avec un ours. La léthargie de Charles XII se prolongeant au-delà des bornes assignées au respect, les conseillers se décidèrent à ouvrir la séance et à agiter la question impérieuse, pressante pour laquelle ils s'étaient réunis. Le salut de la Suède dépendait de leur prompte délibération. Le sénateur Dalberg parla le premier.

— Trois monarques puissants, dit-il, viennent de se liguer contre la Suède : le roi de Pologne, le roi de Danemark et le czar de Moscovie.

Ici le sénateur Dalberg fut obligé de s'arrêter, à cause d'une voix qui, passant à travers la serrure de la porte, vint ajouter un scandale à tant de scandales. Un courtisan en gaieté, qui imitait parfaitement le cri du coq, avait troublé l'orateur en jetant ce cri et toutes ses triomphantes variations ; et les rires de la pièce voisine avaient accompagné cette fanfare moqueuse.

Dalberg reprit sans s'émouvoir :

— Il est facile de deviner ce que veulent ces trois rois ligués contre le nôtre, ces trois royaumes en marche vers notre royaume.

— Ils veulent s'emparer de la Suède, dit à son tour le conseiller Falkenberg.

— Et se la partager, ajouta le baron Sparre Fabricius avec une indignation que sa voix communiqua aux autres sénateurs.

Le roi Charles XII, qui était couché sur le côté droit, se tourna et se coucha sur le côté gauche.

— Oui, ils projettent froidement de se partager notre patrie, d'où sortit un jour l'immortel Gustave-Adolphe, qui les fit tant trembler.

Au nom de Gustave-Adolphe, tous les sénateurs se levèrent et baissèrent le front sur leur poitrine.

Comme ils accomplissaient ce noble mouvement, il se glissa par le trou de la serrure un second cri non moins savamment imité que le premier; mais cette fois c'était le cri de l'âne; l'imitateur égalait l'auteur, c'était à s'y méprendre, pourtant ce n'était qu'un courtisan : quelles espérances ne donnait-il pas?

— Le partage est déjà arrêté, reprit le sénateur Falkenberg : le czar de Moscovie, notre bon voisin, s'attribue la Livonie; le roi de Pologne, Frédéric-Auguste, la Suède, et le roi de Danemark prend la Norwége. En d'autres temps, cette bravade n'aurait fait qu'exciter le rire de la valeureuse nation suédoise; mais qui aurait osé se la permettre en d'autres temps? Sur la terre comme sur la mer, notre pavillon inspirait la terreur à nos ennemis et commandait le respect à nos alliés; et pourtant, continua Falkenberg, on nous menace aujourd'hui, on nous attaque, on nous envahit, on est chez nous!

— Chez nous! redirent dans un murmure étouffé par la douleur les autres conseillers.

— Les Saxons sont entrés dans la Livonie, poursuivit Falkenberg, et la Livonie est à la Suède comme la fille est à la mère. C'est la première fois que l'étranger met le pied chez nous. Il s'encouragera de notre faiblesse...

— De notre indifférence, dit le sénateur Dalberg.

— De notre lâcheté! osa dire le baron Sparre.

— Et il marchera sur Stockholm! s'écrièrent plusieurs sénateurs à la fois.

Le cri de l'âne et celui du coq avaient été trop bien simulés, pour que le cri du chien ne jouît pas du même honneur. La brûlante indignation du conseil fut accueillie de la pièce voisine par des aboiements si variés, si nombreux, qu'il était aisé de deviner qu'une seule poitrine ne les produisait pas. Chaque courtisan participait

au concert en proportion de ses moyens. On eût dit une meute un jour de grande chasse. On ne pouvait désirer un ensemble plus vrai et plus original.

Quant au roi, il cessa de demeurer couché sur le flanc gauche pour se retourner et se placer sur le dos.

— Et lorsqu'on songe, reprit Falkenberg dominant du haut de sa dignité la turpitude des courtisans et la honteuse attitude du roi, qu'il s'élève en face de la Suède, de l'autre côté de la mer qui baigne ses bords, un homme dont le génie âpre et robuste ne s'arrête devant aucun obstacle; que cet homme, sorti d'un marécage, étend son empire de la mer Glaciale à la Méditerranée, de la Baltique à la Chine, à travers les forêts qu'il renverse; qu'il est à la fois l'empereur, le général, le grand-prêtre, l'amiral, le législateur et le créateur de son peuple : car il crée tout, sa capitale, son armée, sa religion, sa flotte, ses lois et la nation qu'il veut gouverner; quand on songe que Pierre Alexiowitz, que la postérité appellera sans doute Pierre-le-Grand, est au nombre de nos ennemis, qu'il est un des trois rois ligués contre la Suède, comment ne pas déplorer le sort de notre patrie exposée à tant de coups redoutables, à tant de malheurs certains?

Le vieux conseiller Axel, qui jusque-là avait écouté en silence, prit la parole pour dire à son tour qu'il importait tout simplement dans une circonstance aussi grave, après avoir mesuré toute l'étendue du malheur, de recourir avec la rapidité de cette attaque imprévue aux moyens de la défense : opposer la force à la force, armée à armée, canon à canon, homme à homme.

— Mais qui peut cela de sa volonté unique et souveraine, objecta amèrement Falkenberg, si ce n'est le roi?...

— Eh bien donc! que ce soit le roi!... répliqua avec courage le vieux conseiller Axel.

— Le roi est bien jeune, dit un autre conseiller avec ironie.

— Le roi est malade, dit un troisième avec quelque pitié...

— Voilà le roi! dit l'énergique Axel, qui portait encore au visage une sanglante égratignure de l'ours. Oui, voilà le roi... C'était tout dire ; c'était dire : ce tas de membres énervés, crispés, ramollis par la débauche, brisés par l'excès des liqueurs, c'est le roi que nous avons à opposer à trois rois jeunes, braves, énergiques, dont les armées foulent déjà le sol de Suède.

Quand d'audace en audace inspirée par la suprême loi du danger, des conseillers en sont venus à parler ainsi en présence de leur maître, ils ne sont pas loin de toucher aux droits de la couronne pour la sauver en sauvant le pays.

Le vieux sénateur Axel reprit : Si Dieu ne veut pas qu'on dépose les souverains qu'il a élus lui-même, il ne peut pas vouloir non plus que les États périssent, car ils sont aussi son ouvrage. Il a ménagé des voies de salut aux nations. Voici celle que je propose pour empêcher notre nation de devenir la proie des vautours qui planent en criant sur ces neiges. Nous avons commis une faute en ôtant la régence à la reine douairière Éléonore de Holstein, veuve de Charles X, mère de Charles XI, pour couronner avant l'âge le jeune Charle XII, son petit-fils, qui ne devait être roi qu'à dix-huit ans. Nous sommes sortis de la loi, rentrons-y à l'instant.

— Oter la couronne du front de Charles XII ! ! ! s'écria un conseiller avec épouvante.

— Pour la lui rendre plus tard, lorsqu'il comprendra les devoirs qu'elle impose. En attendant, remettons le sceptre et le pouvoir aux mains de sa grand'mère Éléonore de Holstein.

— La reine douairière, répliqua le baron Sparre dans une phrase longuement respectueuse, est sur l'extrême déclin de l'âge ; le repos convient peut-être autant à sa tête auguste qu'une couronne...

Un autre sénateur ajouta, en sortant un peu du cercle d'une étroite circonspection :

— La reine douairière est déjà descendue deux fois du trône ; l'y faire remonter une troisième fois est hasardeux et grave : sa présence va rappeler autour d'elle, j'ose le dire, les partisans surannés, aigris de son système de gouverner, qui n'est pas le meilleur, puisque nous lui avons retiré la régence avant le temps.

Un troisième conseiller alla plus loin :

— Opposer la prudence stérile d'une femme âgée à l'ambition hostile, combinée, foudroyante de trois jeunes rois !... songez-y !...

Alors ces paroles sortirent comme des flammes de la bouche du conseiller Axel :

— Connaissez-vous un meilleur moyen de sauver la Suède ? proposez-le dans ce cas, car il faut qu'elle soit sauvée promptement, énergiquement. La terre tremble sous nos pieds ; l'horizon est en feu. En ce moment, l'ennemi viole, saccage, brûle nos villes ; il détruit nos vaisseaux, ces forteresses flottantes de la Suède ; insulte le drapeau, fouette honteusement le léopard, vole à pleines mains les trésors de nos églises, de nos caisses publiques, égorge nos femmes ; et nous, que faisons ?... Rien !

Il y a toujours de ces nobles vieillards comme Axel dans le moment suprême du danger, à l'heure de l'agonie des nations. Ils s'appellent tantôt le sage Nestor, tantôt Mathieu Molé, tantôt Axel. C'est Dieu qui prend leur sublime visage pour inspirer aux tièdes, aux indécis, aux faibles, la grande impulsion de la révolte et de l'insurrection contre la tyrannie qui s'éveille ou la royauté qui dort.

Axel leva ensuite ses bras tremblants au ciel en versant des larmes.

Les autres conseillers furent entraînés; ils invoquèrent en silence, la poitrine émue, le secours de Dieu; et alors le tableau fut sublime par le contraste. Autour d'une table bouleversée par l'orgie, d'augustes vieillards, pères de la patrie, imploraient le ciel, en le suppliant, par leurs énergiques et pieuses douleurs, de sauver la Suède, tandis que le roi couché sur cette table dormait!...

Tout à coup la pièce voisine trembla au bruit formidable des chants qui éclatèrent. Bientôt le palais tout entier éprouva cette bruyante secousse, les effets de cette tempête intérieure qui voulait briser les murs : c'étaient les compagnons du roi, qui, fatigués d'imiter les cris des divers animaux, — on se lasse des meilleures choses, — chantaient la cynique et populaire chanson suédoise dont le refrain était :

« On ne saurait trop boire! trop boire! trop boire!
« celui qui résiste, qu'on l'y force : s'il est malade qu'il
« boive! qu'il boive! qu'il boive encore, cela le guérira;
« et si cela ne doit pas le guérir, il en mourra; mais
« qu'il boive!!! *Bibat et moriatur!* »

Ce refrain rauque, vineux, brûlant, entonné d'une façon furieuse et de plus en plus véhémente, fut aussitôt entrecoupé par cette prière cordialement exhalée de la poitrine des sénateurs :

« Qui sauvera notre patrie? Dieu! nous abandonneras-
« tu? Nous te demandons pardon pour nos fautes : ne
« punis pas une grande nation tout entière; entends no-
« tre lamentable voix! Si tu ne nous sauves pas, mon
« Dieu! qui nous sauvera? »

— Moi! s'écria d'une voix éclatante comme celle de la trompette de la résurrection et en bondissant sur la table

où il semblait mort, Charles XII, lui-même, qui tira sa longue épée du fourreau.

— C'est le roi !

— Charles XII qui s'éveille !

— Oh ! mon Dieu ! nous aurais-tu entendus?

— Oui, je vous sauverai ! Je sauverai la Suède ! Ils sont trois rois contre nous, ils ont trois armées ; fussent-ils douze ! qu'ils passent la Baltique ! qu'ils viennent ! Nous avons assez de neige pour enterrer leurs trois armées... Ils ne nous vaincront pas ! Je le jure sur cette épée... Regardez-la ! mais regardez-la ! c'est celle de Gustave-Adolphe !

Le front de Charles XII, dont le développement était, on le sait, prodigieux, parut encore plus grand, plus haut dans ce moment, entre sa bouche frémissante de résolution, et ses cheveux qui étaient droits et roides comme des épis de fer. Cette infernale ardeur guerrière qui devait bientôt effrayer l'Europe, se révélait dans ce dôme osseux, illuminé en dessus par deux yeux fixes, larges ovales blancs au milieu desquels bleuissaient durement deux points brillants comme de l'acier. Son menton, qui était démesurément long et par conséquent disgracieux, ajoutait à l'expression de ses traits ; ce menton était une espèce de proue qui devançait son visage. La blancheur extrême de sa peau attestait en ce moment que tout son sang, comme toute sa colère, s'était porté au cœur.

— Messieurs, reprit-il en se transfigurant peu à peu, quoique son réveil eût été complet, vous êtes de bons serviteurs, de sages et courageux conseillers, de loyaux Suédois ; vous avez bien parlé, bien agi, vous n'avez pas tremblé. Soyez récompensés : vous l'êtes, vous retrouvez votre roi !..

— Oui, nous le retrouvons !

— Longs jours à lui !

— Que tout ceci ne soit point un rêve ! osa dire conseiller Axel, incrédule encore, en doute du moins devant ce miracle.

— Ce n'est point un rêve ; je ne sais si c'est un miracle, dit Charles XII avec un royal sourire de bienveillance pour Axel, mais c'est une vérité que tout ce qu vous voyez. Et remplissant d'eau le plus grand gobelet qu'il trouva sous sa main, il ajouta avant de le vider : « A votre santé ! Voilà le vin et la liqueur que Charles XII, votre roi, se condamnera désormais à boire, il vous le jure, tout le reste de sa vie. » Vous pouvez vous retirer maintenant, messieurs les conseillers; votre œuvre de courage est achevée, la mienne commence. Comment finira-t-elle ?.. Dieu le sait !

Étonnés jusqu'à l'égarement, attendris jusqu'au délire, enthousiasmés jusqu'à baiser les pieds de leur jeune roi en défilant devant lui, les conseillers, pleins de reconnaissance en même temps pour Dieu qui les avait exaucés, sortirent en silence, le front découvert et rayonnant d'espoir comme les rois mages après avoir vu le jeune Sauveur.

Dès que les sénateurs furent partis, Charles XII alla lui-même ouvrir les portes à ses nombreux amis, qui rentrèrent en tumulte, aussi ivres au moins qu'avant la séance du conseil, n'ayant rien entendu de ce qui venait de se passer entre le roi et ses sénateurs. Il y avait de bonnes raisons pour cela.

— Messieurs, leur dit le roi, réjouissez-vous ; pendant le conseil qui vient d'avoir lieu, j'ai pensé à vous, à vos plaisirs... Nous commencions à nous lasser de ne pas en connaître de nouveaux... j'en ai découvert un qui sera assurément goûté de vous tous...

— Et quel est ce plaisir ? demanda Eric en s'appuyant

ur Olof, qui s'appuya sur Herman, qui s'appuya sur legret.

— Parbleu ! cela se devine ; ce nouveau plaisir est une iouvelle manière de boire, lui répondit Olof rouge comme le l'écarlate.

— Non, c'est une nouvelle manière de jouer, interompit Megret dont l'ivresse, au lieu d'être rouge comme celle d'Olof, était blanche comme de la farine.

— Dites plutôt que c'est une nouvelle manière de chasser l'ours, répliqua Renschild.

Enfin, chaque compagnon de Charles XII affirma, selon ses goûts particuliers, que le plaisir dont parlait le roi ne pouvait être qu'un raffinement dans l'oisiveté ou les excès de quelque passion aussi chère.

— Vous n'avez pas deviné, messieurs, leur dit le roi. Le plaisir que je prétends vous faire connaître aujourd'hui est plus vif que le jeu, que la chasse, que l'orgie... C'est un plaisir digne d'un jeune roi et de jeunes et braves gentilshommes comme vous... Ce plaisir... c'est la gloire.

Si la débauche avait fatigué et blasé ces essaims de courtisans, elle n'avait pas encore entièrement dégradé leur caractère ; et la gloire ressemble trop à la guerre, la guerre ressemble trop à la violente activité de la chasse, pour qu'ils ne s'enflammassent pas, surtout dans l'état de leur esprit, à la voix du roi leur parlant du plaisir de la gloire, très-neuf en effet pour eux.

Charles XII reprit avec le même enthousiasme :

— Nous partons dans quelques jours.

— Pour où ? s'informèrent tous les courtisans dans un cri unanime, excepté Réginold, accablé de ce départ qui démentait la promesse qu'il avait faite à la fausse comtesse Aurore de Kœnigsmarck, d'empêcher le roi de quitter la Suède.

— Nous partons tous pour la guerre, ajouta Charles XII.

— Vive le roi, et vive la guerre! sécrièrent les compagnons du roi en mettant la main à leurs épées après en avoir longtemps cherché la poignée.

— J'aime à vous trouver ainsi disposés à me seconder.

— Et qui donc veut nous faire la guerre? demanda Renschild d'un œil à demi ouvert, est-ce le Danemark?

— Est-ce la Pologne?

— Est-ce la Moscovie?

— Tous les trois, répliqua Charles XII. Ils nous jettent le gant!

— Nous le ramassons.

— Renschild, tu es mon général en chef.

— Oui, Sire.

— Lieven, tu commanderas l'artillerie.

— Oui, Sire.

— Olof; les dragons seront sous tes ordres.

— Oui, Sire.

— Herman, tu commanderas les troupes de mer! la flotte est à toi.

— Oui, Sire.

— Megret, je vous nomme mon ingénieur, vous me construirez des forts.

— Et je vous en prendrai, Sire.

— Et toi, Réginold, tu seras mon aide-de-camp. Tu écriras mes ordres, et tu les porteras à travers les balles de l'ennemi. C'est la mission la plus périlleuse.

— Et la plus honorable, Sire; je vous en remercie, répondit Réginold toujours pâle et soucieux, le cœur brisé par la pensée qu'il ne reverrait plus la fausse comtesse de Kœnigsmarck, quoiqu'il fût heureux dans sa douleur de la détermination héroïque et soudaine du roi.

Ses larmes, car elles glissaient le long de ses joues, étaient glorieuses et amères; il courait déjà au-devant du danger, tandis que son cœur, vaincu par l'amour, s'attachait à la Suède et manquait de force pour la quitter.

— Viennent les ennemis, maintenant! s'écria Rehschild, nous les recevrons.

— Ils sont venus, dit Charles XII.

— Venus! répétèrent les jeunes seigneurs, les jeunes chefs que venait de créer de sa royale volonté Charles, leur souverain.

— Ils sont descendus en Livonie, leur répondit le roi.

— Courons, crièrent-ils en se précipitant vers les portes, comme s'il se fût agi d'aller immédiatement livrer bataille dans la rue; courons!

— Mes amis, leur dit Charles XII en les retenant avec peine, je partage votre courageuse impatience; mais il reste des dispositions à prendre pour s'assurer le succès. D'ailleurs, avant d'accepter définitivement vos services, j'ai à vous demander, à exiger de vous un serment.

— Parlez! Sire...

— Un serment grave, solennel, irrévocable.

— Nous vous écoutons.

— Le prêterez-vous?

— Quel qu'il soit.

— La mort, je vous le dis d'avance, à qui le violera.

— La mort? soit!...

— Êtes-vous décidés?

— Nous le sommes.

Charles XII poursuivit :

— Elle sera très-rude, elle sera excessivement longue peut-être la campagne que nous allons ouvrir dans quelques jours. Pour lutter avec trois armées, il faut avoir

trois fois plus de courage, trois fois plus d'habileté, trois fois plus de discipline qu'elles. Cette rare et ferme supériorité ne peut se trouver dans des corps épuisés, dans des âmes surtout habituées à la mollesse. Soyons de fer contre ces trois armées ; que nous les brisions en nous en approchant, qu'elles se brisent encore en tombant sur nous. Messieurs, vous savez par expérience les faiblesses, les fautes, les malheurs que causent les excès du vin...

— Oui, Sire !

— Oui... cent mille fois oui, répondirent ceux qui en ce moment même prouvaient la vérité du fait.

Olof seul, quoique non moin gris que ses camarades, ressentit une crampe d'estomac en entendant ainsi médire du vin : on calomniait un ami devant lui.

— Eh bien ! jurez tous avec moi de ne plus boire.

— Nous le jurons !

— De ne plus boire de quoi ? se demanda Olof malgré sa profonde ivresse : est-ce de ne plus boire du genièvre, ou de l'eau-de-vie, ou du vin de Champagne ? Il faut s'entendre.

Le roi le tira vite de ce doute en ajoutant :

— De ne plus boire que de l'eau.

Le serment emporta le commentaire secret et plaintif d'Olof, qui fut entraîné à lever le bras malgré lui et à dire comme les autres : Nous le jurons !

— Vous allez encore jurer, reprit Charles XII, sous la même peine, de ne plus jouer tant que durera la longue guerre que nous allons entreprendre.

— De ne plus jouer à quoi ?... au lansquenet, au piquet, à l'hombre ? se dit à son tour Megret, étonné, effrayé considérablement qu'il pût venir à la tête d'un homme sain d'esprit de vouloir défendre de jouer. Cela lui paraissait tellement impossible...

— A ton tour, Français, aimable Français, Français trop aimable, dit tout bas Olof à Megret.

Charles XII reprit :

— Vous jurez donc, c'est convenu, de ne plus jouer, comme vous avez juré de ne plus boire que de l'eau ?

Et le même serment fut généralement prononcé :

— Nous le jurons !

— Il me reste encore, continua Charles XII, à obtenir de vous un troisième serment.

Les courtisans, quoique portés, dans la situation morale où ils étaient, à prêter des serments jusqu'au lendemain et au delà, marquèrent pourtant de la surprise à cette nouvelle promesse qu'allait exiger d'eux le roi, qui leur parla ainsi; mais cette fois la parole tomba affaiblie, découragée et triste de ses lèvres tremblantes ; ses yeux se voilèrent d'un brouillard sombre; et l'on sentait que quelque chose se brisait douloureusement en lui pour être si accablé et si morne tout à coup.

— De toutes les lâchetés du cœur, poursuivit-il en regardant autour de lui comme pour y chercher un coupable, car s'il ne se souvenait pas nettement de la visite mystérieuse de la prétendue Georgina, l'impression de cette vision lui était restée ; de toutes les lâchetés du cœur répéta-t-il, la plus féconde en bassesses, en trahisons, en crimes, c'est celle de l'amour.

Charles XII s'arrêta pour poser, pour ainsi dire, le doigt de son doute sur chaque front rangé devant lui. Il n'oublia que celui de Réginold, qui portait visiblement sa condamnation écrite.

— Oui — continua-t-il en éteignant deux larmes brûlantes entre ses paupières d'airain — l'amour fait tout oublier, tout méconnaître, tout perdre. Il fait oublier la dignité du sceptre, méconnaître l'honneur de la couronne ; il perd les États. Du soldat il ne fait qu'un

homme, d'un homme un être servile qui trahirait sa patrie, son roi, son ami, pour le regard d'une femme.

— Sire! s'écria Réginold épouvanté...

— Tais-toi, Réginold, interrompit le roi; tu ne connais pas ces crimes-là, toi dont le cœur pur ne s'est encore ouvert qu'à l'amitié.

Charles XII continua avec la même énergie, d'un accent ému et féroce à la fois :

— Je ne veux pas de l'amour dans mon camp, à ma suite... avec moi... sous mes tentes; et comme je veux des hommes de fer, je ne veux pas de cette rouille. L'amour est une rouille. Jurez donc dans ce dernier serment que j'attends de vous, de rompre avec toutes les passions d'amour, avec toutes les folies et toutes les intrigues de cœur que vous pouvez avoir à Stockholm. Il est encore temps de renoncer à me suivre, si vous ne le pouvez à ce prix. Jurez-vous?... Moi, je jure!...

— Nous le jurons! s'écrièrent dans un frénétique délire tous les jeunes chefs de Charles XII.

Réginold aussi jura, afin de se punir le plus cruellement possible d'avoir failli à l'amitié du roi et d'un roi qui avait été sur le point de découvrir sa trahison.

Au moment où ce dernier et plus grave serment était prononcé, on entendit retentir un éclat de rire moqueur qui sembla tomber du plafond de la salle, de la voûte par où descendait le grand lustre en verre de Venise.

Profitant du moment où toute l'assemblée, même le roi, cherchait, les yeux en l'air, de quel endroit pouvait venir ce rire impertinent, Réginold se retira. Il murmura en s'en allant : « Je vais me jeter avec confusion aux « pieds de la comtesse pour lui avouer qu'il m'a été im- « possible de détourner le roi de faire la guerre. Qui pou- « vait prévoir la foudroyante transformatien de Char- « les XII?... L'homme s'est déchiré, et il en est sorti un

« héros... Il nous a étonnés, emportés avec lui par un
« de ces entraînements imprévus qui renversent toutes
« les combinaisons... Elle m'entendra... elle me com-
« prendra, je l'espère... elle me pardonnera... D'ailleurs,
« puisque j'ai juré au roi de ne plus avoir d'amour... Je
« ferai à la comtesse un adieu... un adieu éternel!...
« Courons à son hôtel. »

Megret, qui avait également mis à profit pour sortir le moment où chacun avait le nez en l'air, se disait de son côté : « Le valet de la belle, de la ravissante Georgina,
« — c'est convenu avec lui — doit m'ouvrir à cinq heu-
« res du matin la porte secrète de l'hôtel de la comtesse
« de Kœnigsmarck, pour me mettre en possession du
« trésor qui me rendra le plus heureux des hommes. Il
« est cinq heures. Allons. »

IV

LE PARADIS TERRESTRE.

Réginold se dirigea d'un pas désespéré vers l'hôtel de la comtesse de Kœnigsmarck, maudissant à pleine bouche la soudaine détermination du roi de faire la guerre, l'applaudissant au fond de l'âme de l'avoir conçue, sentant qu'il perdait tout en perdant la comtesse, mais sentant aussi que son titre d'ami du roi lui commandait le sacrifice de sa passion. Comme tous les amants possibles, il croyait à la sincérité de sa résolution; il se croyait aussi fort que la situation où les circonstances le plaçaient; il affrontait la tempête avec ce vent-là dans les voiles. Nous verrons si son héroïsme le conduira à bon port.

Il remuait les paroles les plus éloquentes et les ré-

flexions les plus sérieuses en se préparant à dire à la fausse comtesse de Kœnigsmarck tout ce qu'il éprouvait de contrariété et de douleur de n'avoir pu empêcher le roi de quitter Stockholm pour aller faire la guerre, lorsqu'il heurta dans le brouillard, à une petite distance de l'hôtel de la comtesse, un homme en manteau brun et à chapeau rabattu sur les yeux. Ils se choquèrent si fort l'un contre l'autre, que les lourdes poignées de leurs épées faillirent les blesser en se rencontrant. Après avoir reculé quelques pas, ouvert lestement son manteau pour saisir la sienne, le chevalier Megret dit à Réginold avec un étonnement que celui-ci partagea :

— Mais c'est donc un miracle?

— J'en dis autant, chevalier.

— Alors, mon cher Réginold, nous sommes deux saints de même force, puisque nous nous rendons miracle pour miracle. Comment! je vous ai laissé, il n'y a pas un quart d'heure, au milieu de la plus glorieuse orgie que j'aie traversée de ma vie, quoique j'en aie vu de pimpantes à Versailles quand j'étais dans les pages; il y a une bonne demi-lieue du château du roi ici, si je ne me trompe; il fait un brouillard sur lequel on pourrait écrire son *Credo* avec la pointe d'une épée, et je vous trouve déjà à cette place!

— Vous y êtes bien, chevalier Megret, vous aussi.

— Je m'attendais à cette réponse; mais moi j'avais un motif si impérieux pour m'en aller et faire si rapidement le chemin...

— Supposez-moi le même motif et la même agilité.

— La même agilité, oui, repartit en riant le chevalier Megret; mais le même motif... oh! non, c'est impossible.

— Je veux dire, reprit Réginold dont les mouvements indiquaient le désir de terminer au plus vite l'entretien,

que j'ai pu avoir un motif d'un caractère tel, que j'ai été forcé d'arriver ici, à ce point même de notre rencontre, en aussi peu de temps que vous. Mà discrétion, dont vous avez mal interprété le sens, m'oblige à vous laisser passer et à ne pas vous retenir davantage... Adieu...

— Merci, monsieur Réginold, dit le chevalier Megret en souriant du bout des lèvres, mais je ne passe pas. C'est à moi plutôt à vous dire combien je suis honteux de vous avoir retenu si malencontreusement quand vous alliez si vite... Je vous livre donc passage en vous rendant votre adieu, et en y ajoutant, à revoir !

— Merci, chevalier, repartit à son tour Réginold; mais je ne passe pas plus que vous.

— Ah ! vous ne passez pas plus que moi?...

— Mais non, je vous l'assure, chevalier.

— Cependant vous alliez?...

— Et vous aussi...

— Mais on s'arrête, cher Réginold.

— Je m'arrêtais.

— Ah ! très-bien ! mais si je ne fais erreur, en nous arrêtant tous les deux à la même place, nous nous persuaderions réciproquement que nous tendions au même but...

— Cela paraît assez vraisemblable, chevalier, dit fort contrarié Réginold, pressé d'entrer chez la comtesse de Kœnigsmarck, arrêté, pris par les pieds au moment de franchir le seuil de l'hôtel.

Il est nécessaire de dire ici que le magnifique hôtel de qu'habitaient la comtesse Aurore de Kœnigsmarck et sa demoiselle d'honneur Georgina était alors, comme le sont encore en très-grand nombre aujourd'hui la plupart des hôtels de Stockholm, entouré de campagnes qui l'isolaient, disposition singulière à laquelle cette ville capitale doit une étendue nullement en rapport avec sa po-

pulation. De l'endroit où Réginold et Megret s'étaient heurtés, ils voyaient à travers les branches d'arbres le développement latéral de l'hôtel, mais ils n'en découvraient pas encore la façade quoiqu'ils n'en fussent qu'à une vingtaine de pas.

— En ce cas, reprit le chevalier Megret, j'irai attendre un peu plus loin, afin de ne pas vous gêner...

— C'est une politesse que j'allais vous faire, dit Réginold, voulant à tout prix se débarrasser du chevalier avant de s'introduire dans l'hôtel de la comtesse...

Comme le chevalier avait le même désir à l'égard de Réginold, il lui dit avec vivacité en faisant quelques pas en avant :

— Bien charmé de votre courtoisie, mais j'ai été le premier à vous exprimer l'intention de quitter la place, et je me manquerais à-moi-même si je vous cédais...

Megret marcha donc devant lui, fort importuné à son tour de cette obstination de Réginold, dont la présence en cet endroit, si près de l'hôtel de la comtesse, commençait à lui paraître beaucoup moins naturelle.

Réginold l'accosta aussitôt.

— Ah ça ! cher Réginold, m'épieriez-vous ?

— Et vous, auriez-vous deviné mes intentions et voudriez-vous les contrarier sans motif ?

— Je vous jure que je ne prétends pas le moins du monde vous porter ombrage...

— Et je vous proteste de mon côté, chevalier, que je ne vous épie pas.

— Cependant...

— En effet...

Megret prit alors Réginold sous le bras, se dirigea d'un pas précipité vers l'hôtel de la comtesse de Kœnigsmarck, et il ne s'arrêta que devant la porte même ; là il lui dit : Il est parfaitement fastidieux de nous donner

plus longtemps la comédie, cher ... qu'au un jeu qui finirait toujours par... finir. A... noûment. C'est ici que je viens... comme il ... bable que vous y veniez...

— Mais j'y viens au contraire, chevalier.

— En vérité?...

— Sur l'honneur! je ne veux pas avoir moins de franchise que vous.

Megret décocha en dessous un regard pensif et scrutateur à Réginold, qui lui en rendit un où il avait un démenti orageux et bien près d'éclater.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le chevalier Megret, entrons tous les deux, la porte est assez grande..

— Tous les deux ! dit avec une froideur déjà blessante Réginold.

— Parbleu! ne voudriez-vous pas que je vous regardasse entrer?...

— Mais, pardon, monsieur Megret, ne vous trompez-vous pas?

— En quoi, s'il vous plaît?

— Cet hôtel est celui de la comtesse de Kœnigsmarck.

— Charmant! repartit en riant aux éclats le chevalier. A mon tour, permettez-moi de vous apprendre, cher monsieur Réginold, mais toujours sous le sceau du secret, que nous sommes à Stockholm, capitale de la Suède.

— Vous comptez donc, monsieur, poursuivit Réginold décontenancé de ce ton railleur du chevalier Megret, fort entrepris de son côté, pénétrer chez la comtesse de Kœnigsmarck?

Le chevalier, en affectant le même accent de surprise :

— Apparemment, monsieur Réginold, et votre intention n'est pas de vous y opposer, j'imagine. Mais aurai-je aussi le droit de vous demander si votre projet est de vous introduire pareillement chez la comtesse Aurore?

— Oui, monsieur le chevalier, répondit Réginold.

— Votre réponse m'étonnerait si je n'arrivais de Paris. Après tout, monsieur, la difficulté n'est pas nouvelle et la manière d'en sortir est connue.

— J'ai une épée, s'écria Réginold.

— J'en ai une aussi, monsieur, répliqua le chevalier, mais nous les laisserons dans le fourreau, si vous voulez bien écouter les inspirations de mon expérience. Faisons mieux, monsieur Réginold, expliquons-nous froidement sur l'événement qui nous met en présence et qui doit rester secret entre nous. Nous en savons assez sur chacun de nous, je présume, pour désirer d'en savoir davantage. La comtesse Aurore vous a donné un rendez-vous ce matin chez elle?

— Non, monsieur.

La voix de Réginold avait été incisive.

— Comment, non? mais alors...

— J'entre chez elle quand il me plaît.

— Mais c'est merveilleux de bonne fortune...

— Monsieur, cette expression...

— Voyons, je la retire... Vous aimez honnêtement la comtesse?...

— Il y a de ces réponses qu'on ne fait qu'à Dieu.

— Pourquoi vient-il donc ici?

Megret se sentit bouleversé par cette façon de répondre qui aurait été bien nette même pour lui dans un autre moment, s'il n'eût pas été sous le voile d'une préoccupation qui offusquait son intelligence d'ordinaire si clairvoyante.

Il réfléchissait de toutes ses forces cérébrales sur cette réponse, quand Réginold lui dit :

— Mais vous, monsieur, vous aimez donc la comtesse de Kœnigsmarck?

Dépité à l'excès, Megret, retournant d'abord la réplique de Réginold, lui dit :

— Monsieur, il y a de ces réponses qu'on ne fait qu'au diable...

Puis se ravisant et croyant qu'il avait été découvert par ce jeune homme lancé à la poursuite du même but que lui, il reprit d'un ton plus doux :

— Vous êtes joueur? monsieur, vous êtes joueur?

— Je l'ai été, répondit Réginold étonné de la vivacité et de l'étrangeté de cette demande.

— On l'est toujours. C'est indélébile. Ainsi vous êtes joueur effréné...

— Effréné... non...

— Oui, comme moi, enfin.

— Soit... mais quel rapport?...

— Votre présence ici me le prouve.

— Croyez-vous?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, vous perdriez à ce jeu.

— C'est si peu mon intention, reprit Réginold, qui crut voir dans cette accusation tombée des nues d'être joueur, un hors-d'œuvre dont le but unique était de l'empêcher d'aller chez la comtesse de Kœnigsmarck, que j'entre de ce pas même dans cet hôtel...

— Pardon! encore un mot, dit brusquement le chevalier Megret en arrêtant Réginold.

— Qu'avez-vous encore à me dire? répliqua Réginold en frappant trois coups de marteau à la porte de l'hôtel.

Avec un grand air de mystère, mais de parfaite résolution, le chevalier répondit à Réginold :

— Consentez-vous à ce que nous l'ayons chacun pendant un mois? C'est un bel arrangement.

— Misérable!

— En ce cas, l'épée à la main! dit le chevalier Megret en prenant une seconde fois le bras de Réginold, qui de nouveau venait de frapper trois coups, les trois premiers

coups de marteau ne lui ayant pas fait ouvrir la porte de l'hôtel...

— Attendez du moins qu'on m'ait ouvert, lui répondit Réginold ; nous aurons un domestique pour garder nos manteaux.

Et Megret d'un ton moqueur :

— C'est qu'on ne se hâte pas de vous ouvrir...

Et Réginold plein de confiance :

— On n'aura pas entendu...

Réginold, mais d'une façon à être entendu, laissa tomber encore trois fois le pesant marteau de fer... Il ne lui fut pas répondu davantage.

— Que signifie ?...

— Cela signifie qu'on ne veut pas vous ouvrir... car il n'y a que les morts, qui sont morts depuis longtemps, qui ne répondent pas au tintamarre affreux que vous avez fait. Maintenant, poursuivit le chevalier Megret, voulez-vous que j'essaie de me faire ouvrir ?... peut-être serai-je plus heureux que vous...

Un froncement dédaigneux, et toutefois affirmatif, plissa les levres de Réginold à cette proposition du chevalier. Il était pleinement convaincu, dans sa conscience, de l'inutilité d'une pareille tentative, après l'insuccès de la sienne ; mais pourquoi refuser cette défaite à un fat ?

Le chevalier Megret ne frappa pas brutalement avec le marteau de l'hôtel Kœnigsmarck ; il introduisit seulement la pointe de son épée dans le gros éteignoir en fer placé le long des piliers de la porte, et il l'agita comme si la lame eût été le grelot de cette vaste sonnette. Le bruit, comme on l'imagine, n'était guère assourdissant ; il paraissait presque impossible qu'il parvînt jusqu'à l'hôtel à travers la distance d'une cour fort spacieuse. Pendant le temps qu'on mettrait à ne pas venir, selon Régi-

nold, celui-ci appliqua son œil contre le trou de la serrure, et il aperçut, avec un sentiment de surprise qui n'échappa pas au chevalier Megret, un fort traîneau de voyage, accompagné de deux chariots destinés à porter des malles. Ces préparatifs de départ, rapprochés des intentions de la comtesse de Kœnigsmarck de quitter la Suède si la guerre se déclarait, causèrent un affreux pressentiment à Réginold. Sa subite douleur s'augmenta d'une humiliation aussi grande.

A peine l'espèce de bruit de crécelle produit par l'épée du chevalier avait fait grincer l'écho de la solitude répandue autour de l'hôtel, qu'un valet accourut et entr'ouvrit la porte.

— Puisque vous êtes bien convaincu, dit Megret à Réginold, que c'est à moi qu'on a ouvert et non à vous, voudriez-vous me faire la politesse de ne pas troubler mon entrée et de remettre jusqu'à mon retour notre petite collation d'épées?

On ne sait pas si Réginold eût accepté la proposition; mais le valet, arrêtant le chevalier Megret sur le seuil de l'hôtel, lui dit sans voir Réginold :

— Je n'ai encore rien, monsieur le chevalier.

— Comment tu n'as encore rien?.. Mais c'est ma vie...

— Mademoiselle Georgina ne *la* quitte pas.

— Elle ne *la* quitte pas?...

— Non, monsieur le chevalier, *elles* sont toujours ensemble...

— Quel abominable contre-temps!

Réginold, dans son coin, cherchait à écouter avec un frémissement de rage.

— Mais pourtant quand elle se couche?...

— Pas même quand elle se couche.

— Eh bien! alors il faut avoir recours au grand moyen... car je ne puis attendre plus longtemps...

— Le narcotique ?...

— Chut !... s'écria Megret, sachant que Réginold écoutait.

— Et quand elle dormira, continua le valet, je prendrai l'empreinte avec de la cire... C'est bien hardi !

— Plus bas ! parle plus bas !... Oui, tu *la* prendras avec beaucoup de soin et tu me *la* remettras...

— Ah ! monsieur le chevalier, il me vient des scrupules !...

— Il me vient vingt louis dans la main.

— Comptez sur moi...

— O Georgina ! s'écria Megret en glissant les vingt louis dans la main du valet qui se retira.

Aussitôt Réginold, qui n'avait entendu bien clairement que cette dernière invocation, dit au chevalier Megret :

— Quoi ! vous aimez donc mademoiselle Georgina !... c'est donc elle, et non...

— Je l'aime... il faut s'entendre...

— Oh ! ne craignez pas de me l'avouer, chevalier... Plus de rivalité entre nous... mais de l'estime, de la confiance...

Réginold prit les mains du chevalier et les enveloppa amicalement des siennes.

— Ah çà ! lui dit Megret, c'est donc autre chose que vous venez convoiter ici, vous aussi ?

— Mais oui... chevalier...

— Eh bien ! moi pareillement, lui repartit Megret en s'en allant et en laissant Réginold dans la même obscurité, le même doute, les mêmes transes de jalousie dont il se croyait délivré. Indigné à la fin d'être joué de tant de manières et de tant de personnes à la fois, il employa le même moyen que le chevalier Megret pour se faire ouvrir la porte de l'hôtel. Il agita son épée dans l'éteignoir

de tôle qui servait à éteindre les torches de résine que portaient alors la nuit les domestiques en accompagnant leurs maîtres ; le valet accourut et ouvrit :

— J'ai ordre, lui dit celui-ci, de ne pas vous laisser entrer dans l'appartement de madame la comtesse.

— De qui le tenez-vous cet ordre ?

— De madame la comtesse elle-même.

— C'est impossible... laissez-moi passer !

— Monsieur Réginold ne voudrait pas me réduire à employer la force ?...

— J'entrerai.

Le valet donna un coup de sifflet, et une nuée de domestiques armés parurent au haut du perron.

— C'est bien ! Puisqu'il en est ainsi, je n'insisterai pas davantage pour pénétrer dans les appartements de madame la comtesse ; mais comme je présume qu'elle n'a pas ajouté à cet ordre celui de me chasser, je resterai dans cette cour...

— Vous êtes libre d'y demeurer.

— Et je saurai tout, pensa Réginold en s'asseyant sur un des bancs de pierre placés le long de la cour ; je saurai ce que veulent dire ces préparatifs de départ, de fuite... On me dira ici comme on m'aurait dit là-haut pourquoi on m'a refusé la porte des appartements ; on me dira enfin sur quel droit se fonde le chevalier Megret pour être reçu si facilement dans un hôtel où je suis si étrangement accueilli... Je suis peut-être joué !... Oh ! quelle pensée !... Mais pourtant, cet ordre ? c'est assurément un malentendu... Un malentendu ?... mais ce chevalier Megret qui frappe à peine à la porte de l'hôtel... à qui l'on vient tout de suite ouvrir ?... et cette conversation, à voix basse, avec ce domestique ?... Ce chevalier Megret, échappé de la potence, est-il particulièrement connu de la comtesse ? où l'aurait-il vue ? Je m'y perds... et qui donc s'y retrou-

verait? Serait-il aimé de la comtesse?... Mais alors j'ai une vengeance aisée, terrible... toute prête... je dis tout au roi... le roi aime passionnément la comtesse... il les punit tous les deux... lui par la mort... elle par l'exil... Mais cette vengeance est tout uniment une lâcheté pour moi qui l'aurai conseillée, murmura Réginold indigné contre lui-même, broyant de ses deux mains le banc de pierre sur lequel il attendait la fin de la crise qu'il subissait. — Attendons... ajouta-t-il en regardant le ciel... Attendre ! ô mon Dieu ! attendre !... c'est le démon qui a créé cette chose et ce mot... Attendre ! c'est le plus cruel des supplices...

Or, tandis que Réginold dévidait ce monologue dans la cour de l'hôtel, la comtesse de Kœnigsmarck et Georgina, sa demoiselle d'honneur, qui ignorait entièrement les projets de sa maîtresse, échangeaient entre elles des paroles animées, auxquelles la gravité des circonstances donnait une valeur prodigieuse.

— Oui, madame la comtesse, disait Georgina redevenue la véritable Georgina, c'est-à-dire simple demoiselle d'honneur, de grande dame qu'elle semblait être à la chasse à l'ours noir; oui, madame la comtesse, je vous le répète dans toute l'innocence et toute la terreur de mon âme, le rôle que vous me faites jouer me fait peur...

— Enfant que vous êtes ! vous avez peur d'un fantôme...

— C'est bien sérieux, au contraire, madame... dire au roi que je l'aime ! à un roi !!!

— Eh bien !... qu'y a-t-il à cela d'étonnant? Louis XIV a-t-il entendu autre chose toute sa vie?

— Quand je ne l'aime pas...

— Qui vous dit que Louis XIV a été aimé ?

— Vous plaisantez... madame la comtesse... mais moi je souffre...

— Ce serait autrement dangereux si vous l'aimiez... oh alors !...

— L'encourager... l'écouter avec complaisance... avec tendresse... vous l'avez voulu ainsi, madame... Quelle comédie !...

— Mais il faut beaucoup d'esprit pour la soutenir... qui pouvais-je mieux choisir que vous ?...

— Oh ! madame, on n'en a plus quand il faut mentir...

— Mais, au contraire, c'est alors qu'il faut en montrer beaucoup, extraordinairement.

— On n'en a plus, madame, vous dis-je, quand il s'agit de mentir à son cœur.

— Je sais que vous aimez ce jeune confident, ce charmant favori de Charles XII...

— Oui, vous le savez, madame, et comment supposez-vous que je ne succombe pas tristement à la peine, si je dois encore longtemps jouer avec son amour, m'en amuser quand j'en éprouve un semblable au sien au fond du cœur, et tandis que je me plais devant lui à écouter les protestations si brusques, si peu ménagées du roi? Avoir deux masques, c'est étouffer... c'est mourir entre deux hypocrisies.

La poitrine de Georgina se souleva.

— Non, ce n'est ni mourir, ni étouffer, c'est tout simplement user de coquetterie...

— Je viens vous supplier, madame la comtesse, et cette fois plus fermement que jamais, de me dispenser de cet emploi au-dessus de mes facultés de cœur et d'esprit, dont vous avez exagéré la force en les comparant aux vôtres.

— Que vous êtes modeste, Georgina !

— Je ne fus jamais plus sincère.

— Je vous connais mieux, Georgina, que vous ne vous connaissez.

— Non, madame, vous vous méprenez sur mon énergie, surtout sur la souplesse de mon intelligence. Quand je vous prie de ne plus m'exposer à mentir au roi, c'est que je sens que le moment n'est pas loin où je me trahirai devant lui, et lui laisserai voir toute la fausseté de mon âme et de mes paroles : un instant, un seul instant peut me perdre...

— Dites donc tout perdre... releva la comtesse Aurore en suivant le mouvement des lèvres de la belle et émue Georgina.

— Oui, madame, tout perdre.

— Mais je serais perdue la première, si cela arrivait... songez-y !

— Je le sais, madame, mais mon amitié, mon dévouement, ma reconnaissance pour vous n'empêcheraient rien... n'arrêteraient rien.

— Ma chère Georgina, soyez plus docile, soyez meilleure, reprit la comtesse de Kœnigsmarck après un temps de silence assez prolongé, et en passant amicalement son bras autour du cou de sa demoiselle d'honneur.

— Je le voudrais ! madame la comtesse...

— Quoi ! vous ne vous croyez pas assez forte, assez adroite, pour jeter une chaîne autour du cou de cet ours et un cordon de soie autour de celui de ce jeune homme?.. mais ce n'est qu'un facile amusement pour une femme..

— Oh ! madame la comtesse, les mots déguisent bien des choses dans la conversation, mais dans l'action la réalité est là.... C'est une terrible réalité que Charles XII et un amour vrai comme celui de Réginold !

— Vous êtes charmante... murmurait la comtesse Aurore en embrassant encore plus étroitement la belle Georgina... Vous ne déployez jamais tant de caractère que lorsque vous vous imaginez en manquer. Voyons, amie, ne vous affligez pas, je vous délivrerai de toute contrainte

mais accordez-moi encore deux mois seulement de cette coquetterie qui vous cause une si grande, et permettez-moi d'ajouter une si ridicule épouvante.

La comtesse Aurore attendait.

Georgina gardait un silence souriant mais froid.

— Quoi! s'écria la comtesse Aurore, pas même ces deux mois dont j'ai besoin pour déchirer en trois morceaux ce royaume que j'ai remis entre vos jolies mains, les croyant plus dociles, plus dévouées!...

— Pour dévouées, elles le sont, madame... Oh! oui... elles le sont... n'en doutez pas... Si vous voulez une preuve à l'instant même, mais une preuve qui ne blesse que mes intérêts, que moi, sans coûter à ma franchise, je suis prête à vous la donner, comme vous avez donné une seconde fois la vie à mon père en le faisant descendre de l'échafaud sur lequel il était déjà agenouillé.

— Et quelle est cette preuve, enfant exaltée? demanda la comtesse en admiration, malgré elle, devant tant de fermeté.

— Si je refuse de servir plus longtemps vos projets en trompant le roi Charles XII par les marques d'un amonr que je ne ressens pas, je puis, afin de ne pas irriter sa susceptibilité et le changer en ennemi, éloigner de moi Réginold par un silence et une indifférence affectée dont je serai seule à souffrir.

— Mais ce n'est pas de votre neutralité, cruelle enfant! mais de votre aide que j'ai besoin, s'écria la comtesse impatientée... Vos scrupules si prolongés soulèvent bien des souvenirs contre vous, Georgina... Tenez, entre un ennemi et un ami inactif je n'ai jamais trop bien compris la différence.

— Moi! votre ennemie, madame!

— A peu près... une ingrate...

— Mais je n'ai rien oublié, madame... rien oublié de

vos bienfaits, madame... Oh ! ne m'appelez pas ingrate...

— Vous avez oublié, Georgina, que vous êtes la fille du comte de Melander ; que le comte de Melander a conspiré contre son bienfaiteur, contre son maître, Frédéric-Auguste, grand-électeur de Saxe, lorsqu'il s'est présenté pour être roi de Pologne concurremment avec M. le prince de Conti ; vous avez oublié que, poussé par la France, par le prince de Conti, ou par le parti polonais qui voulait un prince du sang français sur le trône de Pologne, votre père, le comte de Melander, a porté la main sur le grand-électeur Frédéric-Auguste ; que dans sa main mal assurée se trouvait un poignard. Tout ceci fut secret, secret comme son arrestation, secret comme son jugement aux flambeaux et sa condamnation au milieu de la nuit.

Georgina, défaillante, renversée dans les bras de la comtesse de Kœnigsmarck, pleurait à flots et soupirait à briser l'arc de sa poitrine ; elle se mourait d'effroi au souvenir de cette terrible histoire sommairement mais incisivement dite par la comtesse de Kœnigsmarck.

— L'échafaud, reprit la comtesse, fut dressé dans la cour de la prison au milieu de la nuit ; vous seule de la famille fûtes admise dans le cachot de votre père, pour lui donner vos dernières larmes et un dernier baiser en échange de son dernier soupir. Vous vous souvenez de cela. Autour de vous il n'y avait personne qui pût, qui voulût, qui osât s'intéresser au comte de Melander, conspirateur, traître, régicide. Quel crime ! quelle nuit ! Vous n'aviez que deux hommes devant vous : votre père et le bourreau. Tout à coup vous pensâtes à moi.

— Oh ! madame !... madame !... madame !...

— Le bourreau suspendit sa hache pour dix minutes. Du cachot vous allâtes au château de l'électeur... Je vous écoutai, j'essuyai vos pleurs, noble enfant ! j'étouffai vos cris dans un baiser, et je courus, mouillée de vos lar-

mes et des miennes, à l'appartement de l'électeur... L'électeur accorda la vie au coupable aux conditions que j'y mettrais... Ces conditions, vous les connaissez... vous les avez oubliées...

— Non, madame!... elles sont toujours là...

— Oh! vous les avez oubliées... Votre père, le comte de Melander, fut aussitôt arraché de sa prison... et le lendemain le bruit fut répandu qu'on l'avait exécuté pendant la nuit...

— Que ne vous devrai-je pas toute la vie!

— Et vous me promîtes, il faut bien que je vous le rappelle, de vous dévouer à ma personne tout le temps qui me serait nécessaire pour accomplir, dans l'intérêt de l'électeur Frédéric-Auguste, qui en mon nom avait fait grâce à votre père, un projet des plus vastes que la politique ait jamais conçus, le partage d'un royaume, le partage de la Suède, qu'un roi indigne de ce nom ne sait pas gouverner.

— Cela est vrai, madame, je vous l'ai promis...

— Je jetai les yeux sur vous, Georgina, parce qu'un hasard dont je suis fière m'a faite presque aussi belle que vous, aussi séduisante, en nous donnant à peu près les mêmes traits, et une tournure d'esprit que l'usage a rendue plus piquante peut-être chez moi, mais que l'emploi à un moindre degré de cet usage a faite plus originale chez vous. Je projetai, heureuse de cette ressemblance, de vous faire passer pour moi en me faisant passer pour vous à la cour de Suède, afin que vous découvrissiez tout ce qui m'échapperait, afin que j'apprisse tout ce que vous ne verriez pas. Je vous ai laissé le rôle le plus brillant, j'ai pris le plus difficile. Vous êtes la comtesse de Kœnigsmarck, et je suis votre demoiselle d'honneur, de compagnie. Tout allait bien jusqu'ici. On ne soupçonne rien, et nous savons, de point en point,

tout ce qui se fait, tout ce qu'on pense, tout ce qu'on médite, tout ce qui arrivera. Mieux encore, nous arrangeons ici les événements à notre guise quand nous en sommes prévenues, et nous les dirigeons dans le sens d'une crise prochaine. Un événement plus grave que tous ceux qui ont eu lieu jusqu'ici se présente : le projet de Charles XII de faire la guerre aux rois qui l'attaquent. Ce projet vient d'éclore comme un miracle dans son cerveau exalté par l'orgie. Je viens de son château, je sais tout. C'est au moment où je vais contre-miner ce projet désastreux, c'est au moment où je vais redoubler d'efforts pour retenir le roi dans le réseau de soie, mais irruptible, d'un amour nouveau, inconnu pour lui, qu'il se croit assez fort pour vaincre, de l'amour qu'il a pour vous, que vous me refusez votre concours !... Et si j'avais refusé le mien à vos larmes quand la hache était dans le coin de la prison de votre père?...

Georgina ne répondait encore que par ses larmes.

— J'avais prévu votre défection, continua la comtesse de Kœningsmarck ! je me la suis confirmée dès que je vous ai vue éprise de ce jeune Réginold. Il est des âmes que l'amour élève et rend fortes; il en est d'autres qu'il abaisse, qu'il écrase...

— Oh ! madame, s'écria Georgina les yeux au ciel, vous n'avez jamais aimé !

— Vous devriez être la dernière à douter que j'aie aimé.

Cette réponse, poussée par le reproche, fut un coup de lumière pour Georgina : elle comprit pour la première fois à quel titre la comtesse de Kœnigsmarck avait pu obtenir de l'électeur la grâce du comte de Melander.

— J'avais prévu votre trahison, reprit et répéta la comtesse Aurore, parce qu'en bonne politique il faut toujours tout prévoir... et j'y ai mis ordre d'avance. En

accordant grâce pour la vie au comte de Melander, je ne lui ai pas rendu la liberté, ce qui, du reste, m'eût été impossible, car on pouvait le faire passer pour mort, mais non le laisser reparaître au milieu du monde. Cette nécessité favorisait extraordinairement mes projets sur vous et m'assurait la fidélité de votre concours. De son cachot, votre père fut transféré dans une forteresse, au fond du golfe de Bothnie. Sans y souffrir de la faim ni de la soif, il y souffre beaucoup de la rigueur du climat et de la privation absolue de toute liberté.

— Oh ! mon père !

— Ce cri, demanda la comtesse, m'accuserait-il de cruauté pour lui ?

— Non, madame... non... c'est le cri de ma tendresse, c'est l'accent irrésistible de ma douleur...

— Sans être entièrement maîtresse du sort de votre père, continua la comtesse de Kœnigsmarck, je puis dans quelque temps obtenir pour lui quelque adoucissement à sa position, puis un peu plus de liberté... puis...

— Oh ! merci, madame... que de reconnaissance, madame !...

— Enfin sa liberté entière !

Georgina tomba toute baignée de larmes aux pieds de la comtesse.

— Me comprenez-vous, chère Georgina ?

— Oui, madame...

— Voulez-vous continuer, puisque vous m'avez comprise, à me servir comme une fidèle amie ?

Le commandement, les caresses, les flatteries, les séductions, les larmes, les menaces, se croisaient continuellement, on le voit, dans la bouche et les yeux de la comtesse.

— Faites de moi ce que vous voudrez, madame.

— Dans un an, votre père, le comte de Melander, sera

libre, dit avec joie la comtesse à Georgina ; dans un an, vous serez peut-être la femme de Réginold, si, comme j'ai lieu de le croire, ce jeune homme est par sa naissance digne de la vôtre, car il y a bien du mystère autour de sa jolie tête... Nous savons tout ici, excepté ce qui le touche... Oh ! mais qu'avez-vous donc là pour médaillon à votre collier d'ambre gris? demanda avec surprise la comtesse à sa jolie fille d'honneur ; qu'est-ce donc que ce bizarre ornement?... quelle étrange chose !

— C'est une amulette, répondit Georgina ; quand je me séparai de ma famille pour vous suivre, mon oncle, le frère de ma mère, me l'attacha au cou à l'extrémité de ce collier d'ambre gris... Cet oncle est très-superstitieux...

— Quel singulier médaillon !... ne se lassait de dire la comtesse... Mais tout à coup un bruit extraordinaire de pas et de voix se fit entendre dans l'escalier, suivi de ces mots : A mon aide ! au secours ! arrêtez !

La comtesse courut ouvrir la porte de son appartement pour s'informer...

Réginold, les yeux hagards, les cheveux hérissés, une épée nue à la main, pénétra dans cet appartement.

— Madame !... madame !... disait d'une voix tremblante, essoufflée, le chef des valets, monsieur, malgré notre consigne, fatigué d'attendre dans la cour... car il a voulu attendre dans la cour... supposant qu'on le trompait... supposant que vous et mademoiselle Georgina étiez parties... que ce traîneau ne servait qu'à masquer votre fuite, effectuée depuis plusieurs heures... a voulu s'assurer par lui-même de la vérité... Il nous a renversés... foulés... battus... blessés...

— Reprenez votre rôle, dit bas la comtesse de Kœnigsmarck à Georgina ; c'est à vous de parler comme je parlerais. Je redeviens Georgina.

— Retirez-vous, dit alors la fausse comtesse à tous les domestiques qui s'empressèrent d'obéir. Et la raison de cette violence ? demanda-t-elle ensuite à Réginold.

— On vous l'a dit, madame, je vous croyais partie.

— Et c'est pour cela que vous assommez mes gens ?

— Je vous demande pardon, madame, pour une conduite si peu mesurée... je suis honteux... je me trompais en effet... la passion m'a égaré... vous n'aviez pas quitté la Suède... Mais ce traîneau... cet appareil de départ...

— Vous ne vous trompiez pas, monsieur, repartit la véritable comtesse de Kœnigsmarck redevenue Georgina, nous quittons à l'instant même la Suède, où nul ne saurait nous obliger à rester.

— Vous partez ? dit avec une colère teinte de désespoir, Réginold.

— C'est décidé, ajouta la fausse comtesse continuant avec effort le pénible mensonge de situation...

— Nous devrions déjà être bien loin de Stockholm, dit à son tour la fausse Georgina, et vous seul n'avez pas le droit d'être surpris d'une résolution que vous saviez avant tout le monde. Nous comptions, et vous nous aviez persuadé de compter sur votre crédit auprès du roi, sur votre influence sur lui pour empêcher la guerre d'éclater... la guerre est déclarée...

— Et quoi ! vous le savez déjà !

— Madame la comtesse ne laisse jamais au temps le soin de lui apprendre les choses qu'elle peut savoir par des moyens plus rapides ; n'est-ce pas ?

— Oui, ma chère Georgina.

— D'ailleurs, toute la ville en est déjà instruite : en sortant du conseil, les sénateurs triomphants ont eu soin de répandre la nouvelle que la guerre allait être proclamée... des ordres sont déjà partis pour toutes les places fortes... on vide les arsenaux... les officiers sont rappelés... qu'a-

vons-nous à demeurer plus longtemps ici ? Est-ce pour y être prisonnières d'un roi dont les caprices sont des tempêtes ?...

— Je n'ai pas eu le temps d'agir sur l'esprit de Charles XII, murmura Réginold, humilié du ton d'ironie avec lequel étaient faits ces reproches que lui adressait la fausse Georgina. Il nous a tous surpris, je l'avoue le premier, par la métamorphose dont il nous a rendus témoins. Le feu et le bruit de la guerre sont sortis de son cerveau comme un volcan dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Je ne comptais avoir à soumettre que le caractère faible, indécis d'un enfant couronné, j'ai rencontré un Achille de dix-huit ans, exhalant la guerre par tous les pores, respirant la vengeance, brisant les résistances, réchauffant les tièdes, soufflant son âme guerrière dans toutes les poitrines, changeant en un instant une troupe de libertins, de joueurs, de paresseux, de querelleurs, en autant de chefs d'armée sur lesquels il peut se reposer pour réunir des milliers d'hommes prêts à le suivre jusqu'au bout de la terre ; car chacun de ces jeunes hommes dispose par sa naissance, son rang, le crédit de sa famille, ses grands biens, de deux mille, de quatre mille paysans ou pêcheurs, capables de devenir en un jour des soldats et des marins indomptables. Que pouvais-je seul contre un tel miracle ?

— Rien... oh ! rien, répondit d'un ton glacial la fausse Georgina ; aussi madame la comtesse vous excuse-t-elle facilement d'avoir échoué dans l'accomplissement impossible de vos engagements envers elle. Elle ne vous demande plus que la faveur de ne pas éloigner plus longtemps l'instant de son départ par l'expression prolongée de vos regrets...

— Je le vois, ils sont à charge à madame la comtesse... dit amèrement Réginold...

— Oh ! non, s'écria la fausse comtesse... Qui vous l'a dit ?...

— Ne l'entendez-vous pas de la bouche même de votre demoiselle d'honneur ?

— Mais, voulut répondre Georgina...

— Madame la comtesse oublie, interrompit vivement la comtesse de Kœnigsmarck, que ses ordres sont donnés... que les relais sont indiqués par elle sur tout le chemin que nous avons à parcourir... que nous sommes bien en retard...

— C'est vrai, dit Georgina ramenée par une volonté de fer ; et en tendant la main à Réginold : Adieu, monsieur... adieu ! J'emporte de vous un souvenir qui plaira toujours à ma mémoire...

— Dites à votre cœur !... et je vous suis... et je pars... et je m'exile avec vous, et je quitte pour toujours la Suède... je n'y reviens plus... je...

Un domestique parut sur le seuil, et dit à la comtesse que l'heure du départ était passée.

— Nous vous précédons, dit la fausse Georgina en ouvrant la marche, et en s'écartant pour laisser passer la véritable sous les habits de comtesse.

— Mais, madame la comtesse, s'écria amèrement Réginold... vous ne m'écoutez pas... vous ne m'entendez pas... : vous n'avez pas de pitié !... Vous ne me dites pas où je vous reverrai... Oh ! vous ne seriez pas si dure, si sourde, si impitoyable pour le roi... et pour le chevalier Megret !...

— Pour le roi !... répéta la fausse comtesse avec un doux et plaintif accent de reproche.... Qu'ai-je donc fait pour lui ?

— Et qu'a donc à voir en tout ceci le chevalier Megret ? demanda presque en même temps la fausse Georgina, fort curieuse de savoir pourquoi ce nom se trou-

vait roulé au milieu de ce torrent de dépits, de larmes, de soupirs, de tendresses.

— Le chevalier Megret n'est pas si inconnu dans cet hôtel que vous semblez le croire, répliqua Réginold, ne voulant pas laisser partir les deux belles fugitives sans soulager son cœur d'une dernière récrimination.

— Il n'y a jamais mis les pieds, riposta la fausse Georgina.

— Il en sort à l'instant, mademoiselle.

— D'ici?

— D'ici même, mademoiselle. Vos domestiques, vos gens pourraient l'affirmer.

— Vous plaisantez!

— Ce valet qui nous écoute, celui-ci, mademoiselle, ajouta Réginold en désignant le domestique qui avait ouvert les deux battants de la porte pour faire passage, oui, celui-ci même a causé pendant dix minutes tantôt avec le chevalier Megret.

— Vous entendez? dit, agitée d'une insurmontable crainte, la fausse Georgina en interrogeant le domestique d'une façon impérieuse.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit timidement celui-ci.

— Et que vous a-t-il dit?... mais que veut-il?... mais pourquoi l'avez-vous reçu?... mais que vient-il faire ici?... C'est inouï, en vérité, que j'apprenne sa visite par hasard... par monsieur... Vous ne répondez donc pas?... Que voulait-il?...

— Me corrompre, répondit sans se troubler l'impertinent valet qui avait servi à Paris, ce qui l'avait fait choisir de préférence par le chevalier Megret.

— Vous corrompre, dites-vous? Dans quel but? demanda la fausse Georgina, brûlant de tout savoir et redoutant que le valet, dans cette confession colorée de

repentir, ne révélât devant Réginold quelque particularité dangereuse.

— Dans le but, madame, balbutia-t-il, de me faire remettre une lettre d'amour...

— A qui? demandèrent tous les trois à la fois la comtesse, Georgina et Réginold.

— Voilà ce que je n'ai pas voulu savoir, répondit le valet en baissant les yeux : j'ai repoussé si vite sa proposition...

— Imbécile! murmura intérieurement la fausse Georgina.

— Il me semble, pensa Réginold, qu'il a prêté un peu plus longtemps l'oreille qu'il ne le dit au chevalier Megret.

— Allons! je ne saurai rien, pensa de son côté la fausse Georgina.—Le chevalier Megret, ajouta-t-elle mentalement, n'a pas voulu remettre, j'en suis sûre, une lettre d'amour à ce valet, qui ment et me trahit, mais que je garderai néanmoins... Renvoyer un traître, c'est se priver volontairement des moyens de le démasquer et de tout savoir.

— C'est bien, mon ami, dit-elle à l'effronté coquin de valet, mais tu aurais dû nous prévenir de cet événement, nous instruire de cette visite un peu plus tôt...

— A quoi bon, mademoiselle? Nous allons partir, me suis-je dit...

— Tu as raison, en effet.

Au même instant des coups de fouet retentirent dans la cour de l'hôtel, les chariots, les traîneaux et tous les fourgons de voyage s'agitèrent pour partir...

— Déjà! s'écria la fausse comtesse; quoi, déjà!

Ce mot causa une nouvelle explosion dans Réginold.

— Qu'elle a été lente à le dire! pensa la fausse Georgina; mais enfin elle l'a dit!...

Réginold avait soudainement pris à sa ceinture, en entendant ce cri, un des deux pistolets qu'il y portait toujours chargés, en disant : Non ! non ! je ne dois pas survivre à cet élan d'intérêt qui vous échappe au moment de quitter pour toujours la Suède. Je veux mourir avec la pensée que je n'y suis pas étranger... Adieu, partez! partez maintenant!

Réginold arma le pistolet, qu'il appuya fermement contre son cœur.

— Qu'allez-vous faire?...

Les deux femmes avaient poussé le même cri d'effroi.

— Vous aimez la comtesse à ce point? demanda la fausse Georgina, en posant sa main sur le canon du pistolet pour l'écarter.

— En doutez-vous, mademoiselle?

— Eh bien ! dit-elle précipitamment, suivez-moi, monsieur Réginold, dans ce cabinet... Vous ne serez plus séparés, du moins cela va dépendre de vous... venez... Dans une heure notre départ, dit-elle ensuite aux domestiques... Que madame la comtesse de Kœnigsmarck veuille bien prendre la peine de nous attendre dans ce salon, où je la supplie de rentrer...

La véritable Georgina, éblouie de cette merveilleuse, de cette inimaginable activité d'esprit, de ces rapides volte-faces de résolutions de la comtesse, quoiqu'elle y fût habituée, rentra dans le salon pour attendre qu'elle vînt l'y retrouver avec des paroles qui allaient probablement changer la physionomie des choses... mais comment?... c'était son secret.

Maintenant descendons dans la ville, qui en s'éveillant apprend la grande nouvelle de la guerre, la répand de rue en rue, de quartier en quartier, de maison en maison, et la brode de mille commentaires à la louange du

roi. Les peuples sont toujours pour la guerre, jusqu'au moment où il faut la payer. On parle d'aller en masse remercier Charles XII d'avoir si bien compris l'instinct guerrier de la nation suédoise, insultée par trois peuples dont le châtiment mérite d'être exemplaire. Mais on s'étonne partout qu'il ait eu ce noble mouvement soudain au milieu d'une vie partagée entre la chasse et de grossières voluptés de table. Les uns disaient que sa mère l'avait menacé de reprendre la couronne puisqu'il se montrait si incapable de la porter, les autres que c'était pour ne plus être persécuté par la vision de Gustave Wasa, venant chaque nuit lui dire à l'oreille : *En avant! en avant!* Parmi d'autres groupes bavards, on assurait que le roi... mais que n'assure pas le peuple quand il ne sait rien? A travers ces tourbillons bourdonnant comme des abeilles à l'angle de chaque rue, au centre de chaque place, le long des quais, on aurait pu voir passer Réginold se rendant d'un pas empressé à la *Grande-Caserne*, située à l'extrémité de la ville. Quand il y entra, il aperçut le brave Olof, le géant de la chasse à l'ours et des orgies, occupé à examiner des chevaux et à faire fourbir par des valets quelques parties de cuirasse qu'il était encore d'usage de porter en campagne.

— Déjà à l'œuvre! s'écria Réginold...

— Eh! mon Dieu, oui! puisque guerre il y a, répondit Olof.

— Ce n'est pas perdre de temps...

— Avec un pareil roi, c'est ce qu'on a de mieux à faire. Hier c'était la paix, aujourd'hui c'est la guerre...

— Et demain peut-être ce sera...

— Quoi? demanda Olof en se courbant pour recueillir, ou, ce qui est mieux dit, pour aspirer la réponse de Réginold...

— Rien, rien... dit confusément entre ses dents celui-

ci... mais voudriez-vous marcher quelques pas avec moi, et nous causerions de certaines choses relatives à cette guerre que nous allons faire ensemble?

— Et bientôt?

— Et bientôt, mon digne Olof, comme vous le dites.

Réginold, qui avait son projet, — et il est à croire qu'il n'accomplissait tout simplement que celui de la comtesse de Kœnigsmarck, — tout en parlant avec le géant Olof, le conduisait du côté des remparts.

— Vous êtes donc bien décidé, Olof, non-seulement à suivre le roi à la guerre, mais à vous y faire accompagner des quatre mille hommes dont vous pouvez disposer par vos terres et vos mines?

— Très-disposé, Réginold, et je regrette de n'en pas avoir davantage à offrir au roi. La guerre! mais je voudrais me faire suivre des arbres de mes forêts...

— Voilà de beaux sentiments, Olof.

— Je ne sais pas ce qu'ils sont, mais les voilà.

— Le roi en sera enchanté.

— J'en aurai double prix, car pour mon compte personnel j'en éprouverai un très-réel, je ne vous le cache pas, Réginold, à me servir de ces deux bras pour casser des Danois sur des Polonais et des Polonais sur des Moscovites; et qui encore?..

— C'est bien assez...

— Croyez-vous, Réginold?

— Mais le roi n'en demande pas davantage...

— Alors je me contenterai... mais n'est-ce pas Herman là-bas, qui fait embarquer des hommes et des munitions sur ces deux vaisseaux?...

— C'est lui-même, Olof; il prend aussi ses dispositions pour la prochaine guerre...

— En effet, le roi, je crois, lui a donné le commandement de la flotte...

— C'est un bon marin, ajouta Réginold.

— Qui peut mettre au service du roi deux mille marins au moins, employés dans ses chantiers de construction et sur ses vaisseaux de commerce...

— Abordons-le donc ! voulez-vous, Olof?

— Abordons-le. — Bonjour, amiral !

— Pas encore, cher Olof, répondit Herman.

— Le roi vous a presque accordé ce titre hier...

— Que je porterai lorsque je l'aurai mérité.

— Vous êtes modeste, dit Réginold.

— Nous sommes tous modestes, dit Olof. Que voulons-nous ? exterminer trois armées... et nous les exterminerons; n'est-ce pas, Herman ?

— Je compte plus sur vous que sur moi pour cela, répondit Herman.

—Chacun de vous a le droit de ne compter que sur lui dans cette guerre, intervint Réginold, dont le but était de réunir le plus possible de jeunes chefs sur son chemin, de les retenir adroitement, et de les conduire tous au même endroit sans affectation. Il était sûr de ses rencontres en continuant d'aller dans la direction qu'ils suivaient tous les trois depuis une demi-heure. A quelque distance de la place où Herman avait été accosté et pêché, pour ainsi dire, ils joignirent Renschild, occupé à enrégimenter des recrues, et Lieven qui essayait sur une plage voisine des canons et d'autres grosses pièces à feu. Dès que Réginold les eut rassemblés et qu'il les eut intéressés à la même conversation, ce qui n'était pas très-difficile, il doubla le pas, en sorte qu'ils se trouvèrent bientôt au pied des remparts et à l'entrée d'une taverne très-renommée et très-connue à Stockholm sous la désignation beaucoup trop poétique du Paradis terrestre.

— Tiens, dit Olof, vieux saint de ce paradis, nous sommes donc ici ?

— En effet, dirent Renschild, Herman et Lieven, nous voici au *Paradis terrestre*.

— C'est singulier, ajouta Réginold, je m'en croyais encore bien loin. La rencontre est honorable. Si nous entrions un instant pour nous reposer?

— Mais trois frois oui, s'écria Olof; entrons.

Les cinq amis étaient déjà sous les voûtes bruyantes et enfumées du *Paradis terrestre*, vaste hangar couvert et peuplé sur plusieurs rangs de tables qu'entouraient des files pressées de consommateurs de tout âge.

— Que désirent leurs seigneuries? vint aussitôt leur demander un garçon quand il les vit prendre place autour d'une table restée libre entre une douzaine d'autres tables occupées par des gens qui fumaient, jouaient et buvaient, comme on joue, on fume et l'on boit dans les grandes villes maritimes.

— Rien, répondit brièvement Réginold en tirant sa montre.

— Rien ! répéta dans le fond de la poitrine Olof avec une triste grimace... c'est peu rafraîchissant.

— Nous disions donc, reprit Réginold, que cette guerre conçue si spontanément par le roi a toutes vos sympathies?

— Toutes ! dit Olof

— Comment en douter? ajouta Renschild, nommé général en chef la veille par le roi Charles XII.

— C'est à peine si je pouvais tantôt retenir l'élan de mes artilleurs, poursuivit Lieven; ils voulaient partir sur-le-champ...

— Comme moi mes marins, dit Herman.

— Eh bien ! maintenant que je vous vois si bien disposés, continua Réginold, je suis enhardi à vous confier toute la pensée de Charles XII.

Les cinq amis se rapprochèrent.

— Si ce qu'on doit présumer arrive, dit sans baisser la voix Réginold, car comme discrétion le bruit qu'on faisait équivalait au silence; si le roi, secondé par vous, est vainqueur des Danois et des Moscovites... alors...

— Eh bien! alors?... demanda curieusement Olof.

Déjà suspendue, la question fut coupée par ce cri d'un garçon du *Paradis tesrrestre*: Six bouteilles de mâcon vieux! auquel cri il fut répondu immédiatement par le même cri: Voilà *les six bouteilles de mâcon vieux!*

Olof ne retrouva plus le fil du propos, — *mâcon vieux* l'avait jeté dans un abîme de distractions.

Quoique Renschild eût ressenti le même coup, il fut assez maître de lui-même pour lui dire:

— Eh bien! si nous sommes vainqueurs, qu'arrivera-t-il, Réginold?

— Il arrivera que le roi passera de l'Allemagne en Pologne, de la Pologne en Turquie, de la Turquie en Égypte.

— *Huit bouteilles de vieux bourgogne!* cria un autre garçon sur ces entrefaites. Qui est-ce qui a demandé *huit bouteilles de vieux bourgogne?* répéta le garçon du fond...

— Moi, répondit Olof, le front rouge, le nez rouge, le menton rouge, les lèvres palpitantes; Olof, qui ne supposait pas qu'un autre que lui eût demandé huit bouteilles de vin de vieux bourgogne.

— Comment, vous? lui dit Réginold avec un sourire cruel; n'avons-nous pas tous fait le serment hier au roi de ne plus boire que de l'eau jusqu'à la fin de la guerre?

— C'est vrai, dit Renschild fort triste.

— C'est vrai, dit aussi Herman, qui ne se montra guère plus résigné.

— Ce n'est que trop vrai, mumura péniblement Lieven.

même instant la porte d'une salle voisine ne se fût ouverte pour laisser échapper ces appels : *Rouge perd!*

— On joue donc ici? demanda Megret l'œil en feu, l'oreille pleine de convoitise.

— Mais, oui... répondit Réginold.

— Et à la roulette, encore ! dit Megret.

— *Noire gagne!* cria de nouveau la voix du banquier. Il y a cent louis au jeu, ajouta-t-il.

— Je les fais! s'écria Megret en se levant pour se lancer dans la salle de jeu. Mais Olof le retint par les basques de son habit en lui disant : Français, aimable Français, Français trop aimable, nous avons tous prêté serment au roi Charles XII de ne pas jouer à quelque jeu que ce soit pendant la guerre.

— Qui doit durer quinze ans.

— Comme vous dites, Réginold, quinze ans !

— Quinze ans ! répétèrent tous les autres compagnons qui, pour n'être pas de la force de Megret au jeu et d'Olof sur la bouteille, ne sentaient pas moins la terrible imprudence qu'ils avaient commise en s'engageant ainsi par serment à ne plus jouer et à ne plus boire. Ils faisaient pitié. D'autant plus pitié qu'autour d'eux, près d'eux, loin d'eux, à toutes les distances, se croisaient sans cesse ces paroles et ces cris qui leur frappaient au cœur et à la tête :

— Champagne !

— Atouts, passe mon roi !

— Grave, six bouteilles !

— La vole !

— Saint-Perray !

— Sauterne !

— Vingt et un !

— Quatre et blanc !

— Ermitage !

— Domino !
— Madère sec !
— Quatre-vingt-dix-neuf points !
— Muscat !
— Je retourne le roi !
— Alicante !
— Tout au banquier !
— Xérès !
— Cent louis au numéro 6 !
— Johannisberg !
— Mille louis pour le valet de cœur !

Olof fondait en larmes ; Megret, quoique très-laid, espèce de bouc dont le visage était tout poils, les yeux deux escarboucles, le nez rien qui ressemblât à quelque chose, dont la bouche était un coup de sabre mal donné, mais bien reçu, était beau ou presque beau en ce moment de grande douleur.

— Et la peine de mort, si je joue !

— Et la peine de mort, si je bois !

— Hélas ! oui, répétaient les autres camarades.

— Eh bien ! la mort et des cartes ! s'écria Megret, grand comme un Romain.

— Eh bien ! la mort et du vin ! s'écria Olof, aussi grand que Megret.

Le visage de Renschild, celui de Lieven et celui d'Herman exprimaient à peu de différence près les mêmes sentiments de lutte entre le désir et la crainte, et le même degré de violence.

— Raisonnons-nous un peu, conseilla hypocritement Réginold dont la ruse ou plutôt celle de la comtesse Aurore réussissait à merveille, n'y a-t-il aucun moyen de sortir d'une situation qui paraît au-dessus de nos forces ?

Deux voix gémissantes murmurèrent :

— Et quel moyen ?

Trois autres voix plaintives dirent :

— Un serment si terrible !

— Je regretterai toujours, dit Herman gâté par les autres camarades, ce beau château de notre gracieux souverain où nous étions si familièrement traités, où le repos était si doux pendant les nuits si longues...

— Le jeu si vif, ajouta Megret.

— Le vin si vieux, surajouta Olof tombé de la fureur dans la mélancolie, pour sortir bientôt de la mélancolie pour s'élever jusqu'à la frénésie.

— Quinze ans, sans y remettre les pieds dans ce beau château !

— Décidément, s'écria Megret, j'ai trouvé un moyen de boire et de jouer sans violer notre serment.

— Du vin ! des vins ! toutes sortes de vins ! demanda Olof avant de savoir quel était ce moyen... Ah ! Français, aimable Français, Français trop aimable !

— Ce moyen, le voici.

— Écoutons !

— Nous avons bien juré, il est vrai, de ne plus jouer, de ne plus aimer ni de ne plus boire pendant la guerre.

— Oui... voilà où nous en sommes.

— Mais...

— Mais, répétait machinalement Olof, attaché de cœur et d'âme aux lèvres du chevalier Megret.

— Mais, continua Megret, nous n'avons pas juré le moins du monde de suivre le roi à la guerre.

— C'est vrai, répétèrent les jeunes gens dont le cœur s'ouvrait à l'espérance.

— Si nous n'accompagnions pas Charles XII dans une campagne qui menace d'être si longue...

— Dans ce cas... dit Olof qui attendait une conclusion, mais qui n'attendait plus les vins qu'il avait demandés à profusion, car ils étaient déjà tous rangés en brocs,

en cruches, en flacons, en bouteilles, devant lui, avec des cartes et des dés pour le chevalier Megret...

— Dans ce cas, acheva Megret, nous ne serions plus engagés envers le roi, puisque la défense ne porte qu'en cas de guerre.

— Mais laisser le roi !... dit Réginold, c'est grave.

— C'est mal, dit Renschild plein d'hésitation.

— Sans doute... balbutia Olof, tenant déjà une bouteille d'une main, une cruche de l'autre.

— Il ne s'agit pas d'abandonner le roi, reprit le chevalier Megret; il s'agit tout simplement de lui dire qu'on le suivra à la guerre et jusqu'au bout du monde, s'il consent à lever l'interdit sur le jeu, l'amour et le vin...

— Et s'il ne veut pas? demanda Olof avec un redoublement d'inquiétude.

— Alors on boira de l'eau, répondit Réginold, de l'eau froide, de l'eau glacée, s'il le faut.

— Jamais ! cria Olof, jamais ! furieux de voir encore revenir la question menaçante de l'eau.

— Autant dire tout de suite qu'on renonce de suivre le roi à la guerre, car il ne cédera pas.

— Eh bien ! on y renonce !... dit Olof, à qui Megret avait versé un verre de vin blanc savoureux, limpide, parfumé d'un bouquet céleste, couronné de milliers de petites perles d'argent.

— Eh bien ! on y renonce ! répéta Megret, sous la main duquel Réginold avait glissé adroitement un cornet et des dés.

Olof, Megret et tous leurs compagnons parjures portaient déjà leurs goblets aux lèvres.

— Le roi ! cria une voix qui venait de la porte.

Cinq ou six cents buveurs se levèrent spontanément.

Le roi Charles XII entre dans la taverne du *Paradis terrestre*.

V

LA PROPHÉTIE.

Le roi Charles XII eut lieu d'être satisfait de sa réception à la joyeuse taverne du *Paradis terrestre*, où il s'était rendu sans faste et sans appareil militaire, pour connaître par lui-même l'effet que produisait sur la population la déclaration de guerre proclamée au conseil et déjà dénoncée dans toutes les formes diplomatiques aux souverains de l'Europe. Des acclamations sonores et patriotiques, comme le gosier de fer de la multitude sait seul en moduler, l'accompagnèrent constamment à travers les rangées de tables d'un bout de la salle à l'autre bout. Marins, bourgeois, ouvriers, soldats, étudiants, fabricants, gens de la campagne, furent unanimes dans leurs vœux de le voir sortir vainqueur d'une guerre juste et nationale. Ils lui offrirent le secours de leurs bras et de leur bourse pour la soutenir. Mais autant ces braves Suédois avaient mis d'empressement à faire preuve, aux yeux de leur roi, de leur dévouement solide, autant Olof, Megret, Renschild, Lieven, Herman et Réginold se hâtèrent de se cacher, en jetant sous la table les dés, les cartes, les goblets et les bouteilles de vin. Ils auraient fui eux-mêmes sous eux, s'ils avaient eu assez de liberté de mouvement pour exécuter sans se trahir ce coup de théâtre. En passant près de leur table, le roi fit semblant de ne pas les voir, ce qui inspira au chevalier Megret, dès qu'il fut passé, la pensée aussitôt mise en action de se lever et de se mêler au cortége nombreux et animé attaché à ses pas. Les amis du chevalier imitèrent son exemple, et bientôt

ils semblèrent être venus avec Charles XII à la taverne du *Paradis terrestre*. A mesure qu'on criait *vive le roi!* ils se découvraient avec un aplomb admirable, comme s'ils faisaient réellement partie du cortége officiel.

— Mais où étiez-vous donc? leur demanda le roi, quand il se retourna pour revenir sur ses pas. Je ne vous avais pas encore remarqués...

— Sire! lui répondit le chevalier Megret, nous avons toujours été avec vous; mais le soleil ne voit pas les étoiles.

— Français trop aimable! murmura Olof, malgré l'insigne mauvaise humeur qu'il éprouvait d'avoir approché son gobelet si près de sa bouche et de ne l'avoir pas seulement humectée.

— Eh quoi! vous étiez avec moi?

— Oui, Sire.

— Depuis le château?

— Oui, Sire, depuis le château.

— Eh bien! vous m'y reconduirez, dit le roi.

— Sire, votre salut l'exige de notre part.

— Comment cela?... mon salut, dites-vous?

— Sire, vous seriez étouffé par l'enthousiasme de votre peuple...

Olof ouvrait la bouche pour répéter son dicton flatteur envers le chevalier Megret, mais le maître de l'établissement l'arrêta :

— Mon digne seigneur, un mot, s'il vous plaît.

— Que voulez-vous?

— Vous avez bu...

— Moi, j'ai bu? Voilà une plaisanterie!

— Votre seigneurie, du moins, s'est fait servir tantôt une certaine quantité de différents vins de premier choix, qu'elle n'a pas eu sans doute la pensée de me payer avant de quitter la table... voici la petite note...

— Quelle petite note?..

— Celle des vins consommés par votre seigneurie...

— Dix louis d'or!

— C'est au plus juste.

— Mais il n'est pas entré, malheureux tavernier! une goutte de liquide dans mon palais altéré... Jamais je ne paierai ce que je n'ai pas bu... Dix louis d'or! j'aimerais mieux les avaler que de te les donner.

Pendant cette discussion entre Olof et le tavernier, le roi et son cortége, toujours grossissant, avaient franchi le seuil du *Paradis terrestre* et se dirigeaient du côté du château royal aux mêmes houras fanatiques de la foule.

— Je te dis, indigne tavernier, que je ne paierai jamais ce que je n'ai pas bu... Ce serait une lâcheté...

— Votre seigneurie veut-elle que j'aille chercher sur la table les flacons de vin que Sa Majesté, par sa présence, l'a empêchée de vider?

— Sur la table!... c'est sous la table, que tu veux dire?

— Je ne comprends pas votre seigneurie...

— Laisse-la passer, si tu ne la comprends pas!

— Mais, monseigneur...

— Veux-tu te taire!..

— Monseigneur, il y a des lois...

— Tavernier, il y a des bâtons.

— Je me plaindrai...

— Va te plaindre aux enfers! dit le violent Olof, fort calme excepté lorsqu'il était question de vin.

Il prit le tavernier par le milieu de l'estomac, le souleva aussi facilement qu'une botte de paille et le précipita ensuite à la distance de dix pas dans la cave de l'établissement. Il y eut un affreux déplacement et craquement de paniers et de bouteilles à la suite de cette chute.

Tout le *Paradis terrestre* s'émut; les buveurs, déjà

agités par la visite du roi, quittèrent leurs places avec une avide curiosité pour connaître la cause de cet acte incroyable de brutalité.

Tout géant qu'il était, Olof aurait couru le risque de prendre le même chemin que le tavernier, s'il n'eût trouvé un mot d'une admirable ressource dans la situation difficile où il se trouvait.

— C'est un Danois ! dit-il à la foule soulevée contre lui.

Il faudrait ignorer, ce qui est impossible, la haine incarnée, innée du Suédois pour le Danois et réciproquement, pour ne pas supposer tout ce que ce mot admettait d'excuses et de justifications, surtout dans un moment où la Suède déclarait la guerre au Danemark.

— Oui ! c'est un Danois ! c'est un Danois ! répéta-t-on aussitôt de tous côtés.

— Monseigneur, vous avez bien fait... très-bien fait !..

— Assommer un Danois... mais c'est tout simple.

— Vive le général Olof !

— Le Danois n'a que ce qu'il mérite.

— A-t-on jamais vu qu'un Danois ?..

Au nombre des ennemis du malheureux tavernier, il ne faut pas omettre ses débiteurs, qui ne l'avaient jamais trouvé si Danois.

— Buvons avec le vin de ce scélérat de Danois à la santé du roi Charles XII !

— Qu'on apporte le meilleur bordeaux de ce traître de Danois !

— Le champagne de ce conspirateur Danois !

— Mort à sa cave danoise !

Un pareil vœu ne pouvait manquer d'être promptement exécuté : la cave du tavernier fut mise au pillage, saignée et éventrée ; les gobelets s'emplirent ; on plaça le plus vaste dans la main d'Olof et on lui dit :

— A la santé du roi!

Comment en un pareil moment ne pas boire à la santé du roi?

— A la santé du roi! général Olof!

Olof but.

— A la santé de la reine-mère!

Olof but encore.

— A la gloire de la Suède!

Olof but encore

— A la mort des Danois!

Olof but encore.

— Des Moscovites!

Olof but encore.

— A votre santé, général!

Olof but encore.

— A la nôtre!

Olof but encore.

Ici toute la taverne, trop gorgée de santés, tomba ivre-morte sur le plancher; Olof, un peu gai pour sa part, se dit en gagnant la rue :

— Ah! diable! je crois que j'ai oublié mon serment...

Il ne faisait qu'en douter!

Lorsque Charles XII fut arrivé à sa royale résidence, il s'enferma avec Réginold; les jeunes confidents du roi se retirèrent dans d'autres pièces du château. Ils supposèrent que le favori profiterait de cette audience secrète pour dire au roi l'intention où ils étaient tous de ne pas le suivre à la guerre. Lui seul était en position de faire une communication aussi délicate, au prince le plus colère qui se fût jamais assis sur le trône de Suède. C'est avec cette confiance dans leur jeune interprète, ami et favori intime de Charles XII, qu'ils attendirent la fin de cette entrevue.

L'appartement où le roi et Réginold s'étaient enfermés

occupait la partie la plus élevée du château. On découvrait la rade, la mer, un vaste horizon. Le roi dit à Réginold de s'asseoir et de l'écouter.

Une notable transformation se remarquait déjà dans les manières plus contenues de Charles XII.

Réginold s'assit et écouta.

— Il y a dix-huit ans de cela, commença le roi, mon père le feu roi Charles XI était assis près de cette croisée qui donne sur la mer, comme nous le sommes tous les deux en ce moment. L'hiver était rude ; la glace s'étendait non-seulement de ce palais au bord de la rade, mais elle se prolongeait jusqu'à l'autre côté du golfe, jusqu'en Russie. La Baltique était fermée : fermée aux vaisseaux, mais non aux intrépides voyageurs qui osaient la sillonner en traîneaux jusqu'à une certaine distance des côtes. L'eau était devenue pierre et les vaisseaux s'étaient transformés en voitures, ainsi que le peuple le dit chez nous. A propos, dit brusquement le roi, as-tu jamais fait un retour réfléchi sur le mystère de ta naissance, Réginold ?

En rougissant Réginold répondit :

— Oui, Sire, et même fort souvent ; mais les bontés de votre père, les vôtres, m'ont toujours distrait d'une recherche que j'étais trop heureux pour poursuivre avec quelque durée. Satisfait au delà de mes désirs, de mes souhaits — qui oserait en douter ? — je regrettais moins amèrement que je ne l'eusse fait dans une autre position l'absence d'un père, d'une mère, d'une famille. Ensuite, je l'avouerai à Votre Majesté, la discrétion des autres commandait la mienne... Cependant, Sire, je n'aurais pas manqué de vous interroger un jour, et ce jour n'était pas loin, sur les particularités de ma naissance, quelle que dût être la portée de la révélation.

— Et quelles sont, reprit Charles XII, les suppositions

que tu as faites dans l'attente de cette révélation que j'ai devancée?

La rougeur étendue sur les joues de Réginold redoubla d'éclat, ses paupières s'abaissèrent avec une lenteur pudique sur ses yeux; son front se voilà de tristesse et ses lèvres ne s'ouvrirent pas.

— Que supposes-tu donc? demanda de nouveau le roi avec une instance qu'un maître seul et un ami ont le droit d'employer, si toutefois un ami même peut aller si loin.

— Sire, balbutia Réginold, il me semble que vous aviez ouvert le propos en me parlant du feu roi Charles XI, votre auguste père... suis-je un objet assez digne pour avoir détourné votre attention au point?...

Charles XII sourit avec réflexion.

— Mais, reprit-il, c'est le même sujet, je n'ai pas changé de propos en arrivant par le souvenir de mon père au mystère de ta naissance. Je serais curieux de savoir ce que tu penses à cet égard...

— Sire, faut-il vous le dire?

— Je le veux.

— Puisque vous le voulez, Sire... j'ai toujours pensé que le mystère et l'honneur allaient rarement ensemble dans le monde, surtout dans le monde de la cour. J'ai eu lieu d'observer depuis que j'ai l'intelligence de mon âge que les enfants élevés dans cette ombre silencieuse tombaient de trop haut pour être ramassés par leurs parents. En général, ils n'ont pas de nom, parce qu'il leur en faudrait un trop grand. Pour dire les choses dans toute leur crudité...

Réginold s'était arrêté les yeux pleins de larmes.

— Continue, lui dit le roi.

— Sire, ces enfants de la nuit et du silence, ce sont des bâtards de grands seigneurs. Ainsi donc je suis...

Le roi fit à Réginold un signe qui l'empêcha d'achever sa phrase douloureuse.

Au bout d'une minute de silence, Charles XII reprit ainsi le récit commencé plus haut :

— Mon père était donc assis près de cette croisée, il y a dix-huit ans de cela, lorsqu'il vit un point noir s'avancer du fond de l'horizon. Ce point grossit vite, car l'objet dont il était formé allait rapidement entre la plaine unie comme une lame d'acier et le ciel vitrifié par un froid rigoureux. Mon père s'attacha d'abord par distraction, puis avec intérêt, à suivre du regard ce point unique et mobile qui glissait toujours dans la direction de Stockholm. Ce n'était ni un traîneau ni une barque ; cependant le roi fut bientôt convaincu que c'était quelque chose dont la forme ressemblait beaucoup à un bateau, car il aperçut autour d'un mât une espèce de voile enroulée. Sa curiosité redoubla ; il n'appela personne. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il reconnut facilement, à l'aide d'une lunette assez faible dont il se servait ordinairement en voyage, que l'objet sur lequel il concentrait son attention était une petite nacelle de cuir pouvant tantôt naviguer à l'aide d'une voile, tantôt, redevenue traîneau, être poussée par un homme à la surface de la mer congelée, à fleur de glace. Ces sortes de voyages en semblable bateau ne sont pas communes : les rois seuls les imposent dans des circonstances extraordinaires à des courriers dont le retour n'est pas toujours certain. D'où venait cette étrange barque par le temps sinistre qui régnait sur la Baltique depuis six mois ? Quel était le marin téméraire qui la montait ? « C'est ce que je saurai, se dit le roi ; je « donnerai l'ordre d'arrêter la barque et le voyageur dès « qu'ils auront touché Stockholm, et je n'aurai pas bien « longtemps à attendre. » Sans perdre de vue la nacelle de cuir, le roi porta la main au cordon de la sonnette,

afin de faire exécuter à temps ce qu'il venait de décider dans sa pensée. Mais tout à coup, et à une distance assez grande encore du rivage, la barque s'arrête, un homme en descend ; cet homme dépose sur la glace un coffre ou une espèce de coffre, et, au grand étonnement de mon père qui ne s'attendait pas à ce dénoûment, il s'élance aussitôt vers la même barque et disparaît comme un flocon de neige en la poussant devant lui. Mon père appela aussitôt ses officiers de service pour qu'ils donnassent l'ordre d'aller chercher ce qui avait été laissé sur le rivage par l'aventureux marin, mais il prévoyait bien qu'ils arriveraient trop tard pour s'emparer de celui-ci. Était-ce un contrebandier?... était-ce un pirate? Mais les uns et les autres, les pirates et les contrebandiers, ont ordinairement l'habitude de prendre et non de laisser.... Tandis que mon père se creusait l'esprit à pénétrer cette obscurité, les gens envoyés par lui allèrent au rivage et en revinrent avec un berceau ingénieusement fait. Il était fourré de pelisses chaudes entourées de bandelettes de cuir, et si bien disposé entre quatre planches en bois de thek, que ni l'air ni l'eau ne pouvaient y pénétrer. Rien n'avait été négligé pour que l'enfant vécût dix ou douze heures sans éprouver de malaise ni de danger sérieux ; car ce berceau, cher Réginold, renfermait un enfant, et cet enfant, c'était toi !

— Moi !...

Le cri de Réginold partit du fond de son cœur.

— Mon père voulut, reprit le roi, qu'on te confiât aussitôt aux femmes de ma mère pour qu'elles prissent le plus grand soin de toi...

— Après Dieu, je lui dois la vie, murmura pieusement Réginold.

— Il voulut que tu fusses élevé avec moi et comme moi : nous eûmes les mêmes plaisirs, les mêmes joies, les mêmes maîtres...

— Aurai-je jamais en mon pouvoir assez de trésors de reconnaissance pour payer tant de générosité?... Mais ne chercha-t-il jamais à savoir, le digne roi votre père, comment et par qui j'avais été déposé sur le rivage de Stockholm? quelle personne en avait chargé une autre de consommer cet abandon?

— On n'eut que de simples soupçons.

— Ah! l'on eut des soupçons?...

— Tu ne venais pas de la Suède; les linges, les étoffes, les dentelles dont tu étais enveloppé indiquaient une autre origine...

— Une autre origine!... redisait à demi-voix Réginold, aussi étonné que s'il eût écouté un conte de fées, plus étonné encore, car le héros du conte c'était lui.

— Et disait-on quelle était cette origine?

— Pas affirmativement. On était indécis si ce berceau avait été façonné en Allemagne, en Danemark ou en Russie...

— Ainsi, ajouta Réginold, il est peu probable que je sois né en Suède?

— C'est peu probable, comme tu le dis; en sorte, cher Réginold, que tu n'es pas mon sujet.

— Je veux l'être, Sire, toute ma vie, par le dévouement le plus ferme, le plus pur, s'écria Réginold.

— Nous verrons, dit le roi en souriant.

Ce sourire glaça le sang dans les veines de Réginold. Il crut lire dans cette réponse du roi une poignante moquerie. Il lui sembla que Charles XII savait qu'il osait aimer la même femme que lui et qu'il venait de détourner de jeunes et braves officiers de le suivre à la guerre, lui l'éternellement obligé du roi et de sa famille jusqu'à son dernier souffle, vécût-il vingt siècles.

— Douteriez-vous de mon dévouement, Sire? s'écria-t-il.

— En douter! lui répondit le roi avec un ton de fran-

chise qui le rassura un peu... Mais revenons : Mon père le feu roi Charles XI, qui n'avait pas voulu que tu fusses élevé avec la domesticité du château, prévit pourtant l'embarras de ta position s'il continuait à te maintenir au rang élevé où sa bonté toute providentielle t'avait placé. Chez-nous, en Suède, tu le sais comme moi, cher Réginold, malgré des lois d'égalité dont nous sommes fiers, la naissance seule ouvre les carrières et les agrandit. Ta naissance était profondément inconnue. Comment, sans exciter la jalousie de la noblesse, conservatrice scrupuleuse de ses droits, te favoriser comme elle, autant qu'elle? Quelle charge t'accorder dans le clergé, dans les armes ou dans la politique, sans soulever aussitôt les réclamations haineuses et les cris puissants de l'aristocratie? C'était t'exposer à ses coups sans résultat possible pour toi. Ces gens-là finissent toujours par triompher. Le roi voulut alors, puisque tu ne pouvais faire partie de sa maison à titre officiel, que tu fisses partie du moins de sa famille, volonté contre laquelle nul n'aurait assurément le droit de protester. Ne pouvant te faire un jour ni son aumônier, ni son général, ni son ambassadeur, il voulut que tu devinsses le compagnon de son fils unique, mon ami enfin...

— Il me donna, Sire, le plus beau des titres, en croyant me les refuser tous.

— Oui, mon ami, car il me permet de compter sur toi, quand dans ma position de roi il ne m'est permis de compter sur personne. Puique tu n'attends de moi, Réginold, ni dignités, ni rang, ni honneurs, tu n'auras jamais aucune raison, j'imagine, pour me trahir si je t'oublie.

Réginold, reçut le coup sur un cœur.

— Mais, poursuivit le roi, personne ne saurait t'accorder, avec autant de bonheur que moi, tous les autres avantages que tu as le droit de réclamer... Tu es le frère du roi, et un frère qu'on ne craint pas de voir un jour

escalader le trône, impatient d'attendre son tour... Voilà, Réginold, reprit le roi après un moment de silence onctueux, voilà ce que tu es...

— Je ne suis rien... s'écria Réginold d'une voix étouffée, je n'existe que par votre famille... par vous... J'ignorais. Oh! si j'avais su!.. Pourquoi n'ai-je pas su?..

— Qu'aurais-tu fait, Réginold?

— Rien... je...

— Pouvais-tu me prouver ta reconnaissance avant de savoir quel bienfait tu me devais?

Réginol s'était levé.

— Je n'ai qu'une manière de vous la prouver maintenant.

— Allons! Réginold, lui dit le roi, touché et à la fois inquiet de cette exaltation fièvreuse qui n'avait pas le caractère calme et sain de la noble gratitude quand elle coule sans efforts de sa véritable source... allons! Réginold, ne t'exagère pas ainsi... le devoir... l'amitié...

— Je n'ai qu'une manière, vous dis-je, Sire, de vous prouver ma reconnaissance, c'est de recevoir la première balle qui vous sera destinée et de mourir à vos pieds.

— Mais tu trembles?

— Oui, Sire... oui... je tremble...

— Mais tu pâlis...

— Oui... oui, Sire...

— Mais qu'as-tu à me dire? On supposerait qu'un regret... qu'une erreur... qu'une faute...

— Sire...

— Parle!... ouvre-moi ton cœur comme j'ai dû t'ouvrir le mien, comme j'ai dû t'apprendre tout ce que je savais sur toi avant de te lancer à travers les périls d'une guerre d'où nous ne reviendrons peut-être plus ni toi ni moi... parle à ton tour... que sais-tu sur moi?

— Sire, vous n'êtes pas trahi... non...

— Trahi!... s'écria le roi en reculant avec son fauteuil, et qui aurait eu la pensée de me trahir?

Réginold continua :

— Mais une longue paix a amolli votre noblesse, elle a contracté des habitudes d'oisiveté et de plaisirs...

— Parbleu! je ne lui en fais pas un crime, moi qui l'ai poussée dans cette voie d'où je ne suis sorti que depuis quelques jours, quelques heures.

— Vous, Sire, vous avez pris la résolution héroïque d'en sortir; mais elle, elle a fléchi quand vous vous êtes montré si ferme en lui donnant l'exemple...

—Tu te trompes, Réginold, ou je ne comprends pas...

— Je ne me trompe pas, continua Réginold en frémissant de faire cette révélation de sa faute ou plutôt des tristes résultats de sa faute... non, je ne me trompe pas...

— Que veux-tu dire alors?

—Je veux dire, Sire, que les chefs nommés par vous, ceux que vous avez désignés pour vous accompagner dans l'expédition contre le Danemark...

— Eh bien! ils me suivront...

— Non, Sire...

— Non?...

— Sire, ils ne vous trahissent pas, je vous le dis encore; mais le plaisir, le jeu, l'habitude du repos, le goût de la débauche les attachent ici... En refusant de vous suivre, ils espèrent que vous ne quitterez pas, que vous serez dans l'impossibilité de quitter Stockholm, et que vous retomberez mollement avec eux dans le fond voluptueux de cette existence douce... la seule qu'ils connaissent, qu'ils comprennent...

— Oui, ajouta mélancoliquement Charles XII, et que je leur ai fait connaître.

Réginold, sombre, avait soulagé son cœur d'une partie du lourd fardeau qui l'étouffait...

Charles XII, plus sombre encore, gardait un silence orageux.

— Tu le savais?...

— Oui, Sire...

— Tu ne m'as rien dit?

— Je vous l'ai dit...

— C'est vrai!...

Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens n'était bien satisfait de ces réponses.

Tout à coup ils entendirent venir, des parties les plus reculées du château, avec des murmures de voix qui s'enflaient de seconde en seconde, comme les bouffées du vent pendant une tempête, ces cris sinistres : Au feu! au feu! au feu! au feu!

— Écoutons, dit le roi.

Réginold courut à une fenêtre et l'ouvrit; il se précipita sur les autres croisées.

— Sire, c'est un incendie!.. un effroyable incendie!..

— Où est-il?

— Ici même, je crois...

Et ces cris redoublèrent : Au feu! au feu! au feu!

— Oui, Sire, c'est ici!... Voyez cette épaisse fumée... elle sort d'un foyer formidable.

— Et dans quelle partie du château est le feu?

— Il est partout, Sire.

La cloche d'alarme sonna et toutes les cloches de la ville et de la marine, mises en branle, répondirent à cet appel lugubre...

— Et il fait un vent terrible, poursuivit le roi sans s'émouvoir davantage.

— Il alimente l'embrasement, Sire... Mais des secours arrivent; les échelles sont posées contre le mur... Voici les pompes!... le peuple est là... la garnison accourt au pas de charge... Sire!

— Quoi donc ?

— Sauvez-vous !

— Pourquoi ?

— Mais le danger ! le feu qui va vous envahir...

— Silence, dit le roi en se montrant derrière un rideau d'étincelles, dans le cadre d'une croisée, au peuple épouvanté qui criait : Le roi ! le roi ! le roi ! sauvez le roi !...

L'incendie suivait sa marche vagabonde, dévorant tout ce qui tombait sous ses dents de flamme ; il perça d'abord, il souleva les larges plaques de cuivre dont la vaste toiture du château était formée, et les dispersa à droite et à gauche, comme ferait le vent avec des jeux de cartes. Bientôt cette fumée, tordue en colonnes jaspées, engouffrée en spirale, se colora successivement de diverses nuances effrayantes de beauté. Quand c'était les bois de charpente qui brûlaient, elle était rouge pourprée ; quand c'était les étoffes de soie, elle était blanche et presque laiteuse ; quand c'était l'or, elle était verte. Les grands murs se fendirent sur les quatre faces et alors le château, qui s'écroulait sur lui-même entre ces quatre murs lézardés, sembla un immense chaudron de cuivre rouge, au fond duquel bouillonnait une matière composée des richesses royales de plusieurs règnes. Tout secours était inutile. Les hommes dévoués qui couraient, comme des démons, sur les balcons, au bord des corniches, à la crête inclinée des murs, le long des terrasses, ressemblaient à des mouches ; et le résultat de leurs efforts était proportionné à leur importance. Ils tombaient écrasés ou étouffés au pied du monument qu'ils cherchaient à sauver. L'eau lancée contre les murs, dont la chaleur rayonnante tenait les hommes à quarante pas de distance, rebondissait, comme sur une plaque de tôle chauffée à blanc, en gouttelettes de feu qui aveuglaient ou perçaient la chair.

Le roi, dont le peuple voulait à tout prix le salut, avait été enfin obligé de quitter la croisee et de se réfugier ailleurs, dans le château en ébullition.

Comment arriver jusqu'à lui ?...

Cependant deux hommes parvinrent à placer une longue échelle faite de plusieurs échelles contre un des quatre murs en combustion, et, après s'être plongés dans l'eau, ils se précipitèrent aux cris de *Vive le roi!* sur les échelons déjà tordus et déjetés par la chaleur. Le premier en tête était le chevalier Megret ; le second était Olof le géant. Il y avait cent vingt échelons à monter ! cent vingt incendies, cent vingt enfers à traverser, cent vingt enfers à franchir en descendant !

Le roi, qui avait trop attendu pour quitter ce lieu de désastre, n'avait pas pu descendre par le grand escalier de marbre : l'escalier s'était écroulé sous lui et sous Réginold. Ils s'étaient trouvés placés entre l'abîme et l'incendie.

Au quarantième échelon, Olof hésita... Le chevalier Megret, feignant de se méprendre sur le genre d'émotion du géant, lui dit :

— Si vous trouvez, Olof, que je monte trop doucement, je puis vous laisser passer le premier ?

Olof, qui était très-brave au fond de l'âme, et qui n'avait réellement contre lui dans cette position critique que la masse de son embonpoint, répondit :

— Non ! vous allez très-bien ainsi... Mais cette diablesse d'eau que vous laissez tomber de vos habits sur ma tête... vous savez que l'eau et moi...

Cette effrayante clameur jaillit tout à coup à leurs pieds: Le mur s'écroule ! il penche ! il craque ! il va tomber ! descendez ! vite ! descendez !

— Vive le roi ! cria une seconde fois le chevalier Megret en grimpant comme un chat, suivi d'Olof qui grim-

pait comme un ours, et en posant enfin une main tremblante de sueur et d'épuisement sur le rebord de la croisée.

Ils se précipitèrent dans l'intérieur du château.

— Sire !... Sire !... venez, lui dit Megret en l'attirant vers la croisée...

Et le roi, descendant le premier, fut suivi de Réginold, d'Olof et de Megret. Le peuple en attente, dans l'angoisse, priait, tremblait, frémissait à l'aspect de cette périlleuse descente à travers la fumée plus lourde, plus brûlante, plus écarlate, plus soufrée. L'échelle était balancée par le vent de l'incendie comme une corde ; tantôt elle allait frapper le mur dans une courbe qui faisait pousser un cri délirant à cinquante mille personnes haletantes, tantôt la flamme semblait l'avoir atteinte et coupée en deux; les échelons semblaient aussi s'être détachés et pleuvoir dans le brouillard ardent. Un instant on ne vit plus rien...

Le peuple s'agenouilla terrifié.

— Vive le roi ! cria une troisième fois Megret s'ouvrant avec ses deux bras une percée dans la vapeur après avoir touché la terre.

— Sauvé ! cria le peuple en voyant son roi arraché aux flammes du plus terrible incendie qui avait jamais éclaté en Suède...

— Sire, où coucherez-vous ce soir ? lui demanda Réginold devant toute la cour, devant le sénat, devant tout le peuple, devant Eric, Herman, Olof, Lieven, Renschild, Megret.

— A bord du *Charles XI*, répondit le roi, pour appareiller demain matin et faire voile pour le Danemark avec toute l'escadre et toute l'armée. Mon château royal est désormais un trois-ponts de cent vingt canons ; messieurs, celui-là ne brûlera pas.

— Sire, vint lui dire un homme sorti de la foule, je suis Ekerot le mineur, celui qui vous a prédit l'incendie de votre château le jour de la chasse à l'ours noir... vous souvenez-vous ?...

— A mort le sorcier ! cria-t-on.

— A la potence !

— A l'eau !

— Non, dans la flamme !

On se jetait déjà sur lui.

— Arrêtez ! dit le roi avant de mettre le pied dans la barque qui allait le conduire à bord du *Charles XI*.

— Ekerot, de ma volonté royale et souveraine, je te nomme inspecteur-général des mines de la Suède...

— Sire !...

— Je te fais comte...

— Sire !...

— Tous tes descendants de mâle en mâle seront sénateurs...

— Mais, Sire !...

— Tu m'as prédit l'incendie de mon château royal, mais tu ne savais pas que tu m'annonçais aussi la grandeur de mon règne et celui de la Suède.

— Messieurs, ajouta le roi en se tournant vers Renschild, Herman, Megret, Olof, Réginold, Eric, Lieven, Milius et toute la jeune noblesse de sa cour, un jour l'énigme vous sera expliquée.

— Parbleu ! dit le chevalier Megret à Olof, elle est tout expliquée : la cage est brûlée, il faut bien que l'oiseau aille chercher à vivre ailleurs.

— Je ne comprends pas, dit Olof.

— O géant, trop aimable géant, le contraire m'eût bien étonné de votre part !

Et la vaste chaloupe dans laquelle le roi Charles XII venait de descendre, s'éloigna du rivage, emportant tous

ces jeunes gens qui, le matin encore, ne voulaient pas quitter la Suède et les délices du château royal.

Le château royal n'existait plus.

VI

LES LANTERNES JAUNES.

C'est du port de Carlscrona que plus de quarante-six vaisseaux suédois appareillèrent dans le plus bel ordre pour aller se joindre aux forces navales hollandaises et anglaises déjà réunies devant Copenhague, et dans le but de mettre à la raison le Danemark. Le prétexte apparent de cette collision était le duché de Holstein, sur lequel le roi de Danemark prétendait avoir des droits que lui contestait Charles XII, beau-frère et protecteur du duc de Holstein. La cause réelle, du côté des Danois, était l'intention de se partager la Suède avec le roi de Pologne, Frédéric-Auguste de Saxe, déjà descendu en Livonie, et le czar de la Moscovie, chez qui le génie de la civilisation n'excluait pas l'esprit de conquête, en prose l'esprit de rapine. Du haut du *Charles XI*, magnifique vaisseau, le plus formidable qu'avait eu jusqu'alors et qu'ait peut-être jamais eu la Suède, Charles XII vit son escadre larguer ses voiles au bruit d'une artillerie de trois mille pièces, à laquelle répondaient majestueusement les batteries des forts semés sur la côte. L'air était glorieux. Un vent favorable poussa vite en pleine eau ces vaisseaux de toutes formes et de toutes dimensions; bientôt ils n'apparurent plus du rivage qu'ils venaient de quitter aux acclamations belliqueuses de la population, que comme une troupe de cygnes émigrant vers des con-

trées plus douces. Tous les bâtiments de commerce qui naviguaient sur la Baltique se voyaient dépassés par ces maîtres souverains de la mer. Les sujets faisaient place au roi ; ils s'écartaient avec respect, hissant leur pavillon au haut du mât. L'horizon n'avait aucun obstacle pour ces proues gigantesques, et ces voiles si nombreuses, qu'elles produisaient des ombres d'une lieue d'étendue sur la mer.

Du moins il en fut ainsi pendant deux jours. Le troisième, une goëlette étrangère à l'escadre, oubliant ce respect universel qui semblait continuer sur les flots l'étiquette de la cour de Stockholm, osa louvoyer insolemment devant la ligne des vaisseaux sans même montrer son pavillon. Cette agacerie peu révérencieuse, fut remarquée ; elle devint des plus blessantes quand la goëlette mal élevée se permit, de licence en licence, de tourner autour du *Charles XI,* comme pour s'amuser à narguer sa forme plus martiale que légère. On eût dit un tambour faisant le tour de son général et le toisant des pieds à la tête. Du *Charles XI,* molesté de cette façon, partit enfin un signal qui ordonna à une frégate d'aller tirer l'oreille à cette railleuse écolière et de lui donner le fouet. La frégate s'empressa d'obéir. La goëlette s'aperçoit de la manœuvre, mais au lieu de s'amender, de solliciter son pardon, elle recommence avec la frégate le jeu peu décent qu'elle a tenu avec le vaisseau amiral. La frégate se fâche, elle cherche à rallier de plus près l'impertinente ; mais l'impertinente redouble de moquerie, elle se joue de la frégate, l'attend, l'évite, lui échappe, revient encore et finit par la laisser derrière elle dans son sillage moqueur. Nouvel ordre plus impératif, communiqué par le *Charles XI* à un brick reconnu comme le plus fin voilier de l'escadre, de venger sans délai la défaite de la frégate et d'obtenir, fût-ce par trois coups de canon, le premier d'abord à

poudre, que la goëlette coupable fasse voir son pavillon, mette humblement sa chaloupe à la mer, et envoie le capitaine et deux officiers recevoir leur châtiment à bord du vaisseau amiral. A l'instant même le brick, toutes voiles dehors, s'élance à la poursuite de l'ironique goëlette; celle-ci laisse venir tranquillement son adversaire jusqu'à la portée de la voix; alors elle s'arrête, et le brick de lui crier :

— D'où venez-vous?

La goëlette de répondre :

— Du pays du plaisir.

— Où allez-vous?

— Au pays du bonheur.

— Comment vous nommez-vous?

— *Les Deux Sirènes.*

— Votre nation?

— La plus spirituelle du monde, après la Suède.

— Pas de plaisanteries. Votre drapeau?

— Notre drapeau? Vous voulez voir notre drapeau?

— Oui... et sur-le-champ!

— Le voici... regardez!

Et l'équipage du brick, qui était déjà à bout de patience dans la personne de son capitaine, vit s'élever, à sa grande et miraculeuse confusion, au lieu d'un pavillon, la partie la moins douteuse du costume d'une femme, une jupe brodée.

L'escadre entière, qui examinait au bout de toutes ses lunettes d'approche, avec une curiosité qu'on devine, cette scène de la piquante comédie que donnait la goëlette, rit aux éclats sur huit lieues de circonférence, et de manière à donner envie aux tritons d'en faire autant. Le capitaine du brick, moins porté à s'amuser de la bizarrerie de la chose, ordonne de faire feu sur la goëlette : un coup de canon partit à l'instant de la gueule irritée de ses sa-

bords. Heureusement la charge n'était qu'à poudre, ce qu'avait parfaitement prévu la malicieuse goëlette, qui, prévoyant aussi que le boulet accompagnerait la poudre s'il lui était tiré un second coup de canon, ajouta quelques toiles à son immense voilure, et défia par cette nouvelle manœuvre le brick de l'État de l'atteindre.

Le brick accepta le défi; mais il ne recueillit que la risée de la flotte attentive; le malheureux capitaine ne parvint jamais à se placer qu'à deux grandes portées de canon de la charmante et espiègle goëlette, qui continuait à garder arborée bravement à son mât d'artimon son insolente jupe, au lieu de déployer le pavillon de sa nation.

— Ce qui me porte à croire, disait le chevalier Megret à Charles XII qui ne riait qu'à demi de voir rester impunie cette offense quelque petite qu'elle fût; ce qui me porte à croire que cette goëlette n'est pas hollandaise, c'est qu'elle est très-spirituelle. Elle aurait mis un fromage de Hollande au lieu d'une jupe; mais une jupe, c'est charmant...

— Charmant! charmant! grommelait le roi...

— Et ce qui me prouve encore, poursuivit Megret, que cette goëlette n'est pas anglaise, c'est que si elle l'eût été, elle nous aurait fait voir une culotte au lieu d'une jupe — du grotesque sans esprit; — mais une jupe, c'est adorable...

— Adorable! adorable! murmura encore le roi avec un dépit concentré.

— A votre avis, aimable Français! Français trop aimable! cette petite coquille de noix serait donc française, aurait dit Olof, si Olof eût été là. Mais le géant était embarqué sur la frégate *le Calmar* qui faisait aussi partie de l'expédition.

— Danoise ou anglaise, russe ou française, chinoise ou turque, je veux, dit le roi, dont le mécontentement éclata, que cette goëlette soit coulée bas demain matin;

qu'on s'arrange! Il est trop tard aujourd'hui, la nuit vient... mais demain matin... vous entendez?...

— Oui, Sire, répondit l'amiral, qui n'ignorait pas ce que valait l'ordre du roi exprimé de cette manière.

— C'est une honte, une véritable honte, reprit-il en se retournant vers son état-major silencieux, qu'il n'y ait pas dans notre escadre, où se trouve représentée tout entière la marine suédoise, une des premières du monde, un bâtiment capable de lutter de vitesse avec cette goëlette, comme si la rapidité en mer n'était pas une force! Ceci est la condamnation de l'ancien système de construction navale suivi par la Suède : la leçon est bonne, profitez-en tous.

Le jour baissait sensiblement : le souper et la prière vinrent lui donner le temps d'étendre ses longues ombres sur les eaux vives et violettes de la Baltique.

Quand la prière du soir fut achevée, Charles XII dit à quelques-uns de ses compagnons intimes de le suivre dans la visite qu'il allait faire aux principaux vaisseaux de son escadre afin d'animer les équipages par sa présence et de les bien disposer à combattre les Danois, si, comme tout le laissait présumer, on se rencontrait avec eux le lendemain. Cette promenade du roi reçut l'accueil qu'on en attendait. On lui jura de vaincre ou de ne plus retourner en Suède. Il avait déjà passé en revue la moitié de son escadre, lorsque le vent, jusqu'alors assez fort pour rendre pénible la ronde navale de Charles XII, devint si impétueux, qu'il lui fut tout à fait impossible de la continuer sans grave péril. Pendant sa dernière inspection à bord de la frégate *le Calmar*, le gros temps l'arrêta. D'ailleurs, par la nuit épaisse qui s'abaissait sur les flots, le danger eût été double. Charles XII se résigna à attendre jusqu'au jour le moment de retourner à bord du vaisseau amiral. La frégate *le Calmar* était un refuge

assez beau même pour un roi. C'est ce navire de premier rang que le roi avait destiné à aller chercher en Scanie neuf mille hommes de troupes. Olof, le géant Olof, un des commandants de ces troupes, y était embarqué.

Le roi s'assit sur l'affût d'un canon et il invita Réginold à prendre place auprès de lui.

— Demain, lui dit le roi, nous serons sur les côtes de Zélande, devant Copenhague, la capitale de ce Danemark qui fait cause commune avec nos ennemis : c'est par là que nous commencerons l'attaque. Si nous sommes vaincus, tout est perdu, et leur projet s'accomplira.

— Sire, nous ne serons pas vaincus, repartit Réginold, quoiqu'il ne sût pas plus que Charles XII ce qu'était une bataille et de quoi dépendait la victoire.

— Il faut que les rois de l'Europe aient, en vérité, conçu une étrange idée de notre faiblesse depuis la mort de mon père, continua Charles XII, pour avoir considéré comme chose facile le partage de mes États!... Dans quelle estime nos finances, nos chantiers, nos arsenaux, notre marine, nos troupes, nos moyens de défense sont-ils tenus enfin? Le sang bouillonne autour de mon cœur révolté et monte en courant vers mon cerveau qui s'embrase, quand je mesure la profondeur de notre abaissement à la hauteur de tant d'insolence! Mais patience! dit le roi en se mordant les lèvres et en frappant avec son poing fermé sur la culasse de bronze du canon où il était assis... Patience!... nous ne sommes plus séparés que par une nuit des joies des représailles... Il était temps d'y songer! reprit encore le roi, entraîné de nouveau par le poids de l'humiliation. Encore un mois d'oubli, d'illusions, d'aveuglement sur ma situation, et les Danois et leurs dignes alliés entraient à Stockholm!... c'est moi qui entrerai chez eux!... Quel bon réveil j'ai eu après ce sommeil de mort!...

— Un noble réveil, Sire.

— Oui, et pour tous les deux, mon Réginold.

— Oui, Sire, pour tous les deux.

— Est-ce que je te sépare de ma pensée dans tout ce que j'éprouve d'heureux? dans tout ce que je ressens de grand pour mon avenir, dans tout ce que je crois avoir fait de généreux pour ma gloire, pour mon nom, en...

Le roi n'acheva pas sa phrase, qui se fondit dans un silence affectueux. Il ne le rompit que longtemps après pour dire à Réginold en lui prenant la main et en l'appuyant fortement contre le canon : — Mon ami, nous avons tous nos douleurs sourdes, voilées, que nous soyons nés au milieu de l'éblouissante auréole de la royauté, dans les langes de la pauvreté, ou dans l'ombre du mystère...

— Comme moi, murmura Réginold le front plongé, ainsi que celui du roi, dans la brume de la nuit qui enveloppait de plus en plus l'escadre, le ciel, les eaux, les montagnes lointaines de la côte.

— Je t'ai dit l'autre jour, ajouta le roi en réduisant encore l'émission de sa voix, tout ce que je savais sur ton origine, au risque d'ébranler l'édifice brillant de tes rêves... mais mon amitié te devait la vérité au moment suprême d'une crise qui peut t'emporter demain ou m'enlever le premier.

— Sire, je vous remercie... je ne me faisais aucune illusion sur ma naissance... ce n'est pas à quoi s'attachait uniquement ma pensée...

— Pour le mal que je t'ai peut-être causé, Réginold, poursuivit le roi, je te dois de te dire celui dont j'ai souffert... dont je ne souffre plus...

Cette dernière partie de la phrase confidentielle du roi fut proférée d'un ton qui donnait un démenti au sens qu'elle cherchait à rendre. Un soupir comprimé et un

regard bref qui se perdit dans la vaste obscurité répandue autour de la frégate, acheva de tuer le reste de sincérité que le roi croyait avoir mise dans cet aveu.

— Dont je ne souffre plus, redit le roi en outrant encore sa fausse fermeté. Réginold, je puis te le dire maintenant que nous sommes loin de Stockholm, — à plus de cent lieues de la ville de nos erreurs, de nos folies, ce — qui produit sur moi l'effet d'un passé de plusieurs années ; et à toi, Réginold?...

— A moi, non... Sire... je suis ici, mais mon cœur...

— Le mien est guéri, interrompit vivement le jeune roi ; mais je poursuis...

Au lieu de poursuivre, le roi baissa la tête en silence, tandis que Réginold leva la sienne vers le ciel ou plutôt vers la voûte sombre et confuse qui cachait le ciel.

Ce ne fut que quelques minutes après que Charles XII reprit ainsi :

— Réginold, tu connais toutes les femmes de ma cour ; parmi elles n'en as-tu pas distingué une qui fait douter même au plus indifférent si les autres sont belles, jeunes, charmantes ?

— Sire, ce que l'un voit avec enthousiasme, l'autre ne le voit souvent qu'avec une simple admiration.

Le pressentiment de Réginold ne le trompait pas... il allait être question...

— La comtesse de Kœnigsmarck, reprit le roi, est venue apporter à ma cour des séductions ignorées, des enchantements et des plaisirs que nous ne soupçonnions pas, une vie nouvelle, n'est-ce pas, Réginold?...

— Sire, la comtesse est belle... on le sait.

— Très-belle ! Réginold.

— Sa grâce... est connue...

— Parfaite, mon ami ! Eh bien ! mon Réginold, je ne

sais ce que les autres et toi-même avez ressenti à sa vue, mais moi...

— Sire, n'achevez pas! dit Réginold.

— Pourquoi?... mais pourquoi?... Tu as raison au fond peut-être, à quoi bon remuer ces cendres encore chaudes? Laisse-moi toujours achever.., demain à cette heure-ci nous serons peut-être, toi et moi, au fond de cette mer qui nous porte de minute en minute sous les batteries de Copenhague.., Oh! les Danois! les traîtres! les écumeurs de royaumes!.. Est-ce que je ne ferai pas passer la quille de mes navires sur leurs flottes? Est-ce que je ne brûlerai pas Copenhague, et si bien qu'on apercevra de Stockholm le feu et la fumée, et qu'on dira... oui, je veux que vous puissiez dire, mes bons Suédois, en admirant cet incendie : Notre roi est arrivé à bon port. — C'est bien, mais si un boulet nous coupe en deux?.. Laisse-moi donc achever mes confidences, cher Réginold, continua le roi en jetant amicalement son bras autour du coù du jeune favori.

Réginold essaya de vaincre son émotion.

— Je te disais que vous êtes tous restés indifférents à la merveilleuse beauté de la comtesse Aurore, tandis que moi, plus fou que vous tous, j'ai senti que je l'aimais.

— C'était une fantaisie royale... balbutia Réginold avec un sourire des plus forcés...

— Non, de l'amour!

— Un caprice de prince fatigué de la table et de la chasse.

— Non, Réginold, un profond amour...

— Mais non! Sire... mais non!

— Mais oui! te dis-je... s'écria le roi avec la violence de son tempérament, et en faisant brusquement tourner de son côté le visage de Réginold que Charles XII n'apercevait que de profil; — mais oui! te dis-je, un véri-

table amour, comme il y a une véritable faim, un véritable sommeil. Je te dis que c'était de l'amour... D'ailleurs, si tu veux des preuves plus fortes, je te dirai que je l'aimais au point qu'il n'eût tenu qu'à elle d'obtenir de moi tout ce qu'elle aurait désiré en richesses, en dignités; il n'aurait tenu qu'à elle d'être même...

— Reine de Suède?...

— Oui...

— Mais, Sire...

— Ce n'est pas la première fois qu'un roi, sans déroger, épouserait une comtesse...

— Elle ne l'a donc pas voulu?

— Elle ne m'a rien demandé.

Réginold respira... mais la fatuité qui se glisse dans les cœurs les plus primitifs, le poussa encore à dire :

— Cette modestie de la part de la comtesse de Kœnigsmarck, provient peut-être de ce qu'elle n'éprouvait pas au même degré que vous une passion...

— Tu te trompes, Réginold, interrompit le roi; la comtesse... n'es-tu pas assez discret pour tout savoir?...

— Eh bien! la comtesse?...

— Elle m'aimait, Réginold...

— Elle vous aimait!...

— Plus bas! plus bas! Réginold, les sentinelles, le timonnier, les hommes de quart pourraient nous entendre. Tu m'obliges à te le dire : oui, elle m'aimait...

— Non! Sire, elle ne vous aimait pas!

— Je ne conçois pas, reprit le roi avec un rire de colère, tes étonnements sans cause, tes démentis perpétuels... Je sais que ton incrédulité résulte de ce que tu ne veux pas voir de faiblesse à ton ami, qui est roi, qui a un État puissant à gouverner; mais écoute-le jusqu'au bout, et tu croiras tout si tu ne veux rien croire qu'au prix de mon repentir... de mes regrets... pour

une faiblesse... Ah ! oui, Réginold, elle m'aimait !.....

— Je respecte votre conviction, Sire, dit Réginold d'une voix étouffée par la rage et tout à la fois par le respect.

— Tu ne crois donc pas à l'amour de la comtesse pour moi ?...

— Sire !...

— Tu vas finir, le sais-tu ? par blesser mon amour-propre, Réginold.

— Non, sire. Est-ce que les meilleurs parmi ceux qui aiment sont toujours les plus aimés ?

— Courtisan !... tu t'amendes... C'est parce que je n'étais pas le meilleur que j'ai été aimé, tendrement aimé...

Réginold se leva brusquement pour quitter la place qu'il occupait... il n'était plus maître de ses mouvements, de ses pensées, de ses paroles... Un dernier instinct de prudence lui donna ce conseil... Le roi l'arrêta.

— Je vois, lui dit-il, qu'il te faut des preuves que j'ai été tendrement aimé de la comtesse.

— En auriez-vous, Sire ? demanda Réginold.

Son sang-froid en ce moment n'était qu'une extrême fureur.

Le roi répondit par un silence affirmatif. A ce moment le vent grossit considérablement ; il souffla par brusques rafales dans les voiles, souleva les vagues en dessous et tripla l'épaisseur de l'obscurité. C'était ce que les marins du Nord appellent une tempête sèche. Cette éventualité barométrique rentrant dans les prévisions du voyage, on vit, d'un mouvement universel, tous les vaisseaux de l'escadre suspendre une lanterne jaune à leur mât. Cela voulait dire qu'ils allaient se guider sur le vaisseau amiral *Charles XI* qui marchait en tête, éclairé pareillement par une lanterne de couleur, mais qui était rouge au lieu

d'être jaune. L'effet de ces lanternes jaunes, se rangeant sur une seule ligne afin que chacun des vaisseaux qui la portait ne s'égarât pas au milieu de la tempête, produisait un effet des plus pittoresques.

La frégate *le Calmar,* où se trouvait Charles XII, hissa aussi sa lanterne jaune.

Cette manœuvre exécutée, le roi reprit la confidence où il l'avait laissée, prolongeant ainsi, comme à plaisir, le supplice intolérable de Réginold.

— Voici les preuves certaines que j'ai été aimé de la comtesse de Kœnigsmarck, incrédule Réginold. D'abord ce portrait reçu en échange du mien...

— Le portrait de la comtesse !

— Regarde, assure-t'en... il est, du reste, d'une grande ressemblance...

Prendre le médaillon que lui offrait le roi, courir l'examiner à la lueur vacillante de la lampe qui éclairait la boussole et revenir aussitôt le rendre à son rival couronné, fut l'éclair d'un instant pour l'impatience nerveuse de Réginold.

— Eh bien !...

— Eh bien ! Sire, je ne doute plus maintenant...

— C'est fort heureux.

— Oui, ce portrait est celui de la comtesse Aurore... vous étiez aimé... vous l'êtes encore... Je vous le rends... que ne puis-je le garder ! pensa Réginold... Oh ! que ne puis-je le garder ! pour la confondre... Comme je la confondrais avec ce témoignage de sa fausseté !... si je la revoyais jamais !... Sire, répéta Réginold, je vous rends ce portrait...

Le médaillon tremblait dans sa main en sueur.

— Non... qu'en ferais-je?... C'est le plus doux... mais c'est aussi le plus accusateur des souvenirs d'un passé qui a failli me faire perdre mon trône... Toutes les

faiblesses se tiennent... j'en ai brisé la chaîne... Oui, je l'ai brisée... cette femme... ce portrait!...

Le roi saisit convulsivement le portrait de la comtesse de Kœnigsmark commme pour le porter à son cœur et à ses lèvres, mais s'arrêtant d'un geste sec et violent, il dit: Non! non! Réginold?...

— Sire!

— Reprends ce portrait...

— Vous me le donnez, Sire?

— Jette-le dans la mer...

— Mais, sire?

— Obéis!

Le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau prouva à Charles XII qu'il était obéi.

Réginold, en glissant le portrait de la comtesse dans la poche de son habit, avait laissé tomber sa bourse dans la mer.

Le roi y fut trompé.

— Il ne reste plus qu'une preuve de cette passion, continua Charles XII, que tu ne nieras plus désormais...

— Encore une preuve, Sire?

— Plus convaincante que le portrait, si c'est possible.

— Je ne veux pas la connaître! s'écria Réginold.

S'imaginant que Réginold ne repoussait cette dernière preuve que par délicatesse, que pour n'avoir par l'air de mettre continuellement en doute sa véracité, Charles XII répliqua :

— Parcours ces lettres...

— Des lettres!...

— De sa main...

— Trahison !...

— Que dis-tu?... Elle ne m'a pas trahi...

— Non, Sire... ce n'est pas là ma pensée... c'est... des lettres d'elle! !...

— Je ne la trahis pas non plus... Je l'oublie... je veux l'ignorer... Je ne l'ai jamais connue...

Le roi avait glissé dans la main de Réginold le petit portefeuille ou étaient serrées les lettres de la comtesse.

Pendant quelques minutes, l'un et l'autre gardèrent la même attitude, le même pli, le roi semblait ne pas pouvoir se séparer de ce portefeuille, que Réginold, en le désirant, craignait de posséder, de peur de voir sa dernière espérance rendre son dernier souffle entre ses mains.

C'est pendant ces quelques minutes qu'il y eut de l'indécision dans les mouvements de l'escadre, dont nous devons dire la position exacte au milieu de cette nuit de tempêtes. Elle n'était plus qu'à vingt-cinq lieues de Copenhague, et elle allait se trouver, d'après les calculs des officiers, dans une situation difficile, mais plus difficile encore que critique, puisqu'elle était prévue. Trois passages s'ouvraient devant elle à ce point de navigation auquel ils étaient parvenus : l'un entre la terre-ferme et une île, l'autre entre cette île et une autre île à peu près de la même étendue, le troisième passage entre la seconde de ces îles et le large ou la mer libre. Le passage entre l'île et la terre-ferme était occupé par la flotte danoise, que protégeaient les formidables batteries de la côte : le tenter, c'était faire pulvériser l'escadre suédoise, dont pas un seul vaisseau ne serait arrivé le lendemain en vue de Copenhague; quant au second passage, celui que formait le rapprochement des deux îles, il était réputé impossible pour les gros vaisseaux depuis des siècles ; ils ne le prenaient jamais : c'étaient douze ou quinze lieues d'îlots, d'écueils ou de roches à fleur d'eau, disait-on. Restait donc le troisième passage, celui qui s'ouvrait entre la seconde des deux îles et la pleine mer. Naturellement c'était celui que l'amiral suédois avait ordonné de prendre en quittant Stockholm ; et l'on ne devine pas comment

la moindre indécision pouvait se manifester au moment de le franchir. On va connaître l'étrange, l'effroyable cause de cette hésitation. Il ne faut pas oublier que l'escadre entière se dirigeait avec ses lanternes jaunes sur la lanterne rouge du vaisseau amiral placé en tête de la ligne.

Surmontant une dernière faiblesse, Charles XII dit à Réginold ce qu'il lui avait déjà dit au sujet du médaillon :

— Jette ces lettres dans la mer, que le portefeuille, ajouta-t-il, aille rejoindre le portrait.

Et Réginold s'était conformé à cette seconde injonction de la même manière qu'il avait exécuté la première : en place de jeter les lettres, il s'était débarrassé de sa montre. Dans l'obscurité ténébreuse qui régnait autour de la frégate, rien n'était plus facile qu'une pareille substitution.

— Maintenant! s'écria le roi, qui ne s'apercevait pas plus que Réginold de la confusion de l'escadre, me voilà libre! Nous voilà tout entiers aux travaux, aux chances de la guerre!... Encore quelques heures, et les premiers coups de canon auront balayé jusqu'à la dernière trace de cet amour.

C'est à ce moment que le capitaine du *Calmar*, pâle et tremblant, accourut dire au roi :

— Sire, je ne dois pas vous cacher ce qui se passe.

— Et que se passe-t-il, capitaine?... Le désordre de vos traits...

— Regardez! Sire...

— L'escadre n'est plus en ligne, en effet; une moitié suit une direction que ne prend pas l'autre, celle dont nous faisons partie...

— Et cela, lorsque nous sommes aux *Trois Passages!* Sire, l'événement va être suivi de quelque grand désastre.

— Mais pourquoi l'escadre s'est-elle ainsi divisée?... répondez!

— Sire, cela tient du sortilége...

— Un homme de mer comme vous, tenir un pareil langage!

— Voyez vous-même, Sire, si j'ai tort de parler ainsi... Mes instructions portaient que chaque vaisseau de l'escadre arborerait, avant d'entrer dans le passage, une lanterne jaune au grand mât.

— Cela n'a-t-il pas été fait?

— Ponctuellement, Sire. Mais il était ajouté dans ces instructions que toutes ces lanternes jaunes se rallieraient sur une seule ligne derrière le vaisseau-amiral, qui porterait au grand mât une lanterne rouge.

— Le vaisseau-amiral a sa lanterne rouge au grand mât, il me semble.

— Oui, Sire... Mais daignez regarder de ce côté... Que voit Votre Majesté en tête de la moitié de l'escadre qui s'est séparée de notre moitié?

— Mais... c'est singulier... Oui, j'aperçois une lanterne rouge... Il y en a donc deux? celle que nous suivons et celle-là? D'où vient?...

— Oui, Sire, tandis qu'il ne devrait y en avoir qu'une seule.

— Et qui donc a élevé à son mât cette seconde lanterne rouge, cause de la confusion?

— Quelqu'un à coup sûr qui veut perdre la moitié de votre escadre, Sire, et qui la perdra.

— Oh! les Danois... c'est une ruse danoise, dit le roi en grinçant les dents.

— Je l'ignore, Sire; mais, je le répète, la moitié de votre escadre est perdue (et c'est précisément celle dont nous faisons partie), si elle persiste à s'engager dans le péril. La lanterne *rouge* que nous suivons est la fausse; la vé-

ritable, qui est celle de l'amiral, est dans la bonne voie, puisque nous sommes dans la mauvaise. Sire, un parti prompt, décisif, instantané est à prendre. Nous voici à l'endroit des *Trois Passages*. Il ne faut pas penser au premier des trois. Non! Sire, nous y trouverions notre tombe... l'escadre danoise y est embossée sous le canon des forts. Le second passage est infranchissable, vous le savez, et il ne nous est plus permis maintenant de recourir au troisième, si nous voulons être demain à Copenhague, il nous faudrait louvoyer plus de deux jours pour l'emboucher. Je conseille donc à Votre Majesté de faire tirer le canon d'alarme, de prévenir, autant que la tempête le permettra, les vaisseaux qui nous suivent du péril commun qui nous menace, et quand ils nous auront entendus, de leur dire de retourner en Suède.

— Quel démon a trahi nos signaux, les a découverts?

— Sire, vous l'avez dit, c'est un démon. Jamais la mer n'a vu de pareille supercherie, de manœuvre si déloyale pour obtenir, sans combattre, la destruction entière d'une flotte.

— Que faire? se demandaient avec angoisse tous les officiers de marine.

— Attendre le jour, disaient les uns.

— Mais attendre le jour pour prendre un parti, objectaient d'autres officiers, c'est toujours faire que l'autre moitié de l'escadre arrivera seule demain matin sous les murs de Copenhague, et sera détruite à cause de son isolement et de son insuffisance.

— Sire! dit le capitaine avec fermeté, vos ordres? Nous voici à l'entrée des *Trois Passages*, ou plutôt des deux qui se présentent à nous et aussi impraticables l'un que l'autre. Sire, retournerons-nous en Suède?

— Prenez ce passage, dit le roi froidement.

— Mais, Sire, c'est celui par où on n'est jamais passé; celui dont les écueils...

— Qu'on y passe !

— Mais, Sire ! vos vaisseaux...

— Qu'on y passe !

— Mais, Sire, mon devoir...

— Qu'on y passe !

— Sire, je suis maître, après Dieu, sur cette frégate, et je réponds de votre vie...

— Et moi, je suis maître avec Dieu du royaume de Suède, et vos vies m'appartiennent.

— Oui, Sire ! cria l'équipage de la frégate.

— *Donnez dans la passe!* cria d'une voix émue le capitaine, dont la frégate fut suivie à peu d'intervalle des vingt-trois vaisseaux de ligne séparés des vingt-trois autres vaisseaux qui étaient dans la bonne direction.

Quand il eut donné cet ordre funeste, le capitaine brisa son épée, jeta son chapeau à la mer et foula aux pieds ses glorieuses épaulettes. Un enfant insensé jouait la vie de dix-huit mille hommes, l'existence de vingt-trois vaisseaux, et envoyait au fond des mers cent millions d'argent. Et sacrifier ainsi la plus belle partie d'une population, la moitié d'un royaume la veille d'une bataille!

Les mains crispées dans ses cheveux, le capitaine du *Calmar* pleurait comme une femme.

Au milieu du silence solennel qui régnait dans ce moment suprême, une voix se fit entendre; elle chantait avec des variations prodigieuses et des agréments sans nombre cette vieille chanson française :

« Les canards l'ont bien passé,
« Tire lire, lire,
« Tire lire, lire,
« Les canards l'ont bien passé...
« Etc... »

— Aimable Français !

— Chut, Olof, vous êtes ivre, et le roi est là.

— Français trop aimable, où sommes-nous ?

— Nous allons passer un fichu quart d'heure qui durera deux heures et pendant lequel vous mettrez peut-être beaucoup d'eau dans votre vin.

— Encore de l'eau ?

— Oui... mais salée, cher Olof.

Et le chevalier Megret reprit, à la grande stupéfaction des Suédois :

« Les canards l'ont bien passé,
« Tire lire, lire,
« Tire lire, lire,
« Les canards l'ont bien passé...
« Etc... »

Ce fut un spectacle à la fois saisissant et magnifique, celui de ces vingt-trois vaisseaux, hardis nageurs, s'engageant à pleines voiles dans un couloir de douze lieues de profondeur, où les eaux et les vents qui s'engouffraient en faisaient une espèce de caverne. A droite, à gauche, des rochers monstrueusement entassés, les uns sciant l'air de leurs gigantesques dentelures, les autres le déchirant avec des pointes, ici l'arrêtant brusquement pour l'obliger à serpenter avec des sifflements de reptiles entre les lames d'un éventail pétrifié, plus loin lui ouvrant de fausses issues où il entrait pour en sortir aussitôt avec le bruit d'un mortier qui éclate. La seule lumière de ce passage redoutable était produite par l'éblouissante blancheur de l'écume que les vagues amoncelaient aux pieds des rochers, et lançaient ensuite en fusées de neige, en poussière gazeuse au haut des airs.

Les vingt-trois vaisseaux couraient dans la cavité de cet entonnoir en suivant toujours la lanterne rouge qui les menait à leur perte. On la regardait en silence, tantôt

montée sur la pointe d'une vague, tantôt descendue dans l'abîme ; un instant l'air étant devenu moins sombre sous les efforts du vent qui balayait le ciel, et cet accident s'étant combiné avec quelque autre effet de la lumière factice produite par cette mousse blanche dont se tapissaient les rochers, le fantastique navire qui conduisait ainsi ce grand convoi funèbre se montra aux équipages. Excepté celui de la frégate, résigné à faire la téméraire volonté du roi, tous les autres poussèrent un cri d'épouvante. Ce n'était pas le vaisseau-amiral qu'ils avaient en tête. C'était... ici la surprise frappa également la frégate montée par Charles XII... c'était la goëlette qui avait si insolemment défié et bafoué la flotte suédoise. Ce reptile de goëlette complétait la raillerie par le guet-apens : le frisson courut dans l'âme de tous les équipages avec un caractère superstitieux. Cet acharnement du petit contre le grand, cette audace impunie, impossible à punir, cette implacable poursuite, dont la cause n'était pas le moindre mystère, et enfin cette victoire sur le point de s'accomplir par l'extermination de quinze ou vingt mille hommes, jetèrent des idées de sortilége dans l'esprit des matelots, si enclins au merveilleux. Leur fin leur parut prochaine et certaine. Ils n'agirent plus; la peur coupa leurs nerfs; ils se laissèrent aller, spectateurs inertes, à la pente rapide du désespoir, sur les ailes furieuses de la tempête.

— Megret, vous ne chantez donc plus? lui dit Charles XII.

— C'est que je crois, Sire, que les canards ne la passeront pas.

— Réginold, dit ensuite le roi à son favori, que penses-tu de cette sorcière de goëlette? Crois-tu, comme ces matelots effrayés, qu'elle ait Satan pour capitaine?

La réponse de Réginold fut tragiquement arrêtée. Une galiote à bombes, qui s'était un peu écartée de la ligne,

talonna sur un rocher, chancela, creva, s'ouvrit, s'emplit d'eau et disparut. Un seul cri sur les flots, — tous les hommes sous les flots !

Les vingt-trois vaisseaux passèrent en silence auprès de ce cercueil submergé.

Après ces terreurs d'autres terreurs.

La nuit s'effaça cependant.

— Hors de danger! cria d'une seule voix l'équipage aux premières lueurs visibles.

Le détroit était franchi.

— Fatalité! dit le capitaine en se présentant devant le roi, qui lui répondit aussi calme dans la joie que dans le danger :

— Les hommes forts croient à la fatalité, capitaine. J'y ai cru... j'y croirai toujours.

— Oui, Sire, vous nous avez sauvés ; car voici l'autre moitié de la flotte qui fait voile sur nous, et Copenhague est là.

— Décidément, dit le chevalier Megret, les canards l'ont bien passée.

— Et la goëlette? demanda le roi.

— Sire, répondit le capitaine de la frégate après avoir braqué sa lunette sur l'île de Zélande, elle entre en ce moment dans Copenhague.

— Il faudra que j'aie cette goëlette demain.

— Et comment, Sire?

— En m'emparant demain de Copenhague.

— C'est juste, Sire.

On ne comptait que sur un blocus; le roi, de son propre mouvement, ordonna une descente pour le lendemain. Dans la journée, Olof alla chercher en Scanie, qui est la partie la plus méridionale de la Suède, neuf mille hommes de troupes de débarquement. Cette détermination étonna beaucoup de la part d'un roi qui n'a-

vait pas encore fait la guerre. Quatre frégates, deux anglaises et deux hollandaises, furent chargées de couvrir de leur protection cette tentative aussi hardie qu'imprévue.

— C'est à vous maintenant, capitaine Megret, dit ensuite le roi à l'ingénieur français, à m'indiquer le meilleur point de débarquement. Connaissez-vous la côte?

— Parfaitement, Sire. Je l'ai relevée autrefois avec le plus grand soin.

— Eh bien! donnez-nous votre avis.

— Sire, voici une plage dont les abords sont faciles; l'eau est profonde jusqu'à la grève; nos chaloupes pourront en approcher de si près que vous le voudrez. Je n'aperçois aucune batterie qui la défende Vos troupes n'auront qu'à sauter à terre. Dieu et leur bravoure feront le reste. Sire, je vous demande seulement l'honneur d'être avec elles.

— Je vous dispute cet honneur, dit l'ambassadeur français, M. de Guiscard, qui avait accompagné le roi depuis Stockholm.

— Continuez, Megret, dit le roi de Suède, tandis que les troupes d'infanterie désignées pour opérer la descente chargeaient leurs armes et se rangeaient sous les ordres de leurs officiers; continuez, Megret...

— Si l'endroit que j'ai indiqué à Votre Majesté ne lui convient pas, j'aurai l'honneur de lui recommander celui-ci.

— Il est fortifié! dit le roi.

— Oui, Sire, mais les quatre frégates anglaises et hollandaises qui sont déjà embossées, auront éteint le feu des batteries flottantes en moins d'une demi-heure.

Le roi exprima, par un mouvement d'épaules et des lèvres, qu'il serait fâché d'avoir recours à l'assistance des forces étrangères pour assurer son débarquement.

— N'avez-vous rien autre, Megret, à me proposer?

De petits bateaux plats s'encombraient, pendant ce dialogue entre Charles XII et Megret, de chevaux de frise, de fascines, de gabions, de sacs de terre, de pelles, de pioches et de pionniers.

— Non, Sire... répondit Megret, je ne vois pas... Ici la mer est houleuse, là je crains un piége...

— Et là-bas, là-bas? fit Charles XII.

— Votre Majesté me montre en ce moment le village de Humblebeck...

— Qu'en pensez-vous, Megret?

— Je pense, Sire, qu'il ne faut pas songer un seul instant à débarquer des troupes sur ce point.

— Et pourquoi?... vos raisons?

— Parce que les chaloupes, chargées comme elles le sont, se verraient obligées, faute de fond, de demeurer à trois cents pas du rivage. Les Danois tireraient comme à la cible sur nos troupes; pas un homme ne parviendrait vivant au rivage.

— Ainsi, vous croyez, Megret, que les Danois n'ont jamais supposé qu'un débarquement pourrait avoir lieu à Humblebeck.

— Jamais, Sire, ils seraient fous.

— A Humblebeck! cria le roi en descendant dans la première chaloupe. A Humblebeck! répétèrent les officiers de marine, et la flotille de débarquement s'éloigna à coups de rames de l'escadre suédoise.

Dès que les Danois, dont les regards ne perdaient pas de vue l'escadre suédoise, s'aperçurent du mouvement qui portait les troupes de Charles XII du côté d'Humblebeck, ils se jetèrent en masse sur ce point et élevèrent à la hâte des retranchements.

Ce qu'avait prévu Megret, un des meilleurs ingénieurs du temps, se vérifia d'abord à la lettre; les haloupes

suédoises se trouvèrent arrêtées par le manque d'eau à trois cents pas du rivage, bordé de troupes prêtes au combat.

Il fallait reculer ou se jeter à l'eau : Charles XII ne pouvait pas hésiter un instant. Il se tourna vers l'ambassadeur de France, qui avait voulu le suivre dans cette descente armée (étrange rôle pour un ambassadeur), et il lui dit avec infiniment de raison : « Monsieur l'ambassadeur, « vous n'avez rien à démêler avec les Danois ; vous n'irez « pas plus loin, s'il vous plaît. — Sire, lui répondit le « comte de Guiscard, le roi mon maître m'a ordonné de « résider auprès de Votre Majesté ; je me flatte que vous ne « me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a ja« mais été si brillante. »

Ceci dit de part et d'autre, Charles XII se jette l'épée à la main dans la mer, et il est immédiatement suivi de M. de Guiscard, de Megret, de Réginold, d'Erie, de Renschild. Ils marchent vers le rivage avec de l'eau jusque sous la ceinture. La mitraille les accueille en plein visage. Quel est ce petit bruit que j'entends? demande le roi au major-général Stuart. « C'est le sifflement des balles, « Sire. — Bon ! ce sera désormais ma musique. » Une note de cette musique tua au même instant, à côté du roi, un lieutenant et cassa l'épaule au major-général Stuart.

La résistance des Danois ne fut pas longue ; Olof et Renschild massacrèrent leur cavalerie et leurs milices ; le peu qui se sauva alla porter la terreur dans la ville de Copenhague, située à sept milles seulement d'Humblebeck.

Une heure après, cette capitale si fière, d'où était partie la menace du partage de la Suède, envoyait une députation solennelle pour demander humblement au vainqueur de ne pas la bombarder. A cheval, à la tête de son régiment des gardes, le roi reçut cette députation, dont le

chef lui présenta à genoux les clefs de la ville dans un plat d'or.

L'humiliante cérémonie était finie, le chef de la députation se levait pour baiser la main du roi, lorsque Megret poussa un cri si aigu et si baroque, que le roi, l'armée et la députation, restèrent interdits au dernier point.

— Sire, excusez-moi...

— D'où vient, semblait lui demander chaque regard, la cause de cette exclamation inconvenante?...

Tout à coup le chef de la députation, celui qui s'était levé pour baiser la main au roi, poussa un cri à peu près semblable à celui de l'ingénieur Megret.

— Pardonnez-moi, Sire, balbutia à son tour le chef de la députation...

— Qu'avez-vous donc tous les deux? dit le roi.

— C'est que cet homme, Sire... essaya de dire Megret.

— C'est que cet homme, Sire... tenta de dire à son tour le chef de la députation.

— Eh bien! cet homme, interrompit brusquement le roi, est le chevalier Megret, officier français à mon service, qui a quitté la France, où il aurait été pendu pour avoir tué un baron danois à la suite d'une querelle de jeu.

— Et moi, Sire, je suis ce baron danois que le chevalier Megret a tué. Voilà pourquoi...

— Oui, Sire, voilà pourquoi... ajouta l'ingénieur.

— Monsieur voulait mon nez.

— Monsieur voulait ma perruque.

— Monsieur Megret joue très-mal.

— Monsieur le baron de Sandel, il paraît, ne meurt pas très-bien.

— Monsieur croit m'avoir tué.

a — Monsieur me supposait pendu.

Ce q[illegible] n'étais pas entièrement mort.

du temps, se

— Je n'étais pas du tout pendu.

— Quand je revins à la vie et à la santé je demandai mon rappel en Danemark.

— Je m'engageai au service de la Suède.

— Et vous vous trouvez aujourd'hui face à face, dit le roi; je comprends votre étonnement.

— A revoir, dit Megret au baron de Sandel, en posant avec un sourire fin et imperceptiblement railleur son doigt sur le bout de son nez.

— A bientôt! lui répondit à demi-voix le baron de Sandel en étouffant un sourd éclat de rire moqueur, en clignant un œil et en lui indiquant avec affectation sa perruque, sans préjudice de la longue révérence qu'il faisait en même temps au roi.

— A revoir donc, baron!

— Donc, à bientôt chevalier!

VII

LE NEZ DU CHEVALIER ET LA PERRUQUE DU BARRON.

Après la victoire, le plaisir. Les vainqueurs furent priés de passer quelques jours chez les riches habitants de Copenhague, heureux d'avoir obtenu de l'humanité de Charles XII qu'ils ne seraient pas bombardés. Au nombre de ceux qui se distinguèrent par le faste de leur réception, le baron de Sandel fut un des premiers. Son palais, le plus élégant, le mieux situé de la capitale, fut généreusement ouvert aux officiers de l'armée suédoise, qu'il invita, le troisième jour de leur arrivée, à une fête donnée en leur honneur. On peut se reposer sur le bon goût des vaincus; ils ne laissent jamais rien à désirer.

Les jardins du palais, qu'entouraient de petits cours d'eau traversés par des ponts de marbre sous lesquels nageaient des cygnes, furent illuminés comme un salon, et les salons furent parés comme un jardin aux plus beaux jours de l'été. Rien ne fut oublié de ce qui peut rendre une nuit du Nord aussi radieuse qu'une matinée d'Orient. La musique, les parfums, les lumières dont Louis XIV et les seigneurs de sa cour avaient appris à faire un si délicieux emploi, se combinèrent pour charmer les vainqueurs, déguisés, comme toujours, sous le nom d'alliés, et pour consoler les vaincus. Qui s'amusera, si ce n'est le malheur? La fête résidait surtout dans le bal, et un bal masqué où devaient se montrer, dans toute la coquetterie et la variété de leurs costumes, les dames de Copenhague.

La brillante soirée a déjà commencé; les voitures armoriées se pressent aux grilles dorées du palais; elles défilent devant le perron en déposant sur les marches des groupes de seigneurs en habits de fête, des femmes qui se hâtent d'assurer leurs masques de leurs mains délicieusement gantées, et des officiers de l'armée suédoise qu'on enivre d'acclamations flatteuses.

Des flots de lumière éclairent la foule splendide répandue à travers les salons, les cabinets, les galeries qui s'ouvrent devant ses pas. Elle se divise, se rejoint, se brise encore au choc moelleux de vingt autres courants. La musique est partout : sous ces voûtes somptueuses les dames françaises, italiennes, espagnoles, polonaises soulèvent leurs paillettes et balancent leurs aigrettes d'or. Plus loin on joue, plus loin on danse, plus loin on joue encore. Autre fantaisie sortie comme tant d'autres de la magnifique imagination de Louis XIV, des buffets sont dressés dans une pièce spacieuse où des domestiques polis comme le bonheur vous délivrent tout ce que vous

leur demandez de mets délicats, de fruits rares, de vins fameux. Et à tous les points de l'horizon, sous ces arcades dorées, au fond de cette perspective embrasée et lumineuse, derrière une gaze d'argent produite par l'éclat bouillonnant des glaces et la blancheur mate des bougies, on voit passer des femmes qui échangent la fraîcheur de leur haleine, les reflets de leurs yeux, le charme de leur sourire avec ce bonheur d'être belles que leur apportent la nuit et le bal, ces deux choses faites pour elles.

Réginold, qui par extraordinaire n'avait pas suivi le roi, peu jaloux de se montrer à Copenhague, d'où le souverain était absent, était pensif et appuyé contre un des piliers de la salle du bal, ne prenant qu'un plaisir fort distrait aux joies générales. Depuis une demi-heure il rêvait, et il rêvait d'amour, — car à quoi peut rêver un jeune homme au milieu d'un bal? — lorsqu'un coup léger sur son épaule l'éveilla.

— Dormir au bal!

La main qui avait frappé Réginold s'attachait à un bras qui sortait blanc et rose d'une manche de soie verte relevée au coude, le bras à un buste de Diane chasseresse. Quant au visage, on n'en pouvait rien dire, il était masqué jusqu'à la bouche; mais la bouche avait vingt ans : c'était un sourire, un rayon, une fleur.

— Je ne dors pas. — Vous rêviez. — Peut-être. — Donc vous dormiez, Réginold. — Vous me connaissez! belle nymphe? — Qui ne vous connaît pas? L'ami, le confident du jeune roi de Suède, un des vainqueurs que l'on fête ici..... Il est vrai que vous n'avez pas l'air d'y prendre la part que vous méritez. L'esprit n'y est pas, si le corps s'y trouve. — Qu'en savez-vous? répondit Réginold avec ce sentiment d'inquiète recherche qu'on éprouve lorsque la bouche mystérieuse d'un joli masque vous intrigue. Et celui-là était certes des plus jolis. Nous

avons dit son corsage vert, semé de petites roses de mai; mais sa robe rose relevée aux genoux, mais sa jambe fine et hardie modelée par un sculpteur d'Athènes, mais son pied aux articulations harmonieuses, mais ses mains qui tenaient un thyrse, mais tout ce costume de nymphe et tout ce corps de nymphe, qui le dira? — Je vous ai dit, reprit la nymphe, que l'esprit n'est pas ici, j'ajoute que le cœur n'y est pas non plus. Il est bien loin. — Où donc, charmante fée? demanda Réginold en soulevant doucement la barbe dentelée du masque de cire, dont la froide immobilité contrastait d'une façon si étrange avec les deux yeux si vivants qui le regardaient. — Il est à Stockholm, au bord du lac Méler. — On laisse tant de choses qu'on aime, dans la patrie, qu'un bal ne peut les faire oublier toutes. — Vous les avez toutes oubliées, excepté une seule. Il est vrai que c'est la plus douce. — Et laquelle? dit Réginold, intéressé de plus en plus à cette conversation, qu'il ne croyait être d'abord que ce bavardage banal, impôt des bals, comme la poussière est l'impôt des grands chemins. — Laquelle? veux-tu donc le savoir? reprit la nymphe, en se familiarisant jusqu'à passer son bras sous celui de Réginold. — Oui, je veux le savoir. — Ce que tu n'as pas oublié, c'est ton amour. — C'est mon injure! dit impétueusement Réginold. — J'avais donc deviné juste, tu pensais ici à une femme? — Oui... et je n'y veux plus penser. — Excellent moyen pour y penser toujours. — Oh! non, on se délivre avec de la force, et j'en aurai! de l'obsession, de la tyrannie d'un amour qui n'est qu'une longue trahison..... — On t'a donc trahi? dit la nymphe du ton de pitié le plus comique. — Mais je me vengerai!... — Contre un rival? — Non! oh! non, c'est impossible... ce rival-là. — Est-ce qu'il n'est pas comme un autre?

Réginold se tut.

— Ainsi, reprit la nymphe, tu ne t'es pas encore vengé?... Je comprends ton impatience..... — Personne ne peut la comprendre. — Exagération de poëte et d'amant! — État réel réel de mon cœur. J'aime bien le roi, mais je crois que je donnerais son amitié pour tenir là, à mon bras, pendant dix minutes, comme je te tiens... je donnerais ma vie, et pourtant je ne voudrais, pour beaucoup, la quitter avant d'avoir éclairci un mystère de naissance... Je donnerais tout ce que j'ai eu de joies dans le passé, tout ce qui m'est promis de gloire dans l'avenir, pour la tenir là pendant dix minutes. — Que lui dirais-tu? — Elle serait plus pâle et plus morte que ne l'est cette empreinte de cire collée à ton visage, quand elle m'aurait entendu. — Tu la reverras un jour. — Un soldat n'a pas de ces certitudes-là à avoir. J'ai eu deux chevaux tués sous moi en me battant l'autre jour contre les Danois; une autre fois le cheval aura son cavalier tué sur lui. Et mourir sans l'avoir confondue, humiliée, écrasée sous le poids de ses mensonges! — Veux-tu la voir?

Réginold crut si peu avoir entendu, qu'il ajouta :

— Dût-elle mourir avant d'avoir dit : Pardon! — Veux-tu la voir? — Qui?... demanda d'un air égaré Réginold. — Elle... — Elle... mais... Réginold se retint, il allait prononcer le nom de la comtesse de Kœnigsmarck..... Mais, reprit-il, je ne te comprends pas... elle est bien loin d'ici... — Veux-tu la voir? — Mais où? Je partirai bientôt... je... — Veux-tu la voir ici? — Mets le prix que tu voudras à ce miracle : des bijoux, de l'or, des parures... les coffres du roi me sont ouverts... j'y puiserai... Que veux-tu?... — Hélas! je suis riche, répondit la nymphe profondément affligée de n'offrir aucune prise à la corruption par l'or et les diamants. — Alors que veux-tu? parle!... — Tu m'as dit, il n'y a qu'un instant, que tu donnerais ta vie pour voir la comtesse?

— Ai-je dit la comtesse? — Non, mais je suppose qu'elle est comtesse... il n'y a là rien d'offensant.

Réginold, interdit de cette réponse, dit à la nymphe :

— Oui, j'ai dit que je donnerais ma vie pour voir la comtesse... — Tu as ajouté que tu ne voudrais pas pour beaucoup quitter la vie avant d'avoir éclairci un mystère de naissance..... — Eh bien? — Eh bien! dis-moi ce mystère... L'or ne peut pas me séduire, mais l'extraordinaire peut encore m'amuser, ajouta la nymphe avec un accent de lassitude et d'indifférence qu'elle sut feindre admirablement. — Mais je ne la connais pas, reprit Réginold. — Dis-moi ce que tu en sais. — Mais... — Tu ne veux donc pas la voir? — Je te dirai tout ce que j'en ai appris... Oh! mais toutes ces paroles, reprit Réginold, ce sont propos de bal que le vent et la danse emportent au loin, amusements du quart-d'heure, plumes folles qui se détachent des coiffures... Va, charmante nymphe, va reprendre ta place trop longtemps vide au milieu de ces quadrilles qui te regrettent et te recherchent... — Je croyais ton amour et ta vengeance choses plus sérieuses, reprit la nymphe, dont le ton de sincérité ramena de nouveau Réginold à son premier étonnement. — Mais tu serais magicienne, si tu me faisais voir ici la comtesse, et depuis longtemps les fées ne sont plus de ce monde... — Veux-tu que je te dise ce qui est arrivé pendant ton voyage de Suède en Danemark? — Pour me prouver ta magie? Beau moyen! tu me diras qu'il a fait du vent, que la nuit a été froide; le premier venu peut en débiter autant... — Vous avez éprouvé pourtant des accidents moins communs dans la traversée... Je crois qu'une certaine lanterne rouge a failli vous perdre au trajet des *Trois-Passages*. — Tu sais cela? — De point en point. — J'avoue... — Tu commences à croire à ma sorcellerie? — Après tout, dit Réginold, mille, deux millle per-

sonnes de l'équipage peuvent t'avoir appris les détails de cet événement, auquel je ne sais trop comment nous avons échappé. Ainsi cette preuve n'est pas convaincante... Il s'est passé pendant cette nuit mémorable des faits plus graves, ajouta Réginold en froissant des papiers dans sa poche, des scènes plus terribles pour le cœur et l'âme que ne l'étaient pour le corps ces menaces de naufrage, toutes sinistres qu'elles fussent. — Il a des papiers... il a touché avec rage à des papiers, pensa la comtesse de Kœnigsmarck, car on n'a pas douté un seul instant que c'était elle qui parlait à Réginold; ces papiers... ce sont des lettres..... — Oui, reprit-elle, il a dû se passer des scènes plus terribles sur le vaisseau pendant cette nuit-là..... je n'osais vous en parler. — Que savez-vous, madame?

Le changement de voix de Réginold montrait déjà qu'il était ébranlé...

— Ces lettres... — Eh bien ! madame, ces lettres? — Ce sont des lettres, se dit la comtesse; le reste va venir tout naturellement. — Ces lettres, qui semblent prouver... — Qui prouvent, madame, qui prouvent avec la plus franche netteté le caractère sans foi, sans loyauté... — Mon Dieu ! sont-elles bien d'elle? — Son écriture !... —Comme si l'on ne contrefaisait pas toutes les écritures? — Ses pensées ! — Toutes les femmes ont les mêmes pensées. — Mais celui qui m'a remis ces lettres est incapable...— Sans doute, la délicatesse des rois en amour est bien établie ! —Vous ai-je dit que c'était le roi?—Vous ne m'avez rien dit... c'est moi qui vous apprends tout... prenez garde !... — Eh bien ! madame, je consens au traité que vous me proposez sans chercher à deviner l'intérêt que vous avez à le contracter. — Je vous l'ai dit cet intérêt, la curiosité; croyez-vous que cela ne soit rien chez une femme? — Oui; je consens à ce traité, cepen-

dant... — Eh quoi! vous hésitez encore?... Que m'a remis le roi avec ces lettres? dites...

La comtesse chancela; cependant elle dit:

— Incrédule! — Mais dites! dites, madame. — Sceptique! — J'attends, madame, que vous disiez...

La comtesse cherchait à pénétrer...

—Quoi! vous doutez que je sache?...—Je ne doute pas, mais parlez.— Eh! mon Dieu! le roi, en vous donnant ces lettres, vous a aussi remis un portrait...—Assez, madame, assez! s'écria Réginold, je suis convaincu... Que vous soyez sorcière, magicienne ou non!... je signe d'honneur le pacte que nous faisons ici... Montrez-moi la comtesse de Kœnigsmarck, et...— Et vous me direz tout ce que vous savez sur votre naissance. — Tout... mais allons! mon impatience... — Il y a encore une condition... — Laquelle? je meurs d'attendre... par grâce! madame... — Vous vous contenterez de voir la comtesse de la distance où je vous placerai... — Eh quoi! je ne lui parlerai pas! — Puisque vous la verrez... — Il faut que lui parle! madame... mais ne m'arrêtez pas davantage ou dites-moi que tout ceci n'est qu'un jeu... Avez-vous encore quelque chose à me demander? — Oui... — C'est accordé... mais venez. — Voilà deux mille louis dans deux bourses... — Qu'en ferai-je, madame? — Suivez le bout de mon thyrse: voyez-vous là-bas, dans la quatrième travée de la galerie latérale, des tables de jeu? — Je les vois, madame... mais pourquoi?—Autour de ces tables occupées par des joueurs, voyez-vous aussi un officier qui, les mains dans ses poches, l'air pensif comme je vous ai trouvé tantôt, regarde tantôt le ciel et tantôt l'or amassé sur le tapis vert? — C'est un officier français, savant et brave ingénieur, le chevalieur Megret...—Je le connais... prenez ces deux mille louis, mettez-les dans votre poche et abordez-le indifféremment... — Je le veux bien... en-

suite ! Il ne tardera pas à vous dire que s'il ne joue pas, c'est faute d'argent. — Ah ! oui, madame... vous avez raison de dire que vous le connaissez. — Quand il se sera plaint plusieurs fois à vous de cette manière, vous lui offrirez quelques louis, puis quelques autres encore, et s'il perd toujours, offrez-lui en jusqu'à ce qu'il ait perdu les quarante mille livres en or que je vous ai données. — Et ensuite? — Rien de plus. Le hasard fera le reste... — Me conduirez-vous maintenant auprès de la comtesse, quoique je douterai jusqu'au dernier moment qu'elle soit ici? — Reposez-vous sur moi .. allez d'abord auprès du chevalier Megret ; attendez, ce qui ne sera pas long, qu'il vous ait fait comprendre qu'il n'a pas d'or pour jouer, prêtez-lui-en, attendez que la partie soit engagée entre lui et quelque joueurs, et dans un quart d'heure — tous ces incidents ne dureront pas plus d'un quart d'heure — rendez-vous sous la coupole. La coupole est la dernière pièce de la grande galerie : c'est un boudoir orné de glaces ; au fond est un canapé... sur ce canapé sera assise la comtesse de Kœnigsmarck... — Ah ! madame, en vérité, il faut aimer pour croire. — Et croire pour aimer... — Mais c'est de la magie... — Qui vous dit que cela n'en est pas ? quand tout ce que nous venons de dire sera accompli, vous accourrez me rejoindre ici où je vous attendrai... Allez maintenant trouver le chevalier Megret...

Réginold et la nymphe se séparèrent.

Le bal passait de son aurore à son midi : d'abord contenues comme les fleurs quand le soleil les touche à peine de sa lumière horizontale, les femmes s'épanouissaient, éclatantes et radieuses, à la chaleur des bougies, au souffle ardent de la musique. Réginold traversa tous ces parterres animés pour se rendre auprès du chevalier Megret, qu'il trouva en effet fort soucieux, tournant sans cesse comme un damné autour des tables de jeu sans pouvoir

en approcher. Chaque coup un peu remarquable le mettait hors de lui, et sa figure se contractait de joie et d'envie. Il aspirait les cartes, dévorait des yeux les dés. Juste au moment ou Réginold, galion tout à fait imprévu, l'abordait, l'hôte splendide de la fête, le baron Sandel, venait vers lui en lui disant :

— J'espère, chevalier, que vous ne m'en voulez plus de m'avoir tué ?

Megret lui sourit en lui tendant la main.

—Charmé, au contraire, de vous voir en si bonne santé! Votre coup d'épée fut rude.—Le vôtre fut bon, baron.—Le vôtre meilleur, chevalier.— D'ailleurs, reprit Megret, on n'en est que plus lié quand on a mangé du fer ensemble.— C'est mon avis, chevalier. Ah ça! mais vous êtes là comme en sentinelle auprès de ces tables de jeu; auriez-vous peur de les toucher? — Non... mais... voyez-vous, monsieur le baron, le plaisir de la danse m'absorbe... me suffit... — Ne jouerez-vous pas un peu? — Je ne joue plus, monsieur le baron...—Vous ne jouez plus!... c'est donc un vœu fait à quelque jolie femme, jalouse de vous posséder tout entier? — Pas précisément... mais... toute passion s'éteint... — Jamais le jeu, chevalier... Vous me cachez la véritable raison de votre étrange éloignement pour le jeu... — Non... monsieur le baron... Que lui dire? pensait avec rage Megret.— Ne ferez-vous pas une petite partie avec moi? — Mort et enfer! murmura chaque dent du chevalier; laisser perdre une si belle occasion de prendre ma revanche! — Vous ne répondez pas? — La délicatesse, monsieur le baron. — De quelle délicatesse parlez-vous? Je vous ai gagné à Paris tout ce que vous possédiez, et vous avez peur de me gagner à Copenhague quelques poignées de louis? — Voyons!... votre revanche, chevalier... Cette table est libre...

Megret allait exprimer un des plus douloureux refus

que jamais martyr ait prononcés, quand Réginold lui glissa cent louis dans la main.

La figure de Megret se détendit tout à coup; ses yeux ternes brillèrent comme des yeux de chat dans l'ombre : les mains des joueurs ont des lèvres, il sentit que c'était de l'or. Il jeta sur Réginold un regard qui voulait dire: Demandez-moi un jour d'aller tuer, pour vous, le Grand Turc, et j'irai.

— Eh bien! s'écria le chevalier Megret, avec un geste d'abandon parfumé de courtoisie, je suis à vous, monsieur de Sandel; asseyons-nous à cette table de jeu où vous me faites l'honneur de me convier.— A la bonne heure, chevalier.— A vos ordres, baron. — Je vous reconnais enfin... — Que voulez-vous?... — Je veux que vous gagniez... — Trop bon, monsieur le baron. — A vous les cartes! chevalier.

Dès que Réginold vit la partie engagée avec le baron de Sandel et le chevalier Megret, il glissa encore neuf cent louis sur les genoux de celui-ci, qui ne savait que penser de cette générosité fabuleuse, et il se leva. Il courut à la *coupole,* lieu du rendez-vous que lui avait donné la nymphe pour voir la comtesse de Kœnigsmarck, ou celle du moins qu'il regardait toujours comme la comtesse de Kœnigsmarck.

Quel ne fut pas l'étonnemeut de Réginold, quand il aperçut, en écartant les rideaux de la coupole, une femme qu'il prit pour celle qu'il venait de quitter depuis à peine un quart d'heure. Même corsage vert, même jupe rose: même coiffure, un thyrse à la main. Comme les murs de cette coupole étaient à pans coupés, ornés de glaces qui accompagnaient cette singulière forme, l'image de la personne assise sur le canapé se trouvait reproduite plusieurs fois. Mais de quelque côté que se tournât Réginold, il ne

parvenait pas à se persuader que la nymphe du bal ne fût pas celle de la coupole.

— Mais, madame, vous n'êtes pas la comtesse de Kœnigsmarck. — Vous vous trompez, répondit Georgina en retirant son masque. — Oui, c'est bien vous ! s'écria Réginold... cette ressemblance de costume avec une autre personne a causé mon erreur... Puis le hasard (si hasard a jamais été si merveilleux) de vous rencontrer ici quand je vous ai laissée en Suède... Mais rêve ou réalité, madame, je remercie le sort de m'avoir mis en votre présence afin de pouvoir vous dire...

Le trouble qui régnait dans la voix et dans les paroles comme dans les regards et tous les mouvements de Réginold, fut si bien senti de lui-même, qu'il passa brusquement de ces tâtonnements à une explosion franche.

— Madame, ces lettres écrites au roi sont de vous... ce portrait aussi vient de vous...

Une grande pâleur blanchit aussitôt le visage de Georgina; elle répondit faiblement :

— Oui, monsieur... — Vous l'avouez ! — Oui... — Mais alors... — J'ai écrit ces lettres... j'ai donné ce portrait... — Mais ces lettres sont des lettres d'amour... ce portrait est un gage d'amour... — Je le sais... — Votre franchise m'étonne encore plus que votre lâche infidélité. Vous ne m'aimiez donc pas ?...

Georgina regarda Réginold avec une tendresse si plaintive, si suppliante, que les larmes qu'elle roulait dans ses yeux appelèrent aussi des larmes dans les yeux de celui qui l'accablait de reproches.

— Si vous aimiez le roi, que ne me le disiez vous, que ne me le faisiez-vous comprendre ? — Je croyais que vous auriez tout compris... — Qu'aurais-je compris ?... que vous l'aimiez ?...

Le sourire qui monta des lèvres de Georgina fut encore plus désolé que son regard mouillé de larmes.

— C'est donc le roi que vous préférez?

Georgina tendit la main à Réginold, qui ne s'avança pas près du canapé, et Georgina fut obligée de retirer peu à peu sa main suppliante, qui rampa le long de sa robe jusqu'à son cœur.—Mais défendez-vous, madame... — Je n'ai rien à vous dire... — Tout est donc vrai?... — Tout. — Tout!... jusqu'à ces réponses favorables à la passion du roi?... jusqu'à ces expressions dont l'habileté m'étonne sous une plume aussi peu expérimentée que je croyais la vôtre?... jusqu'à cet espoir qui accorde plus qu'il ne promet?.. — Monsieur!...

Quand Georgina fut debout, après avoir poussé un cri, un seul cri, elle remplit la pièce où elle se trouvait d'une majesté de statue; elle ressemblait à la divinité de ce petit temple...

— Est-ce tout ce que vous niez? demanda cruellement Réginold.

Georgina retomba sur le canapé en cachant son visage dans ses mains.

— Mais parlez! — Je ne le puis... — Oh! parlez! parlez! Quelle force mystérieuse vous ferme la bouche?...

Les larmes ruisselaient à travers la claire-voix émue et rose formée par les deux mains qui cachaient la figure belle, superbe, attendrie, outragée de Georgina.

— Madame, faut-il enfin vous demander mon pardon ou le vôtre?...

Georgina ayant tendu encore une fois la main à Réginold, celui-ci lui répondit :

— On ne touche pas au bien du roi, madame.

En poussant un second cri de martyre, Georgina se leva et quitta en courant la coupole.

Réginold s'élança effaré après elle, mais il la perdit

bientôt au milieu de la foule prodigieuse répandue dans le labyrinthe des salons ; il la perdit comme un chasseur trop ardent laisse échapper dans les blés l'oiseau qu'il poursuit. De détours en détours inutiles il arriva précisément au même endroit où il avait rencontré la comtesse de Kœnigsmarck déguisée en nymphe. Il crût avoir atteint Georgina.

— Enfin, madame... enfin... je puis encore vous dire... que cette fuite... — Mais je n'ai pas fui, monsieur ! — Je vous ai poursuivie... — Moi? que dites-vous?... je vous attends ici depuis une demi-heure... — Cessez, madame, cessez de vous jouer de moi... — C'est à vous, monsieur, dit la comtesse en riant, de tenir votre promesse. Souvenez-vous de nos conventions. Je devais vous faire rencontrer avec la comtesse de Kœnigsmarck, et vous deviez m'instruire confidentiellement des particularités de votre naissance. J'ai tenu ma parole, tenez la vôtre. — Mais vous êtes la comtesse... — Moi !... — Vous-même. La personne de la coupole et vous, n'êtes qu'une seule personne... même costume... même coiffure... même... — Ah ! c'est charmant ! répliqua la comtesse en continuant de rire... Je vois qu'il faut vous tirer de votre singulière illusion...

La comtesse fit ensuite courir un rideau qui séparait une pièce de la galerie où elle était avec Réginold, et elle lui montra un quadrille formé de douze jeunes femmes, exactement costumées comme elle, déguisées en nymphes, masquées et dansant dans toute fa folle joie du bal.

— Voyez toutes ces nymphes, dit-elle à Réginold, et dites-moi pourquoi chacune de ces femmes plutôt que moi ne serait pas celle que vous avez vue dans la coupole?

La confusion de Réginold fut complète.

— Je vous écoute maintenant, reprit la comtesse de Kœnigsmarck. — Eh bien ! madame, soyez satisfaite. Il

y a dix-huit ans que mon roman a commencé et qu'il se continue. — Votre famille?... — Je ne connais pas ma famille. — Vous êtes né pourtant en Suède? — Les aigles qui traversent le ciel de nos climats peuvent seuls le dire, mais je ne le crois pas...

La comtesse écoutait avec une extrême attention.

— J'ai été trouvé sur la glace. — Sur la glace! mais surs quels bords? — Quel intérêt si puissant auriez-vous, madame?... — Un intérêt... de curiosité, je vous l'ai dit; mais poursuivez, je vous prie. — On m'a recueilli dans un berceau sur les grèves de Stockholm... — Il y a dix-huit ans, assurez-vous?... — Le roi Charles XII me l'a dit, madame. — Le roi? comment a-t-il su? — C'est le roi son père qui du fond de son palais m'aperçut sur la glace, m'envoya prendre, me plaça à sa cour... Sa bonté... — Et c'est tout ce que vous savez?... que savez-vous encore? — C'est tout. La bonté de Charles XI, allais-je vous dire, prit soin de mon enfance, de ma jeunesse... je lui dois tout. — Et vous n'aviez sur vous aucun signe? — Aucun... aucun...

Les regards de la comtesse de Kœnigsmarck perçaient son masque...

— Permettez maintenant, madame, que je continue à chercher dans ce bal celle que je brûle d'y retrouver... — Encore quelques mots... — Mais, madame... — Comment était ce berceau?... — En bois de theck, je crois, et lié avec des bandelettes de cuir... — Vous étiez enveloppé?... — Dans de chaudes fourrures blanches... — Prince! prince! cria la comtesse de Kœnigsmarck en s'agenouillant devant Réginold... Puis elle ajouta : Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... et elle disparut avec encore plus de rapidité que n'en avait mis Georgina à fuir devant Réginold.

Une tête encore plus forte que celle de Réginold aurait

fléchi au choc de tant de surprises : il ne douta plus qu'il rêvait. Ce bal, ces lumières, ces deux femmes, cette révélation, ce titre de prince... Il alla s'asseoir, dans l'hébêtement d'un somnambule, auprès du chevalier Megret, qu'il avait laissé, jouant avec le baron de Sandel.

Il arriva au bon moment : Megret avait déjà perdu neuf cents louis ; il ne lui en restait plus que cent qu'il se disposait à jouer par mise de vingt louis. Déjà il murmurait en lui-même :

— Quel étrange nez, mon doux Seigneur ! a ce baron de Sandel ! — Atout, chevalier ! — Je n'en ai pas. — Atout ! — Je n'en ai pas. — A moi les vingt louis, dit le baron.

Le murmure grossit, et on put entendre indistinctement :

— Ignoble nez ! — Je fais encore vingt louis. — Accepté, répondit le baron qui avait les cartes... Carreau ? — Voilà. — Encore du carreau, chevalier. — Je n'en ai plus... — Carreau, carreau ; carreau, et gagné !

— Ah çà ! monsieur le baron, vous n'avez donc pas profité de la leçon que je vous donnai à Paris pour changer de nez ?

Le baron de Sandel gagna encore trois fois, et pendant le cours de ces trois pertes successives éprouvées par le chevalier Megret, on entendit celui-ci dire sur tous les tons de la colère : Misérable nez ! abominable nez ! hideux nez ! et enfin au dernier coup qui lui enleva ses derniers vingt louis, il s'écria, en écrasant le tapis vert d'un coup de poing : Copenhagois de nez !

Le baron de Sandel n'avait pas soufflé mot jusque-là : mais, quand il eut tout gagné au chevalier, il lui dit comme autrefois à Paris et avec le même calme : « Voulez vous que nous parlions maintenant de mon nez ? »

Réginold glissa la seconde bourse de mille louis sur

les genoux de Megret, mais en lui disant tout bas : C'est la dernière, songez-y !

Megret vit dans Réginold un dieu descendant sur la terre. Il se dit : Je l'adorerai plus tard sous telle forme qui lui plaira.

— Non, monsieur le baron, nous parlerons de votre nez dans quelques minutes. Vous m'avez gagné mille louis : ma revanche en deux fois, — en voilà cinq cents, cinq cents sont là en réserve. Jouons. Je bats les cartes, coupez... A vous ! — Valet de pique ! — Aucun pique à offrir à votre fratricide de nez. — Dame de pique ! chevalier. — J'aurai votre parricide de nez. — Pas de pique. — Trois autres piques ! — A moi votre régicide de nez dans une heure. — Jouez-vous les autres cinq cents louis, monsieur le chevalier ? — D'un seul coup ; comme d'un seul coup je veux enlever votre nez. — Vous savez que je fis sauter votre perruque au plafond, chevalier... Cœur ! — En voilà... J'aurai votre nez ! — J'aurai votre hideuse perruque... Du cœur encore ! — En voici... J'en ferai un éteignoir, de votre nez. — Quand vous l'aurez ! — Je l'aurai ! ! — Encore du cœur, chevalier... — J'en sers ! Votre nez va tomber. — Votre perruque va voler par la fenêtre. Deux cœurs encore ! — Tonnerre de nez ! j'ai perdu, s'écria le chevalier en saisissant violemment le nez du baron de Sandel, lequel nez devint rouge, violet, noir, ce qui n'empêcha pas le baron de prendre la perruque du chevalier et de la jeter par la fenêtre.

Ce combat entre le nez du baron et la perruque du chevalier Megret soulevait déjà la salle, lorsqu'Olof entra, son sabre à la main, en disant, ivre-mort, à tous les officiers ses camarades : — Mais vous êtes tous des parjures, vous jouez ! vous buvez ! Et votre serment ?

— Il n'y a plus de guerre, grand Goliath ! — Plus de

guerre que jamais, la flotte met à la voile. — A bord! à bord!... — Et contre qui va-t-on se battre? — Contre toute la terre à commencer par les Russes. — Suivez-moi!

Tous les officiers suédois quittaient en hate le bal, du reste bien avancé, car le jour luttait déjà avantageusement avec les lumières; Megret dit alors au baron de Sandel:

— Baron! — Chevalier! — Vous savez! — Quoi?... — Je vous ai promis de vous couper le nez... — Ah! c'est juste, puisque j'ai déjà pris votre perruque... — Je la ramasserai en sortant, mais je prétends vous mettre dans un état, vous, monsieur le baron, à ne jamais retrouver votre nez, quoiqu'il soit très-visible. — Vous me proposez donc, chevalier?... — La répétition du régal que je vous offris à Paris. — Un duel?... très-volontiers! — Au pistolet, cette fois, baron. — Soit, chevalier; mais comment ferons-nous, vous allez partir? — Je ne partirai, croyez-le bien, qu'après avoir réglé mes comptes avec votre nez. — Où irons-nous? — Suivez-moi, vous et votre nez, je vous prie, monsieur le baron.

Le chevalier, après avoir ramassé sa perruque dans la rue, conduisit le baron de Sandel jusque sur la grève, et là en présence de deux où trois cents officiers suédois et danois, il dit: Messieurs, faites place, M. le baron de Sandel et moi avons deux mots à nous dire avant de nous séparer.

On comprit aisément que c'était un duel, et les seconds ne firent pas faute.

Quand les pistolets furent chargés, les deux combattants se placèrent à quinze pas de distance.

Megret, après avoir salué avec courtoisie, tira le premier.

— Je vise au nez, s'écria-t-il.

Le nez du baron Sandel ne remua pas d'une ligne.

— C'est un nez enchanté ! s'écria amèrement le chevalier, plus qu'étonné d'avoir manqué à quinze pas un but si visible. — Et moi je vise à la perruque, dit froidement le baron de Sandel.

Le coup partit, Megret tomba : la ballle avait traversé le front du chevalier.

Ses amis le jetèrent dans une des barques qui allaient les mener à bord de leurs vaisseaux respectifs et ils gagnèrent vite le large.

En rouvrant les yeux pour les refermer aussitôt, le pauvre chevalier Megret murmura :

— Quel nez !

VIII

DANS LA FORÊT.

Depuis une heure ils galopaient à perdre haleine, l'un près de l'autre, sans se dire un seul mot. La terre était couverte de feuilles jaunies par les pluies d'automne ; l'horizon se rétrécissait de plus en plus autour d'eux à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt de Peïpus, qui aboutit au grand lac de ce nom. On n'entendait de temps en temps que le reniflement de leurs vigoureux chevaux ou le bruit de quelques pièces de fer du harnais secoué trop vivement par cette course rapide. Où allaient-ils ainsi, dans une direction qui n'accusait pas une connaissance très-approfondie de cette immense forêt, en fort mauvaise réputation parmi les honnêtes voyageurs livoniens, russes, allemands qui la traversaient pour leur commerce ?

— Sire, dit Réginold à la première halte qu'ils furent obligés de faire à un carrefour, je crois cette forêt peu sûre.

Le roi, en s'essuyant le front avec la manche de sa grosse veste de drap bleu :

— S'y cacherait-il des voleurs? — Beaucoup, et même des brigands. — Ils attaquent de face... laissons-les venir. — Mais c'est que je crains aussi pour vous ceux qui attaquent de profil. — Que veux-tu dire? — Nous sommes en guerre, Sire. — Je le sais assez pour ma part. — Cette forêt est occupée par les Russes; ils sont quatre-vingt mille autour de Narva et dans les environs; des troupes de maraudeurs pourraient fort bien être venues jusqu'ici...— Pour voler des poules?—Vous seriez une belle poule à enlever, Sire; vous vaudriez tout un poulailler à celui qui vous prendrait par les ailes et vous emmènerait à Pierre Alexiowitz. Je pense donc qu'il serait prudent de charger nos pistolets avant de reprendre notre course. — Charge-les, puisque tu crois que les Russes, qui ne m'ont jamais vu, pourraient me reconnaître... — Sire, répliqua Réginold en chargeant les pistolets de Charles XII et les siens, les Russes sont très-fins; ils connaissent votre esprit aventureux autant que votre visage. Nous sommes en guerre avec eux, comme nous venons de le dire. Quoi de plus naturel qu'ils aient répandu leurs émissaires; — ignorent-ils que votre flotte est mouillée à Pernaw? — Je ne le suppose pas. — Que votre armée est déjà débarquée? — Non plus. Mais fussent-ils cent fois plus fins encore, je les défie de deviner que le roi de Suède, sans autre escorte que celle de son fidèle ami Réginold, traverse seul en ce moment la forêt de Peïpus pour..... — Pourquoi, Sire? car vous ne me l'avez pas encore appris, demanda Réginold. — Pourquoi?... pour répondre à ce besoin d'espace qui me dé-

vore, pour complaire à ce mépris du danger dont je ne puis me guérir, pour obéir à cette impulsion qu'éprouvèrent Alexandre et César, le premier quand il toucha le sol de la Perse, le second celui des Gaules. Leur armée les crut perdus. — Votre armée aussi vous croira perdu, dit Réginold sans songer à la flatterie. — C'est le seul rapport que j'aurai jamais avec Alexandre et César, lui répondit Charles XII en soupirant et d'un ton sincère, car il fut toute sa vie d'une modestie qui allait quelquefois jusqu'à la pudeur. Mais, à cheval !...

Charles XII appuyait le bout de sa botte sur l'étrier, une balle passa en sifflant entre lui et Réginold.

— Sire, une balle ! — Mais, oui... je les connais depuis mon débarquement à Copenhague... — On en veut à votre vie ! — Peut-être à notre bourse, repartit le roi en riant et en ajoutant : — Ne déshonorons pas les voleurs.

Il reprit le galop, mais en perçant une allée si étroite que Réginold ne put faire marcher son cheval auprès du sien. Le confident était fort inquiet depuis ce coup de mousquet dirigé sur Charles XII. A cette anxiété se joignait en lui la tristesse dont le déclin du jour vint le saisir au milieu de cette forêt, sur laquelle s'abaissaient des montagnes de nuages sombres et glacés. Il ne fut quelque peu soulagé que lorsque l'allée, en s'élargissant, finit par aboutir à une espèce de plaine d'où il put découvrir le ciel et l'horizon, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre bien voilés par le brouillard. C'est au centre de cette plaine que Réginold, arrêtant son cheval avant l'ordre du roi, dit à Charles XII :

— Sire, faites cesser mes inquiétudes, ou du moins diminuez-les, je vous en prie. — Quelles craintes nouvelles éprouves-tu ? — Ce coup de mousquet n'a que trop justifié mes appréhensions : un second coup peut amener

le résultat fatal évité d'abord. — Sais-tu un moyen d me mettre à l'abri des balles? — Entièrement, non; mai si c'est au roi qu'on en veut, ôtons à vos assassins moyen de vous distinguer de moi-même. — Mais i ne distingueront bientôt plus rien : la forêt devient noi comme un four. — N'importe, Sire; d'ailleurs, qui sa si demain nous ne nous y trouverons pas encore? Si qu que guide ne vient pas nous indiquer notre chemin, j'l peur qu'il n'en soit ainsi. Souffrez donc, Sire, que je vo propose d'échanger réciproquement nos habits. — Bon pour qu'on te tue à ma place... Laissons cela et couron toujours. Aussi bien la tempête va éclater... Entends-tu La forêt gémit, les branches balaient la terre... — Je n ferai pas un pas de plus, Sire, si vous ne consentez à c que je propose. — Ma volonté... — Sire, votre vie avan votre volonté.—Tu veux une chose, Réginold, peu digne de courage...—Vous aurez, Sire, bien d'autres occasions de vous faire tuer sans celle-là, la moins glorieuse de toutes... — J'en conviens sans peine... Réginold, faisons un arrangement. — Pourvu qu'il mette votre vie à l'abri, je l'accepte. — Donne-moi ton habit, voici le mien. Es-tu content? — Presque. — Comment! cela ne te suffit pas! — Je désire maintenant, Sire, que nous échangions nos cravates. Je la porte jaune, vous l'avez noire. — Non! non! dit le roi; et voilà précisément l'arrangement que je proposais. Je consens bien à endosser ton habit noir et à te donner le mien qui est bleu; mais je veux garder ma cravate. — Il n'y a que vous, Sire, en Europe, qui portiez au cou une cravate noire. — Je ne la quitterai pas! Il suffit que je n'aie plus cette veste bleue pour qu'on hésite à me reconnaître... — Mais on ne fera qu'hésiter... — Allons, mon Réginold, sans attendre l'explosion de la tempête au milieu de cette plaine, d'où plus tard il nous serait impossible de sortir !

Le roi, sous son nouveau costume, avait repris le ga-
ıp en se dirigeant vers un point de ce vaste cercle d'ar-
res tracé autour d'eux, et qui ne présentait de loin au-
une issue. S'ils en sortirent, ils n'en surent rien, car
ientôt la nuit et la tempête s'unissant, il eût été difficile,
ıême à un voyageur habitué à traverser cette forêt, de
ire où il se trouvait.

Il importe de dire, sans aller plus loin dans cette forêt
eu sûre, comment il se faisait que Charles XII et Régi-
old la parcourussent ainsi.

La flotte suédoise, après avoir quitté Copenhague, était
ntrée dans le golfe de Riga en Livonie, et avait débar-
ué à Pernaw seize mille hommes d'infanterie et près de
uatre mille chevaux. Cette armée était destinée à déli-
rer la ville de Narva, qu'assiégeait le czar de Moscovie,
ılus tard Pierre-le-Grand. Narva, aucun lecteur ne l'i-
nore, est en Ingrie, et l'Ingrie est une province russe
ui appartenait autrefois aux rois de Suède.

A peine débarqué, le roi s'était élancé sur un cheval,
t, suivi de Réginold, il avait gagné la forêt de Peïpus,
ıvec cette fièvre conquérante dont Napoléon fut lui-même
aisi quand il toucha le sol russe. C'est une espèce de
remière entrevue secrète entre le conquérant et la con-
uête, dont il veut être le premier à lever le voile.

Mais le vent de bise, le brouillard gris, le froid redou-
lant d'efforts, s'acharnèrent l'un contre l'autre et tous
ontre la forêt qu'ils remuaient, roulaient, soulevaient et
aissaient retomber comme un fagot de vieux bois mort.
Il pleuvait des feuilles, de petits morceaux de branches
hachées et des flocons de neige en quantité. L'incommo-
dité était grande, et la nuit s'épaississait de plus en plus
sur ce tas de choses en désordre. Les chevaux ne trou-
vaient plus où poser le pied; ils enfonçaient quelquefois
dans la neige jusqu'aux genoux, quelquefois ils allaient

se heurter contre des troncs d'arbres, jetés comme de grands cadavres, en travers du chemin, si l'on peut appeler chemin le sentier à peu près tracé à coups de hache dans le cœur de la forêt. La neige s'était tellement amoncelée et collée autour d'eux et de leurs cavaliers, qu'ils formaient les uns et les autres deux statues équestres de marbre blanc descendues de leur socle. Décidément Charles XII et son compagnon, payant cher une témérité inutile, étaient perdus autant qu'on peut l'être. Il n'y avait pas plus de salut pour eux à se diriger dans un sens que dans un autre : le seul parti qu'ils eussent à prendre, c'était celui de ne pas s'arrêter, à moins de se condamner à périr de froid au milieu de cette nuit d'heure en heure plus noire et plus glacée.

— Mon frère Pierre Alexiowitz, dit le roi en regardant le ciel, me paiera cette course dans les domaines qu'il a voulu me prendre ; car enfin je suis chez moi, si l'endroit n'est pas beau. — Et si bien chez vous, Sire, que voici vos vassaux qui accourent vous rendre hommage. Entendez-vous ces hurlements ? — Des loups ?

Réginold n'eut pas besoin d'affirmer davantage ; trois loups, aux yeux étincelants, jetèrent trois cris et trois flammes en coupant le chemin de leurs bonds affamés.

— Ceci devient sérieux.

Réginold saisit un de ses pistolets et l'arma.

— Le plus tard possible, mon ami, car si nous ne tuons pas, nous serons tués. Allez où diable vous voudrez, dit ensuite le roi en lâchant la bride à son cheval. Nous vous avons assez conduits, conduisez-nous.

Et les deux chevaux furent abandonnés à leur propre instinct : c'était à eux à sauver leurs maîtres du péril commun. Les chevaux comprirent : la peur surtout agrandit leur intelligence, et, courant ventre à terre sur la neige entre deux rangées de loups dont la timidité ne

durerait peut-être pas toujours, ils emportèrent les deux cavaliers dans l'espace qui tourbillonnait.

— Vive la guerre ! s'écria le jeune roi dans l'ivresse de cette course périlleuse. Je suis heureux que mon royaume se gouverne et que mes passions se taisent devant la grande passion de la guerre !

Un loup se précipita sur le cou de son cheval, mais ses dents avaient à peine effleuré la peau de la bête dont tout le corps avait frémi, qu'il lui cassait la tête d'un coup de pistolet et passait outre.

Il reprit tranquillement :

— Qu'as-tu fait à Copenhague pendant les fêtes qu'on vous y a données, Réginold ? On dit qu'il y avait de très-jolies femmes à celle du baron de Sandel ? — Oui, Sire ; mais ce loup... — Je ne te parle pas de loup, repartit le roi en riant, mais des femmes danoises. — Vous savez qu'elles sont fort aimables pour les étrangers, et qu'en général elles sont assez faibles pour les vainqueurs... — Je te trouve mélancolique en disant une chose assez gaie, Réginold ; me cacherais-tu quelque passion qui galope avec nous en ce moment ? Mieux vaut avoir à ses trousses des loups, même enragés... vois-tu ? — Oh ! oui..... — Décidément, Réginold, je crois que tu as gagné le mal que j'ai quitté. — S'en débarrasse-t-on comme on veut ? — Comme on peut. — Peut-on toujours ? — As-tu fait comme moi ? as-tu jeté dans la mer les lettres, le portrait de celle que tu aimais, car je vois que tu as aimé, que tu aimes encore ?... Mauvais fardeau à la guerre.

Par un mouvement purement machinal, produit par le ressort si puissant du souvenir, Charles XII, oubliant qu'il avait troqué son costume contre celui de Réginold, enfonça sa main dans les poches de l'habit... Réginold poussa un cri... il se souvint avec un indicible sentiment de terreur, que dans son zèle à cacher le roi

sous son habit, il avait oublié que dans une des poches de cet habit se trouvaient les lettres et le portrait de la fausse comtesse de Kœnigsmarck, de Georgina enfin, lettres et portrait que le roi lui avait dit pendant la traversée de Stockholm à Copenhague de jeter à la mer.

— Qu'as-tu? demanda le roi en retirant brusquement sa main de sa poche pour saisir un pistolet dans les fontes. — Encore un loup, Sire!... — Où? — Là.

Par un concours miraculeux de circonstances, un loup, ce qui n'était pas un miracle, bondissait d'un fossé du chemin sur le roi, qui le tua au vol.

— Un moment! dit le roi, en prenant ensuite une cartouche dans le gousset de sa culotte, où il n'y avait heureusement ni lettre ni portrait.... il faut que je charge ces armes pour d'autres loups. — Lumière! cria à l'instant même Réginold. — De quel côté?— Devant nous, Sire; droit devant nous. — Si c'est une ville, c'est infailliblement la capitale des loups. Les chevaux ne nous ont pas trompés... Allez, mes braves bêtes, vous aurez bonne litière et bon sommeil, et vous les aurez bien gagnés, par ma foi! En avant! en avant!

Le bonheur de trouver un gîte aurait été bien doux pour Réginold aussi, car il était glacé et brisé de fatigue; mais cette malheureuse imprudence qu'il avait commise de ne pas retirer ce portrait en prêtant son habit au roi!... Une pareille pensée empoisonnerait un fleuve de joies.

Il ne fut pas nécessaire de stimuler l'ardeur des chevaux; ils coururent d'eux-mêmes vers la chaumière, où l'odeur du foin les attirait. A l'approche de cet endroit habité, les loups s'étaient enfuis. Nos deux cavaliers suivaient l'allée de bouleaux au bout de laquelle brillait à travers les fentes des cloisons, cette petite lumière, quand ils entendirent dans la direction opposée à celle

qu'ils suivaient, le bruit d'un galop qui leur sembla d'abord un écho de celui de leurs chevaux. Mais ayant un instant fait arrêter ceux-ci et le même bruit se continuant, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent aussi des gens montés sur des chevaux qui passaient tout près de là. Ils poursuivirent leur chemin, et, au bout de quelques minutes, ils se trouvèrent dans l'enclos qui cernait la chaumière. Mais la lumière venait tout à coup de s'éteindre.

— Signe évident d'hospitalité, dit le roi. — Comme la balle que nous avons reçue tantôt est un signe d'amitié, ajouta Réginold. Je n'augure rien de bon de cette obscurité soudaine. —Ni moi non plus. — Voyons, dit Réginold en frappant du poing, sans descendre de cheval, contre la porte de la chaumière. Holà, hé!...

Aucune voix du dedans ne fit accueil à cet appel.

— Holà, hé! dit à son tour Charles XII en frappant plus fort.

Rien, aucun signe de vie.

— Nous sommes deux pauvres marchands de toiles qui allons de Pernaw à Tolchef; il fait un temps bien mauvais; l'hospitalité pour cette nuit, s'il vous plaît.

Pas de réponse.

— Et quand on songe, murmura le roi, que c'est là la maison d'un de mes sujets!

Réginold reprit après quelques secondes d'attente:

— Quand nous vous disons que nous sommes des marchands, nous pourrions ajouter que nous sommes des contrebandiers. — Pas mal, dit le roi, et si après ce titre ils n'ouvrent pas, nous n'avons plus qu'à nous pendre. — Ou à les pendre, dit Réginold avec humeur. — Doucement, Réginold, ces gens-là sont chez eux. — Et n'êtes-vous pas chez vous?...

Pendant ce dialogue à voix basse entre le roi et son compagnon, les personnes à cheval qu'ils avaient enten-

dues passer dans les taillis se trouvèrent tout à coup à la porte de la chaumière. Le peu de bruit qu'elles avaient fait s'expliquait par le chemin qu'elles avaient pris : leurs deux chevaux, car ils étaient deux cavaliers, avaient foulé une espèce de fossé plein de neige creusé derrière la chaumière. Leur présence subite causa quelque étonnement à Charles XII et à Réginold, qui répondit en langue allemande ainsi que le roi au salut des deux étrangers.

— Peut-être, leur dit Charles XII, serez-vous plus heureux que nous auprès de ces braves gens qui n'ont pas voulu nous ouvrir. — Ah ! ils n'ont pas voulu vous ouvrir ! dit celui qui paraissait le plus âgé et le plus grand des deux étrangers. Et il donna avec sa botte un coup si violent à la porte, que toute la chaumière en fut ébranlée comme si elle eût été en carton.

La voix de cet étranger était formidable.

— Ouvrez ! cria-t-il d'un ton qui annonçait la résolution de se passer bientôt du consentement du locataire pour ouvrir sa porte. Ouvrez, au nom du roi ! — En voilà un, pensa Charles XII qui ne me sait pas si près de lui. — De quel roi ? demanda une voix qui sortit et descendit de la seule croisée placée sous le pignon de la chaumière. — La question est plaisante, dit Réginold.

Et les quatre étrangers se mirent à rire, malgré le peu d'envie qu'ils en avaient.

— Comment de quel roi ? — C'est que nous en comptons trois dans ce moment-ci en Livonie et en Ingrie : d'abord, le roi de Pologne, qui assiégeait Riga, il n'y a pas quinze jours ; puis le czar Pierre Alexiowitz, qui s'est emparé de l'Ingrie où nous sommes ; puis le roi de Suède, qui vient pour la reprendre. Ceci fait bien trois rois. — Drôle, au nom du czar, dit le plus grand des quatre étrangers. — Je trouve assez original, dit Charles XII tout bas à Réginold, que cet étranger invoque l'autorité

du czar dans un pays qui m'appartient. — Je n'ouvre pas au nom du czar, répondit l'étrange bûcheron, car quelle autre profession lui supposer?—Très-bien, ajouta mentalement le roi Charles, il tient pour nous. Je m'en souviendrai. — Et pourquoi n'ouvres-tu pas, maître insolent au nom du czar? — Parce qu'il peut être battu bientôt par le roi Charles XII, comme vient de l'être le roi de Danemark.

L'étranger se tut un instant, et ce fut son compagnon qui poursuivit:

— On ne bat pas le czar... — Je ne dis pas... mais...

Charles XII riait en silence, courbé sur la croupe de son cheval qui avançait toujours ses naseaux de la cloison de planches, parce qu'il devinait bien que là était la bonne provende.

—Il a quatre-vingt mille hommes...—Je ne dis pas... mais... — Eh bien! au nom de Charles XII, interrompit le roi de Suède, ouvre-nous ta porte. — Je ne l'ouvrirai pas davantage, répondit le maître de la chaumière. — Comment, pas davantage?

— Non. — Charles XII qui vient, comme tu l'as dit toi-même, de battre les Danois? — Sans doute. —Charles XII assuré d'infliger le même sort aux Russes, quoiqu'il n'ait que vingt-quatre mille hommes au plus...

Celui qui accompagnait l'étranger de haute taille ayant fait entendre un ricanement de doute, son compagnon le prit vivement par le bras, et le bruit dédaigneux s'arrêta.

—Il peut être battu tout Charles XII qu'il est, et je ne veux pas me compromettre en ouvrant ma porte à ses partisans.

Ce fut au tour de l'étranger qui était arrivé le dernier à rire sans bruit.

— On ne bat pas Charles XII, s'écria Réginold, impertinent fendeur de bûches; apprends cela de moi. On

ne bat que ton czar, on le battra comme il a toujours été battu. — Vous allez vite, seigneur étranger, interrompit avec humeur le compagnon du grand cavalier. Le czar n'a pas encore éprouvé la supériorité de Charles XII. — Il l'éprouvera. — C'est possible, mais jusque-là, je vous prie... — Monsieur est donc Russe? — Non, monsieur, je suis Allemand; mais Monsieur est donc Suédois? — Non, monsieur, je suis Allemand aussi.

— Ils n'ont guère ni l'un ni l'autre l'accent de leur pays, pensa le singulier bûcheron.

— Alors, si vous n'êtes pas Russe, pourquoi prenez-vous si chaudement la défense du czar? — Et vous, si vous n'êtes pas Suédois, pourquoi faites-vous prévaloir si partialement le roi de Suède, un fou? — Comme si le czar n'était pas un ivrogne. — Comme si Charles XII n'était pas un enfant têtu qui mériterait le fouet pour ne l'avoir pas reçu plus tôt. — On dit que le czar n'est pas très-brave; qu'il tremble quand il passe sur un pont par la peur ridicule qu'il a de l'eau. — Il s'est guéri de cette peur, tandis que Charles XII ne se guérira jamais de son ambition qui le mènera loin. — Pourvu qu'elle le mène à Moscou. — Oui, derrière le char de triomphe du czar. — Non, ayant le czar attaché à la queue de son cheval de victoire. — Assez, messieurs! assez! dirent d'une commune voix les deux cavaliers qui étaient restés témoins silencieux mais non pas indifférents de cette scène. — Et toi, au nom du diable! s'écria le plus grand des deux, tu vas nous donner ta chaumière; nous ne te demandons plus de l'ouvrir.

Et les deux vigoureux étrangers, comme s'ils s'étaient entendus, s'appuyèrent avec force contre la porte, la poussèrent, elle ploya, elle revint, puis, pressée une seconde fois, elle craqua, se fendit et tomba en deux morceaux dans la chaumière. — Si vous vous étiez d'abord

exprimés ainsi, dit le bûcheron qui avait rallumé sa lampe à la hâte, je vous aurais ouvert depuis longtemps; mais vous dites tantôt que vous êtes des marchands de toile, tantôt vous m'ordonnez d'ouvrir au nom du roi; tous ces mensonges m'effrayaient... vous auriez fini par me dire que vous étiez l'un le roi de Suède et l'autre le czar de Moscovie; mais heureusement vous avez changé de système...
— Nous avons enfoncé ta porte et nous allons t'enfoncer les côtes si tu ne mets pas ces quatre chevaux à l'écurie.
—Tout de suite, messieurs.—Et donne-leur de l'avoine.
—En abondance, messieurs. — Et du foin! — En quantité, messieurs. — Va! — Je vais.

Pendant que le bûcheron conduisait les quatre chevaux à l'écurie, les quatre étrangers allumaient du feu dans l'âtre et s'arrangeaient pour goûter quelque repos après les vicissitudes d'une nuit passée dans la neige. Tout en se secouant ils s'observaient en dessous avec beaucoup d'attention. Celui des deux voyageurs qui avait gardé le silence tandis que Réginold se disputait avec son compagnon, était d'une taille très-haute et noblement dégagée; sa bouche était grande mais expressives; son front, dur et développé sur deux sourcils farouches et mobiles, couronnait deux yeux d'une extraordinaire puissance de jet et de pénétration. Les os maxillaires et les muscles de son visage étaient toujours en action, signe d'une grande sensibilité nerveuse. Il avait le cou libre, les épaules fines mais pleines; la poitrine avancée. Ses mains annonçaient la force, ses jambes la vigueur primitive qu'on ne rencontre que chez les chasseurs des montagnes. Une teinte de finesse féroce couvrait cet appareil énergique, fait pour lutter non-seulement avec les hommes, mais avec les éléments.

Toute sa supériorité se résumait dans la force sans mélange d'autres qualités. Il regardait avec force, parlait

avec force, pensait avec force. Sa personne, si l'on peut s'exprimer ainsi, cassait l'air au milieu duquel elle existait. Quant à son compagnon de voyage, sans être aussi grand que lui, il avait une taille très-avantageuse; du reste il était beaucoup plus jeune. Il paraissait n'avoir pas plus de vingt-cinq ans. C'était la beauté sereine et froide du Nord, la beauté slave dans toute son exubérance et toute sa mollesse. Il semblait être aussi attaché à son compagnon que Réginold l'était à Charles XII. Son amitié pour son maître, si toutefois cet homme était son maître, éclatait dans ses regards à la fois affectueux et respectueux, dans ses moindres mouvements, dans toutes ses paroles. Il voyait avec peine que celui qu'il entourait ainsi de soins prît part aux fatigues d'une hospitalité si mal offerte; qu'il cassât des branches sèches pour alimenter le feu, qu'il s'arrangeât par terre une espèce de lit avec la selle de son cheval et son manteau.

Le bûcheron revint de l'écurie, et alors Réginold lui dit :

— Que nous donneras-tu pour souper? — Je voudrais bien vous offrir du pain, mais je n'ai que de la farine; je voudrais vous verser du vin, mais je n'ai que de l'eau-de-vie de grain, qui brûle comme du feu. — Si tu crois par ces mauvaises raisons être quitte envers nous, lui dit l'étranger qui semblait mériter le respect de son compagnon, tu te trompes. Mon ami que voilà saura faire du pain et des gâteaux avec ta farine et ces quelques œufs que j'aperçois sur cette planche. A l'œuvre, camarade!

Et le second des deux étrangers commença sa besogne avec une dextérité merveilleuse.

— Quant à ton eau-de-vie de grain, reprit celui qui avait déjà parlé, elle ne sera jamais assez forte pour nous empêcher de la boire, n'est-ce pas, monsieur? — Je ne bois pas d'eau-de-vie, répondit Charles XII, à qui il venait de s'adresser. — Et que buvez-vous donc, du vin?

— Ni vin non plus, et pas plus mon camarade que moi, ajouta Charles XII. — Vous ne buvez ni vin ni eau-de-vie ; alors vous ne buvez pas du tout? — Nous buvons de l'eau. — De l'eau !... ah! de l'eau !... vous vous moquez... et c'est mal entre gens qui se voient pour la première fois.

Le bûcheron, pendant cette dissertation sur les boissons, avait posé sur la table une énorme cruche d'eau-de-vie de grain qu'il penchait avec effort sur la coupe de l'étranger ennemi de l'eau et sur celle de son compagnon.

— Si vous n'étiez un marchand comme moi, reprit Réginold en admirant le savoir et l'adresse de l'étranger en train de mettre au four et d'en retirer déjà des gâteaux, je vous dirais, ma foi! que vous êtes quelque pâtissier déguisé. — Pourquoi un pâtissier se déguiserait-il? repartit celui-ci avec un visible mouvement d'amour-propre blessé. — Ne vous fâchez pas, continua Réginold, on peut être pâtissier et digne d'estime. Ignorez-vous que le général Menzicoff, le bras droit du czar Pierre Alexiowitz, est fils d'un pâtissier, qu'il a été pâtissier lui-même à Moscou?

Le pâtissier improvisé se tut sur-le-champ, soit qu'il ne voulût pas prolonger l'incident, soit qu'il trouvât que l'exemple d'un général issu de pâtissier réhabilitait sa position momentanée.

Après avoir versé de l'eau-de-vie de grain aux deux étrangers, le bûcheron était allé chercher dans un pot de grès de l'eau pour les deux autres. Il revenait avec la froide boisson, quand le grand étranger arrêtant le bras de Charles XII, qui tendait déjà le gobelet de plomb, lui dit :

— Vous ne savez peut-être pas une chose? — Non, laquelle? — Je vais vous l'apprendre, camarade. — C'est

qu'il n'y a que vous, votre compagnon et Charles XII qui buviez de l'eau dans toute l'Allemagne, la Russie et la Suède. — Alors à la santé de Charles XII ! répondit le roi de Suède beaucoup moins interdit que son compagnon Réginold en entendant faire cette remarque.

Le bûcheron dont nous n'avons pas encore esquissé la physionomie, ne portait pas précisément sur ses traits le caractère brutal et naïf des gens de sa profession. C'était un homme jeune encore; de petite taille, blond, mais ferme et alerte dans ses jambes, sa taille et toute son encolure; ses yeux étaient vifs, pénétrants, et l'on aurait remarqué, si l'on avait eu quelques doutes sur lui, que tous ses efforts tendaient à modérer et à dissimuler leur feu et leur action incisive. Quoiqu'il parût tout entier à ses hôtes, il avait sans cesse l'oreille au guet et le regard rôdeur. Plusieurs fois il s'était absenté et à ce moment-là précisément des coups de sifflet avaient retenti dans le bois. Aucun des quatre étrangers n'avait observé ces mouvements et ces bruits mystérieux qui ressemblaient à des signaux.

— Ah ! ça, nous diras-tu maintenant, bûcheron mal appris, pourquoi tu t'obstinais à ne pas nous ouvrir ta porte? — Vous savez comme moi que le pays est bouleversé par la guerre. — Et qu'as-tu à perdre avec la guerre, toi qui n'as rien? reprit le grand étranger, celui dont le compagnon avait cessé de faire griller des gâteaux pour venir boire à pleins verres de l'eau-de-vie de grain. — Ce que j'ai à perdre? répondit le bûcheron... beaucoup. — Quoi donc? — Quand ce ne serait que la vie. — Tu y tiens donc, imbécile?

Le mot désobligeant appela une réponse désobligeante.

—Oui, j'y tiens, mais pas autant que le czar Pierre en ce moment... répondit le bûcheron blessé. — Qu'est-ce qui te fait donc dire cela, grand parleur, que le czar

Pierre tient plus que toi en ce moment à la vie?...—C'est que lorsqu'on a une armée de quatre-vingt mille hommes sous les murs de Narva, on ne la quitte pas ainsi qu'il vient de le faire il y a vingt-quatre heures. — Qui t'a dit cela ? cria spontanément le grand étranger en se redressant de toute sa fière taille.—Quoi, Pierre Alexiowitz n'est plus avec son armée? s'écria presque avec la même énergie Charles XII.

Le compagnon du grand étranger avait pâli et perdu contenance, malgré la quantité d'eau-de-vie qu'il avait bue.

— Qu'est-ce que cela nous fait à tous les quatre, ajouta-t-il pourtant, que Pierre Alexiowitz ait ou non quitté son armée? — Au fait, qu'est-ce que cela nous fait? reprit le bûcheron de plus en plus convaincu que ces gens-là n'étaient pas plus des marchands qu'il n'était un bûcheron. — Ah! il a quitté son armée, murmurait Charles XII en ricanant dans son coin de cheminée, et en brûlant la semelle de ses bottes.—Une armée de quatre-vingt mille hommes!... revint encore à dire le bûcheron. —Mais on dit, reprit l'étranger, en approchant un verre d'eau-de-vie de ses lèvres, afin d'empêcher qu'on vît l'expression convulsive de son visage, qu'il ne l'a quittée que pour aller au-devant d'un autre corps d'armée de quarante mille hommes...—Quoi! repartit Charles XII en détournant un peu son visage du feu, il n'avait pas assez de quatre-vingt mille hommes, il lui en fallait encore quarante mille pour se battre contre une armée six fois moins forte que la sienne?...—Allons! décidément il a peur de Charles XII, dit le bûcheron en examinant la figure de ses quatre hôtes.—Peur ! s'écrièrent à la fois les deux étrangers qui avaient bu de l'eau-de-vie. Tu en as menti!...—Eh bien! ce sera par excès de courage, si vous le voulez, qu'il s'en va la veille du jour où son

armée doit livrer bataille. — D'ailleurs, dit Charles XII au bûcheron, qui t'a dit en effet que le czar est parti, a quitté son armée?... Des preuves?... — Vous m'interrogez beaucoup, mes hôtes!... — Si je te forçais à répondre, cria l'étranger en frappant du poing sur la table qu'il fendit dans toute sa longueur. — Vous me forceriez en ce cas à faire des suppositions...

Il y eut un silence général dans la chaumière.

— Écoute, dit ensuite Charles XII au bûcheron et en radoucissant beaucoup sa voix... j'ai quelque intérêt lié à cette guerre... voilà une pièce d'or... qu'y a-t-il de vrai dans ce que tu nous as dit?... tu peux parler devant ces gens-là qui sont comme nous des marchands allemands...

Le bûcheron, qui ne croyait pas le moins du monde à ces marchands allemands, fit semblant de n'avoir pas entendu la proposition.

— Voilà dix autres pièces d'or, parleras-tu?

Même silence du bûcheron, qui douta plus que jamais qu'il eût affaire à des marchands.

— Je t'en donne cent, s'écria Charles XII qui était plus intéressé que personne à savoir s'il était vrai ou non que Pierre, son rival, eût quitté son armée la veille du combat. — Cent pièces d'or, pensa le bûcheron, je ne me trompais pas : — ce sont des marchands comme moi...

— Deux cents! ajouta Charles XII.

Le bûcheron souriait.

— Mille, reprit Charles XII. — Qu'est-ce que cela vous fait à la fin? demanda l'étranger à Charles XII quand il le vit se surencherir de cette manière exorbitante. — Et à vous?... — A moi?... — Oui... — Tenez, dit le bûcheron en se jetant au milieu de leur embarras et en les regardant tous les deux de côté, je sais maintenant qui vous êtes l'un et l'autre.

D'un même mouvement, les quatre étrangers portèrent précipitamment leurs mains à leurs ceintures pour y prendre leurs pistolets.

— Voulez-vous que je vous le dise? — Non, répondirent en même temps Réginold et le compagnon du grand étranger, tandis que celui-ci et Charles XII gardaient le silence; non, c'est inutile! — Pourquoi cela? s'écria Charles XII en se mettant contre la porte, prêt, à tout événement, à faire face au danger d'une révélation qui allait le découvrir à deux partisans acharnés et singulièrement vigoureux de Pierre Alexiowitz. — Je veux bien parler, répondit le bûcheron, qui avait aussi sauté sur sa hache, mais vous m'avez promis mille pièces d'or, vous!

Il désignait Charles XII.

— Tu les auras. — Qui m'en répond? — Ma parole. — Parole de marchand? — Non — De quoi?...

Charles XII, après être demeuré un instant interdit, répliqua, en fourrant la main dans ce qu'il croyait la poche de son habit : Tiens, voilà d'abord ma bourse!...

Un portrait entouré d'un cercle de diamants roula par terre.

Le bûcheron se baissa aussitôt pour le ramasser.

Charles XII, au lieu de jeter sa bourse, avait pris dans la poche de l'habit de Réginold, qu'il portait, le premier objet trouvé sous sa main.

Sa surprise le trahit; sa prudence ne fut pas assez prompte pour l'empêcher de s'écrier :

— Le portrait de la comtesse de Kœnigsmarck! — De la comtesse de Kœnigsmarck! répéta l'étranger en s'approchant du faux bûcheron, qui examinait le portrait à la lueur vacillante de la lampe. — Quand je le croyais au fond de la Baltique, pensa Charles XII. Que veut dire?...

Réginold aurait voulu être au fond de cette mer orageuse.

Et les quatre autres personnes qui occupaient la chaumière regardèrent avec des sentiments très-divers cette image, que tenait dans ses mains le bûcheron.

Le premier qui rompit le silence après cette longue contemplation, ce fut le grand étranger.

— Ce portrait, dit-il, n'est assurément pas celui de la comtesse de Kœnigsmarck. — Vous vous trompez, répliqua Charles XII, ce portrait est le sien. — Quelques faux airs de ressemblance, peut-être, mais ce n'est pas elle. — J'affirme que c'est elle, dit Charles XII. — J'affirme le contraire, soutint l'étranger — Je la connais, ajouta le roi de Suède. — Je la connais aussi, monsieur. — Pas autant que moi. — Plus que vous, monsieur.

— Ami, dit Charles XII à Réginold, avec un sourire qui semblait dire : les explications entre nous viendront plus tard, attestez que ce portrait est celui de la comtesse de Kœnigsmarck. — Je l'atteste sur le salut de mon âme. — Eh bien ! votre âme ne goûtera pas les douceurs du salut ; car, je le soutiens contre vous comme je l'ai soutenu contre monsieur, ce portrait n'est pas celui de la comtesse de Kœnigsmarck. — Il est de la plus grande ressemblance, protesta Réginold. — C'est qu'alors, poursuivit l'étranger, il ressemble à toute autre personne qu'à la comtesse de Kœnigsmarck. — Il ne ressemble qu'à elle seule, et quand mon compagnon et moi l'affirmons contre vous, qui n'avez que votre opinion isolée, vous devriez vous taire et vous ranger de votre avis. — Ni l'un ni l'autre, objecta l'étranger, peu d'humeur à faire ces deux concessions ; vous allez voir d'abord que mon opinion n'est pas isolée, camarade !

Il s'adressa à celui qui avait préparé les gâteaux.

— Camarade, la main sur votre conscience, qui de

nous a raison ? — Vous. Ce visage ne fut jamais celui de la comtesse de Kœnigsmarck, je le jure.

Charles XII et Réginold se regardèrent. Devant ces deux témoignages si fermement soutenus, ils commençaient à se sentir un peu déconcertés. Cependant, jamais ils ne se résigneraient à croire que ce portrait, dont la ressemblance n'était pas douteuse, ne fût pas celui et rien que celui de la comtesse de Kœnigsmarck.

— Eh bien ! camarades, êtes-vous convaincus, maintenant? demanda l'étranger à Charles XII et à Réginold. — Non, nous ne le serons jamais ; car que serait cette femme ?... — Nous l'ignorons. — Comment la nommer ? — Comme il vous plaira, excepté la comtesse de Kœnigsmarck. — Nous ne sommes que deux contre deux, après tout, ajouta Charles XII, qui voulait des preuves et qui ne les acceptait pas. — Trois contre deux, dit alors le bûcheron, qui jusque-là n'avait pris aucune part à la discussion. — Et pour qui es-tu ? lui demanda Charles XII. — Contre vous. — Quoi ! tu soutiens aussi ?... — Que ce n'est pas là la comtesse de Kœnigsmarck, et que c'est ignorance ou folie de le prétendre. — Mais tu la connais donc ? demanda Charles XII au bûcheron. — Oui. — Mais comment ? — Que vous importe ? répondit le faux bûcheron, en mettant le portrait dans sa poche.

Réginold le lui arracha des mains... et le remit au roi.

—Et mes mille pièces d'or? réclama le bûcheron.—Les voici dit Réginold.— A merveille.—Tu vas parler maintenant, ajouta Charles XII, qui serait plutôt revenu de la mort que d'une témérité. D'ailleurs, outre qu'il lui importait plus que jamais de savoir si Pierre Alexiowitz avait ou non quitté son armée, il tenait beaucoup à connaître ce qu'était cet homme si instruit des choses du monde au milieu des bois. — Parle, ou un coup de pistolet dans la tête, si tu ne parles pas. — Eh

bien ! je vais vous dire qui vous êtes tous les quatre... — Parleras-tu ? — Eh bien ! vous êtes... quatre espions. Vous deux, les espions de Pierre de Russie ; vous deux, ceux de Charles XII. — Il ne sait rien, pensèrent les quatre étrangers. — Est-ce cela ? demanda ensuite l'espion.

Les deux étrangers gardèrent le silence.

— Et toi, qu'es-tu? demandèrent à la fois Charles XII et l'étranger de haute taille au bûcheron, en le prenant vigoureusement par les épaules et en le soulevant comme pour l'écraser. — Je vous l'ai dit : — un bûcheron. — Tu mens ! — Sauvez-vous ! crièrent à ce moment et tous les deux à la fois Réginold et le compagnon de celui qui étreignait le bûcheron. — Cette chaumière brûle...... voyez !...

L'étranger et Charles XII, lâchant le bûcheron, furent, en effet, obligés de songer bien vite à leur salut. Le feu était dans la cave de la chaumière, et les flammes perçaient déjà le plancher. L'espion avait embrasé les tonneaux d'eau-de-vie qui s'y trouvaient pour consumer en quelques minutes l'observatoire où il avait établi son espionnage.

— A cheval ! cria Charles XII à Réginold. — A cheval, dit l'étranger à son compagnon.

Tous les quatre, dans deux directions opposées, se lancèrent à travers la forêt.

A la lueur de l'incendie, l'espion écrivit au crayon sur un papier : — « Madame, le roi de Suède et le czar de « Moscovie, le compagnon du premier et le général de « Menzicoff, compagnon du second, ont passé une partie « de la nuit dans ma chaumière. Le czar a peur de se « trouver à la bataille sous les murs de Narva, et le roi « Charles XII va la livrer avec moins de quinze mille « hommes contre quatre-vingt mille. »

L'espion mit ensuite dans le creux d'un arbre ce qu'il avait écrit, donna un coup de sifflet et disparut dans le plus épais du bois.

IX

LES DEUX PRISONNIÈRES.

Après bien des courses périlleuses dans la forêt de Peïpus, Charles XII et son compagnon Réginold rejoignirent l'armée suédoise, fort inquiète sur leur sort. La présence du roi était d'autant plus désirée des troupes et des généraux, que le czar de Moscovie attaquait la ville de Narva avec plus de cent mille hommes. Trente mille étaient placés à une lieue de la ville; vingt mille strélitz barraient plus loin le chemin au roi de Suède ; l'avant-garde moscovite ne comptait pas moins de cinq mille hommes. Ajoutez un camp de quatre-vingt mille hommes, Charles XII, sans même prendre le temps de rallier son armée, neuf ou dix fois moins nombreuse, s'avance avec quatre mille fantassins et quatre mille cavaliers seulement. Il voit à quelle formidable force il a affaire. Un autre aurait renoncé à se mesurer avec une pareille armée, aurait cherché son salut dans une retraite prudente : lui, il ordonne l'attaque ; il renverse les cinq mille hommes d'avant-garde ; il chasse les vingt mille strélitz, qui fuient vers le camp où ils portent l'épouvante, et il se montre devant ce camp de quatre-vingt mille hommes avec ses quatre mille cavaliers et ses quatre mille fantassins, harassés de fatigue et la plupart blessés malgré leur bravoure ou plutôt à cause de leur incroyable bravoure. Un de ses officiers lui ayant dit combien il était périlleux de

combattre avec des chances aussi inégales, il lui répondit : « Quoi ! vous doutez qu'avec mes huit mille braves « Suédois je ne passe sur le corps à vingt mille Mos- « covites ? » Puis, se repentant de ces paroles un peu fanfaronnes, il se hâta d'ajouter : « N'êtes-vous donc pas « de mon avis ? n'ai-je pas deux avantages sur les enne- « mis : l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et « l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne « fera que les incommoder ? ainsi je serai réellement plus « fort qu'eux. »

Il ordonna donc l'attaque : le signal était deux fusées et le mot d'ordre en allemand : *avec l'aide de Dieu !*

Charles oubliait un troisième avantage en se mesurant avec cette armée renouvelée de celles de l'antiquité ; ils oubliaient la neige. Elle tombait en abondance et donnait dans le dos de ses troupes ; le vent en la dirigeant ainsi la renvoyait au visage des Russes qui s'en trouvaient aveuglés. On se battit en furieux au milieu de ce tourbillon, à travers lequel piétinaient, marchaient, tonnaient chevaux, soldats, boulets, bombes. Une balle morte frappa le roi au cou ; il l'arracha des plis de sa cravate ; il allait la glisser dans sa poche, son cheval fut tué sous lui. — Sire, prenez le mien, lui dit Réginold. Le roi sauta sur ce nouveau cheval et dit en riant à Réginold : — Je te donne cette balle en payement. Mais à l'instant même dix dragons russes percent la mêlée, et croyant enlever Charles XII, s'emparent de Réginold. Trompés par la simplicité de son costume, ils l'avaient confondu avec le roi dont la mise plus simple le désignait autant et plus qu'un panache éclatant. A coups de pistolet et de sabre le roi brise le cercle qui s'est fermé autour de son favori et qui l'emporte ; il tue, il écarte, il pare, il blesse ; il a sauvé Réginold.

La bataille de Narva dura trois heures. Huit mille

Suédois vainquirent ce jour-là plus de cent mille Russes, commandés par un Allemand, le duc de Croï. Il est vrai qu'un fou conduisait les Suédois et que ce jour-là il neigeait. Voilà comment arrivent les grandes choses s'accomplissent les plus fameux événements dans ce monde !

L'histoire n'a jamais expliqué d'une manière satisfaisante l'absence du czar à cette bataille, une des plus considérables des temps modernes.

La victoire de Narva fut cent fois plus glorieuse pour Charles XII que la descente en Danemark. Avoir fait mettre bas les armes à plus de cent mille hommes !

En vrai roi guerrier qu'il était, Charles XII voulut passer la nuit sous sa tente, quoique le froid eût été rendu très-vif à la suite de la grande quantité de neige tombée. Il aurait pu rentrer dans Narva, délivré par lui, et où l'attendait, pour le bénir, une population exaltée. Il préféra sa tente. C'était, d'ailleurs, d'un bon général, pensait-il, de ne pas quitter sitôt le champ de bataille. Que de victoires, pour avoir trop tôt voulu en jouir, n'ont pas été suivies de défaites ! Enveloppé dans son manteau de guerre, il se jeta sur quelques peaux étendues par terre ; et après avoir félicité ses principaux officiers, Renschild, Milius, Eric, jeunes gens qu'il élevait à sa rude école, il retint près de lui Réginold. Quand ils furent seuls, il lui dit :

— Toi aussi tu t'es vaillamment battu, Réginold. — Je vous voyais, Sire, et je tâchais de faire comme vous. — Tu allais bien de toi-même, et tout seul. Et où as-tu été blessé ? — Un peu partout, mais grièvement nulle part. Je crois que je ne l'aurais pas été du tout, sans cette invasion de dragons russes dont, grâce à vous, j'ai été délivré. Je vous dois la vie. — Comprends-tu, continua Charles XII avec la volubilité de l'homme qui sort de la

fournaise du succès, un czar, un chef d'armée, qui ne se montre pas un jour de bataille ? Il n'a manqué que lui à mon bonheur pour être complet. Que d'hommes! que de canons! que de munitions de guerre! que de chariots pleins d'or nous laissent les vaincus! Dieu est pour nous; il nous a permis de triompher en Danemark, il a voulu que nous ayons soumis le czar. Encore une preuve de sa bonté pour nous, et nous aurons mis à la raison le roi de Pologne, le vaniteux Frédéric-Auguste. J'avoue ma joie, elle est profonde, immense...

Réginold soupira...

— La tienne ne serait-elle pas complète? reprit le roi avec l'affabilité onctueuse du bonheur. N'es-tu pas jeune, n'aimes-tu pas le péril comme moi ? N'as-tu pas vaincu aujourd'hui comme moi?— Sans doute, Sire, sans doute... — Envie-t-on quelque chose dans notre position? — Non... — Que reste-t-il à désirer ? cherche... imagine... rêve... — Rien. — Peut-être, dit Charles... Cela t'étonne, ami ? — Les ambitions sont si nombreuses et si cachées... — Je n'appelle pas cela de l'ambition. Ce que j'éprouve et ce que tu sens toi-même en ce moment, c'est le besoin de dire à quelqu'un ce qu'on a dans l'âme, c'est de partager ces ravissements de joie et d'orgueil trop vastes pour être contenus par un seul, trop précieux pour être confiés à tout le monde... L'amitié a l'habitude d'être une confidente; ce n'est plus un plaisir de lui dire ce qui ne lui causera pas une assez grande surprise, ce n'est qu'un devoir.

Après un temps de silence assez long, pendant lequel se croisaient hors de la tente royale les cris des sentinelles, Charles XII reprit :

— Par quelle bizarrerie le portrait de la comtesse de Kœnigsmarck s'est-il trouvé sous ma main, l'autre jour, dans la chaumière de ce bûcheron?

Le moment est venu, pensa Réginold qui n'avait pas souhaité qu'il vînt.

— Sire, répondit-il en remontant au propos qui précédait la question que lui adressait le roi, je crois que ce besoin de répandre au dehors l'émotion heureuse dont on est plein, appelle un sentiment moins calme que l'amitié. —L'amour? —Oui, Sire. —Les poëtes le veulent ainsi. Mais les poëtes savent-ils ce qu'ils disent?... Revenons à ce portrait. Comment était-il dans ta poche quand je te l'ai vu jeter dans la mer... ou que je l'ai cru ainsi?... —Je ne l'avais pas jeté, bégaya Réginold. —Et pourquoi m'avoir trompé? Dans quel but?

Réginold ne savait que répondre. La vérité était impossible à dire après l'avoir tue jusqu'alors... Le mensonge... franchement, il ne sut pas s'il en commettait un en répondant, dans le trouble où il était :

— Je ne l'ai pas jeté, Sire, parce que j'ai pensé que votre ordre n'était pas sincère... J'ai pensé que le sacrifice que vous me commandiez était au-dessus de vos forces, puisque vous n'osiez pas l'accomplir vous-même... J'ai pensé... — Tu as beaucoup pensé en si peu de temps, interrompit le roi à demi satisfait. —Sire, si j'ai mal fait, excusez-moi... votre intérêt seul... —Tu tenais donc beaucoup à ce que je ne cessasse pas d'aimer la comtesse de Kœnigsmarck? —Mon zèle, Sire, ne raisonnait pas aussi scrupuleusement peut-être... —Je ne t'en veux pas, continua le roi en souriant, car je serais injuste. Je puis te le dire sans crainte, maintenant que nous sommes au-delà de la Baltique, sur le chemin de Moscou, sur la grande route de l'Asie, loin de Stockholm, qui ne nous reverra peut-être pas de longtemps; oui, je puis te le dire, ami, je n'ai jamais sincèrement rompu avec cette ardente et dangereuse passion pour la comtesse. Ainsi, ta désobéissance était au fond d'accord avec ma pensée,

si elle trahissait ma volonté. Le roi te blâme, l'homme te pardonne; il fait plus, il t'en aime davantage.

Réginold sentit de nouveau, et plus acérées que jamais, les pointes triangulaires de la jalousie lui entrer au vif dans le cœur.

— Juge, poursuivit le roi, si j'ai le droit de t'en vouloir beaucoup pour n'avoir pas exécuté mes volontés quand je te commandais de noyer ce portrait de la comtesse : persécuté par son souvenir, poursuivi par son image depuis Stockholm jusqu'à Copenhague, douloureusement préoccupé de la pensée que je ne la reverrais plus ; car, enfin, j'ai un cœur, je suis homme pour toi, pour mon ami, si je ne dois et ne veux être qu'une tête de fer et un cœur de bronze pour l'histoire ; jour et nuit, calme ou l'épée à la main, n'ayant jamais qu'elle devant mes yeux, je donnai l'ordre, pendant notre séjour à Copenhague, qu'on la ramenât près de moi, ne pouvant plus me passer de sa vue... Un rapide vaisseau fit voile pour Stockholm... — Sire, qu'avez-vous fait? s'écria vivement, trop vivement Réginold, oubliant que son cri de jalousie le trahissait. — Tu ne sais pas tout encore. — J'écoute, Sire, dit Réginold, sur le cœur duquel chaque parole du roi faisait maintenant l'effet de la piqûre d'un serpent : c'était douloureux et froid. — Non, tu ne sais pas tout encore. La comtesse de Kœnigsmarck, sa demoiselle d'honneur Georgina, qu'en partant nous avions laissées à Stockholm, eh bien ! elles étaient toutes les deux à Copenhague pendant que nous y étions aussi. Ne t'étonnes-tu pas de cela ? — Oui... Sire... mais oui, beaucoup... et ensuite?... — Le baron de Sandel donna, tu t'en souviens, une grande fête dans son palais? — Il sait tout, pensa Réginold. — Les rois, poursuivit Charles XII répondant à la pensée de son favori, savent tout quand ils le veulent bien... or ces deux dames — tu vas être encore plus surpris —

assistaient l'une et l'autre à cette fête sous des habits de nymphe... — Vous les y avez vues vous-même ? vous y étiez donc ?... vous... — Je n'étais pas à ce bal... — Cependant, Sire, comment ?... — Écoute-moi toujours... Mais est-ce que je n'entends pas comme une rumeur, une plainte dans l'éloignement ? prêtons l'oreille... — On dirait la voix d'Olof... — Effectivement... mais j'achève le récit de mon aventure. Dans une de ces minutes d'ivresse où l'on se croit tout permis parce qu'on aime, parce qu'on est jeune, parce que... — Parce qu'on est roi, Sire. — Hélas oui, mon Réginold, un peu parce qu'on est roi... Mais comme tu me sembles pâle ! dit le roi après avoir écarté le rideau de soie qui couvrait le petit carreau enchâssé dans le corps de sa tente, par où il découvrait une grande partie du camp. La lune, brillante comme le soleil pendant cette nuit de neige, avait alors éclairé le visage de Réginold et le roi avait été encore plus frappé de l'extrême et subite décoloration de son confident. Oui, continua-t-il, on ose tout parce qu'on est roi... J'osai donc commander à quatre agents secrets et masqués de s'introduire au bal du baron de Sandel et d'enlever pour la conduire à mon vaisseau la comtesse de Kœnigsmarck... — Et ils l'ont enlevée !

Réginold porta la main à la poigné de son sabre qu'il tira à demi.

— Tu oublies, Réginold, qu'ils exécutaient mes ordres... Ta colère chevaleresque en ce moment... — Vous avez raison, Sire, j'oubliais cela... La comtesse de Kœnigsmarck fut donc enlevée à ce bal et conduite à bord de mon vaisseau. — Mais, rengaîne ton sabre, puisque je t'ai dit et je te répète que tout ceci se faisait par mon ordre, pour mon bon plaisir, comme on dit à la cour de France. — Sire, votre histoire est longue... — T'ennuierait-elle ? — Non, Sire, elle... je vous dirai plus tard ce qu'elle m'a fait éprouver.

Il ne fut jamais possible à Réginold, en écoutant la fin du récit que lui faisait le roi, de repousser dans le fourreau la lame de son sabre.

— Et ils l'ont enlevée ! répéta Réginold. — J'étais couché quand la comtesse fut conduite à bord du *Charles XI*... — Vous étiez couché... murmura Réginold... — On me prévient alors que mes quatre émissaires l'ont enlevée à la fin du bal, dans la confusion de la sortie. — Dans la confusion de la sortie... redit en frémissant Réginold... — Elle était masquée et dans son costume de nymphe.—Enfin, Sire, enfin !...—Tu es bien pressé, mon Réginold. Le plaisir te rend exigeant... —L'histoire est en effet si intéresante ! — Je m'habille, je passe au grand salon du vaisseau... nous voilà en présence. Je prie la comtesse de se démasquer... elle résiste...

Toute la lame de Réginold était presque hors du fourreau, sans que ni lui ni le roi se fussent aperçus de cette incroyable action.

— Elle résiste, répète le roi, je tombe à ses pieds... elle retire enfin son masque... Ce n'était pas la comtesse !!

La poitrine de Réginold ne se brisa pas ; il respira, il retrouva quelque sang-froid.

— Et quelle était, Sire, cette femme ?

Avant de répondre, Charles XII se mit à rire si longtemps et si franchement au souvenir de cette bizarre mystification, que la sombre jalousie de Réginold se trouva presque dissipée.

— Cette femme, dit-il ensuite, qu'on avait enlevée parce qu'elle était exactement masquée comme la comtesse de Kœnigsmarck...

Réginold se souvint, en effet, que douze ou quinze femmes étaient déguisées en nymphes au bal du baron de Sandel, et que cette uniformité de costume l'avait trompé lui-même.

— Eh bien ! cette femme, poursuivit Charles XII, était laide, peu jeune, rouge feu, et était, ce qu'elle m'avoua, la propriété légitime d'un conseiller danois. Mon embarras fut grand. Heureusement qu'elle ne savait pas que j'étais le roi de Suède... Je lui fis des excuses, et un très-beau cadeau qu'elle remporta avec sa vertu. — Quelle romanesque aventure, Sire ! — Pas plus romanesque que notre victoire sur cent vingt mille Russes. — Votre Majesté a raison. — Comment mes quatre hommes s'étaient-ils trompés ? comment cette femme de conseiller danois portait-elle le même costume de nymphe que la comtesse de Kœnigsmarck... ? Je n'ai pas eu le temps de méditer là-dessus. La guerre m'a emporté. Mais ceci nous prouve que les plus énergiques résolutions ne sont rien si leur sacrifice n'est pas sans cesse renouvelé; et surtout si l'objet de la passion combattue ne demeure pas toujours loin du désir qui l'attire, l'appelle, l'aspire de son souffle de feu... Trop près de la comtesse, j'ai voulu la voir encore... j'ai cédé... j'ai fléchi... j'ai été trompé... tant mieux ! Je dois, il est vrai, mon triomphe au seul hasard... n'importe !... jen profiterai comme si je l'avais conquis et mérité... Nous sommes déjà loin de la Suède par cette victoire de Narva qui nous appelle à Mouscou... J'ai mis mon cœur au bout de mon épée et j'en ai tourné la pointe vers l'Asie.

La même voix plaintive et gémissante que le roi et Réginold avaient déjà entendue, éclata, mais cette fois à quelques pas de la tente royale : il ne fut plus permis de douter que c'était celle du géant Olof. En chancelant, il entra dans la tente. Il brandissait un large sabre de dragon.

— Sire... bégaya pesamment Olof, mais d'une voix pleine de sensibilité et les yeux mouillés de larmes... Sire... le cœur me saigne, je frémis quand je songe aux

horreurs, aux crimes que la guerre entraîne après elle... La guerre... voyez-vous... c'est la guerre... et la guerre, c'est... — Olof, interrompit sévèrement le roi, tu t'es conduit en bon soldat, j'en conviens, pendant la victorieuse journée d'aujourd'hui ; mais ce n'est pas une raison pour enfreindre l'impérieuse loi que j'ai proclamée en Suède, la loi qui défend sous peine de mort à mes officiers de boire quelque vin, quelque liqueur que ce soit. Tu passeras, j'en suis désolé, par un conseil de guerre... et il fera son devoir. — Je disais donc que la guerre... poursuivit Olof, est un amas de crautés les plus noires... si bien, Sire, qu'ayant trouvé sur mon chemin, en rentrant au camp, dix prisonniers moscovites qui n'ont pas voulu crier : Vive le roi de Suède!... qui est vous... je les ai fait immédiatement passer tous les dix par les armes... pauvres gens!... tous les dix !... Ah ! c'est un dur sacrifice... ils m'ont déchiré l'ame... Mais quel est le monstre qui a inventé la guerre? — Tu les a fait passer par les armes?... mais non... — Mais oui, Sire... — Dix prisonniers? l'indignation du roi sortait par ses yeux.— J'en pleurerai toute ma vie... ma sensibilité... Sire... ma pitié dans ce moment-là... mon émotion... ma tendresse... — Au diable ta tendresse et ton émotion ! — Je croyais n'avoir plus qu'à pleurer sur leur sort, quand j'ai rencontré encore, à quelque trois cents pas d'ici, cinq jeunes enfants, tous cinq charmants, qui vous maudissaient parce que leurs pères, en fuyant, se sont noyés dans la rivière de Narva... ils ne pouvaient se consoler de cette perte... ils m'ont fait véritablement pitié... sait-on bien ce que c'est que des enfants... des pères?... cinq enfants... cinq pères !...

Olof sortit un long mouchoir de sa poche pour essuyer ses larmes qui coulaient en pluie d'orage sur ses baudriers.

Il continua les yeux levés au ciel :

— Touché du sort de ces cinq malheureux enfants... ah ! Sire, si vous les aviez vus ! ils vous auraient inspiré le même intérêt... je les ai fait jeter dans la rivière pour qu'ils ne fussent pas séparés de leurs pères... Oh ! la guerre !... la guerre !... mon cœur saigne... se brise... se fend... s'indigne... — Olof, s'écria Charles XII, dont les pieds creusaient le sol de la tente, tant il contenait difficilement sa colère, ta sensibilité est des plus rares... tu as le vin cruellement tendre... — Je ne le sais que trop, Sire... c'est mon malheur... c'est le malheur de ma vie... Je suis trop délicat pour faire la guerre... — Nous verrons comment te récompensera demain de cette incomparable humanité le conseil de guerre qui va s'assembler pour juger ton cas d'ivrognerie. Ignorais-tu la loi que j'ai publiée à Stockholm ? l'as-tu oubliée ?

— Non, Sire... elle n'est ni oublié... ni ignorée...

— Pourquoi l'as-tu violée alors ? — Je ne l'ai pas violée. — Olof ! Olof !... — Sire, je suis gris depuis la loi... Il vous souvient que vous la fîtes après avoir dîné... eh bien ! c'est toujours le même vin... je n'en ai pas bu d'autre... jamais d'autre... jamais ! — Quoi ! voudrais-tu me faire croire ? — Sire, m'a-t-on vu boire ?... qui donc m'a vu boire ? — Ton ivresse dure depuis si longtemps ? — J'espère qu'elle durera toujours... Sire... C'est une ivresse solide, éternelle... chronique comme la sensibilité qui m'honore et qui m'oppresse..... Quand donc mes yeux cesseront-ils d'être témoins du douloureux spectacle de la guerre ? Oh ! le sang ! le sang !...

Malgré l'étonnement sans fin que lui causait l'étrange sensibilité d'Olof, excellent soldat du reste, Charles ne put s'empêcher de se tourner vers un coin obscur de son immense tente, pour rire sans bruit aux raisons qu'il lui donnait, le plus naturellement du monde, pour expli-

quer, commenter, annoter et justifier son ivresse, cette miraculeuse ivresse qui, s'engendrant d'elle-même, se prolongeait sans interruption depuis plusieurs mois. L'excuse lui parut à la fois si naïve et si colossale qu'elle arrêta sa colère.

Toujours inondé de pleurs, Olof reprit :

— Je me repliais vers le camp, ému comme vous me voyez, Sire, quand j'ai rencontré deux jeunes femmes qu'on emmenait prisonières. Elles m'ont reconnu, m'ont appelé par mon nom... leur prière m'a touché... — Et tu les as aussi fait passer par les armes? — Non... — Que leur as-tu fait? parle! — Elles se sont réclamées hautement de vous. — Ensuite? — Elles m'ont dit : présentez-nous au roi... Nous voulons parler au roi... rien qu'au roi... — Où sont-elles? — A cent pas de votre tente. Elles attendent... — Qu'elles viennent... Accompagne-les jusqu'ici et va ensuite te reposer. — Ah! Sire, dit Olof en se retirant, si je rencontre sur mon chemin des gens du parti ennemi, de malheureux vaincus, quelques vieillards ruinés par la guerre, ce fléau des nations... — Dieu les préserve avec le plus grand soin de ta présence et surtout de ton humanité! — D'ailleurs, je te défends, entends-tu bien, de t'attendrir... Si tu es sensible à l'égard de qui que ce soit, femme, vieillard, enfant, prends garde à toi, Olof! — Sire, mes larmes... — La peste soit de tes larmes!... — Sire, un cœur généreux... — Tu m'as entendu!... Fais entrer ces femmes.

Et Olof sortit de la tente du roi comme il y était entré, c'est-à-dire en inclinant tantôt à droite, tantôt à gauche, et en versant abondamment des pleurs.

— Olof! — Sire! à vos ordres.

Le roi avait rappelé le géant beaucoup trop sensible.

— Olof, a-t-on à me donner aujourd'hui des nouvelles du pauvre chevalier Megret? — Sire... il va mieux...

— J'en suis charmé. — Beaucoup mieux. — Est-il sauvé ? Que disent les médecins ? Je donnerais vingt de mes meilleurs officiers pour le conserver ; mais sa blessure était si profonde, si dangereuse... — On espère beaucoup, Sire... Il a déjà demandé... — Quoi ? Qu'on lui donne tout ce qu'il voudra !... que ses moindres caprices soient satisfaits ! — Il a demandé... — A manger ? C'est le cri de tous les malades ; mais qu'on soit prudent...
— Non, Sire, il n'a pas encore demandé à manger. Il a demandé...—A boire ?— Non, Sire... dès que le chevalier Megret a eu recouvré l'intelligence, il a aussitôt demandé des cartes à jouer.

Le roi sourit, très-heureux d'apprendre ces bonnes nouvelles. Il fit signe à Olof de sortir pour introduire les deux jeunes prisonnières échappées par miracle à la désastreuse sensibilité d'Olof.

— Il me semble, dit le roi à Réginold, un instant après la vineuse sortie d'Olof, qu'il s'opère un mouvement particulier dans le camp. Depuis minuit je crois entendre un grand bruit... Quelle heure est-il ? — Deux heures, Sire. — Regarde par le carreau... examine au loin.

Réginold écarta le petit rideau jeté sur la vitre.

— Sire, dit-il des masses considérables d'hommes se portent de ce côté. — Sont-ce des Suédois ?... — Je ne crois pas, Sire.—Mais, à combien estimes-tu leur nombre ?

Après un moment de silence, Réginold dit :

—Sire, ce sont des Moscovites, et ils sont au moins trente mille. — Allons donc ! trente mille ! tu ne vois pas bien. — Sire, la lune éclaire le camp comme s'il était midi. J'assure à Votre Majesté qu'ils sont au moins trente mille. Ils couvrent le camp... Ils s'avancent toujours...
— Mais y songes-tu ? Il y a là de quoi avaler dix armées

comme la nôtre, réduite à six mille hommes... — Il se détache de ce corps d'armée un homme à cheval... Je crois reconnaître le général Renschild. — Il y a donc des Suédois parmi eux ? Quel récit me fais-tu là ? ... Es-tu bien éveillé ? — Parfaitement éveillé, Sire. — Tu prétends voir des Suédois ?... — Beaucoup plus, maintenant que ces troupes s'approchent de nous. — En vérité... — Quelques-uns, Sire, ont l'air de servir d'escorte. — Et ils conduisent les Moscovites dans mon camp ?... Mais ce serait une trahison ! une trahison est impossible.

Le roi qui s'était renversé sur son lit de peaux, se leva brusquement pour voir lui-même...

Mais le côté de la tente, diamétralement opposé à celui par où Réginold avait aperçu ce fantastique corps d'armée russe, qui marchait en silence, guidé par des Suédois, s'écarta tout à coup, et Olof, précédant deux femmes, les deux prisonnières, s'écria :

— Sire, les voici !

Leur visage était voilé, et une corde les liait l'une à l'autre par le bras.

Le roi et Réginold furent un instant partagés entre le désir de connaître ce qu'était cette masse d'hommes répandue dans le camp, et celui déjà si éveillé en eux de voir les deux prisonnières amenées par Olof.

Une main du dehors ouvrit, sur ces entrefaites, l'autre côté de la tente royale ; c'était le général Renschild.

— Sire, dit-il, je vous amène une aile entière de l'armée ennemie, trente mille soldats moscovites qui demandent à capituler. — Et sans condition ? — Sans condition, Sire. Le général Vède, qui les commande, vous remet son épée... — J'accepte, dit le roi, en ouvrant largement sa tente et après avoir fait signe aux deux prisonnières d'y demeurer et d'attendre.

Alors un tableau que la victoire seule peut offrir à un roi, se produisit sous le plus doux, le plus limpide clair de lune d'une nuit d'hiver dans le Nord. Trente mille soldats russes, le front nu, défilèrent devant le jeune roi de Suède et entre deux haies formées de sept mille Suédois. Sept mille hommes en virent trente mille déposer les armes à leurs pieds. Ces armes étaient des épées en petit nombre, des lances d'une prodigieuse longueur, des flèches comme au temps de Mithridate, des bâtons noueux, quelques fusils et beaucoup de massues. Car les troupes du czar, appelées des quatre points cardinaux, venues de tous les vents, ramassées dans les bois, les forêts et tous les coins enfin de son vaste et sauvage empire, réunissaient d'innombrables types de population. Attila avait moins de Barbares dans ses poudreuses armées.

Les uns, au nez écrasé, montaient, sans selle, de petits chevaux barbus comme des chèvres ; les autres en montaient qui étaient hauts comme des tours. Les uns laissaient pendre des chevelures incultes qui leur tombaient jusqu'aux jambes, qu'il avaient nues ou grossièrement entourées d'épaisses toiles. Toutes les nuances de cheveux se montraient pêle-mêle : le noir crépu, le rouge ardent, le blond soyeux; les visages de ces troupeaux d'hommes n'étalaient pas de moindres contrastes. On voyait la chair rose de l'Allemand des bords du Rhin, et le teint jaune cuivré de l'habitant du Caucase. Ces phalanges bariolées, sombres, vaincues, inconnues les unes aux autres, rappelaient les armées bibliques d'Artaxerxès Longue-Main, et de Darius, fils d'Hystaspe, au temps des mages. Un roi de dix-neuf ans était le héros de ce triomphe qui n'avait coûté qu'une bataille de trois heures. Charles XII se montra grand, comme tout ce qui est véritablement puissant. Il ne garda auprès de lui, que les généraux moscovites.

Officiers et soldats furent libres. Jamais, il est vrai, il n'aurait pu les nourrir... sa grandeur fut aussi de l'économie.

Quand ce cortége de plusieurs lieues se fut écoulé, le roi rentra dans sa tente, et il dit aux deux prisonnières :

— Maintenant, à vous. Vous êtes Russes, par conséquent mes prisonnières. Je vous ordonne d'abord de montrer vos visages. — Regardez, Sire.

Charles XII et Réginold reculèrent. L'étonnement de l'un ne peut se comparer qu'à l'étonnement de l'autre, en voyant le visage des deux prisonnières :

L'une des deux prisonnières était la belle comtesse de Kœnigsmarck, l'autre la belle Georgina, sa demoiselle d'honneur.

La fausse comtesse, en soulevant gracieusement son voile autour du front, avait ri comme on a peu l'habitude de rire dans une pareille position.

—L'aventure est unique, ajouta la demoiselle d'honneur ou la véritable comtesse, nous sommes vos prisonnières, Sire. Oh ! c'est bien nous; vous nous regarderiez encore plus longtemps et vous seriez encore plus surpris, que vous auriez toujours devant vos yeux la comtesse de Kœnigsmarck et moi sa fidèle suivante. — Ne pas avoir vu aujourd'hui le czar, repartit Charles XII, était déjà un prodige assez grand, mais vous voir toutes deux est, je l'avoue, un prodige plus étonnant encore. Mais comment êtes-vous ici, à Narva, sur un champ de bataille qui fume encore, parmi les troupes ennemies? Toute ma raison ne suffit pas pour croire à ce que je ne puis pourtant pas nier. — Ni la mienne, ajouta Réginold en coupant avec son sabre la corde qui liait les deux prisonnières.

Les deux femmes rirent encore beaucoup, pendant cette opération, mais la comtesse ou la fausse Georgina s'abandonna à sa gaieté beaucoup plus naturellement que

l'autre, dont le visage portait les altérations d'un vive souffrance physique et morale.

— Je trouve, continua la demoiselle d'honneur sans perdre son hilarité, que vous nous rendez bien vite à la liberté. Quoi! sans jugement... c'est d'une générosité... — Mais non pas sans interrogatoire, dit Réginold... Comment êtes-vous ici? encore une fois, encore mille fois, permettez-nous cette question. — Pour vous faire la guerre...— Expliquez autrement ce miracle. — Non, nous étions réellement avec nos amis vos ennemis pour les aider à vous battre... — Je vais m'adresser à votre compagne, reprit le roi, si vous ne répondez pas plus raisonnablement. — Nous voulions voir la guerre; cette émotion nous plaisait... nous désirions nous trouver à une bataille, puisque vous tenez tant à connaître le secret de notre présence ici. Quelle femme dont la curiosité est un peu épuisée n'a eu comme nous ce désir dans sa vie? Mais nous deux, madame la comtesse et moi, nous nous sommes senti le mâle courage de notre désir. Nous rêvions avec l'impatience naturelle à notre sexe les délices du danger, nous voulions voir le feu de cent pièces de canon, le choc, la mêlée, la lutte ardente, les grands coups de sabre, la bataille..... et nous nous sommes embarquées à Copenhague le jour de votre départ; nous vous avons suivis... Nous nous sommes satisfaites, mais la curiosité nous a punies. Dans une retraite rapide, les Russes ont enveloppé l'endroit où nous avions placé notre observatoire. A votre tour vous avez poursuivi pied à pied les Russes que vous avez chassés de cette position. Et naturellement alors le terrain où nous étions s'est trouvé occupé par vos soldats, qui nous ont faites prisonnières en votre nom. Et voilà comment, ajouta la charmante historienne, nous sommes ici, dans votre tente, Sire, où nous n'aurions pas manqué de venir demain vous complimenter sur votre brillant succès, quoi-

que nous appartenions, madame la comtesse et moi, à une autre cour que la vôtre. Une telle fantaisie à satisfaire ne coûte pas moins, Sire, mais on s'en souvient du moins toute la vie. — Celle-ci pouvait vous coûter la vie, répliqua le roi. Les balles ne respectent pas les jolies femmes. — Pourquoi donc, Sire, puisqu'elles ne touchent pas aux jeunes rois braves et téméraires? — Ne nous y fions ni vous ni moi, madame, dit le roi en cessant de parler à la demoiselle d'honneur pour prendre la main de la fausse comtesse et lui dire : Madame, la tente d'un roi, quelque lustre que lui donne la victoire, est peu faite pour une personne habituée comme vous aux mille délicatesses de la vie. Je vais ordonner qu'un détachement de mes troupes vous accompagne jusque dans Narva même ; j'espère qu'elles sauront vous empêcher d'être une seconde fois prisonnières.

Georgina, à qui le roi parlait pour la première fois depuis qu'elle était sous la tente, remercia Charles XII par quelques paroles moins brillantes que celles de sa compagne, et laissant tomber son voile, sur lequel la neige avait brodé des perles, elle salua pour se retirer. Réginold s'empressait de la suivre pour commander l'escorte chargée de l'accompagner jusqu'à Narva, lorsque le roi, qui poursuivait aussi sa pensée, se hâta de dire à la prétendue demoiselle d'honneur qu'il avait à s'entretenir un instant avec elle. Il la mena ensuite au fond de la tente, ce qui permit à Réginold de rester seul avec la fausse comtesse de Kœnigsmarck. Le roi veut éclaircir, pensa Réginold, l'énigme du portrait ; la scène dans la forêt a rempli son esprit de doutes ; si la demoiselle d'honneur parle trop, je suis perdu ; le roi sera instruit de mon amour, et le sien dont il m'a confirmé la puissance, le sien qui s'est rallumé par le hasard bien inexplicable qui amène ici la comtesse, se révoltera d'un rivalité dont je vais

subir le châtiment. La clarté précèdera l'explosion, et l'explosion sera fatale; je sens que cette minute est suprême : qu'elle décide donc de mon avenir, de ma vie ou de ma mort.

— Madame, dit-il à la fausse comtesse de Kœnigsmarck, une explication orageuse est restée suspendue entre nous depuis le bal chez le baron de Sandel, à Copenhague. Vous échappâtes par la fuite à l'éclaircissement qui allait tomber malgré vous de vos lèvres. Inutilement je vous cherchai partout dans ce bal : on eût dit qu'une main invisible prenait soin de confondre mes poursuites en vous dérobant à moi dès que je croyais vous tenir. Le hasard, puisque ce n'est que le hasard, nous réunit sous la tente du roi ; le hasard veut que cet instant soit à moi seul ; la victoire que vient de remporter mon maître, m'apprend qu'il faut profiter de la fortune. Que le passé s'éclaircisse donc pour moi... — Maïs si ma pensée, monsieur, répondit Georgina, était pour toujours prisonnière? — Je trancherais le lien qui l'enchaîne, comme j'ai séparé celui qui vous retenait tantôt au bras de votre demoiselle d'honneur. — Vous ne le pourriez pas aussi facilement. — Que je connaisse au moins ce lien, dit d'une voix plus haute Réginold, dont le regard ne cessait d'accompagner l'éloignement du roi et de la comtesse dans une des profondeurs de la tente.

Georgina se tut.

— Votre silence, madame, n'arrêtera pas ma résolution ; je parlerai, et ici du moins vous n'éviterez pas les explications par la fuite. — Je vois que je suis toujours votre prisonnière. — Sur parole, du moins. Mais que s'est-il donc passé dans votre âme, poursuivit Réginold, parfaitement rassuré par la distance où se trouvaient le roi et la comtesse de Kœnigsmarck, pour qu'après m'avoir aimé en Suède, vous ayez prêté une oreille facile aux confidences du roi ?... Vous l'avez avoué chez le baron de

Sandel... Je n'ai plus d'aveu à vous arracher sur ce point... — Non... — Et vous en convenez une seconde fois? — Si j'ai dit la vérité alors, pourquoi craindre aujourd'hui de la redire? — Horrible vérité! Mais pareil supplice n'a jamais été enduré par personne... D'abord, votre étrange conduite m'avait semblé le résultat d'une coquetterie de femme de cour qui veut plaire à tout le monde de peur d'en aimer trop un seul... — Moi, de la coquetterie!..... avec vous? — Tenez, madame, c'était plus que de la coquetterie, et je ne sais plus quel nom donner à cela... car le roi, de son côté, pouvait se croire comme il peut toujours se croire aimé de vous... et, tandis qu'il vivait sous le charme de cette erreur... si toutefois c'est une erreur... vous m'engagiez à Stockholm à le détourner de faire la guerre... vous m'entraîniez adroitement à le trahir, lui, mon ami, mon bienfaiteur... mon roi!... Je l'ai soupçonné depuis, et votre silence en ce moment n'affaiblit pas en moi cet affreux soupçon...

Quoique la tente royale ne fût éclairée que par la lumière brumeuse, vacillante d'une lampe de fer posée au bord d'une table, Réginold aperçut l'effet produit par ses dernières paroles sur l'esprit de Georgina. Il vit pâlir ses joues, frémir ses lèvres sensibles et fières, le sang descendre rapidement au cœur et les larmes monter aux yeux.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il ensuite avec véhémence... — Mais, monsieur, pareille question faite à une personne comme moi... — C'est que je ne vous comprends guère, madame, reprit le jeune Réginold, qui ne voulait laisser en arrière aucun doute, et qui comme Empédocle se jetait dans l'abîme embrasé pour mieux l'étudier. Qui êtes-vous?... osa-t-il répéter... Je vous parle aussi à Stockholm du chevalier Megret, autre rivalité qui gravite autour de la rivalité du roi; je vous dis

que le chevalier, homme d'entreprise et d'audace, rôde autour de votre palais, qu'il a des intelligences nocturnes avec vos domestiques, qu'il s'est introduit chez vous... Vous me répondez en riant que vous n'avez jamais vu, que vous ne connaisse pas le chevalier Megret... Je vous crus alors, je ne vous crois plus maintenant... je ne crois plus rien de ce qui vient de vous... — Oh! sans doute, le chevalier Megret, répondit avec une hauteur émue Georgina, avait des intelligences avec mes domestiques pour s'introduire chez moi; sans doute, il rôdait nuitamment autour de mon palais, mais savez-vous ce qu'il attendait de moi?... voici ce qu'il voulait... — Qu'est-ce donc?...

Georgina tira de sa poche un petit écrin qu'elle remit à Réginold.

— Vous verrez....

Réginold, qui voulut voir tout de suite, ouvrit l'écrin, s'approcha de la lampe, et quand il eut examiné ce qu'il contenait, il sourit, le referma et le rendit à Georgina...

— En effet, dit-il, quand on connaît le chevalier Megret, on ne peut douter ni du prix qu'il doit attacher à un pareil trésor, ni des folies qu'il est capable de faire pour se le procurer. Que n'ai-je les moyens d'interpréter ainsi en votre faveur ces lettres écrites par vous au roi, et le don si expressif de votre portrait.... Mais ce portrait que vous lui avez donné, est-ce bien, madame, celui de la comtesse de Kœnigsmarck?... ajouta Réginold en posant son regard sur celui de Georgina, qui fléchit, et qui, pour ainsi dire, tomba moralement écrasée. — Mais oui, ce portrait, balbutia Georgina.... c'est le mien.... — Sans doute.... mais est-ce celui de la comtesse de Kœnigsmarck? — Je ne vous comprends pas, monsieur... — Vous ne me comprenez pas?... — Non.... — Cette dis-

tinction entre vous et la comtesse de Kœnigsmarck vous paraît obscure.... subtile.... impossible?....

Georgina n'eut plus le sentiment de la réplique.

— Tenez! madame, s'écria Réginold, voulez-vous, que je vous le dise, vous et votre demoiselle d'honneur, vous nous jouez tous les deux, le roi Charles XII et moi... Dans quel but? je l'ignore... j'ai cherché sans résultat... mais je jurerais que vous et elle nous trompez depuis longtemps... Le roi a trop d'occupations sérieuses pour voir les fils de cette intrigue tramée par vos jolies mains autour de lui et de moi... Il s'y prend, il tombe, il se relève sans se douter de rien... Il n'en est pas ainsi de moi... mille doutes m'assiégent, me pressent... mille questions que vous avez fait naître en moi demandent une réponse... je n'en ai qu'une à leur donner jusqu'ici, c'est celle-ci : Nous sommes joués par vous. Votre pâleur m'a déjà confirmé tout ce que je soupçonne, madame... Dites la vérité. Il n'y a plus que cela à dire. — Vous l'avez dite pour moi, monsieur, répondit Georgina en baissant la tête et en exhalant un soupir qui sembla la soulager du poids d'un lourd mensonge longtemps porté sur le cœur... — Je ne me trompais donc pas! s'écria Réginold, tout aussi épouvanté de cette révélation que s'il ne l'eût pas pressentie... — Non, monsieur... — Tout était un jeu, un mensonge, une comédie, votre nom, votre titre... — Oui... — Votre amour pour moi?... — Oh! cela, non... dit Georgina avec un profond accent de vérité... — Mais vous n'êtes pas la comtesse de Kœnigsmarck? — Je ne la suis pas... c'est vrai... mais si vous me trahissez, je suis perdue. — Vous?... — Mon père est perdu, ce qui est plus que moi. — Votre père? — Oui.. — Comment se trouve-t-il mêlé à cette intrigue, qui, après m'avoir étonné.... me fait réfléchir d'une manière plus grave..... Votre père est perdu si je par-

le !....Qui donc le perdrait ?....— Je ne suis pas seule ici... — Mais, quelle est donc, en effet, cette dame qui vous accompagne ? — Vous me jurez... — Tout ce qui ne pourra nuire ni à l'honneur ni à la vie du roi... — — Eh bien ! Oh ! non, je ne puis le dire... Dieu me punirait de cette imprudence. — Madame, plus de réticence, plus d'hésitation, plus rien ; parlez, ou je vous accuse de mensonge et d'infamie... car le roi est en jeu ici.... et mon honneur veut que j'éclaire ce mystère ou que je le dévoile à l'instant. — Je ne crains que votre opinion... — Parlez... — Mais mon père passera de la prison au cachot éternel. — Votre père est prisonnier ?... — Du czar... — Son nom ? — Le comte de Mélander. — N'importe son nom !... Où est il prisonnier ? — A Tornéa, au fond du golfe de Bothnie.

Réginold s'approcha de la table, et en écrivant, il continua à dire :

— Nous avons ici de quoi racheter dix mille prisonniers comme votre père. Ce que j'écris est un cartel d'échange... Je rends deux généraux russes pour votre père...

Réginold souleva ensuite le pan de toile qui fermait l'entrée de la tente ; il appela un soldat : — Ceci au général Vède ! la réponse tout de suite ! allez.— Dans cinq minutes, madame, vous aurez dans vos mains la liberté de votre père, dans vingt jours il vous pressera dans ses bras. Vous pouvez parler maintenant.

Mais Georgina ne parla pas tout de suite : les remerciements, les sanglots, la joie, le bonheur, l'étonnement suspendirent pendant plusieurs minutes le libre usage de ses facultés. Celui qu'elle aimait lui rendait son père !...

— Puisque je puis tout dire maintenant.... — Sans crainte.... — La personne qui m'accompagne.... — Ne,

craignez plus rien, vous dis-je... — Elle a tant d'influence, de crédit, d'esprit.... — Parlez.... oh ! parlez ! — C'est la comtesse de Kœnigsmarck ! — Elle ! — Comme je suis Georgina Mélander, la fille du comte de Mélander qui vous devra la vie et la liberté. — Voilà sa liberté, madame, dit Réginold en remettant à Georgina l'acceptation par le général Vède de l'échange de son père avec deux généraux russes faits prisonniers dans la journée. L'autre est la comtesse de Kœnigsmarck !... répéta Réginold... Mais pourquoi cette substitution ?... dans quel intérêt que je ne devine pas encore ? — Vous m'avez parlé en termes de reproches du conseil que je vous donnai d'engager le roi à ne pas faire la guerre lorsque nous étions à Stockholm. Savez-vous quelle personne me poussait à vous inspirer cette idée ?... La comtesse de Kœnigsmarck... Ah ! elle m'a tenue si longtemps sous sa dépendance que je n'ai plus à balancer entre elle et vous, elle qui tenait des chaînes suspendues sur la tête de mon père, et vous qui m'accusez de tromper votre amour.

— Je marche encore dans la plus profonde obscurité, murmurait Rénigold, mais il me semble qu'une faible lueur m'apparaît au bout de ces voûtes ténébreuses. Continuez.... — Le roi partit cependant ; vous le suivîtes à la guerre ; la flotte appareilla du port de Carlscrona. Vous vous souvenez de la goëlette qui rallia l'escadre et lui échappa sans avoir été punie ? — Oui... vous savez cela ? Vous souvenez-vous de cette même goëlette qui, attachant une lanterne jaune à son mât, vous entraîna dans une passe où devait infailliblement périr la moitié de l'escadre ? — Cette nuit ne s'effacera jamais de mon souvenir... mais comment ce fait, parvenu à votre connaissance, trouve-t-il place ici ?.... — Vous souvenez-vous des femmes habillées en nymphes au bal du baron de Sandel, et cause de la confusion de vos recherches

lorsque vous poursuivîtes après notre entrevue dans le cabinet de la coupole? — Sans doute... mais quels anneaux réuniront tous ces événements? — Un seul anneau. — Un seul? — Vous n'avez pas oublié la scène de la forêt?... — Quoi, vous connaissez aussi? — Vous n'avez oublié ni le bûcheron qui était un espion, ni ces deux voyageurs dont l'un était le czar... — Le czar, dites-vous!... allons!...—C'était lui...—Le czar lui-même!... mais en effet... cette haute taille, ce visage sévère, cette intempérance, c'était le czar!... et savait-il qui nous étions? — Non... son compagnon, que vous n'avez pas reconnu davantage...—C'était le général Menzicoff, sans doute?—Précisément.—O fortune! s'écria Réginold; l'un pouvait faire l'autre prisonnier et terminer d'un coup cette guerre... — Ce n'est pas à vous à vous plaindre de la fortune, puisque la victoire vous a donné gain de cause sur le czar et sur nous... —Et sur vous?... vous étiez donc dans l'armée russe? — Oui!... Je n'ai plus qu'à vous dire quel était l'anneau qui nouait ces divers événements... c'est la princesse de Kœnigsmarck...

Réginold fut si interdit, qu'il ne sortit aucune exclamation de sa bouche... aucune. Il leva les yeux au ciel. Tant de machinations, d'intrigues, d'habileté dépensées autour d'eux, le roi et lui, qui ne s'en étaient jamais doutés lui semblaient des faits appartenant à un autre monde.

— Mais pourquoi, demanda-t-il enfin, miner ainsi avec tant de patience et d'adresse le terrain sous nos pas? au profit de qui ce travail prodigieux?... — A qui allez-vous faire la guerre maintenant que vous avez vaincu les Danois et les Russes? — Au roi de Pologne qui l'a attisée, au roi de Pologne qui a mis en avant les Moscovites et les Danois, espérant que nous n'arriverions jamais jusqu'à lui... Il sera le dernier, mais il ne sera pas le

plus mal récompensé. — Voilà ce que voulait empêcher la comtesse de Kœnigsmarck, que vous fissiez la guerre à Frédéric-Auguste. — Lui qui s'est emparé de la Livonie ! —Elle voulait que la Suède fût dépouillée de cette riche province et mettre Charles XII dans l'impossibilité de la recouvrer : Charles XII qu'elle a cherché à arrêter à chaque pas, ainsi que je viens de vous le confier, après l'avoir dépeint aux autres souverains comme livré à la débauche au milieu de ses courtisans, abruti par les excès, incapable de recourir aux armes. — Mais quelle excuse à tant de trahisons dont une seule mériterait la mort?... — Une grande excuse. — Et laquelle ? — L'amour. Elle aime le roi de Pologne, Frédéric-Auguste... dont elle est la... maîtresse...

Réginold, qui par la force de l'amour avait arraché cette confidence à Georgina, fut un instant arrêté par cette réponse, mais se redressant aussitôt à la vue du roi qui revenait du fond de la tente avec la comtesse de Kœnigsmarck, il courut vers lui. Sire, lui cria-t-il oubliant son serment, cette femme...

La comtesse de Kœnigsmarck pénétra tout d'un coup d'œil, le visage du jeune homme, celui de Georgina, ce cri poussé... Elle posa précipitamment sa main sur la bouche de Réginold, et se tournant du côté de Georgina, elle lui dit dans l'oreille : Vous avez parlé ?...

— Oui, madame, répondit froidement Georgina.

La comtesse entraîna Réginold avec une vivacité et une force incroyables loin de Charles XII, et elle lui dit :

—Écoutez-moi, monsieur !

— Ne vous étonnez pas, dit la comtesse de Kœnigsmarck en commençant, si je remonte un peu haut dans l'histoire d'un homme qui semble vous être tout à fait étranger.

Ce début calme annonçait un long récit à Réginold ; il ne s'y attendait guère en un pareil moment. Il fut sur le point d'éviter l'entretien pour courir de nouveau vers Charles XII et l'avertir, même au prix d'un parjure, du danger que lui faisait constamment courir la trahison de la comtesse.

Celle-ci, s'apercevant du mouvement d'impatience du jeune confident du roi, le retint par ces paroles d'une adroite prévoyance : — Vous serez récompensé au delà de toutes les promesses si vous me prêtez pendant quelque minutes votre attention.

Réginold se résigna à écouter, et la comtesse se dit alors :

— Dans un des plus populeux villages voisins d'Amsterdam, vivait, il y a vingt ans, un riche forgeron du nom d'Andersen. Il travaillait pour la marine. C'est de ses ateliers que sortaient tous les fers ouvrés, ancres, chaînes, canons, destinés à l'armement d'un vaisseau. Ses forges avaient une célébrité européenne. L'Angleterre même, si jalouse de son habileté dans tout ce qui touche à la construction navale, envoyait ses ouvriers se perfectionner chez Andersen. Les richesses de ce maître forgeron étaient immenses. On disait de lui que c'était l'homme qui possédait le plus d'or et le plus de fer. La fortune, en le comblant de ses biens, ne l'avait pas changé ; son orgueil consistait à voir sous les voûtes de ses hangars toutes ses forges allumées et les marteaux tomber et retomber en cadence sur l'enclume. Sa joie, que j'aurais dû mettre avant son orgueil, prenait également sa source dans son foyer ; elle n'était jamais plus grande ni plus pure que lorsque ses yeux suivaient, de place en place, sa fille unique, Marie Andersen, car la blonde et modeste Marie Andersen, traversant l'atelier, soulevait toujours autour d'elle ces paroles : « Voyez comme elle est belle et gracieuse, la fille de notre maître ! » Ces simples mots trou-

vaient si facilement son cœur paternel, qu'ils dominaient, pour aller jusqu'à lui, le bruit infernal de cinquante forges. Il est vrai que Marie Andersen méritait ces éloges et cette tendresse. Les Hollandaises sont belles ; mais jamais Rubens n'en peignit sur ses admirables toiles d'aussi blanche sous une chevelure dorée. Toutes les Flandres réunies n'avaient rien à comparer à ses yeux bleus animés d'une douce fierté, à sa bouche virginale et gaie, à son cou dont la ligne était un coup de crayon de Van-Dick à ses heures d'inspiration. Ces filles-là naissent pour être l'admiration et le désespoir des peintres, qui voient avec quelle simplicité de moyens la nature produit le beau. Elle est si belle, disaient les amis et les voisins du riche forgeron Andersen, qu'il n'a pas osé demander à Dieu un second enfant. Il s'en tient à son chef-d'œuvre. Marie, comme vous le pensez bien, était l'épouse rêvée par toutes les familles du haut comerce d'Amsterdam, quoiqu'elle eût à peine alors dix-huit ans accomplis. Chacune d'elles calculait les chances qu'elle offrait pour séduire, en faveur d'un fils, le père de Marie et la fille d'Andersen. L'amour seul n'eût pas suffi, la richesse seule non plus. Qui donc réunirait toutes les conditions pour entrer dans la maison de l'opulent Andersen ?

On oubliait un peu trop, mais les ambitieux sont frappés de cette sorte d'aveuglement, que le forgeron Andersen avait un frère non moins riche que lui, et que ce frère comptait autour de lui plus d'un garçon capable de devenir un gendre irréprocable. Ce second Andersen, qu'on avait surnommé *de Velours*, pour le distinguer de l'autre, et parce qu'il affectionnait beaucoup les habits faits de cette étoffe, était constructeur de vaisseaux, profession étroitement liée à celle de son frère. A eux deux, ils pouvaient bâtir de toutes pièces un vaisseau si grand qu'il fût. Leurs ouvrages l'emportaient, par

le mérite, sur tous ceux de leurs confrères. Rien n'était plus naturel que le mariage de Marie Andersen avec un des fils de son oncle ; restait la convenance personnelle des deux enfants ; rien ne laissait supposer qu'elle ne répondrait pas aux vœux des grande parents. L'aîné des fils d'Andersen lo constructeur était destiné, par la loi des familles, à devenir l'heureux époux de la belle Marie. Les mœurs de la Hollande sont trop réservées pour qu'on dît sans erreur que Guillaume plût excessivement à Marie, bien qu'il fût laborieux et probe comme son père. Mais comme ces mœurs sont douces, elles n'exigent pas, dans les unions ordinaires, une passion très-vive. S'estimer, se convenir sous des rapports de caractère, c'est tout ce que demande le mariage aux habitants tempérés de cette contrée. On espérait donc qu'un beau jour on dirait dans la célèbre ville d'Amsterdam : C'est ce matin que la riche fille du forgeron Andersen épouse la fils du riche constructeur de vaisseaux Andersen *de Velours*. Puis tout reprendrait son cours ordinaire ; il n'y aurait que deux heureux de plus.

Vers ce temps-là, continua la comtesse, qui n'était pas encore parvenue à vaincre entièrement l'impatience de Réginold, étonné du circuit de cette histoire au milieu de laquelle il ne soupçonnait pas la place qu'il occupait ; vers ce temps là, l'Angleterre étant sur le point de déclarer la guerre à la France et à l'Espagne, fut obligée de remonter sa marine et de recourir aux chantiers de la Hollande pour lui venir en aide. Le duc d'Argyle, un des amiraux les plus distingués de la marine anglaise, alla à Amsterdam avec mission de commander plusieurs vaisseaux de transport, dans la construction desquels les Hollandais excellaient. L'amiral anglais se présenta chez les principaux constructeurs ; les deux frères Andersen ne devaient pas être oubliés. Dans une de ses fréquentes

visites chez le célèbre forgeron, dont les ateliers étaient à Saardam même, un des plus vastes chantiers de l'univers, le duc-amiral rencontra un jour la belle Marie, de mois en mois plus merveilleuse de beauté. Il éprouva ce sentiment si difficile à analyser, si simple à qualifier d'un seul mot, l'amour. Il était jeune encore; la grande vie du monde et de la cour n'avait pas entièrement émoussé ses sens. Le duc, au lieu de passer avec légèreté sur une impression de surprise, s'y arrêta et s'y complut. Vingt fois il se montrait dans les ateliers du père de Marie, quand une seule fois aurait suffi à ce qu'il avait à ordonner. L'œuvre secondaire de ses officiers et de ses agents devint la sienne. Personne ne le remplaçait. Il aurait été désespéré de savoir qu'un autre aurait joui à sa place du bonheur de voir la divine Hollandaise. Marie ne soupçonnait pas ce vif amour qu'elle inspirait à l'amiral. C'était sans coquetterie qu'elle recevait des hommages dont une autre femme aurait été si fière; il est vrai que c'était aussi sans crainte qu'elle entrait dans la familiarité que le duc sut habilement créer entre lui et la facile et honnête maison Andersen. Elle s'asseyait à table auprès du jeune étranger quand il venait dîner sans façon chez eux. Elle riait naïvement quand il lui jurait au dessert que le mot d'ordre qu'il donnerait le jour d'une bataille serait le sien, Marie; que la première terre qu'il découvrirait porterait pareillement son heureux nom, Marie. Ces flatteries d'un marin, et d'un marin aussi illustre que le duc, gonflaient considérablement le cœur de M. Andersen, si elles n'enivraient pas au même degré celui de sa fille.

Un jour qu'ils étaient à souper à l'ombre d'une espèce de tonnelle placée au fond du jardin attenant aux ateliers, un ouvrier qui fut forcé de plier son corps en deux pour passer sous la voûte de houblons et de vignes vierges,

entra avec brusquerie et alla vers M. Andersen. C'était presque un géant. Dans sa main, large et robuste, il tenait un boulet de fer d'un nouveau poids, pour des canons d'un calibre particulier dont les Anglais comptaient faire usage à la prochaine guerre. Voulant s'assurer qu'il avait exactement suivi les indications données, l'ouvrier apportait le premier résultat de son travail. M. Andersen examina la forme et la matière du projectile avec le coup d'œil qui ne lui faisait jamais défaut, et après une minute de calcul, il dit, en reprenant son verre pour choquer contre celui de l'amiral : « Vous en fabriquerez quatre « mille de ce numéro pour monsieur le duc, qui en fera « bon usage. »

A ce moment seulement l'ouvrier forgeron remarqua la présence de l'Anglais à la table de M. Andersen. — Très bon usage, répéta l'amiral animé par l'amour, par le bon vin de son hôte qui le tirait du Rhin en droite ligne, et par la conversation pleine de propos roulant sur la guerre. Entraîné par ce triple courant, il s'écria qu'il fallait vraiment s'emerveiller de ce qu'avec un pareil morceau de fer, l'Angleterre avait conquis tant de royaumes et soumettrait infailliblement dans peu la France et l'Espagne, et plus tard le monde entier. L'ouvrier s'étant mis à rire avec une visible et manifeste impertinence, l'amiral le regarda d'un air furieux et lui lança ces paroles à la face : — Qu'avez-vous à dire à cela, vile intelligence d'ouvrier? Oui, ce boulet est pour nous autres Anglais la clef du monde. Nous l'ouvrons à notre gré. Mais il faut qu'il soit dans notre main. Et l'amiral, joignant le geste à la parole, voulut prendre le boulet que tenait l'ouvrier entre ses doigts noueux, excoriés par le feu, enfumés par la vapeur du charbon.

Il s'en empara ; mais à peine le tint-il, qu'il pâlit, poussa un cri terrible et le laissa tomber dans son assiette. La porcelaine de Chine éclata, la masse de fer roula

sur la nappe, et ce ricochet d'accidents dispensa l'Anglais de fournir l'explication de son cri douloureux. Des jets de fumée coururent sur la surface du lin damassé ; une odeur de roussi s'éleva : le boulet était ardent. Tolérable pour la main métallique de l'ouvrier, il avait brûlé profondément tout l'intérieur de la main de l'amiral, qui ne put s'en prendre qu'à la délicatesse de sa peau. « Voilà comment, ajouta le forgeron insensible à la chaleur, il faut se garder de trop compter sur la guerre : bien souvent les boulets brûlent ceux qui, en s'en servant, n'ont pas de prudence. » Lorsque sa douleur fut passée, l'amiral demanda quel était ce jeune homme dont l'énergie physique l'avait surpris, ce jeune homme capable de garder dans le creux de sa main un boulet récemment retiré de la fournaise. Andersen invita sa fille à satisfaire sur ce point la curiosité de l'amiral.

Marie repondit que ce jeune homme ne parlait pas beaucoup ; elle savait seulement qu'il venait de la Norwége ou de la Russie, ce qu'elle avait deviné moins d'après ses aveux que par certaines distractions auxquelles il s'abandonnait en causant avec elle. Du reste, son père, aussi bien qu'elle, pouvait dire qu'il était le premier de ses ouvriers, autant par la force que par l'activité et l'adresse. En six mois, il avait su l'état; depuis six mois, il rendait des services considérables à le maison. M. Andersen, appréciant et voulant se rattacher un pareil talent, avait offert au jeune forgeron de le nommer contre-maître, et plus tard mieux encore, s'il consentait à passer un bail de plusieurs années. Il avait refusé, au grand étonnement de M. Andersen, convaincu qu'il ne gagnerait jamais autant, fût-il des plus favorisés, en travaillant pour son propre compte. Marie avait encore appris que dès que son travail était fini, le jeune étranger allait s'exercer dans d'autres industries, où il avait pareillement réussi à se

faire remarquer. Elle en parla si chaleureusement, si longtemps, et avec une connaissance si exacte et si suivie, que l'amiral, d'abord attentif, puis distrait, puis dépité, désespéré, à l'insu de ses braves hôtes, trop Hollandais pour saisir ces nuances graduées de sentiment, dit à M. Andersen qu'il voulait, au sortir de table, lui parler d'une affaire grave.

Je dois vous dire ici, continua la comtesse, qu'il s'éleva à cette époque quelques nuages entre les deux frères Andersen, précisément à l'occasion de la présence du duc d'Argyle dans les chantiers d'Amsterdam. Les deux frères s'entendaient si bien, que lorsque l'un était chargé de construire un vaisseau, il ne manquait jamais de faire avoir la commande de toutes les pièces de fer, serrurerie et artillerie, à son frère le forgeron, qui de son côté se montrait non moins porté à la même bienveillance envers le constructeur de vaisseaux, Andersen *de Velours*. Jusqu'alors il n'y avait pas eu l'exemple d'une seule exception. Malheureusement, soit que l'amiral se fût engagé avec un autre constructeur de vaisseaux avant d'entrer en relations avec le riche forgeron, soit qu'il ne se crût pas tenu d'accepter cette tradition de réciprocité créée entre les deux frères, il ne porta pas ses commandes chez Andersen *de Velours*. Celui-ci s'en fâcha ; il s'en plaignit à son frère, qui lui donna les meilleures raisons du monde, puisqu'il lui dit tout simplement la vérité ; mais pour combien de gens la vérité est-elle seulement une raison ? Le constructeur attribua à d'autres causes cette exclusion. Il s'éloigna de la maison de son frère qu'il ne vit presque plus.

Dès ce moment, grand triomphe pour les aspirants à la main de la belle demoiselle Andersen. La plus forte écluse disparaissait et les eaux reprenaient leur cours. Il y eut inondation de solliciteurs : on ne saurait croire à

combien de gens le malheur d'un seul profite. Tous furent parfaitement écoutés, mais aucun ne fut accueilli. En homme sage, le forgeron pensa que le froissement de son frère cesserait et que la réconciliation serait scellée par le mariage de leurs enfants. Quelques mois amèneraient ce changement si désirable. Attendons, se dit-il, le temps est le meilleur tiers qu'on puisse choisir pour arranger les affaires. Ne vous étonnez pas de ne point voir intervenir Marie dans ces questions de mariage ; son père, ni meilleur ni pire que l'usage, ne supposait pas qu'elle refuserait jamais son consentement au parti qu'il aurait préféré. Est-ce que cette fille blanche, blonde et dorée, aurait en propre une volonté dans un acte aussi sérieux ? Est-ce que sa mère la consultait pour lui acheter un bonnet ou une robe ? pourquoi la consulterait-il pour lui choisir un mari ? C'est transiger avec les passions, c'est les reconnaître, que d'entrer en négociation avec les enfants pour les marier. La Hollande ne connaît pas encore ce droit public.

Or, voici quel était le motif qu'avait eu l'amiral anglais pour demander un entretien secret avec le père de Marie. Il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était, lui dit-il, en venant lui adresser la proposition qu'il allait entendre. Il se blâmait, il se condamnait, de s'abaisser à une pareille faiblesse ; mais son parti était pris. Ses parents ne le lui pardonneraient jamais ; ses confrères de l'aristocratie ne le verraient pas de plusieurs années ; mais encore une fois son parti était pris : il lui demandait la main de sa fille Marie. Sans doute M. Andersen aurait mieux aimé que la proposition fût formulée sans préface : le cortége gâtait un peu la cérémonie ; cependant il passa héroïquement sur les fausses notes du chant, pour admirer et accepter la grandeur et la majesté des paroles. Il montra au coin de l'œil cette larme que se lèguent les pères, il eut dans la main ce frémissement qu'ils se transmettent

dans l'occasion solennelle, et il accepta le nom, la main, les titres, le rang du duc d'Argyle pour sa fille, à laquelle il ne s'empressa pas, comme on pourrait le croire, de courir répéter la proposition phénoménale. Il alluma sa pipe, fit trois fois le tour de ses ateliers, et, en secouant la cendre du tabac, il se dit : Mon frère en sera fâché.

Il alla ensuite se coucher.

Tandis que tout le monde dormait cette nuit-là dans l'établissement du brave Andersen, Marie et l'ouvrier étaient revenus sous la tonnelle fleurie où avait eu lieu, quelques heures auparavant, le dîner qui avait précédé la proposition de mariage. La lune était d'une clarté d'argent; elle niellait de filigranes chaque corolle de tulipe, chaque clochette de mauve et de volubilis, illuminant le ciel, l'horizon, toutes les profondeurs, comme l'aurait fait une lampe entretenue avec du lait au lieu d'huile : elle brûlait blanc. Marie était asise près de Pierre, — car Pierre était le nom de l'ouvrier forgeron, — sous une efflorescence de clématites, de chèvrefeuilles d'Espagne, de petites roses.

— Je suis moins qu'amiral, lui dit Pierre. — C'est toi que j'aime, répondit Marie en ceuillant deux tulipes et une branche de jasmin qu'elle réunit. — Je suis moins que capitaine. — Oui, mais c'est toi que j'aime, répliqua Marie en ajoutant aux deux tulipes et à la branche de jasmin deux jets de clématite. — Je suis moins qu'officier, Marie. — Qu'importe? si c'est toi que j'aime, dit encore Marie en glissant au milieu des clématites, des jasmins et des petites roses, une belle tulipe blanche et couleur de chair. — Je ne suis qu'un matelot avec mon état d'ouvrier forgeron. — J'aime le matelot et le forgeron, dit Marie en mettant un baiser sur le milieu du bouquet et en plaçant le bouquet sur le cœur de son ami.

Puis elle dit à son tour :

— Si tu étais plus que matelot, qu'ouvrier, Pierre? — C'est toi que j'aimerais, répondit celui-ci en cassant avec ses rudes mains une liane hérissée d'étoiles blanches et de petites marguerites. — Si tu étais plus qu'officier? — Toujours toi que j'aimerais. — Si tu étais amiral, duc? — Toujours toi que j'aimerais, répéta Pierre en souriant de ce jeu d'enfant que lui faisait faire Marie, à qui ce jeu plaisait parce qu'elle était enfant et parce qu'elle aimait. — Si tu étais roi?

Pierre se leva en frémissant. Puis, souriant encore, il posa la couronne sur le front de Marie en lui disant :

— C'est toi que j'aimerais.

Le fond de cette scène était triste, reprit la comtesse; comme la mort, chez les peuples de l'antiquité, l'amour a ses jeux funèbres. Les deux jeunes gens avaient le même presentiment qu'ils se communiquèrent sans se le dire : Cet amiral assis à la table d'Andersen le maître forgeron, son ton de maître, cette entrevue soudaine qu'il avait voulu avoir... D'ailleurs le malheur est une électricité, il est dans l'air à l'état de fluide avant de se condenser en tonnerre. Rien n'est plus vrai que cette vérité si peu prouvée.

Le lendemain, le riche Andersen prit sa fille sous le bras et, en se promenant dans les allées de son jardin, il lui dit :

— Marie, j'ai à t'apprendre quelque chose. — Je sais ce que c'est, mon père. — Bah !...

Et Andersen alluma sa pipe.

— Vous voulez me marier. — Alors tu vas me dire avec qui.

Andersen lâcha une bouffée de fumée qui plana longtemps sur le ruisseau d'eau vive qui courait dans le jardin.

— Avec l'amiral. — C'est la vérité; qui te l'a dit? — Personne. — Bah ! fit une seconde fois Andersen sans s'informer davantage ; et il ajouta : Tu seras duchesse,

— Je ne veux pas l'être. — Cela me fâche, mais puisque tu ne le veux pas, ce ne sera pas, reprit Andersen, qui redressa avec une baguette la tige d'une de ses belles tulipes. — Je suis sauvée, pensa Marie ; quand mon père a dit non, c'est non ; comme quand il a dit oui, c'est oui. On ferait plutôt changer de place à la Bourse d'Amsterdam qu'on ne lui ferait changer de résolution.

Au bout de cent pas, Andersen reprit :

— Cependant, je veux te marier. — Comme il vous plaira, mon père. — Je sais que cela te plaît aussi. D'ailleurs, il le faut, parce que je dirai à l'amiral que tu refuses sa main parce que tu aimes quelq'un. —Dites-lui cela. — Très-bien ! — Je vais vous apprendre quelque chose, poursuivit Marie. — Je sais ce que c'est, dit à son tour Andersen ; tu veux te marier avec le fils de mon frère. — Avec mon cousin ? — Oui. — Qui vous l'a dit ? — Personne. — Mais... — Ce mariage rapprochera les deux familles, mon frère et moi, notre commerce le veut ; mon fer aime son bois, son bois aime mon fer. Nos enfants sont des vaisseaux. — Mais, mon père !... — Cela m'arrange. Tu le veux, je le veux. Andersen retira sa pipe de la bouche, embrassa sa fille sur les deux joues et la congédia plus étonnée et plus anéantie que si, dans ce baiser, il lui eût arraché l'âme avec des tenailles ardentes.

Elle s'était déjà dit l'inflexible esprit de détermination de son père. Il n'y avait pas d'exemple que cette douceur en apparence flottante et détachée eût jamais reculé ni fléchi.

Quelques jours après on apprit que la fille du forgeron Andersen avait disparu de la maison paternelle ; mais le fait d'une évasion volontaire parut si monstrueusement incroyable, inadmissible, qu'il fut avéré pour tout le monde qu'elle avait été enlevée par violence. Jamais on ne voulut supposer qu'une fille si modeste, si retenue, avait consenti

à fuir avec un étranger. D'ailleurs, quel serait cet étranger ? Un seul homme avait quitté les ateliers de Saardam, un obscur ouvrier, Pierre, le robuste forgeron. Le doute ne l'atteignit même pas. Comment supposer, en donnant le plus étrange essor à l'imagination, que Marie avait préféré s'en aller on ne sait où, avec un pauvre ouvrier, que de se marier à un duc, amiral des flottes d'Angleterre, ou à son cousin, jeune homme appelé à partager un jour avec ses frères les immenses richesses de son père ? Le rapt fut donc l'opinion à laquelle on se rangea unanimement ; et Marie fut regrettée comme une victime, pleurée comme une morte. Son père se dit, en allumant une pipe de désolation : J'en mourrai, et il mourut.

Marie avait suivi Pierre, le jeune forgeron, le jeune charpentier, le jeune matelot, car Pierre avait appris tous les états manuels en Hollande, et elle traversa avec lui, comme la compagne du compagnon, l'Allemagne et le Danemark. Elle voyait le monde ; mais son monde à elle était celui qu'elle aimait, et sur les pas duquel elle serait allée au fond d'un précipice. Elle regrettait bien sa maison de Saardam, sa maison entourée d'eau, et le bruit des vastes ateliers qui reluisaient rouges du fond du jardin, et le jardin si régulièrement planté de tulipes, et les allées où elle se promenait toute petite entre son père et sa mère, qui la soutenaient entre deux sourires, entre deux baisers, entre deux petits cris de crainte et de tendresse pour qu'elle marchât sans tomber. Mais elle aimait Pierre, et la passion tuait en elle le sentiment. Son cœur combattait son âme. Pierre, d'ailleurs, était bon pour elle, quoiqu'il lui découvrît chaque jour de plus en plus un caractère ferme jusqu'à l'entêtement. Mais il faut qu'un homme soit homme, se disait-elle en l'admirant, et elle voyait se fermer avec moins de mélancolie derrière elle, à l'horizon, le pays qu'on ap-

pelle la patrie, pour ne pas le confondre avec le ciel.

— Mon amie, lui dit Pierre le jour qu'ils arivèrent au terme de leur voyage sur la Baltique, te souviens-tu de la soirée sous la tonnelle de ton père, à Saardam ? — J'étais avec toi, comment l'aurais-je oubliée !

— Tu souviens-tu que tu me disais : Si tu étais plus qu'ouvrier ?... — Et que tu me répondais toi, Pierre : Je t'aimerais toujours.... — Eh bien ! je suis plus qu'un ouvrier... — Tant mieux ! Mais qu'est-ce que cela me fait ? — Oui, mais je suis plus qu'un officier.... réellement.... — Qu'est-ce que cela me fait encore ?... Je suis plus qu'un capitaine... — Qu'un capitaine ?...

Le regard de Marie vit bien que Pierre cette fois ne jouait plus avec elle.

— Je suis plus qu'un amiral. — Oh ! mon Dieu, ne me faites pas peur, s'écria Marie, passée tout à coup de la plus extrême confiance dans la grandeur et dans l'amour de Pierre, tant qu'elle le supposait à peu près d'un rang égal au sien, à la crainte la plus vive en le voyant s'élever si haut. Elle s'attacha à son bras avec un sentiment d'effroi, car au moment où Pierre achevait de parler, ils arrivaient au bord du rivage devant une immense ville dont elle n'avait jamais entendu parler. Des cabanes alternaient avec des palais ; les uns somptueux, les autres inachevés : un fleuve large, irrégulier, profond, baignait d'un côté des déserts, de l'autre, des matériaux en si grande quantité, qu'il y avait de quoi bâtir dix mille maisons. Des milliers d'hommes qui portaient des barbes sur des robes qui traînaient jusqu'à terre, s'agitaient sur ces tas de poutres et de pierres. — Quelle est cette ville ? demanda Marie, surprise de la foule qui accourait vers leur vaisseau avec des croix, des drapeaux et des bannières. — C'est ma ville. — Ah ! celle où vous êtes né ! — Je n'y suis pas né, mais c'est ma ville. — Comment la nommez-vous ?

— Elle porte mon nom, Pierre. — Je ne suis qu'une ignorante, excusez-moi, dit Marie, mais je n'avais jamais entendu parler de cette ville. — Mais, où vont... que veulent ces gens-là, ces prêtres, ces hommes à longue barbe, vêtus d'or et couverts de pierreries ? — Ils viennent de ce côté... — Il me semblait ainsi. — Ils accourent saluer le retour de leur chef. — Vous savez cela ! mon étonnement vous fait sourire. — Ne vous étonnez pas trop de ce que vous allez voir. — Mais quel bruit ! quel bruit ! le canon, les cloches ! s'écria Marie ; des cris !... de la poussière !... Ce chef est donc près de nous ? — — Marie... — Comme vous me parlez !... votre voix a changé de son. — Marie, restez sur ce bâtiment, tandis que je vais en descendre... ce soir je viendrai vous chercher et vous mener dans mon palais. — Dans votre palais !

Le cri de surprise qui jaillit des lèvres de Marie se perdit dans l'immense murmure de bénédictions qui se fit entendre, en ce moment où Pierre posait le pied sur la terre. Cent mille personnes étaient tombées à genoux, au bruit du canon et des cloches qui ne cessaient d'émouvoir l'air.

— Pierre est donc roi ? se dit Marie.

L'existence de Marie fut brillante pendant quelques mois ; mais elle ressemblait exactement à celle de la grande ville qui montait d'heure en heure à ses pieds avec ses dômes, ses clochers, ses minarets et ses mille fantaisies architecturales. Un fleuve l'engloutirait peut-être un jour et la roulerait jusqu'à la mer comme un caillou.

Le jour où le czar jeta sa veste pour prendre le manteau d'hermine, sa hache de charpentier pour saisir le sceptre, il jeta aussi celle qu'il avait aimée pour se marier et faire d'une femme une czarine, une impératrice. C'est toujours avec celles qu'on n'aime pas qu'on fait ces sortes de choses-là.

— Je vous pardonnerais volontiers, lui dit Marie, si celle que vous me préférez était noble comme vous. Mais chacun le sait, vous l'avez prise en passant dans je ne sais quelle ville, à je ne sais quel homme qui n'a pas un métier plus relevé que le métier de mon père. Je vous pardonnerais encore si vous n'oubliez pas que l'héritier qu'elle peut vous donner, je le porte dans mon sein, et que celui-là, quoi que vous fassiez, est bien devant Dieu votre premier et légitime héritier.

Le czar sortait de table ; le czar avait le vin terrible : le Tartare remontait à la surface quand il était gris. Son front se gonflait et devenait bleu ; ses yeux sortaient de ce front d'empereur et de taureau ; sa bouche violette se tordait comme une corde ; l'écume de l'épilepsie moussait à ses lèvres ; il ne se connaissait plus.

Pour toute réponse à la charmante Marie, qui lui avait parlé pourtant sans colère, mais avec cette franchise froide et pénétrante du bon droit, si vivace au cœur des mères, il leva la main sur elle. Marie ne dit plus une seule parole. A quoi bon ? C'est la fin, pensa-t-elle. Elle se dirigea vers le fleuve. L'angle d'un perron du palais s'avançait sur l'eau. Elle y monta, courut jusqu'au bord... Un batelier, qui entendit tomber un corps dans le fleuve, se hâta de se porter vers le point où l'eau avait blanchi... Marie n'était pas encore morte, mais elle expira dans la nuit et sur un lit du premier hôpital fondé par Pierre Ier à Saint-Pétersbourg. Fatalité attachée aux maîtresses de rois ! pas une n'est morte tranquillement.

Les médecins ayant reconnu l'état avancé de grossesse de la malheureuse Marie, essayèrent de sauver l'enfant. Ils réussirent. Le czar fut médiocrement content peut-être de cet acte d'habile humanité. Quelque secrète qu'il eût tenu son intimité avec la fille du forgeron Andersen, les gens de cour l'avaient soupçonnée, et la preuve qu'ils

la connaissaient, c'est qu'ils n'en parlaient pas. Cet enfant avait donc une origine constatée. Issu de son sang, il avait des droits, sinon directs, du moins réels à son sceptre. De telles choses s'éloignent ou s'écrasent ! il faut qu'elles aillent si loin ou si profondément, qu'on les croie mortes : les révoltes ne savent que trop les trouver pour en faire des révolutions. Une dame de la cour devine l'embarras du czar, et le sort réservé tôt ou tard au fils de Marie. Elle demande à s'en charger. Le czar accepte, vous n'en doutez nullement. Quelques mois après, l'enfant tomba malade, c'est au moins ce que dit au czar la dame de la cour. Trois jours après, l'enfant était mort. Le czar le crut comme il avait cru à la maladie. Du reste, afin de tromper tout le monde, on enterra, enveloppé dans des linges, un morceau de bois de la longueur de l'enfant.

— Mais qu'en faire maintenant ? se dit la dame qui avait ainsi trompé le farouche Pierre ; il n'est pas un point de ce vaste empire qui soit un endroit de sûreté pour lui. Deux personnes seulement dans le secret ! et combien ne m'en faudrait-il pas ? Et il n'y a plus de secret. Mon adresse est perdue. La vie de cet enfant et la mienne sont effacées le même jour.

Une seule personne fut mise dans la confidence, son frère. Une nuit d'hiver il prit l'enfant, et s'embarqua avec lui dans une espèce de bateau de cuir impénétrable à l'eau.....

— Que dites-vous, Madame ? interrompit Réginold en saisissant frénétiquement le bras de la comtesse de Kœnigsmarck ; mais que dites-vous ? — Je n'ai plus rien à dire, vous savez le reste. Cet enfant de Marie et de Pierre, cet enfant exposé sur un rivage éloigné, sur les bords de la Suède, pour que la Providence fît de lui ce qu'il lui plût ; cet enfant..... — C'est moi ! — Et la femme de

cœur qui risqua sa vie pour lui, la femme qui eut l'ingénieuse et sainte pensée de le remettre à la discrétion de Dieu..... c'était ma mère. Maintenant, trahissez-moi auprès de Charles XII, si vous l'osez, et cherchez à me perdre !

X

LES TROIS REPAS.

Quelle que fût la grandeur du désintéressement de Charles XII envers ses ennemis vaincus, il ne lui était pas toujours possible de les mettre à l'abri des conséquences ordinaires de la défaite. Ses soldats étaient des hommes grossiers, et comme tels ils aimaient beaucoup la vengeance et un peu le pillage. La victoire éclatante qu'ils venaient de remporter sous les murs à demi écroulés de Narva, leur souffla dans l'âme une ardeur de rapine qu'augmentait la misère d'un hiver rigoureux. Quelle voix est assez forte, quelques heures après le combat, pour empêcher le soldat vainqueur de prendre à l'ennemi son manteau, sa gourde d'eau-de-vie, son argent; sa chaussure, s'il a froid ; sa ration, s'il a faim ? Les chefs ne sont pas toujours exempts de cette ivresse des soldats. La morale en souffre ; mais qu'a de commun la morale avec la guerre ? Le conquérant vole un royaume, le soldat vole une poule; où est donc la différence ? Un royaume n'est qu'une plus grosse poule.

Or, après la sanglante bataille de Narva, tandis que celui-ci se revêtait d'une et même de plusieurs pelisses, que celui-là fléchissait sous le poids de manteaux doublés de riches fourrures ; tandis que d'autres dépouillaient les vivants sous prétexte qu'il est permis à la guerre de

dépouiller les morts, confusion bien naturelle, le brave Olof, toujours ivre, il n'est pas besoin de le dire, tirait à lui de dessous les morts et les mourants, un objet dont il ne se rendait pas encore un compte bien lucide. Ses yeux avaient vu luire sous une voûte de jambes, de bras et de têtes, des reflets d'or, d'argent et de diamant. Enfin, il parvint à attirer à lui ce lot mystérieux que lui faisait la guerre, et il reconnut que c'était un homme à peu près vivant, mais qui, sans lui, allait être étouffé sous le poids des cadavres. L'air le ranima bientôt et une violente secousse le remit sur ses pieds.

Alors Olof put examiner à loisir son étrange capture. Son étonnement fut des plus grands, car son prisonnier, quoique ramassé sous des broussailles de cadavres moscovites, était vêtu à l'orientale ; il portait le turban, la veste, la ceinture, la culotte large, les boucles, et le tout d'une richesse extraordinaire. Le turban, entortillé d'une forte girandole en diamants, était surmonté d'un croissant d'or, criblé de perles et de pierres précieuses ; la veste ne laissait voir que de faibles parties du velours, tant les brillants et les saphirs y occupaient de la place ; la ceinture tombait sur un sabre dont la poignée, façonnée en gorgone, était d'or massif, avec des incrustations magnifiques ; enfin, ce prisonnier oriental, bronzé comme un canon, ruisselait de richesse de la tête aux pieds. Olof en fut ébloui ; il n'eut qu'une idée, qu'un désir, celui de s'emparer, au profit de la Suède, représentée par lui-même, de ce superbe plumage, sauf à tuer l'oiseau s'il résistait. Il porta d'abord une main délibérée sur le turban, mais celui qui le portait, leste autant qu'Olof l'était peu, fit deux pas rapides en arrière, tira l'éclair d'acier qu'il portait à son côté, son large cimeterre, et le déploya en cercles flamboyants autour de la tête du géant. Olof eut à peine le temps de recourir à son sabre pour parer les

coups multipliés qui lui étaient portés. Ceci le fâcha.

Le jeu n'était pas de saison après la bataille qui venait d'avoir lieu. Cependant l'autre ne cessait de menacer et de fort près le cou du géant, qui, las à la fin de cette résistance agressive autant qu'intempestive, profita du moment où son jeune et alerte adversaire relevait sa formidable lame courbe, pour le saisir, l'étreindre par le milieu du corps et le jeter sur ses épaules. Il l'y tint renversé et fixé comme un sac, cherchant ensuite une tente où le déposer. Le hasard l'amena précisément dans celle qu'occupait le chevalier Megret, couché et encore malade de la terrible blessure que lui avait faite au front la balle du baron de Sandel. La médecine niait une pareille guérison, ce dont s'inquiétait assez peu du reste le spirituel chevalier. Le bruit que causa l'entrée grotesque d'Olof le fit sortir brusquement de la médiation où il était plongé, au milieu de plusieurs jeux de cartes étalés dans un ordre systématique sur la couverture de son lit. Le crayon à la main, il cherchait, les yeux à demi fermés par la réflexion, un coup nouveau, une combinaison inconnue... Le crayon tomba de ses doigts amaigris ; il releva sa tête osseuse...

— Et que m'apportez-vous donc là, capitaine Olof?

— Ma foi ! je n'en sais rien, aimable Français, répondit Olof en couchant le prisonnier par terre et en lui appliquant le pied sur la poitrine de peur qu'il n'eût encore la fantaisie de recommencer la lutte, ce qui était à craindre, car il se tordait et remuait comme un serpent pris sous une grosse pierre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce drôle est un prisonnier fort mal appris ; je voulais obligeamment l'alléger de son turban et de sa veste, et il m'a menacé de son sabre, dont il se sert fort bien d'ailleurs. Il est très-rétif... tenez ! voyez-vous encore ?...

Le prisonnier s'était en effet redressé sous le large pied

d'Olof, et il avait enfoncé ses dents dans les chairs du géant, il s'était collé et enroulé autour de sa jambe qu'il mangeait.

— A bas! dit Olof en saisissant le jeune prisonnier par la nuque. Pris dans ce gantelet de fer, l'Oriental ne remua plus qu'intérieurement. Sa poitrine se souleva, ses dents, qui ne pouvaient plus mordre, laissaient voir une frange d'écume. Il y avait des larmes de rage dans le coin sanglant de ses yeux. En un clin d'œil, Olof, qui en était ainsi devenu maître, lui arracha son riche turban, sa veste, son sabre, sa ceinture. Quand il eut fini, il lui dit : — « Maintenant je vais te donner l'adresse de mon tailleur de Stockholm... » Il lâcha le prisonnier à demi nu, dépouillé, désarmé, et, pour plus de sûreté, lié fortement aux poignets avec une dragonne de sabre.

Quand celui-ci se vit dans cet état de faiblesse et d'humiliation, il prit un visage calme, digne, et murmura, dans une langue qu'Olof soupçonna fort être de l'hébreu, des phrases où le chevalier Megret distinguait les mots czarafis Artfchelou. La noblesse avec laquelle le captif prononçait ce titre de czarafis, que Megret savait être un titre de dignité, le lui fit considérer beaucoup plus attentivement. D'ailleurs, la somptuosité royale de son costume l'avait déjà fait réfléchir... Megret ne connaissait pas le curde, langue dans laquelle il s'était aperçu tout de suite que le prisonnier avait parlé. Mais il connaissait la langue métisse que baragouinent presque tous les peuples qui avoisinent la mer Noire, espèce de vénitien corrompu, né au temps des croisades, langue bâtarde, fille de l'italien et du turc, et d'une foule d'autres pères et mères. C'est dans cette langue qu'il interrogea à tout hasard le prisonnier d'Olof.

Et le prisonnier, ravi d'entendre ces sons qui lui étaient en effet très-familiers, lui répondit :

— Vous demandez d'où je viens ?—Je viens de loin... — Mais de quel pays ?... — Du Caucase, de la Géorgie. — Que faisiez-vous parmi les Russes ?—Je les servais. Ils sont nos alliés contre les Turcs, nos voisins et nos ennemis. — Vous n'êtes pas un soldat ordinaire.

Le prisonnier sourit.

— Votre costume ? — C'est celui d'un chef... — Quel aimable Français que ce Megret ! murmurait Olof en admirant et en caressant d'un œil cupide les pierreries du prisonnier ; il connaît tous les jeux du monde et parle toutes les langues de l'univers.—Voulez-vous me le faire rendre, ce costume ? dit le prisonnier à Megret... Je vous serai reconnaissant. — Je ne le puis, je n'ai aucune autorité dans l'armée.— J'y tiens plus qu'à la vie...—Est-ce parce qu'il est riche ? — Le prisonnier fit un signe de hautdédain.

— Non, mais parce que tous mes aïeux, depuis plus de quatre siècles, l'ont porté.

Megret se souvint, en effet, que chez les Orientaux les costumes passent quelquefois à travers dix ou douze générations.

— Je vous le répète, je n'ai pas le droit de vous le faire rendre. — Tant pis ! dit sèchement l'Oriental avec la résignation musulmane.—Savez-vous ce qu'il me demande ? dit Megret à Olof. — Non. Que veut-il, ce cuivré ?—Que vous lui rendiez son costume...—Ce Turc est gai... Le lui rendre ! j'ai eu bien trop de peine à le déboutonner...—Il m'a dit de vous dire que Dieu vous bénirait.—Remerciez-le de ma part.—Vous lui rendez donc ses habits ? —Non, je lui rends sa politesse.

Le prisonnier voyant à la tournure de le conversation que Megret plaidait inutilement pour lui, s'adressa une seconde fois au chevalier, et lui dit :

— Offrez à cet homme, s'il veut me restituer mon costume, l'amitié de mon père.

Megret répéta exactement la proposition bizarre de l'Oriental. Le géant, en se tenant les côtes tant il se prit démesurément à rire de ses offres, répondit :

— Non. Dites-lui que je tiens plus particulièrement à celle de son oncle...

Megret traduisit encore avec la même fidélité, et la réponse du prisonnier fut :

— Je lui promets l'amitié de mon oncle et celle de mon père.—Olof, il vous la promet.—Je veux en outre, reprit le géant, l'estime de ses cousins.

Le chevalier dans une traduction rapide, reproduisit la nouvelle prétention d'Olof.

— Qu'il lui soit accordé l'estime de mes cousins, dit le prisonnier qui tendit sérieusement la main pour recevoir son costume.

Olof le regarda en croisant les bras, et en riant des pieds à la tête, par tous les muscles.

— Il se fâche, dit Olof. Continuons la plaisanterie puisqu'il y tient. Aimable Français, demandez-lui qui me garantira la valeur de ses promesses, c'est-à-dire l'amitié et l'estime de ses parents, dans le cas où je consentirais à lui rendre son costume.

Megret fit encore cette traduction ; et sur-le-champ le prisonnier tira de la poche de sa culotte, seul vêtement que lui eût laissé Olof, une écritoire portative comme en ont constamment sur eux les Orientaux, et il se mit en devoir d'écrire, après avoir sorti du tube qui s'adaptait à cette écritoire plusieurs feuilles très-minces d'un parchemin fort doux.

Et il écrivit en caractères curdes, ayant soin de lire en vénitien pour Megret, les certificats suivants :

« A mon oncle, très-grand et très-excellent prince de « Mozdok, cousin de la grande constellation. »

— Prince ! — reprit Olof un peu surpris de l'ampleur du titre ; — prince !...

Le prisonnier continua.

« Recommandons particulièrement, s'ils vont un jour « dans le pays des montagnes, en Circassie, les nom« més... »

— Dictez les noms, dit-il à Megret

Megret dicta :

— Olof et le chevalier Megret.

« Recommandons particulièrement, recommença l'O« riental, le seigneur Olof et le chevalier Megret, hom« mes braves, loyaux et cléments, qui, m'ayant vaincu, « m'ont rendu ce que je possédais. Et ceci est bien. Vous « le reconnaîtrez en leur faisant du bien si jamais, par « la volonté de Dieu, ils se trouvaient dans mon pays. « Vous leur ferez une nourriture saine, l'ombre douce, « le sommeil agréable ; et quand ils s'en iront, vous les « accompagnerez avec un bâton blanc jusqu'à la dernière « borne, et là, vous leur direz : — Voyageurs, à revoir « un jour dans la Circassie céleste !

« Vous ferez cela parce que cela est juste et que cela « me plaît.

« ARTFCHELOU. »

Le prisonnier circassien plaça ensuite devant lui un second carré de parchemin, et il écrivit en ayant toujours soin de faire, à mesure qu'il écrivait, une traduction verbale pour l'intelligence du chevalier Megret.

— « Récommandons particulièrement à mon père, fils « du soleil, Mitteleski, roi de Géorgie, de Circassie, etc. »

Olof releva vivement la tête, et le chevalier Megret, habitué depuis son enfance à tous les respects monarchiques à la cour de Louis XIV, se mit un peu plus sur séant et ôta son bonnet.

L'Oriental continua :

« Les seigneurs Olof et Megret, qui m'ont vaincu sous « les murs de Narva, où ils m'ont fait prisonnier. Je les « confie à votre royale protection, parce qu'ils ont été « miséricordieux en me rendant mon costume de prince. « Vous les recevrez dans votre puissant royaume avec « tous les honneurs et les égards qu'ils méritent pour « cette belle action, si Dieu, sur lequel je compte dans « l'espoir d'une prochaine délivrance, les conduit un jour « au milieu de vos États.

« Je vous prie de faire cela, mon glorieux père, parce « que cela est juste, et que la justice vous plaît.

« ARTFCHELOU,

« *Héritier présomptif du trône de Géorgie*
« *et de Circassie.* »

— C'est bien, murmura Olof, mais qui me dit qu'il est réellement fils de roi, et d'ailleurs...

Devinant peut-être les doutes du géant, le fils du roi de Géorgie prit ses deux écrits et les scella du sceau de sa bague qui portait l'empreinte et les devises royales.

Olof, quand tout le cérémonial fut achevé, dit à Megret :

— Je vous demande un peu quel intérêt j'ai à échanger ces splendides costumes, dont je ne retrouverai jamais les pareils, contre ces deux lettres de recommandation pour les parents de ce fils du soleil et ce cousin de la grande constellation? Faites-lui comprendre que la farce est jouée, et que nous nous sommes assez amusés de lui. — Je ne lui dirai certes jamais cela... et il n'en sera rien... je vous jure. — Comment, il n'en sera rien?...

Le géant frissonna de la tête aux pieds. Le défi produisit sur ses larges joues l'effet d'un coup de soleil en plein mois d'août.

— Non ! il n'en sera rien, répéta le chevalier Megret. — Et qui donc prétend cela ?... — Moi... qui regarde d'abord comme très-utiles, maître Olof, de pareilles recommandations, car avec le roi conquérant qui nous conduit, je me munirais, si je le pouvais, de lettres pour l'empereur de la Chine, où nous irons peut-être, et pour le diable, car je ne répondrais pas non plus que nous n'allions un jour guerroyer aux enfers ; et je considérerais en outre comme une triomphante lâcheté d'avoir trompé la crédulité et la confiance d'un fils de roi.....— Je suis donc un lâche ? dit Olof dont le monument menaçait de s'écrouler sur le chétif chevalier malade... je suis donc un lâche ?...

— Vous le seriez, si vous faisiez ce que vous dites là... — Oh ! Français, Français trop aimable, si vous pouviez soulever seulement un pistolet, une épée... je vous dirais... — Ne dites plus rien !... interrompit Megret, je sais un moyen de vider notre différend sans qu'il soit besoin le moins du monde que je quitte mon lit. — Voyons ce moyen... — Voici des cartes. — Ensuite ? — Je vais en composer devant vous un jeu complet ; j'en donnerai ensuite une à vous, une à moi, jusqu'à ce que l'un de nous ait la dame de cœur. Vous comprenez ?... — Et celui qui l'aura ?... — Aura gagné. — Quoi ?... qu'aura-t-il gagné ?... — Il aura gagné de ne pas boire ce qu'il y a dans cette bouteille, que videra d'un trait celui qui aura perdu. — Mauvaise plaisanterie ! — Je ne plaisante jamais avec les cartes ni avec l'honneur, dit Megret en relevant sa moustache. — Et que renferme, s'il vous plaît, cette maîtresse bouteille ?... Du rhum ?... de l'eau-de-vie ?... — Elle renferme douze médecines, répondit le malade. — Douze médecines ! ! ! — Pas moins. C'est ma ration d'un mois.

Olof porta ses mains sur sa poitrine.

— Mais... — Vous hésitez... vous qui vous prétendez?... — Douze médecines ! ! ! — J'ai bien ce courage, moi. — Mais encore... — Vous ne l'avez donc pas, vous ?... Dites-le, vous avez peur !... — Peur ! peur ! — Jouez donc ! — Eh bien ! les cartes ! — C'est dit. Placez-vous là, et mettons la bouteille entre nous.

Et le chevalier Megret, qui semblait ressusciter chaque fois qu'il touchait aux cartes, prit un jeu, le battit, invita Olof à couper, et commença bravement la partie.

Le prisonnier circassien regardait cette scène, à laquelle naturellement il ne comprenait rien. Olof pâlit tout à coup en poussant un gémissement de taureau... Perdu ! s'écria-t-il, perdu ! Douze médecines ! douze médecines ! Après s'être débattu pendant quelques minutes contre cette horrible obligation de les boire, il dit :

— Tenez-moi, chevalier, pour un homme de cœur si, ne prenant pas ces douze abominables médecines, je consens à rendre ses habits à ce prisonnier enfumé, que le diable emporte.

— C'est accepté, dit le chevalier Megret à Olof en lui tendant la main. Puis se tournant vers Artfchelou, il lui dit : Habillez-vous, vos habits vous sont rendus.

Artfchelou ne se le fit pas dire deux fois.

Ainsi le prince circassien échappa à la rapacité d'Olof, et il put partir le lendemain avec ses riches habits, comme prisonnier de guerre cependant, pour Stockholm. En le voyant s'éloigner, Charles XII dit ces mots qui sont restés historiques : — « C'est comme si un jour j'étais prisonnier chez les Tartares de Crimée. » Et c'est ce qui arriva.

La victoire de Narva apprit à l'Europe le nom de Charles XII, et depuis lors elle ne l'a pas oublié ; il s'inscrivit dans l'histoire par ce formidable succès dont Napoléon seul a renouvelé l'exemple, mais à des condi-

tions différentes. Charles XII n'avait pas affaire à des nations fort civilisées : on en jugera par cette prière composée par les Russes après la bataille de Narva, qui les consterna comme l'eût fait un déluge ou un tremblement de terre : « O toi qui es notre consolateur perpétuel « dans toutes nos adversités, grand saint Nicolas infini- « ment puissant, par quel péché t'avons-nous offensé « dans nos sacrifices, génuflexions, révérences, et actions « de grâces, pour que tu nous aies ainsi abandonnés ? « Nous avions imploré ton assistance contre ces terribles, « insolents, enragés, épouvantables, indomptables des- « tructeurs, lorsque, comme des lions et des ours qui « ont perdu leurs petits, ils nous ont attaqués, effrayés, « blessés, tués par milliers, nous qui sommes ton « peuple ? Comme il est impossible que cela soit arrivé « sans sortilége et enchantement, nous te supplions, ô « grand saint Nicolas, d'être notre champion et notre « porte-étendard, de nous délivrer de cette foule de sor- « ciers et de les chasser bien loin de nos frontières avec « la récompense qui leur est due. » Mais avant que cette terreur des armes suédoises se fût répandue sur la surface de la Russie, le czar, confiant dans les troupes qu'il avait laissées à Narva, quoiqu'il ne se fût pas soucié de s'y trouver en personne, se donnait du bon temps à Birzen, petite ville de la Lithuanie, avec le roi de Pologne, Auguste. C'est de ce même Auguste qu'on a dit :

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

A ce compte, la noble Pologne devait l'être souvent, car Auguste, homme d'une force colossale, d'une taille gigantesque, d'une santé de gladiateur, était d'une intempérance qui faisait pâlir celle du czar Pierre. On ne connaît guère de lui que sa beauté et son ivresse proverbiales. Mais on les connaît bien en général ; et ceux qui

suivent le fil de ces aventures s'en seront facilement aperçus, les princes du Nord, excepté Charles XII, ne pratiquaient pas beaucoup la sobriété au XVIIe siècle.

Tandis que ses troupes mal disciplinées se faisaient exterminer à Narva, le czar Pierre et le roi Auguste mangeaient comme des bœufs, si ce n'est pas calomnier les bœufs, et buvaient à proportion à Birzen.

Depuis quinze jours, ces deux souverains ne quittaient la table que pour être portés au lit par leurs domestiques.

C'était le 4 décembre 1700. Ils étaient encore à table, comme la veille et les jours précédents, en compagnie de quelques-uns de leurs officiers, de Jacques Sobieski, fils du roi Jean, prédécesseur d'Auguste, et de Constantin, frère de Jacques : les deux frères suivaient la cour du roi de Pologne, un peu en prisonniers, quoique par leur extrême douceur et leur caractère ils ne portassent aucun ombrage sérieux à celui qui avait pris la place de leur père sur le trône. En Pologne, d'ailleurs, l'usurpation ne pouvait pas exister puisque la royauté se proclamait par l'élection, et que rien n'y était héréditaire, si ce n'est la noblesse. Jacques et Constantin Sobieski ne quittaient cependant pas la cour : Auguste n'était peut-être pas fâché de leur faire partager cette légèreté de mœurs dont on l'accusait, afin qu'on ne leur comptât pas comme une vertu la tempérance qu'ils auraient été tentés d'affecter. Aussi les deux jeunes gens se contraignaient-ils à imiter l'exemple qu'on leur imposait. Au fond, leurs goûts étaient entièrement opposés à ces débauches effrénées du maître.

Ce jour dont nous venons d'indiquer la date, le beau roi Auguste, qui, sauf le casque romain, se costumait comme Louis XIV, dont il avait la noble élégance, prit un lourd flacon de vin du Rhin, qu'un valet avait eu de la peine à poser sur la nappe, et il dit :

— Je gage de boire ce flacon tout en entier et d'un seul trait à l'extermination de l'armée de Charles XII, qui doit être en ce moment sous les murs de Narva. — Tu ne le boiras pas, lui dit le czar, tu serais mort avant l'extermination des troupes de mon ennemi... Je ne t'en remercie pas moins de ton vœu, mon frère. — Il ne le boira pas, se disait-on autour de la table ; il faudrait au moins six hommes des plus forts, et qui n'auraient encore rien bu de la journée, pour le vider.

Jacques regardait Constantin son frère avec un air qui pouvait signifier : Qu'il le fasse, et dans une heure le trône de Pologne sera vacant.

— Qu'en pensez-vous, Jacques ? demanda Auguste. — Sire, il n'y a que vous au monde pour accomplir un pareil prodige. — Il est vrai qu'Hercule, dit Auguste, n'en a jamais tenté de semblable. — Combien peut contenir ce flacon ? demanda le czar Pierre, jaloux, on s'en apercevait, de cette incroyable jactance. — Nous le saurons quand je l'aurai vidé, répondit le roi de Pologne, en écartant les anneaux de sa perruque.

Saisissant ensuite d'une seule main le goulot spiralé du monstrueux flacon de vin du Rhin, il le souleva à bras tendu, l'approcha de sa bouche souriante, et le transvasement commença.

— C'est beaucoup trop de vanité, pensait le czar, il n'ira pas jusqu'au bout. Orgueilleux !

Les deux frères Sobieski pouvaient bien trouver le trône de leur père dans l'éclat d'une apoplexie foudroyante ; chacun, autour de la table, regardait avidement ce tour de force inouï, renouvelé des Milon et des Gargantua.

Auguste ne s'arrêta pas une seconde pour respirer ; tout coula du flacon dans sa poitrine comme un ruisseau dans un bassin : il ne changea pas de couleur, il ne

— Ton maître à table, ton vainqueur !... — Ceci je ne le reconnais pas, mon cher frère de Russie. — Mais ce que je viens de faire... buveur de salon, verre à demoiselle... — On peut faire mieux, beaucoup mieux, répliqua Auguste, les yeux pleins de défi... — Toi, mieux ? — Moi... — Voyons, fanfaron ! — Mon frère de Russie, tu as bu dans mon casque tout ce qu'il peut contenir de vin du Rhin ; eh bien ! moi... — Est-ce que tu voudrais boire dans ma culotte de peau de buffle ? — Ote une de tes bottes, mon frère. — Une de mes bottes ! voyons donc... que signifie ?... — Ote une de tes bottes, te dis-je. — Mais... — Ta botte... — La voilà ! dit le czar en tendant sa jambe à un de ses officiers pour qu'il lui tirât sa botte.

Une botte énorme, de plus de trois pieds de haut, fut posée au milieu de la table comme un trophée. Avec ses évasements renversés en forme d'oreilles, sa couleur gris fauve et ses plis, elle parut être un jeune éléphant.

— Versez dans cette botte tout ce qu'il vous plaira, dit ensuite le roi Auguste, dans cette botte qui égale au moins en capacité six casques comme celui dans lequel tu as bu, mon frère de Russie... — Allons donc !... — Versez ! — Un hippopotame crèverait, si on la remplissait d'eau seulement et qu'il lui fallût l'épuiser. — Versez ! vous dis-je. — Plaisanterie ! — Versez donc ! mais versez donc !

L'ivresse entraîna l'ivresse, on versa dans la botte tous les vins, toutes les liqueurs qui restaient sur la table, et quand le liquide fut au niveau de la botte, le roi de Pologne la porta à sa bouche qui s'y colla héroïquement pendant deux minutes. Le czar Pierre eut tout juste assez de force pour suivre les phases de ce phénomène. Arrivé à la dernière gorgée, Auguste tomba d'un côté de la table, tandis que le czar Pierre tombait de l'autre.

C'est à ce moment que la comtesse de Kœnigsmarck arrivait, épuisée de fatigue, à Birzen, et entrait précipitamment dans la salle du banquet où étaient le roi Auguste et le czar Pierre. Elle accourait leur annoncer la complète déroute de l'armée russe sous les murs de Narva.

Elle vit l'état dans lequel se trouvait le roi Auguste... et pourtant il n'y avait pas un instant à perdre pour réparer ce désastre, pour arrêter un conquérant qui changeait les rôles de la destinée qu'on avait prétendu lui faire; qui d'attaqué devenait agresseur, de conquis, conquérant; qui, menacé par les Danois, avait soumis en trois jours le Danemark; provoqué par la Russie, venait de défaire les Russes; qui, insulté par le roi de Pologne, téméraire envahisseur d'une de ses provinces, allait maintenant envahir la Pologne et renverser... La comtesse de Kœnigsmarck savait la secrète pensée de Charles XII depuis sa dernière victoire, et elle était accourue à Birzen.

Quand Auguste eut été transporté par ses domestiques dans le palais où il logeait à Birzen, la comtesse s'enferma avec lui. Elle essaya, de toutes les manières, de dissiper l'épaisse ivresse du roi de Pologne; mais ni les sels les plus forts, ni les parfums les plus âcres, ni les boissons employés en pareil cas, ne réussirent à dégourdir son intelligence. Elle flottait sur un océan de vin. Et pourtant il y allait de sa couronne ! Il fallait, pour conjurer cette catastrophe, ce malheur, une volonté forte, immédiate, émanée de lui, de lui qui ne pouvait pas parler... Il fallait sa signature au bas d'un ordre, sa signature royale...

La comtesse de Kœnigsmarck fit appeler le premier médecin du roi...

Il vint.

— Quel moyen avez-vous d'éveiller le roi? — Un seul, madame la comtesse, mais qui peut causer la mort avant le réveil. — Employez-le, répondit la comtesse en serrant dans sa main humide d'émotion et d'effroi la main inerte du roi de Pologne. — Mais, madame la comtesse.... — Employez-le, vous dis-je...

.. Le roi Auguste fut tout à coup déshabillé entièrement et plongé tout nu dans un bain de glace...

Il s'éveilla en sursaut; son réveil fut un coup de foudre.

— Où suis-je? s'écria-t-il...

La comtesse de Kœnigsmarck lui présenta une plume et du papier.

— Signez cela! — C'est vous! — Signez! mon ami, signez! Pas de paroles, pas d'étonnement... Signez!

D'une main indécise, le roi signa, et la comtesse plia aussitôt l'ordre quelle venait d'obtenir et l'enferma dans sa poitrine.

— Mais me direz-vous, Madame? — Je vous dirai que je repars à l'instant.... Je devrais être déjà partie. — Mais, qu'y a-t-il? — Il y a que le roi Charles XII, avec vingt mille hommes seulement, a défait cent mille Russes à Narva. — Grand Dieu! — Et qu'il vient d'entrer en Pologne, dans vos États! — Quelle force lui opposer? — La plus grande de toutes... La finesse. A revoir!

La comtesse de Kœnigsmarck était bien informée, et plus tard l'on saura par qui, des intentions politiques et guerrières de Charles XII après la mémorable bataille de Narva. Il parut bientôt sous les murs de Riga, où il battit le prince Ferdinand; il courut ensuite à Mittau, capitale de la Courlande, et ayant soumis tout le duché de ce nom, villes, villages, places fortes, il se montra dans Birzen, où avait été arrêtée et réglée la convention passée entre le roi de Pologne et le czar moscovite, à ce fameux

banquet. Il céda à l'orgueil fort naturel de s'asseoir à la même table où s'étaient enivrés deux souverains en concluant leur pacte offensif et défensif. Et là, entouré de ses officiers, comme les deux rois ses ennemis s'étaient vus entourés des leurs, il dit dans un repas qui ne se composait que de légumes et dont la boisson qu'on y servit était de l'eau : *Je troublerai leur digestion.*

Et il monta ensuite à cheval.

Alors commença une course d'un caractère nouveau.

Le roi Auguste, qui avait un jour d'avance sur Charles XII, fuyait devant lui de toute la vigueur de sa foudroyante cavalerie.

Dans une des villes de Pologne d'où Charles venait de débusquer Auguste, il demanda, d'un ton gravement bouffon, au gouverneur qui lui remettait solennellement les clefs :

— Et votre roi Auguste? — Il est passé hier, Sire. — Il se portait bien, je présume? — Un peu fatigué, Sire. — Et il allait vite? — Ah! Sire, si vite qu'il n'a pas pris le temps de laisser ferrer la mule qu'il montait et qui a perdu un de ses fers d'argent au sortir de la ville. — Remettez-moi ce fer, dit le roi.

On porta respectueusement à Charles XII le fer qu'avait perdu la mule royale, témoignage de la rapidité d'une course emportée.

Dans une autre ville, Charles XII ayant adressé la même question au gouverneur, qui lui offrait pareillement les clefs dans un plat d'argent, il en reçut cette réponse :

— Sire, le roi Auguste, notre maître, allait si vite qu'il n'a pas voulu attendre que les conseillers lui lussent la harangue d'usage. — Lisez-la-moi, monsieur le conseiller, ordonna le roi.

Et le bon conseiller lut sans sourciller :

— « Sire, la noble cité polonaise que vous daignez

« visiter est glorieuse de vous savoir dans ses murs. Le
« calme profond dont jouit votre royaume vous permet
« cette visite qui resserrera encore plus étroitement les
« liens qui attachent les sujets à leur souverain. Ils vous
« sont reconnaissants de l'honneur insigne que vous leur
« faites en venant passer quelques jours au milieu d'eux.
« Ils se diront éternellement fiers et heureux d'avoir
« contemplé les traits de celui qui est la joie de ses su-
« jets et la terreur de ses ennemis. »

— C'est fort bien, dit Charles XII, remettez-moi cette harangue, quoiqu'elle ne me fût pas précisément destinée. Et il partit.

La chasse au roi Auguste recommença de plus belle; enfin le malheureux souverain, en proie aux dissensions de son royaume qui ne lui donnait que des secours douteux, arriva, traqué de ville en ville, à Varsovie, où il se crut enfin en sûreté. Il en fit soigneusement fermer les portes. Une fois dans son palais, il se livra avec confiance au repos; et il l'avait bien acheté : il y avait tant de nuits qu'il ne connaissait plus les charmes d'un bon lit! Le lendemain, il voulut aussi se permettre les douceurs d'un excellent déjeuner, arrosé de vins de France. Cet infernal roi de Suède, ce démon, ne viendrait peut-être pas le relancer dans une ville, capitale de son royaume, au milieu de ses troupes, de sa garnison, de ses sujets, derrière son formidable faubourg de Praga. Il se mit donc à table en toute confiance. A peine rompait-il le pain, que le gouverneur vint, tout pâle, tout haletant, lui dire : Sire! Sire! le roi Charles...

— Encore! — Sire! Sire! le roi Charles de Suède... — Eh bien! le roi Charles! le roi Charles! que me voulez-vous?.. je suis à table... je vais déjeuner... — Sire, il vient d'entrer dans Varsovie. — Taisez-vous! est-ce possible?.. — Sire, avec tout le respect que je vous dois,

je vous répéterai que le roi Charles est dans Varsovie.

Le roi quitta sa fourchette et dit :

— Mais les portes? — Sire, il les a enfoncées.

Le roi jeta au loin sa serviette.

— Et la garnison? — Sire, elle n'a fait aucune résistance.

Le roi se leva avec impétuosité en regardant la porte.

— Et mes troupes? — Elles campent hors des murs, de l'autre côté de la ville.

Le roi s'avança vers le grand escalier d'honneur.

— Sire entendez-vous?.. — Qu'est-ce donc? — C'est Charles XII qui approche du palais. — Déjà! — Sire, fuyez! fuyez! — Allons!.. à cheval!.. puisqu'il le faut... — Oui, Sire, il le faut.

Et le roi Auguste descendit dans la cour du château, monta un des chevaux qu'on y tenait toujours sellés, et, à la tête du petit corps de troupes qui étaient hors des murs, il se dirigea à toute bride vers Cracovie, où il s'enferma encore. Il était temps!

Charles XII, dix minutes après, s'asseyait à la table désertée par le roi de Pologne, et faisait manger à ses officiers suédois le déjeuner royal.

— J'ai dit que je troublerais sa digestion, dit Charles XII, vous voyez que j'ai tenu parole, messieurs. Demain nous marcherons sur Cracovie.

Cracovie, où se réfugia le roi de Pologne, était fortifiée et à l'abri de toute surprise. Elle avait soutenu plusieurs siéges remarquables. Le roi pouvait donc s'y croire en sûreté, quoique l'amour des Polonais ses sujets n'ajoutât rien à la solidité des remparts. La légèreté, l'insouciance, la vanité, la gloriole, la frivolité de ce peuple si brave, a toujours été un sujet d'étonnement. Un jour, il voulait mourir pour son roi Auguste et la Pologne chérie; le jour suivant il refusait de le suivre à la guerre

et l'abandonnait au milieu du combat. Auguste ne l'éprouva que trop : ayant appris que Charles XII repoussait toute prososition de paix, et avait répondu au primat envoyé comme ambassadeur : « Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi, » il alla courageusement l'attendre et le provoquer dans une plaine voisine de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Les deux rois luttèrent de valeur. Malheureusement les soldats Saxons seuls combattirent pour Auguste; les Polonais s'enfuirent aux premières décharges. Cette défection obligea le roi de Pologne à se replier sur Cracovie, où, comme il a été déjà dit, il se croyait en parfaite sûreté. On barricada les portes de la ville, on enthousiasma la garnison; comme d'usage les bourgeois jurèrent de se faire enterrer sous les toits des maisons. Et le roi Auguste crut qu'il allait reprendre sa sécurité accoutumée, qui se traduisait toujours pour lui par de longs repas. Il était à peine entré dans Cracovie dont les portes s'étaient fermées derrière lui, qu'il se mit à table pour dîner, et certes il avait glorieusement conquis cette satisfaction, quoiqu'il eût été battu. Il portait la première cuillerée de potage à la bouche, lorsque le gouverneur de Cracovie, empressé comme l'avait été celui de Varsovie, pénétra dans la salle à manger et dit :

— Sire! Sire! Charles XII est entré dans Cracovie. — Dans Varsovie, vous voulez dire? — Sire, dans Cracovie. — Dans Varsovie? — Sire, il est dans la ville où nous sommes, il vous a poursuivi... — Mais les portes?.. — Il les a brisées... — Cela est impossible, j'aurais entendu les coups de fusil tirés par la brave garnison... — Il n'y a pas eu de coups de fusil de tirés... la brave garnison a été chassée à coups de canne... Fuyez! mais fuyez, Sire! ou vous allez être fait prisonnier...—Allons! s'écria une seconde fois le roi Auguste en soupirant, il

est dit qu'il ne me laissera jamais manger en paix ! Et il monta à cheval et s'éloigna de Cracovie avec quelques cavaliers restés fidèles à sa mauvaise étoile.

C'est dans Cracovie que Charles XII, vainqueur, déclara définitivement Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.

Tandis que cette déchéance était publiée, le roi de Suède annonçait partout que son intention était de donner la couronne de Pologne à Jacques Sobieski, fils de Jean Sobieski, prédécesseur d'Auguste; ce même Jacques que nous avons vu avec son frère Constantin assis à Birzen à la table du roi de Pologne et du czar Pierre.

Charles avait immédiatement donné l'ordre de faire venir Jacques Sobieski de Breslau, pour recevoir, à Cracovie, la couronne d'Auguste. Le jour où les deux envoyés du roi de Suède arrivèrent à Breslau, le jeune prince et son frère étaient à la chasse; ils se hâtèrent d'aller les prévenir. Jacques et Constantin se rendaient aux ordres du roi Charles, quand au détour d'un bois, trente cavaliers et une femme masquée les arrêtèrent.

— Que nous veut-on? demandèrent les deux Sobieski.

On ne leur répondit qu'en les enchaînant et en les jetant au fond d'une voiture attelée de six chevaux.

— Je suis roi, dit Jacques Sobieski. — Pas encore, dit la femme masquée, mais prisonnier. — De qui? — Du roi Auguste. Voilà son ordre.

Les deux Sobieski furent conduits et emprisonnés à Leipzig.

La colère de Charles XII fut de la fureur, de la rage, quand il sut cet enlèvement qui l'empêchait de disposer à son gré du trône de Suède... Eh bien! je l'enlèverai, lui aussi, s'écria-t-il. J'ai son royaume, c'est sa personne que je veux maintenant. Renschild, à cheval!

— Mais, Sire, dit le général Renschild, vous vous êtes

fracassé la jambe, il n'y a pas encore un mois... — A cheval! — Le médecin défend que vous marchiez. — A cheval! à cheval! et mettez-moi sur la trace du roi Auguste. — Il me le faut!

Réduit à errer dans ses États, le roi de Pologne recevait l'hospitalité de château en château, escorté de quelques gentils hommes braves et fidèles.—Quand il y avait du péril à demeurer chez ses hôtes, il passait la nuit, comme Charles Ier d'Angleterre, dans la forêt et même dans les branches d'un arbre.

Préoccupé d'une semblable crainte, il était sorti un soir d'un château où il avait reçu l'hospitalité, et accompagné de quelques loyaux serviteurs, il soupait sur l'herbe à la lueur des premières étoiles. Les chevaux étaient attachés aux arbres. Il disait en riant à ses officiers : Mon excellent frère de Suède m'a pris mon trône, mon royaume, mais il ne me prendra pas ce lièvre rôti dont le fumet...

— Le pied à l'étrier! Sire, s'écria de loin une garde avancée, voici les Suédois, — le roi Charles est à leur tête...

« Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval, lui onzième, » dit Voltaire.

Et les voilà courant à bride abattue les uns après les autres à travers bois et vallons, sans s'arrêter ni jours ni nuits, les Suédois après les Polonais, qui n'avaient même pas eu le temps de dénouer leurs serviettes.

Non-seulement le roi de Suède avait, selon sa promesse, troublé leur digestion, mais il avait fini par les empêcher de manger.

Attrapera-t-il le roi Auguste, qui n'était plus roi, et qui en ce moment était fort peu auguste?

XI

BIEN DES CHOSES.

Le quatrième jour, la poursuite continuait encore, mais il devenait de moins en moins probable que le roi Auguste, ou plutôt l'électeur de Saxe, parviendrait à échapper à Charles XII, aussi âpre cavalier que lui. La distance qui les séparait se raccourcissait sans cesse. Dès le matin du quatrième jour, les compagnons du roi de Suède distinguaient aisément les plumes blanches du chapeau et les franges d'or des habits du malheureux souverain fugitif, cherchant sans doute à l'horizon quelque ville restée fidèle qui voulût bien lui ouvrir ses portes, quoiqu'il eût quelques raisons de se méfier des portes. Ils ne doutaient plus du succès de leur chasse royale.

A dix heures, ils se trouvèrent si près du groupe poursuivi, que la poussière les confondait dans un même nuage, et qu'ils entendaient le galop et le reniflement des chevaux vers lesquels ils se précipitaient le sabre à la main. A midi les fugitifs s'arrêtèrent : eux et leurs montures étaient épuisés. Ils furent cernés de toutes parts : plus d'issue, plus de retraite.

— Rendez-vous, Messieurs ! leur cria Olof qui accompagnait le roi de Suède. — Voici nos épées. — Et le roi Auguste? demanda avec inquiétude Charles XII. Je ne l'aperçois pas ici... — Échappé, Sire. — Comment, échappé !...

Le roi bondit sur sa selle.

— Une ruse, Sire... — Vous avez son costume... je devine !... — Oui, Sire, répondit loyalement un brave dragon ; en lui donnant le mien, j'ai pris le costume du roi, la nuit dernière, afin de vous faire croire qu'il était tou-

jours parmi nous. Vous êtes tombé dans le piége... pendant ce temps le roi de Pologne s'évadait seul... Que Dieu le sauve ! — Sire, en combien de morceaux taillerai-je Monsieur? demanda Olof, qui brandissait déjà son sabre. — Retire-toi, Olof. Et de quel côté s'est dirigé l'Electeur? demanda en frémissant Charles XII. — Il ne nous l'a pas dit, Sire : nous l'ignorons.

Après un moment de réflexion, Charles dit en allemand au général Flemming, un des cavaliers qui lui avaient joué un si bon tour :

— Vous direz à mon frère Auguste que je ne lui croyais que la vitesse du lièvre, il paraît qu'il a la prudence du cerf. Lorsqu'il est poursuivi, il se fait remplacer, ainsi que fait le cerf pour tromper le chasseur. Vous êtes libres... A propos, général, ajouta-t-il en s'adressant à Flemming, remettez à Sa Rapidité mon frère ce fer d'argent qu'a laissé tomber sa mule un jour que Sa Rapidité fuyait devant moi, et cette belle harangue latine qu'on devait lui lire un jour que Sa Rapidité fuyait encore devant moi.

Sous ces paroles durement railleuses, Charles XII étouffa la colère et le dépit qu'il ressentait au fond de l'âme d'avoir été dupé par le roi de Pologne, qui avait été assez heureux, à l'aide de sa ruse, pour gagner Sandomir, où il se relégua avec l'humiliation de toutes ses défaites.

Le roi de Suède rentra aussitôt dans Varsovie, où l'accueil qu'il reçut le consola de cette mésaventure romanesque, digne de l'Arioste. Vainquer de trois rois, il aspirait en ce moment à la gloire non moins réelle d'en faire un lui-même, pour remplacer celui qu'il avait renversé du plat de son épée. Mais la difficulté était grande. Jacques Sobieski, sur la tête duquel il avait arrêté de placer la fragile couronne de Pologne, était prisonnier à Leipzig. Le trône de Pologne ne pouvait rester plus longtemps va-

cant. Il y allait du fruit de sa conquête. Déjà les députés étaient réunis à Varsovie, déjà les ambassadeurs des grandes puissances entouraient le jeune vainqueur, tous lui conseillant de nommer un roi qui convînt à leurs intérêts. « Nommez-vous donc vous-même roi de Pologne, lui dit le comte Piper, son ministre. » En souriant, le roi lui répondit : « Piper, vous étiez né pour être ministre d'un souverain italien. » Pourtant il fallait se décider au plus vite.

Un jour donc qu'il passait à travers une foule de députés, d'ambassadeurs, d'évêques et de généraux qui le suppliaient à mains jointes, car le péril d'une vacance devenait de plus en plus pressant, d'élire un roi, il avisa parmi eux un jeune homme de son âge, au visage austère et calme, un député des États de la république polonaise, parlant peu au milieu de tous les bavards, rigide dans sa mise, modeste entre toutes ces moustaches hautaines et pointues. Il alla vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, quel âge avez-vous ? — Vingt-deux ans, Sire.

— C'est mon âge. Aimez-vous la guerre ? — Oui, Sire.

Charles XII lui frappa sur l'épaule.

— Où est votre palais ? — Sire, je loge dans une petite maison avec ma femme et mes filles... je n'ai pas de palais. — Combien avez-vous de domestiques ? — Je n'en ai pas, Sire. — Aimez-vous le repos, la mollesse ?... — J'ai été élevé, Sire, à dormir sur la pierre et dans la neige. — Et vous buvez ?... — De l'eau, Sire.

Le roi prenant alors ce jeune homme par un des gros boutons de cuivre de son habit de drap commun, s'écria tout à coup : « Messieurs les députés, messeigneurs les évêques et ambassadeurs, demain, dans la plaine de Colo, vous proclamerez roi de Pologne ce jeune homme que je présente à vos respects et à vos hommages. »

On se regarda avec étonnement.

Que disait donc le roi?

A peine connaissait-on ce jeune député aux États de Varsovie; nul ne l'avait remarqué.

Le roi lui-même, après l'avoir proclamé roi de Pologne, lui dit :

— Comment vous nommez-vous? — Stanislas Leczinski. — Eh bien! mon frère Leczinski, je vous salue roi de Pologne, par la grâce de Dieu et de mon épée!

L'ordre du récit nous appelle maintenant auprès de trois personnages sur lesquels nous avons essayé de réunir l'intérêt des chapitres précédents : la belle comtesse de Kœnigsmarck, Réginold et Georgina. La comtesse, qui avait quitté le camp de Charles XII pour aller porter au roi Auguste la nouvelle de la bataille de Narva, avait amené avec elle Georgina, la fille du comte Mélander, sur laquelle elle avait repris sa domination en en fondant une nouvelle sur Réginold. Elle les tenait l'un par l'autre. la première fois, la peur l'avait servie; la seconde fois, c'était la reconnaissance.

Si Georgina ne craignait plus rien pour son père, désormais libre, que ne devait pas Réginold à celle qui lui avait révélé sa haute et mystérieuse naissance, l'illustration de son sang, dont la mère lui avait sauvé la vie en le remettant aux mains bénies de la Providence? Il n'ignorait plus maintenant le rôle politique de la célèbre comtesse à la cour et à l'armée de Charles XII, rôle coupable autant que téméraire; mais était-ce à lui à la dénoncer, à la trahir, à la faire jeter comme espion dans un cachot, ou à lui faire boire du poison? D'un autre côté, pouvait-il laisser conspirer contre la gloire, les intérêts ou la vie de son maître sans le lui dire, sans le prévenir des dangers qu'il courait à chaque instant? Se taire en pareil cas, n'est-ce pas être complice? Ce balancement

devint encore plus cruel pour Réginold quand l'ambition, qu'il n'avait pas osé connaître encore, car il ne s'était pas cru jusque-là digne d'en avoir, entra fièrement dans son cœur avec tous ses tumultes et toutes ses ardeurs corrosives à la suite de la lumière foudroyante qu'y avait fait pénétrer l'habile comtesse de Kœnigsmarck. Il y a des mots qu'il ne faut jamais dire. Ils sont des destinées. Ils vont éveiller ce qui aurait toujours dormi, ils courent allumer ce qui serait toujours resté inerte et froid ; grains de poudre tombés dans une fente de l'esprit, plus l'esprit est solide, plus vite et plus fort ils le font éclater.

Réginold amoureux, Réginold obscur, voulut tout d'un coup monter à la surface. Il lui sembla,— tous les ambitieux ont ce vertige, — que le monde entier devait savoir ce qu'il ne savait lui-même que depuis quelques jours. Cette ignorance lui sembla un déni de justice, un calcul de la haine pour le tenir rabaissé jusqu'à terre. Et, douleur plus importune encore, il ne pouvait pas, — où étaient ses preuves?—se dévoiler, se proclamer plus noble que les nobles de la cour où il était. En lui mettant presque une couronne sur le tête, la comtesse lui avait aussi posé une pierre sur la bouche. Le premier résultat de ce changement opéré dans son caractère, fut de lui faire éprouver une mélancolie sombre et jalouse lorsqu'il apprit que le roi avait tiré Stanislas Leczinski de la foule pour en créer un roi, tandis qu'il n'avait pas songé un seul instant à lui... lui son favori... son ami...

Aussi, depuis plusieurs jours évitait-il de se rencontrer sur le passage du roi de Suède, qui, étonné de son absence, de son isolement, le fit appeler et lui dit d'un ton d'amitié et de reproche, en lui prenant familièrement la main :

— Qu'est-ce à dire, maître ingrat de Réginold? Voilà plus de huit jours que vous n'êtes venu porter la joie de

votre présence à votre ami !... — Sire, vous êtes si grand depuis quelques jours... — Comment l'entends-tu ?... — Vous prenez, vous distribuez des couronnes... — Et qu'est-ce que cela fait à notre amitié ? — Rien, Sire... — Mais tu es pâle et triste !... Tu as beaucoup maigri... Quelque chagrin que je ne sais pas ?... Raconte-moi cela.

Le roi passa amicalement son bras autour de Réginold, ce bras qui venait de faire trembler toute l'Europe, et il dit à demi-voix :

— Est-ce que je ne puis rien pour ton bonheur, quand le mien va plus vite que mes désirs ?... — Que pourriez-vous ? — Quand je nomme les uns capitaines, les autres généraux ; quand je donne des titres à ceux-ci, des pensions, des terres à ceux-là, est-ce que tu ne me demanderas rien, toi qui, à Narva et partout, n'as pas ménagé ton sang pour moi ? Ce matin encore, j'ai fait compter cent mille écus à ce brave chevalier Megret. Il est vrai que Megret a dressé le plan de toute la campagne de Pologne... Et qu'il trace en ce moment celui d'une campagne prochaine en Égypte et aux Indes. Veux-tu comme lui de l'argent ?... Préfères-tu le plus beau château du premier prince polonais dont le nom te viendra à la mémoire ?... Dis !... je voudrais te donner, parce que tu en mérites, des grades dans l'armée, mais je suis lié... tous ces nobles se soulèveraient... crieraient: tu n'as pas de titre de naissance... — Sire, répondit amèrement Réginold, je vous dirai, puisque vous daignez vous occuper si cordialement de moi, que je ne vois pour un jeune homme de mon âge placé près de vous, que la gloire ou le bonheur. La gloire m'est pour toujours interdite ; je suis sans naissance, vous l'avez dit, Sire ; peut-être... cependant... si je cherchais bien... si j'osais... mais non... — Comme ton regard est triste et menaçant !

— Sire, j'ose dire que vous vous trompez. — Eh bien ! puisque je ne puis rien pour ta gloire, je puis beaucoup pour ton bonheur.

Réginold abaissa son regard jusqu'à ses pieds.

— Pour mon bonheur, dites-vous, Sire? — Sans doute... j'imagine qu'un roi a quelques moyens... — Non, Sire, vous ne pouvez rien pour mon bonheur non plus, et c'est pour cela que je vous demande la triste faveur de vous quitter pour aller vivre obscur et malheureux ailleurs.

Le roi frappa des pieds et haussa les épaules :

— Voilà comme on n'est jamais complétement content, dit le roi ; tu obscurcis, tu altères ma joie... Toi, me quitter !... d'abord je ne te le permettrai jamais... — Sire, pourtant... — Jamais, te dis-je. Laisse-moi donc achever ce que je disais. Voici ce à quoi j'ai songé pour attirer sur toi ce bonheur dont je veux te gratifier à défaut de gloire... La gloire, chose bien fragile, ajouta par réflexion Charles XII, dont le regard sembla s'éclairer tout à coup des lueurs sinistres de l'avenir. Il reprit : Cher Réginold... tu es jeune, tu as le cœur sympathique et chaud, l'esprit naturellement exalté ; pourquoi ne donnerais-tu pas un aliment à cette dévorante inquiétude pour la calmer?... Je veux te marier, Réginold... — Me marier !... y pensez-vous? — J'y pense très-sérieusement, puisque je vois pour toi dans le mariage le chemin sûr et paisible qui te mènera au bonheur. Quelle occasion ne serait-ce pas pour moi de t'être utile en t'alliant à une grande famille ? Je protégerais ta maison, je l'illustrerais à mon gré, sans craindre les jalousies, les obstacles de la noblesse, puisque je te ferais entrer, par ton mariage, dans la noblesse de quelque vieille race de mon royaume.

Réginold, confondu, balbutia :

— Mais, Sire, ce projet que votre bonté pour moi élève à la plus haute récompense, est impossible. — Qu'y trouves-tu d'impossible? reste à faire le choix d'une femme. — C'est tout, Sire, dit Réginold en souriant à travers son embarras. — Ce choix est fait. — Il est fait! — Le jour de ton mariage, je te fais d'abord comte de mon palais, je te nommerai plus tard gouverneur de Stockholm; ta femme sera placée auprès de la princesse ma sœur; tes enfants... — J'ai déjà des enfants?... vous allez vite, Sire... Et je n'ai pas encore de femme! — Tu te trompes, Réginold; — ou plutôt tu es distrait; je t'ai dit que le choix d'une femme était fait. — Et quelle est, Sire, cette femme? — Quel air effrayé tu prends! je ne vais pas te marier à un traban ou à un lancier. Il ne manque pas de jolies femmes dans les cours du Nord. — Je n'en connais qu'une, pensa Réginold. — Devine. D'abord, elle est jeune. — Le goût de Votre Majesté... — Elle est admirablement belle. Quant à sa noblesse, elle doit être illustre, puisqu'elle est demoiselle d'honneur...

Le visage de Réginold pâlit.

— Achevez, Sire. — Je te répète qu'elle est infailliblement de la noblesse, puisqu'elle est demoiselle d'honneur de la comtesse de Kœnigsmarck.

Réginold resta immobile de stupeur.

Ces paroles idéales passèrent dans son cerveau qui seul les entendit:

—Le roi prétend me marier à celle qu'il croit n'être que la demoiselle d'honneur de la comtesse de Kœnigsmarck et qui est la comtesse elle-même... Mais c'est l'autre que j'aime... et qu'il aime... lui, le roi!... C'est l'autre que je veux... c'est l'autre que nul n'aura... c'est Georgina! — Tu ne réponds pas, Réginold?... Le choix ne serait-il pas de ton goût?... Pourtant... — C'est que je n'ai

pas bien compris... Sire... la surprise... la singularité du projet... — Écoute!... Je te marie, t'ai-je dit, à la demoiselle d'honneur de la comtesse de Kœnigsmarck, ou si tu tiens à ce que je m'explique plus clairement, à la belle Georgina... Acceptes-tu? — Georgina! Georgina! Oh! Sire, j'accepte, s'écria Réginold en délire. Il vit ou il ne vit pas qu'il trompait le roi, qui lui donnait ainsi celle qu'il aimait ardemment lui-même en lui donnant Georgina; car la véritable Georgina était celle qui passait aux yeux de Charles XII pour la comtesse de Kœnigsmarck. — Sire, vous me donnez la main de Georgina! — Eh bien! avais-je raison de te dire, reprit le roi charmé de l'enthousiasme de son favori, que je saurais faire ton bonheur? — Ah! oui, Sire... vous le faites et pour toujours! — Mais ce mensonge, cria la voix intérieure de Réginold... cette erreur du roi dont je profite... Oh! mais je l'aime! mais elle sera à moi!... Peut-être ne sera-t-elle pas à moi, se dit Réginold capitulant avec sa conscience effrayée, et alors je n'aurai rien à me reprocher. — Comme le bonheur est toujours pressé, ajouta le roi, voici, sauf le consentement de la belle Georgina... — Mélander, laissa échapper Réginold. — Ah! tu connais donc son nom de famille?... — Oui, Sire, le hasard... — Remercions le hasard... Voici une autorisation royale signée de ma main, reprit Charles XII en se mettant à écrire, où je t'accorde, sauf toujours le consentement de la comtesse Georgina Mélander, la main de ladite comtesse, avec tous les avantages dont je t'ai entretenu. Je te fais — c'est ta dot — comte du palais, gouverneur de Stockholm, et crée d'avance nobles tous tes descendants.

Réginold tomba aux pieds du roi en couvrant sa figure de ses deux mains, afin de cacher l'éclat de sa joie et la rougeur de sa honte, le triomphe de son bonheur et la

torture de son désespoir. Ce qui le faisait en ce moment le plus heureux des hommes en faisait aussi le plus faux.

Pour achever la confusion de Réginold, le roi lui dit en le relevant :

— Pourquoi cette main gauche ne mériterait-elle pas un jour, si un boulet ne s'y oppose pas, que la comtesse de Kœnigsmarck y plaçât le bonheur que tu vas recevoir dans ta main droite en l'offrant à la belle Georgina ?

Le coup de poignard que reçut au cœur Réginold traversa l'autorisation royale que venait de lui octroyer la magnifique générosité de Charles XII.

Ce ne fut qu'un coup de poignard, ni l'égoïsme ni l'ingratitude n'en meurent.

— Georgina est à moi comme le ciel est à Dieu, dit-il en s'en allant. Elle est à moi.

Bouleversé une seconde ou une dixième fois par un soubresaut de sa vivace conscience, il se retourna en murmurant :

— C'est moi qui ai divulgué à la comtesse de Kœnigsmarck la confidence que m'avait faite le roi d'asseoir sur le trône de Pologne Jacques Sobieski ; c'est moi qui, profitant d'une erreur où l'a fait tomber cette femme ambitieuse, pouvais épouser celle qu'il aime... Deux fois traître !.. Oui... mais mille fois heureux... l'époux de Georgina !

Les fêtes du couronnement de Stanislas Leczinski furent magnifiques ; on imagina des tournois ; il y eut des bals, les ambassadeurs se traitèrent réciproquement. Celui de l'empereur d'Allemagne déploya un luxe particulier. On jouait un jeu d'enfer chez lui. C'était du reste le moins dévoué, on le sait, à la cause de Charles XII. L'Allemagne suivait d'un œil craintif les courses vagabondes du jeune conquérant, qui, en troublant, ainsi

qu'il se le permettait, les États du Nord, finirait peut-être par le coudoyer brutalement. L'aigle n'avait pas trop de ses deux têtes pour l'observer. La politique ne conseillait pas moins à l'Allemagne d'entourer de prévenances flatteuses le jeune conquérant. Aussi son représentant à Varsovie s'épuisa en manifestations brillantes.

Le jeu eut les honneurs des soirées qu'il donna au corps diplomatique ; les échecs exercèrent surtout la sagacité des nobles invités. Ils étaient alors le jeu en vogue dans les cours du Nord. On y risquait des sommes ruineuses. L'intérêt de ces luttes s'augmentait de l'amour-propre qu'y apportaient les joueurs. Les échecs comptaient des héros et de grands capitaines.

Dans l'une de ces réunions illuminées par la science et par l'or, la foule entourait un soir avec une avide curiosité la table à laquelle venaient tour à tour s'asseoir les ambassadeurs des grandes nations européennes. On suivait avec des palpitations dramatiques une partie destinée à devenir célèbre comme une bataille. Les illustres joueurs étaient convenus entre eux que le perdant céderait sa place à un adversaire nouveau contre l'adversaire vainqueur, qui garderait la sienne jusqu'à ce que la chance favorable l'abandonnât.

C'est en ceci qu'était le phénomène qui fixait en ce moment tous les regards, déroutait tous les calculs, retenait la parole sur les lèvres immobiles, et faisait oublier aux plus frivoles les concerts, les danses, les conversations sous les lustres à girandoles vénitiennes. Six parties d'échecs avaient vu six fois six joueurs fameux, six ambassadeurs, quitter leur place pour se la céder mutuellement, tandis que le côté opposé de la table avait gardé le même joueur, qui avait par conséquent gagné six fois de suite ses adversaires. Ce joueur prédestiné était le baron de Sandel, l'oncle de la belle Georgina, celui que le che-

valier Megret crut avoir tué en duel à Paris. C'était cet homme au nez hyberbolique, qui s'imaginait aussi avoir tué le chevalier Megret sur les grèves du Danemark; celui qui renversa de surprise le spirituel chevalier, quand il lui apparut vivant à Copenhague avec son nez et son incroyable bonheur aux cartes; celui qui était le cauchemar de l'homme dont il était l'épouvantail.

Chaque partie d'échecs était de dix mille livres de France.

Le baron de Sandel avait déjà gagné :

Dix mille livres à l'ambassadeur d'Allemagne;

Dix mille livres à l'ambassadeur de Hollande;

Dix mille livres à l'ambassadeur d'Angleterre;

Dix mille livres à l'ambassadeur de France;

Dix mille livres à l'ambassadeur d'Espagne;

Dix mille livres à l'ambassadeur de Portugal.

En tout, soixante mille livres, forte somme en tout temps, somme énorme à cette époque, où l'argent avait quatre fois plus de valeur qu'aujourd'hui.

— Personne n'entre en lice? disait d'un ton de héraut de tournoi le fier et fortuné baron de Sandel. Et personne ne venait s'asseoir sur le fauteuil rouge six fois vaincu.

— Personne, répéta-t-il, n'ose donc tenter la fortune contre moi?

Et il jouait de ses doigts distraits avec les montagnes de pièces d'or élevées à sa droite et à sa gauche, double promontoire entre lequel son nez se dorait de reflets jaunes.

Le même silence répondit à son appel orgueilleux.

— Je fais un bel avantage à celui qui voudra une septième fois se mesurer avec moi, dit-il encore en continuant de vanner l'or avec ses doigts. En une seule partie, je joue les soixante mille livres que j'ai gagnées à leurs seigneuries; et à celui qui courra ce risque merveilleux et tout en sa faveur, je cède un pion et une tour.

Cette proposition excessivement généreuse, au lieu d'exciter l'envie de tenter le sort, effraya l'assemblée, et un mouvement ondulatoire de recul se propagea jusqu'à la principale porte du salon. Un pareil défi, une telle somme, un semblable courage prêtèrent au personnage du baron de Sandel, pâle d'émotion derrière son nez pyramidal, quelque chose de fantastique.

Nul n'aurait plus osé effleurer la planche de l'échiquier.

Du fond de l'entonnoir formé par le retrait général des spectateurs silencieux, un homme maigre, décharné, blafard, léger comme le vent, transparent comme lui, cachant son front sous un bandeau de soie noire, s'avança à la manière d'une ombre jusqu'à la table de l'échiquier.

Il s'assit sur le fauteuil rouge; ses os claquèrent en se pliant.

Le baron de Sandel avait poussé trois cris de terreur.

Devant lui venait de se placer le chevalier Megret, celui qu'il avait mortellement blessé d'une balle au front, celui qu'il croyait à l'état de squelette depuis longtemps!

— Quoi! c'est vous?.. Ce ne peut être vous!.. oh!.. non...

Le baron de Sandel, terrifié, recula avec son fauteuil.

— C'est bien moi, monsieur le baron, répondit d'une voix sépulcrale le chevalier Megret à peine convalescent.

Sans rien perdre de son épouvante, la salle entière s'était peu à peu groupée de nouveau autour des deux joueurs.

De sa poitrine creuse le chevalier reprit :

— Je tiens le jeu, monsieur le baron.

Le nez du baron était effaré.

— Mais vous êtes mort!.. vous dis-je. — Monsieur le baron, je fais soixante mille livres, et je n'accepte ni votre pion ni votre tour.

Megret plaça avec ses doigts maigres les pièces sur l'échiquier.

De son côté, le baron de Sandel en fit autant, mais d'une main tremblante comme la feuille, et comme la feuille de peuplier, la plus tremblante des feuilles.

Et la grande partie commença.

Le baron de Sandel n'osait pas encore lever les yeux sur son adversaire ressuscité.

Mille regards tournés sur eux inflexiblement leur faisaient une auréole de feu.

Les premiers coups furent joués serrés d'un côté comme de l'autre. C'était le génie contre le génie. Le hasard fut étouffé entre ces deux puissances.

L'échiquier s'éclaircissait cependant; les pièces disparaissaient du champ de bataille.

Des deux côtés le péril devenait par conséquent plus imminent à chaque quart de minute.

Dès ce moment, le chevalier Megret se prit à dire en ricanant :

— Monsieur le baron, je vois avec peine que l'âge, qui corrige tout, n'a pas corrigé votre nez. — Je prends ce pion, dit froidement le baron de Sandel en jetant un regard de profond et amer dédain sur la perruque du chevalier. — Autrefois on disait en vous voyant : Quel nez a cette figure ! Maintenant on dit : Quelle figure a ce nez ! Échec à la reine ! — *Échec au fou couronné !* répliqua aussitôt le baron de Sandel.

On fut profondément scandalisé de cette manière de s'expliquer : personne ne mettait en doute l'allusion.

—Comment, le fou couronné ! Que veut dire votre sacrilége nez en parlant ainsi, monsieur le baron ? — Je veux dire, Monsieur à l'ignoble perruque, *échec au roi!*

Depuis quelques minutes, Charles XII, qui avait voulu honorer la soirée de sa présence, s'était présenté en grosses

bottes, et avec son éternel habit bleu aux boutons de cuivre, dans les fastueux salons de l'ambassadeur d'Allemagne. Il s'était placé sans bruit, les bras croisés sur la poitrine, derrière le fauteuil du baron de Sandel. Il avait donc entendu la fâcheuse et fort impertinente plaisanterie inspirée par le dépit à celui-ci, et qui ne pouvait s'adresser qu'à sa royale personne, assez souvent désignée dans les cours d'Allemagne par cette qualification *du fou couronné*. D'ailleurs chacun l'avait compris ainsi et chacun tremblait en songeant que le roi, que le tout-puissant vainqueur de l'Ingrie et de la Pologne était appuyé contre le fauteuil du baron danois.

— Ces deux cavaliers sont à moi! J'en demande pardon à l'obélisque que la nature a élevé au milieu de votre visage. — Le baron répliqua : *Encore échec au fou couronné!* J'en préviens votre hideuse perruque, à laquelle j'ai donné une leçon qu'elle lira sans cesse sur votre front brisé, comme une inscription, ce qui manque à mon nez, quoique obélisque. — J'y mettrai l'inscription qui y manque quand vous voudrez, monsieur le baron ; et je vous invite à dire tout simplement *échec au roi*, ou il me plaira de vous la graver, ce matin, après avoir gagné ou perdu. — *Échec au fou couronné!* — Ah! vous y tenez!

Charles XII buvait silencieusement l'affront derrière le fauteuil du baron danois.

— Attention! nez auguste! nez sans pareil! nez qui pourrait aller en ambassade sans que son possesseur se dérangeât, attention!

Le cercle devint si petit, il se resserra tellement, que sans la présence du roi de Suède, toujours invisible au baron danois, il aurait envahi les deux joueurs à cette minute de suprême curiosité.

— Gagné! s'écria Megret en saisissant de sa main osseuse le nez de son adversaire vaincu.

Le baron de son côté, après avoir secoué cette étreinte, prit tranquillement l'échiquier sur lequel il venait de perdre soixante mille livres, et le cassa en vingt morceaux sur la perruque du chevalier Megret.

Megret fut un instant étourdi.

— Ce matin, lui dit ensuite le baron, je vous tuerai une seconde fois. — Ou c'est moi qui une seconde fois vous tuerai, monsieur le baron. — Ni l'un ni l'autre, dit gravement Charles XII, car l'un de vous deux sera pendu dans une heure.

Le baron de Sandel, effrayé du son de cette voix, tourna la tête... il reconnut le roi de Suède!... le fou couronné!

— Pendu: c'est dommage, murmura Megret, il pleut.

Tandis que ces choses se passaient, que tous les princes du Nord recherchaient l'amitié de celui qu'ils appelaient le fou couronné; tandis que le roi Auguste se croyait trop heureux de se cacher au fond de son électotorat de Saxe, dans sa ville de Dresde, après avoir été battu et dépouillé comme jamais prince ne l'avait été, le czar de Moscovie, profitant des dures leçons de l'expérience, levait sans relâche des armées sur tous les points de son vaste royaume, les rangeait sous le joug de fer de la discipline, couvrait la Baltique de vaisseaux et se préparait en silence à prendre sa revanche sur Charles XII. Il cherchait à pouvoir justifier un jour les paroles qu'il avait dites lui-même le lendemain de la sanglante défaite de Narva : « Les Suédois nous battront tant, qu'ils fini-« ront par nous apprendre à les battre. »

Les fortunes de son ami l'électeur de Saxe furent diverses, quoique toujours marquées au coin d'un grand courage.

Charles XII aurait peut-être fini par l'oublier, car il n'aimait pas à revenir sur ses pas, s'il n'avait eu la fai-

blesse de tenter en Pologne une restauration en sa faveur. Auguste, avec des soldats d'une fidélité encore plus douteuse que leur bravoure, rentra dans son ancien royaume, et par un coup de main assez adroit, pénétra dans Varsovie, d'où il chassa Stanislas Leczinski, surpris sans défense. Mais son triomphe fut de courte durée. Presque chassé le même jour, il courut, comme de coutume, se réfugier encore en Saxe, mais cette fois poursuivi avec acharnement par la colère du lion qu'il avait irrité. Charles XII, à bout de clémence, l'obligea à tout ce qui lui passa de bizarre et d'impossible dans la tête. Entre autres humiliations romanesques, la plus prodigieuse est celle-ci : il l'obligea à écrire la lettre suivante à Stanislas Leczinski, à celui qui lui avait pris son royaume et son trône.

« Monsieur et frère (*frère* est adorable),

« Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer « dans un commerce particulier de lettres avec Votre « Majesté.

(On le conçoit sans peine.)

« Cependant pour faire plaisir à Sa Majesté suédoise, « et afin qu'on ne nous impute pas que nous fassions dif- « ficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par « celle-ci (félicitons ! ! !) de votre avénement à la cou- « ronne, et nous souhaitons que vous trouviez dans votre « patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons « laissés.

« A Dresde, 8 avril 1707.

« Votre frère et voisin,

« Auguste, roi. »

Roi de quoi ?

La comédie politique n'a pas de plus haute bouffonnerie. Quelques mois après, Charles XII, qui tenait

étranglés sous le talon de sa botte tous les aigles, merlettes, aiglons, aigles blancs, aigles déployés, aigles à deux têtes de la Prusse, de l'Autriche, de la Pologne et du Danemark, se retourna fièrement du côté du plus redoutable de ses adversaires, le czar Pierre, dont le génie patient et robuste venait de créer un empire, flottes et armées, et il s'écria : A Moscou !

Et chargée d'or, de gloire et d'espérances pompeuses, comme les armées de Xerxès, d'Alexandre, et comme devait l'être un siècle après l'armée de Napoléon, l'armée de Charles XII s'ébranla pour quitter la Saxe et marcher vers Moscou.

L'armée suédoise est donc en mouvement, mais voilà que le roi a tout à coup disparu. On le cherche, on le demande, on l'appelle... aucun indice... rien qui apprenne le sort du roi... L'armée désespérée s'arrête. Le roi Auguste l'aurait-il fait enlever ?... Le roi Auguste dont il a pillé les trésors, à qui il a enlevé la couronne...

Un cavalier seul, pendant ces scènes de désespoir de toute une armée, frappait de bonne heure à la porte de Dresde...

On dirait un conte de fée. Pourtant c'est la vérité.

— Que voulez-vous ? — Parbleu ! entrer dans Dresde, répond le cavalier. — Qui êtes-vous ? demanda encore la sentinelle à ce cavalier matinal. — Traban. — Votre nom ? — Carl. — Et puis ? — Rien que Carl.

Oui, mais Carl, en entrant tout seul dans Dresde, avait été reconnu par le général Flemming, ce même général allemand que Charles XII avait poursuivi l'épée dans les reins pendant quatre jours, croyant toujours poursuivre le roi Auguste. Flemming avait donc reconnu Charles XII sur la grande place de Dresde, et il courut dire au roi, croyant à peine à la nouvelle qu'il portait :

— Sire ! Sire ! — Qu'avez-vous, Flemming ? — Votre

plus cruel ennemi vient se livrer à vous. — Qui donc? — Il est seul, je l'ai vu, tout seul! je l'ai vu... sans armes ; il monte en ce moment les marches de votre palais. Faites-en fermer les portes derrière lui... c'est lui!... Oui, Sire, c'est lui!!!... — Mais qui? — Charles XII. — Charles XII ici!!! — Lui-même, dit Charles XII à Auguste ébahi. En passant si près de Dresde, avec mon armée, je l'ai quittée pour venir vous embrasser et déjeuner avec vous.

Auguste était trop hébété de la surprise pour répondre... Flemming répondit pour lui :

— Je vais vous faire servir à déjeuner, Sire, dit Flemming ; et en se retirant, il regarda significativement Auguste et les troupes qui gardaient les portes du château.

XII

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Auguste, qui avait deviné les intentions du général Flemming lorsqu'il était sorti pour commander le déjeuner, lui fit dire de ne rien tenter, sous peine de la vie, contre la liberté du roi de Suède. Charles pouvait avoir prévenu ses généraux de sa visite à Dresde : à quelle vengeance ne s'exposait-on pas en le retenant prisonnier? Ceci était sagement raisonné ; seulement Charles XII n'avait confié à personne le secret de son escapade d'écolier. Louis XI, à coup sûr, n'aurait pas laissé échapper une si belle occasion de se défaire d'un ennemi. La fatalité joua comme toujours le principal rôle dans cet événement. Enfin Charles XII ayant embrassé son excellent frère Auguste, ayant déjeuné copieusement, remer-

cié le général Flemming de ses politesses, sortit à cheval en plein jour, par la principale porte de Dresde et reparut quelques heures après à la tête de son armée. La joie des soldats en le revoyant lui donna une idée de leur douleur pendant son absence. On reprit, le cœur plein d'espoir, la route de la Russie. Quarante-trois mille hommes, réputés invincibles, suivaient Charles XII; vingt mille autres l'attendaient en Pologne; la Suède lui expédierait en route des milliers de volontaires. Ce qui ne s'est jamais vu depuis qu'il y a des armées, chaque soldat emportait avec lui cent cinquante livres ou cinquante écus. On peut estimer sans exagération que l'armée du roi de Suède s'élevait à cent mille hommes, chiffre prodigieux au commencement du dix-huitième siècle. Le trône du czar était gravement menacé.

Quand l'expédition passa sur les dépendances de Varsovie, Charles XII dit à Megret, pour lequel son estime s'augmentait chaque jour, à cause des nombreux services que lui rendait l'ingénieur français :

— Mon cher ingénieur, vous vous souvenez sans doute de cette partie d'échecs à Varsovie, avec le baron de Sandel ? — Votre Majesté a bonne mémoire : oui, Sire, je m'en souviens. Vous veniez de couronner Stanislas Leczinski. — Comme votre partie finissait, je vous surpris beaucoup vous et le baron de Sandel, en vous disant que votre troisième ou quatrième duel n'aurait pas lieu, parce que l'un de vous deux serait pendu dans une heure. — J'ai toujours pensé, Sire, que vous vouliez seulement par ces paroles empêcher ce duel et donner une leçon de terreur au baron de Sandel, qui s'était permis certaines allusions. — Non... vous vous trompez, Megret. Je voulais ce que je voulais, et c'est ordinairement ainsi que je veux. — Le baron de Sandel aurait été... — Pendu... C'était un conspirateur. — Pendu !

— Il avait déjà débauché plus de cinquante sous-officiers suédois pour le compte du czar, en leur promettant double solde, des croix en diamant... — Eh bien ! Sire... cette punition...

Megret s'essuya les yeux.

— On dirait que vous êtes fâché qu'il soit pendu ; il vous a pourtant fendu le crâne et gagné deux fois votre fortune... — Ce n'est pas lui que je regrette, Sire, c'est la mandragore qu'il possédait... — Une mandragore ?... — Si j'avais prévu, Sire, que vos menaces fussent sérieuses, je vous aurais supplié de le dépouiller de sa mandragore et de me la donner. Vous l'auriez voulu ? — Mais qu'est-ce donc qu'une mandragore, un trésor ?... — Sire, c'est tous les trésors réunis. — Quelque diamant ?... — Non, Sire, une mandragore... Ah ! si vous saviez !... — Je veux le savoir. — Une mandragore, Sire, c'est un talisman sans prix, avec lequel un joueur perd à peine une fois sur dix au jeu...

Le roi, en souriant de bienveillance et de pitié, et croyant à peine ce qu'il entendait :

— Comment un esprit si vaste, si instruit, peut-il croire ?... — Mais, Sire, tous les joueurs vous l'attesteront. — Beau témoignage ! — Le seul qui soit fondé sur l'expérience. — Et cette mandragore est sans doute quelque pierre précieuse ?... — Non, Sire, c'est une racine de belladone. — Une racine ? — Une merveilleuse racine ! — Mais on en trouve partout des racines de belladone. — Sire, détrompez-vous ; il n'en existe que deux en Europe, dans ce moment-ci : l'une, celle que portait sur lui le baron de Sandel, l'autre est la possession de la demoiselle d'honneur de la comtesse de Kœnigsmarck, qu'on appelle, je crois, Georgina. — Que peut-elle en faire ? — Sire, son oncle le baron de Sandel, sachant le prix qu'elle pourrait en retirer un jour en la vendant ou

en en faisant elle-même usage, la lui aura sans doute donnée... Elle la portait constamment au cou. — Je ne comprendrai jamais qu'une racine, dit encore le roi... — Sire, la mandragore de la comtesse Georgina est même supérieure à celle qu'avait son oncle. Celui-ci ne possédait qu'une mandragore femelle, et sa nièce une mandragore mâle. Votre Majesté ignore, je le vois, que la racine de belladone, pour avoir les vertus que les joueurs lui attribuent, pour devenir mandragore enfin, doit avoir la forme d'un être humain, deux jambes, deux bras, une tête, un corps, et plus la ressemblance est exacte, plus la mandragore a de prix. François Ier avait reçu en présent du duc de Cosme une mandragore mâle pour laquelle Charles-Quint lui offrit une province. — Et pour laquelle Charles XII ne lui aurait pas donné un sou. Et voilà où conduit le jeu, mon pauvre Megret !... La plus belle récompense que je pourrais t'offrir... serait donc ? — Une mandragore mâle, Sire. Mais, ajouta Megret en soupirant, où y en a-t-il ?... Il en reste peut-être quelques-unes encore au fond de l'Inde... — Eh bien ! nous irons, Megret. — Oui, Sire... il faut y aller ! Mais quand ? — Quand nous aurons pris la Russie, la Perse, le Caboul... — Nous les prendrons ! — Je détrône le Grand-Mogol ! et alors... — Sire, il a une mandragore, nous la lui enlevons ! — Mais tu penses donc toujours à ta folie ?...

Comme si l'un et l'autre n'étaient pas pareillement fous, le joueur superstitieux et le monarque, celui qui se proposait d'aller prendre un trône au bout de la terre et celui qui n'aspirait à s'y rendre que pour dépouiller le Grand-Mogol d'une racine ridicule qui le fît toujours gagner à tous les jeux !

En attendant, l'armée suédoise, vaillante et gaie, marchait sans cesse à la rencontre du czar, qui l'évitait de

toute la vitesse de sa cavalerie. Malgré l'extrême rigueur de la saison, Charles XII courut à Grodno, espérant y surprendre son ennemi. Peu s'en fallut. Tandis qu'il entrait par une porte, le czar Pierre fuyait par l'autre. Charles XII s'élança à sa poursuite, sans considérer un seul instant les difficultés d'un pays inconnu, couvert de glaçons, coupé de marais, entravé par des forêts à travers lesquelles il fallait employer la hache pour s'y frayer un chemin. Tandis qu'il franchissait ces obstacles, il se plaisait à entretenir son favori, le jeune Réginold, des projets qu'il méditait pour renverser infailliblement le czar, que la fuite ne protégerait pas toujours. Il croyait encore à la naïve, fidèle et discrète amitié de celui dont, à son insu, il s'était déclaré le rival, et à qui il avait avoué le désir le plus caché de son âme : le désir d'épouser un jour, dans une heure de caprice, celle qu'ils aimaient tous les deux sous un nom différent. L'effroi vibrait encore dans le cœur de Réginold, qui hâtait en idée le moment d'arriver à Mohilev. C'est à Mohilev qu'il devait revoir secrètement Georgina, que lui amènerait la comtesse de Kœnigsmarck.

Ainsi était enlevée pour toujours au roi la possibilité de réaliser sa royale fantaisie morganatique. Une fois l'époux de Georgina, que lui importait la colère du roi ? Il ne pourrait plus lui prendre que la vie. Jusque-là il garderait le silence, il marcherait côte à côte avec son rival dont il avait fini par détester l'ambition, par redouter le caractère, sans songer que de là à le trahir il n'y avait plus que l'occasion.

—Il m'est enfin permis de te récompenser comme je l'entends, lui dit un jour le roi dans une halte au bord de la Bérésina, en présence d'un corps d'armée russe protégé par un débordement du fleuve. — Sire, n'avez-vous donc pas assez fait pour moi en m'accordant la haute et douce

faveur de dévenir l'époux de la comtesse Georgina? — Les temps sont changés. Je puis t'accorder cela et d'autres avantages, maintenant. Tu le sais, Réginold, par mon éducation, par mes goûts, par mes habitudes, je n'aime guère que ceux qui suivent ma fortune militaire; il n'est plus question de te refuser un grade dans mon armée... — Mais, Sire, les anciens obstacles, ma naissance privée de noblesse? — Il n'y a plus d'obstacles. Écoute-moi, Réginold. Le pays dans lequel nous allons nous engager nous est moins connu qu'au czar. Il est d'ailleurs chez lui, et c'est un incontestable avantage à la guerre. Les soldats qu'il va nous opposer sont sans doute peu redoutables, mais ils sont habitués la plupart à la vie de ces climats : pour contre-balancer cette supériorité, j'ai cherché aussi un appui sur ce terrain où il nous attend. Je l'ai trouvé! je l'ai, cet appui, dit Charles XII, l'œil enflammé d'espoir, et heureux d'admettre le cœur d'un ami aux joies de cet espoir qui lui faisait entrevoir la conquête de la Russie comme certaine. Il doublait le caractère de cette joie en la partageant avec celui qu'il n'avait pas pris en égoïste pour être un témoin et un confident auquel il ne laissait en partage que le stérile honneur de la confidence. Charles XII entraîné poursuivit ainsi : — Un des hommes les plus étranges, les plus considérables de l'Ukraine, dont la destinée est des plus extraordinaires, m'a promis son aide contre le czar qu'il déteste au moins autant que moi. C'est Mazeppa. Sa jeunesse est un roman. Découvert par le mari de la femme qu'il aimait, Mazeppa fut attaché tout nu à un cheval indompté et lancé à travers des plaines immenses et des forêts sauvages. Il était écrit, car tout est écrit là-haut ou quelque part, qu'il survivrait à ce redoutable supplice. Le jeune gentilhomme polonais fut traîné par son cheval, comme lui en lambeaux, après une course effrénée, dans

les rochers de l'Ukraine. Des paysans le relevèrent tout sanglant, et le nommèrent quelque temps après leur chef, leur prince. Mazeppa est devenu le roi de la contrée où son cheval s'abattit. Il est, je te l'ai dit, l'ennemi déclaré du czar, parce que celui-ci osa un jour porter une main ivre sur lui. Je lui ai demandé s'il voulait s'unir avec moi contre Pierre; tu connaîtras bientôt sa réponse : elle me sera portée par trente mille hommes sur les bords de la rivière de Desna. C'est tout une armée; et une armée de farouches Cosaques que j'oppose aux stupides Kalmouks du czar. Mais le prince Mazeppa est très-vieux, Mazeppa est devenu en outre un prince étranger; je ne puis lui confier un commandement sans blesser l'amour-propre de mes généraux. J'ai tout ménagé : il sera placé sous tes ordres, il y consent. Je te nomme donc général de l'armée de l'Ukraine... et ta nomination ne portera aucun ombrage à mes généraux, qui t'accepteront d'abord comme assez suédois, et ensuite parce qu'ils seront sûrs de la fidélité de ton concours. — Sire, vous faites trop pour moi, répondit Réginold en tremblant avec plus d'émotion que n'en cause la joie ; Réginold qui se voyait ainsi armé contre son père en faveur de celui qui était son rival. Êtes-vous bien persuadé que mes talents... mon expérience... ma valeur?... — Je suis sûr que tu mèneras ces sauvages à Moscou. Nous y entrerons au bruit des cloches, que ces bons Russes aiment tant; elles sonneront bravement pour nous. Mon général, vous serez de la fête. On ne se bat pas toujours. Je veux que l'autre récompense, celle que je t'avais déjà assurée, te soit aussi remise au milieu de ces pompes victorieuses. Notre chapelain se chargera de te la présenter sous les traits de la belle comtesse Georgina...

Réginold détourna la tête.

— C'est à ta fiancée qu'il faut laisser cette timidité, —

Sire... — Pourquoi cette rougeur, ces larmes furtives, cette frayeur peinte sur tous tes traits ? Tu me disais qu'il n'y avait pour un jeune homme comme toi, placé auprès d'un prince qui l'aimait, que la gloire et le bonheur ; tu désespérais de l'une et de l'autre... Je te les donne tous les deux à la fois... Pourquoi alors cette sombre douleur ?... à quoi penses-tu en ce moment ?... — Je pense à Mazeppa. — Mais tu commanderas à Mazeppa lui-même. — Ce n'est pas à cela que je rêvais... — A quoi donc ? — A sa destinée. Comme lui, je voudrais... — Un trône ?

Réginold se tut un instant, puis il reprit :

— Non pas un trône... mais je souhaiterais d'être lié comme lui à un cheval sauvage et furieux. — Pour te relever roi ? — Non, Sire, pour ne plus me relever. — Tu as un secret, Réginold, ou tu es fou. — Que ne suis-je fou ! — Tu as donc un secret ? Je t'ai dit le mien...

Le roi allait forcer Réginold à s'expliquer ou à mentir lorsqu'une grêle de mitraille et de boulets partit de l'autre côté de la Bérésina et tomba autour d'eux ; ils furent couverts de poussière, de fer et de neige.

— Ah ! ils font les méchants ! s'écria le roi en se secouant. En marche ! — Mais, Sire, le fleuve... lui dit le général Lieven en accourant. — A la nage ! — C'est un torrent, Sire ! — Je ne connais pas de torrent : allez !

Et se tournant vers Réginold :

— Puisqu'ils le veulent, nous serons plus tôt à Moscou, où nous ferons nos fiançailles, les tiennes et les miennes, Réginold. Ils nous envoient déjà les dragées.

— Pourquoi, se dit Réginold, cette mitraille n'a-t-elle pas été pour lui ou pour moi... ou pour tous les deux ?

Comme il était réellement impossible de traverser le fleuve à l'endroit large et torrentueux où le roi l'exigeait, sous peine d'engloutir toute l'armée, on le franchit trois

ieues plus loin sur un pont qui la vomit sur les Russes en fuite. Ils coururent si précipitamment, selon leur usage, qu'ils parvinrent en quelques jours à Mohilev, ville frontière de la Pologne et de la Russie. Charles XII les en débusqua aussitôt. Pierre fit alors de sérieuses réflexions sur la situation de son royaume, de si près menacé. Il risqua des propositions de paix. Son jeune rival lui répondit : « Je traiterai à Moscou. »

Mohilev était la ville où la comtesse de Kœnigsmarck s'était engagée à se trouver dans la dernière lettre qu'elle avait écrite à Réginold : elle tint parole. Elle y vint avec Georgina, cet instrument mystérieux de toutes ses intrigues. Elle prévint facilement Réginold de leur arrivée secrète. Le temps était précieux : on se rencontra un soir hors des murs de Mohilev, près d'un petit bois de bouleaux.

Quand Georgina, avec toute la chaleur que l'amour ajoute à la reconnaissance, eut remercié Réginold de la délivrance de son père le comte de Mélander, dont l'élargissement était le résultat, si l'on s'en souvient, d'un échange de prisonniers, la comtesse de Kœnigsmarck la mit entre elle et Réginold, en sorte que le cœur de la jeune fille effleurait le bras du jeune homme.

Ensuite, la comtesse de Kœnigsmarck parla ; et comme il n'y avait plus de secret entre eux, elle parla librement et avec une aménité si coulante, en apparence si naturelle, qu'on eût dit qu'il n'allait se passer que des choses fort ordinaires pendant le cours de cette entrevue.

— Charles XII, dit-elle d'abord, s'est ri jusqu'ici des obstacles que lui opposaient la nature et les hommes.

Elle aurait pu ajouter : et une femme.

— Oui, Madame, répondit Réginold avec distraction et monté au troisième ciel depuis qu'il sentait le bras de Georgina sur le sien.

La nuit était douce, calme et blanche; la lune argentait le petit bois; la neige s'était durcie en cristal dans les allées. C'était une nature d'hermine.

— Où s'arrêtera-t-il? reprit la comtesse de Kœnigsmarck en dirigeant sans affectation les pas des jeunes promeneurs amoureux, si le czar ne l'arrête pas dans cette campagne? Son armée lui est dévouée...

Réginold tenait dans sa main celle de Georgina, confiante et abandonnée.

Le silence devenait de plus en plus profond autour de ces trois solitaires.

— Son armée lui est dévouée... reprit la comtesse de Kœnigsmarck, comme pour provoquer une réponse de Réginold, sans trop vouloir troubler cependant la délicieuse extase où il était plongé. — Oh! oui, très-dévouée, dit machinalement Réginold qui soulevait toujours un peu plus la main de Georgina, attentive, muette et bien heureuse.

La comtesse reprit :

— Ses généraux lui sont fidèles, pas un d'eux ne consentirait à un moment décisif à l'abandonner, quelque durement qu'il les mène.

Réginold tenait bien près de ses lèvres la main de son adorée.

La comtesse de Kœnigsmarck ayant renouvelé sa dernière réflexion, Réginold lui répondit, encore plus distrait que la première fois :

— Non, Madame, pas un d'eux ne consentirait à l'abandonner. — C'est pourtant la seule ressource qui nous reste dans la position où nous ont placés toutes ses victoires successives, continua la comtesse, associant ainsi Réginold à ses propres intérêts.

Réginold n'avait pas remarqué cette phrase assez obscure. Il était déjà dans la trahison par le cœur;

le pied répugnerait-il beaucoup de suivre le cœur ?

— Que n'êtes-vous un de ses généraux ! poursuivit la comtesse de Kœnigsmarck, que n'avez-vous un commandement dans ses armées, nous irions droit au fait comme il y va lui-même ; il détrône, eh bien ! on le détrônerait. Qu'a-t-il fait pour vous ?

Réginold avait enfin porté à ses lèvres, altérées d'amour, la main de Georgina, et la main et les lèvres ne se séparèrent pas.

La comtesse de Kœnigsmarck fut ravie de ce qu'elle voyait et qu'elle semblait ne pas voir.

Elle dirigeait, toujours à leur insu, les pas des jeunes amants, par les allées du bois et les carrefours silencieux. La lune aiguisait mollement à travers les branches de bouleaux les lames de ses rayons.

Une petite lueur rougeâtre vint luire tout à coup au loin entre la terre et le dôme des arbres.

Enfin la main de Georgina se détacha à regret des lèvres de Réginold ; alors, dans l'âme de celui-ci une douleur bien grande succéda à la divine sensation qu'il avait éprouvée à cette heure sereine d'un premier amour et d'un amour partagé.

— Sachez-le donc et pleurez avec moi, s'écria-t-il, le roi veut vous épouser le jour de son entrée triomphale à Moscou. — Le roi veut m'épouser ! dit en tremblant Georgina.

La comtesse de Kœnigsmarck, jusque-là fort abattue, se ranima ; son regard, aussi énergique que beau, s'ouvrit, il lança des éclairs sous son front. Elle eut un espoir. Les gens de génie en demandent bien moins pour croire, se réveiller, ressusciter, agir. Elle feignit cependant de plaindre Réginold...

— Et qui vous a dit cela ? demanda-t-elle ensuite. — Le roi lui-même. Il a ajouté qu'il m'autorisait à épouser

la belle Georgina. Dans son esprit, Georgina, vous le savez, c'est vous, dit Réginold à la comtesse de Kœnigsmarck, et la comtesse de Kœnigsmarck, c'est vous, dit-il à Georgina. Mon désespoir ne trouvant sous la main pour se venger que l'arme de l'hypocrisie, je l'ai prise avec frénésie et je lui ai dit que j'acceptais ce qu'il m'offrait si généreusement, que j'épouserais Georgina. Mais cette supercherie, qui fera mon bonheur, sera peut-être ma mort... — Oh ! mon Dieu, murmura Georgina, protégez-nous !. Et vous, Madame... ne ferez-vous rien ? — Que puis-je ? moi, dit la comtesse tout en tenant pressés l'un contre l'autre et sur elle les deux jeunes gens tremblants pour leur avenir : que puis-je ?... Et elle creusait sans fin une pensée avec le fer de la réflexion. — Conseillez-nous ! Madame. — Sauvez-nous ! — Je comptais, dit Réginold, pour que cette bienheureuse erreur du roi eût le résultat que j'en espère encore, épouser à Mohilev celle qu'il ne prétend épouser qu'à Moscou.

Un radieux sourire de salut traversa le doux regard de Georgina, qu'elle reporta ensuite sur la comtesse de Kœnigsmarck, si fertile en moyens, en expédients qui emportent le succès.

Les trois personnages de cette scène nocturne étaient arrivés devant une petite chapelle placée à l'extrémité du bois qu'ils venaient de parcourir. C'était de cette maison pieuse, comme il y en a partout en Russie, qu'avait rayonné la ligne lumineuse qu'ils avaient aperçue, ou, pour être beaucoup plus exact, que la comtesse de Kœnigsmarck avait aperçue dans le bois de bouleaux.

— Vous marier !... répéta la comtesse de Kœnigsmarck en s'adressant aux deux jeunes gens, est une bonne idée sans doute... personne ne le désire plus que moi ; mais les affaires humaines ne se traitent pas ainsi, surtout dans votre rang...

Si je lui donne tout de suite celle qu'il aime, pensait en ce moment la comtesse de Kœnigsmarck, je ne le tiendrai plus sous mon autorité... Une fois marié, sa reconnaissance s'évanouira... Pourtant... si je mets des impossibilités devant lui... le découragement, le désespoir... D'un autre côté, le roi, brutal dans ses fantaisies, qui sont des volontés irrévocables, peut épouser Georgina de la main gauche à Moscou, et il y sera bientôt! Nous en aller toutes deux.... fuir! mais c'est tout perdre... Je n'ai plus que cet amour pour arrêter la fortune de Charles XII. Ce n'est qu'un grain de sable... mais il peut renverser le monument....

— Quelles sont ces affaires humaines dont vous venez de me parler, Madame? demanda Réginold plus impatient que la comtesse de trouver une solution. Est-ce une position? vous savez quel est mon père, Madame... Et je sais aussi qu'il ne me reconnaîtra qu'autant que je me montrerai à lui avec éclat... Est-ce une dot?... Eh bien! Madame, j'apporte du même coup... mais je veux ce mariage ce soir, dans cette chapelle, à l'instant... j'apporte pour dot, dis-je... Réginold fut soudainement saisi aux lèvres et au cœur d'une contraction nerveuse, comme le czar Pierre en éprouvait au moment suprême de tenter quelque grande action périlleuse. — Retirez-vous! cria-t-il à Georgina, retirez-vous, je vous en supplie!

Georgina effrayée alla s'asseoir sur les marches de la petite chapelle.

Réginold, appuyé contre un arbre et presque soutenu par la comtesse de Kœnigsmarck, lui dit alors à voix basse : J'apporte pour dot à la comtesse Georgina Mélander, si elle me donne à l'instant même sa main... j'apporte la trahison...

— Que dites-vous? — Le roi Charles XII m'a nommé récemment général de trente mille hommes que le prince

Mazeppa doit lui amener dans quelques jours sur les bords de la Desna. Ces trente mille hommes passeront aux Russes... Est-ce là-ce que vous voulez, Madame? — Oui... et c'est convenu à la face du ciel.

La lune parut sanglante en ce moment aux yeux de Réginold.

La comtesse de Kœnigsmarck courut sonner à la chapelle.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir; ils entrèrent tous les trois dans la cour qui s'étendait autour de la chapelle, frôlant de la bordure de leurs manteaux de fourrure la neige amassée et glissant à travers les arceaux d'ombre produits par les branches entrelacées des bouleaux. Ils passèrent trop rapidement pour remarquer quelques traces encore fraîches de pas.

Le chapelain vint lui-même les recevoir sous le portique, et il leur demanda ce qu'ils attendaient de lui.

— Une bénédiction nuptiale, dit la comtesse de Kœnigsmarck. — A cette heure, Madame? — Nous n'avons pas eu le choix du moment, mais nous avons celui de la reconnaissance. Nous donnerons vingt mille ducats pour agrandir, restaurer et embellir cette chapelle.

— Entrez, dit le chapelain.

Mais les trois visiteurs avaient à peine foulé les premières dalles intérieures, qu'ils reculèrent d'un commun mouvement. Lugubre circonstance! comme ils entraient, deux aides du chapelain rejetaient, pour le plier, le drap noir d'un catafalque... La comtesse s'informa tout de suite auprès du chapelain. Celui-ci lui apprit que dans la soirée un jeune officier de l'armée suédoise, accompagné de quelques hommes, était venu demander un service funèbre pour le repos de l'âme de sa sœur. Il quittait depuis peu d'instans la chapelle : le chapelain paraissait même fort surpris qu'ils ne l'eussent pas ren-

contré, qu'ils ne se fussent pas croisés avec lui en traversant la cour. Quand ces éclaircissements, venus à la suite d'une petite terreur superstitieuse, eurent été donnés, la cérémonie du mariage commença. La lampe du sanctuaire fut ravivée ; on ajouta à sa clarté celle de quelques autres luminaires de cuivre : le chapelain lut les prières d'usage.

— Dieu seul sera témoin, pensait la belle et émue Georgina, du serment que je vais faire à mon Réginold, de l'aimer toujours. — Dieu seul, murmura Réginold, sera témoin du coup mortel que je vais porter à la confiance du roi, en m'unissant à celle que je lui enlève pour toujours. — Je n'aurai que Dieu pour témoin de l'œuvre que je vais faire, disait de son côté la comtesse de Kœnigsmarck, et dont j'attends tout ce qu'on doit attendre de l'inconnu.

Ils se trompaient tous les trois.

Ils se trompaient d'une terrible manière. Ils n'avaient pas que Dieu pour témoin.

Un officier suédois, derrière lequel se tenaient dans l'ombre quelques hommes d'un rang inférieur, observait ce qui se passait dans la chapelle. Il observait profondément ; rien ne lui échappait : il voyait les visages, leur expression ; il entendait les voix, s'il ne devinait pas tout à fait ce qui allait se passer ; il ne disait rien. Cet officier suédois était celui dont avait parlé le chapelain à la comtesse de Kœnigsmarck, celui qui était venu pieusement, sans faste, avec la douleur franche et vraie d'un soldat, demander des prières pour l'âme d'une sœur : cette sœur s'appelait pour le ciel Marie ou Ulrique, et pour le monde, duchesse de Holstein, sœur de l'invincible Charles XII. Charles XII était donc là. En sortant de la chapelle après la cérémonie funèbre, il avait entendu du bruit à la porte, des pas dans la cour ; ne vou-

lant pas être vu, il s'était retiré un instant dans l'ombre; la curiosité l'avait ensuite attiré près des vitraux, et il avait vu.

La première pensée de Charles XII fut celle-ci : — Réginold, dans je ne sais quel but obscur pour moi, devance le moment où il devait épouser avec mon consentement la comtesse Georgina, et il me fait un mystère de ce qu'il n'avait nul motif de crainte pour me cacher. Mais peut-être a-t-il un motif?... se reprit Charles XII, toujours attentif à ce qui se passait dans la chapelle.

Quand les prières furent achevées, le chapelain s'approcha solennellement des trois personnages qui s'étaient levés. Le chapelain s'avança encore un peu plus, la comtesse de Kœnigsmarck fit quelques pas en arrière, et par ce mouvement, Réginold et Georgina se trouvèrent isolés, l'un près de l'autre.

Charles XII, à qui rien n'échappait, crut un instant se tromper... Mais, on dirait, murmura-t-il, que c'est la comtesse de Kœnigsmarck qui reste près de Réginold?... mais pourquoi ?.. c'est bien elle !... oui... que signifie ?...

Réginold tendit la main à Georgina.

Celle que le roi prenait toujours pour la comtssse de Kœnigsmarck, Georgina enfin, tendit la sienne à Réginold.

La vue du roi se troubla, sa raison fut un instant voilée, comme anéantie, quand il eut vu le rapprochement de ces deux mains. Il était encore dans l'agonie du doute; il ne douta plus quand il entendit, d'une voix solennelle et claire, le chapelain dire : « Comtesse Georgina Mélander, « je vous unis au nom de Dieu et par l'indissoluble nœud « du mariage, à Réginold, grand dignitaire de Suède. « — Comtesse de Kœnigsmarck, soyez témoin ! »

Ce cri de stupeur et de rage s'éleva sans en sortir dans l'âme de fer de Charles XII :

— Celle-ci est donc la comtesse de Kœnigsmarck, et

celle-là, celle qu'il épouse, la comtesse Georgina !... Ils m'ont infernalement joué tous les trois !... trois flagrantes, trois abominables trahisons d'un seul coup ! Le premier mouvement du roi fut de s'élancer contre les vitraux, de les briser, de se précipiter... Il fut roi, il se contint. Il ferma les yeux pendant une seconde ; quand il les rouvrit une veine de son front s'était brisée ; mais il était calme... Il appela d'un signe les hommes qui étaient accroupis dans l'ombre derrière lui. — Vous voyez bien ces deux femmes ? — Oui, Sire, — et vous voyez aussi ce jeune homme ? — Oui, Sire. — Écoutez-moi.

Les quatre hommes devinrent quatre statues.

Charles XII leur dit :

—Chacun de vous va décharger en l'air un des pistolets qu'il porte à sa ceinture. Vous comprenez?

Les quatre statues firent un signe de tête affirmatif.

— Au bruit de vos armes, ce jeune homme sortira de la chapelle ; aussitôt vous y pénétrerez. Vous vous emparerez de ces deux femmes. Vous m'etendez ?

Les quatre statues s'inclinèrent de nouveau.

— Vous les prendrez en croupe avec vous. Deux de vous s'empareront de celle-ci et l'emmèneront en Allemagne. Le roi leur désignait la comtesse de Kœnigsmarck, et cette fois il ne se trompait pas. Quant à celle-ci, il leur montrait Georgina, voici ce que vous en ferez vous deux, qui en êtes chargés. Le roi leur parla à l'oreille. — Maintenant attendez que j'aie franchi la porte extérieure de la chapelle, que je vais laisser ouverte pour faciliter l'exécution de mes ordres, et tirez ensuite en l'air vos quatre coups de pistolet. Vous ne parlerez pas de tout ceci, ou bien... vous ne parlerez plus.

Charles XII se retira à pas lents, laissant ouverte derrière lui la porte de la cour de la chapelle.

Quand il fut à cent pas du mur, les quatre soldats déchargèrent leurs pistolets.

Réginold, il n'en pouvait être autrement, sortit à cette soudaine alerte.

Il courut, son épée à la main, dans le bois de bouleaux.

Les quatre soldats suédois entrèrent dans la chapelle, et enlevèrent comme ils auraient enlevé deux cygnes, la comtesse de Kœnigsmarck et Georgina. Leurs derniers cris se perdirent dans le galop des chevaux broyant la glace.

Le lendemain, l'armée suédoise quittait Mohilev, et Charles XII disait tranquillement à Réginold, à cheval à son côté :

— Le jour du jugement dernier tu n'auras pas le teint plus cadavéreux qu'aujourd'hui... C'est sans doute l'effet du froid. — Oui, Sire, c'est l'effet du froid.

L'armée suédoise se dirigea vers Moscou. Tous les généraux blâmaient le roi de tenter la prise de cette ville capitale, sans avoir encore réuni ses principaux corps d'armée ; ils furent encore plus étonnés, car ce ne fut plus alors de la témérité, mais de l'inconnu le plus mystérieux, quand ils virent le roi quitter tout à coup la route de Moscou pour prendre celle de l'Ukraine. Ils croyaient aller au hasard. Charles XII avait son projet : il allait au rendez-vous dont il était convenu avec Mazeppa, qui lui avait promis trente mille hommes. Mais Charles XII s'égara dans cette voie par où aucun de ses officiers n'était jamais passé ; l'armée vagua plusieurs jours sans direction et par un froid qui augmentait sans cesse ; elle en mit douze pour atteindre la Desna, l'endroit choisi par Mazeppa. Pendant ces douze jours, la trahison de Réginold filtra ; la comtesse de Kœnigsmarck eut sans doute l'occasion de faire savoir au czar l'alliance du prince de

l'Ukraine et de ses trente mille Cosaques avec le roi de Suède, et les conséquences de cette révélation furent immédiates. Les principaux chefs de Cosaques, gagnés par l'or ou effrayés par les menaces, refusèrent de se joindre à Mazeppa. Et il arriva que lorsque Charles XII atteignit, après des efforts inouïs, les bords de la Desna, au lieu d'y trouver des alliés, y fut accueilli par des milliers de Moscovites qui l'attendaient.

Il les battit à plusieurs reprises ; mais tous ces combats partiels, qui ne diminuaient pas l'effectif des Russes en mesure de se recruter, puisqu'ils étaient chez eux, affaiblissaient l'armée suédoise, dont aucune perte en hommes ne se réparait. A vingt lieues plus loin, le czar, avec quarante mille hommes, vint engager la bataille contre Charles XII. Ses deux principaux généraux étaient Menzikoff, ancien pâtissier, et Galitzin. Pour la première fois depuis huit ou neuf ans, les Suédois furent battus. Sans doute ils étaient bien inférieurs en nombre aux Moscovites, mais enfin, dans ce premier combat sur le sol russe, ils furent battus. La chance paraissait tourner. Un plus redoutable ennemi que les Russes levait la tête à l'horizon ; l'armée de cet ennemi est rarement vaincue, eût-on à lui opposer quinze cent mille hommes comme Napoléon les eut un instant ; elle n'a pourtant avec elle ni canons de bronze, ni épées, ni habiles généraux, ni forteresses. Ce grand ennemi s'appelle l'hiver ! Et cet hiver, celui de la campagne de l'Ukraine, — le cerveau se fige rien que d'y penser, — ce formidable hiver était celui de 1709, qui de son souffle bleuâtre a glacé la joue à toute l'Europe et à toute l'Asie. Charles XII voulut le braver en poursuivant le czar, qui l'attirait toujours dans le cœur de ses neiges éternelles ; et il prétendit le braver avec des soldats qui n'avaient plus ni pain, ni souliers, ni habits. Son armée fut bientôt réduite à vingt-

quatre mille hommes; et comme les chevaux mouraient par centaines, on était obligé de jeter les canons dans les rivières pour ne pas les abandonner à l'ennemi.

Quoique Charles XII n'eût jamais parlé à Réginold de l'événement terrible de la chapelle de Mohilev, Réginold, ayant appris le lendemain que le roi avait perdu sa sœur, la duchesse de Holstein, supposa d'abord avec les frémissements de l'hésitation, ensuite avec une presque certitude, que c'était bien lui le jeune Suédois qui s'était rendu à la chapelle pour y demander un service funèbre au chapelain. — « Quel autre que Charles XII, dit-il une fois appuyé sur cette ferme induction, quel autre que lui eût commis d'autorité ce guet-apens monstrueux, abominable, mais qui ne restera pas impuni?... non! »

Réginold rendait au roi circonspection pour circonspection. Il était toujours le même avec Charles XII, qui était toujours le même aussi. Que ne se passait-il pas pourtant dans leur âme envenimée!

Les plus pénibles corvées, les plus rudes missions, le roi les donnait à Réginold, qui les acceptait sans mot dire. Fallait-il affronter un point périlleux? il choisissait Réginold. Réginold avait voulu être soldat, il était général: de quoi se serait-il plaint?

Depuis plusieurs jours le froid qui augmentait toujours était devenu désastreux; l'air était sombre et vert, sur la glace plus dure et plus glissante que l'acier; enfin la température était descendue si bas, que les deux armées s'arrêtèrent prises de pitié l'une pour l'autre. Elles ne se battirent plus. Elle se regardèrent en silence comme deux blocs de glace.

— Réginold, dit le roi pendant une de ces sinistres journées à son ancien favori, demain je veux que tu fasses essayer une nouvelle manœuvre à deux mille hommes qui se sont trop hautement plaints du froid et de la misère

hier à la veillée. — Mais, Sire, vous n'y songez pas : tout ce qu'on expose à l'air meurt immédiatement. Le froid est devenu un poison subtil et foudroyant. — Je le veux, général. — Sire, moi-même... — Toi, c'est autre chose, je t'en prie.

Il fallut obéir, comme on obéissait toujours du reste, qu'on priât ou qu'on résistât.

Le lendemain, deux mille Suédois sortaient de leurs tentes et se plaçaient sur deux rangs pour exécuter les manœuvres disciplinaires.

Le roi et Réginold allèrent à cheval jusqu'au bout de cette ligne immobile ; mais, quand il revinrent sur leurs pas, elle était au niveau de la terre.

Deux mille hommes étaient couchés.

— Relevez-vous ! crie le roi.

Ils ne bougèrent pas plus que s'ils eussent été morts.

— Relevez-vous ! crie encore le roi en colère.

Rien !

Le roi s'approcha alors... Tous étaient morts de froid. Tous !!! deux mille !

— Nous avons pourtant résisté nous deux, dit le roi.

— C'est que vous, Sire, vous voulez, et que moi je souffre. Ceux qui veulent et qui souffrent sont les forts.

Enfin Charles XII alla à sa destinée ; il marcha sur Pultava avec son armée, qui ne s'élevait pas en ce moment à dix-huit mille Suédois ; le reste était Moldave, Valaque, Cosaque. Il courait assiéger cette ville, parce que s'il la prenait, il s'ouvrait un chemin vers Moscou et enlevait au czar le principal entrepôt de ses provisions de campagne. Le czar en personne était à la tête de soixante-dix mille combattants. C'est en allant reconnaître la position de cette armée si supérieure à la sienne, que Charles XII fut grièvement blessé au talon. L'os fut fracassé. — Coupez la jambe, dit-il, si c'est nécessaire, mais

commandez l'assaut. Si l'on fut effrayé, épouvanté de cette résolution du roi d'attaquer avec tant de désavantage et si peu de monde, lui blessé, les troupes décimées par le froid, une ville forte et une armée formidable, il ne fallut pas moins s'y conformer. On ne raisonnait jamais avec cette parole inflexible comme celle de la destinée.

L'armée suédoise, pauvre armée ! sortit donc de ses tranchées le 8 juillet 1709, pour monter à l'assaut de Pultava ; le roi était porté sur un brancard par vingt-quatre officiers d'honneur ; et parmi eux se voyaient Olof l'intrépide géant, Megret l'ingénieur français et le traître Réginold.

L'enthousiasme des Suédois ébranla l'air et la terre quand ils aperçurent sur ce pavois glorieux leur jeune roi, pâle de sa blessure de la veille, mais sublime de calme et de témérité. Ils crièrent Narva ! Narva ! grand souvenir qu'ils invoquaient. Leur premier choc fut terrible ; ils passèrent sur le ventre des Moscovites et coururent furieux vers Pultava. Ils crurent la bataille gagnée.

Par une manœuvre intelligente, sans laquelle la Russie aurait cessé d'exister, Menzicoff vint se placer entre Pultava et les Suédois, et ce mur vivant ne fut pas renversé. Vainement les Suédois s'y acharnèrent-ils ; ils vinrent tous mourir avec rage aux pieds de cette ligne de braves Moscovites qui représentait la destinée de l'empire. Le lendemain le combat recommença et ce fut à ce moment où les hostilités reprenaient, qu'une volée de mitraille tua vingt et un officiers sur les vingt-quatre qui avaient l'honneur de porter leur roi.

Le brancard chancela.

Les trois porteurs blessés, ensanglantés, mais vivants qui le soulevaient encore, étaient Olof, Megret qui criait : *Vive le roi!* parce que c'est le cri sublime que tout sol-

dat français devait proférer autrefois avant de mourir, et le troisième était le traître Réginold.

Et la mitraille rasa une seconde fois la terre et la faucha.

Le roi de Suède agitait son chapeau au bout de sa vaillante épée, pour prouver à ses soldats qu'il n'était pas encore mort.

Malheureusement, privé du nombre nécessaire d'appuis, le brancard chancelait et inclinait horriblement, et il fallait rapidement fuir !

Fuir ! lui Charles XII !

Si l'un des trois porteurs qui supportaient ce fragile plancher venait à être tué, affreuse pensée ! il tombait, lui le roi, le chef de la Suède, et il était fait prisonnier. Déjà tous ses généraux l'étaient.

— Sire, lui dit Réginold dans ce moment sinistre et terrible, Sire, où est ma femme ? où est Georgina ? Répondez... Répondez donc ! — Sauvez votre roi ! Monsieur ! lui répondit Charles XII. — Vous ne voulez pas pas me répondre, Sire ? Eh bien !... que je sois vengé !!

Réginold se retira et le brancard tomba dans la mêlée, au milieu de la fumée, des morts, des mourants, des cris et des Russes.

XIII

LA DERNIÈRE AVENTURE.

Ce qui devait perdre le roi le sauva. Dans l'extrême désordre au milieu duquel il était enfoui, il fut possible à Olof, à Megret et à un colonel de la garde suédoise, le général Poniatowski, de l'arracher et de l'emporter à quelques pas plus loin. Leur rapide coup de main fut

protégé par l'épaisse fumée qui planait sur le champ de bataille. De fuite en fuite ils finirent par échapper à la chute du jour au gros de l'armée ennemie et par mettre le roi dans le carrosse du comte Piper. Ses premières paroles furent :

— Et mon ministre? — Prisonnier, lui répondit-on. — Et mes généraux? — Prisonniers aussi, Sire. — Prisonniers des Russes! Allons chez les Turcs.

La défaite de l'armée suédoise fut complète. Les Russes leur prirent toute l'artillerie, les bagages, six millions d'argent enfermés dans la caisse militaire, après avoir pillé les soldats, tué neuf mille homme tant Suédois que Cosaques, fait six mille prisonniers et mis le reste en pleine déroute.

Charles XII avait bien adopté le ferme projet de traverser le Borysthène (le Dnieper) et de se réfugier chez les Turcs, mais les souffrances intolérables que lui causait sa blessure au talon l'obligèrent à s'arrêter dans une forêt, la première nuit de sa fuite, malgré les poursuites des Russes lancés de tous côtés sur ses traces. La plaie suppurait; la fièvre fermentait dans tous ses membres; l'horrible calèche dans laquelle on l'avait jeté après l'avoir retiré de la voiture du comte Piper qui s'était brisée, n'avançait plus ou s'enfonçait d'ornière en ornière. Ses deux fidèles compagnons le couchèrent au pied d'un arbre sur son manteau et sous leurs manteaux. Pour veiller ensuite à sa sûreté, Olof resta en sentinelle près de lui, et Megret monta dans l'arbre, d'où il dominait la campagne.

Tel était en ce moment l'état d'un roi si puissant, si redouté la veille encore. Il était couché sur la terre, et la fraîcheur de la nuit tombait sans obstacle sur son front nu.

Ses deux compagnons le croyaient assoupi par l'excès de

la fatigue et du mal, lorsqu'il se prit à leur dire d'un ton fort tranquille :

—Moi, j'ai à peu près perdu tout ce que je possédais, mais vous, mes fidèles, quel sort vous a fait l'issue de cette bataille?

Olof, qui était près du roi, fit semblant de n'avoir pas entendu.

Megret, qui s'était niché dans l'arbre, ne répondit pas davantage.

— Ne m'auriez-vous pas entendu? Je vous demande quelles sont vos pertes à la suite de la mauvaise journée que nous venons de passer. — Eh bien! Sire, se décida à répondre Megret, les infâmes Kalmouks qui m'ont volé tout mon or, tous mes instruments de mathématiques, tous mes plans, m'ont laissé... — Quoi donc? Tes chemises? — Ils ne m'en ont laissé qu'une seule; celle que j'ai sur moi. Ce n'est pas cela qu'ils ont respecté. — J'ignore, je l'avoue, ce que des Kalmouks peuvent respecter. Je suis curieux de le savoir, Megret. — Sire, ils ne m'ont pas dépouillé de ce qui fait la consolation des malheureux comme moi. — Je comprends, ils t'ont laissé l'espérance. — Et un jeu de cartes, Sire, un jeu de dés et quelques autres jeux.—Tu es admirable, Megret, dit le roi, en faisant une grimace de douleur et de rire; et qu'on me dise ensuite de me corriger de faire la guerre! T'es-tu corrigé du jeu?... Et toi, Olof, qu'as-tu sauvé des griffes des Russes? — Moi, Sire, balbutia Olof... je leur ai pris.— Tu as pris à des Russes!... Tu m'étonnes encore plus que Megret. Le vaincu a dépouillé le vainqueur! raconte, mon ami. — Sire! Sire, dit Megret en réduisant le son de sa voix et en la faisant couler le long de l'arbre, on vient, on nous cherche, ce sont les Russes... — Je t'ai dit de me raconter, reprit tranquillement Charles XII, comment tu as pu prendre quelque chose

à un Kalmouk. — Sire, répondit Olof effrayé avec juste raison de l'avertissement donné par Megret, ce matin les Baskirs s'étant précipités sur vous pour vous entraîner, j'en ai assommé six sur la place. Malgré mon succès, je voyais bien que nous n'avions de salut que dans la fuite. La fuite, ai-je pensé, par le froid qui pique, les pays que nous aurons à traverser et le peu d'argent qu'on nous laissera, c'est la famine, c'est la soif... — Continue, Olof. — Mais, Sire, les Russes !.. Faut-il fuir?.. nous cacher?.. nous défendre?.. — Olof ! huit jours d'arrêts ! — Sire... je continue. Craignant donc horriblement la soif, j'ai fouillé les Kalmouks et j'ai trouvé dans leurs longues poches trois bouteilles d'eau-de-vie... — Il est donc dit que tu en trouveras partout?.. — Sire, la Providence... — Elle aura fort à faire, s'écria Megret avec le désespoir du mécontentement le plus marqué, si elle nous tire d'ici. Ces chiens de Russes nous ont entendus, je présume, ils nous flairent. — Puisque ce sont des chiens, et véritablement ce ne sont que des chiens, je vais hurler, dit Olof, qui se mit à imiter si bien le cri du loup sauvage affamé, réminiscence de ses anciens goûts de jeunesse à la cour de Suède, on s'en souvient peut-être, que les Russes s'arrêtèrent pour écouter. — Poursuivez, Olof, lui dit Megret ; ils hésitent à venir de ce côté. — Ah ! ils hésitent?

Le roi mit la bouche sous son manteau pour que ses éclats de gaieté ne compromissent pas le résultat de cette comédie, dont le dernier mot pouvait être sa captivité et la perte de sa couronne.

— Ah ! ils hésitent ? redit Olof en puisant de nouvelles forces dans l'eau-de-vie des Kalmouks... eh bien ! je vais les fixer.

Au lieu d'un loup, les Russes durent s'imaginer qu'il y avait dans cet endroit de la forêt vingt loups affamés,

des louves, des louveteaux enragés, aux cris nombreux et ingénieusement variés, poussés par le gosier d'airain d'Olof.

— Bravo! disait tout bas Megret; bravo! ils s'éloignent... ils vont d'un autre côté... encore un peu de ce sabbat, mon cher Olof. — Encore un peu, aimable Français? — Oui!...

Le roi ne cessait de rire.

— Ils sont tout à fait disparus, dit Megret; ils ont renoncé à chercher davantage... mais Olof ne consentait pas pour cela à se taire. — Assez, Olof, dit le roi, je te remercie. — Vous êtes content, Sire?.. — Très-content; mais assez! assez!.. — Eh bien! Sire, sans l'eau-de-vie des Kalmouks, croyez-vous que j'aurais pu donner ces notes-là?

Le roi s'endormit.

Dès que le jour éclaira le ciel, les trois vaincus gagnèrent, de taillis en taillis, les bords du Dnieper, où ils rencontrèrent des centaines de fuyards suédois blessés, presque nus, qui se joignirent à eux pour le franchir. Les barques et les radeaux en transportèrent quelques-uns; mais le plus grand nombre se noya sous les yeux mêmes de Charles XII, embarqué avec ses deux compagnons dans un frêle petit bateau de pêcheur. Ceux qui restèrent sur le rivage furent faits prisonniers quelques heures après. On roua les Cosaques; les Suédois furent envoyés aux mines de Sibérie, d'où ils ne revinrent plus.

Suivi de sa petite troupe bigarrée de cavaliers, de dragons, de lanciers, de fantassins, le roi pénétra dans la Bessarabie, où la chaleur du mois de juillet, réverbérée par le sable du désert, vint aggraver les souffrances du voyage. Ils manquèrent de tout; la faim, la soif, les tourmentèrent sans relâche. Enfin le commandant de Bender leur envoya des guides, des provisions, des tentes, et leur

permit de s'arrêter dans le siége de son gouvernement, à Bender même, en attendant les ordres du Grand Seigneur.

C'est donc à Bender que Charles XII fixa sa résidence et s'entoura des faibles débris de son armée. Dix-huit cents hommes et leurs chevaux furent bientôt nourris aux frais de la Turquie. Outre ces dépenses, le sultan allouait cinq cents écus par jour à Charles XII, somme vraiment énorme pour le temps et le pays, avec laquelle il était facile au vaincu du czar de vivre en roi. Mais, ce n'était pas là seulement ce qu'il attendait de la munificence du sultan Achmet III. Il écrivait sans cesse au visir (car on n'écrit qu'à lui) pour obtenir du sultan une armée afin de battre les Russes, de remettre Stanislas Leczinski sur le trône de Pologne, d'où celui-ci avait été immédiatement chassé par Auguste, après la défaite de Pultava ; et rentrer triomphant en Suède, vainqueur de tous ses ennemis. D'abord le sultan Achmet n'avait aucun intérêt direct à faire cela ; ensuite il en avait un très-grand, au contraire, à ne pas se brouiller avec le czar, surtout après une victoire remportée sur les limites de ses États ; avec le czar dont les ambassadeurs l'épiaient à Constantinople. Les lettres de Charles XII au visir restèrent toutes sans réponse ; vainement passa-t-il de la douceur à la menace, de la menace à la prière, le visir resta muet.

— Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, dit alors Charles XII, toujours souffrant de sa blessure, à Olof et à Megret, pour mettre un terme à cette captivité. — Partons, Sire, dit aussitôt Megret, déguisons-nous ; la route est longue, les dangers sont grands ; mais n'importe ! partons, évadons-nous. Est-ce là, Sire, ce que vous attendez de nous ?.. — Moi, fuir ! m'évader ! Allons donc, Megret ! — Vous avez raison, Sire, dit Olof ; pourquoi nous en aller ? Ne sommes-nous pas très-bien ici ? La table

y est abondante, excellente; les Turques n'y sont pas du tout désagréables, le vin... — Paix! dit le roi. — Je croyais, Sire... — Pas de fuite, reprit Charles XII s'adressant encore à Megret. Il me faut en ce moment une armée de quarante mille hommes... Le visir me la refuse, vous le savez...— Oui, Sire... — Il me la faut, et c'est vous qui me l'obtiendrez, cette armée.

Olof et Megret se regardèrent; ils crurent que le malheur et les souffrances physiques avaient altéré l'intelligence jusqu'alors si forte de leur maître.

— Vous me l'obtiendrez. — Mais, Sire, puisque le visir a refusé de vous répondre?.. — Vous irez trouver le sultan lui-même, à Constantinople. — Mais, Sire, lui objecta encore Megret avec respect mais avec force, le sultan, de tradition immémoriale, ne sort pas du sérail, où il ne reçoit personne, pas même les ambassadeurs. — Vous irez tous les deux à Constantinople, reprit sèchement Charles XII, et vous pénétrerez dans le sérail...— Nous serons aussitôt empalés... c'est sûr, dit Megret avec une résignation burlesque.

Olof devint blanc de terreur.

— Vous pénétrerez dans le sérail, répéta le roi du ton qu'on met à proclamer une résolution irrévocable. — C'est drôle! dit Megret... Eh bien! Sire, nous irons. — Et vous n'en sortirez, voilà l'essentiel, qu'avec l'armées de quarante mille homme que je demande au sultan. — Nous n'en sortirons pas du tout, pensa Olof qui voyait déjà le fer aigu lui sortir par la bouche. — Et quand partirons-nous? s'informa Megret. — Tout de suite. A revoir, Messieurs. Bon retour!

Le roi se retira dans ses appartements.

— Aimable Français, dit ensuite Olof avec la colère entre les dents, vous trouvez drôle, vous, d'aller à Constantinople, de vous introduire dans le sérail, de vous faire

embrocher? — Mais j'ai cru, ami Olof, que vous étiez curieux de connaître la capitale de l'Orient. — Du tout! — Les mœurs turques, si originales... — Laissez-moi donc!.. trop originales. — C'est pour vous que j'ai accepté; uniquement pour vous... — Merci!.. — Calmez votre rage, cher Olof, et écoutez-moi. Il vous souvient peut-être des lettres que ce brave Artfchelou, ce prince oriental, nous écrivit pour ses parents de la Géorgie, qui sont devenus nos voisins par suite des circonstances. — Oui, celui à qui vous m'avez fait rendre ses riches habits? — Précisément. — Que prétendez-vous? — J'ai ces lettres, dont les Kalmouks n'ont pas voulu en me dépouillant. — Des lettres de recommandation pour le soleil, le père du prince Artfchelou; pour la lune sa mère, et les constellations... — Je vais les leur faire parvenir par les *Tatars* du séraskier. Elles leur seront remises, et ils pourront nous adresser leurs réponses avant notre arrivée à Constantinople, où nous les trouverons. Je joins à cet envoi un écrit de ma main, où je sollicite, comme unique récompense des parents du prince géorgien Artfchelou, une lettre pour quelque haut dignitaire turc qui nous facilite l'entrée du sérail...— Et la faveur de ne pas être...—Naturellement. Êtes-vous plus rassuré maintenant, Olof? — Non, car ni le soleil ni la lune ne vous répondront.—C'est possible; mais pour cela,vous croyez-vous moins obligé de vous rendre aux ordres du roi?

Olof hocha la tête.

— Eh bien! faites donc contre mauvaise fortune bon cœur! — Aimable Français, si nous sommes condamnés, comme je n'en doute guère, à ce supplice malséant, je ne demanderai qu'une faveur, c'est celle de passer le second, afin de voir la grimace que vous ferez. O Français! que vous devez être laid empalé!.. — Je vous avoue, généreux Olof, que je n'en sais rien.

Tandis que nos deux aventuriers courent vers Constantinople chercher une modeste armée de quarante mille hommes, et que Charles XII a l'incroyable confiance de l'attendre, comme s'il eût sollicité la faveur la plus simple du monde, Pierre Ier, qu'on commençait, avec raison, à appeler Pierre le Grand, entrait en triomphateur dans Moscou, cette vieille capitale que Charles XII s'était si témérairement promis de soumettre. Au bruit de la musique, au son des cloches, aux éclats du canon, aux acclamations de deux cent mille voix, on promena par toute la ville pavoisée, le brancard brisé par les boulets de Pultava, et sur lequel le roi de Suède avait commandé et perdu la fameuse bataille. A la suite de ce trophée, venaient d'abord les prisonniers les plus illustres : le ministre Piper, le maréchal Renschild, le comte de Levenhaupt, les généraux en chef; ensuite les officiers et les soldats. Le czar fermait le cortége sur son cheval de bataille.

Non-seulement toutes les conquêtes de Charles XII étaient perdues, mais ses ennemis coalisés occupaient la Norwége, d'où ils cherchaient à entrer dans ses propres États.

On se figure aisément le temps que durent mettre Megret et Olof pour se rendre à Constantinople, à travers toute la Bessarabie, la Valachie, la Bulgarie et la Romanie, provinces barbares, inhospitalières, fort peu portées à respecter le malheur dans la personne des chrétiens. Mais enfin, après trois mois de marches arides et de périls incalculables, ils arrivèrent à Constantinople. Le premier spectacle qui frappa leurs yeux quand ils eurent pénétré au cœur de cette belle ville, honteusement conquise et occupée par des Turcs, ce fut un marché où l'on vendait publiquement des Suédois faits prisonniers à Pultava. Ceux qui étaient tombés en partage aux avides

Kalmouks, subissaient cette scandaleuse humiliation, malgré la présence des ambassadeurs européens à Constantinople. Olof fut saisi d'une si violente colère, d'une rage si féroce, à la vue de ses compatriotes traités en bêtes de somme et en esclaves, qu'il s'élança au milieu du marché, pour arracher la barbe aux marchands, aux acheteurs, aux spectateurs, à tout le monde.

Megret le retint, à force de prières, et en finissant par lui faire comprendre qu'ils ne s'appartenaient pas; que leur vie était au roi de Suède, leur maître. C'était perdre à coup sûr leur vie, et par conséquent le fruit de leur mission au terme de leur voyage, que de vouloir empêcher l'infâme trafic dont ils étaient témoins. Olof ne s'éloignait pourtant en rugissant que sur la promesse solennelle que lui fit Megret de lui fournir, avant leur départ de Constantinople, l'occasion et les moyens de prendre une éclatante vengeance sur les Russes.

L'âme encore bouillonnante d'indignation, ils allèrent chez l'ambassadeur de Suède, dont le crédit, depuis la défaite de Charles XII, était tombé bien bas dans l'estime de la nation turque, qui ne fait cas que des succès. Leurs premières paroles furent pour s'informer de lui s'il avait reçu de la Géorgie des lettres qu'ils attendaient des princes de cette contrée, et à la faveur desquelles ils espéraient s'introduire dans le sérail. L'ambassadeur leur causa une grande joie en leur répondant affirmativement; mais cette joie fut de courte durée, car il leur dit en leur remettant ces miraculeuses lettres, que le visir auquel elles étaient adressées par les princes géorgiens, avait été étranglé, chose ordinaire, depuis quelques jours. La recommandation n'offrait donc aucune valeur; elle pouvait même les rendre suspects auprès du visir nouveau, porté, comme tous ceux de son espèce ombrageuse, à punir les amis et les protégés de son prédécesseur. Le malheur s'acharnait

ainsi sur Charles XII et s'étendait sur ceux qui risquaient jusqu'à leur vie pour le servir. Olof et Megret n'avaient plus qu'à retourner auprès du roi pour lui rapporter le triste résultat de leur voyage.

Ils erraient tous les jours sous le poids de ces sinistres pensées dans les rues sales et tortueuses de Constantinople, rôdant le plus près que les janissaires le leur permettaient, des murs du sérail, cet objet de leur impuissante envie.

— C'est là-dedans, disait Megret soucieux comme lorsqu'il perdait beaucoup au jeu, c'est là-dedans qu'habite celui qui pourrait, d'un mouvement de turban, nous donner quarante mille hommes. — Et autant de femmes, ajoutait Olof. — Olof! Olof! il faut que nous franchissions ces murs. — A moins de les avaler, je ne vois pas comment... — Nous entrerons par cette porte. — Mais, après celle-là, il en reste encore trente ou quarante à franchir; regardez, aimable Français, regardez! — Il n'y a que la première qui coûte. — Oui, mais elle coûte cher. — Olof, le malheur finira par vous donner de l'esprit.

Et le lendemain, et le surlendemain, et les jours suivants, les deux plus fidèles amis de l'infortuné Charles XII recommencèrent, le front baissé, leur pèlerinage dans Constantinople et leur ronde autour des interminables murs du sérail.

Au bout d'un mois environ d'inutiles vœux, ils furent témoins d'un soulèvement général dans la ville de Constantinople, ordinairement taciturne et sombre comme une pipe éteinte. Les seigneurs, les esclaves, les soldats, le peuple pleuraient, criaient, se lamentaient et priaient de toute leur ferveur, sur les places, les quais, les bazars et à la porte des mosquées.

— Qu'est-ce donc? demanda Megret qui avait eu le temps d'apprendre parfaitement la langue turque.

Il venait de s'adresser à un vieux jardinier, qui sortait précisément de la porte principale du sérail.

En pleurant, le vieux jardinier lui répondit :

— Chien de chrétien, que t'importe? Mais je veux bien t'apprendre que notre glorieuse et sublime sultane va mourir. — Votre sultane va mourir! — Olof, dit ensuite Megret au géant, poussez un cri terrible de douleur.

Olof jeta un tel cri, que le vieux jardinier fut profondément touché de cette preuve d'intérêt pour la sublime sultane.

— Vous me direz pourquoi, Français? — Je vous dirai pourquoi, Olof.—Et quelle est sa maladie? demanda encore Megret à l'honnête jardinier. — Dieu le sait, chien de chrétien. — Et que font, que disent les médecins? — Ils disent des prières. — Et cela n'a rien produit jusqu'ici?... — Rien. — Sa Hautesse le sultan doit être dans une inquiétude... — Si grande, reprit le vieux jardinier, qu'il a promis de donner à celui qui sauverait la sultane tout ce qu'il lui demanderait comme récompense. — C'est bien généreux, c'est grand comme sa douleur, dit Megret. Et personne, aucun savant du pays, aucun homme de l'art ne s'est présenté au sérail pour tâcher de mériter une si belle récompense?... — Personne.— C'est extraordinaire. —Moins que tu ne le penses, chien de chrétien; car celui qui essayera de guérir notre adorable sultane, sera empalé s'il ne réussit pas.

Au milieu du propos, un capitaine de janissaires s'était rapproché du groupe pour écouter ce qu'on y disait.

Olof, comme de raison, ne saisissait pas un seul mot.

— Ah! fit Megret, celui qui ne réussira pas sera empalé? — Empalé, répéta le vieux jardinier, et son corps sera mangé par les cigognes. — Entendez-vous, Olof? — Pas un mot; expliquez-moi, je vous prie. — Volontiers. Ce jardinier m'apprend que la sultane est

très-malade, en danger de mort, et que le médecin qui la soignera obtiendra, s'il réussit, tout ce qu'il demandera au sultan ; mais qu'à défaut, il sera empalé. — Allons-nous-en ! — Pas encore, Olof.

Megret, après avoir longuement réfléchi, et adressé au ciel un regard qu'il laissa retomber sur Olof avec un tendre intérêt, dit quelques mots en turc au capitaine des janissaires.

Aussitôt celui-ci donne un ordre qui est répété de porte en porte, et les deux aventuriers pénètrent dans l'enceinte du sérail, accompagnés d'un officier de service.

— Ah ça ! où allons-nous ? s'informe Olof avec anxiété. — Parbleu ! vous le voyez, Olof. — Mais nous entrons dans le sérail !... — Sans doute. — Quelle est votre intention, Megret ? — D'avoir une armée pour Charles XII. — Oui... mais les moyens ?... — Je n'ai pas eu le choix, cher Olof. — Mais encore ?... — Vous allez connaître celui qu'il m'a fallu employer.

Olof n'était pas du tout rassuré.

Après avoir traversé des cours, des pavillons, des jardins, gardés par de hideux eunuques noirs, jaunes, blancs, rouges, bronzés et tous armés jusqu'aux dents, les deux aventuriers furent présentés à un Turc couvert d'or, de diamants, de pierreries, aux pieds duquel on les fit s'agenouiller. C'était le visir.

— Tu sais le turc ? m'a-t-on dit. — Oui, prince, répondit Megret. — Tu viens de dire à un chef des janissaires de garde à la porte du sérail, que ton ami, celui-ci, était médecin ?... — Oui, prince, un médecin célèbre.

Olof ne devinait rien.

— D'après nos tristes prévisions, poursuivit le visir, notre illustre sultane n'a plus que quelques heures à vivre. — Mon ami que voilà la sauvera. — Il la sauvera... Quelle récompense pour lui ! — C'est une des

lumières de la médecine. — S'il ne la sauve pas, tu sais... — Je sais tout, prince. Permettez-moi seulement d'ajouter, sublime visir, ces quelques mots indispensables. Mon célèbre ami ne sait pas le turc ; de toute nécessité il lui faut donc auprès de lui une personne qui interprète à chaque instant les plaintes de la sublime sultane et les prescriptions médicales qu'il ordonnera, car il ne va pas tenter de la guérir avec des paroles. — Sois cet interprète. — Je vous remercie, prince, de cet honneur. — Mais tu partageras son sort s'il échoue, songes-y ! — C'est entendu, dit Megret. — Qu'on les conduise auprès du lit de la sultane.

L'expression de doute et d'anxiété qui avait passé sur le visage d'Olof, pendant ce dialogue entre le visir et Megret, devint celle d'une dévorante inquiétude quand le géant, au lieu de sortir des appartements du sérail, s'aperçut qu'on les plongeait dans les galeries intérieures.

— Megret, cria-t-il, je veux savoir la vérité..... Je le veux ! — La vérité est que vous êtes médecin. — Médecin ! médecin ! — Le premier médecin de la sultane favorite ! — Moi ! abominable menteur !... — Vous, et moi je suis votre interprète ! — Mais vous êtes un infâme assassin !... — Olof, soyez calme. — Calme !... — Écoutez-moi. J'ai autrefois un peu étudié la médecine ; c'est moi qui essayerai de deviner le mal de la sultane, et qui vous conseillerai les ordonnances que j'imaginerai.... — Mais c'est moi qui serai empalé si, comme tout l'assure, vous ne parvenez pas à la guérir. — Consolez-vous, Olof, nous le serons tous les deux. — Mais c'est un guet-apens ! Mais je vais crier de toutes les forces de mes poumons que je ne suis pas médecin. Non ! je ne le suis pas. — Ils ne vous comprendront pas, et ils vous étrangleront. — Oh ! oh ! dit Olof en grinçant des dents !.... — Soyez donc calme, ainsi que je viens de

vous le dire ; et tâtez gravement le pouls à la sultane favorite dès que nous serons en sa présence.

Ils furent presque aussitôt introduits dans la pièce où se mourait, sur un divan, la sultane favorite. Elle était entourée de toutes ses femmes, parentes, compagnes, esclaves et d'une vingtaine de ces eunuques qui avaient si désagréablement attiré l'attention d'Olof. Ils portaient des poignards et des pistolets à la ceinture. Au lieu de s'occuper de la malade, ils poussaient ces rauques rugissements dont Constantinople retentissait au dehors.

Le sultan était, selon l'usage immémorial en Orient, caché derrière un rideau de soie verte.

— Prenez le bras de la sultane, dit Megret à son tremblant ami ; et dites ensuite tout ce que vous voudrez ; je rendrai vos observations en langue turque.

D'une main agitée, le géant saisit le bras de la sultane.

Les eunuques tirèrent à demi leurs poignards. Toucher le bras de la sultane !... Un chrétien !!

— Laissez ! laissez ! leur dit Megret ; cet attouchement est indispensable. Parlez, docteur, ajouta-t-il. — Je voudrais que vous eussiez tous ces poignards levés sur votre tête, répondit Olof. — Le célèbre docteur dit, ayant consulté le pouls de la divine sultane, qu'elle est atteinte d'une fluxion de poitrine.

C'était l'affection que Megret avait reconnue en effet chez la sultane, dont le teint était pourpre, la peau brûlante, la respiration étouffée et sifflante.

— Continuez, illustre docteur.

Olof reprit :

— Et je voudrais qu'on vous hachât en autant de petits morceaux qu'il y a de cheveux à votre perruque. — Le grand docteur ajoute, traduisit sur-le-champ Megret, que la sultane auguste a dû passer trop rapidement du chaud au froid. — C'est la vérité, dit le kislar-

agha ; il y a trois jours, en revenant de son palais des Eaux-Douces, d'Asie, la magnifique sultane, qui sortait de son pavillon, traversa le Bosphore, sur lequel soufflait un vent glacial. Elle s'en plaignit... — Olof, vous avez touché juste ; poursuivez, quel remède ordonnez-vous, illustre médecin ? — Si jamais je sors vivant d'ici, vous voyez ces deux mains...

Megret traduisit ainsi :

— La lumière des lumières, le docteur des docteurs ordonne une copieuse saignée. — Une saignée ! s'écrièrent les eunuques épouvantés. — Une saignée ! redirent les femmes de la sultane avec le même accent d'horreur et d'indignation. — Déchirer le bras de l'épouse du glorieux sultan ! jamais ! jamais !

Cependant le rideau vert s'agita. C'était un signe : le sultan consentait à la saignée.

De son étui de mathématiques, Megret sortit aussitôt un compas ; il dit ensuite :

— Olof, vous aller saigner la sultane. — Moi, saigner la sultane ! c'est vous que je saignerai jusqu'au blanc, je vous le jure, si vous m'obligez à prendre ce fer. Vous voulez donc que je la tue ? Vous ne trouvez pas notre position assez mauvaise ?...

Après s'être ainsi joué un instant de la terreur du géant, Megret dit aux assistants : « Il est d'usage, en Europe, que les médecins ne saignent pas eux-mêmes ; ils laissent ce soin aux chirurgiens qui les accompagnent ; c'est moi qui vais avoir l'honneur de piquer la veine de la sultane. »

La pauvre sultane n'allait pas mieux jusqu'ici ; le râle augmentait ; sa peau était en feu. La fièvre la dévorait.

Megret dégagea doucement le bras de la favorite, et après l'avoir bandé étroitement, il approcha la pointe du compas de la veine gonflée.

Mais quand les eunuques virent ce geste, ils posèrent

le bout de leurs pistolets sur le crâne de Megret et d'Olof.

Les femmes se voilèrent le visage.

Megret piqua la veine, le sang jaillit; il demanda une cuvette.

Quel moment!

Pendant cinq minutes le sang coula avec une effroyable abondance.

Peu à peu la belle malade ouvrit les yeux, commença à respirer; un profond soupir sortit de sa poitrine plus libre.

Olof aussi soupira.

— Mais arrêtez ce sang, criaient les eunuques; assez!

— Non, répondit Megret; le docteur s'y oppose. Laissez-le couler.

De minute en minute le mieux était sensible: une heure après, les eunuques et les femmes s'aperçurent de cette amélioration, et la joie éclata sur leurs lèvres.

Le rideau vert frémissait.

Ces cris de contentement éveillèrent l'attention de la favorite; elle sourit, parla un peu, elle demanda à boire. La satisfaction allait prendre alors un caractère si bruyant, que Megret, craignant pour la sultane le résultat de cet affreux tintamarre, dit aux gens qui l'entouraient :

— Ne vous réjouissez pas encore complétement, la sultane est beaucoup mieux, mais sa guérison n'est pas assurée... — Que faut-il pour cela, la saigner encore? Saignez-la. — Non, non, dit Megret, son état exige l'emploi d'un autre médicament. — Parlez! Faut-il aller chercher quelque plante dans la lune? — Il ne faut pas aller si loin. — Que réclame donc son état?

Megret, après avoir fait semblant de consulter Olof, un peu plus tranquille depuis l'heureux succès de la saignée, poursuivit ainsi avec la gravité d'un muphti :

—Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que le mal est une espèce de démon envoyé par quelqu'un, un démon qui s'introduit dans notre corps, et qu'il faut chasser si l'on veut se guérir. — Nous le savons! — Puisque vous le savez, je vous dirai donc que le célèbre médecin dont la science a commencé si heureusement la guérison de la précieuse sultane, a découvert que la fluxion de poitrine qui sans lui la conduisait au tombeau, lui avait été envoyée par l'ambassadeur de Russie.— L'ambassadeur de Russie?

Et des malédictions furieuses suivirent, partirent comme des balles.

— Le monstre! — Le tigre! — Le chacal! — A mort l'ambassadeur de Russie; à mort! — Gardez-vous bien de le tuer, dit Megret, qui ne voulait pas aller si loin, il ne pourrait retirer le démon qu'il a envoyé lui-même dans le corps vénéré de la sultane. — Alors aux *Sept Tours!* — Aux *Sept Tours!* — Oui, enfermez-le, emprisonnez-le plutôt dans le château des *Sept Tours*, et laissez-le aux fers jusqu'à ce que non-seulement la glorieuse sultane soit en parfaite santé, mais pour plus de prudence, ne l'en retirez que lorsque le docteur le jugera à propos.

Une troisième fois le rideau frémit.

L'ambassadeur de Russie allait être enfermé dans le château des *Sept Tours,* jusqu'à ce qu'Olof l'en fît sortir.

Quand le géant sut de quoi il s'agissait, il se jeta au cou de Megret.

— C'est la folle joie qu'il éprouve pour avoir sauvé la sultane, dit Megret aux eunuques, qui se manifeste chez lui par ces embrassades dont il m'étouffe.

Chacun se retira ensuite pour laisser reposer la grande sultane.

Le soir Constantinople fut illuminée.

Le mieux se continua : la convalescence brilla bientôt. Cinq jours après, la favorite, entourée des mêmes eunuques et des mêmes femmes qui veillaient près de son lit pendant sa maladie, mais les uns et les autres ruisselants de pierreries, tous assis sur des coussins de velours et de brocart, recevait en audience solennelle le docteur Olof et le chirurgien Megret.

Le sultan était encore caché derrière le rideau vert.

— Qui êtes-vous, vous qui m'avez sauvée, étrangers, dont la mère soit bénie? demanda la favorite d'une voix douce. — Officiers de Sa Majesté le roi de Suède, répondirent Olof et Megret. — Du roi de Suède !

Toutes les femmes battirent spontanément des mains. Ce grand nom de Charles XII avait pénétré au fond du sérail.

— Parlez-moi de mon lion, dit avec enthousiasme la jeune sultane; racontez-moi son histoire. Silence, mes filles, *Fleur du matin, Étoile du Bosphore, Parfum des roses, Chant de Bulbul.*

Et le silence se fit.

Megret déroula alors la merveilleuse histoire du héros de Narva à l'imagination étonnée de ces femmes, présidées par la plus belle des femmes. Leurs jolies bouches étaient toutes comme des roses d'avril.

— Mon lion ! disait toujours la sultane; et que faut-il pour consoler mon lion? Des perles? en voilà ! — Elle jeta son magnifique collier et ses bracelets de perles au milieu du cercle.

Olof le ramassa.

Bientôt il s'éleva sur le tapis un monceau de diamants, de perles, de pierres fines de toutes les couleurs.

— Tout cela pour mon lion! que lui faut-il encore à mon lion?.. Parlez !.. — C'est le docteur qui vous le dira, grande sultane, celui qui vous a sauvée, et ce

sera sa récompense. — Qu'il parle! mais qu'il parle!...

Megret dit à Olof :

— Que voulez-vous pour avoir sauvé les jours précieux de la favorite, sublime docteur? — Une armée pour Charles XII. — Il demande une armée pour Charles XII.

Le rideau vert fut tiré.

Tous les fronts se prosternèrent.

Le sultan Achmet dit d'une voix ferme :

— Charles XII aura demain une armée.

Quelques mois après cette aventure, l'armée turque, commandée par le visir Mehemet Baltazi, et l'armée russe, commandée par le czar en personne, se rencontrèrent sur les bords du Pruth, où se sont vidés et où se videront toujours les différends entre la Turquie et la Russie. Le principal élément de force et de succès sur lequel s'appuyait le czar, en courant livrer cette lointaine bataille, c'était le secours que lui avait promis le prince Cantémir, gouverneur de la Moldavie. Mais il arriva au vainqueur de Charles XII ce qui était arrivé à Charles XII lui-même lorsqu'il avait compté sur l'appui de Mazeppa, le prince cosaque, pour vaincre à Pultava. Mus par d'autres intérêts, les Moldaves ne consentirent pas à seconder leur prince, et le czar Pierre ne dut compter que sur ses propres forces. Là seulement n'était pas le désappointement qui l'attendait; les vivres, les fourrages lui manquèrent par suite de cette défection des Moldaves et des Valaques. Comme les malheurs s'enchaînent, au lieu de n'avoir affaire qu'à quarante mille Turcs, il en eut sur les bras cent cinquante mille, auxquels se joignirent quarante mille Tartares. Le sultan avait généreusement fait les choses, comme on voit. « Me voilà, » dit le czar, « aussi mal que mon frère Charles à « Pultava. »

Charles XII se mit aussitôt en route pour le Pruth,

dès qu'il eut appris que les deux armées y étaient en présence. Quelle suprême revanche à prendre!

Pendant son voyage, le combat s'engagea; les Russes se défendirent bien; mais ils se défendaient, ce qui est déjà un désavantage. La nuit qui suivit cette demi-défaite fut sinistre, disent les historiens. Ordre fut donné de brûler tous les bagages; ce qui fut fait. Les femmes russes effrayaient le camp de leurs lamentations, car, prisonnières des Turcs, elles n'ignoraient pas le sort qui les attendait; et le czar, qu'accompagnait Catherine sa femme, fut saisi d'une violente attaque d'épilepsie. Le conseil, sur l'avis de cette femme remarquable, décida qu'il fallait demander la paix. Elle fit signer au czar cette pétition peu héroïque, mais indispensable, et elle l'envoya ensuite au visir avec tous ses diamants, tout l'argent qu'elle avait, et celui qu'elle emprunta aux généraux de son mari.

Le visir, qui n'était pas plus guerrier que ne le sont en général les Turcs, eut la faiblesse d'accepter la paix, à des conditions assez avantageuses au fond, mais bien au-dessous de celles qu'il aurait pu dicter. Il ne fut pas question de Charles XII dans ce traité.

Quand il connut ce traité, visiblement acheté au poids de l'or, et des diamants de la czarine, il franchit le Pruth à la nage, traversa tout le camp des Russes, et il marcha vers la tente du grand visir

— Pourquoi donc avoir conclu ce traité? lui demanda-t-il fièrement.

Le visir lui répondit sans se troubler :

— Notre loi nous ordonne de donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde.

Charles lança un regard de mépris au visir, et en se retournant pour s'en aller, il accrocha, exprès, avec la molette se ses éperons, et il déchira la robe de soie de

cet homme qui aurait pu mener le czar prisonnier à Constantinople.

Charles XII, furieux et désolé, retourna à Bender.

Avant de rentrer à Constantinople, le visir, qui prévoyait les plaintes de Charles XII au divan, avait demandé à l'Allemagne, et obtenu d'elle, pour ce prisonnier turbulent, le passage libre sur toutes les terres par lesquelles devait s'effectuer son retour.

Trois pachas se présentèrent un matin au petit pavillon qu'il occupait.

— La paix soit avec vous ! lui dirent-ils avec force salutations. —Dites plutôt la guerre... que me voulez-vous? — Ce pays, ô grand roi ! ne vous est pas sain, vous fait dire notre puissant visir.— Ensuite ?— L'air plus pur de votre pays natal, la Suède, pense notre auguste visir, vous conviendrait beaucoup mieux. — Est-ce que vous seriez trois médecins ? — Nous sommes trois pachas envoyés vers vous par le sérénissime visir, pour vous prier, ô grand roi ! pour vous supplier de rentrer chez vous le plus tôt possible. — Je ne rentrerai en Suède qu'avec deux cent mille hommes : dites cela à votre visir. — Nous n'avons reçu que l'ordre de vous engager à y retourner seul. — Si vous ne retournez pas vous-mêmes sur-le-champ à Constantinople, je vous fais pendre. M'entendez-vous?

Les trois pachas, qui connaissaient l'homme, se retirèrent épouvantés.

Le visir ayant expédié trois autres pachas dans le même but au roi de Suède, celui-ci leur répondit : Maintenant j'exige, pour m'en aller, cent mille hommes de plus et la tête du visir.

Il eut beaucoup moins, comme on va le voir.

Le séraskier Ismaël Bacha alla le trouver, toujours de la part du grand visir, et il lui dit avec beaucoup de dou-

ceur : Votre entêtement nous force à employer contre vous, puisque vous ne consentez pas à partir de bonne volonté, un moyen qui répugne à la générosité du sultan.

— Voyons ce moyen ? — Vous touchez depuis longtemps, de la munificence impériale, cinq cents écus par jour, et vos officiers, vos domestiques, plus de cinq cents personnes, sont nourris et logés aux frais de Sa Hautesse. — Je le sais. — Ce traitement vous sera retranché à dater d'aujourd'hui, si vous refusez encore à quitter Bender. — Ah ! le visir vous a dit de me communiquer cet ordre?

Charles XII fit appeler tout le monde.

— Messieurs, leur dit-il, à partir d'aujourd'hui, je vous engage à ajouter un repas de plus à vos repas.

Puis Charles XII appela :

— Olof ! — Sire ! — Tu boiras désormais les meilleurs vins de France. Je te permets d'épuiser les plus fins crus de Bourgogne et de Champagne. — Oui, Sire, j'obéirai. — Megret, à ton tour. — Sire, j'écoute. — Vous jouerez sans crainte, désormais. On vous fournira les plus beaux enjeux. — Sire, cette grâce... — Et vous tous, plus d'économie : brûlez de la bougie jusqu'au jour dans vos appartements. Nous ne quittons plus Bender, faisons-en un autre Stockholm. — Rapportez au visir, cher séraskier, ce que vous venez d'entendre.

Cette exaltation de fierté céda pourtant devant l'horrible nécessité. Il demanda au sultan quinze cent mille francs pour payer ses dettes avant de quitter Bender. Le divan les lui accorda et il ne partit point. Quand les quinze cent mille francs furent dépensés, et ils le furent vite, il en demanda encore autant pour se décider à partir. Mais cette fois, on arrêta qu'on le renverrait par force; et d'abord on supprima tout subside à ses gens. Ceux-ci, sous peine de mourir de faim, furent bien obligés de s'en aller. Il ne resta auprès de Charles XII que trois cents

Suédois qu'il prétendit pouvoir résister à vingt mille Tartares et six mille Turcs envoyés par le visir pour le chasser de Bender.

Poussant sa courageuse folie jusqu'au bout, il fit faire des retranchements par son chancelier, son secrétaire et ses valets. On barricada partout. Ensuite il se retira dans sa chambre, et il se mit tranquillement à jouer aux échecs. Il fut encore instamment prié de se rendre, par le ministre anglais, le ministre français, par son chapelain, qui se jeta à ses pieds.

— Je vous ai pris pour dire des prières et non pour donner des avis, répliqua-t-il au chapelain.

Ses généraux, au nom de leurs blessures qu'ils lui montrèrent, lui dirent de ne pas résister, qu'il serait passé au fil de l'épée.

Il leur répliqua :

— Je sais par vos blessures et par les miennes que nous avons combattu ensemble : vous avez fait votre devoir jusqu'à présent ; faites-le encore aujourd'hui.

Chacun à son poste, maintenant ! les Tartares s'avancent.

— Mon chancelier, soyez colonel. — Oui, Sire. — Du calme, et pas de quartier. — Oui, Sire. — Mes secrétaires ! — Sire, ils sont devant vous. — Je vous nomme tous officiers. Que celui d'entre vous qui reculera, ce qui est impossible, soit tué par l'autre. — Mes valets de chambre ! — Sire ? — Vous chargerez les armes ; doubles balles et de la promptitude. — Mes cuisiniers ! — Sire, les voici. — Vous défendrez le premier étage, et que pas un Turc ne pose sa main sur la croisée. Vous avez des haches, faites-en bon usage. — Mes palefreniers ! — Sire, à vos ordres. — Après la bataille, je vous fais tous officiers, si chacun de vous me rapporte six têtes de Turcs. — Vous les aurez, Sire. — Général Megret ! — Sire !

tant d'honneur! — Je te nomme commandant de tous mes ordres. — Maréchal Olof! — Sire!... ce titre! — Venez m'embrasser tous les deux, et apprenez à ces braves gens comme on doit mourir.

Et l'on entendit bientôt l'effroyable musique turque annonçant l'arrivée des troupes et donnant le signal de l'assaut.

Dans l'air agité flottaient les queues de cheval, luisaient les plaques en diamant des turbans, la lame éblouissante des sabres et l'orfévrerie des carabines tartares. Les cris de ces barbares se rapprochaient de minute en minute. Enfin, Turcs et Tartares se ruent sur les retranchements. Les trois cents soldats suédois qui les gardaient sont envahis, submergés par cette foule hurlante. On les fait prisonniers. Le roi n'a que le temps de se replier sur le corps de logis; mais les Tartares, qui sont partout, y ont déjà pénétré par les croisées, et ils occupent presque toute la maison. Un d'eux pose son long pistolet sur le front du roi; le roi, plus prompt, lui enfonce son épée dans la gorge. Il entre, s'enferme dans une salle avec Megret, Olof, ses cuisiniers, ses palefreniers et tous ses officiers et soldats qu'il vient d'improviser. Ils font si bien qu'ils chassent à coups de couteau, de hache, de sabre et de bâton, les deux ou trois cents Tartares qui étaient entrés dans la maison. On les tua en moins d'un quart d'heure. Les cadavres embarrassaient les pieds. La canonnade n'en continuait pas moins du côté des Tartares, qui, désespérant de prendre le roi sans le tuer, mettent le feu à la maison pour l'obliger à en sortir. Les flammes enveloppent la maison; on veut éteindre le feu; mais au lieu d'eau on jette, par erreur, de l'eau-de-vie sur une poutre ardente. L'embrasement devient général; il est terrible; il faut sortir.

— Ouvrons-nous un passage l'épée à la main! s'écrie

le roi. Il sort de cette fournaise; mais au même instant vingt janissaires se précipitent sur lui. On l'a pris vivant!

Cette grande et fougueuse existence ne devait pas finir là. Un dernier accident, aussi mystérieux que funeste, y mit un terme qui n'en démentait pas le commencement.

Charles XII, après avoir tourmenté son corps, sa tête, son cœur et son imagination pendant deux ans, pour regagner ses États, d'où il était absent depuis près de quinze ans, visitait, le 11 décembre 1718, à Frédéric-Hall, en Norwége, une tranchée qu'il avait fait ouvrir autour de cette place. Il faisait froid et le brouillard obscurcissait l'espace; près de lui étaient debout Olof et Megret, ses deux fidèles compagnons.

— Sire, lui dit Megret, qu'est devenue la fameuse comtesse de Kœnigsmarck. — Elle est à Vienne, à la cour de l'empereur. — Et la comtesse Georgina? demanda à son tour Olof.

Le roi qui était accoudé sur la tranchée, baissa la tête.

Une détonation lointaine s'était fait entendre.

Megret se pencha et souleva le roi.

Il était mort.

Une balle lui avait traversé le crâne.

— D'où venait cette balle? Jamais on ne le sut.

Une ombre passa dans l'ombre, au loin dans le brouillard.

Megret dit en riant à Olof: Voilà la pièce finie, allons souper.

— Allons boire, dit Olof.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.



